

Fabien Python

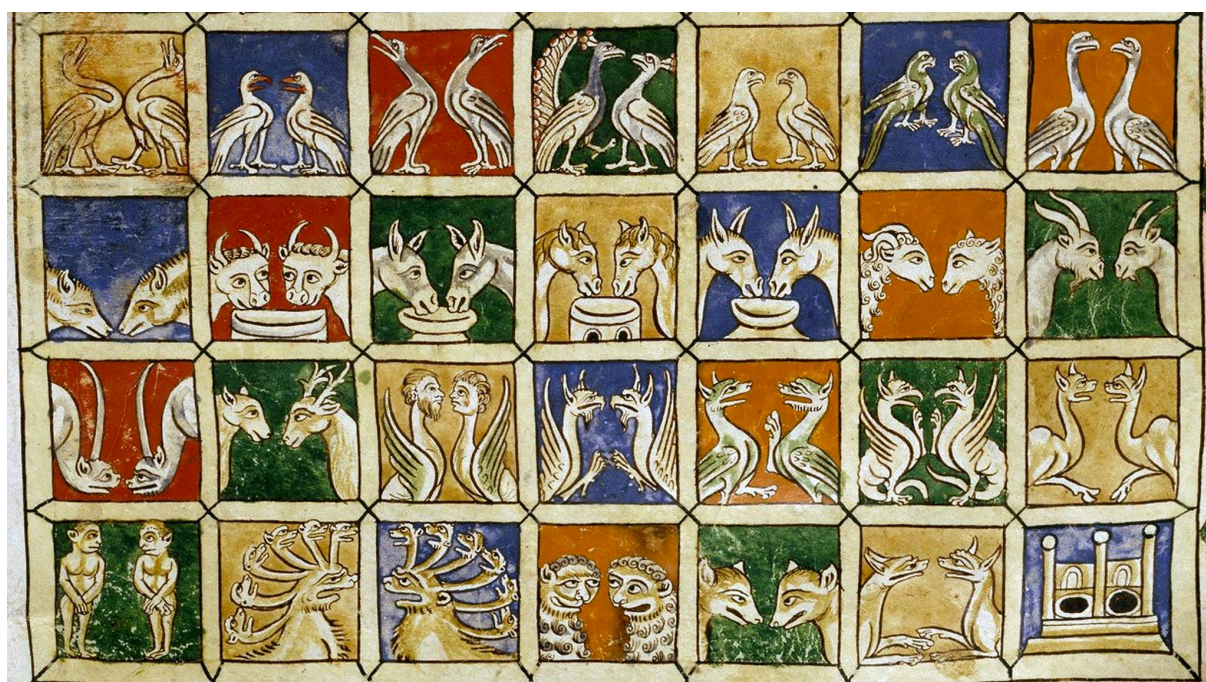
Arconciel

2022

La duplicité étymologique du lexique

Étude des doublets relevant du clivage héréditaire / savant en langue française

Thèse de doctorat en cotutelle présentée à la Faculté des Lettres de
l'Université de Fribourg (Suisse) et à l'École doctorale Stanislas de
l'Université de Lorraine (France)



Approuvée par la Faculté des lettres et des sciences humaines sur
proposition des professeurs Marion Vuagnoux-Uhlig (Fribourg), Éva
Buchi (Nancy), Yan Greub, Pierre Swiggers et André Thibault,
Fribourg, 25 septembre 2015. Prof. Bernadette Charlier, Doyenne

L'Arche de Noé, Beatus de Liébana, Commentaire de l'Apocalypse, fin XII^e siècle – début XIII^e siècle (Manchester, John Rylands University Library, Latin MS 8, fol. 15r).

À Stéphanie,
à ma famille

Remerciements

Ce travail n'aurait jamais pu voir le jour sans l'apport inestimable de ma directrice de thèse à l'Université de Lorraine, Éva Buchi, à qui s'adresse d'abord ma reconnaissance. L'étendue de sa science linguistique et la vivacité de ses analyses ont permis de recadrer à plusieurs reprises cette étude, permettant de mener à bon port le troupeau décroissant de mes doublets, à travers gouffres et golfes méthodologiques.

Je remercie de tout cœur mon autre directrice de thèse, Marion Vuagnoux-Uhlig, qui a accepté de reprendre le flambeau dans des conditions peu optimales, ainsi que Claude Bourqui, qui a assuré l'intérim. Ma gratitude s'adresse également à Marie-Claire Gérard-Zai, qui depuis plusieurs années, par son amical soutien et ses sages conseils, veille sur ce projet.

Je tiens à souligner l'accueil chaleureux et dynamique de l'ensemble de l'équipe du laboratoire de l'ATILF à Nancy, qui a mis à ma disposition les ressources sans fond du centre de documentation et du FEW, ainsi que les bases numériques (TLF, TLF-Étym, DÉRom, FEW, DMF) qui ont été le pain quotidien de ces derniers mois. Les précieux conseils de Yan Greub m'ont plus d'une fois profité, ainsi que ceux de Xavier Gouvert et Nadine Steinfeld.

Je salue au passage les équipes des différents instituts où j'ai travaillé ces dernières années et qui ont su faire preuve de bienveillance lors de l'élaboration de ce travail : les AEF et notamment Alexandre Dafflon et Kathrin Utz-Tremp, le personnel de l'Université de Fribourg, Simone de Reyff et Caroline Schuster. Enfin, le GPSR à Neuchâtel pour sa compréhension lors de la dernière étape de ce travail.

Ces années passées au contact parfois désespérant des doublets m'ont amené au seuil de la diplopie¹. Je tiens à remercier avant tout ma famille, toujours présente dans les épreuves : Marie-Claire et Francis, Sylvie, Marcel et Victor, Catherine et Jérôme. Ainsi que ma belle-famille : Martine et Roland, Gérard et Mireille, Matthieu. Mes amis, parmi lesquels Claudio et Cantu, Luca, Nadia et Peter.

Et par-dessus tout, ma promise,
Stéphanie,

dont l'attention constante, la sûreté latiniste et la douce patience m'ont permis de surmonter les moments difficiles de cette parturition – qui ne fut pas loin d'être purement nerveuse – évitant au passage une schize dramatique de l'impétrant.

Enfin il est juste de mentionner la présence réconfortante et feutrée de Cali, ses pattes ayant sans doute laissé plus d'une coquille sur les braises encore fumantes de ce texte.

¹ Diplopie (1792) : « trouble de la vision consistant à percevoir deux images ou plus pour un seul objet » (TLF s.v. *diplopie*).

Table des matières

REMERCIEMENTS	5
TABLE DES MATIERES.....	7
PREMIERE PARTIE : ÉTUDE.....	11
INTRODUCTION	11
1 APERÇU HISTORIQUE DES ETUDES SUR LES DOUBLETS	19
1.1 Les défricheurs (XVI ^e -XVII ^e siècles)	19
1.1.1 Contexte historique et lexicographique	19
1.1.1.1 Entreprises lexicographiques	19
1.1.1.2 Fixation de la langue	20
1.1.1.3 Vaugelas et les Remarqueurs	20
1.1.1.4 Rou : le précurseur	21
1.1.2 Catherinot : l'invention du doublet.....	22
1.1.2.1 Un polygraphe berrichon	22
1.1.2.2 Une approche fantaisiste	23
1.1.2.3 Spécificités de l'inventaire de Catherinot	24
1.1.2.4 Réception de Catherinot.....	26
1.1.3 Le XVIII ^e siècle	26
1.1.3.1 Relatif désintérêt pour le concept de doublet.....	26
1.1.3.2 Turgot et l' <i>Encyclopédie</i>	26
1.2 La renaissance des doublets au XIX ^e siècle	27
1.2.1 Les grammairiens et lexicographes du XIX ^e siècle	27
1.2.1.1 Butet.....	27
1.2.1.2 Schlegel.....	28
1.2.1.3 Diez.....	29
1.2.1.4 Fuchs	30
1.2.1.5 Egger	31
1.2.1.6 Luce.....	32
1.2.1.7 Marty-Laveaux.....	33
1.2.1.8 Littré.....	34
1.2.2 Brachet : l'approche grammairienne.....	35
1.2.2.1 Un grammairien pédagogue	35
1.2.2.2 Le premier dictionnaire des doublets	35
1.2.2.3 Prévalence des critères phonétiques.....	36
1.2.2.4 Classement tripartite	37
1.2.2.5 Un inventaire hétéroclite	38
1.2.2.6 Critiques de Brachet.....	40
1.2.3 L'école allemande (fin XIX ^e siècle).....	41
1.2.3.1 La fièvre de la gémination lexicale	41
1.2.3.2 Michaëlis : critique de Brachet et comparatisme roman.....	42
1.2.3.3 Thomsen et Franz : les apports de la sémantique	44
1.2.3.4 Wawra : essai de typologie	45
1.3 Approches modernes et contemporaines	46
1.3.1 Fin de la réflexion sur les doublets en français (début XX ^e siècle).....	46
1.3.1.1 La mise au point de Saussure	46
1.3.1.2 Menut : les doublets disparus.....	48
1.3.2 Recherches contemporaines.....	49
1.3.2.1 Une longue éclipse	49

1.3.2.2	Reiner : l'appel aux lexicographes	50
1.1	Bilan des recherches sur la duplication lexicale.....	51
1.1.1	Doublets dans les autres langues	51
1.1.1.1	Domaine roman.....	51
1.1.1.2	Langues non romanes	52
1.1.2	Conclusions de l'aperçu historique	52
1.1.2.1	Un vaste domaine.....	52
1.1.2.2	Historiographie des doublets lexicaux	54
2	DEFINITIONS DU DOUBLET ETYMOLOGIQUE.....	55
2.1	Les multiples sens du lexème <i>doublet</i>	55
2.1.1	Un terme polysémique	55
2.1.1.1	Divers emplois du lexème.....	55
2.1.1.2	Les sens au XVII ^e siècle	56
2.1.1.3	Sens modernes non linguistiques	56
2.1.2	Principaux sens linguistiques (type A).....	58
2.1.2.1	Doublets graphiques (allographes)	58
2.1.2.2	Doublets morphologiques	59
2.1.2.3	Doublets syntaxiques	59
2.1.2.4	Doublets sémantiques (calques et synonymes).....	60
2.1.2.5	Doublets stylistiques (binômes synonymiques).....	61
2.1.2.6	Doublets onomastiques	62
2.2	Définitions du doublet lexical.....	64
2.2.1	Définitions proposées.....	64
2.2.1.1	Définitions spécialisées.....	64
2.2.1.2	Définitions lexicographiques	66
2.2.1.3	Définitions d'ouvrages généraux	69
2.2.1.4	Paires archétypales.....	70
2.2.1.5	Les « véritables doublets ».....	71
2.2.2	Nécessité d'une définition opératoire.....	72
2.2.2.1	Impressionnisme sémantique	72
2.2.2.2	Définition large vs restreinte (types A, B et C).....	73
2.2.3	Terminologie.....	75
2.2.3.1	Les termes concurrents	75
2.2.3.2	Équivalents dans des langues autres que le français	76
2.2.3.3	Choix terminologique	78
2.2.4	Métaphores liées au concept de doublet (types B et C)	78
2.2.4.1	Divers types de formulation.....	78
2.2.4.2	Métaphores de la filiation	79
2.2.4.3	Métaphores de la bifurcation	80
2.2.4.4	Pertinence des analogies	82
2.2.5	Essai de modélisation des doublets lexicaux (types B et C).....	83
2.2.5.1	Type B (général)	83
2.2.5.2	Type C (restreint).....	84
2.2.6	Nombre de doublets	88
2.2.6.1	L'élément ou la paire	88
2.2.6.2	Doublets, triplets, n-uplets	89
2.2.6.3	Estimations du nombre	89
2.3	Problèmes de délimitation (type B)	92
2.3.1	Difficultés d'ordre génétique et/ou chronologique.....	92

2.3.1.1	Cognats indo-européens	92
2.3.1.2	Doublets latins	93
2.3.1.3	Doublets disparus	94
2.3.2	Difficultés d'ordre morphologique	95
2.3.2.1	Doublets de cas, genre et nombre	95
2.3.2.2	Pseudo-doublets	96
2.3.2.3	Réfections et influences analogiques	98
2.3.2.4	Doublets supra-lexicaux	98
2.3.2.5	Doublets infra-lexicaux	100
2.3.3	Difficultés d'ordre lexical	101
2.3.3.1	<i>Etimologia proxima</i> vs <i>etimologia remota</i>	101
2.3.3.2	Difficultés liées à l'onomastique	104
2.3.3.3	Lexicalisation de variantes graphiques	106
2.3.3.4	Répartition incomplète	107
2.3.3.5	Figements et mots graphiques	108
2.3.3.6	Attraction paronymique	109
2.3.3.7	Matrices onomatopéiques	111
3	CLASSEMENT ET TYPOLOGIE DES DOUBLETS LEXICAUX (B)	113
3.1	Problèmes classificatoires	113
3.1.1	Difficultés du classement des doublets B	113
3.1.2	Principes de classement	114
3.1.2.1	Classement par étymons proches	114
3.1.2.2	Classement par étymon lointain	115
3.1.3	Méthode utilisée pour la typologie	116
3.1.4	Catégories d'étymons	116
3.1.5	Établissement de la typologie	117
3.2	Typologie des doublets de type B	118
3.2.1	Héréditaire / héréditaire*	118
3.2.2	Héréditaire / emprunt	120
3.2.2.1	Héréditaire / savant (type C)	120
3.2.2.2	Héréditaire / dialectal	121
3.2.2.3	Héréditaire / roman	122
3.2.2.4	Héréditaire / non roman	123
3.2.3	Doublets emprunts	124
3.2.3.1	Savant / savant	124
3.2.3.2	Savant / dialectal	125
3.2.3.3	Savant / roman	126
3.2.3.4	Savant / non roman	128
3.2.3.5	Dialectal / dialectal	129
3.2.3.6	Dialectal / roman	130
3.2.3.7	Dialectal / non roman	132
3.2.3.8	Roman / roman	133
3.2.3.9	Roman / non roman	134
3.2.3.10	Non roman / non roman	135
4	ÉTUDE DES DOUBLETS « HEREDITAIRES / SAVANTS » (TYPE C)	137
4.1	Doublets de type C (héréditaire / savant)	137
4.1.1	Clivage héréditaire / savant	137
4.1.1.1	Doublets de type C	137
4.1.1.2	Clivage héréditaire / savant	137

4.1.1.3	Caractère hybride des lexèmes.....	139
4.1.1.4	Clivage élargi.....	140
4.1.1.5	Doublets disparus.....	141
4.1.2	Transmission héréditaire.....	142
4.1.2.1	Protoroman et reconstruction.....	142
4.1.2.2	Lexèmes héréditaires (x_i).....	143
4.1.3	Transmission savante.....	145
4.1.3.1	Contexte de relatinisation.....	145
4.1.3.2	Relatinisation lexicale.....	146
4.1.3.3	Traduction et calques du latin.....	146
4.1.3.4	Lexèmes savants (x_s).....	149
4.1.3.5	Adaptation phonétique et morphologique (hypersavants).....	150
4.1.3.6	Emprunts, réfections et dérivés.....	151
4.1.3.7	Emprunts savants et <i>etimologia proxima</i>	152
4.1.4	Transmission demi-savante.....	153
4.1.4.1	Lexèmes demi-savants.....	153
4.1.4.2	Lexèmes demi-savants (type I).....	154
4.1.4.3	Lexèmes demi-savants (type II).....	155
4.2	Identité étymologique.....	156
4.2.1	Identité étymologique (protoroman ~ latin).....	156
4.2.1.1	Identité étymologique et étymon idéal.....	156
4.2.1.2	Deux étymons différents.....	158
4.2.1.3	Influences analogiques sur l'étymon protoroman.....	161
4.2.1.4	Conversion grammaticale.....	162
4.2.2	Homogénéité du latin comme langue-source.....	165
4.2.2.1	Différents diasystèmes du latin global.....	165
4.2.2.2	Doublets indirects.....	167
4.2.2.3	Latin tardif – latin ecclésiastique – latin médiéval.....	168
4.2.2.4	Circonstances de l'emprunt.....	169
4.3	Problèmes posés par les doublets de type C.....	170
4.3.1	Problèmes d'ordre morphologique.....	170
4.3.1.1	Formations françaises (pseudo-doublets).....	170
4.3.1.2	Doublets d'affixes.....	173
4.3.1.3	Ellipses et délocutifs.....	174
4.3.1.4	Influences analogiques.....	175
4.3.2	Problèmes d'ordre lexicologique.....	178
4.3.2.1	Polysémie, doublets partiels (coalescences) et variantes.....	178
4.3.2.2	Indistinction en diachronie.....	180
4.3.2.3	Sous-groupe de doublets.....	182
CONCLUSION.....		185
DEUXIEME PARTIE : INVENTAIRE.....		193
DISPOSITION DE L'INVENTAIRE.....		193
INVENTAIRE DES DOUBLETES ETYMOLOGIQUES (TYPE C).....		195
ANNEXES DE L'ETUDE.....		319
ANNEXES DE L'INVENTAIRE.....		338
ABREVIATIONS ET SIGNES UTILISES.....		355
BIBLIOGRAPHIE.....		359

Première partie : Étude

Introduction

« Rapprocher les doubles formes, les comparer entre elles et avec le primitif latin qui leur a servi de type, rien n'est plus piquant qu'un pareil travail, rien ne répand un jour plus vif sur la philosophie aussi bien que sur le mécanisme le plus intime du langage, rien ne met en main un fil plus sûr pour s'orienter dans le dédale souvent inextricable des significations successives et plus ou moins détournées des mots. Retrempés ainsi à l'étymologie comme à leur source, ils y peuvent puiser l'énergie nécessaire pour des emplois nouveaux. »

Siméon Luce (1863 : 58)

« [...] car ce n'est pas le premier venu qui, sous *parole*, reconnaît *parabole*. »

Émile Littré (1986 [1880] : 69-70)¹

Les doublets de la langue française présentent la caractéristique d'être des objets que chacun croit connaître, mais dont les contours précis s'évanouissent lorsqu'on tente de les serrer d'un peu plus près. En un sens, il en va des doublets comme du temps, pour paraphraser l'évêque d'Hippone : « Que sont donc [les doublets] ? Si personne ne m'interroge, je le sais ; si je dois l'expliquer, je l'ignore »².

La définition semble pourtant simple :

On appelle doublets les doubles dérivations d'un même mot (telles que *raison* et *ration*, venant l'un et l'autre de *rationem*) qui répondent d'ordinaire à deux âges différents dans

¹ Le passage complet est le suivant : « *Parabole* a-t-il subi quelque dégradation en passant de l'emploi qu'il a dans le Nouveau Testament à celui que lui donne l'usage vulgaire ? Sans doute ; du moins, en le faisant descendre à un office de tous les jours, on a eu soin de le déguiser ; car ce n'est pas le premier venu qui, sous *parole*, reconnaît *parabole* » (Littré 1986 [1880] : 69-70 *s.v. parole*).

² D'après Saint Augustin, *Confessions*, XI, 14 : « Quid est ergo tempus ? Si nemo ex me quaerat, scio ; si quaerenti explicare velim, nescio ».

l'histoire de notre langue, et auxquelles l'usage a attribué, malgré leur communauté d'origine, des sens distincts et spéciaux.

(Brachet 1868 : 7)

Celui qui s'aventure dans le *champ / camp / campus* des doublets s'aperçoit assez vite – ou dans notre cas, un peu trop tard – que le terrain est un champ de mines. Le domaine de la duplication lexicale a été quasiment laissé en friche depuis les grandes explorations des « chasseurs de doublets » de la fin du XIX^e siècle (la dernière étude importante pour le français date d'à peu près un siècle)⁴ laissant la place à un véritable brouillard définitionnel.

On ne parle souvent pas de la même chose lorsqu'on parle de doublets dans le domaine linguistique. Le terme en est venu à recouvrir plusieurs définitions, dans des domaines qui se recoupent parfois et il est rare que les approximations ne mènent pas à des confusions ou même à des contradictions.

S'attaquer aux doublets, c'est aussi prendre le risque de réveiller certains des serpents de mer les plus venimeux de la romanistique, avec des couples célèbres : *chose / cause* ou *chaire / chaise*, emblèmes des discussions autour de l'*Ausnahmslosigkeit* des néogrammairiens (1.3.1.1) ; *peser / penser* (âprement discuté dans les controverses entre latinistes et romanistes)⁵ ou *aller (aller / ambler / ambuler)*, qui a pu être considéré comme « le problème numéro un de la romanistique » (Mańczak 1975 : 735). Les doublets d'origine étrangère ne sont pas en reste avec *chevalier / cavalier* qui a pu donner lieu à des considérations sociologiques et historiques (Gougenheim 1949) ou des doublets d'origine orientale comme *turban / tulipe*, *divan / douane* ou *chiffre / zéro* qui constituent le pont aux ânes de la vulgarisation étymologique et d'une certaine « étymologie de salon ».

À l'origine et au cœur des doublets dans les langues romanes se situent les doublets issus du clivage héréditaire / savant. Cette catégorie-phare peut être considérée tant du point de vue historique que du point de vue structurel comme le noyau dur des doublets romans. L'intérêt a pu se porter sur ceux-ci ces dernières années dans les controverses entre romanistes et latinistes à propos des modèles de la transition latin – roman (Wright 1982 : 23-30), mais cela a surtout concerné les doublets de l'espagnol, qui ont bénéficié d'une approche renouvelée (Garcia Valle 1999 ; Stala 2009 ; 2010 ; 2011 ; 2012). Plus récemment, ils ont pu être pris comme emblème pour la complémentarité des études littéraires médiévales (Ueltschi 2011).

On observe donc d'un côté une notion pratiquement intouchée depuis 100 ans, de l'autre, les acquis précieux de la géographie linguistique, de la sémantique, des grandes entreprises étymologiques (FEW, TLF, DMF, DEAF) qui font du français un enfant particulièrement gâté dans la famille des lexiques romans.

⁴ Soit Menut (1922), si l'on met entre parenthèses les travaux de Reiner (1980 ; 1982) qui constituent surtout une reprise synthétique des travaux des pères fondateurs, lacunes et apories comprises.

⁵ Cf. notamment Wright (1982 : 27-28) et Dardel (1996 : 40-41).

⁶ Cité dans Buchi (2006 : 46 n. 8).

Or des problèmes considérables apparaissent lorsqu'on tente de mettre les doublets en contact avec les outils modernes et contemporains de la recherche linguistique. Les doublets se montrent remarquablement rétifs à la saisie conceptuelle, notamment à travers les méthodes qui font actuellement foi en lexicologie historique, qui font éclater la fiction commode mais abusive de l'identité étymologique.

Toutes les définitions buttent en définitive sur l'identité étymologique que postulent les doublets lexicaux. Il est donc primordial d'interroger la nature de ce lien. C'est par l'entremise de la catégorie des doublets héréditaires / savants, particulière aux langues romanes, que l'on entre au cœur de cette problématique. Le grand projet de réévaluation du fonds héréditaire dans les idiomes romans (DÉRom) est en effet l'occasion de reprendre à nouveaux frais la question de l'identité étymologique.

L'objectif de cette étude est donc double :

- A) présenter une réévaluation globale de la définition des doublets lexicaux et de la typologie qui en découle
- B) dégager et soumettre à l'examen ce qui constitue le nœud structurel des doublets en langue française (et dans les langues romanes)

A) Il apparaît nécessaire de redonner un caractère opératoire à une notion aussi dévaluée que le doublet lexical ou à tout le moins d'en proposer une définition un peu plus claire. Reiner, qui est le dernier en date à s'être occupé des doublets en langue française, plaide il y a vingt-cinq ans dans une exhortation programmatique (cf. 1.3.2.2) pour l'extension du champ typologique des doublets :

En effet, plus on enregistrera de doublets, plus on affinera leur typologie (suivant les critères de l'histoire du lexique tels que : altérations phonétiques et morphologiques, emprunts, bifurcations sémantiques, compositions, dérivations, etc.) et plus la partie systématique de ces dictionnaires pourra servir d'introduction générale à la lexicologie historique de la langue considérée.

(Reiner 1990 : 1243b-1244a)

On peut se demander si cet élargissement est souhaitable et nous prenons quelques distances avec l'approche de Reiner, qui se situe dans une visée maximaliste de la duplication lexicale (2.2.2.1). Il nous a paru au contraire indispensable de segmenter la définition et de montrer comment elle s'articule autour de la catégorie nodale des doublets héréditaires / savants.

B) La révision de la catégorie des doublets héréditaires / savants peut bénéficier d'un projet d'envergure, qui amène à renouveler profondément les connaissances et les perceptions des lexiques héréditaires romans. Nous avons pu nous baser en effet sur les premières avancées du DÉRom, à l'origine d'une révolution « copernicienne » en étymologie romane (cf. Buchi & Schweickard 2010 ; Buchi, Chauveau, Gouvert & Greub

2010, Buchi 2012 cf. 4.1.2.1) dont le premier volume a paru en décembre 2014 (DÉRom 1) [volume 2 paru en 2016, volume 3 en 2020].

Le renouvellement épistémologique du DÉRom se base sur des constatations déjà anciennes (Burger 1943 ; Pulgram 1950 ; 1964 ; Hall 1950 ; 1976 ; 1983) ainsi que des acquis théoriques et pratiques plus récents (Wüest 1993 ; Dardel 1996 ; 2011 ; Buchi & Schweickard 2009). La situation spécifique des langues romanes, en raison de la (relative) abondance de la documentation écrite, a pu jouer en défaveur de la recherche (Chambon 2007 : 66-68 ; 2010), le latin écrit apparaissant comme une aide mais aussi comme un obstacle fondamental, le « point aveugle » de la romanistique traditionnelle (Chambon 2014 : 144)⁷. C'est dans cette optique que s'élabore actuellement ce « nouveau » REW (Chambon & Sala 1998) à partir d'un renversement méthodologique important (Buchi & Schweickard 2009 ; 2014 ; Ernst 2014 : 15)⁸.

Les doublets sont concernés au premier chef par cette réévaluation du lexique héréditaire qui amène à préférer des formes du protoroman établies à partir de la méthode de la grammaire comparée-reconstruction aux étymons traditionnels qui, saisis à travers le prisme de variétés de latin écrit, demeurent soumis à l'emprise graphocentriste.

Mais l'autre versant des doublets, celui de l'emprunt savant, se voit également réévalué. Les travaux sur les phénomènes de relatinisation (cf. Raible 1996) ont mis en lumière les différents modes par lesquels le latin irrigue les langues romanes au long de leur histoire. Le bilinguisme des clercs et les contextes précis de translation d'une langue à l'autre permettent de mieux saisir les échanges bilatéraux entre roman et latin médiéval (Goullet 2009 : 17). La prise en compte du latin médiéval dans le processus étymologique (Steinfeld & Andronache 2011 ; Buchi 1996 : 58) apporte ainsi des rééquilibres importants.

Les nouvelles méthodes en lexicologie historique et notamment le principe de l'*etimologia proxima* amènent à reconsidérer la vision trop simpliste des *mots savants*, qui ont souvent été traités assez marginalement dans la plupart des grandes entreprises lexicographiques (Greive 1976). Leur caractère international et leurs particularités sont de plus en plus reconnues dans des entreprises récentes comme le DELLR à l'échelle romane et le TLF-Étym à l'échelle francophone.

Les deux versants de l'équation du doublet étant ainsi soumis à d'importantes réévaluations, la révision de ces objets linguistiques mal identifiés semble donc non seulement souhaitable mais nécessaire.

Nous avons divisé notre étude en quatre chapitres, assortis d'un inventaire raisonné des doublets héréditaires / savants.

⁷ La romanistique traditionnelle n'a pas éprouvé le besoin de recourir à la reconstruction, puisque elle pouvait sans grand effort se couler dans le cadre de représentation édifiée sur les témoignages du latin écrit (Chambon 2014 : 143-144 ; cf. Dardel 1996 : 30-33).

⁸ Les perspectives des deux entreprises sont fondamentalement différentes. Si le REW demandait « qu'est devenu le lexique latin (classique) ? », le DERom cherche plutôt à savoir « d'où vient le lexique roman ? » (Buchi & Schweickard 2010 : 63).

L'état de la question a nécessité un chapitre entier. En effet, l'historiographie des études sur les doublets étant restée à l'état embryonnaire, il nous a semblé nécessaire de retracer la filiation de cette notion et son inscription dans le développement de la science linguistique. De l'inventaire fantaisiste de Catherinot (1683) à celui – prévertien par certains aspects – de Reiner (1980), les recherches sur la duplication ont connu diverses faveurs, atteignant une relative prospérité à la fin du XIX^e siècle pour s'interrompre au seuil du XX^e siècle avec le développement de la linguistique synchronique. Si Brachet reste la figure dominante en France, ses prédécesseurs et notamment ceux qui ont porté l'attention sur l'« hapax » Catherinot sont encore mal connus.

Le deuxième chapitre se propose d'examiner les définitions habituellement données des doublets, qui sont loin d'être aussi évidentes qu'une approche superficielle pourrait le penser. Nous proposons de distinguer trois grands types de doublets (A, B et C) qui permettent de clarifier les divers composants de cette famille d'objets lexicaux regroupés sous un même nom. L'examen de cette notion se poursuit dans la remise en cause de certains préjugés touchant à leur formalisation et aux divers processus de métaphorisation. Enfin ce chapitre s'attache à faire ressortir les nombreuses difficultés méthodologiques qu'entraîne une notion placée à cheval entre deux idiomes (et partant deux systèmes morphologiques) ou deux états de cet idiome.

Le troisième chapitre constitue une typologie des différentes configurations qui se présentent dans le cas de la définition générale (type B). Y sont discutées les méthodes de classement qui peuvent s'appliquer à ces objets particuliers. Il est également le prélude à un prochain dictionnaire des doublets de type B en langue française qui constituera une étape ultérieure de notre recherche.

Le quatrième chapitre est un approfondissement sectoriel de la catégorie-phare des doublets (le type C). Le clivage héréditaire / savant y est examiné sous ses différents aspects, avant que les différents composants de l'« équation du doublet » soient soumis à l'examen. Le problème nodal de l'identité étymologique que postulent ces doublets fait l'objet d'une attention particulière, deux écueils fondamentaux dans l'optique de la duplication lexicale étant identifiés : les doublets indirects et les pseudo-doublets. Ce chapitre illustre les problèmes redoutables que les doublets posent lorsqu'ils sont confrontés aux méthodes lexicologiques et étymologiques modernes. La validité des modèles triangulaires de schématisation y est questionnée, mettant en lumière les apories auxquelles mènent le rapport d'identité établi avec un latin fixe échappant à la variation, sans cacher les difficultés concomitantes de l'intégration de la variation diasystémique du latin dans les modèles quadrangulaires.

La seconde partie est constituée de l'inventaire des doublets héréditaires / savants en langue française, soit 130 paires de doublets. Les précédents historiques nous apprennent que l'exhaustivité en ce domaine est un but présomptueux. On peut cependant considérer que la part la plus significative des doublets C en langue française y est recensée. Chaque couple de doublets (et parmi eux, chacun des lexèmes) pourrait donner lieu à des études plus approfondies – qui existent dans certains cas – mais notre but a d'abord été de les rassembler avant de déterminer lesquels nécessitent un traitement plus conséquent.

Processus d'inventoriage

Il n'existe pas d'inventaire des doublets héréditaires / savants à proprement parler. On doit se contenter des ouvrages de Brachet (1868 ; 1871) amendés par des listes de Michaëlis (1876), Thomsen (1890) et Menut (1922). Ces ouvrages, déjà anciens, ont certes recensé la majeure partie des doublets mais ils présentent à leurs côtés de nombreuses formations qui n'y ont pas ou plus leur place.

Le processus d'inventoriage a été réalisé, de manière pragmatique, en deux temps :

- A) le recensement des doublets héréditaires / savants
- B) leur filtrage à partir de la définition restreinte

A) Le recensement de la population de doublets s'est basé principalement sur

- le relevé des monographies déjà existantes : Brachet (1868 ; 1871) – ainsi que les comptes rendus (Paris 1868 ; Tobler 1868 ; Mussafia 1868 ; Hovelacque 1869 ; Tobler 1871) – Michaëlis (1876) ; Thomsen (1890) ; Franz (1890) ; Menut (1922 ; 1929) ; Reiner (1980 ; 1982).
- les exemples de doublets épars donnés dans les diverses définitions (2.2.1 ; cf. annexe C) ainsi que des inventaires ponctuels de doublets français ou romans (Marouzeau 1957 : 18-21 ; Gutiérrez 1989).
- la lecture attentive et intégrale de la *Grammaire historique de la langue française* de Nyrop (1899-1930) ; de la *Phonétique française* de Bourciez (1967¹⁰[1889]) et du BW.

B) La collecte a ensuite été passée à un double crible, séparant le bon grain de type C de l'ivraie :

- 1) le critère de lemmatisation par le TLF
- 2) l'examen de la filière étymologique

1) Le recours au critère formel de la présence dans le TLF était nécessaire pour éviter à l'étude de traiter un nombre trop grand d'unités (cf. 4.1.1.5). Nous avons opté pour la coupe synchronique large du TLF (1789-1960), cet ouvrage nous semblant, en raison de sa double orientation synchronique et diachronique et de la précision de ses datations, le moins inadapté pour fournir un point d'ancrage des doublets dans le lexique.

2) Le second crible a permis d'éliminer un grand nombre de doublets qui ne correspondaient pas à la définition du type C (4.2.1; 4.3.1). L'examen de la filière étymologique s'est fait principalement, et par ordre de priorité :

- pour le versant héréditaire à partir du DÉRom et du DÉRom 1, du FEW, du BW, du REW, et du TLF
- pour le versant de l'emprunt savant à partir du FEW, du TLF-Étym, du BW, du DELLR et du TLF
- pour l'étymon du latin écrit à partir du DELL et du Gaffiot 2000, dans certains cas du MLLM, de l'OLD ou du TLL, à côté des ouvrages cités ci-dessus
- plus ponctuellement, l'inventaire a pu bénéficier des considérations étymologiques ou lexicologiques du DHOF, du DEAF, du DMF, du GPSR, du LEI, du DELI, du DCECH, de l'OED, et de La Chaussée (1988).

Pour d'évidentes raisons pratiques, il nous a semblé préférable de présenter les quatre premiers chapitres dans un volume et l'inventaire et les annexes dans un autre :

volume I : introduction, chapitres 1, 2, 3, 4, conclusion

volume II : introduction à l'inventaire, inventaire, bibliographie, annexes

On trouvera des précisions sur la disposition de l'inventaire dans la brève introduction qui le précède.

1 Aperçu historique des études sur les doublets

1.1 Les défricheurs (XVI-XVII siècles)

1.1.1 Contexte historique et lexicographique

1.1.1.1 Entreprises lexicographiques

Ce n'est sans doute pas un hasard si la réflexion sur les doublets étymologiques est née en France, à la fin du XVII^e siècle. Il est probable qu'une plus grande distance formelle entre lexèmes « héréditaires » et « savants » dans la langue française ait favorisé la prise de conscience de ce clivage (4.1.1.2). L'idéal de fixation de la langue française, les mouvements de normalisation et de lexicalisation qui agitent celle-ci à la fin du XVII^e siècle ont de même constitué un terreau propice à l'apparition de ce nouvel objet d'étude.

La perception des deux fonds héréditaire et savant apparaît comme intimement liée à l'entreprise lexicographique puisqu'on la trouve déjà un siècle auparavant au détour d'une remarque de la *De latinitate falso suspecta expostulatio* d'Henri Estienne : « Ita ut duo nobis pro uno vocabula producerint » (1576 : 317 cité par Clément 1967 : 245)¹⁰. Ce dernier avait déjà constaté les doubles formes de lointaine origine grecque en français comme *blâmer* / *blasphémer* ou *esclandre* / *scandale* (Clément 1967 : 287-288).

Il est vrai que les lexicographes et étymologistes du Grand Siècle ne traitent des paires de doublets qu'assez marginalement (cf. par exemple *bougre* / *bulgare*)¹¹, et il ne semble pas, comme le remarquait déjà Menut (1922 : 13), que ces cas particuliers aient débouché sur une perception globale de la duplication lexicale. S'il est difficile de prouver que l'élaboration des grands dictionnaires unilingues ait favorisé la réflexion autour des doublets, l'on est pourtant bien forcé de constater, malgré l'ampleur inégale des entreprises, la quasi simultanéité de leur éclosion. L'ouvrage de Catherinot (1683) est en effet l'exact contemporain de la parution des premiers grands dictionnaires français. De fait, la perception des doublets, phénomènes avant tout lexicaux, ne pouvait précéder de beaucoup l'inventoriage des lexies et le mouvement de détermination et de précision qui naît avec les travaux lexicographiques (Chaurand 1977 : 164).

¹⁰ Dans cet ouvrage, qui s'en prend aux Cicéroniens, se trouvent les prémices de l'identification du latin vulgaire (Swiggers 2014b : 20 et n. 18). Bonamy reprendra deux siècles plus tard ces idées en les développant dans une visée comparatiste romane (Swiggers *id.* : 27-28 et n. 34). Si plusieurs pages du mémoire de Bonamy traitent du clivage populaire / savant (1756 : 640-656), les doublets ne sont pas véritablement identifiés.

¹¹ Une recherche en amont dans les textes français et latins traitant des idiomes romans permettra sans doute de préciser la genèse de cette perception dans la première vague de grammatisation et de mise en lexique du français au XVI^e siècle (Swiggers 2001 : 54-55) comme par exemple chez Estienne Pasquier (*id.* : 60) et peut-être en amont jusqu'à des ouvrages comme le *Tractatus* du XIII^e siècle où est affirmé que tout mot français « concordant » avec le latin doit suivre son modèle graphique : « item quelibet diccio gallica concordans latino in quantum poterit debet sequi scripturam latini » (Pope 1952 : 193 § 26 ; cf. Biedermann-Pasques 1997 : 49). Cf. aussi 4.1.3.3.

¹² Robert Estienne, père d'Henri, avait déjà rapproché *fraisle* et *graisle* de *fragilem* et *gracilem* (Demaizière 1991 : 209 ; cf. aussi Marzys 2004).

1.1.1.2 Fixation de la langue

Les réflexions autour de l'orthographe ont contribué à soumettre à examen un certain nombre de doubles formes. Le XVII^e siècle voit s'imposer l'orthographe traditionnelle de l'Académie au détriment des tentatives phonocentriques (type Meigret 1542), même si la stabilisation définitive de l'orthographe française n'est acquise qu'au XIX^e siècle.

La réduction des variantes graphiques amorcée au XVII^e siècle joue à cet égard un rôle majeur, conformément au principe de distinction, constitutif de l'orthographe française (Cerquiglini 2004 : 37). Ce principe, qui attribue à des variantes orthographiques une répartition mutuellement exclusive des signifiés a certainement contribué à l'analyse de certains couples de lexèmes (ex. *dessin / dessein* ; *conter / compter*)¹². Avant cette fixation des variantes orthographiques, doublets et allographes restent peu différenciés. Ce n'est qu'après les premiers travaux de fixation des variantes, tributaires du mouvement de normalisation lexicale, qu'émerge la distinction entre allographes et doublets. Les nombreux travaux de Catach (1968, 1971, 1995) à ce sujet ont permis de mieux saisir ces enjeux (cf. 2.3.3.3 et 4.3.2.2).

1.1.1.3 Vaugelas et les Remarqueurs

Siméon Luce avait déjà remarqué au XIX^e siècle l'importance des travaux de Vaugelas et de ses émules dans le contexte de la fixation de la langue d'après l'idéal du bon usage (Luce 1863 : 49-53)¹³. C'est davantage en termes de concurrence entre variantes diastratiques que se pose le problème. Deux cas sont possibles : si la différenciation (formelle et sémantique) est suffisante, les deux sont enregistrés. Dans le cas de formes proches et au sémantisme insuffisamment différencié, l'arbitre du bon usage opère son choix. Les lexies suivantes relèvent du premier cas de figure :

failli / fallu
faillir / falloir
detteur / débiteur
consommer / consumer
quand / quant
le poste / la poste
propriété / propreté

(Marzys 1998 : 44-53)

¹² « Dans le cas de *conter / compter*, ou *dessin / dessein*, une distinction orthographique a fait correspondre l'une des notions disjointes à une image écrite. Les emplois se sont répartis autour de deux images » (Chaurand 1977 : 180).

¹³ Pour une réévaluation du rôle des Remarqueurs dans l'histoire du français, voir Ayres-Bennett (1987 ; 2004) ; Caron (2004) ; Ayres-Bennett & Seijido (2011).

Vaugelas et ses émules examinent ainsi au cas par cas certains doublets : *sécurité / seureté* ; *bénite / bénie* ; *débiteur / detteur* (Luce 1863 : 49)¹⁴, mais la réflexion sur ces derniers semble n’avoir jamais dépassé le cadre du choix normatif et des justifications de celui-ci au prisme du *bon* ou du *bel usage*¹⁵. Les hésitations de Vaugelas entre plusieurs suffixes : *tendresse – tendreur – tendreté* (pour une viande) sont dans une veine proche (Chaurand 1977 : 98).

1.1.1.4 Rou : le précurseur

Si la plupart des commentateurs s’accordent à voir en Catherinot (1683) le véritable découvreur des doublets, il existe un précurseur rarement cité mais déjà signalé par Marty-Laveaux¹⁶. En effet les *Mémoires* de Jean Rou (1638-1711), érudit protestant, avocat au Parlement de Paris et éducateur du Dauphin (Rou 1857 : 2 : 209), ont probablement constitué la première et brève incursion théorique dans le domaine de la germination lexicale.

Dans une section intitulée *Remarques critiques sur la langue française* (des Remarques à la manière de Vaugelas), à la suite d’un passage à propos d’*enclos* (« il faut dire inclus »), le remarqueur interrompt son commentaire pour donner un bref intermède à propos des doublets :

Sur quoi vous noterez que comme la langue française est une espèce de dialecte de la latine, la première tire de l’autre la plupart de ses termes, mais avec cette observation que le français s’écarte ordinairement de l’économie latine dans les termes *simples* et *primitifs*, et qu’il s’en rapproche dans les *dérivés* et *composés*.

Exemple :

<i>Damnum,</i>	dommage,	<i>indemniser.</i>
<i>Ecclesia,</i>	église,	<i>ecclésiastique.</i>
<i>Fructus,</i>	fruit,	<i>infructueux.</i>
<i>Frater,</i>	frère,	<i>fraternité.</i>
<i>Immutabilis,</i>	immuable,	<i>immutabilité.</i>
<i>Impossibilis,</i>	impossible,	<i>impossibilité.</i>
<i>Infernum,</i>	enfer,	<i>infernale.</i>
<i>Includere,</i>	enclore,	<i>inclus et inclusivement.</i>
<i>Melior,</i>	meilleur,	<i>améliorer.</i>
<i>Pater,</i>	père,	<i>patrie et rapatrier.</i>
<i>Clavis,</i>	clef,	<i>enclaver.</i>
<i>Fulmen,</i>	foudre,	<i>fulminer.</i>

¹⁴ Plus précisément, dans l’édition originale de 1647 : *béni / bénit* (2009 : 472-473 [R 247 *Benit / beni*]) ; *detteur / débiteur* (id. 820-822 [R 513 *Detteur*]) ; *sûreté / sécurité* (id. : 185-187 [R 43 *Securité*] ; 566-567 [R 343 *Seureté / seurté*]).

¹⁵ Le peu de considération de Vaugelas pour l’étymologie qui apparaît comme inutile ou même nuisible à la détermination du bon usage a été mis en évidence par Marzys (1970-71 ; 2004 : 39).

¹⁶ Marty-Laveaux (1901 : 59), voir aussi (1858 : 98-100) où est également mentionné Catherinot.

<i>Paganus,</i>	païen,	<i>paganisme.</i>
<i>Turbare,</i>	troubler,	<i>turbulent.</i>

Et une infinité d'autres semblables, comme :

<i>Thesaurus,</i>	trésor,	<i>thésauriser</i>
-------------------	---------	--------------------

(Rou 1857 : 2 : 209)

Ces *Mémoires* sont difficiles à dater précisément mais selon toute probabilité Rou reste le premier auteur à avoir évoqué des formes relevant du double fonds du vocabulaire français. Il est vrai qu'il ne s'agit pas *stricto sensu* de doublets, mais de lexèmes relevant du clivage héréditaire / savant, dont les doublets sont un cas particulier. Bien que ses étymologies soient plus assurées que celles de Catherinot, il apparaît légitime de laisser à ce dernier la paternité de l'invention des doublets étymologiques.

1.1.2 Catherinot : l'invention du doublet

1.1.2.1 Un polygraphe berrichon

C'est à Nicolas Catherinot (1628-1688), avocat du roi et son conseiller au présidial de Bourges, que revient l'honneur d'avoir donné la première définition et un inventaire des doublets lexicaux en français, dans un opuscule de douze pages : *Les Doublets de la Langue Françoyse*, publié à Bourges et daté précisément du 15 septembre 1683 (Catherinot 1683 : 12).

Auteur de plus d'une centaine de petits ouvrages sur les thèmes les plus divers (artillerie, marine, imprimerie, architecture, et bien d'autres sujets), Catherinot use d'une méthode des plus fantaisistes. Rien ne semblait prédestiner ce polygraphe un peu brouillon à devenir l'« inventeur » des doublets lexicaux. Pour Siméon Luce, c'est l'écriture d'un pouillé (relevé des biens et bénéfices d'une abbaye) du diocèse de Bourges qui dut l'amener à considérer la problématique de la gémiation lexicale (Luce 1863 : 54).

L'auteur semble avoir connu des problèmes chroniques de diffusion de ses ouvrages¹⁷, ce qui explique le peu de retentissement de sa découverte et son caractère confidentiel jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Catherinot reste d'ailleurs davantage connu des bibliophiles que des linguistes (Flach & Laboulaye 1883 ; Bodin 2008). L'ouvrage sur les doublets semble être passé inaperçu, et plusieurs philologues attribueront la naissance du terme et du concept à Brachet, qui le cite pourtant au début de son ouvrage (Brachet 1868 : 7).

¹⁷ Les *Menagiana* rendent sarcastiquement compte des expédients de Catherinot pour trouver des lecteurs (Ménage *et al.* : 1694 : 167-168 ; cf. Luce 1863 : 54).

1.1.2.2 Une approche fantaisiste

D'emblée la définition que donne Catherinot apparaît ampoulée et peu claire, l'auteur se plaisant à faire montre de son érudition :

J'appelle Doublets les diverses traductions du même nom. Ainsi sous le nom de Secondes Noces, les Jurisconsultes comprennent les troisièmes & audelà jusqu'à l'infini. Cette recherche servira pour entendre les origines, les différences & les énergies des mots, & à quelques autres usages, enfin c'est une curiosité. Il y a d'ordinaire un mot ancien & un moderne, un mot aîné & un cadet, un bon & un mauvais, un d'usage & un usé, & hors de service. Je commence par les noms propres des Hommes. Je passe à ceux des Femmes & des lieux Géographiques. Je finis par les noms des choses & par les verbes. Il reste non seulement à glaner, mais même à moissonner. Le Latin s'est donné la même liberté sur le Grec, & le Grec sur l'Hebreu, comme j'espère de faire voir quelque jour.

(Catherinot 1683 : 1)

La définition de Catherinot a de quoi dérouter le lecteur moderne, puisqu'après une première définition empreinte de métaphores généalogiques (secondes noces, aînés, cadets, familles, etc.) arrive la liste des apôtres, suivie de celle des martyrs, des confesseurs, des pères de l'Eglise, ou encore des patriarches, chacune donnant lieu à des considérations onomastiques (Catherinot 1683 : 1-2). On y remarque également les visées normatives caractéristiques du discours grammairien au XVII^e siècle : « un bon et un mauvais, un d'usage et un usé » (Catherinot 1683 : 1).

Catherinot avoue et revendique même son incompetence en la matière à la fin de son opuscule :

Je finis ce que peut-être je ne devois [sic] avoir jamais commencé. Car je n'estime gueres plus un Grammairien qu'un Poète, un Commentateur ou un Traducteur du Commun. Il faut s'attacher aux choses & aux belles choses, comme font les Ouvrages de Dieu, & ne considerer les mots que par occasion & par nécessité.

(Catherinot 1683 : 11)

La méthode suivie par Catherinot apparaît brouillonne et dénuée de tout esprit de système, son inventaire relevant davantage de l'encyclopédie que de l'étymologie. Il est vrai que l'auteur n'est nullement rompu à cette pratique et c'est en dilettante qu'il traite de ce qu'il nomme lui-même une « curiosité » (Catherinot : 1683 : 1). Ménage, dont il fréquenta un temps le salon, avait peu d'estime pour les ouvrages de son contemporain et se moqua sévèrement de lui¹⁸.

¹⁸ « On peut dire des Ouvrages de feu M. Catherinot, ce que Martial dit des siens dans ce Distique : *Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura / Quæ legis heic, aliter non fit, Avite, Liber*. [...] Il y a de bons morceaux dans ses Ecrits, mais il y en a un bien plus grand nombre de mauvais, & de choses plattes. Aussi ses Ouvrages n'ont-ils jamais été imprimez que sur de vilain papier ; & pour montrer qu'on n'en faisoit pas grand cas, c'est qu'ils ne sont jamais parvenus à l'honneur de la reliure » (Ménage *et al.* 1694 : 167).

1.1.2.3 Spécificités de l'inventaire de Catherinot

Le travail de Catherinot est essentiellement descriptif (et même énumératif) et l'auteur ne se risque pas à donner une explication du phénomène qui aille au-delà de la métaphore généalogique. Sous le fouillis de son érudition apparaît néanmoins un plan. Catherinot divise les doublets en treize catégories, établies sur des principes grammaticaux :

- 1) noms propres répartis thématiquement (84 paires de doublets)
- 2) noms de lieu masculins (16 paires de doublets)
- 3) noms de lieu féminins (61 paires de doublets)
- 4) noms de lieu neutres (33 paires de doublets)
- 5) noms de pays ou de peuples (44 paires de doublets)
- 6) noms de chose masculins (93 paires de doublets)
- 7) noms de chose féminins (133 paires de doublets)
- 8) noms de chose neutres (69 paires de doublets)
- 9) adjectifs (75 paires de doublets)
- 10) verbes en *-are* ou *-ari* (104 paires de doublets)
- 11) verbes en *-ere* (33 paires de doublets)
- 12) verbes en *-ire* (7 paires de doublets)
- 13) doublets latins (140 paires de doublets)

Ces catégories constituent autant de paragraphes où les doublets sont ventilés par ordre alphabétique. Soit un nombre total de près de 900 couples de formes⁹ dont plus de 500 regroupent des noms communs.

Notons que dès l'origine l'étude de la duplicité lexicale a été envisagée à la fois dans le lexique commun et dans le champ des anthroponymes et des toponymes. De même, un certain nombre de doubles formes latines sont présentées, ce qui fait de Catherinot le précurseur non seulement de Brachet (1868) mais également de Bréal (1868). Enfin, le recours à des catégories latines (noms neutres, types de conjugaisons latines) est à remarquer, le propre des doublets étant de se situer à cheval sur deux ou plusieurs systèmes linguistiques différents (cf. 2.3.3.1).

Les noms propres recueillis présentent, à côté de formations pouvant effectivement relever de la duplicité étymologique (dont de nombreux déonomastiques), des formations que l'on peut réduire à de simples variantes dérivationnelles. Ainsi : « De Pierre on a bâti *Pierron, Pearron, Perron, Perroneau, Peronet, Pierrot, Perrot, Pere, Perrez, Perichon, Ponon, &c.* » (Catherinot 1683 : 1). Pour les doublets de noms communs, les lexèmes englobés sous le vocable de doublets présentent des types fort variés. On y trouve pêle-mêle la plupart des catégories analysées au chapitre 3 ainsi que des phénomènes plus discutables :

⁹ Plusieurs forment des triplets ou même de longues séries dans le cas des anthroponymes, mais on compte aussi un nombre non négligeable de redites.

- fausses équivalences (simple vis-à-vis d'un dérivé savant, comme l'avait déjà fait Jean Rou) : *mémoire* / *mémorial*
- simples / diminutifs : *croc* / *crochet*
- agglutinations : *chimie* / *alchimie*
- doublets morphologiques : *pâtre* / *pasteur*

(Catherinot 1683 : 5-8)

Comme on peut s'y attendre, un bon nombre des étymologies proposées par Catherinot sont erronées, et les linguistes ultérieurs auront beau jeu de se gausser de ces rapprochements inappropriés, digne des métaplasmes les plus aventureux de Ménage :

Batuere, Battre, Tuer
Caballicare, Galoper, Galvauder, Chevaucher
Extirpare, Extirper, Étriper
Honestas, Honte, Honnêteté
Imago, Image, Magot.
Marmor, Marbre, Marmot
Petra, Pierre, Biere
Subtilitas, Subtilité, Souplesse
Verruca, Verruë, Verroche, Roche

(Catherinot 1683 : 7-10)²⁰

Toutefois, malgré les erreurs manifestes et les approximations, on doit à Catherinot d'avoir identifié certains doublets qui formeront le socle des études ultérieures²¹ :

<i>août</i> / <i>auguste</i>	<i>moutier</i> / <i>monastère</i>
<i>avoué</i> / <i>avocat</i>	<i>naïf</i> / <i>natif</i>
<i>basoche</i> / <i>basilique</i>	<i>nager</i> / <i>naviguer</i>
<i>blâmer</i> / <i>blasphémer</i>	<i>parole</i> / <i>parabole</i>
<i>cheville</i> / <i>clavicule</i>	<i>parvis</i> / <i>paradis</i>
<i>droit</i> / <i>direct</i>	<i>pépie</i> / <i>pituïte</i>
<i>essaim</i> / <i>examen</i>	<i>porche</i> / <i>portique</i>
<i>hôtel</i> / <i>hôpital</i>	<i>rançon</i> / <i>rédemption</i>
<i>livrer</i> / <i>libérer</i>	<i>sûreté</i> / <i>sécurité</i>
<i>loyal</i> / <i>légal</i>	

(Catherinot 1683 : 4-7)²²

²⁰ Cf. aussi les exemples fournis par Menut (1922 : 14).

²¹ Les paires archétypales (2.2.1.4) y sont déjà pratiquement présentes parmi les autres types. Le sous-groupe des doublets liés au domaine religieux (4.3.2.3) y prend une part importante.

²² La notation de Catherinot présente d'abord l'étymon en italique, suivi des doublets selon le degré d'éloignement phonétique. La tradition à partir de Brachet procède généralement à l'inverse, comme dans notre inventaire.

1.1.2.4 Réception de Catherinot

Si ses contemporains jugeaient déjà avec mépris ses productions, les rapprochements étymologiques téméraires voire fantasques qui émaillent son ouvrage ont suscité les sarcasmes des grammairiens du XIX^e siècle. Il revient à Marty-Laveaux (1858 : 98-100) d'avoir exhumé l'œuvre de ce devancier, suivi par les autres grammairiens. Seul Siméon Luce défend la netteté et la précision de son étude, malgré un évident manque de rigueur (Luce 1863 : 54). Brachet en revanche se montre fort sévère à l'endroit de son prédécesseur et exulte d'avoir pu rejeter 308 exemples de doublets « faux ou inadmissibles », n'en retenant que 160 (Brachet : 1868 : 49-50). Ce nombre s'étirole encore avec le crible de Menut (1922) et les méthodes modernes. Le terme forgé par Catherinot fut critiqué et c'est à contre-cœur qu'il fut décidé de le conserver (cf. 2.2.3).

1.1.3 Le XVIII^e siècle

1.1.3.1 Relatif désintérêt pour le concept de doublet

Le XVIII^e siècle, davantage intéressé aux modalités de l'enrichissement lexical ou aux spéculations de grammaire générale, se désintéressera à peu près totalement du sujet. Alors qu'au même moment sont posées en Angleterre les prémisses des études indo-européennes qui mettront à l'honneur les méthodes historiques, il faut bien constater que le XVIII^e siècle constitue un vide dans l'historiographie des doublets si l'on excepte quelques passages d'une dissertation de Bonamy (1756 : 640-656) reprenant des réflexions développées par Estienne (cf. 1.1.1.1). Cette lacune documentaire sera peut-être comblée par de nouvelles recherches, notamment autour d'œuvres comme l'*Histoire naturelle de la parole* (1773) de Court de Gébelin. Il faut cependant faire une place aux intuitions de Turgot dans l'article « Étymologie » de *L'Encyclopédie* (1756).

1.1.3.2 Turgot et l'*Encyclopédie*

Une attestation isolée de l'intérêt pour l'étymologie des doublets apparaît, parmi les fantaisies hébraïssantes ou celtomanes du XVIII^e siècle, avec l'article « Etymologie » que Turgot écrit de manière anonyme pour l'*Encyclopédie*. L'auteur ignore le précédent de Catherinot et se contente d'évoquer le phénomène sans lui attribuer de nom précis :

Le mot *inclinaison* dans notre langue, & le mot *inclination*, viennent tous deux du latin *inclinatio*. Mais le premier qui a gardé le sens physique est plus ancien dans la langue ; il a passé par la bouche des Arpenteurs, des Marins, &c. Le mot *inclination* nous est venu par les philosophes scholastiques, & a souffert moins d'altérations. On doit donc se prêter plus ou moins à l'altération supposée d'un mot, suivant qu'il est plus ancien

dans la langue, que la langue étoit plus ou moins formée, étoit sur-tout ou n'étoit pas fixée par l'écriture lorsqu'il y a été introduit ; enfin suivant qu'il exprime des idées d'un usage plus ou moins familier, plus ou moins populaire.

(Turgot 1756 : 15)

La réflexion intervient dans le contexte des conjectures étymologiques (« 3^e conjecture : recherche de la racine oblitérée dans le dérivé par changement phonétique ») que développe Turgot dans cet article²³.

1.2 La renaissance des doublets au XIX^e siècle

1.2.1 Les grammairiens et lexicographes du XIX^e siècle

1.2.1.1 Butet

Pierre Roland François Butet de la Sarthe (1769-1825), homme de science frotté de lexicographie²⁴, est tout autant un homme du XVIII^e siècle et du Directoire que du XIX^e siècle. Il est l'auteur de deux cours de *Lexicographie* et *Lexicologie* [sic] parus simultanément (Butet 1801a ; 1801b)²⁵, dans lesquels on trouve quelques passages sur des « altérations divergentes » qui ne sont autres que les doublets étymologiques « héréditaires / savants » repérés par Rou et Catherinot (Butet 1801a : 133).

Sa recherche des lois ayant présidé à l'évolution des lexèmes héréditaires anticipe sur la méthode historico-comparative²⁶, mais l'influence des méthodes scientifiques et des mathématiques demeure prépondérante : la nomenclature qu'il utilise est proche de celle de l'algèbre et de la chimie :

²³ Sur les conjectures étymologiques de Turgot et l'accumulation des altérations aboutissant au clivage héréditaire / savant, voir Swiggers (1989 ; 1997 : 218-223 ; 2001 : 94-95) ; Auroux & Horde (1992 : 569) ; Auroux, Bernard & Boulle (2000 : 157).

²⁴ Professeur de physique, ayant étudié la médecine et les mathématiques (Dougnaç 1996 : 69), Butet relève le défi de traiter la langue « à la manière des sciences naturelles » (Butet 1801b : I). De fait, son système linguistique manifeste des influences diverses : premiers pas du comparatisme indo-européen, influence de l'étymologie pratiquée par De Brosses ou Le Bel (Butet 1801b : XI) et surtout autorité de l'algèbre et des sciences naturelles. Bien que consciente des acquis historiques, sa méthode relève largement de l'universalisme des Lumières, comme en témoigne son désir de rédiger un *Dictionnaire philosophique* qu'il voit comme un jalon dans la connaissance de l'histoire naturelle de l'esprit humain et comme fondement d'une langue universelle et philosophique (Butet : 1801b : 303-304).

²⁵ L'auteur élabore dans sa *Lexicographie* (Butet : 1801a : 5) un système complet et méthodique des altérations à même d'expliquer la quasi-totalité du lexique par une quinzaine de mécanismes de base, fonctionnant comme des équations. De même sa *Lexicologie* (1801b) est organisée en un système taxinomique en ordre, sous-ordre, classe, sous-classe et genre, avec une profusion de termes pour désigner les genres (antéitifs, circuitifs, cisitifs, coïtifs, contraïtifs, désitifs, etc.) où l'on décèle l'influence de Linné. Dougnaç (1996 : 69) voit dans ces deux travaux marqués par une grande créativité métalexicologique, une possible influence des théories dérivationnelles des Encyclopédistes Beauzée et Douchet. Sur la méthode de Butet, cf. également Bourquin (1977 ; 1980 : 124-168, 238-243, 358-361).

²⁶ « Pourquoi n'existerait-il pas des loix [sic] auxquelles se conformassent ces combinaisons ? Pourquoi ces loix ne seraient-elles pas réductibles à des formules dans lesquelles rentreraient les mots de tous âges ? Et pourquoi n'arriverait-on pas à pouvoir rapporter un mot quelconque à sa formule, et avec un radical et une formule donnés, construire le mot qui en doit résulter ? » (Butet 1801b : IV-V).

A peine initié dans le sanctuaire de la Chimie moderne, je fus frappé, par le principe de sa nouvelle nomenclature, d'une idée de Lxicologie, aussi sublime en elle-même que féconde dans ses résultats. Si les Chimistes, me suis-je dit, ont pu convenir de représenter, par des mots affectés des mêmes terminaisons, les substances dans la composition desquelles entrent les mêmes éléments, pourquoi, dans la composition d'une langue philosophique, ne pourrait-on pas, avec autant de succès, exprimer par des dénominations dont la *désinence* est la même, les idées qui auraient des traits de ressemblance dans leur forme métaphysique.

(Butet 1801b : II-III)²⁷

Un certain nombre d'altérations divergentes sont examinées²⁸, que l'auteur oppose d'ailleurs à des altérations convergentes (homographes provenant d'étymons différents)²⁹. De même sa liste d'« homologues latins aux mots français » dans sa *Lxicographie* (Butet 1801a : 159-176) constitue une étape nécessaire à l'établissement d'un répertoire des doublets étymologiques. Peuvent en effet s'y déduire nombre de doubles formes, et il suffira à ses successeurs d'ajouter une troisième colonne pour obtenir une liste de doublets.

Entreprise louable, le système de dérivation de Butet, bien que d'une grande ingéniosité et bénéficiant parfois d'intuitions suprenantes, paraît toutefois irrémédiablement compromis au regard du développement ultérieur de la linguistique. Son hostilité aux « transformations » de phonèmes « où s'est perdu plus d'un Etymologiste » (Butet 1801a: 52) le conduit à passer par des formes qu'il juge archaïques mais qui ne sont que des graphies étymologisantes du moyen français³⁰, ce qui l'amène à formuler des conclusions erronées (par exemple Butet 1801a : XXIV-XXV).

Les travaux, qui prirent dix ans à l'auteur, ne seront guère suivis et les résultats de son œuvre, il est vrai plus philosophique qu'historique, seront rendus caducs quelques décennies plus tard par les nouvelles méthodes comparatistes issues de l'école de Diez³¹. Dans le cas précis des doublets, Butet trouvera néanmoins un continuateur en Émile Egger (1.2.1.5).

1.2.1.2 Schlegel

²⁷ Voir aussi (1801b : VIII-IX) sur les rapports entre science des nombres et science des mots. L'influence des sciences exactes sur la méthode de Butet, cf. Bourquin (1977) ; Dougnac (1996).

²⁸ Butet (1801a : XVIII-XIX § 8 (*major / majeur / maire ; territoire / terroir*) ; 37 § 70 (*article / orteil ; Auguste / août*) ; 133-134 § 226 (*avenir / aveindre ; gémir / geindre ; imprimer / empreindre*) ; 147 § 245 (mêmes exemples) ainsi que la liste des homologues latins aux mots français 159-176 ; 1801b : 311 § 680 (*intègre / entier*).

²⁹ Voir également Fuchs (1849 : 140-142).

³⁰ Dans la tradition de l'étymologie pré-scientifique, Butet suppose des formes intermédiaires absolument arbitraires. Ainsi il passe par un circuit *avoir* < *havoir* < *habvoir* < *habere* pour éviter d'avoir à poser le changement *b* > *v*, (Butet 1801a : XL ; cf. d'autres exemples 50-52).

³¹ Voir pourtant l'intérêt actuel de ces recherches et l'étude des mécanismes néologiques (Dougnac 1996).

Il faut ménager une place à la brève mention des doublets étymologiques que fait August Wilhelm von Schlegel (1767-1845) dans ses *Observations sur la langue et la littérature provençales* :

Souvent on trouve dans le françois deux mots dérivés de la même racine, et l'on peut être sûr [sic] que le mot altéré, soit dans la forme, soit dans le sens, est anciennement françois, et que le mot resté du latin pur, date des temps modernes.

(Schlegel 1818 : 44)

La note qui suit ce passage donne les exemples suivants, qualifiés de « doubles dérivations » :

<i>Ancien françois .</i>	<i>Latin.</i>	<i>François moderne.</i>
Chose.	Caussa.	Cause.
Façon.	Factio.	Façon.
Quête.	Quæstio.	Question.
Caillou.	Calculu.	Calcul.
Rançon.	Redemptio.	Rédemption, etc.

(*id.* : 102 n. 25)

Davantage que celle de Butet, cette mention des doublets héréditaires / savants traduit le développement des nouvelles méthodes philologiques en Allemagne et l'avènement de la linguistique comparatiste.

1.2.1.3 Diez

L'impulsion fondamentale à cette redécouverte des doublets demeure néanmoins un passage devenu célèbre de la préface de la *Grammatik der Romanischen Sprachen* (1836) du fondateur de la linguistique romane.

Das Abfliessen alter, das Zuströmen neuer Elemente, das häufige Auseinandergehen eines Wortes in zwei (rom. *pensare* denken, *pesare* wiegen, beide von lat. *pensare*), das Entstehen der mannigfaltigsten Formationen bieten der auf die Ursachen dieser Erscheinungen eindringenden Reflexion reichlichen Stoff.

(Diez 1870³ [1836] : 1 : 51)³²

³² Orthographe modernisée. Gaston Paris traduit de la manière suivante : « La perte d'éléments anciens, l'introduction d'éléments nouveaux, la bifurcation fréquente d'un mot en deux, la création des formes les plus variées, offrent le champ le plus riche aux réflexions de celui qui voudrait rechercher les causes de ces divers phénomènes » avec un renvoi à l'ouvrage de Fuchs (1849) (Paris 1863 : 61).

Friedrich Christian Diez (1794-1876) revient sur cette notion à d'autres reprises, notamment dans la préface de son EWRS avec des exemples dans différentes langues romanes :

Wie in dem letzten falle zwei wörter in eins zusammen fließen, so kann auch um der begriffsunterscheidung willen, ohne rücksicht auf die lautregel, ein wort in zwei auseindergehn, z. b. it. *manco* mangelhaft, *monco* verstümmelt, beide von *mancus* ; *rifutare* widerlegen, *rifiutare* verschmähen, von *refutare* ; sp. *calar* niederlassen, *callar* schweigen, von *χαλαν* ; fr. *désigner* anzeigen, *dessiner* zeichnen, von *designare*. Weit häufiger geschicht dies vermittelt erlaubter formveränderungen wie im it. *rio* schlimm, neben *reo* schuldig, *pesare* wägen, neben *pensare* denken.

(EWRS [1853³¹]: XIX)³²

Malkiel a souligné l'importance de ces passages dans l'engouement pour les doublets qui se manifestera quelques années plus tard (1983 : 157 ; 1979)³⁴. Le passage de 1836 sera d'ailleurs repris par Brachet, fervent admirateur et traducteur de Diez, en exergue de son *Dictionnaire des doublets*³⁵.

L'influence de Diez sur les recherches autour de la duplicité lexicale se manifeste soit directement soit par l'entremise de ses traductions. Ses disciples (August Fuchs et Gaston Paris) ont joué un rôle important à cet égard³⁶. Outre les ouvrages spécialisés, un certain nombre d'ouvrages généraux mentionnent les doublets au milieu du siècle à la suite du constat de Diez³⁷.

1.2.1.4 Fuchs

C'est d'abord avec August Fuchs (1818-1847) que se fait sentir l'influence de Diez, dont il fut le disciple³⁸. Un passage de *Die romanischen Sprachen in ihrem Verhältnisse zum lateinischen* (Fuchs 1849 : 124-131) traite du sujet. Les doublets de type héréditaire / savant passent au travers d'un crible plus rigoureux que celui de Catherinot et les premiers essais de comparatisme roman y sont esquissés :

³¹ Les termes utilisés sont *Scheideformen*, *Doppelformen* et *Doppelwörter*, rendus respectivement par « formes distinctives » et « mots à double forme » pour les deux derniers. Sur *Scheidewörter* et *Doppelformen*, voir Michaëlis (1876 : 84-85, 177).

³² Malkiel renvoie surtout à la préface de l'EWRS (1853). Il n'a pas connaissance des prédécesseurs de Brachet et de la tradition parallèle des altérations divergentes.

³³ Brachet reprend cette citation en omettant un segment « (rom. *pensare* [...] der mannigfaltigsten Formationen » (1868 : 7)).

³⁴ Ainsi la traduction par Gaston Paris de *l'Introduction à la grammaire des langues romanes de Diez*, parue en 1863.

³⁵ Ainsi Pott (1840) qui parle de *Doppelausdrücke* ; Mätzner (1856) qui parle de *Doppelformen* ; Heyse (1856) qui parle de *Dittologien* et Bechstein (1863).

³⁶ On doit à Luce d'avoir retracé la filiation avec Fuchs (Luce 1863 : 56). Sur Fuchs, qui développe un concept de latin populaire (*Volkslatein*) proche de ce qui deviendra le latin vulgaire, cf. Storost (1984) ; Swiggers (2011).

Es besteht dieses einfache Mittel zur Bereicherung des Wortvorrathes im Allgemeinen in der Zerlegung eines Lateinischen Urwortes in zwei, selbst drei neue Wörter mit verschiedener Form und Bedeutung, an welchem Verfahren allerdings nicht immer alle Romanischen Sprachen gleichmässig Theil nehmen.

(Fuchs 1849 : 124)

S'ensuit une énumération de 79 couples de doublets empruntés majoritairement au français mais également à l'italien et à l'espagnol ainsi que quelques exemples en portugais et en romanche. Fuchs mentionne également la particularité de certains doublets italiens qu'une moindre différenciation sémantique rapproche des variantes orthographiques⁹⁹. Il est enfin l'un des premiers à rendre attentif aux redoutables problèmes posés par le genre et le nombre dans la gémiation lexicale (Fuchs : 1849 : 132-138).

1.2.1.5 Egger

Parallèlement, en France, la tradition initiée par Butet est reprise par Émile Egger (1813-1885), chercheur qui a joué un rôle prépondérant dans les études philologiques. Il connaît les travaux fondateurs de Catherinot¹⁰⁰, et c'est en référence explicite aux recherches de Butet qu'il adopte le terme de *dérivations divergentes* (Egger 1864 : 53).

Ses « Observations sur un procédé de dérivation très-fréquent dans la langue française et les idiomes néo-latins » (Egger 1864) sont présentées dès 1860¹⁰¹, mais paraissent sous une forme révisée en 1864 (avec un titre légèrement différent)¹⁰². Cette monographie, d'une soixantaine de pages, n'a pas pour sujet principal la gémiation lexicale mais d'autres types de dérivations¹⁰³, les doublets n'y étant mentionnés qu'incidemment.

L'auteur, qui se voit amené à traiter de la partition entre lexèmes héréditaires et emprunts savants, donne d'abord des exemples de lexies dont l'une est un aboutissement héréditaire et l'autre une dérivation savante (*sûr* et *sécurité*) (Egger : 1864 : 12-13). Sont ensuite présentés neuf exemples de doublets proprement dits :

Orteil et article, qui viennent tous deux de	<i>articulus</i>
Loyal et légal	<i>legalis</i>
Veille et vigile	<i>vigilia</i>
Porche et portique	<i>porticus</i>
Poison et potion	<i>potio-nis</i>

⁹⁹ Sur le problème des *allòtropi* italiens, cf. Canello (1878) et surtout Schuchhard (1936) (voir 2.2.3.2). Pour des raisons historiques, l'italien est particulièrement riche en doublets (De Mauro 1963 : 30-31).

¹⁰⁰ Qu'il cite dans un mémoire en 1860 (Egger 1864 : 1), sans doute par l'entremise de Marty-Laveaux, cf. *infra* (1.2.1.7).

¹⁰¹ Selon *L'Ami de la Religion* du 6 juillet 1860.

¹⁰² On en trouve des comptes rendus dans les séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de mai 1860, cf. également les comptes rendus de Marty-Laveaux (1860) et de Paris (1865).

¹⁰³ Kerleroux (1996 : 248) voit dans les *Observations* d'Egger la première mention de la dérivation régressive.

Médaille et métal	<i>metallum</i>
Seule (v. f.) et siècle	<i>seculum</i>
Loin et long	<i>longus</i>
Sourdre et surgir	<i>surgere</i> , etc.

(Egger 1864 : 53)

Ceux-ci sont suivis d'exemples de doublets latins (Egger 1864 : 53-54). Egger renvoie à ses *Notions élémentaires de grammaire comparée* où étaient déjà exposés quelques doublets (1857³ : 144-145)⁴. Plus importante est sa mention de la thèse de Siméon Luce et surtout de l'intention de ce dernier de publier un lexique de ces mots à dérivation divergente, quelques années avant la parution du premier dictionnaire des doublets, établi par Brachet en 1868 (Egger : 1864 : 53 n. 2).

1.2.1.6 Luce

Les travaux de Siméon Luce (1833-1892) semblent avoir été menés parallèlement aux recherches d'Émile Egger. Mais Luce apparaît aussi comme le premier historiographe de la question puisqu'avant Brachet et de manière plus précise que lui, il retrace les aléas de la recherche sur les doublets depuis le XVII^e siècle dans une communication exprimée lors d'une séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Luce 1863). En plus des auteurs cités plus haut, Luce rappelle l'influence décisive du cours de Guessard à l'Ecole des Chartes et certains articles de Littré dans le *Journal des Savants* (Luce 1863 : 56). Il cite par ailleurs (1863 : 49) une note de l'ouvrage d'Albin d'Abel de Chevallet, *Origine et formation de la langue française*, où sont mentionnés quelques doublets à propos du paradoxe causé par l'apparente ancienneté (latinité) des formes.

Il semble que le mot le plus voisin du latin devrait toucher de plus près à l'origine de notre langue, devrait être le plus ancien ; c'est précisément le contraire. Le mot le plus altéré remonte aux premiers temps de notre idiome ; c'est en passant par la bouche du peuple et en traversant les siècles qu'il s'est usé de la sorte, tandis que le mot dont la forme s'écarte le moins de celle du latin a été créé par les savants depuis la renaissance des lettres. L'un est une vieille médaille toute fruste, dont la légende se distingue à peine ; l'autre est une monnaie qui vient d'être frappée et dont l'empreinte n'a rien perdu de sa netteté.

(Chevallet 1857 : 2 : 361 n. 1)⁴⁵

⁴⁴ On y trouve 19 autres exemples de doublets héréditaires / savants (seuls *poison* / *potion* se retrouvent dans les deux citations) et 5 paires de doublets présentés comme populaires ; cf. aussi : 150-151 pour le clivage populaire / savant dans son ensemble.

⁴⁵ La remarque est à propos des doublets : *sade* / *sapide* et *raide* / *rigide*. Chevallet mentionne également *frêle* / *fragile* ; *étroit* / *strict* et *loyal* / *légal*. L'auteur en reste à une datation classique des formes savantes dont il situe l'apparition à la Renaissance. Sur l'apport de Chevallet à la linguistique, cf. Nerlich (1996).

Un chapitre de sa thèse [tertia pars caput VIII] est consacré aux doublets : « De quibusdam vocabulis dissimili sub specie congeneratis » (Luce 1860 : 101-106). Y sont recensés 48 couples de doublets mis en regard de leur étymon latin (Luce 1860 : 104-105). Un article plus élaboré (Luce 1863) tente d'expliquer la coexistence dans la langue française de formations savantes et de formations populaires. Pour l'auteur, le clivage du vocabulaire français n'est que le reflet de la composition sociale du peuple, qui se polarisa d'une part autour de clercs savants et d'autre part autour d'hommes « tout à fait incultes et ignorants » (Luce 1863 : 46) :

Tandis que les mots français formés par les clercs différaient à peine par la terminaison des mots latins correspondants, le peuple, fort ignorant de l'étymologie, plus économe de son temps, et surtout plus imbu sans doute des habitudes de l'accentuation latine, pourvu d'ailleurs d'organes moins souples, contractait ces mêmes vocables, les broyait pour ainsi dire, bref, les dénaturait souvent de telle sorte qu'ils n'étaient plus reconnaissables sous leur nouvelle forme.

(Chevallet 1858 : 361 n. 1 cité par Luce 1863 : 46-47)*

Mais surtout l'auteur présente le plan d'un dictionnaire des doublets⁷ où les 3 000 exemples qu'il a répertoriés seront classés de la manière suivante :

- 1) doublets savants / populaires (*basilique* / *basoche*)
- 2) doublets de flexion (imparisyllabiques de la 3^e déclinaison latine) (*sire* / *seigneur*)
- 3) doublets dialectaux (picard, normand, bourguignon) (*bouche* / pic. *bouque*)
- 4) doublets étrangers (provençal, vénitien, espagnol) (*duc* / *doge*)

(Luce 1863 : 57)

La préface de ce dictionnaire des mots à dérivation divergente fut lue lors d'une séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et imprimée dans le *Journal général de l'instruction publique* du 29 avril et du 18 mai 1863. Toutefois l'ouvrage ne semble avoir jamais vu le jour, l'entreprise ayant peut-être été découragée par la parution de l'ouvrage de Brachet cinq ans plus tard.

1.2.1.7 Marty-Laveaux

Il convient d'évoquer l'ouvrage de Charles Marty-Laveaux (1823-1899) *De l'enseignement de notre langue* (Marty-Laveaux 1901), étude générale sur la langue des

* Luce cite ensuite les exemples de *rédemption* / *rançon* ; *tympan* / *timbre* ; *organe* / *orgue* ; *absolu* / *absous* et *hérédité* / *hérité* (1863 : 47).

⁷ Une autre mention de la préparation de ce dictionnaire apparaît dans un cours de Max Müller (1867 : 244 n. 1, 313-314).

XVI^e et XVII^e siècles qui mentionne les doublets héréditaires / savants. Il revient en effet à ce philologue d'avoir le premier tracé la filiation des études contemporaines avec celles des pionniers du XVII^e siècle, Rou (Marty-Laveaux : 1872 : 59) et Catherinot (cf. Luce 1863 : 53). Il est possible que l'auteur ait été amené à s'intéresser au sujet à partir de la lecture des *Mémoires* de Jean Rou (Marty-Laveaux 1858), dont le compte rendu contient un court passage sur les doublets chez Rou et Catherinot (Marty-Laveaux 1858 : 98-100).

L'auteur se prononce en faveur de l'appellation forgée par Catherinot : « sur ce qu'il appelle d'un nom bien français et fort digne d'être définitivement adopté : *les doublets de la langue françoise* » (Marty-Laveaux 1872 : 59), mais s'en remet pour le reste aux travaux de Brachet qui paraissent dans les mêmes années et qui sont signalés en note (Marty-Laveaux 1872 : 59).

A l'instar de Luce (1863 : 48), Marty-Laveaux est attentif à la précocité de l'apparition des termes savants de même qu'à l'influence des traductions latines antérieures à la Renaissance. Il insiste sur la réévaluation du vocabulaire savant (largement considéré auparavant comme une création de la Renaissance) qu'ont pu produire les thèses contemporaines sur Oresme et Bersuire⁸. Il formule ainsi des remarques pertinentes sur les premières attestations de la bipartition du vocabulaire, qui remonte aux premiers témoignages écrits de la langue française (*Cantilène de sainte Eulalie*) (Marty-Laveaux 1872 : 59).

1.2.1.8 Littré

Le doublet fait son apparition dans la lexicographie (en tant que lemme) avec Littré (1864), quatre ans avant l'étude de Brachet, ce qui montre bien que la duplication lexicale était dans l'air et faisait l'objet de nombreuses discussions. Mais c'est avant tout dans son travail de lexicographe que Littré a fait connaissance avec les doublets, comme l'attestent les nombreux renvois entre doublets dans son dictionnaire et l'attention qui est portée à ce phénomène (2.2.1.2). L'ascendant de Diez apparaît déterminant sur le développement de sa méthode lexicographique (Roques 1983 : 367-368).

Si les doublets n'ont pas fait l'objet d'une étude spécifique de Littré, il regroupera plus tard de nombreux exemples dans sa *Pathologie verbale* (1986 [1880]) reprise plus tard sous le titre *Comment les mots changent de sens* avec une préface de Bréal (1888)⁹. Enfin, son influence sur Brachet n'est pas à sous-estimer (Glatigny 1995 : 125).

⁸ Les thèses citées sont celles de Meunier (1857) et Pannier (1868).

⁹ On y retrouve de petites études sémantiques sur les doublets suivants : *chétif / captif* (s.v. *chétif*) ; *deviser / diviser* (s.v. *devis*, *devise*, *deviser*) ; *grief / grave* (s.v. *grief*) ; *ladre / lazare* (s.v. *ladre*) ; *livrer / libérer* (s.v. *livrer*) ; *nourrisson / nutrition* (s.v. *nourrisson*) ; *poison / potion* (s.v. *poison*) ; *prison / préhension* (s.v. *nourrisson*) ; *parole / parabole* (s.v. *parole*) ; *sevrer / séparer* (s.v. *sevrer*) ; *tremper / tempérer* (s.v. *tempérer*, *tremper*).

1.2.2 Brachet : l'approche grammairienne

1.2.2.1 Un grammairien pédagogue

Il revient à Auguste Brachet (1845-1898) d'avoir opéré la synthèse des travaux publiés depuis Catherinot, donnant au sujet une assise plus scientifique. Autodidacte, Brachet se situe à la frontière des études philologiques et de la pédagogie. Sur le plan linguistique, il reconnaît un double héritage : la tradition allemande autour de Diez et les travaux de Littré. Sous l'égide de Gaston Paris, il traduit le premier tome de la *Grammatik* de Diez mais il se rattache à ce dernier également par Egger, qui préface son *Dictionnaire étymologique* (Desmet & Swiggers 1992 : 104). Les *Bulletins de la Société linguistique de Paris* documentent les multiples échanges étymologiques entre Egger, Brachet et Bréal dans le cadre de cette société⁹⁰. Quant à Littré, il préfacera la *Grammaire historique* de Brachet parue en 1867.

L'intérêt de Brachet pour les doublets a peut-être été motivé par son travail fondateur sur la syncope des voyelles atones (1866) qui a joué un rôle considérable dans le développement de la nouvelle méthode comparative historico-comparative en France (Desmet & Swiggers : 1992 ; Mazzola 2001)⁹¹. Sa *Grammaire historique* présente déjà une quinzaine de doublets relevant de ce type (1867 : 73-76).

Brachet reste néanmoins le premier à avoir défriché le domaine complexe des doublets, proposé une définition rigoureuse et ébauché une classification et un inventaire raisonné des doublets lexicaux. A ce titre, son influence sera considérable, et la large diffusion de son ouvrage stimulera nombre d'études dans la plupart des langues romanes, tout en éclipsant durablement les travaux antérieurs.

1.2.2.2 Le premier dictionnaire des doublets

L'année 1868 est sans conteste celle de la réflexion sur les doublets, puisque un ouvrage sur les doublets latins (Bréal 1868) paraît à la même date, probablement inspiré du travail de grande envergure de Brachet. Le *Dictionnaire des doublets* (Brachet 1868) comporte 63 pages, suivies d'un supplément de 23 pages (Brachet 1871)⁹² qui tient compte des remarques, des additions et des objections qui lui ont été faites.

Le dictionnaire des doublets a sans doute été élaboré en marge de ses traductions de Diez et de la rédaction de ses propres travaux étymologiques. Brachet renvoie d'ailleurs

⁹⁰ Brachet fut surtout connu à l'époque pour avoir été l'auteur d'un petit ouvrage intitulé *Du rôle des voyelles latines atones dans les langues romanes* (1866), qui joua un rôle essentiel dans le développement de la nouvelle méthode historico-comparative en France (Desmet & Swiggers 1992 ; Desmet 2013 : 43-52, 59-60 ; Swiggers 2013 : 80-81). Il se retira du projet de traduction de Diez après le premier tome et se détourna de la linguistique pour développer une œuvre pédagogique et des réflexions d'une autre nature, notamment sur la psychologie et les races des peuples européens. On trouve des informations biographiques sur ce curieux grammairien dans Meyer (1898) ; Roman d'Amat (1956) ; Desmet & Swiggers (1992 : 91-108 ; 1996) ; Böhler (2004 : 105 n. 242) ; Desmet (2013 : 43-60). Sur la pédagogie de Brachet, cf. Glatigny (1995) ; Boutan (2012) ; cf. aussi 1.2.3.1.

⁹¹ De nombreux doublets – et parmi les plus connus – sont issus de la syncope des voyelles atones : *frêle* / *fragile* ; *froid* / *frigide* ; *hôtel* / *hôpital* ; *nager* / *naviguer* ; cf. Guiraud (1986 : 38).

⁹² Le *Supplément* parut d'abord dans les *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* (1868 : I : 358-371).

sporadiquement à sa *Grammaire historique* (Brachet 1867) parue un an auparavant (1868 : 33, 43), et dans le *Supplément* de 1871, à son *Dictionnaire étymologique de la Langue française*, couronné par l'Académie française en 1870 (1871 : 1). Le corpus a été principalement rassemblé à partir des dictionnaires de Diez (EWRS [1853]), Littré (1873-1877 [1863-1872]) et Scheler (1862). La connaissance du premier volume de l'ouvrage fondateur de Schuchardt *Der Vokalismus des Vulgärlatein* paru peu auparavant (1866) a pu être établie par une lettre de Brachet à ce dernier (Swiggers & Desmet 1995)³³.

La thématique des doublets va permettre à Brachet de concilier les acquis de la phonétique historique avec ses préoccupations pédagogiques, en offrant des « mots témoins » qui résument les lois phonétiques. La filiation par rapport à l'ouvrage de Catherinot est explicitée³⁴ mais Brachet n'a pas de mots assez durs pour critiquer l'approche fantaisiste de son lointain devancier, dont il se plaît à fustiger les divagations étymologiques (Brachet 1868 : Appendice)³⁵. Contre toute attente, Brachet décide de garder l'appellatif *doublet* qu'a forgé son prédécesseur, terme qu'il juge peu convaincant, mais dont il ne parvient pas à trouver un équivalent acceptable (Brachet 1868 : 7).

1.2.2.3 Prévalence des critères phonétiques

Les travaux sur les doublets présentent généralement un plan basé sur l'évolution phonétique (cf. Michaëlis 1876 pour l'espagnol, Canello 1878 et Schuchhard 1936 pour l'italien, ou encore Reiner 1980 et 1982 pour le français). Brachet donne l'exemple en envisageant son étude comme une application méthodique des lois phonétiques, fournissant des exemples spectaculaires et facilement mémorisables par la comparaison qui peut être faite entre les deux lexèmes.

Davantage que l'exhaustivité, Brachet vise la justification du système des lois phonétiques importé de la linguistique historico-comparative. Il précise dans sa *Grammaire historique* :

[...] étant donné le mot *âme*, nous voulons en chercher l'origine ; avant de rien affirmer, voyons si l'histoire du mot (c'est-à-dire l'étude des formes qu'il a successivement revêtues) ne pourrait pas jeter quelque lumière sur ce problème, et nous montrer la route à suivre. L'accent qui surmonte l'*a* indique la suppression d'une lettre : dans les textes du treizième siècle, notre mot n'est plus *âme* mais bien *anme* ; au onzième siècle, il est devenu *aneme*, enfin au dixième siècle nous ne trouvons plus que la forme *anime*, qui nous conduit sans hésitations ni tâtonnements au latin *anima*. Aussi bien l'histoire est le fil conducteur de la philologie, et il n'y a pas un seul anneau brisé dans cette chaîne immense qui relie le français au latin.

³³ L'introduction du premier volume de *Der Vokalismus des Vulgärlatein* (1866) évoque les doublets dans une note : « Auseinandergehen eines Wortes in zwei » avec un exemple de doublets italiens repris de Diez (*pesare / pensare*) (Schuchardt 1866-1868 : 1 : 6).

³⁴ Le tirage de l'ouvrage de Catherinot étant assez confidentiel, il est probable que la majorité des chercheurs ne l'ont connu que par la courte recension qu'en donne Brachet dans son *Appendice*.

³⁵ Le ton railleur de Brachet reflète bien la sévérité de la génération des néo-grammairiens envers l'amateurisme des pionniers de l'étymologie pré-scientifique (Malkiel 1993 : 7).

Au premier abord, la distance paraît grande d'*âme* à *anima*, du français de Voltaire au latin des paysans romains ; et pourtant, pour faire celui-là avec celui-ci, il a suffi, on le voit, d'une série de changements infiniment petits continués pendant un temps infini. La nature, qui dispose du temps, économise l'effort ; et c'est ainsi qu'avec des modifications lentes et presque insensibles, elle arrive aux résultats les plus éloignés du point de départ.

(Brachet 1867 : 5)⁵⁶

Et un peu plus loin :

C'est par la comparaison que les théories se confirment, c'est par elle que les hypothèses se vérifient : et dans l'exemple que nous venons de citer, la comparaison de l'italien et de l'espagnol *alma* au français *âme* apporte à l'hypothèse proposée d'invincibles éléments de certitude.

(Brachet 1867 : 6)

De fait, sur les 800 couples de doublets lexicaux répertoriés, une cinquantaine seulement ne trouvent aucune explication étymologique (Brachet 1868 : 33). Il faut cependant rendre justice à Brachet d'avoir accompagné ses listes des doublets de notes qui nuancent les axiomes de la phonétique historique, la formation de certains couples requérant des analyses plus approfondies. Il est tout à l'honneur du grammairien de ne pas avoir éludé ces détails qui pouvaient gêner le caractère systématique de son recensement.

Brachet a sans doute surestimé la systématique des lois phonétiques, mais cette confiance presque absolue en leur validité est évidemment davantage à mettre au compte de l'époque que de l'auteur. De même on ne saurait sans anachronisme reprocher à Brachet le peu de place laissé à la réflexion sémantique. La proximité de Bréal ne semble pas avoir joué un grand rôle, et les quelques développements sur la divergence sémantique demeurent embryonnaires⁵⁷. Brachet est du reste conscient des limites de l'état de la science étymologique pour ce qui concerne les dialectes⁵⁸. Enfin, on a pu lui reprocher ses conceptions naturalistes (cf. 2.2.4.3) et plus encore la détermination raciale des processus phonétiques qu'il met en exergue (cf. Desmet & Swiggers 1992 : 104-105).

1.2.2.4 Classement tripartite

La première édition du dictionnaire comprend 800 paires (ou plus) de doublets dont 750 classés (Brachet 1868 : 33-34). Le *Supplément* fournit 300 paires de plus, ce qui porte le

⁵⁶ Brachet se réfère explicitement à Paris dans la note de la même page.

⁵⁷ Ainsi par exemple le passage du sens abstrait au sens concret pour *nourrisson* / *nutrition* et *poinçon* / *ponction* (1871 : 5 n. 2).

⁵⁸ « Cependant notre connaissance des anciens dialectes est tellement vague et incomplète qu'on pourrait presque aussi bien attribuer ces doubles formes au dialecte français qu'au normand ; il ne faut point insister, plus qu'il ne convient, sur ces essais de classification dialectale, et le lecteur qui voudrait transformer en affirmations précises toutes ces hypothèses très-douteuses [sic], commettrait autant d'erreurs » (Brachet 1868 : 29, n. 6 ; voir aussi 34).

total à 1 100 paires⁵⁹. L'ouvrage est constitué de listes de doublets à l'occasion glosés par des explications phonétiques. Brachet ne donne pas de datations, cite rarement ses sources et se contente de renvoyer sporadiquement à sa grammaire historique (Brachet 1867).

Renouant avec Catherinot, qui déjà proposait une définition plus large que celle réservée aux doublets héréditaires / savants, il subdivise son inventaire en trois ensembles principaux, d'inégale valeur :

- 1) doublets d'origine savante (type *fragile* / *frêle*)
 - 2) doublets d'origine populaire (variantes dialectales et morphologiques)
 - 3) doublets d'origine étrangère
- 1) Le premier groupe établit le corpus des héréditaires / savants sur un plan phonétique assez large (chute des voyelles brèves, chute de la consonne médiane).
 - 2) Le deuxième groupe organise les formes populaires par dialecte (picard ; normand ; « autres dialectes » parmi lesquels il range pêle-mêle le wallon, le « patois des Grisons » et l'occitan (Brachet 1868 : 30). On y trouve également des doublets morphologiques (cas sujet / cas régime), des confusions grammaticales (*courir* / *courre* ; *geindre* / *gémir*) (Brachet 1868 : 31) et des formations inexplicables (Brachet 1868 : 30-36).
 - 3) Le dernier groupe, qui ne s'étend que sur cinq pages, constitue un fourre-tout accueillant divers types de formations.

Comme l'a remarqué Schuchhard, la macrostructure du dictionnaire de Brachet correspond à la tripartition qui ordonne selon lui le vocabulaire français : fonds d'origine populaire, savante et étrangère (Schuchhard 1936 : 3). C'est d'ailleurs sur ce même principe qu'il ordonne le plan de sa *Grammaire historique* (Glatigny 1995 : 128)⁶⁰.

D'emblée, et à l'inverse de Catherinot, Brachet exclut les noms propres de son inventaire (Brachet 1868 : 9)⁶¹. Enfin la plupart des matériaux non classés (une cinquantaine d'étymons) sont des formes « populaires ». Brachet présume que les obstacles à leur classement sont d'origine dialectale et s'en remet aux chercheurs futurs⁶².

1.2.2.5 Un inventaire hétéroclite

La population de lexèmes rassemblés par Brachet regroupe des doubles formations très différentes :

⁵⁹ Michaëlis donne des indications plus techniques : 615 étymons pour 1283 lexèmes (Michaëlis 1876 : 172-173, 194). Le décompte est toutefois sujet à discorde, certains lexèmes se trouvant à plusieurs endroits.

⁶⁰ On trouve des critiques de cette tripartition chez Paris (1868 : 275) et Michaëlis (1876 : 165).

⁶¹ Quelques déonomastiques sont tout de même inclus comme l'a remarqué Michaëlis (1876 : 189).

⁶² « [...] et la philologie future pourra seule confirmer la valeur de ces rapprochements » (Brachet 1868 : 34).

- des variantes graphiques : *étique* / *hectique* (Brachet 1868 : 22) ; *confort* / *comfort* (Brachet 1868 : 44)⁶³.
- des formations issues de locutions figées : *de par* / *de part* (Brachet 1868 : 34 n. 1)
- des compositions : *belvédère* / *beau voir* ; *belladone* / *belle-dame* (Brachet 1868 : 40)
- des variantes formelles éléments de composition : *prud'*[homme] / *prudent* (Brachet 1868 : 31 n. 1)
- des variantes suffixales : *scrofule* / *écrouelle* } *scrofulae* / *scro(f)ella* (Brachet 1868 : 19 n.1)

Quelques incohérences entachent toutefois cet inventaire. Ainsi, malgré son affirmation de ne s'occuper que de formes contemporaines (1868 : 9), Brachet mentionne une quarantaine de doublets où un lexème savant est associé à un lexème héréditaire qui a disparu.

Ex. : *arsenic* / *arsoine** ; *nubile* / *nuble** ; *fistule* / *fistre** ; *origine* / *orine** ; *colonie* / *colonge** ; *orbite* / *orde** ; *suave* / *souif**⁶⁴

(Brachet 1868 et 1871)⁶⁵

De même, les doublets formés par la variation de l'étymon sont traités de manière inégale. Brachet ne reconnaît pas les doublets issus de la variation de cas (*pâtre* / *pasteur* ; *sire* / *seigneur*) qui « ne forment point de doublets véritables » (Brachet 1868 : 31) mais il se montre moins cohérent envers les formes issues de la variation de genre ou de nombre, soumis à un traitement fluctuant⁶⁶.

Enfin, si Brachet se montre intransigeant à l'égard des formes où l'article arabe a été agglutiné (Brachet 1871 : 12 n. 1)⁶⁷, il ne réserve toutefois pas le même sort aux formes présentant une agglutination de l'article français (*loriot* / *auréole*) (Brachet 1871 : 6).

Le principal écueil de l'ouvrage traduit l'hésitation de Brachet entre deux attitudes envers le rôle de l'analogie. Il est possible que cet attermoisement reflète les critiques de Paris et de Tobler, qui ne considèrent pas les réfections analogiques comme de véritables doublets. Plusieurs incohérences sont ainsi dues à la prise en compte des remarques formulées par Paris et Tobler dans leurs comptes rendus⁶⁸ (cf. infra).

⁶³ Alors qu'il assure dans le préambule exclure les « simples variétés orthographiques » (Brachet 1868 : 10).

⁶⁴ L'usage de Brachet est de mettre l'astérisque après les mots sortis de l'usage moderne.

⁶⁵ Ce travail sera poursuivi plus en profondeur par Menut (1922), qui traite sporadiquement des formes de l'ancien et du moyen français.

⁶⁶ Brachet rejette *cerveau* / *cervelle* } *cerebellum* / *cerebella* (Brachet 1868 : 32 n. 4) sous prétexte que les étymons sont différents, mais accepte *aquarium* / *aiguière* (Brachet 1868 : 35 ; 1871 : 18 : corrections 1), *banc* / *banque* (Brachet 1868 : 40) ou *chevreuil* / *cabriole* (Brachet 1868 : 41) où le même problème se fait jour. Voir aussi *aube* / *album* (Brachet 1868 : 14 n. 1). Plusieurs de ces incohérences ont été signalées par Tobler (1868 : 1426).

⁶⁷ A ce propos, Brachet perçoit le danger de l'inflation de son inventaire qui résulterait d'une définition trop vague : « dans ces limites, toute la langue française passerait dans le présent dictionnaire » (Brachet 1871 : 12).

⁶⁸ Ex. *jumeaux* / *gêmeaux* refusés en 1868, mais présents dans l'Appendice de 1871 : 6. Les nombreuses disparités et incohérences entre le *Dictionnaire* de 1868 et le *Supplément* de 1871 ont été signalées par Michaëlis (1876 : 190-191).

Enfin, la double filiation intellectuelle de l'auteur (Diez et Littré) conduit parfois Brachet à des apories : pour sept paires de doublets populaires, Brachet se voit contraint d'exposer les théories opposées de Diez et de Littré avant de se ranger à l'opinion du premier (lui-même un des maîtres du second)⁶⁹.

1.2.2.6 Critiques de Brachet

L'évolution de la science étymologique a certes rendu désuètes bien des analyses de Brachet, mais il faut reconnaître que certaines de ses hypothèses établies par comparaison avec des formes romanes se sont trouvées vérifiées.

Si les critiques émises par l'abbé d'Espagnolle dans ses *Imaginations ou les Doublets de M. Brachet* (1889) relèvent davantage de la fantaisie⁷⁰, les comptes rendus de Paris (1868) et de Tobler (1868) vont contribuer à affiner la définition et la typologie des doublets en examinant les problèmes morphologiques et lexicologiques qu'ils soulèvent. Michaëlis (1876), Canello (1878), Thomsen (1890) et Wawra (1890), tout en reconnaissant l'apport fondamental de Brachet, proposeront, à des degrés divers, des critiques de son système de classification et de sa terminologie (cf. infra).

L'ouvrage de Brachet a suscité un certain retentissement dans le milieu de la linguistique naturaliste en France. Hovelacque, principal responsable de l'introduction du modèle schleichérien en France (Desmet 1996 : 223), en fait un bref compte rendu (1869) (cf. Desmet 1996 : 260 n. 85, n. 86)⁷¹. Mais c'est surtout Regnaud, linguiste d'obédience naturaliste, qui tentera quelques années plus tard (1889 : 147 ; 1890 : 20) d'adapter les doublets à son propre système évolutionniste. La tripartition opérée par Brachet est critiquée, Regnaud proposant, comme Tobler (1868 : 1425), d'adjoindre un quatrième groupe de doublets : les demi-savants (Desmet 1996 : 387-388 ; Bourquin 2003 : 229)⁷².

Paris et Tobler, dans leurs comptes rendus, mettent en avant le principal écueil du travail de Brachet. Il s'agit d'une difficulté essentielle et récurrente dans les études sur la duplication lexicale : la délicate séparation des formations françaises et latines et plus généralement le degré d'analogie acceptable dans la définition du doublet (Paris 1868 : 276)⁷³. Ces remarques ont conduit Brachet, qui semblait hésiter entre deux attitudes envers

⁶⁹ Il s'agit des doublets suivants : *amé / aimé* ; *amant / aimant* ; *béant / bayant* ; *charrier / charroyer* ; *créance / croyance* ; *dévoier / dévier* ; *plier / ployer*. Pour Diez, les premières formes sont étymologiques, les secondes étant produites par analogie de la diptongaison de la voyelle accentuée. Littré y voit plutôt le jeu d'influences dialectales (Brachet 1871 : 7-9).

⁷⁰ L'abbé d'Espagnolle, hellénomane forcené et peu lucide, constitue son propre système étymologique qui paraît dérisoire face à l'autorité croissante des grammairiens et de l'école historico-comparative. Son opuscule de vingt pages critique les étymologies de Brachet pour leur substituer des étymons grecs ou « doriques ». Il sera jugé sèchement par Delboulle dans un compte rendu (1890).

⁷¹ Plus tard également Lefèvre (1893 : 300-301) ; cf. Desmet (1996 : 347 n. 62).

⁷² Les critiques de Regnaud dépassent le cadre de la langue française, sa conception très particulière des doublets radicaux relevant de la grammaire comparée tout en s'opposant à la méthode historico-comparative (cf. Desmet 1996 : 368-369 ; 386-388 et n. 72 ; cf. aussi 1.3.1.1).

⁷³ Gaston Paris est formel dans son compte rendu : les formations romanes ne peuvent composer de véritables doublets. Il refuse ainsi *courbature / courbure* : « l'assimilation de *courbure* à *courbature* est tout à fait erronée (p. 18) : *courbature* est le subst. du verbe *courbattre*, d'où le part. *courbatu* (*courbature* est un mot tout récent, fait par erreur) ; c'est primitivement un terme de vétérinaire : cf. *solbatu* et *solbature* » (1868 : 276).

les doublets issus de formations françaises⁷⁴, à affiner son crible concernant ces formations. Un certain nombre de formations déverbaux ou dénominales françaises se voient éliminées dans le *Supplément* de 1871⁷⁵, mais les éventuelles réfections analogiques constituent encore une part non négligeable de son inventaire⁷⁶ (cf. 2.3.3.4 et 2.3.3.5).

La tentative de passer au crible de la nouvelle méthode historico-comparative les doublets naguère traités de manière fantaisiste par Catherinot est louable. Certes, cette vision est largement redevable des idéaux et des conceptions grammairiennes de la fin du XIX^e siècle, et les progrès de la jeune sémantique et de la géolinguistique⁷⁷ rendront caduques plusieurs de ces analyses. Il n'en reste pas moins que Brachet fournit pour longtemps le matériau où puiseront grammaires et manuels jusqu'à la fin du XX^e siècle.

1.2.3 L'école allemande (fin XIX^e siècle)

1.2.3.1 La fièvre de la germination lexicale

Le dictionnaire de Brachet et dans une moindre mesure l'article de Bréal vont donner le point de départ à une véritable floraison d'études dans les langues romanes. Malkiel (1983 : 157) n'a pas tout à fait tort de voir une forme de *parlor game* (« jeu de salon ») dans cet engouement des romanistes pour la chasse aux doublets.

C'est à Coelho qu'il revient d'étudier les doublets en portugais (Coelho 1873)⁷⁸ tandis que Michaëlis porte son attention sur les doublets espagnols (1876). En 1878, Canello publie une liste assez complète des doublets italiens, établie sur des critères phonétiques, qui reprend et organise les travaux légèrement antérieurs de De Colle (1877). Les doublets dans les langues non romanes ne sont pas ignorés (Behaghel 1878 ; Paul 1880 pour l'allemand et Warnke 1882 ; Skeat 1882 pour l'anglais).

Assez étrangement, le travail de Brachet stimulera surtout la recherche dans d'autres langues (cf. annexes 1 et 2) et spécialement les études en langue allemande. En France, il a semble-t-il été considéré comme un ouvrage définitif, et l'on ne trouve plus de monographie sur le sujet jusqu'à Reiner (1980 et 1982). En revanche, les doublets lexicaux jouent un rôle important dans le bouleversement dû à l'introduction de la perspective historique dans les grammaires traditionnelles (Glatigny 1995 : 128 ; Boutan 2012) et on peut les voir de plus en plus souvent mentionnés dans les grammaires et manuels du dernier tiers du XIX^e siècle (ex. Roustan 1870 ; Bastin 1879 ; 1907). Brachet lui-même leur consacre une place de choix dans les nombreux ouvrages pédagogiques qu'il élabore en collaboration avec Dussouchet à partir de sa *Nouvelle grammaire*

⁷⁴ Il exclut *cumul* / *comble*, car *cumul* est le déverbal de *cumuler* (1868 : 3-4), mais accepte *circuler* / *cercler* où une éventuelle dérivation française à partir de *cercle* est ignorée (*id.* : 16).

⁷⁵ Il bannit *décor* / *décorum*, *décor* étant un déverbal de *décorer* (1868 : 14). De même *affirmer* / *affermer* sont exclus à la suite des indications de Paris (Brachet 1871 : 6). Idem pour la paire *millième* / *millésime*, critiquée par Paris et Tobler, qui se trouve évincée dans la correction du *Supplément* (Brachet 1871 : 18).

⁷⁶ Ex : *présidence* / *préséance* } *presidentiam*, où Brachet ne signale pas l'hypothèse de la formation française à partir de *séance* (1868 : 20).

⁷⁷ Brachet signale les progrès de l'étude des dialectes, dont il ne doute pas qu'ils puissent expliquer une large part des formations qui lui restent inconnues (1868 : 34).

⁷⁸ Son travail réunit 282 étymons pour 578 doublets portugais.

française, fondée sur l'histoire de la langue, à l'usage des établissements d'instruction secondaire (1874)⁷⁹.

C'est en effet l'aspect pédagogique des doublets qui semble primer en France. Un concours d'admission aux écoles spéciales de 1887 pose ainsi la question suivante dans la catégorie « langue française » : « Des doublets dans la langue française, de leur origine, de leur synonymie, de leur utilité » (Lhomme & Petit 1892 : 239). Un extrait du rapport présenté par M. Eugène Manuel, président du jury, précise :

Selon une anecdote d'une authenticité plus que douteuse, à l'époque où la question des *doublets* venait d'être inscrite au programme de langue française de nos lycées, dans une réunion d'académiciens, de professeurs de Faculté et d'hommes de lettres, quelqu'un étant venu à parler de cette adjonction, personne dans l'assistance n'aurait pu dire ce que c'est qu'un doublet. Nous n'avons pas à faire l'injure à nos agrégés, ni même à leurs élèves, de les supposer capables aujourd'hui d'un pareil aveu, d'ailleurs suspect. Il est permis de ne point savoir le latin, mais non d'ignorer, dans ce qu'elle a d'élémentaire et d'incontesté, l'histoire de notre langue même, avec les traits essentiels de son vocabulaire.

La question de langue française n'avait pas été jusqu'ici aussi spécialement grammaticale. Ce caractère nouveau de l'épreuve n'a pas surpris. Non seulement le sujet était généralement bien connu, mais il a été traité avec une exactitude et une précision suffisantes. Des trois points à examiner, le mieux su était l'origine des doublets. Le mécanisme de ces transformations, la double loi qui les explique sont des curiosités qu'on n'oublie plus dès qu'on y a pénétré. Sur la synonymie, quelque confusion s'est produite dans plusieurs copies, touchant la distinction à faire entre les véritables doublets et les simples synonymes ou les mots dérivés du même radical. Enfin, sur l'utilité des doublets, beaucoup de copies, peut-être faute de temps, ont paru écourtées. On s'est attardé, au début de la composition, à rassembler beaucoup d'exemples ; dans les meilleures copies, ils sont peu nombreux, mais bien choisis et probants.

(Lhomme & Petit 1892 : 240)

1.2.3.2 Michaëlis : critique de Brachet et comparatisme roman

C'est à Carolina Michaëlis de Vasconcelos (1850-1925) que revient l'honneur d'avoir jeté les bases d'une étude comparative des doublets dans les langues romanes. Sa volumineuse monographie (1876, environ 200 pages d'analyse et plus de 100 pages de répertoire), à la structure au demeurant peu claire, est prodigue en considérations générales sur des sujets annexes (remarques diverses sur l'histoire des langues romanes, l'étymologie populaire, la phonétique ainsi que des développements sur la langue allemande).

La partie qui traite de la duplication lexicale est en fait double : une description critique du schéma de Brachet (et de Coelho dans une moindre mesure) et une présentation des

⁷⁹ On trouvera le détail du versant pédagogique de l'œuvre de Brachet dans Desmet & Swiggers (1992 : 105-6).

doublés espagnols sur le modèle de ses prédécesseurs. Les annexes présentent le répertoire des doublés pour les trois langues (français, portugais, espagnol), l'italien étant laissé de côté pour diverses raisons (Michaëlis 1876 : 173).

L'apport de Michaëlis aux doublés français consiste surtout en l'examen minutieux de l'ouvrage de Brachet, qu'elle considère comme un modèle (Michaëlis 1876 : 175). Elle en fournit la critique la plus détaillée et à ce jour la plus argumentée sur le plan et sur la méthode (1876 : 165-194)⁸⁰.

La définition et la typologie du doublet lexical sont interrogées sur des bases plus solides (Michaëlis 1876 : 175-194), ce qui permet d'avancer un certain nombre de problématiques essentielles, parmi de nombreuses critiques de détail concernant des étymologies douteuses :

- délimitation chronologique claire et refus des doublés disparus (177-178)
- refus des variations de l'étymon (cas et nombre : 178-179 ; genre : 183-185)
- meilleure perception de la distinction entre variantes graphiques (*Doppelformen*) et doublés (*Scheideformen*)⁸¹ (84-85, 166-167, 177)
- influences analogiques (*papillon* / *parpaillot*) et formations romanes (*comble* / *cumul*) (180-181)
- problèmes particuliers des emprunts sans adaptation morphologique (*album*, *sinus*, *tibia*) (142-143, 188)

En revanche, Michaëlis se montre moins scrupuleuse que Brachet à l'égard des doublés dont l'un des éléments est un nom propre (Michaëlis 1876 : 188-189) et critique l'exclusion par les grammairiens des doublés de radicaux et des couples composés d'un dérivé (1876 : 88-89).

Malgré ses insuffisances, Michaëlis reprend la tripartition typologique opérée par Brachet, qu'elle améliore toutefois :

- 1) formes héréditaires (populaires)
- 2) formes héréditaires / savantes
- 3) formes « étrangères » vs héréditaires, savantes ou « étrangères »

(Michaëlis 1876 : 158-159, 164, 175-194)

Le groupe des doublés « étrangers » est davantage développé que chez Brachet, Michaëlis relevant déjà les problèmes classificatoires causés par l'étymologie proche ou lointaine et la réapparition du clivage héréditaire / savant dans les chaînes d'emprunts (les lexèmes étrangers peuvent être savants ou héréditaires) (Michaëlis 1876 : 124-125, 159). A la suite de Tobler (1868), Michaëlis propose une conception plus fine du clivage

⁸⁰ Sur la méthode de Michaëlis de Vasoncelos, cf. Malkiel (1976 : 970-971).

⁸¹ L'auteur n'utilise qu'avec prudence le gallicisme *Doublés*.

populaire vs savant en s'interrogeant sur les lexèmes demi-savants (Michaëlis 1876 : 144-145)⁸².

Alors que Brachet (1868) et Bréal (1868) soulignaient la nécessité d'une différenciation sémantique, Michaëlis adopte une position plus souple à l'égard de ce critère. Une différence non pas sémantique mais d'usage, une variation diastratique ou diaphasique peut suffire, selon elle, à établir des doublets (Michaëlis 1876 : 169). Enfin les rapports de certains doublets avec l'étymologie populaire sont des considérations nouvelles (1876 : 103-104).

La reprise *in extenso* de la liste des doublets lexicaux de son devancier est fort utile, car ceux-ci sont classés par étymons, de manière alphabétique (Michaëlis 1876 : 194-201). Elle ajoute à ces derniers une importante liste de son cru (1876 : 201-206), portant le nombre à plus de 2 000 formes doubles⁸³. La part la plus originale du travail de Michaëlis consiste toutefois en l'établissement du premier répertoire des doublets du lexique espagnol, ceux-ci étant ordonnés selon la tripartition de Brachet avec 110 sous-divisions basées sur des critères phonétiques (1876 : 130, 221-276)⁸⁴.

Avec son volumineux catalogue de doublets dans les langues française, espagnole et portugaise et par les problématiques croisées des doublets entre ces langues, Michaëlis procède à l'inverse de Brachet, qui se désintéressait assez curieusement de la démarche comparatiste dans l'étude des doublets (Brachet 1868 : 9-10). Elle affirme la nécessité d'une visée comparatiste globale de la duplication lexicale :

Dieser ziemlich vague, dans ganze Gebiet der lateinischen Lehnwörter im Romanischen umfassende Grundsatz kann also nur mit Hülfe des oben erwähnten Doppelvergleiches Anwendung finden. Ohne solchen Vergleich, in den Grenzen einer einzelnen Sprache, für ein nicht mehrfach vertretenes Wort nützt er nichts.

(Michaëlis 1876 : 145-146)

Les modalités de l'articulation entre le clivage héréditaire / savant dans les différentes langues romanes et la comparaison du degré différent d'usure phonétique ont beaucoup à apporter à l'étude des doublets selon l'auteur, d'où l'importance des données comparatives dans la détermination d'une forme héréditaire (Michaëlis 1876 : 152).

1.2.3.3 Thomsen et Franz : les apports de la sémantique

Comme le remarque Menut, la parution de l'étude de Thomsen (1890) suit de peu celle de *La Vie des Mots* (Darmesteter 1887), qui joue un rôle majeur dans le développement des études sémantiques (Menut 1922 : 18). Cette étude d'une soixantaine de pages

⁸² Michaëlis affirme que le développement particulier de l'accentuation fait du français un cas original pour ce qui est de l'attribution d'un mot à l'une ou l'autre catégorie, critère moins pertinent pour les autres langues romanes (Michaëlis 1876 : 146-148). Elle insiste sur les difficultés, voire l'impossibilité d'appliquer certains critères développés par Brachet aux autres langues romanes (1876 : 148).

⁸³ Elle ajoute de même plusieurs centaines de doublets portugais au corpus de Coelho (Michaëlis 1876 : 172-173).

⁸⁴ La liste des doublets espagnols compte 1 700 étymons pour environ 4 000 formes qui en sont issues (Michaëlis 1876 : 172).

constitue en effet le premier essai d'application de la nouvelle science sémantique aux données établies par ses devanciers. Alors que les travaux antérieurs concernaient surtout le versant phonétique de la duplication lexicale, Thomsen se concentre sur les divergences et les écarts sémantiques entre les doubles formes, affirmant peut-être un peu rapidement que différenciations phonétique et sémantique vont généralement de pair (Thomsen 1890 : 8).

La classification essentiellement phonétique de Brachet lui paraissant peu satisfaisante, Thomsen établit sa propre typologie sur des critères sémantiques, parfois un peu spécieux⁸⁵. La différence exprimée par Michaëlis entre *Scheideformen* (doublets) et *Doppelformen* (variantes graphiques) est reprise (Thomsen 1890 : 25-26).

Les listes de doublets qui composent l'annexe (*Anhang*) complètent les répertoires de Brachet et de Michaëlis. Le principal ajout aux inventaires précédents consiste en la systématisation de la catégorie des doublets de genre du type *le voile / la voile ; le mémoire / la mémoire ; un aigle / une aigle*, qui fonctionnent à part entière pour Thomsen⁸⁶. Les doublets d'origine étrangère ne présentent toujours qu'un intérêt mineur et ne subissent aucune étude de fond. Le chapitre qui les concerne est remarquablement court, les « chevaux de retour » étant expédiés en un paragraphe (Thomsen 1890 : 60). Thomsen ne semble pas avoir pris toute la mesure de cette catégorie, par ailleurs semée d'allusions un peu datées à la mentalité des peuples (Thomsen 1890 : 55-60).

Une courte étude de Gerhard Franz, parue la même année (1890), se base également sur les études développées par Bréal et Darmesteter⁸⁷. Plusieurs doublets y sont recensés mais l'étude se concentre davantage sur l'évolution du latin que sur les rapports sémantiques entre les doublets français.

1.2.3.4 Wawra : essai de typologie

L'ouvrage de Ferdinand Wawra sur les doublets français paraît une année après une première étude plus fouillée sur les doublets anglais (Wawra 1889). En quelques pages, l'auteur synthétise les principaux problèmes (phonétiques, morphologiques, lexicaux et sémantiques) propres à la duplication lexicale.

Wawra élargit la notion de doublet lexical par rapport à Brachet et Michaëlis – dont il critique sévèrement les méthodes⁸⁸ – en incluant dans sa définition des doublets de radicaux ou de suffixes (Wawra 1890 : 16 point 4), mais se montre plus critique sur la lexicalisation de variantes orthographiques (*compter / conter*), les figements dans des locutions (*de par le roi / part*) ou les agglutinations (*ma mie / m'amie*) (Wawra 1890 :

⁸⁵ Diverses irrégularités dans sa typologie ont ainsi été constatées par Wawra (1890 : 16-18).

⁸⁶ Thomsen (1890 : 62-63) pour les doublets de genre et (1890 : 63-65) (divers). On peut y voir un possible reflet des concepts développés en philologie germanique pour les doublets. Behaghel (1878 : 280) compte parmi les *Zwilingswörter* des couples comme : *der Schild / das Schild ; der Gehalt / das Gehalt ; der Verdienst / das Verdienst*. Pour une critique de cette approche maximaliste, voir Menut (1922 : 27).

⁸⁷ Dans son introduction (Franz 1890 : 1), l'auteur cite Fuchs (1849) de même que Lehmann (1884), Darmesteter (1887) ou Bréal (1887).

⁸⁸ L'un des reproches de Wawra à Michaëlis est le recours de cette dernière à un expédient, le « Differenzierungstrieb [sic] » (Michaëlis 1876 : 61, 177, 182), qu'il juge peu clair (1890 : 4).

16-17). De même, les doublets morphologiques dus à l'accentuation sont considérés comme une catégorie à part (Wawra 1890 : 15). A nouveau sont mentionnés les problèmes presque insolubles que posent les réfections analogiques et les formations françaises (*aimant / amant*) (Wawra 1890 : 18-19).

L'apport de Wawra est précieux, son approche rigoureuse ayant mieux résisté au développement récent des études linguistiques que bon nombre de recherches contemporaines. Son essai de typologie demeure l'un des plus aboutis, en dépit de sa brièveté, et sans doute le plus conscient de la variété des problèmes soulevés par les lexèmes individuels.

1.3 Approches modernes et contemporaines

1.3.1 Fin de la réflexion sur les doublets en français (début XX^e siècle)

1.3.1.1 La mise au point de Saussure

Le troisième paragraphe du troisième chapitre du *Cours de linguistique générale* (Saussure 1967) « Conséquences grammaticales de l'évolution phonétique », porte un titre péremptoire : « Il n'y a pas de doublets phonétiques » (Saussure 1967 : 214-215)[»]. D'emblée est posée une constatation :

[...] un même élément ne peut pas être soumis *simultanément* et dans un même lieu à deux transformations différentes ; ce serait contraire à la définition même du changement phonétique.

[...]

Par elle-même, l'évolution des sons n'a pas la vertu de créer deux formes au lieu d'une.

(Saussure 1967 : 214)

Le paragraphe, qui tente de remédier à une « grave erreur d'interprétation » (Saussure 1967 : 214), concerne plusieurs types de doublets où l'on retrouve en filigrane la tripartition opérée par Brachet et le cas particulier des doublets morphologiques issus de la variation de l'étymon (accent, cas) :

- 1) doublets morphologiques issus du CS et du CR (*ber / baron*)
- 2) doublets héréditaires / savants (*coucher / colloquer ; rançon / rédemption*)
- 3) doublets « étrangers » (*cavalier / chevalier*)
- 4) doublets populaires (*chaire / chaise*)

[»] Nous ne discutons pas ici de l'emploi fréquent de *doublet* par Saussure dans le cadre de ses recherches indo-européennes. Par ailleurs nous parlons de Saussure en ayant conscience des précautions d'usage à adopter envers l'instance auctoriale de la « vulgate » et les modalités de son édition.

5) doublets d'accentuation (*me / moi*)

Saussure constate l'erreur qui consisterait à voir dans 1) *ber / baron* le développement dans deux directions différentes d'une même unité primitive *bar-*. De même, les autres exemples proposés visent à démontrer l'univocité du phénomène de changement phonétique. La duplication lexicale est le résultat d'un emprunt savant (2), d'un emprunt à une autre langue que le latin (3) ou d'une dualité grammaticale et non phonétique (1 et 5).

L'argumentation se concentre sur la catégorie des doublets populaires, « véritables doublets » selon Brachet (1868 : 9), où une représentation naïve pourrait voir un dédoublement d'ordre phonétique. Les doublets *chaire / chaise* sont présentés non comme issus d'une évolution phonétique divergente, mais comme le fruit d'un emprunt dialectal (assibilation du *-r-* intervocalique)⁹⁰.

Cette prise de position est à recontextualiser dans son époque, celle des cours de linguistique générale, soit la première décennie du XX^e siècle. Saussure revient sur les querelles suscitées par le concept de l'*Ausnahmslosigkeit* des lois phonétiques. Certains doublets (comme *chose / cause*) avaient alors été utilisés de part et d'autre dans la controverse⁹¹. Les doublets sont à comprendre alors comme le cas (impossible selon le principe de l'*Ausnahmslosigkeit*) de deux évolutions phonétiques à partir d'une même racine⁹².

En fait, l'affirmation de Saussure vise à recadrer le débat et à clarifier une confusion possible qui consisterait à voir dans les doublets le dédoublement d'une forme primitive, d'un seul signe en deux, et qui pourrait remettre en question le principe de l'évolution phonétique (cf. Wunderli 1990 : 106). C'est en ce sens que doit être interprétée la conclusion :

En fait on ne constate nulle part de doublets phonétiques. L'évolution des sons ne fait qu'accentuer des différences existant avant elle. Partout où ces différences ne sont pas dues à des causes extérieures comme c'est le cas pour les emprunts, elles supposent des dualités grammaticales et synchroniques absolument étrangères au phénomène phonétique.

(Saussure 1967 : 215)

⁹⁰ La variation est du reste surtout diastatique dans le français parisien (Wartburg 1969 : 156) ; cf. 3.2.1.

⁹¹ C'est Georg Curtius qui semble avoir utilisé les doublets comme arguments dans le débat qui l'oppose à Brugmann sur la validité absolue des lois phonétiques (Curtius 1885 : 19-20 [*chose / cause*] ; cf. Auroux 2000 : 415). Le débat dépasse même la romanistique puisque la première conclusion de l'étude de Behaghel à propos des doublets allemands y fait référence : « Die Doppelwörter widersprechen nicht dem Grundsatz von der absoluten Gultigkeit der Lautgesetze » (Behaghel 1878 : 291).

⁹² Le problème auquel répond définitivement Saussure est également posé par Regnaud (1899 : 216) quoique en des termes légèrement différents (il rejette le principe de l'irréductibilité des racines) (Desmet 1996 : 368-369). Les doublets phonétiques de Regnaud (variantes dans les langues anciennes) jouent un rôle nodal dans le système linguistique qu'il tente d'opposer à celui des néo-grammairiens (Desmet 1996 : 368, 387-394 et n. 72).

1.3.1.2 Menut : les doublets disparus

Avec *The Semantics of Doublets studied in Old and Middle French* d'Albert Douglas Menut (1922), la « fièvre des doublets » jette ses derniers feux, à tout le moins pour ce qui concerne les doublets en langue française⁹³. L'auteur se propose de considérer son corpus à la lumière des avancées méthodologiques des sémanticiens du début du XX^e siècle (Bréal, MacGregor)⁹⁴, le travail de Thomsen lui semblant insuffisant du point de vue de la méthode (Menut 1922 : 18). Il est vrai que les progrès en étymologie romane et française ont été considérables depuis Thomsen (1890), et Menut peut s'appuyer sur le REW_i de Meyer-Lübke (1911-1920), le *Lexique de l'ancien français* de Godefroy, le matériel lexical du DG de Hatzfeld et Darmesteter ou encore la *Grammaire historique* de Nyrop.

Comme l'indique le titre de son étude, l'auteur restreint son champ d'investigation aux mots apparus avant 1530. Selon Menut, la moitié des doublets provient du moyen français (Menut 1922 : 85), et l'auteur ne se prive pas de citer de nombreux exemples littéraires de l'ancien et du moyen français⁹⁵. Certains doublets sont analysés de manière plus approfondie, les cas les plus intéressants donnant lieu à des développements sémantiques sur plusieurs pages.

La typologie proposée n'apporte pas de modifications sensibles à celles de Brachet (1868) ou de Michaëlis (1876) :

- 1) doublets savants [doubles emprunts savants]
- 2) doublets populaires [dialectaux]
- 3) doublets savants / populaires

(Menut 1922 : 31)

L'ouvrage se consacre toutefois essentiellement à l'étude du troisième groupe.

Alors que l'étude principale est centrée sur l'ancien et le moyen français, son inventaire rassemble toutes les formes présentes en français moderne, accompagnées de quelques doublets disparus. Après les relevés de Brachet (1868 et 1871), Michaëlis (1876) et Thomsen (1890), il s'agit de l'inventaire le plus abouti (Menut 1922 : 104-164). Il est de plus facilement consultable, les étymons (toutes langues confondues) étant présentés par ordre alphabétique sur la gauche et les doublets en regard, auxquels sont adjointes les datations (souvent le siècle en chiffres romains) :

⁹³ Menut prolongera son analyse quelques années plus tard avec un article sur les doublets dans la langue de Rabelais (Menut 1929 ; cf. 4.1.3.3).

⁹⁴ Menut présente les insuffisances de la sémantique (de son temps, mais aussi, croit-il, de tout temps), dont les lois semblent au-delà de l'appréhension de la pensée humaine (Menut 1922 : 21).

⁹⁵ Menut distingue deux grands ensembles chronologiques : période de l'ancien français et période du moyen français. La première est divisée en trois catégories : doublets d'origine ecclésiastique, doublets d'origine judiciaire et doublets d'origine scientifique. La seconde partie est composée de deux chapitres respectivement sur l'influence humaniste et l'influence des Rhétoriciens. Il faut signaler, dans le sillage de Menut, les travaux d'Ozolina sur les doublets en ancien et moyen français (1997 ; 2003).

Ex. :

ADVENIRE	avenir XI	advenir XII	
...			
ALGUAZIL (Arabic)	vizir 1616	argousin 1535	alguazil 1581

(Menut 1922 : 132)

Menut met en garde contre les dangers d'une approche maximaliste de la définition du doublet à laquelle il oppose les avantages d'une définition restreinte. Le problème posé par les formations françaises (*charité* / *cherté*) n'est pas éludé, et après discussion, l'auteur les écarte des véritables doublets lexicaux (Menut 1922 : 29-30), de même que les doublets issus de la variation de l'étymon (Menut 1922 : 30) ou les formes simples mises en regard de dérivés ou de diminutifs (Menut 1922 : 28-29).

Son tropisme d'éditeur de textes de la fin du Moyen Âge lui fait naturellement envisager l'importance des doublets disparus. Davantage que les doublets en diachronie, ce sont surtout les doublets existant dans des états synchroniques disparus qui attirent son attention, à partir de la quarantaine d'exemples répertoriés par Brachet.

La classification de Menut apparaît insuffisante pour les doublets romans ou pour ceux qui sont issus d'emprunts à une langue étrangère, qui sont un peu rapidement intégrés aux formes savantes. De même, le manque de rigueur dans la délimitation temporelle de l'inventaire est préjudiciable, tout comme le mélange de la langue des étymons (latin, persan, allemand, etc.) dans la partie lexicographique.

1.3.2 Recherches contemporaines

1.3.2.1 Une longue éclipse

En 1890, Thomsen pouvait conclure à la vivacité de la recherche sur les doublets lexicaux en philologie romane (Thomsen 1890 : 5). Il faut bien avouer que si l'affaire était bien engagée, le cap ne s'est pas maintenu avec le siècle suivant, et les doublets ont été pratiquement cantonnés à des mentions dans la littérature généraliste, les manuels et dans les ouvrages de vulgarisation.

L'essor de la linguistique synchronique et la réaction moderniste contre l'abus des méthodes historico-comparatives peuvent expliquer en partie ce dédain. Le sentiment que les grandes synthèses avaient été réalisées pour le français et le changement de paradigme en étymologie (étymologie-origine / étymologie-histoire, cf. Baldinger 1959) ont également joué un rôle, reléguant l'étude des doublets à la vulgarisation ou à la curiosité étymologique.

Darmesteter consacre à cette thématique un chapitre de son ouvrage fondamental *La vie des mots étudiée dans leurs significations* (Darmesteter 1887 : 138-148)⁹⁶. Outre son influence directe sur des études allemandes (1.2.3.2), il est hors de doute que ce chapitre a grandement influencé les grammaires et les manuels durant un demi-siècle et au-delà. La plupart des dictionnaires reprennent quant à eux les définitions proposées à la fin du XIX^e siècle, avec les incohérences typologiques qu'elles comportent.

1.3.2.2 Reiner : l'appel aux lexicographes

Les doublets lexicaux reviennent sur la scène linguistique française avec les deux ouvrages que leur consacre Reiner (1980 et 1982). Reprenant le fil de la tradition des grandes synthèses du XIX^e siècle (Brachet 1868 ; Michaëlis 1876), Reiner classe les doublets par type d'évolution phonétique. Le plan est plus précis que celui de Brachet, mais les formes ne sont pas étudiées dans le détail. Reiner tire principalement ses sources de Brachet (1868 et 1871), Michaëlis (1876), Thomsen (1890) et Menut (1922).

Le bilan des travaux de Reiner paraît donc mitigé. On doit lui reconnaître l'éminent mérite d'avoir appelé à confronter le problème de la duplication lexicale aux exigences de la linguistique contemporaine. Malheureusement, et malgré les appels du chercheur à une plus grande clarté définitionnelle et typologique, ses ouvrages n'apportent rien de vraiment nouveau, si ce n'est une définition maximaliste intégrant des formations naguère – et souvent à juste titre – laissées de côté (apocopes, diminutifs, mots composés, formes infixées, abréviations de type *mécanicien* / *mécano* ou antonomases, parmi beaucoup d'autres formations). Le manque de cohérence générale entre la définition qu'il propose et sa typologie et les critères discutables sur lesquels il établit celle-ci sont également regrettables⁹⁷. La définition trop élargie des doublets lexicaux agrandit le corpus au-delà de toute mesure. L'ambition totalisante du chercheur nuit ainsi à la précision que requièrent les définitions dans un domaine souvent piégé⁹⁸.

Il faut également mentionner son exhortation aux lexicographes à produire un *Dictionnaire de doublets* :

Aux lexicographes désireux de combler les immenses lacunes laissées par leurs devanciers s'ouvre donc un vaste champ d'activités scientifiques et didactiques. Entre autres, ils pourraient (et devraient) s'atteler aux tâches suivantes :

⁹⁶ Il s'agit du chapitre 4 « Synonymie ». Sur la confusion entre doublets et synonymes, cf. 2.2.3.1. La filiation Paris - Darmesteter - Gourmont joue un rôle important dans la diffusion des doublets en France.

⁹⁷ L'orientation de son étude sur l'usage normatif ou stylistique à partir d'ouvrages comme Frei (1929) ou Rheims (1969) ou des phénomènes bien distincts (mots-valise, apocopes populaires) ne contribue pas à donner une définition très claire du phénomène. Une note de travail de Claire Blanche-Benveniste [448-01-Vpro-recto] recense ces lacunes (paperoles du fonds Claire Blanche-Benveniste disponibles sur le site de l'ATILF <https://apps.atilf.fr/piwigo/picture.php?1144/category/1>).

⁹⁸ Pour résumer, il s'agit somme toute d'une reprise de la question telle qu'envisagée au XIX^e siècle, avec de nombreuses catégories de doublets supplémentaires.

(a) Tout en perfectionnant les systèmes de classification qui ont déjà été élaborés ou du moins esquissés, il faudrait d'urgence, sous la forme de dictionnaires alphabétiques, dresser des inventaires aussi complets que possibles de tous les doublets des différentes langues nationales et internationales.

(b) Des dictionnaires spécialisés devraient être consacrés aux doublets considérés sous l'angle des différentes parties du discours (cf. Reuter 1936), d'époques historiques révolues (cf. Menut 1922) ou des vocabulaires dialectaux ou régionaux (cf. La Rosa 1907).

(c) Des efforts devraient être faits pour que dans les dictionnaires (tant monolingues que bilingues) soient systématiquement incorporées des indications concernant les doublets des mots-vedettes ; cela vaut tout particulièrement pour les dictionnaires de néologismes et de « mots sauvages » (cf. Rheims 1969) : ces expressions nouvellement créées sont en effet très souvent des doublets de mots banals et d'un usage commun depuis des siècles (cf. Juilland 1980).

(d) La métalexicographie ferait bien de rassembler dans des publications facilement accessibles l'essentiel des informations pertinentes contenues dans les ouvrages ayant marginalement trait aux doublets étymologiques (par ex. Deschanel 1898) et surtout de dépouiller à cet effet les nombreux articles de revues (cf. Reiner 1985-86) ou chapitres de manuels de linguistique (cf. Nyrop 1899-1930) consacrés, en tout ou en partie, au phénomène des doublets.

(Reiner 1990 : 1243b-1244a)

1.1 Bilan des recherches sur la duplication lexicale

1.1.1 Doublets dans les autres langues

1.1.1.1 Domaine roman

Si Fuchs appelait déjà à étudier les doublets dans une perspective plus large (Fuchs 1849 : 124), Brachet montrait, lui, peu d'intérêt pour le comparatisme roman :

L'étude des doublets étant la constatation d'une irrégularité, la comparaison avec les doublets des autres langues romanes est ici superflue et stérile : la comparaison sert à découvrir ou à confirmer la persistance d'un phénomène ; est-on plus avancé quand on sait que *viaticum* donne en français *voyage* chez le peuple, *viatique* chez les savants ; en italien *viaggio* chez le peuple, *viático* chez les savants ; en espagnol *viaje* et *viático* : quelle loi en peut-on induire ? On fera utilement cinq dictionnaires des doublets des cinq langues romanes ; il ne saurait y avoir un dictionnaire comparé des doublets romans.

(Brachet 1868 : 9-10)

Avec son volumineux catalogue de doublets dans les langues française, espagnole et portugaise et par les problématiques croisées des doublets entre ces langues, Michaëlis

(1876) procède à l'inverse et affirme la nécessité d'une visée comparatiste globale de la duplication lexicale.

L'ensemble des travaux dans les langues romanes nécessiterait une étude spécifique (cf. annexe B). L'italien a pu bénéficier d'une tradition importante (De Colle 1877 ; Canello 1878 ; La Rosa 1907 ; Schuchhard 1936 ; et plus récemment Sălișteanu-Cristea (2000)). Les doublets portugais ont été étudiés assez tôt par Coelho (1873). Le domaine espagnol, après les travaux de Michaëlis (1876), a bénéficié d'un regain d'intérêt en ce domaine (Ortega 1982 ; Gutiérrez 1989 ; Anderson 1992) jusqu'aux études récentes de Stala (2009 ; 2010 ; 2012) qui ont renouvelé plusieurs aspects de la duplication lexicale romane (cf. 4.2.2.2). Il faut également compter avec les études sur la relatinisation dans un contexte roman (Reinheimer-Rîpeanu 2004 ; DELLR ; cf. 4.1.3).

1.1.1.2 Langues non romanes

Le concept de doublet, initié dans une langue romane, va passer non seulement dans la plupart de celles-ci, avec lesquelles il partage la catégorie des héréditaires / savants, mais également dans les langues non romanes. L'histoire du développement de cette notion et de son adaptation à des systèmes morphologiques hors du cadre de la Romania reste à faire.

L'allemand peut se prévaloir d'une assez longue histoire en ce domaine puisque le philologue suisse Jakob Johann Bodmer évoque déjà des doubles formes de langue allemande au XVIII^e siècle (Behaghel 1878 ; Wawra 1890 : 5). Les principales études suivent néanmoins celles des langues romanes (Andresen 1871 ; Behaghel 1878 ; Wawra 1890) et se poursuivent avec les travaux récents de Muthmann (1994) et surtout de Paraschkewow (1994 ; 1995 ; 2001 ; 2002) qui a rassemblé les principaux doublets allemands dans un dictionnaire (2004)⁹⁹. Les doublets anglais ont été étudiés par Warnke (1882) ; Skeat (1927 [1882]) ; Wawra (1889) ; Allen (1908) et plus récemment Scheler (1971) ; Hoenigswald (1983) et Hegedüs (2010). On peut également citer l'étude de Western (1888) sur les doublets en norvégien. Si l'allemand a très vite préféré le terme de *Scheidewörter* à *Dubletten* ou *Doubletten*, l'anglais a lui repris le terme *doublet* (cf. 2.2.3.2).

1.1.2 Conclusions de l'aperçu historique

1.1.2.1 Un vaste domaine

Les doublets lexicaux présentent l'étrange exemple d'une notion forgée par des amateurs (Catherinot et Rou), qui se systématise peu à peu avant de passer au crible de la méthode historico-comparative à la fin du XIX^e siècle, puis d'être examinée à l'aune de la jeune sémantique, pour ensuite largement retomber dans le milieu de la vulgarisation

⁹⁹ Il faut compter aussi avec les travaux qui parlent de doublets dans le contexte plus large de l'indo-européen et de la réduction des racines : Pott (1840) ; Heyse (1856) ; Bechstein (1863) ; cf. 1.3.1.1.

ou des amateurs de curiosités étymologiques. L'historiographie de cette question présente ainsi un terrain privilégié pour l'étude des différentes approches qui se sont succédé, sorte de résumé du développement de la science linguistique et lexicologique.

C'est au travail fondateur de Diez que Malkiel (1979) attribue avec raison le regain d'intérêt pour la duplication lexicale. Il existe néanmoins une tradition antérieure, certes sommaire, mais qui a sans doute également joué un rôle (Turgot 1756 ; Butet 1801a et 1801b ; Schlegel 1818). De même, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres puis l'École Pratique des Hautes Études semble avoir été un lieu privilégié de la recherche sur les doublets en France jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

De vastes pans bibliographiques restent encore à explorer pour retracer la généalogie de la duplication lexicale, notamment d'éventuelles mentions dans les travaux antérieurs à Catherinot et Rou. Le rapport entre les recherches allemandes initiées par Bodmer au XVIII^e siècle et la reprise de la notion en France, de même que le lien entre Catherinot et Brachet¹⁰⁰, demeurent encore mal connus. Des institutions comme l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (ainsi que le *Journal des Savants*) et l'École des chartes ont de toute évidence joué un rôle essentiel dans le développement de ces études. De nombreux jalons tout au long du XIX^e siècle restent à exhumer¹⁰¹, qui permettront de mieux comprendre le rôle des études sur la gémiation lexicale dans le contexte plus large de l'importation et du développement en France de la grammaire historico-comparative élaborée en Allemagne, sous l'égide de Michel Bréal pour l'indo-européen et de Gaston Paris pour le domaine roman (Desmet et Swiggers : 1992).

A la catégorie phare des doublets héréditaires / savants qui a motivé les premières recherches se sont adjointes au fil du temps diverses autres catégories, parfois discutables (Luce 1864 ; Brachet 1868 ; Thomsen 1890 et Reiner 1982), jusqu'à poser d'épineux problèmes de définition (cf. 2.2.2). Les approches contemporaines ont souvent constaté le problème sans y remédier d'une façon claire, développant au contraire des définitions larges et une recherche d'exhaustivité (Reiner 1982 et Parashkewow 2004 pour l'allemand).

La confusion terminologique qui règne en ce domaine justifie l'examen critique des principales définitions proposées et l'élaboration de définitions claires et précises (chapitre 2) parallèlement à l'établissement d'une typologie raisonnée (chapitre 3).

¹⁰⁰ Les chaînons manquants entre Catherinot et Brachet ont été en général peu évoqués. Brachet lui-même ne mentionne que brièvement ses prédécesseurs immédiats (Brachet 1868 : 7 et 49-53 ; 1871 : 1), et l'apport historiographique de Luce (1863) est resté peu connu. L'une des raisons de cet oubli est manifestement la terminologie utilisée, la plupart de ces auteurs ne reprenant pas le terme de doublets forgé par Catherinot et parlant plus volontiers d'altérations ou de dérivations divergentes. L'étude de ce courant parallèle dans le domaine de la gémiation lexicale réserve sans doute encore bien des surprises. Il faudrait également examiner le rôle qu'ont pu jouer les « synonymistes » comme l'abbé Girard ou Condillac.

¹⁰¹ Ainsi le rôle des philologues non comparatistes comme Ampère, Chevallet, Génin ; l'influence de Guessard (Luce 1863 : 56), de même que les articles de Paris ou de Littré dans le *Journal des Savants* traitant sporadiquement de couples de doublets. Enfin, il faudrait relever d'éventuelles mentions chez Quicherat, Förtemann, Geiger, Scheler, Wackernagel ou Max Müller et plus généralement chez les élèves de Diez. Les travaux des linguistes évolutionnistes mériteraient également d'être interrogés à cette aune. Le récent passage dans le domaine public et la numérisation massive de documents de cette période permettront d'y voir un peu plus clair.

1.1.2.2 Historiographie des doublets lexicaux

Les études sur les doublets sont avares de précisions historiques. On trouve de bons aperçus dans quelques ouvrages (Luce 1863 ; Wawra 1890 ; Menut 1922), la plupart se contentant de reprendre la filiation Catherinot – Brachet, devenue canonique. Il revient à Schuchhard d’avoir dressé un historique plus large, mentionnant les origines de la réflexion sur les doublets français aussi bien que les travaux sur les doublets dans les langues romanes et non romanes (anglais, allemand, norvégien, suédois) avec une riche bibliographie (Schuchhard 1936 : VI-VII, 1-8). On trouve un bon historique des travaux sur la duplication lexicale dans la Romania chez Malkiel (1979).

2 Définitions du doublet étymologique

2.1 Les multiples sens du lexème *doublet*

2.1.1 Un terme polysémique

2.1.1.1 Divers emplois du lexème

Doublet est dérivé de l'adjectif *double* « qui est répété deux fois, qui vaut deux fois (la chose désignée), ou qui est formé de deux choses identiques » (Petit Robert 2012)¹⁰². Selon Nyrop, le suffixe *-et* a conféré à *doublet* un sens spécial qui procède à l'origine du sens diminutif (Nyrop 1899-1930 : 3 : 114-115 § 224 3°). Le lexème a été substantivé de bonne heure, le suffixe *-et* étant nominalisateur.

Le sens général de *doublet* est « chose, exemplaire en double ». Le TLF signale une première apparition du substantif au XII^e siècle, dans le domaine militaire : « double couche de protection du bouclier » (TLF s.v. *doublet*). Les emplois qui suivent sont en général liés à des réalités concrètes d'ordre matériel, artisanal ou technique. Le lexème est ainsi attesté depuis 1301 au sens de « pierre d'imitation »¹⁰³. Un emploi optique, attesté au XVI^e siècle : « loupe formée de deux lentilles plan-convexes », a pu se développer à partir du sémantisme utilisé en joaillerie. Un sens vestimentaire est attesté parallèlement du XII^e au XV^e siècle : « robe de dessous plus ample que la chemise à laquelle elle se superposait et qu'elle remplaçait quelquefois » (FEW 3, 186a s.v. *dūplus*)¹⁰⁴, qui donne lieu aux dérivés *doublet*ier « ouvrier en *doublet* » et *doubleterie* « métier de *doublet*ier » (les deux attestés en 1358). Divers lexèmes dérivés à l'aide du suffixe *-ittu* dans différents dialectes présentent des sens vestimentaires ou textiles proches, mais ces significations semblent tombées en désuétude.

On mentionnera un foisonnement de dérivés suffixaux à partir de la même base (*doublain* ; *doublas* ; *doublau* ; *doublé* ; *doubleron* ; *doublin* ; *doublon*¹⁰⁵ ; *doublot* ; *doublure*) dont les aires sémantiques se chevauchent souvent¹⁰⁶. Le terme de *doublon*, malgré sa spécialisation, est fréquemment utilisé à la place de *doublet*, même dans ses acceptions linguistiques.

Il convient à présent de s'intéresser aux sens que pouvait avoir le lexème lors de sa première apparition dans le domaine linguistique (Catherinot 1683). Les sens contemporains de sa diffusion (Littré 1873-1877 [1864] ; Brachet 1868 ; Bréal 1868) importent moins, dans la mesure où la filiation avec le terme choisi par Catherinot est

¹⁰² Le *Grand Robert* (2001) est à la fois plus précis et plus vague : « qui est répété deux fois, qui vaut deux fois (la chose désignée), ou qui est formé de deux choses de nature plus ou moins semblable ».

¹⁰³ Le FEW donne 1323 pour « pierre formée de deux morceaux, pour imiter une pierre précieuse » (FEW 3, 186a s.v. *dūplus*).

¹⁰⁴ Voir aussi le DMF : « tunique de dessous ou de dessus à l'usage des hommes et des femmes » (s.v. *doublet*).

¹⁰⁵ Le sens de « pièce d'or espagnole » est tiré de l'esp. *doblon* au XVI^e siècle, à côté des formes françaises dont un hapax au XIV^e siècle (FEW 3, 186b-187a s.v. *dūplus*).

¹⁰⁶ On mentionnera enfin le poitevin *doublet* « bête chevaline dans sa 2^e année » qui reprend un sémantisme plus fréquemment attribué à *doublon* ou *doubleron* (FEW *id.*).

assumée par Brachet (1868), en dépit des féroces critiques qu'il formule à son encontre (1.2.2.2).

2.1.1.2 Les sens au XVII^e siècle

Dans le *Thresor de la langue francoyse* de Nicot, *doublet* est simplement glosé par *duplex gemma* (Nicot 1606, s.v. *doublet*). Une série de significations appelées à une grande diffusion apparaît au XVII^e siècle : il s'agit des termes de jeu (ex. « coup de trictrac où les deux dés amènent le même point ») (FEW 3, 186b s.v. *dūplus*). La seule acception que recense Richelet se rapporte ainsi au jeu de dés : « c'est lors qu'avec les dez on amene quatre, et que chaque dé a deux points » (Richelet 1680 s.v. *doublet*). Quant à Furetière, il reprend l'acception du domaine de la joaillerie : « fausse pierrerie faite de cristaux taillez joints ensemble par du mastic coloré par art, ou par quelque petite feuille de la même pierre, ou teinte de quelqu'autre matière » (Furetière 1690). L'Académie, enfin, donne les deux acceptions (joaillerie et tric-trac) :

Deux morceaux de cristal mis l'un sur l'autre avec une feüille colorée entre deux pour imiter les esmeraudes, les rubis &c [...].

On appelle aussi *Doublet*, au jeu de Trictrac, quand les deux dés amènent les mêmes points [...].

(Académie 1694 : 346)¹⁰⁷

Lorsque Catherinot (1683) choisit le terme de doublet, ce dernier est essentiellement utilisé soit dans le domaine de la bijouterie et de l'optique, soit dans celui des jeux, alors fort à la mode (billard, tric-trac, etc.). Le manque d'explications de l'auteur sur son choix réduit l'historien de la langue à des conjectures à partir de la simultanéité de ces occurrences.

2.1.1.3 Sens modernes non linguistiques

Les sémantismes contemporains de Brachet (1868) et de Bréal (1868) sont bien résumés dans le *Littre* (1873-1877¹ [1863-1872¹]), qui présente sept entrées pour le lemme *doublet* :

- 1) Faux brillant formé de deux morceaux de cristal qui, joints ensemble, ont entre eux une feuille colorée.
- 2) Sorte de loupe, instrument d'optique. Le doublet, comme la loupe, est un microscope simple, c'est-à-dire ne renversant pas les objets.
- 3) *Terme de trictrac*. Coup de dés amenant le même point. Doublet d'as, de deux. [...]
Terme de jeu, au pharaon, signifiant deux mêmes cartes qui viennent ensemble.

¹⁰⁷ Voir aussi *doublet en case* « coin du jeu de dames pris avec 2 pions », *ibid.* Le dérivé verbal est lui fréquent dans le jeu de billard ou le jeu de paume (*ibid.*).

Terme de jeu de billard. Voir DOUBLÉ.

- 4) Nom donné à des mots qui, étant les mêmes au fond, ne diffèrent que par quelque particularité d'orthographe et de prononciation, mais auxquels l'usage a attribué des acceptions spéciales, par exemple *attaquer* et *attacher*, *créance* et *croyance*, etc.
- 5) Instrument dont les blondiers se servent pour assembler un ou plusieurs fils de soie en un seul ; on dit aussi doubloir.
Outil pour mesurer et courber les fils de fer qui forment les dents des cardes ; on dit aussi doubleur.
- 6) Doublet ou doublé, tour double de la corde à sauter.
- 7) Nom du bissac dans l'Aunis, *Gloss. aunisien*, p. 96.

(Littré 1873-1877 [1864] s.v. *doublet*)

A l'époque moderne, le lexème présente de nombreux sémantismes spécialisés, surtout scientifiques. Outre le sens à valeur générale « objet en double », et les domaines déjà cités (joaillerie et jeux¹⁰⁸), le TLF recense des emplois spécifiques dans le domaine de la médecine et de la physique (à partir de 1908) :

- 1) Association de deux électrons formant une liaison covalente (Laitier 1969).
- 2) Ensemble formé par deux raies spectrales très voisines (Duval 1959).
- 3) Tracé anormal, dédoublé, vu à l'enregistrement de l'activité électrique d'un muscle dont la concentration se traduit normalement par une courbe unique (*Médecine psychanalytique* 1971).

(TLF s.v. *doublet* [B 3])

D'autres sens scientifiques se sont développés et l'on parle de doublets électriques¹⁰⁹, sismiques (Got 1987), magnétiques, chimiques ou informatiques. Au-delà de la diversité des acceptions, un sème commun se retrouve qui est bien celui de la définition générale, appliqué à des réalités nouvelles, qu'elles soient microscopiques, ondulatoires ou atomiques. Nous ne nous attarderons pas sur les acceptions des terminologies scientifiques contemporaines, qui présentent peu d'intérêt dans le cadre de cette étude.

Dans les sciences humaines, le lexème est utilisé dans le domaine de l'exégèse biblique (deux versions de la même histoire), la philologie (stemmas) et la critique génétique (Bilon 1980). Il s'agit alors de doublets textuels et non linguistiques. Les vocabulaires de la typographie et de l'imprimerie usent abondamment du terme, encore que *doublon* soit plus utilisé au sens d'« erreur typographique consistant à imprimer deux fois une même lettre ou un même passage » (TLF s.v. *doublon*). La bibliophilie, l'art bibliothécaire et

¹⁰⁸ Le TLF mentionne également le domaine hippique mais présente l'acception comme vieillie, le terme étant remplacé par *couplé* (TLF s.v. *doublet* [4 a]).

¹⁰⁹ *Doublets électriques* = *dipôles*. La physique parle d'un *état doublet* : « état d'une molécule ou d'un atome dont le spin peut avoir deux orientations dans un champ magnétique » (Petit Robert 2012).

l'archivistique connaissent également le *doublet* ou *doublon*, qui représente un exemplaire possédé en double¹¹⁰.

2.1.2 Principaux sens linguistiques (type A)

À partir de cette section, nous utiliserons une description en trois types (A, B et C) que nous décrivons plus en détail au point 2.2.2.2. Les doublets de type A sont les doublets linguistiques au sens large, les doublets de type B sont les doublets lexicaux, dont le noyau est constitué par les doublets de type C, relevant du clivage héréditaire / savant. Ces types sont donc inclusifs (cf. schéma en annexe D).

2.1.2.1 Doublets graphiques (allographes)

On entend généralement par allographes les variantes graphiques que peut revêtir un même lexème. Catach a pu dénombrer 10 000 unités lexicales pour lesquelles la graphie « officielle » n'est ni fixée ni normalisée. Il s'agit d'une partie non négligeable du lexique, puisque l'auteur évalue ce nombre à 1/5 environ du lexique de la langue courante (Catach, Golfand & Denux 1971 : 673 ; Catach 2009 : 50)¹¹¹.

On doit à Michaëlis d'avoir pointé la négligence de certains auteurs – Brachet 1868 mais aussi Diez lui-même dans son EWRS (1870) – qui ont regroupé sous une même appellation des doublets lexicaux et des mots à orthographe multiple au signifié identique (Michaëlis 1876 : 167). Cette confusion est encore plus fréquente dans les ouvrages généralistes (parmi beaucoup d'autres : Brunot 1966-1969 : 1 : 510, 551 ; Guiraud 1986 : 22)¹¹² ou dans les études sur la formation de l'orthographe (par exemple Eskénazi 1995 pour *arôme* / *arome* : 150, cf. aussi 158).

La distinction entre doublets lexicaux et allographes apparaît d'autant plus comme une nécessité méthodologique que les deux phénomènes peuvent interférer. Les points de rencontre sont de deux ordres :

- la lexicalisation de variantes en diachronie
- le caractère hybride de certaines lexies polysémiques qui peuvent fonctionner à la fois comme des doublets ou comme des variantes selon le sens envisagé (2.3.3.4)

¹¹⁰ Enfin nous citons par acquit de conscience le sens spécifique donné en anglais à ce terme, qui désigne un jeu lexical inventé par Lewis Carroll et traduit parfois en français par *golf verbal* et qui bénéficie d'un regain d'intérêt du point de vue de la lexicologie informatique et de l'intelligence artificielle (cf. Fushing 2014).

¹¹¹ « Plus d'un mot sur deux a, en France, changé au moins une fois d'orthographe depuis le XVI^e siècle, et parfois à plusieurs reprises » (Catach 1989 : 81-82). Catach donne une proportion de 52 % de variants contre 48 % d'invariants (*ibid.*).

¹¹² Grevisse (2008 : 152 d) distingue néanmoins ce qu'il appelle des *doublets graphiques* des autres formes doubles.

Ces cas de porosité entre variantes graphiques et doublets rendent nécessaire l'établissement de critères stricts quant à la délimitation temporelle des paires de doublets (2.3.3.3).

2.1.2.2 Doublets morphologiques

Les études synchroniques en morphologie utilisent fréquemment le terme de doublet dans des sens bien différents, pour désigner différents phénomènes de polymorphisme lexical et notamment l'allomorphie du radical. Il semble que dans cette acception morphologique, il s'agisse d'un emprunt sémantique aux études anglo-saxonnes (Malkiel 1983 ; Fehringer 2004 ; Thornton 2011)¹¹³.

Il peut s'agir aussi de variantes dérivationnelles ou flexionnelles. Ainsi, Corbin parle de doublets dans un cadre purement synchronique pour les associations suivantes : *alternance / alternation / alternement ; lèchement / lèchage ; exactitude / exaction* (Corbin 1987 : 2 : 519, 573, 678, 709). Anscombe & Leeman de même pour des couples comme *convertible / convertissable ; corrigible / corrigeable ; fermentable / fermentiscible* (1994 : 32)¹¹⁴.

Les ouvrages généralistes présentent souvent une hésitation entre les définitions traditionnelles des doublets lexicaux et des définitions s'appliquant aux doublets en morphologie. Cela est d'autant plus problématique que les doublets morphologiques peuvent recouper dans certains cas la polarisation héréditaire / savant (cf. 4.3.1.4).

2.1.2.3 Doublets syntaxiques

Les manuels et grammaires parlent indifféremment de *doublets syntaxiques* (ou *syntactiques*), *grammaticaux* ou *adjectivaux*. Ce terme recouvre deux phénomènes distincts :

- 1) des variantes combinatoires de type euphonique (*bel / beau ; fol / fou ; mol / mou*)¹¹⁵,
- 2) la modification sémantique entraînée par le changement de place de l'adjectif par rapport au substantif qu'il qualifie.

Marouzeau donne une définition qui correspond au premier groupe :

¹¹³ Thornton (2011) propose les termes d'*overabundance* et de *lexical polymorphism* ou d'*allotropy* pour désigner les phénomènes où sont impliqués les doublets morphologiques.

¹¹⁴ Cf. aussi Guillet (1971 : 51) ; Corbin (1985 : 57 n. 15) ; Roché (2006 : 73 ; 2011 : 84) pour d'autres exemples ainsi que Huot (2001 : 75, Annexe 1) où doublets morphologiques et doublets héréditaires / savants ne sont pas clairement distingués.

¹¹⁵ Paul les appelle « phonetic doublets of euphony » (1886 : 210). Cf. aussi Menut (1922 : 16).

On réserve le nom de *doublets syntactiques* aux formes interchangeables d'un même mot, dont le choix est déterminé par la place ou le rôle qu'on attribue à ce mot dans la phrase fr. un *bel* arbre, un *beau* livre.

(Marouzeau 1951 : 80)

Ces couples de formes gagneraient à être appelés *variantes syntaxiques* ou *grammaticales*, puisque dans la plupart des cas le signifié ne s'en trouve pas modifié. Certes, là encore, des interférences avec les doublets peuvent exister, comme dans le cas de figement de variantes dans des locutions (cf. 2.3.1.2).

En revanche, Darmesteter désigne clairement le second groupe dans sa définition des *doublets syntactiques* : « expressions formées d'un nom et d'un adjectif où l'adjectif prend un sens différent suivant qu'il précède ou suit le nom », qu'il illustre de quelques exemples : *bonhomme* et *homme bon* ; *brave homme* et *homme brave* ; *fausse note* et *note fausse* (Darmesteter 1950 [1887] : 144).

Ces formations ont donné lieu à de nombreuses études, et particulièrement en langue allemande, où elles sont fréquentes, sous la forme de composés nominaux¹¹⁶. Il n'entre pas dans notre propos de les analyser plus finement, sauf dans les cas où elles interfèrent avec des doublets lexicaux.

2.1.2.4 Doublets sémantiques (calques et synonymes)

Une acception linguistique de *doublet* fréquemment relevée dans les dictionnaires et manuels s'applique à certains calques sémantiques ou à des synonymes, appelés doublets de signification¹¹⁷. C'est la catégorie présentée en deuxième position dans la sous-entrée *linguistique* des emplois spécifiques de l'article *doublet* du TLF :

Mot étranger employé dans une langue et ayant le même sens qu'un mot indigène.
Steamer est un doublet infiniment puéril de *vapeur*¹¹⁸.

[...] Le terme anglican n'est qu'un doublet de anglais.

(TLF s.v. *doublet* [B 2 b])

C'est dans cette acception que Littré use du terme de doublet à propos du couple *méchant* / *mauvais* : « Il y a satisfaction à suivre ainsi la logique secrète de l'usage, qui dérive les significations l'une de l'autre ; il est intéressant aussi d'étudier comment il se

¹¹⁶ Exemples allemands : *Gebietshoheit* / *Hoheitsgebiet* ; *Kartenspiel* / *Spielkarten*, etc. Voir également Salomon (1919) ; Reiner (1968 ; 1982 : 4-5), ainsi que l'étude de Malkiel (1959) sur les *binomials*, qui s'approche de ce champ d'étude. Il semble qu'une bonne part des travaux concernant ce deuxième type de phénomènes – notamment en langue allemande – s'inspirent d'un ouvrage de Jean Paul (Richter 1820). On trouve une synthèse des différentes approches dans Nölke (1996) et Hinzelin (2007).

¹¹⁷ Cf. par exemple *Académie* 1992-° [1992] s.v. *doublet*.

¹¹⁸ L'exemple est emprunté à Rémy de Gourmont (1899 : 101).

crée des doublets sans qu'on le veuille » (Littré 1986 [1880] : 62-63)¹¹⁹. On trouve cet usage chez Chaurand : « *regardans* [est] le doublet de *spectateurs* » (1977 : 85), Guiraud : « *esquinter*, tant du point de vue de la forme que des sens, est un parfait doublet de *éreinter* » (1986 : 141) ou chez Blanche-Benveniste, dans un contexte de communication entre locuteurs romans :

Les Français sont rarement conscients de cette particularité et ne se rendent généralement pas compte non plus qu'ils ont souvent des « doublets », faits de couples de mots dont l'un est roman, donc transparent pour les autres langues, et l'autre non :
vite / rapide, deuxième / second, dernier / ultime, danger / péril.

(Blanche-Benveniste 2001)¹²⁰

Marouzeau donne une définition légèrement différente des doublets de signification, où l'apparement des lexèmes les rapproche des variantes suffixales examinées plus haut (2.1.2.2) : « des synonymes approximatifs, surtout s'ils sont apparentés par la formation (lat. *reditus, reditio*), sont dits quelquefois *doublets de signification* » (Marouzeau 1951 : 80).

Pour éviter toute ambiguïté, il conviendrait de conserver les appellations de calque et de synonyme pour désigner ces phénomènes.

2.1.2.5 Doublets stylistiques (binômes synonymiques)

Cette dernière catégorie concerne un procédé bien connu des philologues (Faral 1924 ; Curtius 1948 : 336 ; Pellegrini 1953) et qui a suscité de nouvelles interprétations depuis quelques dizaines d'années (Chocheyras 1969 ; Dembowski 1976 ; Löfstedt 1976 ; Vallet 1977 ; Buridant 1980 ; Smith 1983 et plus récemment Billotte, Bossel & Hicks 1997). Elle regroupe des phénomènes de réduplication synonymique relevant de pratiques attestées dans le domaine de la traduction, dans le contexte de la relatinisation :

L'asymétrie entre les deux langues et les deux cultures est cependant trop grande pour que l'on puisse « traduire » au sens où nous l'entendons maintenant. Le traducteur doit recourir aux ressources des doublets, des périphrases, des gloses ou des glossaires pour que se réalise la translation du texte latin vers la langue française et la culture de ses locuteurs.

(Lusignan 1989 : 304)

Le terme de doublet est en effet souvent utilisé pour désigner le procédé de réduplication et d'amplification particulièrement prisé des traducteurs de la fin du Moyen Âge. Buridant et Brucker en donnent les définitions suivantes :

¹¹⁹ On notera qu'il l'utilise au sens de doublet étymologique dans le même ouvrage à propos de plusieurs couples, dont *souçon / suspicion* (1986 [1880] : 83-84). Sur les doublets *souçon / suspicion*, cf. 4.2.1.2).

¹²⁰ Texte en ligne non paginé.

Séquence de deux synonymes appartenant en principe à la même catégorie grammaticale et placés sur le même plan de hiérarchie syntaxique

(Buridant 1980 : 5)

On sait que les traducteurs français, tout particulièrement ceux du XIV^e et du XV^e siècle, ont tendance à traduire un terme latin par deux ou trois mots français plus ou moins synonymes, surtout dans le cas d'une hésitation sur le sens du mot latin, notamment lorsqu'il s'agit d'un terme technique ou abstrait, le second terme étant souvent une sorte de commentaire [...].

(Brucker 1995 : 67)

Lorian donne quelques exemples fréquemment mentionnés :

- *ébahis et étonnés*
- *paroles et devises*
- *bruit et noise*
- *tels et semblables*

(Lorian 1973 : 77)¹²¹

Cette pratique héritée de la rhétorique antique connaît une large diffusion en français aux XIV^e et XV^e siècles (ce qui explique l'appellation concurrente de *doublets humanistes*). Les prologues d'Oresme ou de Foulechat préconisent explicitement la méthode des doublets synonymiques (Brucker 1995 : 66-70). La fréquence excessive de ces polynômes dans la prose narrative du XVI^e siècle a amené Alexandre Lorian à parler d'une véritable « manie de l'itération » (Lorian 1973 : 79)¹²². On parle plus généralement de *doublets synonymiques*¹²³, d'*iteratio synonymica*, ou de *binômes synonymiques*, cette dernière appellation semblant s'imposer dans les études les plus récentes.

Certains de ces syntagmes relevant également du clivage entre lexique héréditaire et lexique emprunté, d'éventuelles coïncidences entre binômes synonymiques et doublets lexicaux (Wartburg 1946 : 138 ; Buridant 1977 : 297 ; Ozolina 1998) rendent nécessaire d'éviter tout quiproquo. Si l'appellation de doublets humanistes ne porte guère à confusion, nous serions d'avis de substituer définitivement à l'appellation de *doublets synonymiques* celle de *binômes synonymiques*.

2.1.2.6 Doublets onomastiques

¹²¹ Plusieurs de ces binômes sont entrés dans le langage courant, ainsi : *au fur et à mesure* ; *tripes et boyaux* ou encore *pendre haut et court*.

¹²² Billotte, Bossel & Hicks précisent toutefois : « Le binôme est une ruse, en même temps qu'un pis-aller, au service d'une clarté défailante. Il apparaît ainsi comme le signe concret d'une inadéquation sémantique entre la langue source et la langue cible [...] » (1997 : 146).

¹²³ Il est également fait mention de *binômes antonymiques* (Lorian 1973 : 66).

Enfin, plusieurs types de phénomènes onomastiques peuvent être désignés par le terme de doublets :

- 1) des doublets toponymiques, souvent dans un contexte de bilinguisme, qui présentent eux-mêmes plusieurs types de formation, qui ne relèvent pas tous d'une étymologie commune (Rohlf 1966 ; Boileau 1971¹²⁴ ; 1972 ; Glatthard 1977 ; Zinsli 1977 : 78-93 ; Besse 1997¹²⁵, 2000 ; Germain 2009 ; Müller 2011).

Ex. :

Arconciel / Ergenzach (CH) } *Arc[h]ontiacum

(Besse 1997 : 45-46)

Bienne / Biel (CH) } *Belena

(id. : 62-65)

Dorion & Poirier (1975) donnent cette définition : « les doublets sont des noms de lieux qui remontent à un même prototype mais qui résultent d'une évolution parallèle et indépendante [...] » (Dorion & Poirier 1975 : 42).

- 2) des doublets de toponymes et d'anthroponymes :

Guyenne / Aquitaine [déglutination de l'article] } *Aquitania*

Alfred / Auvray } *Alveredus*

Clovis / Ludovic / Louis } *Chlodovicus*

Fabre / Favre / Faure / Fèvre } *Faber*

- 3) des doublets d'accentuation, phénomène qui a donné lieu à plusieurs interprétations dans les études toponymiques (Meyer-Lübke 1901 ; Falc'hun 1966 ; Wolf 1982 ; Deroy 1986) :

Bourges / Berry } *bitúriges / bituríges*

Langres / Langon } *língones / lingónes*

Marne / Mayronnes } *mátrona / matróna*

Nîmes / Nemours } *némausus / nemaúsus*

¹²⁴ Boileau (1971 : 347-367) distingue 4 types de doublets germano-romans sur la base du degré de différenciation par rapport au prototype commun. Il les nomme doublets phonétiques (simple adaptation de la finale : *-haim / -hin*), morphologiques (modification suffixale d'origine analogique : *-ingen / -and*), traductifs (*-berg / -mont*) et étymologiques (qui contiennent les caractéristiques des doublets phonétiques – et/ou morphologiques – et des doublets traductifs). Rohlf avait déjà présenté 25 types de toponymes de double tradition mais sans utiliser le terme de doublet (1966 : 424-426).

¹²⁵ Besse (1997 : 17) recense et analyse les dénominations utilisées pour la gémation lexicale dans un contexte de bilinguisme : *doppelschprachige / zweischprachige Ortsnamen ; Doppelnamen, Doppelformen, Dubletten, alloglotte Namenpaare* (respectivement : noms bilingues, paires toponymiques, doublets, dénominations alloglottes). Elle rend d'autre part attentif aux différences existant entre le français *doublet* et l'allemand *Dublette* en toponymie (1997 : 19-20). Pour une discussion de ces termes et la justification du choix terminologique de l'auteur, cf. *ibid.* 17-26).

- 4) des doublets présentant différentes compositions de noms communs et de noms propres

Ex. :

Carmen / *charme* } *carmen*

Béjaia / *bougie* } ar. *Bugāya*

bougre / *bulgare* } *bulgarus* (cf. inventaire)

croate / *cravate* } all. *Kroate* / all. dial. *Krawat* (3.2.3.10)

grièche / *grège* / *grive* / *grecque* } *graecqa*

(cf. 2.3.3.2)

Puisque le signifié n'entre pas en jeu de manière aussi significative que dans les noms communs, il serait plus judicieux de parler pour les cas 1, 2 et 3 de variantes toponymiques, cette appellation perdant évidemment la notion de « couple, paire ».

2.2 Définitions du doublet lexical

2.2.1 Définitions proposées

2.2.1.1 Définitions spécialisées

Produire une définition linguistique du doublet lexical s'avère une tâche épineuse, et les différents résultats auxquels sont arrivés les théoriciens qui ont traité du sujet peinent à convaincre. Rappelons ici la première définition historique du doublet, qui s'articule autour du principe de *traduction*, lui-même assez vague :

J'appelle Doublets les diverses traductions du même nom. [...] Cette recherche servira pour entendre les origines, les différences & les énergies des mots, & à quelques autres usages, enfin c'est une curiosité.

(Catherinot 1683 : 1)

Des différents successeurs de Catherinot, seul Brachet propose une définition structurée :

On appelle doublets les doubles dérivations d'un même mot (telles que *raison* et *ration*, venant l'un et l'autre de *rationem*) qui répondent d'ordinaire à deux âges différents dans l'histoire de notre langue, et auxquelles l'usage a attribué, malgré leur communauté d'origine, des sens distincts et spéciaux.

¹²⁶ Cf. 2.3.2.1 pour le même phénomène affectant les noms communs.

(Brachet 1868 : 7)

Comme nous avons pu le voir précédemment (1.2.2.1), le concept de doublet chez Brachet a pu être affiné dans la réédition de son ouvrage à partir des remarques et des comptes rendus qu'en ont faits Paris (1868) et Tobler (1868), mais la définition n'en a pas été modifiée pour autant. Le syntagme *double dérivation* ne rend pas bien compte de la différence des mécanismes à l'œuvre dans les diverses variétés de doublets lexicaux. La seule variation diachronique (« deux âges différents dans l'histoire de notre langue ») est présentée ici, laissant dans l'ombre les autres variations (diatopique, diastratique et diaphasique), même si le corps de son ouvrage en rend compte par la suite. Ce sont avant tout les doublets étymologiques de type héréditaire / savant qui sont concernés, Brachet ne présentant pas de définitions différenciées pour les trois groupes de sa typologie (cf. 2.2.1.5 pour les incohérences par rapport aux « véritables doublets »).

On doit à Michaëlis (1876 : 166, 177) et Thomsen (1890 : 25-26) une meilleure perception de la différence entre doublets lexicaux, allographes et doublets syntaxiques. Ce dernier, qui se montre fort critique à l'égard de ses prédécesseurs, donne par ailleurs une définition élargie du doublet, puisqu'il inclut dans son corpus les doublets de genre et diverses autres formations (Thomsen 1890 : 62-65).

Menut (1922 : 8) apparaît comme l'un des plus conscients de la difficulté de donner une définition cohérente de la duplication lexicale. D'emblée, il rend compte des variétés de formation des différents doublets :

[...] the term 'doublet' is commonly employed to designate each of the members, in a given language, of a group of two or more words having a common etymological origin, or etymon, in another language.

(Menut 1922 : 23)

Il précise sa pensée en commentant les définitions proposées par ses prédécesseurs en langue anglaise (Skeat 1927 [1882] et Allen 1908) :

Doublets are words which, though apparently different in form, are nevertheless, from an etymological point of view, one and the same, or only differ in some unimportant suffix.

(Skeat 1927 [1882] : 648)

Si Menut se montre conscient des apories auxquelles peut mener une définition trop large du doublet (1922 : 25-32), il se contente d'exclure certains types comme les doublets de genre proposés par Thomsen (Menut 1922 : 27) sans présenter une définition plus structurée.

Reiner, bien qu'il regrette la confusion terminologique à ce sujet et appelle à une conception rigoureuse de la notion de doublet (1982 : 5-6), opte dans ses ouvrages pour une pratique maximaliste du doublet lexical, catégorie dans laquelle il rassemble des

doublés morphologiques, des apocopes, des antonomases, ou divers types de doublés onomastiques.

D'une manière générale, ces définitions pèchent avant tout par leur caractère général et leur manque de cohérence avec les typologies qui en découlent. Les définitions sont surtout applicables au type héréditaire / savant (type C) et leur généralisation aux doubles emprunts (type B) ne va pas sans provoquer toute une série de problèmes onomastiques, chronologiques, morphologiques ou lexicaux (cf. 2.3) qui ne sont réglés qu'au cas par cas.

2.2.1.2 Définitions lexicographiques

C'est avec Littré que le doublet lexical fait son entrée dans le champ lexicographique :

4. Nom donné à des mots qui, étant les mêmes au fond, ne diffèrent que par quelque particularité d'orthographe et de prononciation, mais auxquels l'usage a attribué des acceptions spéciales, par exemple *attaquer* et *attacher*, *créance* et *croyance*, etc.

(Littré 1873-1877 [1864] s.v. *douplet*)¹²⁷

Cette entrée date de 1864¹²⁸, et précède donc de peu les travaux de Brachet (1868) et de Bréal (1868), sans qu'il soit possible de retracer un lien explicite avec l'ouvrage de Catherinot (1683) ou les travaux des rares chercheurs contemporains qui utilisent le terme de doublet (Luce 1863 ; Egger 1864 ; Marty-Laveaux 1872). Littré est bien conscient du phénomène du doublet, que son travail lexicographique l'a amené à étudier à plusieurs reprises :

J'inscris *soupçon* au compte de la pathologie, parce qu'il devrait être féminin comme il l'a été longtemps, et comme le montre son doublet *suspicion*. *Suspicion* est un néologisme ; entendons-nous, un néologisme du seizième siècle. C'est alors qu'on le forma crûment du latin *suspicionem*. Antérieurement on ne connaissait que la forme organique *soupeçon*, où les éléments latins avaient reçu l'empreinte française. [...] Notre *soupçon* masculin est un solécisme gratuit. En regard de *soupçon*, *suspicion* est assez peu nécessaire. Les deux significations se confondent par leur origine et l'usage n'y a pas introduit une grande nuance. La différence principale est que *suspicion* n'est pas susceptible des diverses acceptions métaphoriques que *soupçon* reçoit.

¹²⁷ Nous n'avons pu remonter plus haut que Littré pour le domaine lexicographique. Le *Petit Robert* et le *Grand Robert* donnent 1835 pour l'acception linguistique du doublet mais cette date est demeurée rétive à nos investigations. Ni la sixième édition du *Dictionnaire* de l'Académie ni la *Grammaire nationale* des Bescherelle ne présentent ce sémantisme. Il peut s'agir d'une erreur ou de la mention d'un chaînon manquant entre Catherinot et Littré.

¹²⁸ Le TLF donne l'attestation de 1864 sous la plume de Littré, mais indique par ailleurs un sens similaire pour *double* dans *Le cousin Pons* de Balzac (1847) : « messire [...] double du mot monsieur » (TLF s.v. *douplet*) sans qu'il soit possible de déterminer avec certitude s'il s'agit d'une création de l'auteur lui-même ou d'une référence à un ouvrage grammatical. De même, le FEW date le sens linguistique de la deuxième moitié du XIX^e siècle, sans plus de précision (FEW 3, 186b s. v. *duplus*).

Dans le *Dictionnaire* de l'Académie, la définition linguistique apparaît à partir de la 8^{ème} édition. Si la définition peut s'appliquer aux doublets lexicaux de type B, les exemples donnés appartiennent tous au type restreint C :

En termes de linguistique, il se dit de mots ayant la même étymologie et ne différant que par quelques particularités d'orthographe et de prononciation, mais auxquels l'usage a donné des acceptions différentes. Les mots *digital* et *dé*, *hôpital* et *hôtel*, *sacrement* et *serment*, *rédemption* et *rançon*, *captif* et *chétif*, *natif* et *naïf* sont des doublets.

(Académie 1932-1935^s [1932] s.v. *doublet*)

L'édition la plus récente, plus complète, présente une ébauche de typologie avec des exemples allant du type C jusqu'aux sens les plus élargis du type A :

* **II. LINGUIST.** * **1.** Se dit de mots provenant d'une même origine, dont l'un a pris une forme populaire et l'autre une forme savante. • En gardant le même sens ou des sens très voisins. *Des doublets étymologiques.* « *Frêle* » et « *fragile* », « *mâcher* » et « *mastiquer* », « *prêcheur* » et « *prédicateur* » sont des doublets issus respectivement du latin « *fragilis* », « *masticare* », « *praedicatorum* ». « *Opéra* », doublet d'« *œuvre* », est emprunté de l'italien. « *Nègre* », doublet de « *noir* », est emprunté de l'espagnol. • En prenant des sens différents. « *Écouter* » et « *ausculter* », « *naïf* » et « *natif* », « *usine* » et « *officine* » sont des doublets issus respectivement des mots latins « *auscultare* », « *nativum* » et « *officinam* ». **2.** Se dit d'un mot qui a pris deux formes différentes, le plus souvent pour raison d'euphonie. « *Bel* » et « *beau* », « *fol* » et « *fou* », « *col* » et « *cou* » sont des doublets. **3.** Par ext. On appelle parfois doublets des synonymes formés à partir de deux origines linguistiques différentes. « *Bellicieux* », d'origine latine, et « *guerrier* », d'origine germanique ; « *bière* », d'origine néerlandaise, et « *cervoise* », d'origine gauloise ; « *entrevue* », d'origine française, et « *interview* », d'origine anglaise, sont des doublets dits doublets de signification.

(Académie 1992-^s [1992] s.v. *doublet*)

D'une manière générale, les usuels de petit format donnent des définitions s'appliquant au type restreint C, alors que les ouvrages de plus grande envergure présentent l'esquisse d'une typologie plus complète des types B et C, ajoutant parfois certaines catégories de A. L'usage du *Robert* est à ce titre emblématique. Alors que le *Petit Robert* donne une définition correspondant peu ou prou au type C, le *Grand Robert* donne une définition et des exemples illustrant le type B, la citation adventice s'appliquant néanmoins au groupe restreint C :

¹²⁹ La remarque de Picoche sur l'absence de *doublet* dans la terminologie de Littré (Picoche 2009 [publication électronique non paginée]) doit donc être révisée. Il est vrai que Littré utilise également *doublet* dans un sens proche de « synonyme » (cf. 2.1.2.5).

2. (1835 ; hapax 1683) LING. Chacun des deux mots issus d'un même étymon, dont généralement l'un est entré dans la langue par voie populaire (ex. *frêle*, *hôtel*, *écouter*) et l'autre par voie savante (ex. *fragile*, *hôpital*, *ausculter*).

(Petit Robert 2012 s.v. *doublet*)

◆ 3. (1835). Ling. Mot de même étymologie, mais de forme différente et d'emploi différemment spécialisé. *Hôpital est le doublet d'hôtel. Hôpital et hôtel sont des doublets.* – *Les doublets peuvent provenir d'un même mot latin, l'un étant de formation savante (frêle et fragile, de *fragilem*), de l'introduction d'une forme étrangère (emprunt) de même origine latine (noir et nègre), de la coexistence d'un cas sujet et d'un cas régime (sire et seigneur).*

C'est précisément le fait que le doublet ne fait pas double emploi avec son aîné qui en justifie la création. Au mot ancien venu du latin par formation populaire, c'est-à-dire avec des tassements, des contractions du radical qu'expliquent les lois phonétiques, s'est juxtaposé un mot de formation savante reproduisant exactement le mot latin et créé par les clercs pour rendre une idée nouvelle, généralement abstraite.

René GEORGIN, *Difficultés et Finesses de notre langue*, p. 15

(Grand Robert 2001 s.v. *doublet*)

Le TLF présente une double définition s'appliquant d'une part (a) au type B : « mots de même origine mais de forme et de signification différente » avec des exemples de type C tirés de la huitième édition du *Dictionnaire* de l'Académie (*Académie 1932-1935*^s), et d'autre part (b) aux calques (catégorie du groupe A) présentés plus haut (2.1.2.4) :

2. LINGUISTIQUE

a) Mots de même origine mais de forme et de signification différente. *Les mots (...) sacrement et serment, rédemption et rançon, captif et chétif, natif et naïf sont des doublets (Ac.) :*

• *Poison et potion ; on appelle **doublets** ces mots de forme différente et de souche unique ; le second est venu doubler le premier soit à une époque assez ancienne, soit au cours des siècles ou tout récemment.*

GOURMONT, *Esthétique de la lang. fr.*, 1899, p. 17.

b) Mot étranger employé dans une langue et ayant le même sens qu'un mot indigène [...].

(TLF s.v. *doublet*)

En résumé, l'examen des ouvrages lexicographiques appelle deux constatations : d'une part l'abandon des appellations alternatives forgées au XIX^e siècle au profit du terme de doublet, évolution qui a eu tendance à renforcer la légitimité scientifique du concept (2.2.3.1), et d'autre part une focalisation sur un type hybride, c'est-à-dire une définition s'appliquant au groupe B mais illustrée majoritairement par des exemples du groupe C.

2.2.1.3 Définitions d'ouvrages généraux

Les manuels et ouvrages généralistes présentent le même profil définitionnel que les dictionnaires : une définition vague de type B, assortie d'exemples relevant généralement du type C¹³⁰. Dans leur *Précis de grammaire historique de la langue française*, Brunot et Bruneau montrent quelques réticences à utiliser l'appellatif *doublet*, qui apparaît entre guillemets dans le paragraphe sur les familles historiques (Brunot & Bruneau 1949 : 121 § 163). Une douzaine de paires de doublets de type C est mise en valeur, qui précède d'autres exemples, du type B, dont des emprunts aux langues romanes et à l'anglais (1949 : 151 § 198).

Le *Lexique de la terminologie linguistique* de Marouzeau présente une définition large de type B qui n'est illustrée que par des exemples du type restreint C, les calques et synonymes (type A) complétant l'article :

Doublet [*Doppelform, Dublette* || *Doublet, Alternative* || *Doppione, Allòtropo*].

On appelle d'ordinaire ainsi le **doublet étymologique**, qui est un mot de même étymologie qu'un mot de forme différente ; ainsi en fr. *natif* et *naïf* qui représentent l'un et l'autre lat. *nativum*.

On réserve le nom de **doublets syntactiques** aux formes interchangeables d'un même mot, dont le choix est déterminé par la place ou le rôle qu'on attribue à ce mot dans la phrase fr. un *bel* arbre, un *beau* livre.

Des synonymes approximatifs, surtout s'ils sont apparentés par la formation (lat. *reditus, reditio*), sont dits quelquefois **doublets de signification**.

(Marouzeau 1951 : 80)

Dans un autre ouvrage (1957 : 18-21), Marouzeau innove en présentant une liste d'une cinquantaine de doublets de type C, basée sur des critères chronologiques. Enfin certains ouvrages ne présentent que la définition du type C (Dubois *et al.* 2012 : 160)¹³¹.

Le terme de doublet est abondamment utilisé dans les grammaires historiques, manuels ou ouvrages généralistes, sans qu'il en soit toujours donné une définition explicite. Ainsi l'index de la *Grammaire historique* de Nyrop présente une large variété de types : doublets anglais, espagnols, italiens, latins, orthographiques, phonétiques, savants ou syntaxiques (Nyrop 1899-1930 : 1 : 457) qui ne sont précisés par aucune définition spécifique. L'utilisation du terme de doublet dans cet ouvrage dépasse d'ailleurs ces catégories et l'on y trouve également des doublets de genre (3 : 253-254 § 550-551), des doublets suffixaux de type *-aire / -ier* (3 : 147 § 299), des doublets provenant d'états de langue disparus (3 : 108 § 210 et 81 § 140), des formations analogiques de type *armure /*

¹³⁰ Pour un éventail plus large des définitions d'ouvrages généraux, cf. l'annexe C.

¹³¹ On notera que la notion de doublet brille par son absence dans des ouvrages de référence comme Ducrot & Todorov 1972 ; Ducrot & Schaeffer 1995 ; Bussmann 1996 ; Campbell & Mixco 2007, ce qui illustre bien le désintérêt pour cette notion au temps de la linguistique synchronique triomphante.

armature (3 : 152 § 314) ainsi que des variantes graphiques (1 : 98 § 95 2°) ou suffixales : *bouddhiste* / *bouddhaïste* (3 : 46 § 65).

Assez étrangement, la définition la plus claire et la plus structurée n'est pas à mettre au compte des monographies, mais à celui de l'ouvrage généraliste et normatif de Grevisse. À une définition large (type B) correspondent quatre types de doublets :

- a) héréditaire / savant (type C),
- b) emprunts dialectaux et aux langues étrangères,
- c) variation de l'étymon (cas, genre, nombre),
- d) doublets syntaxiques (A), réfections verbales (A), lexicalisation d'allographes, figements et doublets morphologiques.

(Grevisse 2008 : 151-152 § 146)

Le groupe b) est illustré par des emprunts dialectaux, romans, des doublets arabes et des chevaux de retour alors que le groupe c) aborde de manière concise le sujet délicat des doublets de cas, de genre et de nombre. Malgré sa concision et en dépit de certains détails discutables¹³², l'article présente un éventail presque complet des différents types de doublets lexicaux B et demeure l'un des essais de définition et de typologie les plus aboutis parmi les ouvrages généraux.

2.2.1.4 Paires archétypales

A la définition de Brunot & Bruneau citée plus haut s'ajoute un tableau d'une douzaine de couples de doublets :

<i>basoche</i> / <i>basilique</i>	<i>grimoire</i> / <i>grammaire</i>
<i>blâmer</i> / <i>blasphémer</i>	<i>hôtel</i> / <i>hôpital</i>
<i>chétif</i> / <i>captif</i>	<i>livrer</i> / <i>libérer</i>
<i>douer</i> / <i>doter</i>	<i>loyauté</i> / <i>légalité</i>
<i>entier</i> / <i>intègre</i>	<i>muer</i> / <i>muter</i>
<i>frêle</i> / <i>fragile</i>	<i>peser</i> / <i>penser</i>

(Brunot & Bruneau 1949 : 151 § 198)

Ce tableau est complété plus loin par quelques exemples de doublets dialectaux (*brochette* / *broquette*) et romans (*chef* / *cap* ; *deux* / *duo* ; *dame* / *duègne* ; *noir* / *nègre*) ainsi que des chevaux de retour via l'anglais : *exprès* / *express* ; *voter* / *vouer*¹³³. Grevisse met également en valeur un tableau d'une autre douzaine de couples héréditaires / savants :

¹³² Le dernier groupe d) apparaît comme un fourre-tout rassemblant des formations hétéroclites. Le premier groupe compte des doublets d'accentuation qui auraient pu être rangés sous le groupe c) et des formes analogiques proches de celles placées dans le groupe d).

¹³³ A cette liste s'ajoute également le couple *croyance* / *créance* quelques paragraphes plus haut (121 § 163).

<i>écouter / ausculter</i>	<i>nager / naviguer</i>
<i>délié / délicat</i>	<i>usine / officine</i>
<i>essaim / examen</i>	<i>poison / potion</i>
<i>façon / faction</i>	<i>prêcheur / prédicateur</i>
<i>mâcher / mastiquer</i>	<i>prison / préhension</i>
<i>naïf / natif</i>	<i>rançon / rédemption</i>

(Grevisse 2008 : 151 § 146 a)

Les autres types (B et même A) sont bien représentés dans le reste de son article. En revanche, les ouvrages de forme plus concise ou les définitions lexicographiques se contentent souvent de ne donner que des exemples de type C, malgré des définitions larges de type B (cf. annexe C).

Les doublets additionnés de ces deux listes forment un répertoire d'un peu plus d'une vingtaine de paires qui se retrouve presque invariablement dans la plupart des manuels, grammaires, histoires de la langue ou ouvrages de vulgarisation (cf. annexe C). La plupart sont déjà présents chez Catherinot (1.1.2.3) et plusieurs d'entre eux présentent des caractéristiques qui les rattachent à un sous-groupe particulier du type C (4.3.2.3)¹³⁴.

Si ces listes confirment la prédominance du groupe restreint C dans la définition du doublet lexical, elles ne sont pas exemptes de défauts, et des problèmes significatifs subsistent, qui sont rarement signalés : indifférenciation des formations françaises, des doubles emprunts ou des diverses influences analogiques (cf. 2.3.2 ; 2.3.3 et 4.3.1).

2.2.1.5 Les « véritables doublets »

Il reste à examiner une contradiction qui se fait jour dans plusieurs approches, et qui est déjà formulée explicitement dans l'ouvrage fondateur de Brachet (1868). Si la définition proposée par cet auteur fait la part belle aux doublets héréditaires / savants (type C), c'est à un autre groupe de doublets qu'est fait l'honneur d'une mise en exergue : « [...] ces doubles traductions populaires, qui sont à proprement parler les véritables doublets » (Brachet 1868 : 9)¹³⁵. Michaëlis suit son devancier sur ce point :

Die erste Klasse ist die wichtigste, weil sie für die Freiheit und die Schöpferkraft der romanischen Sprachen und gegen ihre geistige Armut an Bildungsmitteln spricht und ich stelle sie an die Spitze.

(Michaëlis 1876 : 155, cf. aussi 175)

¹³⁴ Pour un exemple récent, cf. Arrivé 2005 : « Les couples de mots de ce genre [*séparer / sevrer*] – les doublets – sont légion en français. Pensez à *livrer* et *libérer*, *mâcher* et *mastiquer*, *nager* et *naviguer*, etc. » (2005 : 130).

¹³⁵ Brachet donne les exemples de *camp / champ* et *plier / ployer*.

Ce dernier auteur argumente toutefois avec des doubles formes espagnoles. Paul (1909) a des vues similaires et propose même d'appeler les doublets héréditaires / savants des « pseudo-doublets » (Paul 1909 : 2 : 210), position qui se trouve critiquée par Menut (1922 : 26-27). Nous reprenons ici l'approche plus nuancée de Menut (*ibid.*) ainsi que celle de Gutiérrez¹³⁶ (1989 : 10-12) et Stala (2010 : 72) pour l'espagnol, qui voient dans le type C la catégorie prototypique.

Au cœur même de la définition du doublet se trouve donc une inadéquation entre la définition et le groupe d'unités censées l'illustrer de la meilleure des manières. Ce paradoxe, qui fait écho à la question posée par Saussure sur la validité du concept de doublets phonétiques (1.3.1.1), vient en partie de la représentation traditionnelle des doublets lexicaux. Le type des doublets relevant de clivages diatopiques ou diastratiques correspond davantage aux représentations communes de la gémination lexicale, qui y voient la bifurcation d'un lexème originel, alors que les doublets issus du clivage héréditaire / savant présentent une solution de continuité et un évident déséquilibre dans leur mode de formation (cf. 2.2.5).

Cette incohérence mineure mais significative illustre bien les inconséquences auxquelles mènent l'inadaptation et le manque de précision des définitions qui mêlent les types B et C, avec parfois des éléments empruntés à A. Il est nécessaire de préciser que le type particulier des héréditaires / savants (C) n'a pas toujours constitué la part la plus significative des doubles formes aux yeux des théoriciens.

2.2.2 Nécessité d'une définition opératoire

2.2.2.1 Impressionnisme sémantique

L'examen des définitions du lexème *doublet* dans différents types d'ouvrages nous présente un système bigarré. Sous son évidence apparente, le lexème *doublet* recouvre des phénomènes morphologiques et lexicaux forts différents. Si au départ le terme a été conceptualisé dans une optique diachronique, la linguistique synchronique s'en est emparée pour décrire des types de rapprochements sans rapport avec l'étymologie.

Son emploi dans le champ linguistique contemporain est de fait bien plus large que les aires qui lui sont attribuées par les principales définitions. Si bien que le seul trait commun à toutes les définitions demeure très vague : « tout élément entretenant un rapport avec un autre », ce rapport étant selon les cas phonétique, morphologique, sémantique ou lexical.

Dans les langues non romanes, on peut trouver des définitions très larges, allant jusqu'à inclure des cognats indo-européens (Skeat (1927 [1882] ; Allen 1908 ; Paraschkewow 2004 ; cf. 2.3.1.1). En langue française, si cette approche maximaliste a peu prospéré¹³⁷,

¹³⁶ Gutiérrez exclut de son étude les « falsos dobles » c'est-à-dire ceux qui n'appartiennent pas au type restreint C héréditaire / savant (Gutiérrez 1989 : 11-12). Il est vrai que cette restriction est en partie conditionnée par les dimensions de son étude. Notons que les doublets de genre et de cas sont intégrés à son corpus.

¹³⁷ Cf. toutefois le cas particulier de Regnaud (1.2.2.6). Hoenigswald (1983) établit une distinction entre cognats et doublets morphologiques.

différentes études (Nyrop 1899-1930 ; Reiner 1980) ont élargi la notion de doublet à un point où elle perd une grande partie de sa pertinence. Rares sont les auteurs qui ont proposé une restriction du corpus basée sur des définitions claires, l'euphorie des débuts de la « chasse aux doublets » ayant plutôt visé l'exhaustivité en ce domaine (1.2.3.1). La dernière étude en date plaide d'ailleurs encore pour un élargissement du champ sémantique :

En effet, plus on enregistrera de doublets, plus on affinera leur typologie (suivant les critères de l'histoire du lexique tels que : altérations phonétiques et morphologiques, emprunts, bifurcations sémantiques, compositions, dérivations, etc.) et plus la partie systématique de ces dictionnaires pourra servir d'introduction générale à la lexicologie historique de la langue considérée.

(Reiner 1990 : 1244a)

Un bon exemple de la confusion qui règne dans le domaine de la vulgarisation est donné par la définition Wikipédia du doublet lexical qui mêle les trois types A, B et C, recensant des paires simple / dérivé (*royal* / *régalien*), des diminutifs (*taverne* / *tabernacle*), des noms propres (*Thierry* / *Théodoric*), des réfections (*exploiter* / *expliciter*) ou des substitutions de suffixe (*enchantement* / *incantation*)¹³⁸.

2.2.2.2 Définition large vs restreinte (types A, B et C)

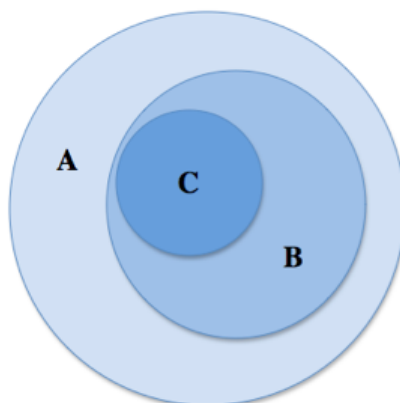
Les écueils méthodologiques présentés plus haut nous amènent à plaider pour une approche différenciée des différents phénomènes englobés sous l'appellation de doublet. Nous proposons de segmenter la définition générale en trois grands types¹³⁹ qui se trouvent dans un rapport d'inclusion : la définition la plus large (A) englobe B dans laquelle est incluse la définition restreinte C.

¹³⁸ http://fr.wikipedia.org/wiki/Doublet_lexical (consulté le 9 mai 2015).

¹³⁹ Il existe évidemment toute une gamme de possibilités entre l'attitude la plus restrictive et celle qui englobe une grande diversité de formations et des groupes intermédiaires pourraient encore être ajoutés.

<p>A : doublets linguistiques</p> <p>« tout élément linguistique en double »</p> <p>+ B</p> <p>+ C</p> <p>[+ pseudo-doublets]</p>
<p>B : doublets lexicaux : doublets au sens restreint I</p> <p>« n-uplets constitués de n lexèmes (x_i et x_i) qui remontent au même étymon »</p> <p>+ C</p>
<p>C : doublets étymologiques : doublets au sens restreint II</p> <p>« n-uplets constitués d'un lexème hérité du protoroman (x_i) et d'un ou plusieurs lexèmes empruntés au corrélat du latin écrit de cet étymon (x_i, x_i) »</p>

(Cf. tableau en annexe D).



Le type A représente l'approche maximaliste des doublets : « éléments linguistiques en double ». On y retrouve les principales catégories examinées sous 2.1.2 ainsi que les nombreux exemples d'emplois non spécifiques dans le champ linguistique pour désigner des phénomènes qui se présentent en double. Le type A inclut les doublets B (et donc C) et l'on peut légitimement placer dans ce groupe les pseudo-doublets, qui ne peuvent correspondre aux définitions restreintes B et C, de même que les doublets présentés dans les différentes annexes.

Le type B correspond au sens restreint I : « lexèmes de même étymologie présentant des sens et des formes distincts » ou plus précisément « n-uplets constitués de deux lexèmes (x_i et x_j) qui remontent au même étymon » (2.2.5.1). Le groupe V (3.1.2) peut être inclus dans le type B ou A selon les interprétations.

Le type C correspond à la définition la plus restreinte : « couple formé d'un lexème hérité du protoroman auquel correspond un lexème emprunté au latin » (2.2.5.2). Si le groupe des doublets héréditaires / savants (type C) constitue indubitablement le noyau des recherches et leur point de départ historique, il n'est en définitive qu'un type particulier et propre aux langues romanes (4.1.1) parmi les différents types regroupés sous B.

2.2.3 Terminologie

2.2.3.1 Les termes concurrents

Dès le départ, l'appellation de doublet a posé problème. De nombreux linguistes et grammairiens se sont montrés peu satisfaits par le choix terminologique de Catherinot et ont proposé d'en donner des équivalents qu'ils jugeaient moins sujets à confusion (cf. 1.2.1). Ce sont les travaux de Brachet (1868 : 7 ; 1871 : 1) qui ont définitivement imposé le terme en français, au détriment de concurrents plus spécialisés comme *dérivations divergentes* (Butet 1801b : XVIII ; Egger 1865 : 166-167), *bifurcations* (traduction de

l'EWRS [1853] et Diez 1863 ; 1872 [1836-1844])¹⁴⁰ ou *dittologies* (traduction de Heyse 1856), même si l'auteur convient que le terme a été mal choisi. Son inscription dans la tradition lexicographique depuis Littré a confirmé ce choix, laissant dans l'ombre les autres appellations, si bien que les travaux les plus récents ne remettent pas le terme en question (Reiner 1982 ; 1990).

Si *dérivations divergentes* s'applique avant tout au groupe C, *dittologies* et *bifurcations* correspondent grosso modo au type B¹⁴¹. Les grammaires de la fin du XIX^e siècle ont par ailleurs souvent regroupé les différents types de doublets (étymologiques, syntaxiques, parfois même les binômes synonymiques) et de variantes graphiques sous le terme générique de *synonymes*. Ainsi Darmesteter semble inclure les doublets étymologiques dans la catégorie générale des synonymes (Darmesteter 1950 : 139-141)¹⁴².

Les grammaires et les ouvrages à vocation scolaire usent d'autres appellations plus générales comme *couple*, *dipôle*, *paire* ou *happelourde*, qui s'appliquent généralement au type B. Enfin, le terme de doublon, bien que spécialisé dans le domaine monétaire, se trouve cité fréquemment dans les ouvrages non spécialisés qui décrivent ces phénomènes (types A et B).

2.2.3.2 Équivalents dans des langues autres que le français

Nombre d'études sur les doublets dans les langues romanes ont repris l'appareil conceptuel et la typologie mis en place par Brachet, non sans les critiquer.

Le terme *doppione* est connu de l'italien, mais celui-ci lui préfère les termes d'*allotropo* (Canello 1878¹⁴³ ; La Rosa 1907 ; Loporcaro 2004) ou de *dittologia*¹⁴⁴ (De Colle 1877). Le terme d'*allotropo* présente le désavantage de confondre sous cette appellation doublets étymologiques et allographes. On trouve également le néologisme *dimorphorema* dans le lexique de Springhetti (1962)¹⁴⁵.

L'espagnol utilise couramment le terme de *doblete* (Predmore 1946 ; Ortega 1982 ; Gutiérrez 1989) après avoir parlé de *formas divergentes* (Coelho 1873), également sur le modèle du français. Gutiérrez pose par ailleurs de manière pertinente les problèmes auxquels mènent des définitions trop étendues (1989).

¹⁴⁰ Diez utilise trois formulations qui évoquent le double cheminement des lexies : *Scheideformen*, *Doppelwörter*, *Doppelformen* traduites respectivement par *bifurcations*, *mots à double formes* et *formes distinctives*.

¹⁴¹ Les indications des types sont évidemment schématiques et les définitions ou typologies pures sont rares. Ainsi les formes présentées par Egger sont majoritairement de type C, mais s'y trouvent également des pseudo-doublets ou des doublets morphologiques (cf. 1.2.1.5).

¹⁴² La terminologie qu'utilise Darmesteter pour cerner les doublets est peu claire. Les doublets semblent faire partie des synonymes (1950 [1887] : 139) ou pas (*id.* : 141). Sur la catégorie assez vague de synonymie aux XVIII^e et XIX^e siècles, voir Gauger (1970).

¹⁴³ Canello a d'abord évoqué le phénomène de *polimorfismo* avant de se résoudre à parler de *divariati* puis d'*allotropi* à l'exemple de la chimie et de la physique (1878 : 285-286).

¹⁴⁴ Le terme de *dittologia* a l'inconvénient d'être parfois employé pour désigner les binômes synonymiques (2.1.2.6), ainsi Elwert (1954).

¹⁴⁵ « *Dimorphorema* = Altera forma, quam eadem vox recipit in sua evolutione phonetica vel morphologica (v. g. ital. *malinconia* et *melanconia*) » (Springhetti 1962 s.v. *dimorphorema*).

Si les langues romanes ont pu emprunter le concept français sans grande difficulté, il n'en va évidemment pas de même pour les idiomes non issus du protoroman. Le terme de doublet est pourtant largement utilisé en allemand ou en anglais. La distinction n'est pas toujours aisée à opérer, les mêmes termes étant souvent employés pour désigner les doublets romans de type héréditaire / savant (type C) aussi bien que les doubles emprunts ou doubles formations communs à la plupart des idiomes (type B).

L'anglais montre une plus grande homogénéité dans les termes employés, essentiellement *doublet* (Menut 1922 ; Hoenigswald 1983), plus rarement *cognate* dans un sens restreint (à l'intérieur d'un même idiome), mais celui-ci reçoit généralement une signification plus large employée dans les études indo-européennes¹⁴⁶. Des remises en question de la terminologie traditionnelle et des essais de typologie ont été esquissés récemment pour les doublets en langue anglaise (Bloomer 1998 ; Hegedüs 2010).

En ce qui concerne la duplication lexicale, l'allemand dispose d'un appareil conceptuel et terminologique particulièrement riche. Bon nombre d'études fondamentales sur les doublets français ont été réalisées en langue allemande (Michaëlis 1876 ; Neumann 1884 ; Thomsen 1890 ; Franz 1890 ; Wawra 1890 ; Reiner 1980), sans compter l'impulsion fondamentale de Diez et de ses disciples. La terminologie utilisée pour les doublets allemands est à peu près la même que celle employée pour les doublets français dans cette langue, ce qui n'a pas toujours contribué à éclaircir la typologie. En effet, les doublets en langue allemande sont essentiellement composés de doubles emprunts et ne correspondent donc qu'en partie aux doublets romans, et en aucun cas à ce qui en constitue le noyau (type C). Paraschkewow a fait le point sur les différentes appellations dans cette langue dans un dictionnaire récent (2004)¹⁴⁷ ; voici les principales dénominations pour les types B et C :

- *Doppelausdrücke* (Pott 1840)
- *Doppelformen* (Diez 1887^s [1853ⁱ] ; 1870^s [1836-1844ⁱ] ; Hey 1891 ; Wassileff 1958)
- *Doppelwörter* (Diez 1887^s [1853ⁱ] ; 1870^s [1836-1844ⁱ])
- *Scheideformen* (Diez 1887^s [1853ⁱ] ; Michaëlis 1876 ; Warnke 1882 ; Wawra 1889 ; Stenzel 1896)¹⁴⁸
- *Dittologien* (Heyse 1856)
- *Zwillingswörter* (Bechstein 1863 ; Behaghel 1878)
- *Dubletten* (Wawra 1890 ; Reiner 1982)¹⁴⁹
- *Scheidewörter* (Thomsen 1890 ; Schuchhard 1936)

¹⁴⁶ Voir également une recension dans Menut (1922 : 24 n. 6). Le cas de l'anglais est un peu particulier dans la mesure où les doublets de cette langue comportent, parmi des formations typiquement germaniques (fonds d'origine scandinave vs fonds anglo-saxon), une sous-section proche des doublets héréditaires / savants essentiellement due aux emprunts au français et à l'anglo-normand (cf. 2.3.3.1 ; 4.1.1.4). On en trouve de nombreux exemples dans Skeat (1882) et Allen (1908). Les célèbres couples sémantiques du type *pig* / *pork* ou *ox* / *beef* sont parfois aussi appelés doublets.

¹⁴⁷ Le dictionnaire de Paraschkewow est basé sur une définition maximaliste du doublet, intégrant des doublets de morphèmes, des allographes (appelés *doublets morpho-sémantiques*), des cognats remontant à l'indo-européen, des déonomastiques, des formations analogiques, des calques, ou encore certains cas de polysémie.

¹⁴⁸ Pour la différenciation entre *Scheideformen* et *Doppelformen*, cf. Michaelis (1876 : 84-85 ; 166-167).

¹⁴⁹ Les premières études présentent *Dubletten*, cf. Reiner (1990 : 1242b).

- *Wortspaltungen* (Andresen 1891)

2.2.3.3 Choix terminologique

Nous plaiderions volontiers en faveur d'une appellation distincte pour les catégories A, B et C, ou du moins pour l'adjonction d'une épithète au terme générique de doublets, qui permette de lever toute ambiguïté :

Type A : doublets linguistiques¹⁵⁰

Type B : doublets lexicaux

Type C : doublets étymologiques

Ces précisions adjectivales¹⁵¹ pourraient éviter bien des confusions, mais le terme de doublet a pour lui une longue tradition dans les grammaires et ouvrages de référence. À tout le moins serait-il bénéfique d'éviter l'usage généraliste du terme de doublet au sens A, les phénomènes regroupés sous l'appellation de doublets lexicaux (B) étant déjà suffisamment variés et complexes. Au besoin, on peut toujours parler de doublons, aux références bien moins chargées.

2.2.4 Métaphores liées au concept de doublet (types B et C)

2.2.4.1 Divers types de formulation

La plupart des définitions reposent sur un même schéma de base équivalant à « deux lexèmes qui remontent à un même étymon »¹⁵². Or, pour exprimer le rapport étymologique qui lie chacun des lexèmes à l'étymon, les termes restent vagues. Catherinot évoque les « diverses traductions du même nom » (1683 : 1), alors que Brachet préfère l'expression de « doubles dérivations d'un même mot » (1868 : 7)¹⁵³.

Les définitions – même spécialisées – du doublet demeurant assez lâches, les métaphores utilisées pour représenter ces objets linguistiques ont pris davantage d'importance. Celles-ci n'ont malheureusement pas toujours contribué à éclaircir le phénomène. Divers types de champs sémantiques ont été sollicités. Littré donne des images d'une rivalité quasi féodale :

¹⁵⁰ Et de préférence le terme approprié pour les doublets vus en 2.1.2.

¹⁵¹ Il s'agit de simples propositions susceptibles d'être modifiées ultérieurement au profit d'appellations encore moins équivoques. Dans l'idéal, la discussion devrait évidemment se tenir au niveau roman.

¹⁵² Parfois même, par une ellipse abusive, les doublets sont désignés comme constituant la même lexie : « mots qui, étant les mêmes au fond [...] » (Littré 1873-1877 : [1864] s.v. *doublet*) ou encore, toujours chez Littré : « les procédés de la langue populaire et de la langue savante sont tellement différents, que *chétif* et *captif*, qui sont pourtant le même mot, marchent côte à côte sans se reconnaître » (1986 [1880] : 21-22 s.v. *chétif*).

¹⁵³ Brachet reprend également le terme de Catherinot, mais à propos des seuls doublets héréditaires : « ces doubles traductions populaires, qui sont à proprement parler les véritables doublets » (Brachet 1868 : 9).

Pour lever la difficulté, je suis porté à penser que *délié* est contemporain de *deljé* ou *deugyé*, que celui-ci a eu la prépondérance aux douzième et treizième siècles, et que, dans la période suivante, *délié*, qui était seulement éclipsé, a reparu et a complètement banni son rival.

(Littré, préface à Brachet 1867 (1868²) : X)

Quant à Marty-Laveaux, il propose une vision fluviale des rapports entre les fonds héréditaire et savant en français :

Toutefois, malgré l'ancienneté des premiers termes transcrits du latin, les deux courants de langage, qui résultent de la formation populaire et de la formation savante, sont restés distincts à certains égards, comme les eaux de deux rivières qui se réunissent sans se confondre.

(Marty-Laveaux 1872 : 60)¹⁵⁴.

Mais les deux champs sémantiques les plus souvent convoqués pour illustrer les doublets appartiennent aux domaines de la filiation et de la bifurcation, qui se rejoignent dans la figure schleicherienne de l'arbre généalogique.

2.2.4.2 Métaphores de la filiation

Les métaphores de la filiation, de la fraternité ou de la gémellité ont constitué le fonds de commerce de la description des doublets lexicaux dans la période historiciste (seconde moitié du XIX^e siècle). Elles sont présentes dès l'origine, puisque Catherinot use et abuse de la métaphore : « nocés », « aînés », « cadets » ou encore « tiges d'une infinité de familles » (Catherinot 1683 : 1). Par la suite, elles abondent dans la plupart des travaux spécialisés (Luce 1863 : 50, 58 ; Brachet 1868 : 32 ; Michaëlis 1876 : 153-154)¹⁵⁵ de même que dans les ouvrages de vulgarisation (cf. annexe C). En voici quelques illustrations :

Les formes correspondantes et jumelles ainsi mises en regard ressemblent assez à ces frères, comme on en voit dans certaines familles, dont les différences de caractère s'éclairent les unes les autres et servent à pénétrer plus profondément dans l'esprit héréditaire, dans le génie essentiel de la race. L'étude si curieuse des doublets n'a donc pas seulement une importance théorique et historique de premier ordre ; l'utilité pratique qu'on peut en retirer est incontestable. [...] en philologie, sans une exploration minutieuse des couches successives, et, pour ainsi dire, des assises superposées des mots, il est impossible de connaître à fond la constitution d'une langue.

(Luce 1863 : 58)

¹⁵⁴ Voir aussi Luce (1863 : 58).

¹⁵⁵ Les termes mêmes reflètent cette conception (*Zwillingswörter*, *Zwillingsformen*, *cognat*).

[...] si par un accident indéterminé l'ancienne forme *pel* avait persisté parallèlement à la forme *peau*, cette persistance aurait donné lieu à un doublet. – C'est ce qui est arrivé pour un certain nombre de mots qui coexistent à un degré de maturité, et pour ainsi dire d'âge différent.

(Brachet 1868 : 32)

Ou à propos des triplets *poulpe* / *pieuvre* / *polype* :

Les frères ne se ressemblent pas toujours. Ici, le « petit dernier » n'a guère qu'un air de famille avec les deux aînés : en revanche, c'est le portrait craché de son père.

(Bernelle 1965b : 429)

Le doublet comme paire familiale répond, sur le plan lexical, aux représentations traditionnelles du passage du latin (langue mère) aux langues vernaculaires (langues filles)¹⁵⁶, qui s'exacerbent au long du XIX^e siècle, où la science de la filiation des mots (étymologie) est souvent comprise comme une entreprise généalogique¹⁵⁷. Ces images restent cependant très évasives quant aux types de rapports étymologiques qui lient les lexèmes à leur étymon.

2.2.4.3 Métaphores de la bifurcation

La catégorie d'images la plus fréquemment employée relève du domaine de la bifurcation (végétale, fluviale ou routière), non sans rapport avec celui de la filiation puisque la métaphore végétale est fréquemment utilisée en généalogie. Brachet, qui reprend le terme de *bifurcation* à Diez (cf. 1.2.1.3) : « par sa définition même, le doublet est la bifurcation d'un même mot » (Brachet 1868 : 49), fera de nombreux émules tant chez les spécialistes (cf. par exemple Michaelis 1876 : 158) que chez les vulgarisateurs (parmi de nombreux exemples : Aubertin 1874 : 75-76 ; Gourmont 1899 : 17).

Ces images de la germination lexicale, que l'on peut schématiser en bâton de sourcier (une souche unique donnant lieu à deux lexèmes de forme et de sens différents) procèdent en grande partie du modèle généalogique / génétique initié par Schleicher.

¹⁵⁶ La métaphore de la langue française fille de la langue latine est abondamment filée chez Littré (Chaurand 1983). Elle dépend de la manière dont on conçoit les rapports entre le latin et les langues romanes, ou entre le latin classique et le latin vulgaire (ou le protoroman). Ainsi le latin classique peut être interprété par certains comme langue sœur du latin vulgaire, par d'autres comme langue mère. Sur la contradiction entre ces schémas interprétatifs, cf. Dardel (1987) et Mańczak (1987), qui adoptent des positions opposées.

¹⁵⁷ Dans un domaine proche, Cerquiglini va plus loin encore : « La philologie est une pensée bourgeoise, paternaliste et hygiéniste de la famille, qui chérit la filiation, pourchasse l'adultère, s'effraie de la contamination » (1989 : 76). Sur l'hypothèse de la parenté génétique et la discussion des modèles linguistiques, voir Thümmel (1983) et Guillorel (1993 : 124-125).

L'arbre généalogique schleichérien, établi sur le modèle de celui des espèces de Darwin¹⁵⁸, demeure la figure privilégiée de la linguistique de la seconde moitié du XIX^e siècle parmi d'autres métaphores organiques¹⁵⁹ :

A voir l'épanouissement merveilleux des quelques radicaux primitifs, d'où sont sorties les unes après les autres les formes si variées et si nombreuses des langues achevées, comme le sanskrit ou le grec, on peut en comparer l'évolution à celle du gland devenu le chêne, dont les rameaux, partis du même tronc, se déploient de toute part et se multiplient à l'infini.

(Regnaud 1888 : 331-332 ; cité par Desmet 1996 : 359)

Certes l'utilisation de métaphores végétales pour décrire des phénomènes de langue (*racines*, *radicaux*) est un procédé traditionnel qui dépasse le cadre de la linguistique naturaliste¹⁶⁰. Il n'en reste pas moins que c'est par l'entremise de Schleicher que se sont développées et systématisées les schématisations en arbre dans les sciences du langage, précisément à la période où la recherche sur les doublets connaît sa plus grande faveur (Auroux, Bernard & Boulle 2000 : 165)¹⁶¹. Il faut bien sûr distinguer entre les représentations de la langue à grande échelle et celles de la duplication à l'échelle lexicale, mais ces rapprochements sont assez frappants.

Cette représentation de la scission d'un lexème à l'intérieur d'une même langue a ses limites. Si le modèle de la divergence peut sembler adéquat pour les doubles formations héréditaires (3.2.1)¹⁶², pour la distinction de variantes (2.3.3.3) ou dans une certaine mesure pour les doublets qui procèdent de la variation de l'étymon (2.3.2.1), il rend difficilement compte de la duplication lexicale de la majorité des cas du type B (doubles emprunts). En effet, la plupart des doublets font intervenir plusieurs idiomes ou variétés d'idiomes (emprunts dialectaux, romans, non romans, latinismes, cf. 3.1.5), ce que peine à rendre l'image un peu trop simple de la bifurcation.

¹⁵⁸ Sur le développement de la figure de l'arbre des langues, voir Auroux, Bernard & Boulle (2000 : 164-168) ; Desmet (1996 : 73-74, 79, 254-257). Sur l'influence – à relativiser – de Darwin sur Schleicher, voir Desmet (1996 : 77-78, 256) et Bergounioux (2002 : 12-14).

¹⁵⁹ Sur les ambivalences du terme *organisme* (qui a le sens de « système » au XVIII^e siècle) et l'influence de Humboldt, voir les remarques nuancées d'Auroux, Bernard & Boulle (2000 : 159) ; cf. aussi Desmet (1996 : 360). Sur les controverses entre Paris, Bréal, Darmesteter autour de la conception organiciste de la langue, outre Desmet (1996), voir aussi Nicolas (1980) et Desmet et Swiggers (1992 : 104-105 et n. 25).

¹⁶⁰ Sans parler de l'association des métaphores végétales à la généalogie qui remonte à la nuit des temps, ou du moins à l'arbre de Jessé. Récemment, Raible (2001) a pu réactualiser le parallèle entre linguistique et génétique.

¹⁶¹ Sur la position particulière de Brachet par rapport à Schleicher et au courant naturaliste en France, cf. Desmet (1996 : 1, 80-81, 260, 346-347). On retrouve une position intermédiaire, entre comparatisme et naturalisme, chez trois linguistes qui se sont intéressés aux doublets : Brachet, Darmesteter et Bréal (cf. Desmet 1996 : 80-81, 260). Pour ce dernier, cf. également Aarsleff (1979). Le concept organique de l'histoire d'une langue est exposé par Brachet dans son *Dictionnaire étymologique* : « En constatant que les mots ont une croissance et une histoire, et qu'ils subissent comme les plantes et les animaux des transformations régulières, – en constatant enfin que là, comme partout, la loi règne, et qu'on peut sûrement formuler des règles de dérivation d'une langue à l'autre, – les philologues modernes ont fondé sur des bases durables l'étymologie comparée, et fait une science de ce qui semblait condamné à rester dans le domaine de l'imagination et du caprice individuel » (1870 : XXVII). Et dans sa *Grammaire historique* : « La nature ne procède point par sauts brusques mais par de lentes modifications ; cet axiome est aussi vrai pour les langues, ce quatrième règne de la nature » (1867 : 68).

¹⁶² Et l'on retrouve alors la critique de Saussure et les discussions autour des limites du modèle néo-grammairien (1.3.1.1).

Pour ce qui est du groupe restreint des doublets héréditaires / savants (type C), la mise sur le même plan des deux branches du rapport étymologique (évolution héréditaire et emprunt savant) présente la même difficulté (cf. 2.2.5.2 ; 4.2.1.1). L'image de la greffe¹⁶³ ou du marcottage semble à cet égard plus appropriée, ou, à tout prendre, celle plus contemporaine du clonage ou du vieillissement différentiel des jumeaux d'Einstein. Pour ce groupe de doublets particulier aux langues romanes, la métaphore de la bifurcation peut être appropriée, mais c'est alors du point de vue du latin et au niveau macrostructural qu'il faut la poser¹⁶⁴.

Plus généralement, les images de la bifurcation, n'étant représentatives que de sous-espèces particulières du type B, ont pu contribuer à entretenir une certaine confusion¹⁶⁵.

2.2.4.4 Pertinence des analogies

Les métaphores de la bifurcation ou de la filiation ont leurs limites. Vues d'assez loin, ces représentations peuvent apparaître satisfaisantes et même séduisantes, mais les problèmes ne tardent pas à surgir lorsqu'on confronte ces modèles à des cas particuliers de doublets.

Les représentations de la gémination lexicale du type « deux lexèmes de même étymon » ou « deux lexèmes de même étymologie » pèchent par simplification concernant le rapport à l'étymon ou le rôle éventuel d'influences analogiques. Une définition comme celle de l'Académie à propos du type C : « mots provenant d'une même origine, dont l'un a pris une forme populaire et l'autre une forme savante » (*Académie* 1992-^o [1992] s.v. *doublet*), centrée sur une évolution finalement abstraite de l'étymon, laisse dans l'ombre le rapport étymologique et le fonctionnement réel des processus à l'origine de la plupart des items du type C.

La réunion de différents types de rapports étymologiques (héritage, emprunt, calque) sous une même définition et l'emploi de métaphores similaires pour des phénomènes différents ont finalement concouru à l'anarchie classificatoire actuelle. L'inadéquation des représentations traditionnelles au type restreint C est notamment à l'origine de nombreux contresens sur les doublets. Comme nous le verrons, l'interférence du phénomène de la lexicalisation de variantes (2.3.3.4 et 3.4.1) n'a pas contribué à éclaircir le phénomène.

Le doublet lexical est une notion éminemment liée à la représentation, puisqu'il n'existe que par la mise en rapport de deux items lexicaux qui présentent un rapport étymologique.

¹⁶³ Cf. Guiraud : « Il se forme un français cultivé qui est un véritable greffon latin enté sur la souche nationale » (1986 : 15).

¹⁶⁴ Ainsi Dardel à propos du clivage diastratique apparaissant entre *litterati* et *illitterati* : « Il s'est produit dans le latin antique une bifurcation typologique en une norme qui conserve les structures synthétiques héritées et une norme protoromane qui tend vers une structure analytique, ce qui a créé, dans le latin global une situation sociolinguistique diglossique complexe et instable, dont les effets se manifestent encore de nos jours dans le contraste entre le latin écrit (savant) et les parlers romans (2011 : 19-20 ; cf. aussi 2009 : 24).

¹⁶⁵ C'est sans doute cette disphorie entre objet et représentation qui explique les timides tentatives de rectification de Brachet à propos des « véritables doublets », ces doubles formations populaires dans lesquelles il voit les entités prototypiques du doublet (Brachet 1868 : 9), ou du moins celles qui se conforment davantage à la définition (cf. 2.2.1.5).

La catégorie C, qui constitue le socle et l'origine des doublets romans, est par là tributaire des modèles théoriques qui conceptualisent la naissance des langues romanes (*Stammbaumtheorie* ou *Wellentheorie*) et pose de redoutables questions liées à l'interprétation de la transition du latin aux langues romanes¹⁶⁶. On touche ici aux limites de la possibilité de métaphorisation concernant des phénomènes complexes dont la saisie par des images organiques ne peut rendre compte avec suffisamment de précision.

Comme on pouvait s'y attendre pour une notion largement abandonnée par la recherche linguistique au XX^e siècle, le doublet en est resté à des représentations redevables de l'étymologie-origine davantage que de l'étymologie-histoire (cf. 1.3.2.1), les ouvrages de vulgarisation se contentant le plus souvent de reproduire les définitions et associations habituelles, sans que soit remise en question la validité de tels schémas.

2.2.5 Essai de modélisation des doublets lexicaux (types B et C)

2.2.5.1 Type B (général)

Pour voir un peu plus clair, et afin de mieux saisir la spécificité du type C, inclus dans B mais présentant de nombreuses particularités, un essai de formalisation élémentaire nous a semblé indispensable. Dans la définition usuelle du type B :

deux lexèmes issus d'un même étymon
--

chaque terme de l'énoncé pose un certain nombre de difficultés conséquentes. Ainsi :

deux : problème de nombre (cf. 2.3.4.1)

lexèmes : statut du lexème (cf. 2.3.2 ; 2.3.3)

issus : modalités de la relation étymologique ; importance des mécanismes analogiques (cf. 2.3.2.4), pseudo-doublets (2.3.2.5) (cf. 4.2 ; 4.3 pour le type C)

même : identité de l'étymon (4.2.1.1)

étymon : variation de l'étymon (2.3.2.2)

Les doublets sont traditionnellement présentés comme suit :

¹⁶⁶ Notamment les conflits de représentations qui ont cours en linguistique historique entre latinistes et romanistes (rapport de filiation entre la protolangue et les langues-filles ; transition du latin au roman). Sur les difficultés de la *Stammbaumtheorie* et de la *Wellentheorie* à rendre compte des variations diastratiques, cf. Dardel 1996 : 3-4.

$$\boxed{x_1 / x_2 \} X}$$

ou plus généralement, si l'on considère les triplets, quadruplets ou n-uplets (cf. 2.3.4.1) :

$$\boxed{x_1 / x_2 / \dots x_n \} X}$$

Cette schématisation générale reste bien imparfaite¹⁶⁷ et rend mal compte de la diversité des types de formation qu'englobe le type B :

- doublets issus de la variation de l'étymon (3.1.2)
- doubles issues héréditaires (3.3.1)
- doubles emprunts (3.3.3)
- matrices onomatopéiques (2.3.3.7)

Chacune de ces catégories peut en effet répondre à des schémas particuliers, où l'étymon et le lien étymologique n'ont pas la même valeur. Nous nous concentrons ici sur les difficultés inhérentes à la schématisation du type C, étant du reste bien conscient que chacun des types de l'ensemble B peut présenter des problèmes aussi complexes que ceux auxquels nous réservons une analyse plus approfondie.

2.2.5.2 Type C (restreint)

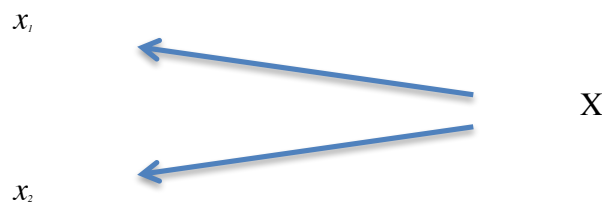
Le type C, bien que ressortissant généralement au même type de définition que le type B (qui l'inclut), présente des aspects qui demeurent irréductibles à la généralisation. Nous procéderons en quatre temps :

- 1) Modélisation triangulaire traditionnelle
- 2) Différenciation du type de relation étymologique
- 3) Pertinence d'une modélisation à quatre éléments
- 4) Nécessité d'un diasystème subsumant les deux étymons

¹⁶⁷ Nous utilisons la barre oblique pour les doublets, quoique le lien entre x et x puisse être aussi présenté à l'aide d'un trait d'union (Brachet 1868 ; Thomsen 1890 ; Wawra 1890) ou d'une simple mise en regard typographique (Michaëlis 1876 ; Menut 1922). L'accolade nous a semblé le signe courant le plus à même de transcrire la duplication lexicale. Quant au signe <, généralement utilisé pour symboliser l'héritage, nous l'employons avec un e souscrit lorsqu'il s'applique à un emprunt, plutôt que d'utiliser un nouveau signe.

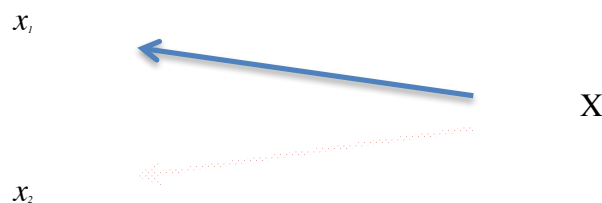
1) Modélisation triangulaire traditionnelle. Le schéma classique présente une relation triangulaire associant deux (ou n) lexèmes à un étymon unique. Ce schéma a le grand désavantage de ne pas différencier les modalités du rapport étymologique, c'est-à-dire, pour le type qui nous occupe, l'héritage pour le lexème héréditaire et l'emprunt pour le lexème savant. La relation qui unit x_i et x_j à X est en effet capitale dans ce contexte, et leur mise sur le même plan par un signe graphique ou une simple mise en regard est trompeuse.

schéma 1 :



2) Différenciation du type de relation étymologique. Il est donc préférable de substituer à ce modèle qui présente une égalité des branches – acceptable pour certains doublets du type B mais inadaptée au type C – un modèle qui différencie explicitement le type de relation étymologique. Dans le cas d'un lexème héréditaire, le lien avec l'étymon protoroman est supposé continu, évolutif et graduel, alors que l'emprunt savant suppose une brisure et une adaptation dans la langue-cible. Nous arrivons donc à un schéma qui présente deux branches distinctes à partir de l'étymon :

schéma 2 :



3. Pertinence d'une modélisation à quatre éléments. Cette notation semble déjà plus adéquate, mais il reste à interroger la pertinence du schéma triangulaire. Le schéma 2, qui présente un X unique, fait fi des variations diachronique, diatopique et distratique auxquelles peut être soumis le lexème. Il pose un étymon « idéal » qui représente une simplification. Celle-ci tient essentiellement à la perception qui a longtemps prévalu d'un latin relativement stable, homogène et orienté vers l'écrit (4.2.1.1).

Ici se pose une question essentielle : est-on bien sûr que l'étymon postulé en protoroman par la méthode de la reconstruction est équivalent à l'étymon écrit du latin classique (4.1.2.1) ? Ne faudrait-il pas plutôt postuler un schéma à quatre éléments ? On peut donc poser $*/x_i/$ du latin spontané et oral (protoroman) aboutissant au lexème héréditaire x_i , et X_i du latin soutenu et écrit (de l'Antiquité ou, dans certains cas, du Moyen Âge voire de la Renaissance ou de l'époque moderne) dont l'emprunt donne x_i .¹⁶⁸

Le « miroir » que tend la langue latine à la langue vernaculaire est en effet mouvant. Le schéma triangulaire postule que le lexème X est stable, et donc non soumis à la variation diachronique. Plus encore, le schéma ne prend pas en compte la variation qui a pu affecter le latin écrit. Or l'emprunt se fait à un moment t , dans lequel l'emprunteur a une certaine idée du système latin en général et du lexème X_i en particulier. La matrice de x_i est donc X_i , le lexème de la langue-source à l'instant t de l'emprunt. Il faut en effet compter avec les divers stades d'évolution du latin écrit (renaissance carolingienne, humanisme, latin scientifique, cf. 4.2.2.1).

L'intégration de la variation (cf. le modèle tridimensionnel de Dardel 2009) au sein du diasystème latin nous amène à présenter le schéma modifié suivant :

$$x_i / x_i \} X (X_i \sim X_i)$$

ou plus précisément :

$$x_i <_h */X_i/$$

$$x_i <_e X_i$$

où

x_i : lexème héréditaire

x_i : lexème emprunté

$*/X_i/$: étymon protoroman (oral)

X_i : étymon latin (écrit) (latin à l'instant t de l'emprunt)¹⁶⁹

$<_h$: héritage

$<_e$: emprunt

\sim : rapport de corrélation

¹⁶⁸ L'origine des doublets de type C est donc intimement liée à la représentation que l'on se fait de la transition latin > roman. Ici se confrontent des interprétations différentes : successivité (Mańczak 1987) ou colatéralité (Dardel 1987) et certains doublets ont pu être utilisés comme arguments dans les deux camps (cf. 4.3.2.3 et conclusion).

¹⁶⁹ Nous notons le lexème de la langue-source X_i en majuscule afin de le distinguer de l'emprunt x_i qui en est fait dans la langue-cible. Dans les exemples et dans l'inventaire, les lexèmes du latin écrit sont présentés en italique.

évolution : -----

emprunt : - - - - -

Exemple :

chaîne <_b */ka'ten-a/

catène <_c *catena*

Les questions se posent alors en ces termes :

- 1) quel rapport entretiennent */X_i/ et X₂ ?
- 2) est-il possible de postuler un type X subsumant */X_i/ et X₂ ?

4. Nécessité d'un diasystème subsumant les deux variétés linguistiques auxquelles appartiennent les étymons. On le voit, le modèle triangulaire traditionnel se disloque dès lors que les éléments sont envisagés en des termes plus précis. Toutefois la notion même de doublet postule à un moment ou à un autre une identité de l'étymon, et un schéma à quatre parties fait perdre à la notion de doublet une grande partie de sa pertinence. Le modèle tridimensionnel du latin global (Dardel 2005 ; 2009) se révèle d'un apport judicieux pour l'articulation de la variation aux doublets.

L'équivalence ou l'identité de */X_i/ et X₂ constitue en effet le problème nodal de toute définition des doublets (C et dans une moindre mesure B). On peut considérer que l'identité de l'étymon est acceptable dans le cadre élargi du latin global, ou du moins dans celui du latin de l'Antiquité (cf. 4.2). Les étymons */X_i/ et X₂ constituent ainsi des corrélats dans le cadre d'un même diasystème latin¹⁷⁰.

Cette équivalence, qui est parfois problématique (4.1.1.1 ; 4.2.1.1 ; 4.2.2.1 ; 4.2.2.2), permet de sortir de l'aporie et de conserver la notion de doublet.

¹⁷⁰ La perception du lien entre ces corrélats (coprésence ou successivité) est ici liée à la représentation plus générale de la transition latin > roman et du statut du latin parlé. Cf. 4.2.1.2 pour l'approfondissement de cette question.

$$\begin{array}{c} x_1 <_h * / X_1 / \\ \sim \\ x_2 <_e X_2 \end{array}$$

schéma 3 :

$$\begin{array}{c} x_1 < \text{-----} * / X_1 / \\ \sim \\ x_2 < \text{-----} X_2 \end{array}$$

2.2.6 Nombre de doublets

2.2.6.1 L'élément ou la paire

Un problème presque congénital au concept de doublet a longtemps contribué à troubler les estimations numériques. En effet, par une malice sémantique, le terme semble avoir eu dès son apparition un double sens. *Doublet* signifie-t-il la paire ou l'un des deux éléments qui forment cette paire ?

- 1) « élément d'une paire de doublets (x_1 ou x_2)
- 2) « paire de doublets » (x_1 et x_2)

Reiner a bien cerné le problème :

En raison de l'idée de dualité que contient le terme de doublet, celui-ci a été employé dans plusieurs recueils de doublets pour désigner une paire de mots homonymes plutôt que chacun des deux continuateurs de la base commune pris isolément » [il donne un exemple de Brachet pour doublet « couple »]

(Reiner 1990 : 1242a)¹⁷¹

Le cas le plus général reste la première option¹⁷², mais la seconde est également attestée dans certains manuels (ex. Dubois *et al.* 2012 : 160, cf. annexe C) et plusieurs auteurs usent du terme dans les deux sens. C'est le cas de Brachet, qui utilise parfois le singulier pour décrire le couple : « le doublet *mica, mie-miche* » (Brachet 1871 : 4-5)¹⁷³. Cette

¹⁷¹ Reiner utilise *Dublette* pour chaque élément dont il existe un correspondant (*herkunftsgleiches*) et *Dublettenpaar* pour la paire (1980 : 3-4).

¹⁷² La définition du *Petit Robert* (2012) est d'ailleurs explicite à ce sujet (cf. 2.2.1.2).

¹⁷³ Voir aussi : « *pâtre* et *pasteur* ne peuvent former un doublet » (1868 : 14 n. 1) ; « il en est de même du doublet *païen-paysan* proposé par Max-Muller [...] » (1871 : 12).

ambiguïté a grevé la plupart des recensements proposés depuis Brachet (1868), puisqu'il n'est jamais explicitement spécifié si le nombre s'applique aux paires (ou davantage) de lexèmes ou à leur nombre total.

Pour désigner de manière précise l'ensemble $x_i + x_j$, il semble qu'il faille se résoudre à des expressions du type « paire de doublets » qui, bien que pouvant sembler redondantes, ont le mérite d'évacuer toute ambiguïté.

Nous garderons ici l'usage majoritaire : doublet = élément simple (x_i ou x_j) : « *crypte* est le doublet de *grotte* » (3.2.3.3). L'ensemble des doublets (x_i et x_j) est désigné soit par le pluriel, soit par la locution « paire de doublets » lorsque le contexte peut prêter à confusion. Enfin, nous réservons parfois l'usage du singulier pour le concept : le doublet étymologique en tant que phénomène de duplication lexicale.

2.2.6.2 Doublets, triplets, n-uplets

Une autre difficulté a sérieusement remis en question l'utilisation du terme de doublet. Employer *doublets* pour des formations qui contiennent des éléments triples, quadruples ou n-uples constitue un évident solécisme, le terme étant étymologiquement lié au nombre deux.

Brachet est conscient du problème (Brachet 1871 : 1), comme la plupart de ses successeurs. C'est pour cette principale raison que Michaelis (1876 : 165-167) et Thomsen (1890 : 24) considèrent que le terme est inadéquat¹⁷⁴. Menut, qui juge le terme *infelicitous*, rappelle quelques-uns des ersatz proposés par les spécialistes de différentes langues, se montrant néanmoins résigné quant à la pérennité de cette appellation si mal choisie (Menut 1922 : 24 et n. 16).

L'usage de *triplets* pour des « doublets » à trois composants, de même que *quadruplets*, *quintuplets*, etc., est bien attesté¹⁷⁵. En toute rigueur, il conviendrait de parler de *n-uplets*¹⁷⁶ pour intégrer toutes les formes, mais cette appellation n'est pas très commode. Nous garderons dans cette étude les termes de *doublets* et de *paires de doublets*, tout en étant conscient du caractère parfois abusif de ces appellations.

2.2.6.3 Estimations du nombre

¹⁷⁴ Dans son compte rendu (1868 : 1425), Tobler se prononce en faveur de *dittologie* qu'il reprend à Heyse (1856). Ce problème a également été signalé pour l'espagnol – où les triplets sont particulièrement abondants – par Gutierrez (1989 : 9 et n.). L'auteur y propose une argumentation pour le maintien du terme : on peut admettre que les n-uplets soient appelés des doublets si l'on considère que chacun des éléments x_i vient doubler x_j .

¹⁷⁵ Les différentes configurations de n-uplets peuvent toutes être réduites à des assemblages de doublets. A peu près tous les cas de figure sont possibles à partir des types présentés dans la typologie (chapitre 3). Un classement par nombre d'éléments (doublets, triplets, quadruplets, etc) est intéressant du point de vue de la curiosité étymologique, mais ne présente qu'un intérêt limité d'un point de vue scientifique.

¹⁷⁶ A *n-plet* qui pourrait sembler plus conforme, nous avons préféré le terme de *n-uplet*, qui a l'avantage d'être utilisé dans la théorie des ensembles.

Le décompte de la population de doublets est évidemment fonction de la définition que l'on donne de ces objets lexicaux. Le nombre peut varier de quelques centaines (à ne considérer que les doublets du type C) à plusieurs milliers si l'on y ajoute les pseudo-doublets, les cognats ou les formations onomastiques.

Pour le type B général, Catherinot (1683) dénombre 160 paires de doublets (noms propres compris) alors que Brachet (1868) arrive à un peu plus de 800 paires (1868), auxquelles s'ajoutent 300 paires dans son *Supplément* (1871) (Brachet 1871 : 1). Un peu plus tard, Robert (1886) en recense 1 100 et Thomsen (1890) plus de 2 000¹⁷⁷, leurs inventaires reposant largement sur ceux de Brachet (1868 ; 1871), dûment complétés par Michaëlis (1876). Menut, qui propose une des sélections les plus restrictives, estime le nombre à 500 paires de doublets, mais les limites chronologiques qu'il pose ne sont pas toujours très bien définies (Menut 1922 : 31). Les estimations les plus récentes (Grevisse 2008 : 151 § 146) se contentent généralement de reprendre les chiffres avancés par Brachet, confusions comprises¹⁷⁸.

Pour le type C, Brachet arrive à 320 couples de doublets, ce chiffre montant à 400 couples avec les doublets disparus. Le *Supplément* de 1871 ajoute 90 couples mais en retranche une dizaine, si bien que l'inventaire définitif des doublets de type C chez Brachet se monte à 400 couples de doublets, soit environ 800 unités.

Les « chasseurs de doublets » ont eu souvent tendance à gonfler le nombre de doublets en élargissant l'aire de leurs recherches. Ainsi Reiner estime à plus de 6 000 paires le nombre total de doublets (type B), mais la définition qu'il en donne est maximaliste, intégrant de manière discutable des phénomènes qui relèvent selon nous d'autres champs d'étude.

¹⁷⁷ Sans spécifier s'il s'agit de 2 000 paires ou de 2 000 unités.

¹⁷⁸ Grevisse recense plus de 800 paires de doublets de type C (Grevisse 2008 : 151 § 146). Ce nombre semble provenir d'une mécompréhension du chiffre avancé par Brachet (1871 : 1). Celui-ci s'applique en effet chez Brachet au nombre total de doublets (type B) recensés dans son premier ouvrage (1868), auquel s'ajoutent 300 formes dans son *Supplément* (1871). Il peut en revanche s'appliquer aux 800 unités que donnent *grosso modo* les 400 couples de doublets C, doublets disparus compris.

<p>A : de plusieurs milliers à plusieurs dizaines de milliers selon les définitions adoptées</p>
<p>B : 2 000 n-uplets selon nos estimations¹⁷⁹</p>
<p>C : 128 paires de n-uplets (n-uplets et demi-savants non comptés)</p>

¹⁷⁹ Nous proposerons dans une étude ultérieure (dictionnaire des doublets B) un recensement précis effectué sur la base de la typologie présentée au chapitre 3.

2.3 Problèmes de délimitation (type B)

2.3.1 Difficultés d'ordre génétique et/ou chronologique

2.3.1.1 Cognats indo-européens

Le terme de doublet est parfois utilisé dans les études indo-européennes avec un sens plus général qui correspond davantage à celui de « ensemble de variantes coexistantes » (Desmet 1996 : 388). C'est dans cette optique que le concept a pu être instrumentalisé par les adversaires des néo-grammairiens dans la querelle sur l'infailibilité des lois phonétiques (Curtius 1885 : 19-20 ; Regnaud 1887 : 6 ; 1890 : 27-29 ; cf. Auroux 2000 : 415 ; Desmet 1996 : 388), dont le problème soulevé par Saussure constitue un écho (1.3.1.1).

Plus encore, *doublet* a pu être utilisé non seulement pour des lexèmes à l'intérieur d'un même idiome mais aussi pour des lexèmes d'idiomes différents. En ce sens, doublets et cognats n'ont pas toujours été distingués, ce qui a entraîné quelques confusions. Campbell & Mixco donnent la définition suivante du cognat :

A word (or morpheme) that is related to a word (morpheme) in sister languages by reason of these words (morphemes) having been inherited by the related languages from a common word (morpheme) of the proto-language from which they descend. For example, Italian *cane* /kane/, Portuguese *cão* /kãũ/, French *chien* /šye/ 'dog', are all cognates, since they descend in these Romance languages from the same original word in Latin (ancestor of the Romance languages) : *canis* 'dog'.

(Campbell & Mixco 2007 *s.v.* *cognate*)

On parle donc de cognats pour les descendants, dans deux ou plusieurs idiomes différents, d'une même base lexicale dans une proto-langue donnée (proto-indo-européen ou protoroman, par exemple).

La tradition française et romane de la duplication n'a pas utilisé le terme de doublet dans les cas d'emprunts à diverses langues remontant à un même thème indo-européen¹⁸⁰. Le problème de l'étymologie lointaine est en effet inhérent au concept de doublet, avec ce corollaire que plus l'étymon est reculé dans le temps, moins l'exigence de précision a de chance d'être remplie de manière satisfaisante (2.3.3.1).

On saisit alors l'enjeu d'une définition chronologique précise du concept. Pour que le concept de doublet garde une certaine pertinence, il convient de fixer des bornes chronologiques aux différents termes de l'équation. A quelle couche étymologique

¹⁸⁰ En revanche, Paraschkewow, qui opte pour une définition maximaliste du doublet, intègre à son dictionnaire de doublets en langue allemande (2004) certains doublets relevant d'étymons indo-européens. Cette tradition semble davantage ancrée dans les langues non romanes. La première édition de Skeat (1882) intègre parmi les doublets de lointains descendants du proto-indo-européen tels que *chief* / *head* ou *core* / *heart* (voir les observations de Menut 1922 : 25-26). C'est également le cas d'un ouvrage de vulgarisation récent (Edelstein 2003).

convient-il de s'arrêter ? La limite a en général été posée de manière implicite et ne semble pas avoir donné lieu à une réflexion cohérente.

2.3.1.2 Doublets latins

Il est singulier que parallèlement à la recherche menée par Brachet sur les doublets du français (Brachet 1868) paraisse la même année dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* un article sur les doublets de la langue latine (Bréal 1868)¹⁸¹.

Bréal souligne la différence de nature et de structure entre doublets français (notamment de type C) et latins : « En latin, évidemment, il ne peut être question de doublets de cette sorte. Mais d'autres causes ont produit des mots jumeaux » (Bréal 1868 : 162). Il répartit ensuite ses soixante-trois couples de doublets en trois groupes principaux¹⁸² :

1) modifications phoniques éprouvées par la langue latine (contractions, métathèses, divers phénomènes phonétiques)

Ex. : *penna* / *pinna*
 cursus / *currus*
 prudens / *providens*
 vortex / *vertex*
 certe / *certo* (deux ablatifs différents)
 as, assis / *aes, aeris* (rhotacisme)
 fulvus / *helvus* / *gilvus* / *galbus* / *flavus* (métathèse)

(Bréal 1868 : 163-166)

2) changements survenus dans la grammaire (part importante d'analogie pour les phénomènes morphologiques)

Ex.: *altus* / *alitus*
 facultas / *facilitas*
 quaestor / *quaesitor*
 sectus / *secutus*

(Bréal 1868 : 168-170)

¹⁸¹ Bréal précise toutefois l'antériorité du travail de son collègue : « On a commencé à dresser la liste des doublets français. Il ne sera pas inutile d'en faire autant pour le latin, quoique assurément la moisson doive être moins abondante » (Bréal 1868 : 162). Il est fait mention en note de la récente parution du *Dictionnaire* de Brachet. On trouve déjà des références aux dérivations divergentes en latin chez Egger, qui a pu être à l'origine des deux entreprises (Egger 1864 : 53-54). On remarquera enfin que Bréal donne déjà – sans les nommer – des exemples de doublets français et latins dans son introduction au deuxième volume de la traduction de la seconde édition de la *Vergleichende Grammatik* de Bopp (1866-1874) paru en 1868 mais daté du 14 juillet 1867 (cf. sa reproduction dans Desmet & Swiggers 1997 : 132)

¹⁸² Nous ne reviendrons pas ici sur ces subdivisions, qui mériteraient d'être réexaminées dans un autre cadre.

3) emprunts faits à d'autres idiomes

Ex. : *arctos / ursus*
 carrus / currus

(Bréal 1868 : 170)

Si Bréal n'inclut pas dans son étude les simples variantes et insiste sur la nécessité d'une différence de signifiés (Bréal 1868 : 162)¹⁸³, l'indistinction entre variantes et doublets est fréquente (cf. DELL¹⁸⁴ ou Väänänen 1981¹⁸⁵, qui adoptent une conception très large du doublet latin). L'aire recouverte par cette appellation en arrive à inclure pêle-mêle des procédés graphiques (variantes), phonétiques (chute de pénultième)¹⁸⁶, morphologiques (substitution de suffixe)¹⁸⁷ ou dialectaux¹⁸⁸, représentant à peu près tous les cas de variation diasystémique.

En définitive, et bien que le sujet ait été bien étudié (Hey 1891 ; Stenzel 1896 ; Jucquois 1971 ; Mader 1979), une même incurie terminologique semble régner sur les doublets latins et français. Il serait là aussi nécessaire de les réexaminer à l'aune des acquis linguistiques modernes et de procéder à une typologie raisonnée, ce à quoi nous ne pouvons nous atteler ici.

Si les doublets latins apparaissent comme une catégorie tout à fait distincte, obéissant à des règles propres à l'histoire et à la structure de la langue latine, ils interfèrent sur plusieurs points avec les doublets français, notamment dans les cas délicats où des doublets latin classique / latin « vulgaire » (ex. Mańczak 1987 : 186) sont à l'origine de doublets romans (4.2.1.2).

2.3.1.3 Doublets disparus

On a vu plus haut la nécessité de poser des limites chronologiques à l'étymon X afin d'éviter l'inflation de formes doubles remontant à une base éloignée identique. Le problème des bornes chronologiques se pose également pour les lexèmes *x*, à l'intérieur d'une langue donnée. De fait, de nombreux auteurs élargissent la notion de doublets à différentes périodes de l'histoire du français, si bien que la détermination de balises temporelles claires apparaît comme une nécessité.

Brachet (1868 ; 1871) se montre conscient du problème de la délimitation temporelle des lexèmes en doublet et fait suivre de l'astérisque les formes françaises disparues. Menut (1922) inclut également un grand nombre de formes sorties de l'usage dans son étude. De même, Nyrop évoque souvent les « vieux doublets » : « *leial*, *léal*, vieux doublet

¹⁸³ L'auteur mentionne cependant plusieurs variantes dans la catégorie des doublets « phoniques ».

¹⁸⁴ Par exemple « *sāturnus* : doublet ancien *saeturnus* » (DEL : 596b) ; « *sabbatum* [...] les langues romanes attestent un doublet *sambatum* [...] » (DELL : 585).

¹⁸⁵ Par exemple *damnum* / *dannum* chez Väänänen (1981 : 62).

¹⁸⁶ Comme dans des formes du type *amasti* / *amavisti* (Burger 1926).

¹⁸⁷ Doubles formes suffixales du type *-aris* / *-arius* (*jocularis* / *jocularius* ; *manualis* / *manuarius*).

¹⁸⁸ Par exemple latin *faba* / falisque *haba* (DELL : 208a).

de *loyal* » (Nyrop 1899-1930 : 1 : 337 § 434) ; « *oue* est un ancien doublet de *oie* < *auca* » (*id.* : 468 § 485)¹⁸⁹. Enfin des travaux récents mettent à l'honneur des doublets existant dans la synchronie de l'ancien français (Ozolina 1998 ; 2001 ; 2003).

L'intégration de doublets disparus peut légitimement apparaître comme une conséquence de la « chasse aux doublets » des premières études, où un nombre élevé de doubles formes avait l'avantage d'illustrer la quasi-totalité des formations possibles d'après les lois de l'évolution phonétique.

La recension des doublets disparus est une tâche qui excède de loin le cadre de notre étude. Elle intégrerait pour le type général B de nombreux emprunts sortis d'usage (par exemple les italianismes du XVI^e siècle) et pour le type C, aussi bien des lexies héréditaires que des latinismes abandonnés (voir 4.1.1.5).

A cette difficulté s'ajoute l'éventuelle confusion entre doublets lexicaux et variantes orthographiques en diachronie, qui pose de redoutables problèmes méthodologiques, nombre de lexies ne se prêtant pas à un départ simple (Lusignan 1989 : 304 ; cf. 2.3.3.3 ; 4.3.2.2). Il est de ce point de vue plus pertinent de travailler sur les états de langue postérieurs aux grands travaux de normalisation et de lexicalisation du XVII^e siècle.

2.3.2 Difficultés d'ordre morphologique

Ici sont traités les problèmes généraux pour le type B. Des exemples particuliers illustrant chaque type sont donnés dans la typologie (chapitre 3). Pour les doublets du type C, cf. le chapitre 4.

2.3.2.1 Doublets de cas, genre et nombre

Un type de doublets a dès l'origine posé problème quant à son inclusion à la famille des doublets. Il s'agit des doublets qui présentent des variations de cas, genre et nombre. Leur traitement apparaît déjà fluctuant chez Brachet (1.2.2.5). Michaëlis se montre plus sévère que son prédécesseur (1.2.3.1), mais Thomsen accepte un grand nombre de doublets de genre (1.2.3.2).

Les exemples les plus souvent cités pour la variation de cas proviennent des imparisyllabiques latins (*pâtre* / *pasteur* ; *sire* / *seigneur* ; *copain* / *compagnon* ; *pute* / *putain*, cf. Nyrop 1899-1930 : 2 : 202-203 § 281). Comme le dit Brachet :

[...] au contraire, *pâtre* et *pasteur* ne peuvent former un doublet ; dans chacun d'eux, la place de l'accent est différente : l'un vient de *pastórem*, l'autre de *pástor*.

¹⁸⁹ De même parmi des centaines d'exemples, Zink à propos des doublets médiévaux *code* et *cote* (2006 : 40 ; cf. *coude* / *cubitus*).

D'autres doublets reposant sur des formes casuelles figées, souvent issues d'emprunts, de délocutifs ou d'ellipses (*omnibus* / *omnium* ; *rien* / *rébus* ; cf. 4.3.1.3 et annexe 4). Les doublets de genre ou de nombre sont de différents types, qui parfois s'interpénètrent, la féminisation de certains lexèmes (*bras* / *brasse* ; *cerveau* / *cervelle*) étant passée par une pluralisation (cf. Nyrop 1899-1930 : 3 : 180-181 § 247 ; cf. Herman 1967 : 69 ; Wartburg 1969 : 120 ; De Carvalho 2008 : 247).

Il n'a pas toujours été distingué si ces doublets procédaient d'une variation de genre ou de nombre entre x_1 et x_2 ou d'une variation entre leurs étymons. Là encore, plusieurs types de phénomènes ont été groupés sous une appellation générique. Ainsi Thomsen range parmi les doublets de genre des lexies dont le signifiant varie (*cerveau* / *cervelle*) à côté de lexies homographes que seul le genre distingue (*enseigne* masc. / *enseigne* fém.)¹⁹¹.

Ces unités lexicales peuvent être intégrées ou non selon la perspective dans laquelle on les considère, ce qu'avait déjà reconnu Fuchs (1849 : 132-138)¹⁹². Se situant à cheval sur deux systèmes morphologiques, elles demandent de prendre en compte selon les cas la morphologie de la langue-source ou celle de la langue-cible. Selon l'optique choisie, on peut considérer que les étymons sont une seule unité lexicale ou plusieurs mots-formes, entraînant la perception de leurs issues ou emprunts comme des doublets ou non (cf. 4.3.1.4)¹⁹³.

Nous n'avons pu ici traiter les différents cas offerts par ces doublets. Dans la mesure où ils relèvent du clivage héréditaire / savant, ils ont été intégrés avec quelques réserves (4.3.1.4).

Cette famille spécifique de doublets B que nous pourrions désigner du type V (variation) mériterait d'être réévaluée à l'aune des avancées de la morphologie et de la microsyntaxe protoromanes (Benarroch & Baiwir 2014 ; Delorme & Dworkin 2014), notamment concernant la disparition du neutre, où se rejoignent doublets de genre et de nombre.

2.3.2.2 Pseudo-doublets

Nous entendons par pseudo-doublets un couple dont l'un des éléments n'est ni une forme héréditaire ni un emprunt, mais une création interne de formation française. Ainsi une paire comme *boutiquier* / *apothicaire* ne forme pas des doublets puisque :

¹⁹⁰ Où l'on retrouve le phénomène d'accentuation affectant les doublets toponymiques cités en 2.1.2.6). Ces doublets mériteraient également d'être réévalués. Selon Spence (1971 : 74) des formes comme *pâtre* seraient plutôt des « pseudo-nominatifs » c'est-à-dire des lexèmes formés par analogie sur le nominatif, plutôt que des survivances du nominatif. Il faut tenir compte également du rôle joué par la fréquence (Mańczak 1969b : 12-13, 29).

¹⁹¹ Cf. aussi *couple* (masc.) / *couple* (fém.) dans l'inventaire.

¹⁹² Voir aussi Malkiel 1983 : 157-159; 1979 pour les épineux problèmes causés par les doublets de genre.

¹⁹³ Ces doublets sont donc conditionnés à la réévaluation du système flexionnel du protoroman (Dardel & Gaeng 1992 ; Dardel & Wüest 1993). Notons qu'on retrouve ce problème dans la détermination du cas de l'étymon pour le type C, traditionnellement noté à l'accusatif pour les lexèmes se poursuivant en roman et au nominatif dans les cas d'emprunt (cf. 4.1.3.5).

boutiquier est un dérivé de *boutique* (BW : 84b s.v. *boutique* ; FEW 25, 21b s.v. *apotheca* ; TLF s.v. *boutiquier*)

apothicaire est un emprunt au latin médiéval *apothecarius* (BW : 30b-31a s.v. *apothicaire* ; FEW 25, 22b s.v. *apothecarius*)¹⁹⁴

Historiquement, ce sont les comptes rendus de Paris (1868 : 276) et de Meyer (1868 : 1425) qui ont porté l'attention de Brachet sur le problème de ces formations « artificielles » dans les processus de duplication lexicale. Le rejet de ces formes par Paris est particulièrement explicite :

M. Br. n'a pas toujours évité un écueil qu'il a plus d'une fois signalé, c'est de regarder comme des doublets deux formes qui se sont dégagées indépendamment l'une de l'autre du même radical. Ainsi *décor* et *décorum* (p. 14) ne se doublent pas : le premier de ces mots est le substantif verbal de *décorer*, l'autre est l'adjectif latin *decorum*.

(Paris 1868 : 276)¹⁹⁵

On retrouve la plupart des exemples critiqués par Paris chez Michaëlis, qui condamne les doublets où les seconds éléments sont des dérivations françaises : *comble* / *cumul* (← *cumuler*) ; *décorum* / *décor* (← *décorer*) ; *labeur* / *labour* (← *labourer*) ; *chignon* / *chaînon* (← *chaîne*) ; *aquilon* / *aiglou* (← *aigle*) ; *écorcher* / *écorcer* (← *écorce*) (Michaëlis 1876 : 181)¹⁹⁶. De même, Menut condamne à plusieurs reprises ces *reversionary forms* (1929 : 111). Ainsi, à propos de *boutiquier*, examiné plus haut : « and is thus not a true doublet of *apothicaire* » (1922 : 75). Enfin Huguet se range à leur avis au sujet de *confiance* / *confidence* :

Ce ne sont donc pas des doublets à proprement parler. Mais les deux mots ont le même radical, le même préfixe et des suffixes équivalents. Il est donc très naturel qu'ils ne se soient pas toujours bien distingués l'un de l'autre. *Confidence* a été employé dans le sens de *confiance*.

(Huguet 1934 : 141-142)

Le problème intéresse l'ensemble des doublets B, mais il pose de délicates questions pour les doublets du type C, la délimitation étant parfois difficile à tracer entre des lexèmes empruntés ou héréditaires et des dérivations de ce type (4.1.3.6 ; 4.3.1.1 ; 4.3.1.2). Dans certains cas, il est d'autant moins facile de trancher que l'hypothèse

¹⁹⁴ Il s'agit d'une difficulté récurrente pour les dérivés entrant dans des séries bien représentées comme *-ateur* / *-eur* ou *-ier* / *-aire* comme *savonnier* (← *savon*) / *saponaire* (cf. 4.1.1.6). Sur la spécificité du lemme *apothecarius* dans le FEW, cf. Buchi (1996 : 57).

¹⁹⁵ Dans son *Supplément* de 1871, Brachet corrige les erreurs signalées par son maître : « *décor* est le déverbal de *décorer* » (Brachet 1871 : 3-4). Il reste qu'un nombre important de pseudo-doublets demeurent répertoriés dans l'inventaire de Brachet, gonflant indûment le nombre total de doublets. Ainsi le couple *présidence* / *préséance* que Brachet fait remonter à *presidentiam* (Brachet 1868 : 20) mais où le second terme est plus probablement formé d'après *séance* (TLF s.v. *préséance*).

¹⁹⁶ Wawra condamne pourtant Michaëlis aussi sévèrement que Brachet pour les inconséquences de leurs inventaires du point de vue de ces formations (1890 : 18-19).

étymologique peut dépendre de l'interprétation de l'étymologiste ou de l'orientation lexicographique d'un ouvrage donné (4.3.1.1).

2.3.2.3 Réfections et influences analogiques

Un autre écueil de taille dans la constitution d'une typologie et a fortiori d'un inventaire est constitué par les diverses influences analogiques qui peuvent s'exercer sur les lexèmes appartenant à des doublets. Ce problème, parfois proche du précédent, a été considérablement sous-estimé dans les recherches menées sur la gémation lexicale.

On peut distinguer :

- des substitutions de suffixe (2.1.2.2) (voir aussi 4.3.1.4)
- des croisements et des attractions paronymiques (cf. 2.3.3.6 ; 4.1.3.6)

Ex. :

cistre / cithare

cithare : emprunt au latin *cithara* (TLF)

cistre : emprunt au latin *cithara* (× *sistre* du latin *sistrum*) (BW :
134b s.v. *cistre* ; TLF s.v. *cistre* ; s.v. *sistre*)

- le jeu de matrices onomatopéiques (2.3.3.7)

Le statut de ces paires lexicales et leur éventuelle appartenance aux doublets est évidemment discutable. Il dépend de la place que l'on est disposé à accorder aux divers types d'influence analogique. Ce problème est envisagé de manière plus approfondie pour les doublets C (4.1.3), notamment pour ce qui concerne la part d'analogie acceptable dans l'inventaire de ces derniers (4.1.3.3). Les doublets verbaux présentent des particularités (notamment la variation flexionnelle) qui amènent à les considérer comme un groupe à part entière (cf. 2.1.2.2 ; 4.3.1.4).

2.3.2.4 Doublets supra-lexicaux

Le traitement des doublets faisant intervenir plusieurs formants a toujours constitué une difficulté, et rares sont les auteurs qui se sont entendus sur les concrétions, les compositions, les agglutinations ou les déglutinations (voir 1.2.2.5 pour Brachet 1868). On trouve le type suivant :

$$x_1y_1 / x_2 + y_2 \} X ; Y$$

(ici avec deux formants) sous lequel on peut rassembler les doubles unités suivantes :

bonhomme / bon homme
gendarmes / gens d'armes
naguère / n'y a guère
bédane / bec d'âne
béjaune / bec jaune

Ces formations ont été parfois considérées comme des doublets. Le retour à l'étymon n'est pas indispensable dans la plupart de ces cas, et leur agrégation au domaine des doublets relève davantage de carences définitoires et typologiques.

Un type légèrement différent présente un lexème isolé en face d'une composition, sur le type :

$x_1 / x_2 + y_2 \} X ; Y$

chaise / rocking-chair
*appel / sex-appeal*¹⁹⁷

Le cas de l'agglutination de l'article relève de cette catégorie. On l'a vu (1.2.2.5), la situation est peu claire chez Brachet, qui inclut des doublets comme *huppe / dupe* ou *auréole / loriot* à son inventaire, tout en refoulant les doublets provenant de l'agglutination de l'article arabe :

[*coton / hoqueton*] ne peut être accepté à cause de la présence de l'article dans un des termes du doublet ; autant vaudrait dire que *alcade* et *caïd*, - *abricot* et *précoce*, - *alguazil* et *vizir*, - *alfange* et *cangiar*, - forment des doublets ; dans ces limites, toute la langue française passerait dans le présent dictionnaire.

(Brachet 1871 : 12 n. 1)¹⁹⁸

L'agglutination de l'article arabe concerne en français une trentaine de doublets¹⁹⁹ :

chimie / alchimie } arabe [āl-]*kīmīyā'* (FEW 19, 94a s.v. *kīmīyā'* ; Nasser 1966 : 254-256 ; cf. aussi Paraschkewow 2004 : 56)²⁰⁰

¹⁹⁷ Ici les compositions sont faites dans la langue-source (anglais) et non dans la langue-cible (français).

¹⁹⁸ Ceux-ci sont en revanche recensés par Menut (1922), Reiner (1982) et pour la langue allemande, par Paraschkewow (2004).

¹⁹⁹ Pour ne pas compliquer davantage, seul l'étymon lointain a été considéré ici (voir 2.3.3.1). Les formes en *al-* sont généralement des emprunts ayant transité par des idiomes ibéro-romans, leurs lexèmes correspondants sans article étant généralement des italianismes (Nasser 1966 : 150-151 ; Pellegrini 1972 : 484 n. 45). L'origine de cette agglutination et les modalités de sa perception dans les langues romanes restent controversées. On trouve une présentation des principales hypothèses dans Noll (1996) et Montero-Munoz (2006) ; cf. également Python (2012 : 174) à propos des doublets *abricot / précoce* et *alberge / pêche*.

²⁰⁰ Il s'agit de deux emprunts au latin médiéval (BW : 129b s.v. *chimie* ; 17ab s.v. *alchimie* ; TLF s.v. *alchimie*, s.v. *chimie*) mais le FEW juge plutôt *alchimie* comme un hispanisme (FEW 19, 94a s.v. *kīmīyā'* [1]), ce qui ne convainc pas Arveiller (1999 : 313 s.v. *kīmīyā'*).

coton / *hoqueton* } arabe [ǎl-]qũt-(u)n (FEW 19, 102b s.v. *qutun* ; Nasser 1966 : 145, 190 ; Bertrand 2007 : 79 ; cf. aussi Paraschkewow 2004 : 164)²⁰¹

kohl / *alcool* / *alquifoux* } arabe [ǎl-]kũh(u)l (FEW 19, 98b s.v. *kuhul* [II] ; Nasser 1966 : 122, 170 ; Arveiller 1999 : 329b s.v. *kuhul* ; Bertrand 2007 : 87)²⁰²

Ces unités ne sont pas considérées dans le chapitre 3, mais la question reste ouverte de leur éventuelle intégration à l'inventaire des doublets B.

2.3.2.5 Doublets infra-lexicaux

À l'autre extrémité du spectre morphologique se situe le cas de doublets où sont concernées des unités plus petites que les lexèmes. Ces doublets, que l'on pourrait appeler « doublets de morphèmes », sont exclus d'emblée par Brachet, qui se rend bien compte de l'inflation que causerait l'intégration de tels items dans son dictionnaire (1868 : 10). De même, Michaëlis est consciente des riches possibilités offertes par la recherche sur les *Stammdoubletten*, mais les écarte avec prudence de son étude (Michaëlis 1876 : 181-182)²⁰³. C'est un abus de sens que d'inclure ces unités aux doublets véritables, mais cette équivoque a été présente dès le début chez Rou (1.1.1.4) et Catherinot (1.1.2.3).

On peut schématiser ces formations comme suit :

$x + y / x \} X ; Y$

Ex. :

dommage / *dam* < lat. *damnum* (*dommage* : suffixation de *dam*)

raifort / *radis* < lat. *radicem* (*raifort* : composition de afr. *raiz* + *fort*)

Nous ne nous attarderons pas sur ce type de formations, souvent proches des pseudo-doublets. Celles qui procèdent du clivage héréditaire / savant sont traitées plus loin (cf. 4.1.1.4 ; 4.3.1.2).

²⁰¹ Le lexème *coton* est vu comme un emprunt à l'italien (FEW 19, 102b s.v. *qutun* [I 1] ; BW : 161b s.v. *coton* ; TLF s.v. *coton*). Le lexème *hoqueton* est généralement considéré comme un emprunt à l'espagnol (TLF s.v. *hoqueton*), plus généralement à l'ibéro-roman (FEW 19, 102b s.v. *qutun* [I 2]) ou à l'occitan (BW : 161b s.v. *coton* ; 324a s.v. *hoqueton*).

²⁰² Le lexème *alcool* est un emprunt à l'espagnol (FEW 19, 98b s.v. *kuhul* [I]) ou au latin des alchimistes (BW : 17b s.v. *alcool*), plus précisément dans des textes latins établis en Espagne (Arveiller 1999 : 329 s.v. *kuhul*). Le lexème *alquifoux* est lui directement emprunté à l'espagnol (FEW *id.* [I 1 b] ; Arveiller *id.*). Le lexème *kohl* est un emprunt à l'arabe (BW : 355b s.v. *khôl* ; FEW 19, 98b s.v. *kuhul* [II]).

²⁰³ En revanche, fidèle à son optique maximaliste, Paraschkewow intègre certaines de ces formes dans son dictionnaire des doublets allemands (2004). C'est également le cas de Wawra (1890).

2.3.3 Difficultés d'ordre lexical

2.3.3.1 *Etimologia proxima* vs *etimologia remota*

Les doublets posent des problèmes particuliers du point de vue de l'étymologie. Alors que la lexicologie historique contemporaine se base sur le critère de l'étymologie proche (*etimologia proxima*), un grand nombre de doublets B ne peuvent se concevoir que du point de vue de l'étymologie lointaine (*etimologia remota*). Cette dichotomie est redoutable pour les doublets, car tout l'intérêt de ceux-ci est de ramener deux lexèmes à une origine commune – fût-elle abstraite ou postulée –, parfois à la suite d'une longue chaîne d'emprunts.

Les « doublets étrangers » ne font pas chez Brachet l'objet d'une étude aussi poussée que les deux autres types (doublets populaires et doublets savants) (Brachet 1868 : 39-45). Ils constituent pourtant l'une des catégories les plus fécondes (3.3.3). Si Menut a perçu le problème que posent les filiations (1.3.1.2), le relatif abandon des études sur les doublets a évité de poser la question à nouveaux frais. Les ouvrages de vulgarisation et les manuels se sont contentés de reprendre la notion sans s'apercevoir que les avancées des travaux sur l'emprunt linguistique entraînaient une modification importante de sa perception et de sa conceptualisation.

Le « chasseur de doublets » se voit confronté à une aporie : l'étude par étymons immédiats voit une grande partie de l'intérêt des doublets se perdre en chemin, mais la recherche de l'étymon reculé, allant à l'encontre des critères scientifiques modernes, ne peut se faire que de manière superficielle. Face à un immense champ de recherches (diversité des langues-sources, éventuelles influences analogiques dans chaque langue de passage), le chercheur est obligé de s'en remettre aux ouvrages spécialisés de chaque langue par laquelle est passé l'emprunt. Outre que les difficultés s'accumulent à chaque étape, de telles études de synthèse globales ne peuvent être menées que dans le cadre d'une équipe si elles ne veulent pas se cantonner aux généralités ou à la superficialité. Notons que cette aporie entraîne des conséquences de taille sur le classement des doublets B. Faut-il classer les doublets selon l'étymon lointain ou le maillon le plus proche de la chaîne d'emprunt (3.1.1) ? Le problème est parallèle à celui de la limite chronologique à assigner à l'étymon (2.3.1.1).

Le schéma classique des doublets B : $x / y \} X$ doit donc être révisé en fonction des éventuelles chaînes d'emprunts, X ne pouvant être que l'origine où les deux lexèmes prennent leur source. On peut donc poser :

$$\begin{array}{l} x_1 <_e X_1 <_e X_{1''} <_e X_{1'''} \dots <_e X \\ \sim \\ x_2 <_e X_2 <_e X_{2''} <_e X_{2'''} \dots <_e X \end{array}$$

Les unités lexicales X_n représentent les maillons intermédiaires, qui constituent à chaque fois l'étymon proche de la lexie située à gauche. Si l'étymologie s'arrête à l'étymon proche, il n'y a pas de doublets. Dans le schéma :

$$x_1 <_c X_1$$

$$x_2 <_c X_2$$

X_1 ne peut correspondre à X_2 . Ainsi la paire *douane* / *divan* ne peut former de doublets si l'on s'arrête aux étymons proches :

douane : emprunt à l'ancien italien *doana* (BW : 202b s.v. *douane* ; TLF s.v. *douane*)

divan : emprunt au turc *divān* (BW : 199a s.v. *divan* ; TLF s.v. *divan*)

Dans la perspective des doublets, on doit remonter en définitive au persan, qui fournit le lexème commun²⁰⁴ :

douane < ancien italien *doana* < persan *diwān*
divan < turc *divān* < persan *diwān*

De même, les deux filières étymologiques des doublets *cipaye* / *spahi* ne se rejoignent qu'au niveau du persan *sipāhī* « cavalier, soldat » :

cipaye < anglais *sepae* < portugais *sipae* < persan *sipāhī* « cavalier, soldat »
 (FEW 19, 159b-160a s.v. *spahi* [2] ; BW 133b s.v. *cipaye* ; TLF s.v. *cipaye*)

spahi < turc *sipahi* < persan *sipāhī* (FEW 19, 159b-160a s.v. *sipāhī* [1] ; BW : 604b s.v. *spahi* ; TLF s.v. *spahi*)

Les doublets d'origine orientale, dont la vulgarisation fait ses délices (*chiffre* / *zéro* ; *sorbet* / *sirop* ; *turban* / *tulipe* ; etc.)²⁰⁵, présentent souvent cette configuration à plusieurs langues de passage, l'étymon proche relevant en règle générale d'une langue romane, d'une variété régionale²⁰⁶ ou du latin médiéval²⁰⁷. Les doubles cheminements de lexèmes orientaux via des filières étymologiques différentes ont été bien étudiés (FEW 19 ; Melander 1932-1933 ; Steiger 1948-1949 : 42-54 ; Masson 1995 ; Arveiller 1963, 1999 ;

²⁰⁴ Nous passons ici sur le problème de l'identité étymologique (2.2.5.2) entre les deux corrélats, que nous développons pour le type C (; 4.2.1.1). Mais des phénomènes semblables peuvent être observés pour les doublets B où il faut prendre en compte le diasystème à l'intérieur duquel correspondent les corrélats.

²⁰⁵ Souvent cités, *abricot* / *précoce* ne constituent pas des doublets à proprement parler (étymons différents) et pose en outre des problèmes en raison de l'agglutination de l'article arabe (Python 2012 ; cf. 2.3.2.4). Les spécificités des doublets arabes en français feront l'objet d'une prochaine communication, en collaboration avec Esther Baiwir. Leur nombre s'élève à une centaine environ, selon les critères adoptés pour leur détermination.

²⁰⁶ Plusieurs recherches ont permis de découvrir l'importance du rôle du français régional dans une majorité d'emprunts romans, ce qui contribue encore davantage à la dissolution du concept de doublets par l'étymologie proche (Baldinger 1957, 1961, 2966 ; Gebhardt 1974ab ; Höfler 1989 ; DRF ; Chambon & Carles 2007 ; Gouvert 2007). Pour ne pas compliquer le modèle, il ne sera pas fait mention de l'étape du français régional dans la typologie (chapitre 3).

²⁰⁷ Les cas vus *supra* (2.3.2.4) de doublets intégrant l'article arabe présentent cette même difficulté.

Nasser 1966 ; Sguaitamatti-Bassi 1974 ; Quinsat 1993 ; 2008a ; 2008b ; Baiwir 2014)²⁰⁸. Ces doubles formes se voient néanmoins dispersées dans le cas d’une typologie fondée sur l’étymologie proche (3.1.3.1).

Le même type de difficulté se pose pour les rares emprunts au grec qui ne sont pas passés par le latin. On distingue le cas de *grotte* / *crypte* où l’étymon commun peut être ramené au latin :

crypte < latin *crypta* (TLF)

grotte < italien *grotta* < latin *crypta* (TLF) (cf. 3.2.3.3)

du cas de *timbre* / *tympan* où l’étymon commun remonte au grec :

timbre < grec byzantin *τυμπανον* (BW : 634b s.v. *timbre* ; FEW 13/2, 455b s.v. *tympanum* [I 2 a α] ; TLF s.v. *timbre*)

tympan < latin médiéval *tympanum* < grec *τύμπανον* (BW : 657a ; FEW *id.* [II 1 a] ; TLF s.v. *tympan* ; MLLM : 1342a s.v. *tympanum* ; TLF s.v. *tympan*)²⁰⁹.

(cf. 4.2.1.2)

Un autre écueil est posé par les formes hypersavantes (formes empruntées en dernière analyse au latin avec adaptation minimale), qui peuvent être, du point de vue de l’étymologie proche, des germanismes ou des anglicismes. Ainsi dans la paire *champ* / *campus*, le deuxième élément est un emprunt à l’anglais *campus* (TLF s.v. *campus*), ce qui interdit de classer ces doublets à l’inventaire des doublets C, dont ils sont cependant proches (4.1.1.9).

Enfin, certains doublets sont constitués de chevaux de retour (*cavalli di ritorno*, *Rückwanderer* ou *rückentlehnte Wörter*), où les emprunts à l’anglais ou à l’anglo-américain réactivent indirectement des items lexicaux oïliques, généralement français ou anglo-normands (cf. Deroy 1980 : 18-20). C’est le cas par exemple pour *fashion* (cf. *façon* / *faction*)²¹⁰.

²⁰⁸ Evoquant les diverses filières étymologiques qu’Arveiller a pu reconstruire pour le lexème *sargasse* (1963 : 446-452), Chaurand conclut : « On voit que de multiples formes du même mot arrivent au cours du XVII^e siècle par le canal de langues différentes. La question se déplace : ce n’est plus : “à quelle langue le vocable a-t-il été emprunté ?”, mais “comment est-il parvenu jusqu’à nous ?”. Faute de nous poser cette question, nous n’envisageons pas l’entrée du mot dans la langue française, mais un vague trajet qui le fait passer d’une langue originelle vers un groupe mal défini de langues européennes » (Chaurand 1977 : 149).

²⁰⁹ L’ancien français a toutefois connu une forme *tympe* qui est héréditaire (FEW 13/2, 455b s.v. *tympanum* [I 1]) (cf. doublets disparus). Le français connaît par ailleurs d’autres doublets B avec des emprunts qui sont des termes d’Antiquité : ainsi l’emprunt au grec classique *tympanon* « instrument de musique fait d’une caisse plate montée de cordes métalliques qu’on touche avec 2 petites baguettes de bois » (FEW 13/2, 456a s.v. *tympanum* [III 1] ; TLF s.v. *tympanon*) et l’emprunt au latin *tympanum* « espèce de tambour de basque » (FEW *id.* [III 2] que ne recense pas le TLF).

²¹⁰ Nos estimations parviennent à environ 150 doublets de ce type, dont une centaine pour les chevaux de retour ayant transité par l’anglais, cette catégorie étant la plus féconde actuellement, via le fort courant d’anglicismes contemporains. Une prochaine étude s’occupera de ces doublets particuliers.

2.3.3.2 Difficultés liées à l'onomastique

Catherinot plaçait dans son corpus de nombreuses nébuleuses anthroponymiques, parfois équivalant à des n-uplets : *Saturnin / Sarnin / Sornin / Solnin* (Catherinot 1683 : 2), mais incluant souvent des formations diminutives : *Pierre / Pierron / Pearron, Perron, Perroneau, Peronet, Pierrot, Perrot, Pere, Perrez, Perichon, Ponon* (1683 : 1). Plus sérieux, Brachet exclut de son étude les formations onomastiques (1868 : 9 ; 1871 : 13). Il est vrai qu'entretemps est apparue la distinction lexicale général – noms propres, qu'on peut dater de la fin du XVII^e siècle (Buchi 1996 : 264).

Il est néanmoins difficile d'exclure totalement les noms propres dans les doublets, ceux-ci pouvant revêtir plusieurs aspects. À côté des doublets purement toponymiques et anthroponymiques, de nombreux doublets de type B sont constitués d'au moins un déonomastique²¹¹. Si l'on s'en tient au modèle $x_1 / x_2 < X$, on peut distinguer :

- a) $np / np \} NP$
- b) $np / nc \} NP$
- c) $np / nc \} NC$
- d) $nc / nc \} NP$

(np : nom propre comme unité à étymologiser ; nc : nom commun comme unité à étymologiser ; NP : nom propre comme étymon ; NC : nom commun comme étymon)²¹².

- a) $np / np \} NP$

On peut également parler de variantes (voir 2.1.2.6).

- b) $np / nc \} NP$

Les doublets formés à partir de déonomastiques posent des problèmes particuliers puisqu'ils mettent en relation noms propres et noms communs, et que les altérations peuvent toucher aussi bien le lexème commun que le toponyme ou l'anthroponyme²¹³ :

Ankara / angora \ Angora (FEW 24, 566a s.v. *Angora* ; TLF s.v. *angora*)

²¹¹ Sur le concept de déonomastique forgé par La Stella (1982), voir Schweickard (1992 : 3-4) ; Buchi (1996 : 259).

²¹² La frontière n'est pas aisée à tracer, et de nombreux lexèmes peuvent fonctionner à la fois comme noms propres et comme noms communs, les aléas de l'histoire des lexies donnant parfois lieu à un chassé-croisé entre nom commun et nom propre, souvent par antonomase (une *odyssée*) ou catachrèse (un *Rubens* « un tableau peint par Rubens »). De même, le type $np / np < NC$ est théoriquement possible.

²¹³ Les doublets ci-dessous présentent différents types de transferts et il faudrait préciser à chaque fois à quel stade apparaît la déonymisation.

Béjaïa / bougie } *Bugāya* (BW : 80b s.v. *bougie* ; FEW 19, 35b s.v. *Buğāya* ; TLF s.v. *bougie*)

Bois-le-Duc / bolduc } *Bois-le-Duc* (Nyrop 1899-1930 : 4 : 393 § 531 ; TLF s.v. *bolduc*).

Cicéron / cicerone / cicéro } *Ciceron[em]* (FEW 2, 664b s.v. *Cicero* ; TLF s.v. *cicerone*, s.v. *cicéro*)

Lazare / ladre } *Lazarus* (FEW 5, 233b s.v. *Lazarus* ; BW : 358a s.v. *ladre* ; TLF s.v. *ladre*)

c) *np / nc* < NC

Les doublets formés d'un nom propre et d'un lexème peuvent aussi provenir d'un étymon non onomastique :

Colmar / colombarium } *columbarium* (Deroy & Mulon 1992 : 113a ; Niemeyer 2012 : 114a)

Champagne / campagne } *campania* (TLF)²¹⁴

Enfin, les déonomastiques issus de toponymes peuvent réactiver certains lexèmes d'origine héréditaire. Ainsi le premier élément des doublets *moutier / monastère* est généralement considéré comme disparu. Cependant, un nouveau *moustier* réapparaît par antonomase : « poterie fabriquée à Moustiers-Sainte-Marie, en Provence » (TLF s.v. *moutier*).

d) *nc / nc* } NP

Le dernier groupe est constitué de deux déonomastiques, qui peuvent appartenir à des catégories grammaticales différentes (ethnique ou adjectif / substantif) :

bougre / bulgare } *bulgarus* (Nyrop 1899-1930 : 4 : 383-384 § 522 ; BW : 81a s.v. *bougre* ; TLF s.v. *bougre*) (cf. *bougre / bulgare* dans l'inventaire)

croate / cravate } slave *hrvat* ou allemand *Krawat* (BW : 167b s.v. *cravate* ; Nyrop 1899-1930 : 4 : 384 § 522 ; TLF s.v. *cravate*)

²¹⁴ Le nom commun *champagne* « étendue de terre cultivée, ouverte et plate » est également lemmatisé dans le TLF (voir FEW 2, 152a s.v. *campania* I.1.a). Cet exemple est particulièrement dense. Dans le TLF on trouve deux lemmes *champagne* (l'un d'origine dialectale, l'autre par métonymie) en face du nom propre. De même *campagne* peut également être opposé au nom propre *Campanie*.

esclave / slave } *sclavus* (Aebischer 1937 ; BW : 234a ; FEW 20, 45b-49a ; TLF)

(Cf. 3.2.3.10).

La question de leur inclusion se pose fatalement dans l'élaboration d'un dictionnaire des doublets. Pour la typologie (chapitre 3) et pour l'inventaire, nous ne considérerons que les doublets de noms communs.

2.3.3.3 Lexicalisation de variantes graphiques

Un troisième écueil est constitué par les liens qui unissent doublets et variantes graphiques (2.1.2.1). La distinction n'est pas toujours très nette en synchronie (2.3.3.4), et de nombreux doublets ont pu passer par un stade d'indistinction où ils ont fonctionné comme des variantes, avant de recevoir un sens particulier avec leur lexicalisation. Davantage qu'une catégorie à part entière, les doublets issus de variantes sont l'illustration d'un mode de formation des doublets, surtout lorsque les lexèmes x_1 et x_2 sont proches sur le plan graphique et sémantique (cf. 4.3.2.4 pour le type C).

Les travaux sur la fixation de l'orthographe et la lexicalisation des variantes et des doublets (Catach, Golfand & Denux 1971 ; Catach 1995 ; DHOF ; Biedermann-Pasques 1992) ont apporté des éléments primordiaux. La lexicalisation des variantes procède fréquemment du souci de la langue classique de mieux délimiter les significations. Les variantes peuvent être neutralisées, ou au contraire dissociées, processus qui aboutit à deux lexèmes différents. A une phase d'instabilité orthographique succède donc une phase de fragmentation de la polysémie et de répartition des sémantismes sur des lexèmes spécialisés. Ces formations ont le désavantage de présenter des caractéristiques diverses et le problème de leur classement a souvent conduit à minorer leur importance dans la grande famille des doublets.

Une paire comme *différent* / *différend* a été ainsi produite par la volonté de distinguer les deux variantes (DHOF : 362b-363a s.v. *différend*). Nyrop en donne plusieurs exemples :

bonasse / bonace
différencier / différentier
exaucer / exhausser
penser / panser

(Nyrop 1899-1930 : 1 : 98 § 95)²¹⁵

²¹⁵ Il n'est pas sûr que l'étymon de *bonasse / bonace* soit identique (TLF s.v. *bonasse*). En revanche, la paire *différencier / différentier* fait l'objet d'une lemmatisation séparée dans *Académie* 1835, entérinant la spécialisation en mathématiques de *différentier*. Le TLF reprend une lemmatisation unique (TLF s.v. *différencier*). Le lexème *exaucer* est une réfection de *exhausser* sur le modèle du latin *exaltare* (TLF s.v. *exaucer*). Pour *penser / panser*, cf. *peser / penser* dans l'inventaire.

Les emprunts à des langues éloignées de la langue emprunteuse, en particulier, présentent souvent de telles situations où les variantes peuvent se lexicaliser selon les modalités de l'intégration formelle au système phonétique, graphique ou morphologique de la langue-cible²¹⁶. Ainsi le couple *cacatoès / cacatois* est le fruit de la lexicalisation de deux variantes d'un emprunt au néerlandais *kakatoe* dont l'étymon lointain est malais (FEW 20, 97b s.v. *kakatūwa* ; TLF s.v. *cacatoès*).

La situation se complique lorsque le choix de variantes fait intervenir des réfections étymologiques. Un couple de doublets comme *conter / compter* { *computare* ne relève pas à proprement parler du clivage populaire / savant ni d'une variation dialectale, mais bien de la lexicalisation de deux variantes, dont l'une a été pourvue d'une orthographe étymologisante (TLF ; FEW 2, 995b s.v. *compūtare*)²¹⁷. De même, le couple *ployer / plier*, dont le second membre est une réfection analogique, relève d'une volonté de différenciation sémantique apparue au XVII^e siècle (FEW 9, 73a s.v. *plīcāre* ; TLF s.v. *plier*). Parfois, le rapprochement étymologique est erroné, comme dans le couple *lais / legs* où la seconde forme est une réfection issue d'un faux rapprochement avec le verbe *léguer* (TLF s.v. *lais* ; s.v. *legs*).

La question du figement est traitée en 2.3.3.5. Sur les doublets de type C, cf. 4.1.3.2 (ex. *conte / compte* dans l'inventaire) ainsi que 4.3.2.2 pour les doublets qui sont passés par un stade d'indistinction en diachronie.

2.3.3.4 Répartition incomplète

La distinction entre doublets et variantes est cependant loin d'être claire. Le critère sémantique utilisé pour les dissocier²¹⁸ appelle quelques bémols, une certaine porosité pouvant être constatée entre ces deux phénomènes lexicaux, non seulement en diachronie mais également en synchronie. Ceci est valable pour un certain nombre des doublets de type C mais également pour le type plus général des doublets B.

En diachronie, la spécialisation en deux lexèmes distincts a parfois été précédée d'une phase d'indistinction des termes. Il n'est pas toujours facile de distinguer entre des variantes et des synonymes. Ainsi des doublets comme *chef / cap* ont pu être employés l'un pour l'autre au XVI^e siècle, dans certains de leurs sens :

Cap, d'origine italienne ou provençale, s'employait quelquefois dans le sens de *chef*, et *chef*, venu du latin, s'employait souvent dans le sens de *cap*. [...] L'emploi de *cap* pour *chef* était peu étendu, restreint à des expressions militaires, *cap d'escouade* ou *d'escadre*. Le nom a donc pu très facilement être spécialisé.

(Huguet 1934 : 52-53).

²¹⁶ Sur la tolérance du système graphique d'accueil, voir Masson 1995, qui parle des influences réciproques des processus opposés de « xénisation » et de francisation (1995 : 69-70).

²¹⁷ La distinction entre les deux lexèmes est tardive, le XVI^e siècle les employant indifféremment, jusqu'au XVII^e siècle, qui n'a pas encore établi clairement la distinction (Thomsen 1890 : 45). Cf. *conte / compte / comput* dans l'inventaire.

²¹⁸ « Les doublets (comme *frêle* et *fragile*) ne sont jamais des variantes dans la mesure où leurs domaines d'emploi diffèrent ; la limite est sémantique » (Rey-Debove & Lebeau-Bensa 1995 : 33).

Cette répartition des sens n'a pas toujours été aboutie, ce qui fait qu'en synchronie, on trouve des cas hybrides où des lexèmes sont employés comme variantes dans certains de leurs emplois et comme doublets dans d'autres. Ces cas (on peut les appeler au choix variantes ou doublets partiels) dépendent des principes lexicographiques adoptés par chaque dictionnaire, et leur lemmatisation s'avère délicate :

sylve / *silve*[s]
sylve ≈ *silve*[s]

Dans le TLF, le lexème *sylve* cumule un sens littéraire de « bois, forêt », une spécialisation géographique au sens de « forêt équatoriale hygrophile » et, au pluriel, un sens de « recueil de pièces de vers détachées » (TLF s.v. *sylve*). Dans ce dernier sens, inspiré de l'œuvre de Stace, il fonctionne comme variante de *silves* qui est également lemmatisé (TLF s.v. *sylve*, s.v. *silves*).

rivière / *riviera*
rivière ≈ *riviera*

Le cas de *rivière* / *riviera* est similaire, mais procède d'un autre système de lemmatisation dans le TLF, *riviera* n'étant pas lemmatisé, mais ses emplois se voyant précisés en remarque sous le lemme *rivière* (TLF s.v. *rivière*). Le sens de « bord de mer » issu de la *Rivière de Gênes* est présent à la fois sous *rivière* (TLF s.v. *rivière* [II B]) et sous l'emprunt à l'italien *riviera* (qui constitue un cheval de retour, ce dernier l'ayant emprunté au français).

Nous renvoyons au chapitre 4 (4.3.2.1 ; 4.3.2.2) pour des cas semblables du type C et à la conclusion, où nous évoquons la notion de distance dans les doublets.

2.3.3.5 Figements et mots graphiques

Certains doublets ont la particularité de poser en face d'un lexème commun un formant qui n'apparaît que dans des contextes figés, généralement des locutions. Cette situation est proche des doublets disparus (2.3.1.3), le « lexème » ayant été dans ce cas préservé par le figement.

Là encore, plusieurs interprétations du phénomène sont possibles. On peut soit considérer le seul lexème graphique (Apothéloz 2002 : 9-10), en faisant abstraction de son contexte figé, soit considérer qu'il n'a pas d'existence indépendante (Nyrop 1899-1930 : 4 : 56-57 § 75), conception qui l'apparente aux doublets supra-lexicaux (2.3.2.4). La lemmatisation du lexème permet en général de trancher. On trouve ainsi :

loup / *leu* < *lupum* (dans la locution à la queue *leu leu*)

Alors que la forme *loup* a subi la double influence du féminin *louve* et des parlers dialectaux de l'Ouest, *leu* a disparu du français central au XVI^e siècle mais survit dans la locution (FEW 5, 462ab s.v. *lŭpus* n. 1 ; Frank 1910²¹⁹ ; Brun-Trigaud, Le Berre & Le Dû 2005 : 218 basé sur la carte ALF 783 loup ; TLF s.v. *queue*).

Un double figement est parfois possible :

fur / *for* } *forum* (dans les locutions *au fur* et *à mesure* et *for intérieur*).

Le TLF signale le lexème *fur* comme indépendant jusqu'au XVIII^e siècle, son utilisation en dehors de son emploi en locution étant signalée comme vieille, inusitée ou régionale par la suite (Nyrop 1899-1930 : 4 : 56 § 75 ; FEW 3, 738b s.v. *fōrum* [II] ; TLF s.v. *fur*). Quant à *for*, son emploi en dehors des locutions consacrées est réduite au domaine du droit canon (FEW 3, 738b s.v. *fōrum* [I 2] ; TLF s.v. *for*).

Il n'est pas toujours facile de faire le départ entre variantes et doublets dans certaines de ces paires :

fou / *fol* } *follis*

Le mot-forme *fol* fonctionne comme variante de *fou* devant voyelle dans certaines unités syntagmatiques, dans des domaines archaïsants ainsi que dans des proverbes comme *bien fol est qui s'y fie* (DHOF : 487b-488a s.v. *fou*, *fol*, *folle* ; TLF s.v. *fou*). Le TLF ne lemmatise pas séparément ces deux formes, et *fol* ne fonctionne que comme vedette de renvoi à *fou* (TLF s.v. *fou*). Davantage qu'une différence sémantique, il s'agit ici d'une différence d'usage, liée à un emploi particulier.

martel (dans l'expression *martel en tête*) / *marteau* } *martellum*

Le lexème *martel* est en revanche lemmatisé séparément dans le TLF (s.v. *martel*) en raison de sa filiation étymologique. Si *marteau* est le continuateur héréditaire de protorom. */mar'tell-u/ évolution héréditaire, *martel*, qui n'est utilisé que dans la locution, est un emprunt à l'italien *martello* (FEW 6/1, 313a, 314a s.v. *marcŭlus* II 1 ; TLF s.v. *martel*).

Ces items se situent au carrefour des doublets lexicaux, des variantes et des doublets syntaxiques vus plus haut (cf. 2.1.2.3).

2.3.3.6 Attraction paronymique

²¹⁹ Selon Frank, le premier *leu* provient plutôt de l'article *le* transformé par assimilation avec les mots qui l'entourent.

Plusieurs doublets relèvent de l'étymologie populaire²²⁰. Ce type a été généralement ignoré des études, seule Michaëlis s'étendant sur cette question en français, mais aussi dans d'autres langues romanes ainsi qu'en allemand (1876 : 102-111). L'analogie joue un rôle particulièrement important dans ces étymologies associatives²²¹ (voir également les doublets sous 2.3.2.3).

chat-huant / chouan

Le premier élément, d'origine celtique (*cavannus*), a été croisé avec *chat* (FEW 2, 549a-550a s.v. *cavannus* [I 1 b α] ; BW : 124b s.v. *chat-huant* ; 131b s.v. *chouan*)

florentine / feuillantine

Le lexème *feuillantine* est une probable altération de *florentine* « rissole au sucre » par une double allusion à *feuillantine* « religieuse » et à la pâte feuilletée de cette pâtisserie (FEW 3, 683b s.v. *fōlium* et n. 28 ; TLF s.v. *feuillantine*). Notons que *florentine* en ce sens a disparu.

Certains cas plus complexes procèdent également du figement évoqué au chapitre précédent (2.3.3.5) :

trémière / outremer

Le lexème *trémière* est une altération d'*outremer* dans le syntagme *rose trémière* (FEW 14, 11a s.v. *ūltra* et n. 23 ; BW : 647b s.v. *trémière*)

trentain / trente-et-un (dans l'expression *se mettre sur son trente-et-un*) (Pinon 1977 ; Rey & Chantreau 1993 : 770b)²²²

Enfin de fausses lectures ou des erreurs de transcription sont à l'origine de quelques rares doublets isolés :

acmé / acné

Le lexème *acné*, emprunté au grec *ακνή* a généralement été considéré comme une erreur de copiste pour le grec *ακμή* (BW : 7a s.v. *acné* ; TLF s.v. *acné*) mais l'étymologie est discutée (FEW 18, 2b-3b s.v. *acne*)

²²⁰ Nous conservons l'usage de ce terme lancé par Gilliéron (1922) tout en restant conscient des nombreuses critiques qui lui ont été faites (Orr 1954 ; Buysens 1965 ; Baldinger 1973 ; Chambon 1986).

²²¹ Ce phénomène est fréquent en toponymie où il donne lieu à un nombre incalculable de doublets. Ainsi la paire *oie / ours* : dans *rue aux ours* pour *rue aux oues* (XIII^e s.) où l'afr. *oue* < *auca* correspond au moderne *oie* (Nyrop 1899-1930 : I : 342 § 446). De même, le couple *meute / muette* peut être isolé du *quartier de la Meute* [de chasse] devenu *quartier de la Muette* par mauvaise lecture de l'ancien digramme *ue* (Catach 1989 : 51). Ces formes, relevant de l'onomastique ne sont généralement pas prises en compte mais elles traduisent bien les difficultés qui se lèvent lors de la constitution d'un inventaire complet des doublets B.

²²² Il peut aussi s'agir d'un dérivé de *trente* (TLF s.v. *trentain*).

2.3.3.7 Matrices onomatopéiques

Les cas de doublets remontant à des matrices onomatopéiques sont parmi les plus délicats à traiter, la forme exacte de la racine phono-symbolique à l'origine des lexèmes restant souvent insaisissable²²³. Ces lexèmes, qui souvent ne procèdent pas de la double articulation, relèvent davantage de la sémiotique que de la lexicologie. La plupart de ces doublets ont fonctionné comme variantes libres avant d'être lexicalisés :

cocorico / coquelicot < [matrice onomatopéique]

Le lexème *cocorico* est une variante de *coquericot* (TLF *s.v.* *cocorico* ; FEW 2, 860a ; DHOF : 281b-282a *s.v.* *coquelicot* ; Enckell & Rézeau 2005 : 164b-165a), qui est plus proche phonétiquement du lexème *coquelicot* (TLF *s.v.* *coquelicot*)²²⁴. Les graphies seront fixées au XVIII^e siècle (DHOF *id.*).

coucou / cocu < *cŭcŭlum*

Ces doublets présentent un cas plus compliqué en raison de la lexicalisation ancienne de l'onomatopée²²⁵. L'étymon du latin classique *cŭcŭlus* a subi à nouveau l'influence du cri de l'oiseau dans son développement phonétique (BW : 162b *s.v.* *coucou* ; FEW 2, 1455b-1456a *s.v.* *cŭcŭlus* ; TLF *s.v.* *coucou*). Le lexème *cocu* a subi l'influence analogique de *coq* (Wartburg 1969 : 195-196 ; TLF *s.v.* *cocu* ; DHOF : 289b-290a *s.v.* *coucou*)²²⁶.

²²³ « Une forme tombée dans le champ d'une matrice onomatopéique est soustraite à l'action des lois phonétiques » (Guiraud 1986 : 122).

²²⁴ « [La forme *coquelico*] semble confirmer que la finale n'était pas prononcée (cf. *coq***), ce qui a permis le changement de *coquelicoq* en *coquelicot*. Le terme en est venu à désigner la plante, par comparaison entre la crête du coq et la fleur (et peut-être aussi, selon certains, par comparaison de forme et de mouvement) » (DHOF *id.*).

²²⁵ Le lexème *coccyx*, emprunté au grec, relève également de cette racine onomatopéique (TLF *s.v.* *coccyx* ; cf. aussi Thomsen 1890 : 42-43). On notera que Guiraud ne valide pas ce rapprochement (1982 : 222-223).

²²⁶ Les doublets étaient interchangeables au XVII^e siècle dans les deux sens d'« oiseau » et « mari trompé » avant que Richelet (1679/1680) et l'Académie (1694) n'opèrent la distinction (DHOF *id.*).

3 Classement et typologie des doublets lexicaux (B)

3.1 Problèmes classificatoires

3.1.1 Difficultés du classement des doublets B

L'« inventeur » des doublets, Nicolas Catherinot, s'est trouvé fort embarrassé au moment de constituer la première typologie des doublets, au point d'avoir recours à des catégories latines : « noms locaux neutres » (Catherinot 1683 : 4), « verbes en Are ou Ari » (1683 : 9), « verbes en Ere », « verbes en Ire » (1683 : 10). C'est en effet le propre des doublets que d'être tributaires de deux systèmes morphologiques différents : système synthétique latin et système analytique français pour les doublets de type C (cf. chapitre 4), et toute une variété de systèmes morphologiques allant des dialectes oiliques aux diverses variétés d'arabe en passant par les langues romanes, germaniques ou slaves pour les doublets de type B.

La plupart des tentatives de classement des doublets en langue française sont historiquement marquées en ce qu'elles ont surtout visé à présenter ces derniers comme une illustration des lois phonétiques (Brachet 1868 ; 1871 ; Menut 1922 ; Reiner 1980 ; cf. 1.2.2.3), ce qui a eu pour effet de placer les doublets de type C au premier plan, les différents doublets de type B étant étudiés d'assez loin, à mesure de l'éloignement phonétique et morphologique du système de la langue-cible²²⁷.

On l'a vu, les grandes synthèses sur les doublets français datent d'avant les débuts de la géographie linguistique et de la sémantique, qui ont modifié en profondeur les représentations et les pratiques étymologiques. De même, les méthodes modernes en lexicologie historique, notamment le principe de l'*etimologia proxima* / *etimologia remota*, se heurtent aux représentations habituelles des doublets (2.3.3.1). Bien des problèmes liés à la classification et au processus de lexicalisation des doublets ne peuvent donc avoir été perçus à l'époque.

Dans sa critique du classement établi par Brachet, Canello (1878 : 294-295) met le doigt sur la difficulté à organiser les deux critères de l'origine et du mode de formation. Ici réside une difficulté fondamentale du classement des doublets, encore augmentée par le caractère double de l'objet d'étude. Faut-il en effet classer les éléments en fonction de x_i , de x_s , des étymons proches X_i et X_s ou de l'étymon éloigné X ?²²⁸

L'un des problèmes majeurs des classements de Brachet et de ses épigones tient au fait qu'ils ne considèrent les doublets que sous l'angle d'un des éléments de la paire. Ainsi les doublets héréditaires / savants se voient classés parmi les « doublets d'origine savante » alors qu'à strictement parler, seul un des lexèmes relève de l'emprunt savant. Il

²²⁷ Ce qu'illustre bien l'attention dégressive réservée par Brachet (1868) aux différents types de doublets. Le nombre de pages qui leur est consacré est révélateur : dix pages pour les « doublets d'origine savante » (type C), neuf pages pour les « doublets d'origine populaire » (dialectaux) et six pages pour les « doublets d'origine étrangère » (dont cinq pour les doublets romans et une seule page pour l'anglais et les autres langues).

²²⁸ Exemple pour les doublets italiens : entend-on par là des couples reliant un italianisme à un autre lexème ? deux italianismes ? ou encore des doublets italiens importés en français ? La catégorie des « doublets d'origine italienne » chez Brachet regroupe tous ces modes de formation (Brachet 1868 : 40-43).

en va de même pour les emprunts dialectaux, romans et non romans qui peuvent être composés de lexèmes appartenant à ces diverses catégories. Or le classement de deux unités (soit les lexèmes x_i ou x_j soit les étymons proches X_i et X_j) est bien plus compliqué que celui d'un seul étymon, et le risque existe de multiplier les catégories sans nécessité.

Un autre problème tient au groupe de doublets issus de la variation de l'étymon en cas, genre ou nombre (cf. 2.3.2.1). Nous renonçons d'emblée à les inclure dans la présente typologie, refus qui peut s'appuyer sur une solide tradition (Brachet 1868 : 31-32 ; Michaëlis 1876 : 178-179, 183-185 ; Wawra 1890 : 15). Il est principalement basé sur la constatation que ces doublets ne relèvent pas du même principe de formation et qu'ils constituent une famille autonome de doublets aux difficultés propres, qu'il est préférable d'étudier à part. Le critère qui régit cette catégorie n'est en effet pas lexical (*etimologia proxima*) mais d'abord flexionnel (variation de l'étymon latin), et leur perception dépend du système de référence à partir duquel on se place.

3.1.2 Principes de classement

Deux options principales semblent être possibles pour l'établissement d'une typologie générale des doublets de type B en langue française, selon qu'on envisage les doublets à partir des lexèmes x_i et x_j ou à partir de l'étymon X qui est censé les unir²²⁹. Cela revient en définitive à juger des doublets selon l'étymologie proche ou l'étymologie lointaine. Chacun de ces systèmes de classement présente des avantages et des inconvénients.

3.1.2.1 Classement par étymons proches

Comme établi précédemment, le principe de l'*etimologia proxima* est difficilement compatible avec le point de vue de la duplication lexicale, et bon nombre de doublets se dissolvent dans l'étymologie proche (2.3.3.1). La première option de classification qui part des lexèmes x_i et x_j pour remonter aux étymons proches doit donc souvent être complétée par l'étymon lointain, qui seul permet de les unir. Ce classement se heurte à plusieurs écueils.

Les catégories formées à partir des étymons proches se révèlent instables et relativement volatiles en ce qu'elles dépendent du dernier maillon de la chaîne d'emprunts, qui peut être révisé par les recherches ultérieures²³⁰. De même, une catégorie peut présenter des formations différentes : l'emprunt proche ne distingue pas, dans le cas d'un emprunt à l'anglais, si le lexème emprunté est d'origine anglo-saxonne, française ou latine. De la même manière, des doublets de l'arabe passés par des langues romanes se trouveront

²²⁹ Des classements de type sémantique (Thomsen 1890) ne nous semblent pouvoir être établis que dans un deuxième temps, une fois les populations des différents doublets clairement recensées.

²³⁰ Les résultats sont parfois surprenants. Ainsi *césar* / *tsar* sont deux latinismes, *tsar* n'étant pas un emprunt direct au russe comme le postule le FEW (20, 51a s.v. *tsar*', cf. Buchi 1996 : 251) mais un emprunt au latin de la Renaissance via la diffusion de Herberstein (1549), cf. Buchi (2010 : 116a et n. 1, 524-525).

artificiellement séparés des emprunts passés par le latin ou des emprunts directs au turc ou à l'arabe²³¹. Par exemple les chevaux de retour passés par l'anglais seront rangés dans les emprunts non romans alors qu'ils peuvent avoir des caractéristiques communes avec des lexèmes d'origine romane ou dialectale. Dans ce dernier cas, l'attention portée sur l'étymon proche manque l'essentiel de l'intérêt de ces lexèmes du point de vue de la duplication lexicale. Enfin les triplets ou quadruplets ne sont pas mis en perspective dans cette approche.

En résumé, cette optique, bien que fondée sur les méthodes de la lexicologie moderne, se révèle assez peu adaptée à une description générale et à un inventaire exhaustif des doublets. On pourrait dire qu'elle pêche par myopie. Il est donc nécessaire de l'amender en fonction de ces objets lexicaux particuliers.

3.1.2.2 Classement par étymon lointain

Le second type de classement s'établit par rapport à la langue d'appartenance de l'étymon lointain (celui auquel les doublets x_i et x_j se rattachent). Ce principe de répartition par langue de l'étymon éloigné (germanique, grec, slave, arabe, etc.) semble être le seul qui permette une saisie d'ensemble d'un corpus aussi peu homogène²³².

Ce classement présente des avantages certains comme la stabilité : en cas d'indécision ou d'hypothèses controversées pour l'étymon proche, la paire de doublets ne change pas facilement de catégorie. En ce sens, ce classement est plus pragmatique que le premier. Un autre avantage est que les n-uplets sont de cette manière rendus visibles. Enfin la typologie s'opère à partir d'un seul item lexical, celui de l'étymon lointain, ce qui facilite considérablement la répartition du classement.

En revanche, cette manière de faire, qui déroge au principe habituel de l'*etimologia proxima*, présente le risque de ne tracer que des lignes superficielles et d'être condamné à des généralités ou à la reprise d'éléments de seconde main. D'une langue donnée, le chasseur de doublets arrive très vite à des rivages où il doit déclinier toute prétention (langues de provenances diverses à différents états de leur développement, étymologie à chaque étape des chaînes d'emprunt). En outre, cette méthode, particulièrement adaptée aux emprunts à des langues sans rapport de parenté direct avec le français, se révèle peu maniable pour les doublets à étymon latin (emprunts dialectaux, emprunts romans, emprunts savants), *a fortiori* pour les doublets C.

La confrontation entre ces deux méthodes illustre bien le caractère en porte-à-faux des doublets par rapport aux principes de la lexicologie moderne. Il apparaît néanmoins nécessaire de concilier les deux approches. Face à un objet lexical double, il convient

²³¹ La réévaluation des arabismes dans les dictionnaires français (Quinsat 1993 ; 2008a ; 2008b ; Arveiller 1999 ; Baiwir 2014) a mis en évidence le problème lié à l'*etimologia proxima* pour ces emprunts. Une prochaine étude en collaboration avec Esther Baiwir tentera d'identifier la singularité des doublets d'origine arabe en français.

²³² Le nombre de doublets dans une typologie basée sur l'étymologie proche est peu pertinent. Il l'est davantage dans l'optique d'un classement par langue de l'étymon. Ainsi l'on peut dénombrer une centaine de doublets d'origine orientale qui se trouvent sinon ventilés dans les diverses catégories : roman / savant ; roman / non roman ; non roman / non roman et même savant / savant (cf. *supra* note 230).

d'adopter une méthode elle-même duplice. Le système par langues de l'étymon lointain est plus adapté à un inventaire exhaustif des doublets dans une langue donnée²³³.

3.1.3 Méthode utilisée pour la typologie

Pour la présente typologie, nous avons choisi la première approche, basée sur les critères lexicologiques modernes. Aux étymons proches, il est néanmoins nécessaire d'adjoindre l'étymon lointain au stade où les deux étymologies se rejoignent en principe (2.2.5.2).

Le point de vue de notre étude, fondé sur la lexicalisation et l'isolation du type C, requiert en effet une approche qui permette de percevoir avec clarté les points de convergence et de divergence du type C au sein d'une typologie générale des doublets de type B²³⁴. C'est avant tout le mode de formation qui nous intéresse ici et non l'inventaire exhaustif des différents doublets du français, ce qui explique que les doublets de type B ne soient présentés que de manière périphérique.

La typologie brosse à grands traits les principaux types de doublets. Il est évident qu'elle pourrait être affinée à maints endroits, notamment dans la distinction du fonds héréditaire / savant pour les lexèmes dialectaux ou romans (cf. 4.1.1.4) ou dans les circonstances de l'emprunt (emprunt à des variétés de français régional)²³⁵.

Sont exclus de cette typologie les pseudo-doublets (2.3.2.2), les doublets supra- ou infra-lexicaux (2.3.2.4, 2.3.2.5), les doublets touchant à l'onomastique (2.3.3.2) ou au figement (2.3.3.5). De même ne seront pas discutés ici les divers et persistants problèmes causés par les phénomènes analogiques (cf. 4.3.1.4 pour le type C), les problèmes étant dans ce cas décuplés par la disparité des langues-cibles.

3.1.4 Catégories d'étymons

Le répertoire des doublets de type B selon leur étymologie proche s'organise comme suit. Chacun des doublets appartient à l'une des catégories suivantes :

héréditaire

lexèmes héréditaires issus du protoroman (4.1.2.6)

savant

²³³ C'est la perspective choisie pour l'établissement d'un dictionnaire des doublets B, étape ultérieure à ce travail, où les étymons seront classés par langue, un tri plus fin étant ensuite appliqué à l'aide de l'étymologie proche.

²³⁴ De nombreux doublets anciennement présentés sous C sont en effet des doublets B selon les recherches les plus récentes.

²³⁵ Le problème de l'emprunt à des variétés de français régional se pose pour des lexèmes comme *fourme* (doublets *forme* / *fourme*), qui est un emprunt à l'occitan passé par le français régional : « En tant que régionalisme diachronique du français commun, *fourme* est un pur emprunt interne, d'une variété de français à une autre variété de français, et en aucun cas un emprunt du français à l'occitan » (Chambon 1997 : 44).

emprunts au latin (4.2.1)

dialectal

emprunts aux dialectes oïliques (diatopismes à l'intérieur du même diasystème)

roman

romanismes (emprunts à des idiomes romans, dont le francoprovençal, l'occitan et le gascon)²³⁶

non roman

emprunts à des idiomes non romans (il s'agit avant tout d'emprunts aux langues germaniques, slaves, au grec, et aux langues orientales)²³⁷

Cette répartition en catégories est certes, très schématique, et bien des cas particuliers présentent des subtilités ou des hybridations étymologiques auxquelles nous ne pouvons accorder ici toute l'attention requise²³⁸. Elle permet néanmoins une saisie d'ensemble des différents doublets de type B à partir de l'étymologie proche.

Les catégories sont associées en binômes (héréditaire / savant, héréditaire / dialectal, héréditaire / roman, etc.). Ceux-ci sont inégalement représentés, certains types présentant un seul exemple, d'autres plusieurs dizaines voire dépassant la centaine (emprunts romans / non romans). Nous avons décidé de garder le type plus ou moins artificiel héréditaire / héréditaire (3.2.1) afin de préserver la symétrie du classement²³⁹.

Enfin les triplets, quadruplets et n-uplets à plus de 4 éléments cumulent les catégories de la typologie. A peu près tous les cas de figure sont possibles, limités seulement par la rareté de tels objets lexicaux²⁴⁰.

3.1.5 Établissement de la typologie

²³⁶ Le francoprovençal ou l'occitan sont considérés comme des dialectes du français chez Brachet (1868, 1871) et plus généralement dans la tradition lexicographique française. Sur l'intégration des romanismes, cf. Andronache (2009).

²³⁷ Cette catégorie inclut les chevaux de retour et les latinismes de l'anglais ou de l'allemand.

²³⁸ Cf. le phénomène de coalescence sous 3.2.3.5 (*chenal*) et 4.3.2.1 ; 4.3.2.2 pour le type C.

²³⁹ Les doublets issus de variétés diatopiques se trouvent ainsi séparés des représentants de la variation diastratique. On pourrait juger préférable de regrouper les doublets issus de variantes diasystémiques (3.2.1 héréditaire / héréditaire* ; 3.2.2.2 héréditaire / dialectal ; 3.2.3.5 dialectal / dialectal). D'une manière générale, ces doublets diatopiques méritent d'être réexaminés à l'aune des méthodes dialectologiques modernes.

²⁴⁰ Cf. les quintuplets sous *planche* / *phalange* dans l'inventaire.

Les dispositions reprennent principalement celles qui sont établies pour l'inventaire. En général, chaque type est illustré par deux exemples, davantage dans les catégories les plus abondantes ou rassemblant des formations très différenciées²⁴¹.

L'étymon qui relie les deux doublets est présenté sous la forme du corrélat du latin écrit, généralement du latin classique. La forme au nominatif a été choisie, même si les lexèmes héréditaires sont issus généralement de l'accusatif. En revanche, l'étymologie proche de chaque doublet est établie ensuite (du protoroman pour les termes héréditaires). La langue de l'étymon n'est notée que s'il ne s'agit pas du latin.

Comme pour l'inventaire, ne sont acceptés dans cette typologie que les lexèmes figurant dans le TLF (cf. introduction). Les datations sont généralement tirées du TLF, du BW ou du FEW. Les étymologies sont principalement celles du FEW, du BW et du TLF. Un bref commentaire illustre les particularités des couples de doublets les plus significatifs.

3.2 Typologie des doublets de type B

3.2.1 Héréditaire / héréditaire*

Cette catégorie surtout théorique est la moins pertinente de ce type de classement puisqu'elle isole de manière artificielle des variations qui ne seraient que diatopiquement marquées des diatopismes. Le discours de Saussure (1.3.1.1) vise précisément cette catégorie. Il faut néanmoins compter avec certains lexèmes demi-savants (4.1.4.2 ; cf. *aller* / *ambler* / *ambuler* ; *conte* / *compte* / *comput* dans l'inventaire), la lexicalisation de variantes graphiques et de manière plus générale avec les réfections analogiques.

chaire / *chaise* } */ka'tɛdr-a/ ~ *cathedra* « chaise » (Gaffiot 2000 : 277c s.v. *cāthēdra* ; DELL : 105b s.v. *cathedra*)

chaire (XI^e s. FEW 2, 506a s.v. *cathēdra* I ; 1^{re} moitié XII^e s. *chaere* « siège à dossier » TLF ; ca 1170 « trône » ; 1269-1278 « siège élevé d'où parle un professeur » TLF ; FEW 2, 506ab s.v. *cathēdra* I)

Lexème héréditaire issu du protoroman */ka'tɛdr-a/ dont le corrélat du latin écrit est *cathedra* (FEW 2, 508b-509a s.v. *cathēdra* [I 2] ; TLF). Le lexème présente une architecture sémantique complexe. Le sens primordial de « chaise à dossier » est encore attesté au XVII^e siècle ainsi que dans les dialectes de l'Ouest et du Centre, mais il est fortement concurrencé par *chaise* (FEW *id.* ; TLF).

chaise (1. [1380 FEW 2, 506b s.v. *cathēdra* I] ; 1420 *chaeze* ; 1470 *chaize percée* ; 1710 *chaise longue* ; 1831 mar. *chaise* « tresse ou cordage servant à maintenir un homme effectuant des travaux » 2. 1556 *chaise portatifve* ; 1656

²⁴¹ Le nombre de doublets par type est peu représentatif dans ce type de classement, contrairement au dictionnaire des doublets (en préparation).

chaeze « siège fermé et couvert dans lequel on se faisait porter » ; 1668 *chaise roulante* TLF)

Variante avec assibilation du *r* intervocalique (FEW 2, 508b-509a s.v. *cathēdra* [I] ; TLF)²⁴².

Au XVI^e siècle, on note l'emploi indifférencié des lexèmes *chaise* pour *chaire* et *chaire* pour *chaise* (Huguet 1934 : VIII, 138-139). Ces deux lexèmes relèvent de variétés diastratiquement ou diaphasiquement marquées, avec une réaction des couches supérieures contre l'assibilation, puis une répartition sémantique des formes qui ne s'achève qu'au XVII^e siècle (FEW 2, 508b-509a s.v. *cathēdra*), même si l'usage prescrit par Vaugelas n'est pas toujours suivi²⁴³. La répartition sémantique s'est opérée de la manière suivante : *chaise* pour l'usage courant ; *chaire* pour les usages spéciaux, surtout ecclésiastiques et académiques (TLF).

Cf. également *chaire* / *cathédre* dans l'inventaire, ce qui fait des triplets en français, sans compter le cheval de retour dans le composé emprunté à l'anglo-américain *rocking-chair* (1851) (TLF s.v. *rocking-chair*) ou la locution *ex cathedra* (1677) (TLF s.v. *ex cathedra*).

De nombreux doublets de type héréditaire présentent des influences d'ordre analogique :

aragne / *érigne* } */a'rani-a/ ~ *aranĕa* « toile d'araignée » puis « araignée » (DELL : 42b s.v. *arānea*)

aragne (deb. XII^e s. *iregne* « araignée » ; ca 1200 *araingne* ; dernier quart du XIII^e s. *araigne* ; 1606 *aragne* TLF)

Lexème héréditaire issu du protoroman */a'rani-a/ dont le corrélat du latin écrit est *aranĕa* « toile d'araignée », « araignée » (FEW 25, 81a s.v. *araneus* [I 1 b])²⁴⁴. Ancien synonyme d'*araignée*, encore usité au sens de « crochet en fer dont se servent les bouchers pour accrocher la viande » (TLF).

érigne (1536 *ireigne* ; 1721 *erigne*, *erine* TLF)

Spécialisation d'une variante d'*aragne* au sens d'« instrument se terminant par un crochet et servant à dégager les tissus ou à les maintenir écartés » (FEW 25,

²⁴² La répartition diatopique et/ou diastratique du phénomène d'assibilation de l'*r* intervocalique a été bien étudiée (ALF 222 ; Bloch 1927 ; Straka & Nauton 1947 ; Straka 1965 : 492 ; Wartburg 1967 : 156 ; Brun-Trigaud, Le Berre & Le Dû 2005 : 72). L'assibilation de *chaire* a concerné le centre et le sud-est du domaine d'oïl, et se trouve bien représentée dans les milieux populaires parisiens au XV^e siècle.

²⁴³ L'exemple de Molière : « Les savants ne sont bons qu'à nous prêcher en chaise » (*Les femmes savantes*, v. 1662) est souvent cité (Thomsen 1890 : 37-38 ; FEW 2, 509a s.v. *cathēdra*).

²⁴⁴ Sur *-agne* / *-aigne* voir Nyrop (1899-1930 : 1 : 196 § 229 4°) ; Fouché (1966-1969 : 2 : 347, 387) ; Bourciez (1967 : 65 § 45 h) et pour le suffixe protoroman Heidemeier (2014 : 215-218). Cf. aussi DHOF : 76b-77a s.v. *araignée* sur l'ancienne distinction *araigne* « animal » - *araignée* « toile ».

81a s.v. *araneus* [I 2 d] ; TLF ; DHOF : 77a s.v. *araignée*). Il est possible que ce lexème procède d'un diatopisme.

Ces doublets peuvent aussi procéder de deux substantivations parallèles d'un adjectif latin :

faîne / *fouine* } */ ϕ a'gIn-a/ ~ *fagina* « du hêtre »

faîne (ca 1165 *faîne* TLF)

Lexème héréditaire substantivé issu du protoroman */ ϕ a'gIn-a/ dont le corrélat du latin écrit est l'adjectif féminin substantivé *fagīna* (*glans*) « (gland) du hêtre » (FEW 3, 368a s.v. **fagīna* ; TLF). On trouve des graphies avec circonflexe ou non (DHOF : 459b-460a s.v. *faine*).

fouine (1174/1178 *foine* ; 1237 *fouine* ; aussi 1260 *faîne* TLF s.v. *fouine*)

Lexème héréditaire issu du protoroman */ ϕ a'gIn-a/ dont le corrélat du latin écrit est *fagīna*, issu par ellipse de syntagmes comme *fagīna* (*mustela*) « martre des hêtres » (FEW 3, 370b s.v. **fagīna* TLF s.v. *fouine*)²⁴⁵. Le lexème a subi l'influence analogique de *fou* « hêtre » (FEW 3, 371a s.v. *fagus* ; TLF s.v. *fouine*) renforcée par le phénomène de l'ouïsme (DHOF : 490a s.v. *fouine*). Le lexème a aussi pu être confondu avec des formes issues de *fūscina* « fourche, trident » (DHOF *id.* ; TLF s.v. *fouine*)²⁴⁶.

Les deux lexèmes présentent des substantifications parallèles de l'adjectif féminin *fagina* (*glans* ou *mustella*), ce qui rend la détermination du sens des étymons problématique²⁴⁷. La séparation et la lexicalisation des variantes s'est faite progressivement (Thomsen 1890 : 51-52).

3.2.2 Héréditaire / emprunt

3.2.2.1 Héréditaire / savant (type C)

(Cf. chapitre 4 et inventaire)

²⁴⁵ Il est difficile de préciser à quel substantif s'attachait l'adjectif. Le FEW propose *fagina* (*mustella*) ou *faginus* (*cattus*) qui expliquent les attestations au masculin (FEW *id.*).

²⁴⁶ Ainsi le lexème *foène* « fourche » que répertorie Brachet dans son inventaire des doublets (1868 : 35 n. 8) est vraisemblablement issu de *fūscina* « trident » (FEW 3, 912b).

²⁴⁷ Les ellipses sont probablement déjà protoromanes, ce qui oblige à remonter à l'adjectif latin pour l'embranchement des doublets. Le FEW propose deux étymons distincts : 3, 367b s.v. **fagīna* « fruit du hêtre » et 368a s.v. **fagīna* « fouine ». Pour des problèmes similaires de conversion grammaticale dans les doublets C, cf. 4.2.1.4.

3.2.2.2 Héritaire / dialectal

Ce type, qui rassemble les doublets relevant de la variation diatopique (les « doublets populaires » de Brachet), pose le redoutable problème de la constitution du français. La dialectologie a montré qu'il est relativement illusoire d'isoler un français « pur » des variantes diatopiques²⁴⁸ et du jeu des nombreuses influences d'ordre analogique²⁴⁹. Le passage par le français régional des dialectalismes (Chambon & Carles 2007 ; Gouvert 2007) dont nous n'avons pas tenu compte ici, complique singulièrement le modèle.

Les doublets dialectaux mériteraient une révision plus approfondie. Comme pour les doublets romans, il conviendrait du point de vue du clivage héréditaire / savant élargi (cf. 4.1.1.4) de différencier les diatopismes d'origine héréditaire des emprunts²⁵⁰.

verge / *vergue* } */βirg-a/ ~ *virga* « branche souple et flexible ; drageon, marcotte, bouture » d'où « verge, baguette » spéc. « baguette du licteur » (DELL : 739b s.v. *virga*)

verge (1100 « longue baguette droite et flexible » ; 1130-1140 « baguette avec laquelle on frappe pour châtier » ; ca 1195-1200 anat. [(chez l'homme et les mammifères) « organe de la copulation et de la miction »] TLF)²⁵¹.

Lexème issu du protoroman */βirg-a/ (BW : 667b ; FEW 14, 499b s.v. *vīrga* [I 1 a]).

vergue (ca 1170 mar. *verge* [« espar, généralement cylindrique, effilé aux extrémités, disposé à diverses hauteurs sur les mâts et destiné à porter, à tendre la voile qui y est fixée et à faciliter son orientation par rapport au vent »] ; 1369 *vergue* TLF)

Emprunt au normand ou au picard (BW : 668a ; FEW 14, 500a s.v. *vīrga* [I 1 b] ; TLF)²⁵².

La répartition sémantique n'est pas encore achevée dans la langue classique²⁵³.

cheval / *joual* } */ka'βall-u/ « mammifère domestique appartenant à la famille des équidés, utilisé notamment comme animal de monture et de trait » ~ *caballus* attesté dès le latin préclassique au sens de « cheval hongre ; cheval de somme ; cheval de peu de

²⁴⁸ Sur le modèle de Berger (1899), qui calcule l'aboutissement régulier du signifiant à partir des lois phonétiques. Sur les doublets diatopiques, cf. également Dauzat (1902).

²⁴⁹ De nombreuses unités présentées comme des doublets de type C dans les premiers travaux sont en fait des diatopismes. Les nouvelles données de la géographie linguistique et des études dialectologiques ont permis d'affiner considérablement le crible.

²⁵⁰ Lorsque les deux lexèmes sont héréditaires, il n'est pas nécessaire de remonter au latin classique et l'on peut postuler un étymon commun au niveau du protoroman.

²⁵¹ Le TLF recense plusieurs emplois spécialisés dans les domaines maritime, artisanal, botanique ou zoologique.

²⁵² L'hypothèse d'un emprunt à l'occitan est discutée et rejetée par le FEW (14, 499b s.v. *vīrga*).

²⁵³ Thomsen (1890 : 40) relève plusieurs exemples de *verge* au sens de *vergue* et de *vergue* pour *verge* dans la langue classique.

valeur » puis plus tard au sens généricisé de « cheval » (DELL : 80a s.v. *caballus* ; Cano González 2009-2014 in DÉRom s.v. */ka'βall-u/).

cheval (ca 1100 TLF)

Lexème issu du protoroman */ka'βall-u/ dont le corrélat du latin écrit est *caballus* (FEW 2, 11b s.v. *caballus* [I 1] ; Cano González 2009-2014 in DÉRom s.v. */ka'βall-u/).

joual (1930 « parler populaire des Canadiens francophones » TLF).

Emprunt au français populaire du Canada (TLF ; cf. FEW 2, 8b s.v. *caballus*).

3.2.2.3 Héritaire / roman

Cette catégorie est abondamment représentée. Ici également il conviendrait de séparer parmi les emprunts aux idiomes romans ceux qui sont héréditaires de ceux qui sont des emprunts²⁵⁴.

bain / bagne } */'bani-u/ ~ *balneum* « bain » (DELL : 65a s.v. *balineum*, *balneum*)²⁵⁵

bain (ca 1100 « établissement où l'on se baigne » TLF)

Lexème héréditaire issu du protoroman */'bani-u/ dont le corrélat du latin écrit est *balneum* ou *balineum* (FEW 1, 225b s.v. *balneum* [1] ; TLF).

bagne (1629 « établissement pénitentiaire [de Livourne] » TLF)

Emprunt à l'italien *bagno* (BW : 52a ; FEW 1, 225b s.v. *balneum* [2] ; TLF).

Les deux lexèmes ont entretenu des relations complexes. Le lexème *bain* a cumulé les acceptions réservées aujourd'hui à *bagne* avant que ce dernier ne s'implante définitivement par le truchement de la *lingua franca* (Audisio 1957 ; Arveiller 1970 : 85).

noir / nègre } */'nigr-u/ ~ *niger* « noir » (DELL : 441a s.v. *niger*)

noir (ca 1100 *neir* « qui ne réfléchit aucun rayon lumineux » également « de race noire » ; ca 1160 *noir* TLF)

²⁵⁴ Dans le cas de deux lexèmes héréditaires, l'étymon commun peut être ramené au protoroman. Cf. aussi 4.1.1.4 pour le clivage élargi.

²⁵⁵ Une attestation du latin tardif *baneum* a été découverte à Pompéi (Pfister 2005 : 593).

Lexème issu du protoroman */nigr-u/ dont le corrélat du latin écrit est *nīgrum* (*nīger*) (FEW 7, 135b s.v. *nīger* [I 1 a]).

nègre (1611 « qui appartient à la race noire » FEW 7, 134b s.v. *nīger* II 1 a α)
Emprunt à l'espagnol *negro* « personne de race noire » (BW : 430a ; FEW 7, 136a s.v. *nīger* [II 1 a α]) ou au portugais (BW : 430a)²⁵⁶.

Les deux lexèmes sont entrés en concurrence (en tant que substantifs) dans la langue française au XVI^e siècle (FEW 7, 136a s.v. *nīger*)²⁵⁷.

3.2.2.4 Héritaire / non roman

chanfre / *cantor* } */kan'tor/ ~ *cantor* « chanteur » puis « chanfre » en latin ecclésiastique (attesté depuis 398) (TLF s.v. *chanfre*)

chanfre (1227 « dignitaire, maître du chœur, qui préside au chant dans une église cathédrale ou collégiale » ; XIV^e s. « choriste dans une église » ; 1572 fig. « celui qui célèbre quelqu'un » ; 1671 « celui qui célèbre de grands événements, des héros » TLF)

Lexème héritaire issu du protoroman */kan'tor/ dont le corrélat du latin écrit est *cantor* (FEW 2, 236b s.v. *cantor* [I 1] ; Gougenheim 1962-1975 : 1 : 23-25).

cantor (1897/1900 « celui qui est chargé de chanter dans les offices religieux » TLF)

Emprunt à l'allemand *Kantor* « celui qui est chargé de la direction de la chapelle ou du chant liturgique dans un établissement religieux ou une école » (TLF ; Kluge & Seebold 2011 : 467b s.v. *Kantor* ; Ø FEW).

Par l'anglais et le jeu des chevaux de retour, il arrive que des formes dialectales soient opposées à des doublets, héritaires ou savants.

châsse / *cash* } */'kaps-a/ ~ *capsa* « boîte, caisse, cassette en bois » (DELL : 97b s.v. *capsa*)

²⁵⁶ Il est aussi possible que l'adjectif français (1611) soit issu du substantif *nègre* qui est attesté dès 1529 (FEW *id.*). Il s'agirait alors d'une formation française (cf. les pseudo-doublets 2.3.2.2). Nous n'avons pas tenu compte des conversions grammaticales dans le cadre de cette typologie générale. Ils sont examinés en revanche pour le type C (4.2.1.4).

²⁵⁷ Une forme moins francisée *negro* de même origine apparaît à la fin du XIX^e siècle (FEW 7, 136a s.v. *nīger* [II 1 a β]) mais n'est pas lemmatisée dans le TLF. En revanche, le français a réemprunté le lexème à l'espagnol dans la lexie complexe *vomito negro*, littéralement « vomissement noir » (1804), désignant la fièvre jaune (TLF s.v. *vomito negro*).

châsse (ca 1150 norm. *casse* « coffre renfermant les reliques d'un saint » ; 1680 *châsse* TLF)

Lexème héréditaire issu du protoroman */'kaps-a/ dont le corrélat du latin écrit est *capsa* « boîte, caisse » (BW : 124a ; FEW 2, 314a s.v. *capsa* [I 1 a])²⁵⁸. Le sens de « châsse » est attesté en latin médiéval vers 720 (TLF).

cash (1894 ; 1916 *payer cash* TLF)

Emprunt à l'anglais *cash* « argent, monnaie » lui-même emprunté à l'ancien français (TLF), ou à la forme normande *casse* (AND₂ s.v. *case*). Le lexème s'emploie plutôt de manière adverbiale en français (TLF)²⁵⁹.

(Cf. *caisse* / *cash* sous 3.2.3.9).

3.2.3 Doubles emprunts

3.2.3.1 Savant / savant

Les emprunts savants au latin sont étudiés au chapitre 4 (4.1.3.4). Pour les différents degrés d'adaptation phonétique des latinismes, cf. 4.1.3.5. Un certain nombre de doubles emprunts savants relèvent de délocutifs (4.3.1.3)²⁶⁰. Cf. annexe 3.

auditoire / *auditorium* } *auditorium* « lieu où l'on s'assemble pour écouter (orateurs, rhéteurs) » (TLF s.v. *auditorium*)

auditoire (1253-1289 just. « lieu où l'on plaide, et où on écoute les plaidoiries ; 1430 fém. « lieu où l'on s'assemble pour écouter un orateur » [1559 masc.] ; 1440 « ensemble de personnes écoutant un orateur » TLF)

Emprunt au latin *auditorium* (FEW 25, 868b s.v. *auditorium* [I] ; TLF).

auditorium (1866 antiq. romaine « lieu où des auteurs rassemblent un auditoire pour faire la lecture de leurs ouvrages » [FEW 25, 868b s.v. *auditorium* II 1] ; 1888 arch. « salle destinée aux cours, aux conférences publiques ou privées et aux audiences » TLF ; [1937 « salle spécialement aménagée pour les émissions radiophoniques ou télévisées, les enregistrements » FEW 25, 868b s.v. *auditorium* II 2])

Comme terme d'antiquité, il s'agit d'un emprunt au latin *auditorium* sans adaptation morphologique (FEW 25, 868b s.v. *auditorium* [II 1] ; TLF). Au sens de « salle destinée aux conférences, aux émissions », il s'agit vraisemblablement

²⁵⁸ Sur l'assimilation de -ps- à -ss-, cf. Fouché (1966-1969 : 2 : 803). Pour la graphie, cf. DHOF : 221b s.v. *châsse*.

²⁵⁹ Pour le problème des conversions grammaticales dans les doublets de type C, cf. 4.2.1.4.

²⁶⁰ Les délocutifs ne sont pas séparés des emprunts savants dans cette typologie, cf. 4.3.1.3.

d'un emprunt à l'anglais *auditorium* (FEW 25, 869a s.v. *auditorium* [II 2]), ce qui l'inclurait dans le type 3.2.3.4²⁶¹.

gloire / *gloria* } *gloria* « renommée » spéc. « bonne renommée, gloire » (DELL : 277b s.v. *glōria*)

gloire (1050 *glorie* « béatitude céleste » ; 1130-1140 « renommée, célébrité » ; ca 1160 « éclat, lustre, magnificence » TLF)

Emprunt à plusieurs reprises au latin *gloria* « renom, réputation ; désir de la gloire » aux emplois spécialisés en latin chrétien (FEW 4, 166ab s.v. *gloria* [I 1] ; TLF ; Bucklin 1954 ; Gougenheim 1970 : 8-10).

gloria ([fin XII^e s. *glorie* « partie de la messe »] ; 1680 *gloria* ; 1816 « boisson chaude faite avec du thé et du rhum » TLF)

Emprunt (délocutif) au latin ecclésiastique *gloria* « partie de la messe », premier mot du verset final des psaumes (FEW 4, 166b s.v. *gloria* [I 2] ; TLF). Le sens de « liqueur chaude composée de café, de sucre et d'eau-de-vie » est un emploi humoristique du terme religieux (Darmesteter 1877 : 180 ; FEW 4, 165a s.v. *gloria* [I 2 c] ; TLF).

Cf. 4.3.1.3 pour les latinismes procédant de délocutifs.

3.2.3.2 Savant / dialectal

polype / *pieuvre* } *polypus* « poulpe ; pieuvre » ; « polype (dans le nez) » (DELL : 520a s.v. *pōlypus* ; Gaffiot 2000 : 1212b s.v. *pōlypus*)

polype (ca 1240 *polipe* « grosseur qui se développe dans les cavités » ; 1284 *polype* « poulpe » TLF ; 1552 « concrétion fibrineuse qui se forme dans le cœur ou dans les gros vaisseaux » ; [1744 « zoophyte » FEW 9, 140b s.v. *pōlypus* II 1 b])

Emprunt au latin *polypus* « polype » ; « poulpe » (BW : 498a ; FEW 9, 140b s.v. *pōlypus* [II] ; TLF)

pieuvre (1866 [« mollusque céphalopode marin pourvu de huit bras ou tentacules munis de ventouses qui vit dans le creux des rochers près des côtes »] TLF)

²⁶¹ Au sens de « salle de cours », *auditorium* fonctionne comme variante d'*auditoire* qu'il tend à supplanter (TLF s.v. *auditoire*) sauf en Belgique et en Suisse romande où l'allemand *Auditorium* a pu paradoxalement favoriser le maintien de *auditoire* (FEW 25, 869b s.v. *auditorium* n. 10) (cf. aussi 4.3.2.2 pour les variantes partielles).

Emprunt au normand *peuvre*, *pierve* (îles anglo-normandes) diffusé avec *Les travailleurs de la Mer* (1866) de Victor Hugo (BW : 485a ; FEW 9, 140b s.v. *pōlypus* [I 1 b] ; TLF)²⁶². Forme avec *r* parasite (Bourciez 1967 : 181 § 178 III)²⁶³.

Cf. aussi *poulpe* par emprunt à l'occitan (3.2.3.6). Sur ces triplets, cf. Bernelle (1965a : 429).

dédicace / *ducasse* } *dedicatio* « consécration, inauguration d'un temple, d'un théâtre » puis en latin chrétien « consécration d'une église ; fête de la dédicace d'une église » (TLF s.v. *dédicace*)

dédicace (fin XII^e s. *dicaze* « consécration d'une église, d'un oratoire » ; 1273/1280 *dedicasse* « fête annuelle commémorant une telle consécration » TLF ; 1613 *dédicace* « hommage qu'un auteur fait de son œuvre à une personne » BW : 181b ; 1663 « *id.* » TLF)

Emprunt au latin *dedicatio* « consécration » (BW : 181b ; FEW 3, 27a s.v. *dedicatio* ; TLF).

ducasse (1391 *ducace* (nord de la France, sud de la Belgique) « fête patronale de village » TLF)

Emprunt au picard ou à un dialecte du nord-est (BW : 181b ; FEW 3, 27b s.v. *dedicatio* ; TLF ; Rézeau 2001 : 383a).

3.2.3.3 Savant / roman

Cette catégorie est abondamment représentée. Cf. aussi 4.1.1.4 (clivage élargi).

crypte / *grotte* } */'krupt-a/ ~ *crypta* (*crupta*, *cripta*) « portique couvert » puis « endroit couvert », « grotte » et en latin chrétien « église souterraine, crypte » (DELL : 152b s.v. *crupta* ; Gaffiot 2000 : 451b s.v. *crypta*)

crypte (2^e moitié XIV^e s. *cripte* ; 1610 *crypte* TLF)

Emprunt au latin classique *crypta* « crypte, caveau » (BW : 181b ; FEW 2, 1385a s.v. *crypta* [III] ; TLF).

grotte ([1280 *grote* (français de Naples) ; début XIV^e s., attestations isolées dans des textes italianisants] ; 1537 *grotte* [traduction du *Courtisan*] ; 1555 TLF)

²⁶² Ainsi le lexème italien *piovra* est-il à mettre au compte de la traduction du roman français (Deroy 1980 : 208).

²⁶³ Bourciez propose l'enchaînement suivant : *pieuvre* < **pieuve* < **pueuve* < **puelve* < **pueleve* < *polypu* (1967 : 85 § 68h).

Emprunt à l'italien *grotta* « cavité naturelle » attesté chez Dante et au milieu du XIII^e siècle au sens d'« escarpement » (Bourciez 1967 : § 131 r ; FEW 2, 1385a s.v. *crypta* [II 1] ; TLF)²⁶⁴. L'italianisme *grotte* a éliminé l'ancien français *croute* « caverne » (attesté de ca 1223 à 1671, représentant régulier du protoroman */'krup-t-a/ (FEW 2, 1384b s.v. *crypta* ; BW : 308a ; TLF)²⁶⁵. Cf. également Brachet (1868 : 21 n. 7) ; Wind (1928 : 39, 43, 149) ; Wis (1963) ; Hope (1971 : 201).

pesse / *épicéa* } lat. *picea* « épicéa ; *Picea excelsa* » (DELL : 511a s.v. *pix* ; Gaffiot 2000 : 1193c s.v. *picea*)

épicéa (1553 *picéa* « sapin blanc » ; 1796 *épicia* ; 1811 *épicéa* FEW 8, 426b)
Emprunt au latin impérial *picea* « épicéa » (TLF). Le lexème s'est d'abord répandu via les traductions de Pline au XVI^e siècle (FEW 8, 427a s.v. *picea* [I]).

pesse (1561 « espèce de sapin » TLF)
Emprunt au francoprovençal *pesse*, aujourd'hui « vx ou régional en français » (TLF). En francoprovençal, le lexème est attesté depuis le XVI^e siècle (FEW 8, 427a s.v. *picea* [II] et n. 1 ; Gebhardt 1974a : 191).

chrétien / *crétin* } *christianus* « chrétien » (DELL : 118b s.v. *christiānus*)

chrétien (842 adj. *christian* « qui professe la religion de Jésus-Christ » ; ca 881 adj. *christien* « propre aux chrétiens » ; ca 1050 subst. *cristiens* ; 1174-1187 subst. *crestien* TLF)

Emprunt au latin chrétien *christianus* « chrétien » (adj. et subst.) (TLF). Le lexème est demi-savant et n'a que partiellement subi l'évolution phonétique en raison du contact avec la langue de l'Eglise (FEW 2, 655b s.v. *christianus* [I 1]).

crétin (1750 [par référence aux crétins du Valais] ; 1835 « être stupide » TLF)
Emprunt au francoprovençal 'crətin' (FEW 2, 655b s.v. *christianus* [I 2] ; GPSR 4, 536a-537b s.v. *crétin*)²⁶⁶. Le lexème a été diffusé en français par l'*Encyclopédie* (Baldinger 1966a : 66-67 et n. 28 ; GPSR 4, 537a s.v. *crétin*). Le traitement du suffixe /-ianu/ > -in est caractéristique du francoprovençal (GPSR 4, 536b s.v. *crétin* ; TLF). Il s'agit d'un euphémisme de commisération d'un type courant (*benêt* « niais par excès de simplicité ou de bonté » < */βene'dikt-u/, cf. Nyrop 1899-1930 : 4 : 285 § 397 ; GPSR *id.*).

²⁶⁴ Cf. aussi DHOF : 538ab s.v. *grotte*.

²⁶⁵ Cf. les attestations héréditaires dans les dialectes (FEW 2, 1384b s.v. *crypta*).

²⁶⁶ On notera la critique de l'étymon par Schmitt (2009) qui y voit une formation à partir de */'krist-a/ ~ *crīsta* « excroissance » + -īnu.

sirop / *sorbet* } arabe *šārāb* « boisson ; sirop » (FEW 19, 170b s.v. *šārāb* ; TLF s.v. *sirop*)

sirop (1174-1180 sirop « solution de sucre dans de l'eau, du jus de fruit, etc. » ; ca 1225 pharmacopée *syrop* TLF)

Emprunt au latin médiéval *siroppus* (FEW 19, 170b s.v. *šārāb* [I 2] ; TLF ; Nasser 1966 : 186). Les graphies montrent une hésitation entre le y et le i par un rattachement erroné au grec, les graphies en i l'emportant au XIX^e siècle (DHOF : 968b s.v. *sirop*)²⁶⁷.

sorbet (1553 *sorbet* « boisson à base de citron, de sucre et d'eau » ; 1782 « glace légère à base de liqueur, de jus de fruit » TLF)

Emprunt probable à l'italien *sorbetto* « boisson des Turcs » emprunté lui-même au turc *şerbet* « boisson rafraîchissante », ce dernier de l'arabe *šarba*²⁶⁸ « boisson » (TLF ; Nasser 1966 : 387 ; Arveiller 1999 : 533-538)²⁶⁹.

Par ailleurs, le lexème *chorba* « soupe épaisse à base de viande de mouton, légumes secs, tomates et petites pâtes, parfumée à la menthe » ; fig. « mélange hétéroclite » (1977, *Petit Robert* 2012 s.v. *chorba*) est un emprunt direct à l'arabe d'Algérie (El Houssi 2001 : 45 ; Bertrand 2007 : 131 ; non répertorié par Nasser 1966). Il n'est pas lemmatisé par le TLF.

3.2.3.4 Savant / non roman

humeur / *humour* } *hūmor* « liquide (de toute espèce) » ; « humeur » (Gaffiot 2000 : 1652c s.v. *ūmōr* (*hūmōr*))

humeur (1119 *humur* « eau » ; ca 1175 « composant liquide du corps humain » ; 1559 *humeur* « tempérament, caractère » TLF)

Emprunt au latin *humor* (FEW 4, 514a s.v. *hūmor* [I] ; TLF)²⁷⁰. Pour la sémantique, cf. Nyrop 1899-1930 : 4 : 152 § 208)

²⁶⁷ Pour les attestations dans la lexicographie, cf. Nasser (1966 : 186-187).

²⁶⁸ Pour *sirop*, le TLF donne l'étymon lointain légèrement différent *šārāb* « boisson ; sirop » qui est celui du FEW *id.* et d'Arveiller (1999 : 533).

²⁶⁹ Arveiller (1999 : 537) a précisé les conditions de cet emprunt : la forme *sorbet* est plus exactement la correction d'un scribe traduisant un traité italien où se trouve une forme *serbet*.

²⁷⁰ Selon le FEW, il n'est pas totalement exclu que le lexème soit héréditaire dans son acception concrète la plus générale de « substance liquide, eau » (FEW 4, 514a s.v. *hūmor*).

humour (1693 *humeur* trad. de l'anglais *humour* ; 1725 fém. *houmour* ; 1755 masc. *humour* TLF)

Emprunt à l'anglais *humour* (BW : 327a ; FEW 4, 514a s.v. *hūmor* [II] ; TLF)
(cf. 2.3.3.1 pour les chevaux de retour).

cymbalum / *cymbale* } *cymbalum* « cymbale, instrument à percussion », surtout employé au pluriel *cymbala* (Gaffiot 2000 : 466b s.v. *cymbālum* ; TLF s.v. *cymbale*)

cymbale (1154-1173 plur. *cimbales* « sorte de tympanon, instrument à cordes frappées » ; 1269/1278 *cimbales* « instrument à percussion » (1695 fig. « bruit éclatant et vain ») ; 1680 sing. « jeu d'orgue » ; 1863 « un des deux disques des cymbales » TLF)²⁷¹

Emprunt au latin *cymbalum* « instrument à percussion » (FEW 2, 1612a s.v. *cymbālum* [II] ; TLF).

cymbalum (1887 *cymbalum* ; 1926 *czymbalum* [« instrument traditionnel hongrois à cordes frappées qui accompagne souvent les ensembles de musique tzigane »] TLF)²⁷²

Emprunt au hongrois *czimbalom* de même sens, lui-même emprunté au latin *cymbalum* pour désigner un instrument traditionnel hongrois à cordes frappées qui accompagne souvent les ensembles de musique tzigane (TLF).

3.2.3.5 Dialectal / dialectal

(Cf. 3.2.2.2).

chéneau / *chenal* } */ka'nal-e/ ~ *canalis* « fossé ; canal ; conduit d'eau ; gouttière ; tuyau » (DELL : 93a s.v. *canna* ; Gaffiot 2000 : 254b s.v. 2 *cānālis*)

chéneau (1459 *chesneau* « petit canal, gouttière le long d'une lame » ; 1680 *chéneau* TLF)

Emprunt à *chenau*, forme d'un dialecte du Centre (TLF) ou de l'Est (BW : 126b), la graphie *chesneau* puis *chéneau* traduisant sans doute une influence de *chêne* par étymologie populaire (BW *id.* ; TLF).

chenal ([1^{er} quart XIII^e s. var. de *chanel*] ; 1. 1250 « passage resserré entre des écueils, des hauts fonds, des terres et donnant accès à un port ou permettant la

²⁷¹ Une forme francisée *cymbles* est attestée au début du XII^e s. ainsi qu'au masculin *cymbals* (TLF s.v. *cymbale*).

²⁷² Il existe des variantes *czimbalum* et *cymbalon*, la dernière lemmatisée aux côtés de *cymbalum* par le TLF.

navigation près des côtes, entre des îles » ; 2. 1391 « conduit servant au passage, à l'écoulement de l'eau courante ou de l'eau de pluie » TLF-Etym)

Le lexème provient de la coalescence de deux diatopismes indépendants²⁷³. Selon les sens :

1) emprunt à l'ancien poitevin *chenal*, *chenau* « passage ouvert à la navigation », continuateur régulier du protoroman */ka'nal-e/ (FEW 2, 168ab s.v. *canālis* [I] ; TLF-Etym).

2) emprunt à l'ancien lorrain *chenal*, *chenau* « gouttière » également issu du protoroman */ka'nal-e/ (FEW 2, 168ab s.v. *canālis* [I] ; TLF-Etym).

Il y a des triplets en français si l'on considère l'emprunt savant *canal* « lit d'une rivière, d'un ruisseau » (2^e moitié XII^e s. TLF-Etym).

piètre / *pitre* } */pe'destr-e/ ~ *pedester* « qui est à pied, pédestre » (Gaffiot 2000 : 1146c s.v. *pědestěr*)

piètre (ca 1195 *paëstre* « mauvais, infidèle, dépravé » ; ca 1223 *peestre* « misérable » ; 1576 *pietre* ; 1740 *piètre* TLF)

Emprunt au picard *piestre* de même sens (FEW 8, 122a s.v. *pědestěr* [I 1] ; TLF ; Roques 1979 : 582-585).

pitre (1661 *bon pitre* « brave homme » BW : 489b ; 1790 « bouffon chargé d'attirer le public à un spectacle de foire ou de cirque » ; 1866 « homme ou enfant qui fait rire par ses plaisanteries, ses gestes, ses grimaces » TLF)

Emprunt au franc-comtois (BW : 489b ; FEW 8, 122a s.v. *pědestěr* [I 1 b β] ; Roques 1979 : 585)²⁷⁴.

Ces lexèmes forment des triplets avec l'emprunt savant *pédestre* « propre à l'homme à pied » attesté à partir de la fin du XV^e s. (FEW 8, 122a s.v. *pědestěr* [II 2] ; TLF s.v. *pédestre*).

3.2.3.6 Dialectal / roman

pieuvre / *poulpe* } *polypus* « poulpe, pieuvre » ; « polype (dans le nez) » (DELL : 520a s.v. *pōlypus* ; Gaffiot 2000 : 1212b s.v. *pōlypus*)

²⁷³ Le TLF-Étym refuse l'ancienne explication du lexème comme une réfection de l'ancien français central *chenel* sous l'influence de l'emprunt savant *canal* (BW : 126b ; TLF s.v. *chenal*).

²⁷⁴ Roques considère cette étymologie comme peu plausible (1979 : 585).

pieuvre (1866 [« mollusque céphalopode marin pourvu de huit bras ou tentacules munis de ventouses qui vit dans le creux des rochers près des côtes »] TLF)
Emprunt au normand *peuvre*, *pierve* (BW : 485a ; FEW 9, 140b s.v. *pölypus* [I 1 b] ; TLF). Forme avec *r* parasite (Bourciez 1967 : 181 § 178 III).

poulpe (1538 *poupe* « polype du nez » ; 1546 *poulpre* « mollusque » ; 1554 *poulpe*, *pourpe* TLF)
Emprunt au provençal *poupre* de même sens (FEW 9, 140b s.v. *pölypus* [I 1 a α] ; TLF) avec reprise d'abord seulement orthographique du *l* de la forme latine (BW : 503b).

(Cf. *polype* / *pieuvre* 3.2.3.2).

Il est parfois difficile de faire le départ entre un lexème héréditaire ayant subi une influence dialectale, un dialectalisme et un emprunt roman (en l'occurrence francoprovençal ou occitan) :

courge / *gourde* † *cüćurbîta* « courge, gourde » (DELL : 154b s.v. *cucurbita*)

gourde (XIII^e siècle *gorde* « courge » ; ca 1520 *caourde* « courge desséchée et vidée pour servir de récipient » TLF s.v. *gourde*²⁷⁵)

Probable emprunt à une forme dialectale de l'Est *gorde* ou au francoprovençal de la région lyonnaise sous l'influence de l'occitan *cogorda* (Bourciez 1967 : 139 § 124 h ; BW : 164b s.v. *courge* ; FEW 2, 1460b s.v. *cüćurbîta* [I 1 b] ; Gebhardt 1974a : 191)²⁷⁵. La sonorisation peut aussi s'expliquer par l'attraction paronymique de l'adjectif *gourd* (DHOF : 528a s.v. *gourde*).

courge (2^{ème} moitié du XIV^e siècle TLF s.v. *courge*²⁷⁶)

Emprunt à une forme dialectale de l'Ouest (BW : 164b) où a eu lieu une substitution de suffixe (le continuateur du suffixe /- 'ika/ ~ -*ïca* s'est substitué à celui de /- 'ita/ ~ -*ïta*) (BW : 164b ; FEW 2, 1460b s.v. *cüćurbîta* [I 2 b] ; TLF s.v. *courge*²⁷⁶).

On trouve des quadruplets en français si l'on considère *cougourde* « courge ou potiron » (1273 judéo-fr. *coucourde* « espèce de concombre » ; fin du XIV^e s. *cougourde* ; 1673 « potiron, citrouille » ; 1838 « courge ») par emprunt à l'ancien occitan *cogorda* « courge » (TLF s.v. *cougourde*) et *cucurbite* « partie de l'alambic » (XIV^e s. FEW 2, 1460a s.v. *cüćurbîta* II.1.a ; XV^e s. *cocurbite* ; ca

²⁷⁵ Un emprunt direct à l'occitan se heurte à des considérations phonétiques (FEW 2, 1461a n. 14). Le hiatus entre les deux voyelles a parfois été marqué par un *h* ou par un second *g* (FEW 2, 1460b ; DHOF : 528b).

1516 *cucurbite*) par emprunt au latin des alchimistes *cŭcŭrbĭta* (FEW 2, 1460b s.v. *cŭcŭrbĭta* [II.1.a] ; TLF s.v. *cucurbite*)²⁷⁶.

3.2.3.7 Dialectal / non roman

Cette catégorie est peu représentée et n'accueille guère que des chevaux de retour du normand ou de l'anglo-normand ayant transité par l'anglais. Nous n'en avons trouvé qu'un exemple :

camp / campus } *campus* « plaine, terrain plat », « champ » d'où « terrain d'exercice ou de bataille » (TELL : 90b-91a)

camp (ca 1450 *lit de can* ; fin XV^e s. « terrain sur lequel une armée s'établit ou se retranche pour sa défense » ; 1543 « corps d'armée établi dans un camp » ; 1813 « groupe de personnes du même bord qui s'oppose à un autre groupe » TLF)

Emprunt probable, par l'intermédiaire du langage militaire, à une forme normano-picarde ou provençale de *champ* (BW : 103a ; FEW 2, 162b s.v. *campus* [I 5] ; TLF) plutôt qu'à l'italien *campo* par l'intermédiaire du langage militaire (Thomsen 1890 : 35 ; Wind 1928 : 65).

campus (1958 [« ensemble de bâtiments édifiés sur de vastes espaces verts et comprenant locaux d'enseignements, restaurants et résidences universitaires »] TLF)

Emprunt à l'anglo-américain *campus* attesté en 1774 pour désigner les terrains de l'Université de Princeton, puis plus généralement pour désigner les bâtiments universitaires édifiés sur de vastes espaces verts (Matthews 1897 ; Gougenheim 1962 : 1 : 60-62 ; Forgue 1976 : 24 ; TLF).

Un lexème *campo*¹ est lemmatisé par le TLF comme variante orthographique de *campos* (XV^e s.), un emprunt à l'argot des écoliers (doublet de cas provenant de la locution *dare campos* « accorder les champs ») (cf. FEW 2, 162b s.v. *campus* [II 1]). Un lexème homographe *campo*² « grande place dans une localité (d'Italie) » (1867) est constitué par l'emprunt à l'italien *campo* « place à Venise ». Enfin un troisième lemme *campo*³ « lande dénudée et sans arbres » (1857) représente un emprunt à l'hispano-américain *campo* « plaine ». Ce qui en fait un cas particulièrement rare de sextuplets en français : *champ / camp / campo*¹ / *campo*² / *campo*³ / *campus*.

²⁷⁶ Cf. Ascher (1935) pour l'évolution sémantique de ces deux lexies.

3.2.3.8 Roman / roman

Ces doublets peuvent également présenter un clivage héréditaire / savant par le biais des formes romanes (cf. 4.1.2.2 clivage élargi). Les lexèmes français correspondent à différents degrés de francisation. On peut trouver deux italianismes à des dates d'emprunt différentes (*caprice* / *capriccio*) où à travers deux canaux différents (*fougue* par la langue militaire et *fuge* par la langue de la musique, cf. FEW 3, 836b s.v. *fūga*). Dans ce dernier cas, les doublets existent déjà en italien.

caprice / *capriccio* } it. *capriccio* « frisson » puis « caprice » (TLF s.v. *capriccio*)

caprice (1558 [« disposition de l'esprit à des enthousiasmes passagers, à des changements brusques dans l'humeur, les résolutions » TLF)

Emprunt à l'italien *capriccio* (FEW 2, 346a s.v. *caput* [II 4] ; TLF). Cf. également Wind (1928 : 186, 206) ; Hope (1971 : 174).

capriccio (ca 1800 *Robert historique* : 617b ; 1897/1900 « morceau ou pièce instrumentale de forme libre et souvent d'inspiration folklorique » 1897/1900 TLF)

Emprunt à l'italien *capriccio*, terme de musique, dérivé sémantique de *capriccio* propr. « frisson » puis « caprice » (BW : 107a ; TLF).

fugue / *fougue* } *fūga* « fuite » (DELL : 258b s.v. *fugio*)

fougue (1580 [« ardeur naturelle et mouvement impétueux qui animent une personne passionnée, un animal jeune et indompté »] TLF s.v. *fougue*)

Emprunt à l'italien *fuga* « fuite précipitée », d'où « impétuosité, ardeur » (TLF). Selon le FEW, l'emprunt a d'abord été oral, par la langue militaire (FEW 3, 836b s.v. *fūga* [II 1]), cf. également Wind 1928 : 195-196 ; Hope 1971 : 196)²⁷⁷.

fugue ([fin XIII^e s. *fugue* « fuite »] ; 1598 *fugue musicale* ; 1728 « fuite momentanée » TLF)²⁷⁸

Emprunt à l'italien *fuga* « forme de contrepoint » attesté depuis le XV^e siècle (FEW 3, 836b s.v. *fūga* [II 2 a]) ; Hope 1971 : 198).

Ce double emprunt correspond aux doublets italiens *foga* « ardeur » et *fuga* « fuite » par emprunt au latin classique *fuga* « fuite » (DELL s.v. *foga*, s.v. *fuga*).

²⁷⁷ Un rapprochement avec la famille de *focus* (*focare*), relevé par Guiraud, n'est pas à exclure (DHLF : 1470a).

²⁷⁸ Le sens de « fuite » attesté au XVIII^e siècle est soit réemprunté à l'italien dans son sens originel (BW : 280a), soit issu du sens musical (à ce sujet FEW 3, 836b s.v. *fūga* ; TLF). Le TLF mentionne une attestation isolée en ce sens à la fin du XIII^e siècle, tirée d'une traduction française d'un texte latin écrit par un Italien.

escadre / escouade } */es'kadr-a/ « forme carrée » (DELL : 554a s.v. *quattuor*) ou it. *squadra* (DELL s.v. *squàdra*)²⁷⁹

escadre (1461-1466 « subdivision d'un corps de troupe » ; 1680 « groupe tactique ou organique de grands bâtiments de guerre sous les ordres d'un officier supérieur » TLF)

Emprunt à l'italien *squadra* « brigade » (FEW 2, 1397ab s.v. *quadrare* [II 1 a α] ; TLF).

escouade (fin XV^e s. *escoydre* « subdivision d'un corps de troupe » ; 1506 *escoadre* ; ca 1570 *escouade* TLF)

Emprunt à l'espagnol *escuadra* (BW : 232ab, FEW 2, 1397ab s.v. *quadrare* [II 1 b]) ou à l'italien (FEW *id.* II 1 a β) ; TLF)²⁸⁰.

(Cf. *escadre / square* sous 3.2.3.9).

3.2.3.9 Roman / non roman

escadre / square } */es'kadr-a/ ~ **exquadra*, déverbal de *exquadrāre* (DCECH 2, 255b-256a s.v. *cuadro*)

escadre (1461/1466 « subdivision d'un corps de troupe » ; 1680 « groupe tactique ou organique de grands bâtiments de guerre sous les ordres d'un officier supérieur » TLF)

Emprunt à l'italien *squadra* « brigade » (FEW 2, 1397a s.v. *quadrare* [II 1 a β] ; TLF)²⁸¹.

square (1765 ; 1792 « place publique en Grande Bretagne, ornée de végétation » TLF)

Emprunt à l'anglais *square* lui-même issu de l'ancien français (cheval de retour). Le lexème est utilisé d'abord en lien avec l'Angleterre, avant d'être attesté également pour des jardins français depuis 1836 (BW : 606b ; FEW 18, 118a s.v. *square*).

²⁷⁹ L'étymon qui forme doublets est soit l'italien, soit le protoroman dans le cas d'un italianisme et d'un ibérisme.

²⁸⁰ Les rapports entre l'italien et l'espagnol pour le développement du sens militaire « formation d'une troupe en carré » demeurent obscurs (BW : 232a ; DCECH 2, 255b-256a).

²⁸¹ Pour *escouade*, cf. *supra*.

Si l'on tient compte du lexème héréditaire *équerre* (1170 *esquire* « carré » ; ca 1275 *esquierre* « instrument destiné à tracer, à vérifier des angles droits » ; 1690 *équerre* TLF *s.v.* *équerre*), le français compte des quadruplets à partir de cet étymon : *équerre* / *escadre* / *escouade* / *square*.

(Cf. *escadre* / *escouade* sous 3.2.3.8).

caisse / *cash* } *capsa* « boîte, caisse, cassette en bois » (DELL : 97b *s.v.* *capsa*)

caisse (1365 FEW 2, 312b ; BW : 99b ; 1553 *caisse* « coffre » TLF)
Emprunt à l'occitan (BW : 99b), probablement par l'intermédiaire du lyonnais (FEW 2, 314b-315a *s.v.* *capsa* [II 1])²⁸².

cash (1894 ; 1916 *payer cash* TLF)
Emprunt à l'anglais *cash* « argent, monnaie » lui-même issu de l'ancien français (TLF) ou de la forme normande *casse* (AND, *s.v.* *case*). Le lexème s'emploie de manière adverbiale en français (TLF).

Il y a des triplets en français si l'on considère également la forme héréditaire française *châsse* (cf. 3.2.2.4).

3.2.3.10 Non roman / non roman

Cette catégorie est très étendue et présente des couples fort disparates. Y figurent des doublets de lexèmes empruntés à des langues non romanes. Cette catégorie gagnerait à être divisée en plusieurs sous-catégories, les doublets pouvant relever de formations très différentes (chevaux de retour empruntés à l'anglais, emprunts aux langues germaniques, slaves ou à l'arabe, latinismes de langues diverses). Il faut également tenir compte des emprunts de lexèmes qui forment déjà des doublets dans la langue-source²⁸³.

café / *caoua* } arabe *qahwa* « café », probablement d'origine toponymique (TLF 19, 79a)

café ([1611 *caoha* « café » BW : 98a] ; 1626 *caué* Arveiller 1999 : 238 ; 1651 *cauueh* ou *cafeh* ; 1665 *café* TLF)²⁸⁴

²⁸² Selon le TLF, l'hypothèse de l'intermédiaire **capsea* (FEW 2, 314b) pour expliquer la forme occitane n'est pas nécessaire.

²⁸³ Par exemple *business* / *pidgin*, double emprunt de doublets anglais (TLF *s.v.* *pidgin*). On peut parler dans ce cas-là de doublets au second degré en français (cf. aussi *fugue* / *fougue* sous 3.2.3.8 et 4.1.1.4).

²⁸⁴ Les lexèmes latins *caoua* et *chaonae* sont cependant attestés au XVI^e siècle, d'où la forme *chaone* attestée en 1610 en français (TLF *s.v.* *café* ; Arveiller 1963 : 112).

Emprunt au turc (lui-même de l'arabe *qahwa*), soit directement (Arveiller 1963 : 111-118 ; 1999 : 238 (cf. 229-241), soit par l'intermédiaire de l'italien (TLF ; Nasser 1966 : 434 ; Höfler 1967 : 64-65 ; Arveiller 1999 : 229-241).

caoua (1863 *cahoua* ; 1883 *caoua* TLF)

Emprunt à l'arabe d'Algérie *qahwa* « café », anciennement « vin, liqueur » (TLF ; Arveiller 1999 : 244)²⁸⁵. Le lexème est issu de l'argot militaire français dans les armées d'Afrique (BW : 98a ; Nasser 1966 : 434).

croate / *cravate* } allemand dialectal *Krawat* ou slave *hrvat* « croate » (TLF s.v. *cravate*²)

croate (av. 1573 adj. *Cravate* « croate » ; 1660 subst. *Crabate* TLF s.v. *cravate*²)
Emprunt à l'allemand *Kroate* (FEW 16, 396a s.v. *kroate*)

cravate (av. 1648 [ca 1630] « soldat [croate à l'origine] de la cavalerie légère » ; 1649-1652 « bande de tissu portée autour du cou [comme en portaient les cavaliers croates] » TLF s.v. *cravate*²)

Emprunt au slave *hrvat* (FEW 16, 396a s.v. *kroate* [II 2 a] ; BW : 167b ; TLF s.v. *cravate*²) ou à l'allemand dialectal *krawat* (BW : 167b ; TLF s.v. *cravate*²)²⁸⁶.
Cf. aussi Le Breton Grandmaison (1973 : 160)

²⁸⁵ Les premières attestations de *café* en français au XVII^e s. viennent soit du turc soit de l'arabe. Arveiller a ainsi montré que *caïié* (1633) vient de l'arabe et non du turc (1999 : 238, 243). La difficulté de la répartition des formes françaises sous les étymons turcs ou arabes est commentée par Arveiller (1999 : 237-239).

²⁸⁶ Le TLF lemmatise séparément le substantif masc. *cravate* « cheval robuste d'origine croate », de même étymologie. Sur le développement sémantique particulier de *cravate*, cf. Nyrop (1899-1930 : 4 : 384 § 522) ; FEW 16, 396ab s.v. *kroate*).

4 Étude des doublets « héréditaires / savants » (type C)

4.1 Doublets de type C (héréditaire / savant)

4.1.1 Clivage héréditaire / savant

4.1.1.1 Doublets de type C

Les doublets de type C sont ceux qui correspondent à la définition restreinte donnée en 2.2.2.2 :

« n-uplets constitués d'un lexème issu du protoroman (x_i) et d'un ou plusieurs lexème emprunté au corrélat du latin écrit de cet étymon ($x_2, \dots x_n$) »

où l'on a dans le cas général :

x_i : lexème issu du protoroman */ x_i /
 x_2 : lexème emprunté au latin écrit X_2

ce qui donne schématiquement :

$x_i <_h */x_i/$ (par héritage)
 $x_2 <_e X_2$ (par emprunt)

L'équation du doublet se posant de la manière suivante :

$$x_i / x_2 \} */x_i/ \sim X_2$$

où */ x_i / et X_2 sont dans un rapport de corrélation (\sim) plutôt que d'identité ($=$) (cf. 4.2.1.1).

4.1.1.2 Clivage héréditaire / savant

La double « filiation » latine (par héritage et par emprunt) est pratiquement contemporaine de la naissance de la langue française. Dès les premières manifestations écrites peuvent en effet être perçus les deux fonds qui structurent toute langue romane : fonds héréditaire (ou « populaire »)²⁸⁷ et fonds savant emprunté : « Les langues romanes

²⁸⁷ Nous utiliserons ici le terme « héréditaire » qui a l'avantage de présenter une moindre charge connotative mais nombre d'ouvrages utilisent « populaire » (La Chaussée 1988 ; Picoche 1992). La plupart des études sur la duplication lexicale datant d'un siècle au moins, elles utilisent fréquemment ce dernier terme sans que cette appellation ne constitue forcément un marqueur diastratique.

se caractérisent par la possibilité qu'elles offrent de remonter vers un fonds lexical qui se confond avec leur origine » (Chaurand 1977 : 9).

Cette bipartition fondamentale, plus ou moins perceptible selon le degré d'évolution phonétique des lexies héréditaires est particulièrement marquée en français (Michaëlis 1876 : 138, 146-148 ; Meillet 1948 : 319 ; Deroy 1980 : 123)²⁸⁸. Quoique identifiée dès la Renaissance (et sans doute antérieurement, cf. 1.1.1.1), elle a été thématisée par Diez (1870³ [1836-1844]) qui établit une distinction entre termes savants (*Kunstprodukte*) et termes populaires (*Naturprodukte*) sur des critères scientifiques. Nous avons pu montrer le lien intime existant entre la (re)découverte, l'inventoriage et la description des doublets et la perception progressive de cette bipartition dans le milieu gravitant autour de Gaston Paris et des disciples de Diez (1.2.1.3 ; 1.2.2).

Cette bipartition régit la physionomie générale des doublets C, avec un lexème x_i présentant une contraction phonétique importante due à l'évolution romane puis française (amuïssement des finales, chute des voyelles atones, diphtongaisons, palatalisations, etc.) et un lexème x_r plus récent par définition et partant plus proche phonologiquement de son modèle du latin écrit :

<i>cailler / coaguler</i>	(latin <i>coagulare</i>)
<i>rançon / rédemption</i>	(latin <i>redemptio</i>)

Mais la problématique héréditaire / savant excède de beaucoup la seule catégorie des doublets de type C (4.1.1.4) et peut s'étendre aux lexèmes d'une même famille dérivationnelle :

<i>dix / décimer</i>	(latin <i>decem</i>)
<i>oreille / auriculaire</i>	(latin <i>auricula</i>)
<i>queue / caudal</i>	(latin <i>cauda</i>)
<i>souder / consolider</i>	(latin <i>solidare</i>)

Les doublets constituent donc un cas particulier de cette partition héréditaire / savant, où l'on postule que les deux lexèmes remontent à un étymon unique, autrement dit, où une équation est posée entre l'étymon du lexème héréditaire x_i et le lexème de la langue-source latine ayant fourni le modèle de l'emprunt x_r . L'identité de ces deux étymons est problématique (cf. 4.2.1), mais la double fixation de ces lexèmes dans le fonds lexical produit un effet spéculaire qui est pour beaucoup dans l'attraction qu'ont provoquée ces objets linguistiques singuliers.

²⁸⁸ Cf. l'étude déjà ancienne de Pei (1949) sur le degré de divergence des idiomes romans par rapport au latin classique. Le choix hérité / emprunté est ainsi plus délicat à établir pour les lexicographes de l'italien du fait du plus grand conservatisme phonétique (Meyer-Lübke 1920 : 33-34 § 30 ; Ernst 1991 : 198 ; Buchi 1996 : 107 et n. 61 ; Reinhardt 2004 : 27-33). Le LEI se signale d'ailleurs par une très grande attention à la distinction de la filière étymologique (Buchi 1996 : 106).

4.1.1.3 Caractère hybride des lexèmes

Depuis la perception des deux fonds et leur systématisation par Brachet et ses successeurs, bien des études ont pu montrer que la frontière entre roman et latin était beaucoup moins étanche qu'on n'eût pu le supposer :

[...] le concept d'une tradition vernaculaire parfaitement orale présuppose qu'on peut distinguer à l'intérieur de la société médiévale deux courants culturels nettement séparés : l'un écrit, savant, clérical, latin, l'autre vernaculaire, laïque, populaire et oral. Mais cet antagonisme est trop souvent dépassé par des échanges allant aussi bien dans une direction que dans l'autre, pour que l'on puisse assimiler les traditions culturelles vernaculaires à celles d'une situation d'oralité primaire.

(Selig 1993 : 15)

L'interaction entre lexèmes romans et lexèmes latins peut se faire en effet dans les deux sens :

Les mots empruntés aux langues nationales causent souvent de grandes difficultés pour l'établissement des lemmes. [...] Dans un dictionnaire du latin médiéval : s'agit-il de mots latins romanisés ou bien de mots romans latinisés ? Mais le problème soulevé nous fait penser à un autre : il est évident que l'on discerne mieux ces interférences lorsqu'il s'agit de mots romans hérités du latin employés dans des textes latins médiévaux. Mais de tels transferts ont pu se produire aussi dans le cas des mots latins qui passent non seulement du latin aux langues romanes mais aussi d'un idiome roman au latin sans aucun indice formel (mais avec un sens modifié).

(Buridant 1980b : 46)

L'influence du vernaculaire sur le latin médiéval a été souvent mésestimée (Goullet 2009)²⁸⁹. Une meilleure connaissance du contexte de relatinisation et du bilinguisme des clercs médiévaux (4.1.3.1) a permis de mieux appréhender les interférences et influences réciproques entre habitudes latines et françaises, ce que Monique Goullet appelle les « échanges bilatéraux entre le latin médiéval et les langues vulgaires » (Goullet 2009 : 17 ; cf. Lusignan 1986).

Un exemple de ce chassé-croisé est fourni par le lexème *ration* qui est emprunté à la fin du XIII^e siècle au latin médiéval, dans un sens développé localement sous l'influence des lexèmes héréditaires (cf. *raison* / *ration*). De même, la lexie médiolatine *respectum* calque le sens de « répit, ajournement, délai » sur le lexème héréditaire (MLLM : 1193 s.v. *respectus* [5]) (cf. *répit* / *respect*). Menut avait déjà identifié le problème posé par les doublets *étage* / *stage* (1922 : 155)²⁹⁰. Ces doublets présentent une situation où l'emprunt au latin est en fait un réemprunt d'un lexème roman latinisé :

²⁸⁹ Sur les resémantisations de lexies latines à partir d'un vocable vulgaire, cf. Van Acker (2007 ; 2010) ; Vitali (2008 : 109-110) ; Goullet (2009 : 28) ; MLLM : X.

²⁹⁰ Brachet y voyait un emprunt à l'italien *staggio* (1868 : 42). Les lexies *étage* / *stage* sont des pseudo-doublets.

étage (ca 1100) semble être une dérivation française à partir du verbe de l'ancien français *ester* « être debout, se trouver quelque part » plutôt qu'un emprunt au latin tardif **staticum* (FEW 12, 239b s.v. *stare* ; TLF s.v. *étage*)

stage (1630) est un emprunt du XVII^e siècle au latin *stagium* qui est lui-même une relatinisation médiévale de l'afr. *estage*, attesté au XIII^e siècle (FEW 12, 242b-243a s.v. *stare* [II 2 d] ; TLF s.v. *stage*)²⁹¹.

Il est possible que de telles influences aient joué également sur certains doublets C, sans que cela ait toujours été perçu dans l'analyse étymologique. Une part importante des doublets de notre inventaire présentent des caractéristiques hybrides dont la dichotomie héréditaire / savant peine à rendre compte de manière satisfaisante, notamment pour les lexèmes demi-savants (4.1.4). On ne saurait donc essentialiser cette dichotomie et l'on peut légitimement se demander si les grammairiens et néo-grammairiens du XIX^e siècle n'ont pas employé cette opposition de manière un peu trop rigide. Nous continuons à utiliser cette distinction, tout en étant conscient de ses limites.

4.1.1.4 Clivage élargi

Le clivage héréditaire / savant dans son ensemble est parfois confondu avec les doublets C. Cet emploi abusif, qui nomme doublets toutes les formations traversées par le clivage héréditaire / savant, ne contribue pas à une claire perception des phénomènes en jeu. Il est vrai que les premières paires signalées dans la littérature sont des lexèmes de ce type, ne présentant pas des doublets exacts (1.1.1.4) et Catherinot inclut lui aussi de nombreuses formations présentant une base et un dérivé dans son inventaire : *croc / crochet* ; *mémoire / mémorial* (Catherinot : 1683 : 5, 8). Ce genre de paires abusivement appelées doublets sont fréquentes dans les inventaires non spécialisés²⁹².

Il ne saurait être question de traiter dans le cadre restreint de cette étude tous les exemples de duplication à partir d'unités infra-lexicales comme dans *œil / av-eugle / oculiste* ni, à l'autre extrémité du spectre morphologique, à partir d'éléments supra-lexicaux comme dans les locutions latines : *in vitro / verre / vitre*).

Mais le clivage héréditaire / savant intervient sur le lexique de bien d'autres manières encore. Le critère de l'étymologie proche interdit de considérer comme de véritables doublets C certains doubles emprunts (type B) où se retrouve une structure similaire. En effet, les emprunts dialectaux ou interromans peuvent se faire à partir de lexies elles-mêmes d'origine héréditaire ou empruntées qui sont susceptibles de réintroduire des

²⁹¹ Le TLF lemmatise un lexème homographe *stage* (1671) qui apparaît comme une troncation du français *stage-coach* emprunté à l'anglais *stage-coach*, attesté depuis 1658 (TLF s.v. *stage-coach*).

²⁹² Cf. les exemples trouvés dans Wikipédia (2.2.2.1) mais l'erreur est très fréquente dans les ouvrages de vulgarisation. Elle peut aussi provenir de la confusion entre les doublets en morphologie qui peuvent présenter des cas d'allomorphie du radical (*dix / décimal* appelés doublets dans Huot : 2001 : Annexe 1) et les doublets en lexicologie qui suivent des définitions implicites correspondant aux types A, B ou C (cf. 2.1.2.2 ; 2.2.2.2).

échos parfois éloignés du clivage héréditaire / savant²⁹³. On retrouve même des harmoniques de ce clivage en anglais, langue romane « par procuration », dans des couples comme : *parvis* / *paradise* (cf. FEW 7, 616b s.v. *paradisus*) ; *pilgrim* / *peregrin* (cf. FEW 8, 234b s.v. *pěřęgrĭnus*) ou *ransom* / *redemption* (FEW 10, 177b s.v. *rędęmptio*)²⁹⁴.

Deux latinismes peuvent également être affectés par ce clivage. C'est le cas par exemple pour les doublets où les *x*, sont des latinismes introduits à haute époque et qui ont subi une partie de l'évolution phonétique (4.1.4.3). Ainsi des paires comme *béton* / *bitume* ; *colère* / *choléra* ; *esclandre* / *scandale* ; *moule* / *module* ; *papier* / *papyrus* et *vérole* / *variole* présentent-elles un clivage proche de celui des doublets C (cf. 3.2.3.1 ; annexe 3). La répercussion de ce clivage peut enfin affecter la toponymie ou l'anthroponymie (cf. *Ferté* / *fermeté* ; *Ducasse* / *dédicace*) et réactiver le clivage par le jeu des déonomastiques (2.3.3.2)²⁹⁵.

Ces doublets C « au second degré » à l'intérieur des doublets B ou A relèvent exclusivement de l'étymologie éloignée et ne peuvent être traités ici. Il faut cependant rester conscient de l'étendue qu'affecte ce clivage par le jeu de l'emprunt, et des jeux de miroirs, parfois vertigineux, que l'étude de la duplication lexicale peut entraîner. Ainsi cette partition se retrouve au sein même du latin médiéval. Nous avons évoqué plus haut l'influence romane sur des lexies médiolatines (4.1.1.3). Il peut ainsi exister en latin, à partir de l'époque médiévale, de véritables doublets inverses où la latinisation de lexèmes romans est symétrique de la francisation des emprunts au latin : *choita* / *caduta* ; *hostellaria* / *hospitalaria* ; *homagium* / *hominaticus* (Norberg 1968 : 69 ; Goullet 2009 : 32-34)²⁹⁶.

4.1.1.5 Doublets disparus

Le clivage héréditaire / savant déborde notre inventaire également en diachronie. Les doublets ayant existé à un moment donné dans un idiome roman sont bien plus nombreux que les doublets existant dans un état déterminé de cet idiome (cf. 2.3.1.3). Nous nous sommes concentré sur les doublets existant en français contemporain pour des raisons

²⁹³ Dans la typologie 3 nous n'avons pas distingué parmi les emprunts dialectaux, romans ou étrangers, les lexies d'origine héréditaire ou savantes (cf. 3.2.2.2 ; 3.2.2.3). Le clivage héréditaire / savant n'ayant pas la même intensité dans tous les idiomes romans, des emprunts à des cognats héréditaires romans peuvent parfois passer pour des latinismes : exemple avec *sépia* où l'emprunt au lexème italien – qui n'a pas connu la palatalisation – a pu se confondre avec le latinisme (cf. *seiche* / *sépia* ; cf. aussi *poêle* / *patelle*).

²⁹⁴ Abondolo cite d'autres exemples de ces doublets C importés en anglais : *curtsy* / *courtesy* ; *frail* / *fragile* ; *manner* / *manoeuver* ; *potion* / *poison* (2001 : 138). Cf. aussi Menut (1922 : 24 n.17) à propos de *court* / *cohort* ; *feat* / *fact* ; *cattle* / *capital*. Cette catégorie particulière de doublets anglais, de même qu'à l'opposé les doublets français issus des chevaux de retour anglais (2.3.3.1 ; 3.2.2.4) mériteraient une étude transversale. Le cas synthétique de doubles emprunts à des chevaux de retour anglais réintroduisant une forme modifiée du clivage roman dans la langue-cible n'est à notre connaissance pas documenté.

²⁹⁵ Cf. aussi *basoche* / *basilique*. On trouve une forme latinisée *basocham* (1144) en toponymie (TLF s.v. *basoche*) dont l'influence sur le lexème héréditaire est discutée (FEW 1, 270b s.v. *basilica*).

²⁹⁶ Buridant recense plusieurs exemples de ce clivage au « second degré » : *chevaucheia* / *caballicata* ; *fiëum* / *feodatum* ; *merramentum* / *materiammentum* ; *silvagium* / *silvaticum*. Les suffixes *-eia* / *-ata* ou *-agium* / *-aticum* sont particulièrement productifs (1980b : 48-49).

structurelles, mais aussi pour des raisons de temps, la multitude de formations disparues nécessitant une étude de plus grande envergure.

Les cas où le lexème héréditaire a disparu sont nombreux :

**oreor / oratoire* } **/ora'tori-ul/ ~ oratorium* (FEW 7, 387a s.v. *oratorium* [I] / [II 1])²⁹⁷

**orine / origine* } **/o'rigin-el/ ~ origine* (FEW 7, 416ab s.v. *orīgo* [I / II 3 b])

mais un assez grand nombre de latinismes n'ont pas non plus s'imposer durablement :

*veiller / *vigiller* } **/'βigl-a-/ ~ vigilare* (*vigiller* « s'abstenir de dormir » est attesté au XVI^e siècle (FEW 14, 437b s.v. *vīgīlia* [II 1 a]) (cf. aussi *veille / vigile*)²⁹⁸

Encore faut-il s'entendre sur ce que signifie « doublets existant en diachronie » : il peut s'agir de doublets ayant existé indépendamment dans toute la diachronie du français ou de doublets ayant coexisté dans un état synchronique antérieur. Dans de nombreux cas, les emprunts (difficiles à distinguer des réfections à partir du latin, cf. 4.1.3.6) visent précisément à remplacer les lexies héréditaires :

**batoier / baptiser*

**béneïçon / bénédiction*

**leïin / légume*

**orine / origine*

**rade / rapide*

**verté / vérité*

(Guiraud 1986 : 36)

Nous concentrons ici notre attention sur les doublets qui existent dans la langue contemporaine. Pour ce faire, nous adoptons les lexies qui sont lemmatisées dans le TLF, quoique la ligne chronologique du TLF constitue une synchronie large, comme l'indique son sous-titre (1789-1965).

4.1.2 Transmission héréditaire

4.1.2.1 Protoroman et reconstruction

²⁹⁷ L'usage de l'astérisque pour noter les doublets disparus a été inauguré par Brachet (qui le met à la suite des lexèmes) puis repris par la plupart de ses successeurs.

²⁹⁸ Un inventaire approfondi des lexies médiolatines devrait faire apparaître un nombre considérable de telles formations en moyen français avec les excès des latiniseurs dénoncés à la Renaissance par des grammairiens comme Meigret, Henri Estienne, ou Pasquier (Brunot 1966-1969 : 2 : 216-221, 224-227).

L'ensemble des lexèmes autochtones romans est en train d'être réévalué. Les recherches sur le protoroman conduites au XX^e siècle (Burger 1943 ; Hall 1950 ; 1976 ; 1983 ; Dardel 1996) et les travaux du DERom à partir de 2008 (Buchi & Schweickard 2008 ; Buchi & Schweickard 2010 ; Buchi, Chauveau, Gouvert & Greub 2010 ; Buchi 2012) entraînent en effet une modification fondamentale de leur statut. À l'origine de ce changement de paradigme, une constatation, bien résumée par Chambon :

[...] les mots du latin écrit de l'Antiquité ne sauraient être placés à l'origine des mots héréditaires du français ou des autres langues (gallo)romanes (pas plus que le latin des textes ne peut être tenu pour l'ancêtre de ces langues elles-mêmes). Le seul moyen de faire venir à l'existence l'étymon (oral) d'un mot héréditaire est de le *reconstruire* sur la base de la *comparaison* entre formes *orales* affines, c'est-à-dire dont on a préalablement montré qu'elles étaient reliées par un ensemble de correspondances phoniques régulières.

(Chambon 2010 : 64)

Le DÉRom, en appliquant systématiquement à la linguistique romane les techniques de reconstruction comparée (Chambon 2014 : 143-144 ; Greub 2014 : 275) rompt ainsi non seulement avec le graphocentrisme dominant de la romanistique – le latin des textes ayant été longtemps vu comme le lieu exclusif de l'unité originelle (Dardel 1987 ; Greub 2014)²⁹⁹ – mais également avec la démarche descendante (à partir de l'évolution des étymons latins) traditionnelle de la romanistique³⁰⁰. Cette révolution interprétative a un effet direct sur la perception et la conceptualisation des doublets (4.2.1.1).

4.1.2.2 Lexèmes héréditaires (*x_i*)

La définition traditionnelle des lexèmes héréditaires est résumée par La Chaussée :

Les historiens de la langue française sont généralement d'accord pour considérer comme *populaire* tout mot dérivant de son étymon latin, grec, ou germanique, conformément aux règles de l'évolution phonétique, même si une influence analogique éventuelle vient en perturber l'application stricte. Quand il s'agit d'attribuer ou non la qualification de « populaire » à un terme, c'est l'aboutissement qui est pertinent, non l'étymon.

(La Chaussée 1988 : 1)

²⁹⁹ Maggiore & Buchi (2014) donnent des exemples concrets des bienfaits mais aussi des dangers de l'utilisation des données latines. Sur l'importance respective des deux méthodes conjointes, formes reconstruites à partir de la méthode comparative et attestations du latin écrit, cf. *ibid.* : 322 ; Buchi (2015).

³⁰⁰ Sur la reconstruction comparée, cf. Lüdtkke (1982) ; Swiggers (2014). Sur l'apport ponctuel et limité de cette méthode que la romanistique traditionnelle considérait comme superflue, cf. Greub (2014 : 275).

Les recherches sur le protoroman amènent une redéfinition importante, à la fois plus simple et plus exigeante pour le lexème x_i : **est héréditaire tout lexème issu du protoroman** et qui a donc subi les changements phonétiques supposés par la phonétique historique romane (Coseriu 2002 : 18)³⁰¹. Les données du latin tardif écrit permettent parfois d'apporter une confirmation *a posteriori* de certaines reconstructions (cf. Wanner 1987). Ainsi l'*Appendix Probi* répertorie les formes suivantes :

frigida non fricda
auris non oricla
oculus non oclus
viridis non virdis

(Rohlf 1969 : 17)

Les lexies fautives listées ici sont proches des étymons protoromans qui donneront les doublets suivants : *froid* / *frigide* ; *oreille* / *auricule* ; *œil* / *oculus* ; *vert* / *viride*³⁰².

On peut observer dans l'inventaire une continuité des issues héréditaires jusqu'à nos jours. Néanmoins certaines ruptures d'attestation sont attestées. Ainsi le lexème *puy*, attesté comme vieux dans la lexicographie du XVIII^e siècle, est repris au XIX^e siècle comme terme de géographie³⁰³. Ces transferts problématiques dans l'optique de la duplication sont plutôt rares dans notre inventaire (cf. encore *basoche* / *basilique*).

Certains lexèmes x_i des doublets ont d'ores et déjà pu bénéficier du traitement du DERom :

*/ka'ten-a/ (~ *catena*) (cf. *chaîne* / *catène*)
 */'lɔk-u/ (~ *locus*) (cf. *lieu* / *locus*)
 */ma'gistr-u/ (~ *magister*) (cf. *maître* / *magister*)
 */'nod-u/ (~ *nodus*) (cf. *nœud* / *nodus*)
 */'rɔt-a/ (~ *rota*) (cf. *roue* / *rôte*)

Certains autres ont été traités indirectement :

*/'agr-u/ (~ *ager*) pour /'ari-a/ (~ *area*) (cf. *aire* / *area*)
 */'biβ-e-/ (~ *bibere*) (*emboire* / *imbiber*)

³⁰¹ Les 10 500 items lexicaux du REW² peuvent être filtrés à 6 700 unités, une fois les unités onomastiques, non latines ou d'origine onomatopéique retirées (Müller 1987 : 312).

³⁰² Cf. aussi : *amycdala non amiddula* ; *ausculda non asculda* ; *persica non pessica* qui concernent les doublets *amande* / *amygdale* ; *écouter* / *ausculter* ; *pêche* / *persique* qui se trouvent dans les annexes 1 et 2.

³⁰³ Il faudrait pouvoir déterminer si les cinq siècles sans attestations pour ce lexème sont dues aux lacunes de la documentation ou à la mort du lexème, du moins en français. La toponymie a sans doute contribué à le maintenir, de même que son homonyme au sens de « société littéraire », cf. *puy* / *podium*. Ces doublets présentent d'ailleurs le cas assez particulier d'un emprunt savant qui se fait à partir du lexème héréditaire, alors que le latinisme *podium* est entré de son côté dans la langue courante à partir de son usage dans la terminologie sportive. On retrouve la distinction que fait Guiraud entre origine savante et emploi savant (1968 : 5).

De même à travers la reconstruction phonologique réalisée par Xavier Gouvert : */'βigl-a-/ (*veille / vigile*) ; */'βird-e/ (*vert / viride*) ; */de'rekt-u/ (*droit / direct*) ; */'kaus-a/ (*chose / cause*) ; */'kuet-u/ (*coi / quiet*) ; */'nod-u/ (*nœud / nodus*) ; */'ɔkl-u/ (*œil / oculus*) ; */'pes-a-/ (*peser / penser*) ; */'pørpr-a/ (*pourpre / purpura*) ; */'fla'gell-u/ (*fléau / flagelle*) ; */'rai-u/ (*rai / radius*) ; */sakra'ment-u/ (*serment / sacrement*) ; */'seper-a-/ (*sevrer / séparer*) ; */'sign-u/ (*seing / signe*) (Gouvert 2014).

Cf. aussi */a'gøst-u/ (*août / auguste*) ; */as'kølt-a-/ (*écouter / ausculter*) ; */'kas-a/ (*chez / case*) ; */'ɸøk-u/ (*feu / focus*) ; */re'tønd-u/ (*ronde / rotonde*) (dans les annexes).

En attendant la réévaluation, sinon de l'ensemble des lexies autochtones de l'inventaire, du moins d'un nombre significatif d'items, nous nous basons sur les critères traditionnels pour la détermination d'une lexie héréditaire (datation haute, présence de cognats romans) ainsi que sur l'expertise du REW₃ et du FEW.

4.1.3 Transmission savante

4.1.3.1 Contexte de relatinisation

Le double fonds du lexique français et plus largement de tout lexique roman trouve son origine dans le mouvement de relatinisation, observable dès les plus anciens textes (Chaurand 1977 : 37)³⁰⁴, et qui a alimenté le lexique avec plus ou moins d'intensité selon les périodes historiques, devenant quasi « torrentiel » à la fin du XV^e siècle, avec la pénétration en masse de lexies calquées sur le latin (Brunot 1966-1969 : 1 : 535)³⁰⁵. À l'époque médiévale, le latin, dont le contact avec le vernaculaire est permanent (Buridant 1980b : 38), a en effet le statut particulier de « modèle et principale source de création et de renouvellement » (Guiraud 1968 : 15). Un grand nombre de doublets C s'explique par cette relatinisation, qui a permis à la langue française de pratiquement « doubler son vocabulaire » (Kristol 2009 : 88).

Les études sur la relatinisation ont connu un réel essor à la suite d'études fondatrices (Gougenheim 1947 ; 1970 [1959] ; 1962-1975 ; Baldinger 1962)³⁰⁶ qui permettent de mieux appréhender les phénomènes linguistiques et culturels en jeu dans ses processus. L'écriture administrative des chancelleries (Monfrin 1963 ; 1964 ; 1982 ; Lusignan 1986 ; 1990 ; 1995 ; 2006) et la centralité du rôle des clercs médiévaux dans le développement de la langue ont bénéficié d'un regain d'intérêt dans le dernier tiers du XX^e siècle (Stock 1983). Le bilinguisme des clercs (sous la forme plus précise d'une diglossie) est ainsi mieux connu : « [...] la conscience linguistique d'un intellectuel du XIII^e siècle est

³⁰⁴ On trouve déjà *parvis / paradis* dans l'*Alexis*. Sur la difficulté à appréhender les doublets dans les premiers textes, cf. 4.3.2.2 ; 4.3.2.3.

³⁰⁵ Ce que Dauzat appelle des créations de mots savants par « paresse d'esprit » (1930 : 192), pratique caractéristique des « escumeurs de latin » *ad nauseam*, plus tard illustrée de manière emblématique par l'écolier limousin de Rabelais (sur ce topos linguistique, cf. Brunot 1966-1969 : 2 : 216-221, 224-227 ; Wartburg 1958 : 140-141 ; Guiraud 1986 : 91-93).

³⁰⁶ On trouve une synthèse de ces études dans Raible (1996).

fondamentalement diglossique » (Lusignan 1986 : 91)³⁰⁷ et permet de mieux apprécier les phénomènes en jeu dans les processus de relatinisation³⁰⁸.

4.1.3.2 Relatinisation lexicale

Chaurand (1977 : 37-49) donne un bon résumé des principales directions de la relatinisation, qui affecte plusieurs domaines de la langue. On peut, à la suite de Gougenheim (1970 ; cf. aussi Bloch 1936), distinguer entre relatinisation externe portant sur les signifiants, et relatinisation interne consistant en la réintroduction de sens latins, phénomène plus difficile à percevoir. Si la relatinisation est mieux connue, la prise en compte des nouvelles données n'est pas toujours perceptible dans le traitement étymologique.

Du point de vue lexical, la relatinisation peut s'opérer sous plusieurs modes : emprunts avec différents degrés d'adaptation phonétique et morphologique, réfection sur le latin d'un lexème héréditaire, ou dérivation à partir de formants savants. Les doublets C sont surtout concernés par les emprunts savants (*x.*), mais les autres procédés peuvent également jouer, et il n'est pas toujours possible de les distinguer avec certitude (4.1.3.6). Dans le contexte de la relatinisation, Chaurand distingue trois grandes séries de doublets apparus dans les domaines religieux, juridique et scientifique (Chaurand 1977 : 39-40 ; cf. aussi Stefenelli 1992 : 201-202)³⁰⁹.

4.1.3.3 Traduction et calques du latin

La traduction du latin, présente dès les premiers témoignages du roman (Lusignan 1989 : 305), a constitué le vecteur fondamental de la relatinisation lexicale. La vaste entreprise de calques du latin destinée à combler la déficience lexicale du français (notamment en termes abstraits) à la fin du Moyen Age (cf. Wartburg 1967 : 72-73, 136-142)³¹⁰, a ainsi

³⁰⁷ Plus précisément du bilinguisme « vertical » entre le latin et les langues vulgaires selon la terminologie de Zumthor (1963 : 29-30 ; Cazal 1998 : 10). Lusignan préfère le terme de *diglossie* : « Au total, il nous apparaît plus juste de qualifier la condition linguistique du clerc de diglossie plutôt que de bilinguisme » (Lusignan 1986 : 9). Le terme à utiliser (bilinguisme ou diglossie) ayant fait l'objet de discussions assez véhémentes, nous nous bornerons ici à évoquer le bilinguisme de manière générale sans que ce choix terminologique n'entraîne une prise de position dans la controverse. Sur l'« architectonique mentale » des traducteurs (Buridant 1996 : 67) et le bilinguisme culturel médiéval, cf. Buridant (1983 ; 1996) ; Balibar (1985) ; Ouy (1986) ; Lusignan (1986 ; 1987) ; Lusignan & Ouy (1991) ; Banniard (1992) ; Cazal (1998) et plus récemment Koch & Oesterreicher (2008) ; Benarroch (2013).

³⁰⁸ L'apprentissage du latin précédant souvent celui de la langue vernaculaire chez le clerc médiéval, les catégories linguistiques avec lesquelles il pense le français sont celles du latin (Lusignan 1986 : 11). Les études sur le bilinguisme permettent d'éclairer non seulement les phénomènes de relatinisation du français mais également ceux, symétriques, de romanisation du latin.

³⁰⁹ Wright tend à modérer l'attribution trop systématique des formes savantes au domaine religieux. Cf. sa discussion du cas d'*angelus* et d'*episcopum* (1982 : 30-31).

³¹⁰ Lusignan a pu établir que la déploration des carences lexicales de l'idiome vernaculaire fonctionne comme un *topos* dans le milieu des traducteurs (1986 : 132).

partie liée avec les doublets de type C, comme le pressentait obscurément Catherinot : « J'appelle Doublets les diverses traductions du même nom » (1683 : 1).

Des érudits comme Jean de Meun (vers 1240-vers 1305) à la cour de Philippe le Bel, Pierre Bersuire (vers 1290-1362) à la cour de Jean II le Bon ou Nicole Oresme (vers 1320-1382) à la cour de Charles V le Sage sont ainsi responsables de l'introduction d'un nombre considérable de lexies savantes en français, et par là créateurs indirects d'un nombre conséquent de doublets C³¹¹.

Le contexte de « translation » de ces lexèmes est assez divers, de la philosophie (*cause*) à la médecine (*nutrition*) ou au droit. Ainsi *nodus* (ca 1370) provient de la traduction de la *Grande Chirurgie* de Gui de Chauliac (TLF s.v. *nodus* ; cf. *nœud* / *nodus*). Un emprunt comme *légal* (1365) est à situer dans le contexte de la rénovation du droit romain mais il est attesté à peu près à la même époque comme terme de théologie (FEW 5, 241a s.v. *legalis* II ; TLF s.v. *légal* ; cf. *loyal* / *légal*).

Bersuire, traducteur de Tite-Live³¹², importe ainsi :

cumuler (1354) (cf. *combler* / *cumuler*)
faccion (1355) (cf. *façon* / *faction*)

Mais la palme revient incontestablement à Oresme³¹³, qui introduit :

colloquer (cf. *coucher* / *colloquer*)
copuler (cf. *coupler* / *copuler*)
fragile (cf. *frêle* / *fragile*)
légal (cf. *loyal* / *légal*)
mobile (cf. *meuble* / *mobile*)
nutrition (cf. *nourrisson* / *nutrition*)
subvenir (cf. *souvenir* / *subvenir*)
vérecundie (cf. *vergoigne* / *vérecondie*)³¹⁴

³¹¹ Sur le milieu des traducteurs (qui sont généralement aussi hommes de science, avocats, médecins, philosophes ou poètes) et leurs apports lexicaux, cf. Monfrin (1963 ; 1964) ; Wartburg (1967 : 136-137) ; Wittlin (1976) ; Buridant (1983) ; Lusignan (1986) ; Bertrand (2004 ; 2014). À partir d'une approche pragmatique, le traducteur se voit parfois contraint de se muer en théoricien de la traduction et en lexicographe (Di Stefano 1977 : 49-67 ; Lusignan 1986 : 151-152). L'importance des prologues ou des préfaces dédicatoires, riches de réflexions sur le rapport latin / roman a été soulignée par Lusignan (1986 : 132-140).

³¹² La pratique de traduction de Bersuire, qui forge de petits glossaires, a été mise en évidence par Monfrin & Samaran (1962) et Rychner (1963). On peut y voir les linéaments de ce que seront plus tard les répertoires de doublets.

³¹³ Taylor a pu recenser 450 néologismes encore en usage, 291 latinismes directs et 80 dérivés savants qui peuvent lui être attribués (Taylor 1965) mais ces nombres sont sans doute largement à réviser. Sur les néologismes chez Oresme, cf. Meunier (1875) ; Menut (1922) ; Taylor (1965) ainsi que Bertrand (2009). Oresme développe par ailleurs des réflexions linguistiques originales sur le français comme langue savante possible (Lusignan 1986 : 132-140).

³¹⁴ Il faut compter aussi avec les latinismes qui n'ont pas pris pied (ex. *fistule* au sens de « flûte, chalumeau » emprunté par Oresme, n'a pas perduré, le seul sens médical étant répertorié aujourd'hui (FEW 3, 584a s.v. *fistūla* [III 1] ; cf. *felle* / *fistule*).

à côté d'innovations sémantiques (relatinisation interne) :

*cause*³¹⁵ (cf. *chose* / *cause*)

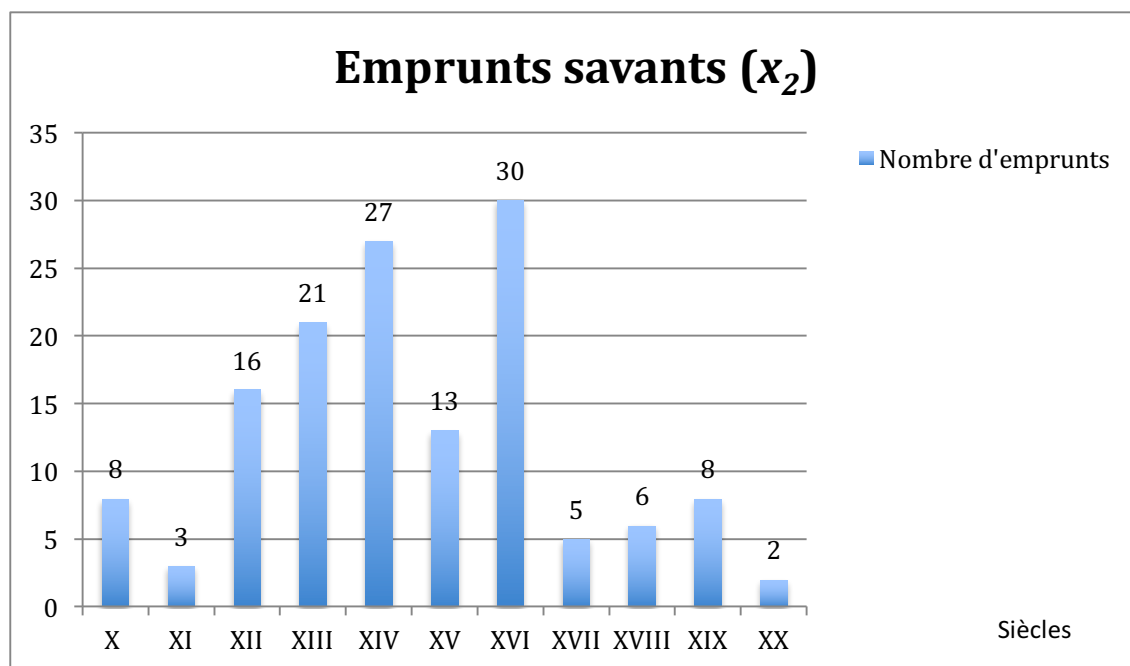
employer (cf. *employer* / *impliquer*)

moyen (cf. *moyen* / *médian*).

La perception plus fine des enjeux de la duplication chez Menut (1.3.1.2) est sans aucun doute liée à son travail éditorial des œuvres d'Oresme³¹⁵. L'enrichissement lexical à partir des œuvres de Jean de Meun a également fait l'objet de recherches récentes où le fonctionnement de certains doublets C est analysé dans la synchronie de l'ancien français (Chryssafis 2003 ; Pešek 2007).

La majeure partie des latinismes de notre inventaire sont attestés en ancien et moyen français³¹⁶, mais la veine se poursuit jusqu'à l'époque moderne où parfois la création est bien déterminée : ex. *vérecundie* chez Brantôme ou *viride* chez Rimbaud en 1871.

En ne tenant pas compte des demi-savants, qui peuvent être comptés du côté x_1 ou x_2 , nous arrivons au tableau suivant :



³¹⁵ Menut dresse une liste de doublets dont les lexèmes savants ont été introduits par Oresme, mais où se confondent les types B et C : *azimut* / *zénit* ; *attitude* / *aptitude* ; *cercler* / *circuler* ; *guitare* / *cistre* / *cithare* ; *communier* / *communiquer* ; *confiance* / *confidence* ; *coupler* / *copuler* ; *dilettante* / *délectant* ; *exhalaison* / *exhalation* ; *frêle* / *fragile* ; *inclinaison* / *inclination* ; *loyal* / *légal* ; *matinal* / *matutinal* ; *nourrisson* / *nutrition* ; *partiel* / *partial* ; *pèlerin* / *périgrin* ; *recueillir* / *recolliger* (1922 : 95-96). Cf. aussi son article sur les doublets chez Rabelais (1929) qui concerne avant tout des doublets de type B, presque tous antédats aujourd'hui.

³¹⁶ Les datations du TLF amènent à antedater de nombreux latinismes. Ainsi la quarantaine de latinismes des XII^e et XIII^e siècles a souvent été précédemment versée au compte des XIV^e et XV^e siècles.

La poursuite du travail éditorial entraînera certainement une reconsidération importante des dates de création de ces latinismes ou de certains de leurs sémantismes³¹⁷.

4.1.3.4 Lexèmes savants (x₂)

Le vocabulaire d'origine savante³¹⁸ a longtemps fait figure de parent pauvre de la romanistique, centrée depuis son origine sur le fonds héréditaire, dont elle pouvait établir quasi scientifiquement l'évolution (Greive 1976 : 616-617) et qui constitue d'une certaine manière son point de cohésion majeur. Le traitement des latinismes du REW₃, qui ne tient que sporadiquement compte des emprunts savants (Baldinger 1959 : 241 n. 39), illustre de façon emblématique cette inégalité. Or si les lexèmes savants posent de moindres problèmes phonétiques, leur statut lexicologique est loin d'être évident et le versant x₂ de l'équation duplicatoire pose des problèmes redoutables, proches de ceux que posent les doubles emprunts envisagés sous les doublets B (cf. 2.1.1 étymologie proche).

Depuis les études fondatrices (Paris 1909a ; Keck 1917 ; Pope 1952 : 225-235 ; Brunot 1966-1969 : 1 : 292-295 ; 566-585 ; 2 : 215-241 ; 485-491), les études sur le lexique savant ont connu ces dernières décennies un regain d'intérêt (Valter 1972 ; Bustos Tovar 1974 ; Greive 1976 ; Cottez 1988 ; Stefenelli 1992 : 199-218 ; Malkiel 1995 ; DELLR). Les méthodes modernes de l'étymologie et plus généralement de la lexicologie sont appliquées, avec un peu de retard, à cette catégorie lexicale (par exemple dans le cadre du TLF-Étym, cf. 4.1.3.7)³¹⁹ et il est à prévoir qu'elle amène bien des modifications dans l'inventaire des doublets, mais l'avancée ne se fait qu'au compte-goutte et récemment, Schmitt (2014) a pu pointer le caractère trop simpliste des représentations du latinisme (Schmitt 2014).

Les lexèmes savants ont reçu plusieurs appellations en français : *formes doctes*, *latinismes*, *cultismes* ou *mots savants*³²⁰. Reinheimer-Rîpeanu présente les équivalents européens suivants : italien *voci dotte*, espagnol *voces cultas*, *cultismos*³²¹, catalan *paraules erudites*, portugais *palavras eruditas*, roumain *împrumuturi savante*, allemand *Buchwörter*, anglais *learned words* (DELLR : 6 n. 4).

³¹⁷ Sans remettre en doute la part importante prise par Oresme dans ce mouvement, il est probable que le grand nombre de premières attestations qui lui sont attribuées est dû à la conservation de ses œuvres, à leur édition précoce et à leur présence dans les dépouillements du FEW. L'attestation de *périgrin*, latinisme que le FEW attribue à Oresme, a pu être remontée jusqu'à la première moitié du XII^e siècle par le TLF (*s.v. périgrin*). De même une attestation du XII^e siècle (dans un manuscrit du XV^e siècle) pour *colloquer* doit être vérifiée (TLF *s.v. colloquer*).

³¹⁸ Notre étude ne traitant que des lexèmes empruntés au latin, nous utiliserons dans cette étude le terme de lexèmes savants au sens restreint de latinisme, tout en étant conscients que les deux catégories ainsi désignées ne se recoupent pas (cf. Malkiel 1995 sur les différentes catégories de mots savants).

³¹⁹ Cf. également Buchi (1996 : 58) sur la prise en compte tardive de la dimension internationale des emprunts savants dans le FEW.

³²⁰ Michaëlis en donne une série d'équivalents : *geborgte Wörter* (Diez), *mots de facture* (Scheler) ou encore *mots scolastiques* – par opposition aux *mots démotiques* (Michaelis 1876 : 139). Le TLF cite Gourmont (1899) pour la première attestation de *mot savant* (TLF *s.v. mot*) mais il y a des attestations antérieures chez les chasseurs de doublets (Brachet 1868 : 23 ; déjà 1867 : 74). Le rôle de Brachet et du milieu gravitant autour de Gaston Paris n'est sans doute pas à sous-estimer dans la diffusion de ce terme.

³²¹ Sur la notion controversée de *cultismo* en espagnol, cf. Benítez Claros (1959 ; 1960) ; Badia (1970) ; Bustos Tovar (1974) ; Molho (1985) ; Clavería Nadal (1999-2000).

4.1.3.5 Adaptation phonétique et morphologique (hypersavants)

La Chaussée expose les trois caractéristiques principales qui régissent les mots savants :

- francisation de la voyelle de la syllabe finale
- décalque de la forme écrite du latin classique (ou du grec) sans considération des évolutions phonétiques survenues entre-temps
- oubli total de l'accent étymologique

(La Chaussée 1988 : 1)

Il existe pourtant différents types de latinismes selon le degré de « francisation » de l'emprunt, c'est-à-dire d'adaptation du lexème de la langue-source (une variété de latin) aux normes du système phonétique, morphologique et sémantique de la langue-cible (le français à différents stades de son histoire) (Reinheimer-Rîpeanu 1990 : 80-81)³²². Buridant (1983) a pu montrer que l'emprunteur établit une sorte de calque selon des modalités propres à ses compétences et aux codes de son époque³²³.

Selon Guiraud (1986 : 30), une description systématique des lois de cette francisation n'existe pas. Pour la majorité des emprunts savants d'avant l'époque moderne (*grosso modo* la fin du XVIII^e siècle), cette francisation se traduit par un oxytonisme généralisé et l'adaptation de la terminaison des verbes, les paroxytonismes et proparoxytonismes étant acceptés sous certaines conditions (Chaurand 1977 : 37-41). Certains triplets donnent ainsi différents degrés d'éloignement par rapport au latin :

moule / muscle / muscule
*maille / macule / macula*³²⁴

L'adaptation tient compte de l'analogie sur les lexies déjà existantes, d'abord sur les lexèmes héréditaires, puis sur les emprunts adaptés du même type. Les emprunts de lexèmes latins avec une finale *-o*, *-onem* (*factio*, *fusio*, *mansio*, *nutritio*, *potio*, *ratio*, *redemptio*, *unio*) illustrent bien cette solution de compromis. Ainsi pour Sankèze (2006 : 39 n. 33) « *potion* n'est pas un calque de *potionem* » mais une forme établie d'après le nominatif *potio* avec une finale calquée sur les formes héréditaires contigues.

³²² La linguistique de contact a profondément renouvelé l'approche de l'emprunt linguistique. Sur l'adaptation de l'emprunt, cf. Deroy (1980 : 235-288) ; Chaurand (1977 : 147-148) ; Humbley (1974) ; Thibault (2004) ; Andronache (2009) et pour le cas particulier de l'emprunt savant Thibault (1989) ; Sankèze (2006) ; Bertrand (2009) ainsi que l'introduction du DELLR par Reinheimer-Rîpeanu (2004).

³²³ On saisit alors l'importance de bien distinguer les représentations du latin qui évoluent dans le temps et dans l'espace, et sont marquées par les différentes réformes : le latin « classique » d'Oresme n'est pas celui d'Érasme (cf. 4.2.2.3).

³²⁴ On retrouve ces gradations dans certains triples emprunts comme *fur / for / forum* (2.3.3.5 ; cf. annexe 3).

La Chaussée distingue les lexèmes empruntés avec adaptation régulière au système de la langue-cible (« francisation ») des emprunts qui ne présentent qu'une adaptation minimale (ex. *cubitus*, *radius*) « véritables 'greffes' sans francisation aucune » (La Chaussée 1988 : 1) que Guiraud appelle « emprunts indigènes » ou « emprunts non francisés » (1968 : 30)³²⁵.

Avec l'époque moderne, les signifiants de ces latinismes se rapprochent davantage de leurs modèles dans la langue-source, voire se confondent graphiquement avec eux, la latinité pouvant conférer une valeur ajoutée de scientificité. Nous proposons d'appeler hypersavants³²⁶ ces latinismes avec adaptation minimale, au caractère latin accusé. Ils sont représentés dans notre inventaire par les *x*₂ suivants : *area*, *cancer*, *cubitus*, *cumulus*, *examen*, *factum*, *flagellum*, *locus*, *macula*, *magister*, *nodus*, *oculus*, *oléum*, *pica*, *podium*, *purpura*, *radius*, *sapa*, *sépia*, *sinus*, *spatha*, *tibia*, *vivarium*³²⁷.

4.1.3.6 Emprunts, réfections et dérivés

Il n'est pas toujours facile ni même possible de faire le départ entre les différentes modalités de la relatinisation. Certaines lexies savantes peuvent provenir d'un emprunt, d'une réfection sur le latin ou sur d'autres lexies savantes. La situation est particulièrement délicate pour les dérivés, qui peuvent être des emprunts à des dérivés latins ou des dérivations à partir d'affixes savants, sur le modèle du latin. Ce procédé de recomposition, déjà courant en ancien français, pose des difficultés bien connues (Pope 1952 : 225-235 ; Chaurand 1977 : 16 ; Zwanenburg 1983 ; 1985a ; 1985b).

Certains cas peuvent paraître insolubles et les hypothèses divergent selon les préférences ou les stratégies lexicographiques des ouvrages étymologiques (DELLR : 17-19)³²⁸. Ainsi *légalité* est vu comme un emprunt par le FEW (5, 241b s.v. *legalis* [II 2]) et comme une dérivation française par le BW (364a s.v. *légal*) et le TLF (s.v. *légalité*)³²⁹. De même *cadrer* est vu comme un emprunt par le TLF (s.v. *cadrer*) mais comme un dérivé de *cadre* par le BW (98a s.v. *cadre*)³³⁰.

Le cas des réfections sur le modèle latin est également problématique :

³²⁵ Les latinismes récents sont peu en faveur dans le dictionnaire de Brachet : « Les mots latins (tels qu'*aquarium*) transportés en français par les savants, n'ont aucun intérêt linguistique, et j'ai dû les omettre pour la plupart (par exemple *déluge* et *diluvium*, *sauge* et *salvia*, etc....) ; un petit nombre seulement (*examen*, *cancer*, *factum*, *papyrus*, *album*, etc....), qui sont entrés définitivement dans notre langue, ont trouvé place ici » (1868 : 13).

³²⁶ Cette formulation, bien que peu satisfaisante du point de vue étymologique puisqu'elle mêle un préfixe grec à un radical latin, a cependant l'avantage de s'insérer dans des paradigmes déjà existants en linguistique (hypercorrection, hyperurbanisme).

³²⁷ Cf. aussi les délocutifs issus de prières ou de cantiques (4.3.1.3).

³²⁸ Notamment DELLR : 18 pour une comparaison des verdicts des principaux dictionnaires étymologiques dans le choix entre latinisme ou dérivé. La métalangue du TLF concernant ces formations n'est pas toujours très claire de ce point de vue, entre « adaptation », « réélaboration » ou « réfection ». Pour un exemple de difficulté d'interprétation, cf. *lods* sous *los* / *laudes*).

³²⁹ Du côté héréditaire (*loyauté*) la dérivation fait moins de doute (FEW 5, 241b s.v. *legalis* n. 2 ; TLF s.v. *loyauté*) (4.3.1.1).

³³⁰ Cf. la catégorie des pseudo-doublets (4.3.1.1) et les problèmes causés par les affixes (4.3.1.2) ainsi que les doublets partiels (4.3.2.1).

Il n'est pas toujours possible d'établir une barrière rigide entre ces deux catégories de faits : « réfection sur le modèle latin des mots empruntés ou plus ou moins francisés » et « emprunt d'un mot latin qui remplace le même mot venu par voie héréditaire ou emprunté à date ancienne ».

(Gougenheim 1970 : 414)

La réfection sur le modèle latin est en effet un type particulier de calque régressif qui voit l'éviction des formes héréditaires par des formes relatinisées (Guiraud 1986 : 36) qui les rapproche de leur origine véritable ou supposée (Deroy 1980 : 124). Ainsi *paradis* peut-il être un emprunt au latin ou une réfection de *parvis* à partir du latin. Le FEW reconnaît la difficulté à interpréter les premières attestations de *paradis* dans la *Passion de Clermont* et la *Vie de saint Alexis*, qui peuvent être des lexèmes héréditaires, plus ou moins latinisés (FEW 7, 616b s.v. *paradisus* ; cf. BW : 461b s.v. *paradis*)³³¹.

Il peut paraître spécieux de faire une distinction entre ces deux modes, surtout en l'absence de connaissances plus précises sur chaque cas particulier. Le rapport entre les deux lexèmes en diachronie est ici capital (4.3.2.2).

4.1.3.7 Emprunts savants et *etimologia proxima*

Comme pour le cas plus général des doublets de type B, le critère de l'*etimologia proxima* conduit à écarter des unités qui du point de vue de la duplication lexicale présentent des caractéristiques proches (3.1.3.1). Ainsi *coude* / *cubitus* sont des doublets C, mais *champ* / *campus* (où *campus* est un anglicisme) ou *corps* / *corpus* (où *corpus* est soit un germanisme, soit une ellipse française de *corpus juris*) ne peuvent en faire partie.

La conscience des enjeux de l'*etimologia proxima* et du caractère international des mots savants mis en valeur par Greive (1976) est perceptible dans la méthodologie des ouvrages étymologiques récents (refonte du FEW, DELLR, TLF-Étym). Les progrès de la recherche étymologique amèneront certainement à retirer de notre inventaire des emprunts dont le caractère de germanisme ou d'anglicisme, quoique probable, demande à être vérifié :

fléau / *flagelle* : où *flagelle* est sans doute un germanisme

mie / *mica* : où *mica* est un probable anglicisme (ce qui expliquerait également le changement de genre)³³²

vivier / *vivarium* : où *vivarium* est un probable germanisme

³³¹ L'hypothèse d'un emprunt à un dialecte de l'Italo-Romania est également possible ce que l'article du DÉRom pourra contribuer à déterminer (cf. *parvis* / *paradis*).

³³² Cf. aussi *bon* / *bonus*, *chœur* / *chorus*, *délire* / *délirium*, *déluge* / *diluvium*, *nimbe* / *nimbus*, ainsi que les doublets partiels (4.3.2.1).

Cf. également *cumulus* (*comble* / *cumulus*).

Des emprunts à l'anglais ou à l'allemand peuvent réactiver inopinément une forme qui existait déjà en moyen français. Le lexème *vote* (1702) est un anglicisme (TLF *s.v.* *vote*), l'anglais tenant le lexème à son tour du latin médiéval où s'est développé ce sens (Chaurand 1977 : 156 ; TLF *id.*). L'emprunt direct à un autre sens du latin médiéval a aussi existé en français où l'on trouve *vote* au sens de « vœu, prière » sous la plume de Rabelais (1564), quoique la lexie soit rare (FEW 14, 637a *s.v.* *vōtum* [II.1]). La solution de continuité est claire et les deux emprunts sont complètement indépendants. Toutefois lorsque l'écart chronologique est plus faible ou que les sémantismes sont moins éloignés, il est plus difficile de se prononcer.

Mais le problème de l'étymologie proche ne concerne pas que les cas de latinismes provenant d'autres langues. La validité d'une option qui verrait dans l'emprunt au latin médiéval l'étymologie proche, et dans le latin antique l'étymologie éloignée peut être discutée (4.2.2.3). Le fait qu'il s'agisse de la même langue (du point de vue du latin global) pose un problème similaire à celui présenté, dans les doublets B, par les emprunts qui transitent par le français régional (cf. 3.1.3 ; 3.1.4).

4.1.4 Transmission demi-savante

4.1.4.1 Lexèmes demi-savants

Le terme de demi-savant³³³ désigne traditionnellement des lexèmes dont l'évolution phonétique incomplète est à mettre au compte d'une imprégnation savante³³⁴. Le terme peut porter à confusion car deux phénomènes assez différents sont rassemblés sous cette appellation, comme l'illustre la définition de Picoche :

[...] des mots savants empruntés assez tôt pour avoir subi ensuite une certaine évolution phonétique, ou des mots populaires retransformés, à un certain moment de leur histoire, sous l'influence de leur étymon latin, réel ou supposé [...]

(Picoche 1992 : V-VI)

Les critiques de Brachet avaient déjà remarqué la singularité de la transmission demi-savante (Michaëlis 1876 : 144-145 ; Thomsen 1890 : 8 n. 1). Tobler (1868 : 1424) a même

³³³ « Ces mots sont donc ipso facto *demi-populaires*, le terme 'demi' n'ayant évidemment aucune valeur de pourcentage » (La Chaussée 1988 : 2).

³³⁴ Sur les lexèmes demi-savants (*semicultismos* en espagnol) cf. La Chaussée (1988). La tradition n'a pas toujours distingué entre lexèmes savants et demi-savants comme le remarque La Chaussée (1988 : 2) à propos de Paris (1909), Pope (1952) ou Seifert (1923). Cf. également la discussion du terme dans Chryssafis qui préfère la périphrase à peine moins ambiguë de « lexèmes influencés par le latin » (2003 : 17-18, 40).

proposé dans son compte rendu d'ajouter au corpus tripartite de Brachet une catégorie qui leur soit dédiée (1.2.2.6).

À la suite de Reinheimer-Rîpeanu (1990 : 82), nous distinguerons ici les deux types :

- 1) lexèmes héréditaires ayant subi une influence savante (réfection sur le latin) ou dont l'évolution phonétique a été entravée par un contact étroit avec le corrélat latin (demi-savants I)
- 2) emprunts à haute époque ayant subi une partie de l'évolution phonétique romane (demi-savants II)

Cette dichotomie ne rend pas bien compte des cas indécidables, les interférences entre latin et roman pouvant, on l'a vu, s'avérer redoutablement complexes (cf. 4.1.1.4)³³⁵. La perspective de la duplication oblige néanmoins à préciser si un lexème est héréditaire ou emprunté, et donc à distinguer clairement les filières étymologiques dans les cas de lexies demi-savantes.

De nombreux lexèmes analysés comme des emprunts à haute époque (type II) peuvent aussi être vus comme des demi-savants de type I : ainsi *épice* est-il analysé de plusieurs manières (cf. *épice* / *espèce*). En attendant les résultats du DÉRom, la comparaison avec les cognats romans prend ici tout son sens, en s'appuyant sur les datations, pour déterminer si un lexème est héréditaire ou non. Les verdicts étymologiques de La Chaussée (1987), fondés sur un équilibre entre facteurs internes (structure de la langue) et facteurs externes (prise en compte des *realia* religieuses et culturelles), ont été précieux pour l'appréciation de la qualité de plusieurs de ces lexèmes³³⁶.

4.1.4.2 Lexèmes demi-savants (type I)

Il n'est pas rare que des doublets présentent un lexème héréditaire *x*, demi-savant ou dont les sens ont été influencés par le latin à diverses époques. Les modalités de l'influence savante peuvent être de plusieurs ordres (contact étroit avec le corrélat du latin liturgique, relatinisation sémantique, adaptation graphique, etc.) qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer³³⁷.

³³⁵ Sur l'articulation entre ces deux filiations, qui peuvent ne pas être exclusives, cf. La Chaussée (1987 : 4).

³³⁶ Il s'agit des *x*, des doublets suivants : *épice* / *espèce* ; *parole* / *parabole* ; *huile* / *oléum* ; cf. aussi *coffre* / *couffin* ; *meuble* / *mobile* ; *orgue* / *organe* ; *prince* / *princeps* (annexe 3).

³³⁷ « Évidemment, il y aurait à distinguer, certains d'entre eux ne pouvant guère, à mon avis, être appelés des mots d'emprunt ; *angele*, *chrestien*, *esperit*, *virgene*, n'ont jamais pu être étrangers à des gens qui faisaient le signe de la croix, ou disaient les prières les plus communes, et l'irrégularité de leur forme en langue vulgaire vient précisément de ce qu'ils étaient répétés sous une forme liturgique plus ou moins voisine de la vraie forme latine ; ils étaient par là préservés des altérations phonétiques, au moins en partie. Ils ne sont pas de forme populaire, soit ! on n'est pas autorisé pour cela à les considérer comme des réimportations, comme des emprunts » (Brunot 1966-1969 : 1 : 293 ; cf. aussi Stefenelli (1992 : 14-15).

Les formations où *x*, représente un lexème demi-savant de type I sont intégrées à l'inventaire³³⁸. Ressortissent à cette catégorie la dizaine de couples suivants :

carême / *quadragésime*

huile / *oléum*

los / *laudes*

loyal / *légal*

pouacre / *podagre*

pourpre / *purpura*

sein / *sinus*

seing / *signe*

(cf. aussi *ambler* sous *aller* / *ambuler*)

L'influence ecclésiastique est évidente dans plusieurs des lexies (*huile*³³⁹, *naïveté*, *prêcher*) parmi d'autres domaines savants comme la médecine (*aigre*, *pouacre*), le droit ou la politique. Si la relatinisation portant sur l'ensemble du lexème est assez facile à observer³⁴⁰, celle opérant sur le seul signifié n'est pas aisée à évaluer et n'a pas toujours été prise en compte dans le traitement étymologique.

Les réfections graphiques sur le modèle du latin (*compte*, *froid*, *nielle*, *nœud*) constituent un autre aspect du processus de relatinisation, qui répond à une tendance ancienne et constante de l'orthographe française (Cerguiglini 2004 : 128-129). Cette volonté de maintenir dans le système graphique les lettres muettes étymologiques (*compte*) peut avoir plusieurs raisons (Biedermann-Pasques 1992 : 29) et il est parfois difficile de juger si ces procédés affectent l'écriture de surface ou l'écriture de structure profonde du lexème (Catach 1989 : 267).

4.1.4.3 Lexèmes demi-savants (type II)

Certains emprunts au latin apparaissent très tôt en français : *rédemption* dans la *Passion de Clermont* ; *signe* au sens de « miracle » dans le *Saint Léger* et dans la même *Passion*. Les doublets *parvis* / *paradis* sont même déjà présents dans la *Vie de saint*

³³⁸ Les cas où *x*, héréditaire est en face d'un *x*, demi-savant de type I ne constituent pas de véritables doublets C dans cette configuration (cf. *conte* / *compte* / *comput* ; c'est peut-être le cas de *peser* / *penser*, l'emprunt de *x*, étant difficile à prouver.

³³⁹ Les continuateurs du protoroman */ole-u/ paraissent clairement avoir subi une influence savante (rôle de l'huile dans la liturgie chrétienne) mais dont les contours exacts sont difficiles à déterminer. Les causes du faible développement phonétique du lexème *huile* sont à chercher selon Wartburg dans l'emploi liturgique du corrélat latin qui assurait un contact constant avec la lexie romane correspondante (BW : 326a ; FEW 7, 344b s.v. *ölum*).

³⁴⁰ Berger (1899), dans une optique néo-grammairienne, donne les aboutissements que la régularité des lois phonétiques aurait permis d'atteindre, sans le « démon » de l'analogie ou les interférences diatopiques.

*Alexis*³⁴¹. Il s'agit très souvent de termes religieux, ce qui tient évidemment au caractère des plus anciens textes conservés³⁴².

Un sous-groupe particulier de doublets se dégage de l'inventaire où x_i est représenté par des lexèmes savants très anciens, souvent du domaine religieux : *paradis*, *piété*, *rédemption*, *sacrement*, *signe*, *tympan* (4.3.2.3). Les lexèmes demi-savants de type II sont également fréquents dans les doublets issus de doubles emprunts au latin :

esclandre / *scandale*
image / *imago*

4.2 Identité étymologique

4.2.1 Identité étymologique (protoroman ~ latin)

4.2.1.1 Identité étymologique et étymon idéal

Si l'on reprend le schéma du type C

$x_i < */x_i/$

x_i : emprunt au latin écrit X_i

L'« équation » du doublet est posée non entre les deux résultats du français³⁴³ mais entre les deux étymons, sur la formule suivante :

protoroman $*/x_i/ \sim$ latin écrit de l'Antiquité X_i

ou plus simplement :

$*/x_i/ \sim X_i$

La population de doublets rassemblée dans l'inventaire met en relief le problème d'un écart significatif (cf. Maggiore & Buchi 2014) entre l'étymon protoroman reconstruit et le lexème de la langue-source (latin écrit) qui fournit l'emprunt :

$*/a'pprend-e-/ \sim apprehendere$
 $*/\beta i'gili-a/ \sim uigilia$

³⁴¹ Ces premières attestations de doublets sont toutefois très délicates à appréhender, cf. 4.3.2.4.

³⁴² Sur les emprunts savants dans les premiers textes français (*Séquence de sainte Eulalie*, *Vie de saint Alexis*), cf. Paris (1909) ; Brodin (1972) et Brunot (1966-1969 : 1 : 292-294) où se trouve une liste d'emprunts savants provenant de la *Vulgate*.

³⁴³ Ce que reflète la définition abusive « x_i est le même mot que x_i » ; cf. 2.2.4.1.

*/'βɪrd-e/ ~ *uiridis*
 */'ɔkl-u/ ~ *oculus*
 */pre'sion-e/ ~ *prehensio*
 */'rai-u/ ~ *radius*

Cette non-coïncidence est parfois très claire comme avec */'seper-a/ ~ *separare* où le signifiant du latin écrit classique est artificiel, refait sur *parare* (cf. FEW 11, 476a s.v. *sēpārāre* ; cf. *sevrer* / *séparer*), ou */plank-a/ ~ *phalanga* où l'on peut distinguer un latin populaire (et protoroman) */plank-a/, le latin écrit connaissant une forme réhellénisée *phalanga* (cf. *planche* / *phalange*).

La variation a aussi pu toucher le latin écrit médiéval, ce qu'illustre le cas – rare et particulièrement complexe – des quadruplets *coi* / *quiet* / *quitte* / *quittus*, où les emprunts peuvent remonter à *quietus* ou *quittus*, deux variantes du latin médiéval traduisant une variation diastratique (cf. *coi* / *quiet* / *quitte*).

Ce décalage³⁴⁴ peut même aller jusqu'à des situations où il devient difficile de parler d'identité (cf. annexe 1)³⁴⁵. Au cœur même de la notion de doublet se trouve donc le problème fondamental de l'identité étymologique entre l'étymon reconstruit par le protoroman (*/x./ et le lexème de la langue-source à partir duquel est fait l'emprunt (X₂)³⁴⁶.

Les problèmes posés par la notion d'identité étymologique ont été largement sous-estimés en raison de la prééminence accordée au latin écrit, pour des raisons historiques et culturelles évidentes³⁴⁷. Les schémas – pour simplifier – triangulaires du doublet (2.2.5.2) péchaient en quelque sorte par idéalisme ou par naïveté, en postulant un latin fixe, ou dont la variation était principalement diachronique (« latin vulgaire »). Les schémas quadrangulaires, adaptés aux nécessités méthodologiques actuelles, ne peuvent néanmoins résoudre cette équation de manière satisfaisante, les deux étymons constituant les deux facettes d'une même réalité qui nous est inaccessible par d'autres moyens, le point où les deux étymons convergent.

L'inadéquation entre les deux corrélats résulte de l'imperfection des voies d'accès au diasystème latin de l'Antiquité où cette identité a existé :

pour */x./ la reconstruction protoromane, correspondant *grosso modo* au latin parlé

pour X₂ la filière de l'emprunt, biaisée par la constitution d'un système épuré et largement artificiel, celui du latin écrit

³⁴⁴ Les écarts sont significatifs au niveau phonétique, pour les écarts sémantiques nous ne pouvons nous baser pour l'instant que sur un nombre trop restreint d'items lexicaux.

³⁴⁵ Pour une comparaison des étymons du REW₁ et du DÉRom, cf. Maggiore & Buchi (2014 : 313-314), cf. aussi Chambon (2014 : 145).

³⁴⁶ Sur la variation diamésique entre latin écrit et latin oral et l'articulation des variations diasystémiques en protoroman, cf. Koch & Oesterreicher (2008) ; Benarroch (2013) ; cf. aussi Koch & Oesterreicher (1985).

³⁴⁷ Menut apparaît le plus sensible à cette question de l'écart étymologique, comme pour *droit* / *direct* où il se demande s'il faut distinguer *derectus* de *directus* (1922 : 66-69).

Il est difficile de donner à cette identité une assise objective, puisque nous sommes face à deux abstractions : l'une par la reconstruction protoromane basée sur la transmission orale, l'autre par un système graphocentré fortement ritualisé, le « latin classique ». Si les modes de reconstruction (la remontée au protoroman pour *x_i*, la remontée au latin de la source écrite pour *x_e*) ne nous permettent pas d'affirmer l'unicité exacte de l'étymon, il reste que dans la majorité des cas, on peut postuler une identité dans le latin de l'Antiquité³⁴⁸, le latin écrit et le protoroman ayant constitué deux faces d'une même médaille, celle du latin global (Dardel 2007a : 10-11).

Ces deux systèmes (protoroman et latin écrit) sont évidemment soumis aux divers types de variation diasystémique, ce que les recherches du DÉRom et – dans une moindre mesure – du TLF-Étym permettront d'apprécier. Différents problèmes surgissent lorsque l'écart est trop grand ou que, pour plusieurs raisons, les étymons ne peuvent coïncider à l'intérieur du même diasystème (4.2.1.2 ; 4.2.1.3 ; 4.2.1.4 ; 4.2.2).

4.2.1.2 Deux étymons différents

On peut distinguer plusieurs types de phénomènes :

1) les doublets répertoriés dans la tradition qui ont été abusivement fondés à partir d'étymologies erronées.

Les doublets *soupçon* / *suspicion* sont généralement répertoriés comme provenant du latin *suspicionem* (Brachet 1868 : 17 n.3 ; Michaëlis 1876 : 201 ; Menut 1922 : 63, 156). Il s'agit en fait de deux étymons différents :

soupçon (ca 1145) est hérité de */suspek'tion-e/ ~ *suspectio* « soupçon ; admiration » (FEW 12, 470a s.v. *sŭspĕctio* [I] ; TLF s.v. *soupçon*).

suspicion (ca 1200) est un emprunt au latin *suspicio* « soupçon ; conjecture ; apparence ; attente ; inquiétude » (FEW 12, 470a s.v. *suspicio* [I] ; TLF s.v. *suspicion*)³⁴⁹

Les cas de lexèmes latins homographes peuvent avoir mené à des confusions. Les doublets *frisson* / *friction* (Brachet 1868 : 20 ; Michaëlis 1876 : 197) sont ainsi probablement issus de deux unités lexicales latines distinctes :

³⁴⁸ Encore faudrait-il évaluer les données du point de vue diastatique (cf. Schmitt 1974 : 65-71). On rejoint ici les différents modèles proposés par Dardel (cf. 2009 : 15-16 pour *peser* / *penser* ; cf. aussi Schmitt 1974 : 65-71).

³⁴⁹ Cf. l'étude sur le développement sémantique parallèle de ces doublets dans les textes du XVI^e au XX^e siècle dans Ozolina (1992). On notera la paire de vrais doublets disparus *soupçon* / **susppection*.

frisson (2^e moitié XI^e s.) est issu de */φrik'tion-e/ ~ *frictio* considéré comme dérivé de *frīgere* « avoir froid » (BW : 278b s.v. *frisson* ; FEW 3, 788b s.v. **frīctio* [I] ; TLF s.v. *frisson* ; Ø OLD ; Ø Gaffiot 2000)

friction (1538) est un emprunt au latin *frictio* « action de frotter », terme médical formé sur le supin de *fricāre* « frotter » (DELL : 254a s.v. **frigō* ; FEW 3, 789a s.v. *frictio* ; OLD : 807c s.v. *frictiō* ; Gaffiot 2000 : 694b s.v. *frictiō* ; TLF s.v. *friction*).

De même les doublets *délivrer* / *délibérer* (Catherinot 1683 : 9 ; Michaëlis 1876 : 202 ; Menut 1922 : 105, 162) :

délivrer (ca 1050) est issu de */'de-'liβer-a-/ ~ *deliberare* « libérer » (← *liber*) (BW : 184b s.v. *délivrer* ; DELL : 355a s.v. *līber* ; FEW 3, 33a s.v. *deliberare* (*befreien*) ; MLLM : 415a s.v. 2. *deliberare* ; TLF s.v. *délivrer*³⁰)

délibérer (XIII^e s.) est un emprunt au latin *deliberare* « réfléchir mûrement » (← *libra*) (BW : 184a s.v. *délibérer* ; FEW 3, 33b s.v. *deliberare* (*erwägen*) ; MLLM : 415a s.v. 1. *deliberare* ; TLF s.v. *délibérer*)

2) Le critère de l'étymologie proche amène à distinguer des doublets habituellement considérés comme C qui n'en sont pas, au sens le plus strict.

Ainsi les doublets *timbre* / *tympan* recensés dans les principales monographies (Catherinot 1683 : 8 [*tympan*, *tambour*, *tampon*, *tymbre*, *tonne*] ; Luce 1863 : 47 ; Brachet 1868 : 16 ; Michaëlis 1876 : 201 ; Menut 1922 : 41, 158 [*timbre* / *tympan* / *tympanon*]) sont en fait des doublets B :

timbre (ca 1170) est un emprunt au grec byzantin *τύμπανον* (BW : 634b s.v. *timbre* ; FEW 13/2, 455b s.v. *tympanum* [I 2 a α] ; TLF s.v. *timbre*)

tympan (ca 1170) est un emprunt au latin médiéval *tympanum* reprenant le sens du latin de l'Antiquité « tambour » (BW : 657a ; FEW *id.* [II 1 a] ; TLF s.v. *tympan* ; MLLM : 1342a s.v. *tympanum* ; TLF s.v. *tympan*)³⁰.

³⁰ L'ancien français a toutefois connu une forme *tympe* qui est héréditaire (FEW 13/2, 455b s.v. *tympanum* [I 1]). Le français connaît par ailleurs d'autres doublets B avec des emprunts qui sont des termes d'Antiquité : ainsi l'emprunt au grec classique *tympanon* « instrument de musique fait d'une caisse plate montée de cordes métalliques qu'on touche avec 2 petites baguettes de bois » (FEW 13/2, 456a s.v. *tympanum* [III 1]) ; TLF s.v. *tympanon*] et l'emprunt au latin *tympanum* « espèce de tambour de basque » (FEW *id.* [III 2] que ne recense pas le TLF.

Retracer les filiations s'avère parfois complexe, comme dans le cas de *fantôme* / *phantasme* (Reiner 1980 : 45, 90), où un substrat massaliote a pu jouer :

fantôme (1160) est issu de */ ϕ an'tagm-a/ ~ *phantagma* « fausse apparence » ; « spectre » (REW, 6460 s.v. *phantasma* (2. **phantagma* 3. **pantasma*) ; FEW 8, 364b s.v. *phantasma* [I] ; TLF s.v. *fantôme*).

fantasme (XIII^e s.) est un emprunt au latin (FEW 8, 365a s.v. *phantasma* [II 1 a] ; TLF s.v. *fantasme*, *phantasme*)³⁵¹

Les unités gallo-romanes reposent sur une variante **phantagma* qui pourrait se rattacher à la forme ionienne par l'entremise du milieu massaliote (FEW 8, 364b s.v. *phantasma* [I] ; TLF s.v. *fantôme*). L'étymon commun ne se situe donc pas au niveau du latin mais du grec *φάντασμα*³⁵².

3) Des unités lexicales qui sont senties comme déjà séparées et bien identifiées comme telles en latin. La catégorie des doublets latins, encore plus galvaudée que celle des doublets de langues romanes (2.3.1.2), ne peut malheureusement être d'aucun secours.

Les doublets *prudence* / *providence* ne sont pas à strictement parler des doublets C, puisque le processus de duplication a eu lieu en latin³⁵³ :

prudence (ca 1200) est un emprunt au latin *prudentia* (BW : 518a s.v. *prudent* ; TLF s.v. *prudence*)

providence (ca 1165) est un emprunt au latin *providentia* (FEW 9, 485b s.v. *providentia* [II 1 b α] ; TLF s.v. *providence*).

Certains cas sont difficiles à appréhender : comment savoir si un lexème était perçu comme une seule unité ou comme deux dans la langue-source ? Ainsi les doublets *veau* / *vitellus* que Meyer-Lübke rassemble sous un lemme avec deux sens différents (« veau » et « jaune d'œuf ») (REW, 9387 s.v. *vitellus*) se heurtent à une lemmatisation séparée des deux étymons dans la plupart des ouvrages lexicographiques :

³⁵¹ Un problème secondaire d'étymologie proche se pose éventuellement à propos de l'hésitation graphique entre *f-* et *ph-* qui se traduit par l'acceptation des deux graphies dans de nombreux ouvrages lexicographiques (TLF s.v. *fantasme*, *phantasme* ; cf. DHOF : 463b-464a s.v. *fantôme*).

³⁵² Les doublets provenant d'emprunts du grec présentent souvent ces phénomènes, cf. le cas proche de *calandre* / *cylindre* ; ainsi que *planche* / *phalange* et *basoche* / *basilique* (TLF s.v. *basilique*).

³⁵³ Il s'agit de deux dérivations latines : *prūdēns* + *-ia* → *prūdentia* (OLD : 1661c s.v. *prūdentia*) et *prōvidēns* + *-ia* → *prōvidentia* (OLD : 1657a s.v. *prōvidentia*) où la réfection a pu jouer un rôle (Bréal 1868 : 166 ; DELL : 733b s.v. *uideō*). De Vaan confirme l'évolution latine régulière de *prūdēns* : **prowidēns*, **prowident-* > **proud-* > *prūd-* (EDL : 676 s.v. *videō*).

veau (ca 1120) est issu de */βi'tell-u/ ~ *uitellus* (REW₃ 9387 s.v. *vītēllus* ; DELL : 742b s.v. *uitulus* ; FEW 14, 549b s.v. *vitellus* [II 1 b α]).

vitellus [« ensemble des substances constituant l'œuf à l'exception du noyau et de la membrane »] (1798-1799) est un emprunt au latin *uitellus* (FEW 14, 551a s.v. *vitellus* (*eidotter*) [2] ; BW : 665a ; TLF s.v. *vitellus* ; Ø BW)

Le lexème est lemmatisé séparément par le FEW (14, 544a s.v. *vitellus* [kalb] et 14, 550b s.v. *vitellus* [*eidotter*]) de même que par les dictionnaires latins qui ne jugent pas évident le rapport sémantique liant les deux lexies (Gaffiot 2000 : 1713b s.v. 1 *vītēllus*, s.v. 2 *vītēllus* ; OED : 2291c s.v. *uitellus*³⁵⁴, s.v. *uitellus*² [« perh. *uitellus* »]³⁵⁴. Nous nous rallions d'autant plus à l'opinion majoritaire, qui y voit deux lexèmes différents, qu'il s'agit d'un problème d'étymologie latine. Dans le cas d'un lexème unique avec deux sens distincts, les doublets *veau* / *vitellus* seraient néanmoins à considérer.

4.2.1.3 Influences analogiques sur l'étymon protoroman

L'écart entre l'étymon protoroman */x/ et l'étymon du latin écrit *X*₂ est plus ou moins marqué. Nous avons distingué dans notre inventaire les cas où l'étymon protoroman a subi une influence analogique qui l'a sensiblement éloigné du corrélat du latin écrit. Plusieurs types d'influences peuvent être distinguées (cf. le détail des étymologies dans l'annexe 1)³⁵⁵ :

1) des croisements : *antienne* / *antiphone* ; *blâmer* / *blasphémer* ; *carillon* / *quaternion* ; *épingle* / *spinule* ; *terroir* / *territoire*

2) des substitutions d'affixe : *amande* / *amygdale* ; *écouter* / *ausculter*

3) l'action de substrats : *chétif* / *captif*

La discrimination entre des évolutions phonétiques internes (contractions, métathèses, assimilations) et des évolutions qui impliquent des influences analogiques est parfois difficile à opérer (cf. la liste ci-dessous). Dans les cas relevés plus haut, il devient difficile de parler encore de doublets au sens strict.

En revanche, lorsque l'influence analogique s'est exercée ultérieurement sur le lexème héréditaire, nous avons intégré leur produit dans l'inventaire (cf. 4.3.1.4). La perspective

³⁵⁴ Le Gaffiot note pour le second « peu clair » et suggère un rapprochement avec *uterus*. Pour l'EDL (685 s.v. *vitulus*), les deux lexèmes sont bien issus de *uitulus* « veau », le diminutif *uitellus* « petit veau » apparaissant chez Plaute alors que *uitellus* « jaune d'œuf » (aussi *uitellum*) apparaît chez Varron. Le rapprochement sémantique pourrait être supposé à partir du protolatin **wet-elo-* « pur-sang, veau ».

³⁵⁵ En raison de la proximité de ces doublets avec ceux de l'inventaire, nous les avons traité sur un mode plus approfondi que celui adopté pour les autres annexes.

des doublets, en raison de l'identité qu'elle pose entre les deux étymons, oblige en effet à opérer une distinction peu commode entre des influences analogiques agissant sur l'étymon protoroman et de pareilles influences s'exerçant à un stade ultérieur.

Outre qu'il est parfois difficile de trancher dans certains cas (cf. ci-dessous), on touche là aux limites de la représentation des doublets, qui opère avec des catégories difficiles à mettre en œuvre, spécialement pour ce qui concerne la transition entre systèmes latin et roman.

Les phénomènes analogiques ont, dans le cas des doublets, été majoritairement perçus comme des altérations à partir du système grapho-centré, réservant une part à la variation diachronique (latin « vulgaire »), mais laissant dans l'ombre les autres dimensions de la variation diasystémique. Il n'est donc pas facile de prendre position avant les reconstructions du DÉRom, qui permettront d'isoler des types protoromans³⁵⁶. Les doublets suivants de l'inventaire devront être examinés d'assez près de ce point de vue, les hypothèses divergeant sur l'interprétation à donner de l'écart entre les corrélats³⁵⁷ :

carême / *quadragésime*

droit / *direct*

froid / *frigide*

meuble / *mobile*

moule / *muscle*

moutier / *monastère*

œuf / *ove*

oreille / *auricule*

parvis / *paradis*

planche / *phalange*

senestre / *sinistre*

4.2.1.4 Conversion grammaticale

Un phénomène important dans la mise en regard des deux étymons, et pratiquement passé sous silence dans les études sur la duplication, est celui du changement de catégorie grammaticale. De nombreux doublets, et même parmi les plus souvent cités, présentent des x_1 et x_2 appartenant à des classes grammaticales différentes :

août (substantif) / *auguste* (adjectif)

chanoine (substantif) / *canonique* (adjectif)

chez (adverbe) / *case* (substantif)

³⁵⁶ Dans une paire de doublets (*écouter* / *ausculter*) la substitution de suffixe a pu être avalisée par le traitement du DÉRom. Cf. aussi *planche* / *phalange* où peuvent s'observer différents types protoromans qui aboutissent à une série exceptionnelle en français de quintuplets (type B) : *planche* / *palan* / *palanque* / *palanche* / *phalange*.

³⁵⁷ Il s'agit essentiellement de l'écart phonétique, les données concernant la reconstruction sémantique des étymons protoromans ne sont pas encore assez nombreuses pour intégrer l'écart sémantique entre les corrélats.

devin (substantif) / *divin* (adjectif)
emplette (substantif) / *implicite* (adjectif)
exploit (substantif) / *explicite* (adjectif)
grief (substantif) / *grave* (adjectif)
jour (substantif) / *diurne* (adjectif)
menu (adjectif) / *minute* (substantif)
noël (substantif) / *natal* (adjectif)
pêche (substantif) / *persique* (adjectif)
prière (substantif) / *précaire* (adjectif)
quatre (adjectif numéral) / *quattuor* (substantif)
sanglier (substantif) / *singulier* (adjectif)
selon (adverbe) / *second* (adjectif)
voie (substantif) / *via* (préposition)

(cf. annexe 2)³⁵⁸

Ces doublets peuvent relever de plusieurs cas de figure, selon que le changement de catégorie grammaticale ait eu lieu en français ou remonte à l'étymon protoroman ou au latin de la langue-source. Nous nous sommes basés dans l'inventaire sur un critère formel, qui est de ne considérer que les doublets appartenant à la même classe grammaticale en français contemporain, ce qui exclut des doublets ayant pu relever de la définition mais dans des états antérieurs de la langue (4.1.1.5).

Les doublets x_i et x_j peuvent toutefois appartenir à la même classe grammaticale à la suite de transferts ayant eu lieu en français (ce qui en fait des pseudo-doublets, cf. 4.3.1.1) :

le substantif *sou* (ca 1130) est issu du substantif protoroman */'solid-u/ ~ *solidum* (REW 8069 s.v. *sōlīdus* ; BW : 600b s.v. *sou* ; FEW 12, 56b s.v. *solidus* [I 2] ; TLF s.v. *sou*)

le substantif *solide* (1613) est une substantivation de l'adjectif *solide* (1314) emprunté au latin *solidus* (BW : 597a s.v. *solide* ; FEW 12, 56b [II 2 a] ; TLF s.v. *solide*)³⁵⁹

Ou encore :

dé (substantif) / *digitale* (substantif)
plein (substantif) / *plénum* (substantif)

³⁵⁸ Cf. aussi les délocutifs qui provoquent souvent des conversions grammaticales (*saint* / *sanctus*) de même que les ellipses (*moins* / *minus*) (cf. 4.3.1.3).

³⁵⁹ Le sens utilisé en géométrie existe cependant déjà en latin ancien où il est un calque du grec (BW *id.*).

Comme pour les doublets B, les modalités de l'étymologie proche ne permettent pas de considérer ceux-ci comme des doublets C, et il faut remonter d'un cran (celui de la conversion grammaticale) pour avoir une adéquation morphologique entre les étymons.

Lorsque ces dérivations sont tardives et bien attestées, il est assez facile de les délimiter. En revanche, bien des cas existent où la substantivation ne peut pas être datée avec certitude, ni même être clairement attribuée au protoroman ou au français. Les doublets *détroit* / *district*, qui sont bien répertoriés (Catherinot 1683 : 4 ; Brachet 1868 : 22 ; Michaëlis 1876 : 197 ; Menut 1922 : 140 [*détroit* / *district* / *détret*] ; Reiner 1980 : 124), illustrent ce cas de figure où x_i et x_j ne viennent pas grammaticalement du même étymon et où l'on peut distinguer deux substantivations parallèles, l'une en français, l'autre en latin :

le substantif *détroit* (ca 1100) est une substantivation de l'adjectif *détroit* (ca 1100) qui est issu de */dis'trit-u/ ~ *districtus* (REW₃ 2048 s.v. *dīstrīctus* ; BW : 191b s.v. *détroit* ; FEW 3, 100b s.v. *dīstrīctus* ; TLF s.v. *détroit*)³⁶⁰

le substantif *district* (1421) est un emprunt au substantif du latin tardif *districtus* (BW : 198b s.v. *district* ; FEW 3, 101a s.v. *dīstrīctus* ; TLF s.v. *district*)³⁶¹

Il est parfois difficile de déterminer si la substantivation a déjà eu lieu en latin et en protoroman (cf. *fait* / *factum* ; *nielle* / *nigelle* ; *voyage* / *viatique* dans l'inventaire) ou si elle est plus tardive. Les doublets *évier* / *aquarium* (souvent analysés en triplets : *évier* / *aiguière* / *aquarium*)³⁶² sont encore plus problématiques de ce point de vue :

évier (1247) est issu de */a'kuari-u/ ~ *aquarium* (REW₃ 576 s.v. *aquārium*, -a ; BW : 243b s.v. *évier* ; FEW 25, 70a s.v. *aquarius* [II c α] ; TLF s.v. *évier*)³⁶³

aquarium (1860) est un emprunt au latin *aquarium* « réservoir d'eau » (BW : 33a s.v. *aquarium* ; FEW 25, 70a s.v. *aquarium* ; TLF s.v. *aquarium*)

Il est difficile de savoir si l'on peut parler dans ce cas de corrélats du point de vue morphologique. Il semble que le latin tardif ait connu deux substantivations parallèles de l'adjectif *aquarius* « qui concerne l'eau » : l'une, ancienne et attestée depuis Caton au

³⁶⁰ La datation de la substantivation est difficile, étant donné que les deux apparaissent simultanément dans la *Chanson de Roland* (TLF s.v. *détroit*). Il est possible qu'elle soit déjà protoromane. En tous les cas, le FEW lemmatise séparément *dīstrīctus* « resserré » et *dīstrīctus* « environs d'une ville ». La confusion a aussi pu être entretenue par le fait qu'il existe en ancien français une forme évoluée de l'emprunt *destroit* au sens de « distict » (FEW *id.*).

³⁶¹ Le BW donne la forme *districtum* pour le substantif.

³⁶² Le lexème *aiguière* « vase servant à mettre l'eau, et quelquefois le vin » (1352) est un emprunt à l'ancien provençal *aiguiera* de même sens, attesté depuis le XIV^e siècle et issu du latin populaire **aquaria*, substantif également tiré de l'adjectif *aquarius* (Bernelle 1965b ; FEW *id.* [II b] ; TLF s.v. *aiguière*). Sur le genre, cf. Adams 2007 : 559-560.

³⁶³ Ces doublets (souvent analysés en triplets avec *aiguière*) ont été bien étudiés (Gougenheim 1953 ; 1962-1975 : 1 : 68 ; Bernelle 1965b) mais ce problème n'a pas été soulevé. On notera que le français *évier* est une dérivation française pour Wawra (1890 : 19). Le BW (*id.*) souligne le rapport étroit liant en ancien français le développement d'*évier* et celui d'*eau* (*eve*).

sens de « réservoir », l'autre plus récente pour désigner des réipients et des conduits. Nous nous en remettons à l'interprétation du FEW, qui lemmatise séparément les deux étymons³⁶⁴.

Ces cas délicats mériteraient de plus amples investigations³⁶⁵, mais il est plus sage d'attendre les résultats de la reconstruction morphologique protoromane (Heidemeier 2014) pour plusieurs de ces lexèmes avant d'aller plus loin. On retrouve enfin des problèmes semblables avec *hôtel* / *hôpital* où il est difficile de distinguer les conversions des ellipses (cf. Lüdtke 1996 : 252b).

4.2.2 Homogénéité du latin comme langue-source

4.2.2.1 Différents diasystèmes du latin global

Le latin a longtemps été perçu comme étant une langue qui échappe à la variation linguistique (Lodge 2009 : 165)³⁶⁶. S'il est vrai que le latin écrit a conservé dans l'ensemble un remarquable degré d'homogénéité, cette fiction d'un latin stable n'est plus tenable avec les meilleures connaissances du latin tardif, du latin médiéval, et des latins classiques depuis la Renaissance qui nous montre un latin qui varie selon les époques, les lieux et les milieux divers par lesquels il transite, autrement dit différents diasystèmes latins (Dardel 2005 ; 2009). Le plus grand dénominateur commun de tous ces diasystèmes latins est le latin global (au sens de Pulgram 1964) :

[...] le latin sous toutes les formes qu'il a revêtues depuis l'ancien Latium, y compris ses prolongements romans dans ce qu'on appelle la Romania, autour du bassin occidental de la Méditerranée, et ses emplois écrits modernes dans les sciences et l'Eglise.

(Dardel 2011 : 15).

Comme le montre la question de l'identité étymologique (4.2.1.1), les recherches sur la duplicité lexicale n'ont jamais vraiment envisagé la langue-source autrement que dans une certaine fixité. Or les emprunts x_i de notre inventaire sont faits non à un latin abstrait mais à des variétés concrètes de latin (classique, tardif, médiéval) souvent spécialisées (juridique, théologique, médical, botanique, etc.). On peut les répertorier sommairement par domaines.

Le domaine religieux apparaît comme le plus grand pourvoyeur de doublets, sinon par le nombre, du moins par l'importance du rôle qu'a joué le latin ecclésiastique dans leur gestation (4.2.2.3 ; 4.3.2.3) :

³⁶⁴ Cf. *vivier* / *vivarium*, cas proche où les doublets procèdent d'un même lemme dans le FEW.

³⁶⁵ Cf. également le cas de *dîme* / *décime* (annexe 2).

³⁶⁶ Sur la perception historique de l'« achronicité » du latin, cf. Swiggers (1996 : 48).

domaine religieux : *blasphémer, bulle, catène, cathédrale, comput, férie, laïc, parabole, paradis, piété, quadragésime, rote, signe, sacrement, union, verbe, vicaire, vigile*

astrologie : *cancer, canicule, décan, mansion*

droit : *appréhender, cause, colloquer, doter, factum, impliquer, mobile, muter, préhension, quitte, quitus*

philosophie : *cause, espèce, examen, impliquer, penser, préhension*

Les sciences naturelles sont bien représentées :

botanique et pharmacopée : *mole, nigelle, potion, sapa, spic*

chimie : *bulle¹, carbone, ciment, coaguler, fusion, mica, oléum, régale*

géographie : *area, cumulus*

mathématiques : *plan, sinus²*

zoologie : *cancer ; conque, flagelle, môle, ossifrage, patelle, sépia, vivarium*

Le domaine médical apparaît comme le second grand pourvoyeur de doublets (mais il s'agit souvent de doublets indirects, cf. 4.1.3.7) :

médecine : *castrer, coaguler, nutrition*

anatomie : *area, auricule, clavicule, cubitus, locus, médian, muscle, radius, sinus³, spatule, tibia*

pathologie : *cancer, fistule, frigide, macula, môle, nausée, nodus, pica, podagre, purpura*

À partir de la Renaissance, on trouve plusieurs emprunts modernes des arts et sciences historiques :

histoire / archéologie : *area, cippe, cursus, musculé, patelle, phalange, podium, spathe*

architecture (Vitruve) : *oculus, ove, podium, portique*

En fin de compte, on retrouve les trois domaines de prédilection des doublets qu'évoquait Chaurand à propos de la relatinisation : le domaine religieux, le domaine juridique-politique, et le domaine scientifique (1977 : 40)³⁶⁷.

Des emprunts apparaissent parfois indépendamment dans plusieurs domaines (*area*, *môle*), de sorte qu'il n'est pas facile d'évaluer le rapport qu'on pu entretenir ces latins spécialisés, ni le contexte de diffusion des innovations dans la langue-cible à partir des différents domaines où apparaissent des latinismes (4.2.2.4).

4.2.2.2 Doublets indirects

Il revient à Stala (2010) d'avoir identifié un problème fondamental dans le traitement des doublets de type C. Elle nomme *doublets* « *indirects* » (*dobletes* « *indirectos* ») des doublets qui proviennent de deux variétés de latin différentes. La tripartition qu'elle propose entre latin classique, latin vulgaire et latin médiéval (2010 : 72) peut être discutée³⁶⁸, mais la distinction établie entre les différents diasystèmes latins est novatrice dans l'optique de la duplication lexicale romane de type C³⁶⁹.

Certains latinismes peuvent présenter des innovations sémantiques inconnues du latin de l'Antiquité, ce qui est problématique pour la notion de doublet, puisque l'équation ne peut se résoudre au niveau sémantique. Selon la définition, il ne peut y avoir de doublets qu'à partir d'un sens commun à */x/ et X_i, où la corrélation peut être posée entre les deux. En cas d'emprunt à un latin qui n'est plus celui de l'Antiquité, l'identité sémantique peut n'avoir jamais existé. Les doublets directs sont donc ceux où le rapport de corrélation entre */x/ et X_i peut être établi dans le diasystème du latin de l'Antiquité (protoroman / latin parlé et latin écrit), les doublets indirects étant ceux qui ne peuvent correspondre à ce schéma.

Cependant la détermination entre doublets directs et doublets indirects est loin d'être facile à opérer et peut même mener à des situations quasi-aporistiques, en raison du brouillage des pistes entre latin de l'Antiquité et latin médiéval, notamment dans le latin chrétien.

Il y a des cas relativement clairs, où les innovations sémantiques de l'emprunt ne peuvent clairement pas coïncider avec les sens connus dans l'Antiquité. Il s'agit souvent d'emprunts au latin médiéval ou d'emprunts scientifiques récents :

are, *carbone*, *clavicule*, *cumulus*, *factum*, *flagelle*, *frigide*, *locus*, *macula*, *mica*, *oculus*, *oléum*, *ove*, *patelle*, *pica*, *purpura*, *rote*, *quitte*, *régale*, *sinus*³, *vivarium*

³⁶⁷ À cette réserve près que les exemples de Chaurand contiennent de nombreux pseudo-doublets.

³⁶⁸ Le schéma de Stala se base sur le latin vulgaire (cf. Herman 1967), notion qui n'est pas sans poser des problèmes d'interprétation majeurs entre latinistes et romanistes (Mańczak 1974 ; Van Acker 2007 ; Iliescu 2013). Cf. Buchi (2015 : 8-9) sur les glottonymes utilisés pour les étymons en lexicologie historique romane.

³⁶⁹ Cette systématisation prolonge certaines intuitions de Menut (cf. 1922 : 70-71) que son tropisme éditorial a dû contribuer à susciter (cf. 4.1.3.3).

Dans ces cas, l'identité n'a jamais concrètement existé dans le diasystème du latin de l'Antiquité (protoroman / latin oral et latin écrit) et elle ne peut être posée que du point de vue du latin global. Leur présence dans l'inventaire peut donc se discuter si l'on pose l'équivalence en latin de l'Antiquité.

Mais la plupart des emprunts présentent des situations plus contrastées, en raison de la polysémie des lexèmes où s'amalgament différents sémantismes de domaines spécialisés (4.3.2.1) et de la resémantisation des emprunts en diachronie, traduisant une meilleure connaissance du latin écrit de l'Antiquité à partir de la fin du Moyen Âge. Ainsi *fabrique* est un emprunt au latin médiéval (II 1), mais un second emprunt à la Renaissance retrouve le sens du latin classique (II 2) (FEW 3, 343a s.v. *fabrica* [II 1 ; II 2]). De même *piété* est attesté avec le sens de « pitié » à l'époque médiévale (FEW 8, 441b-442a s.v. *pīetas* [II 1 a])³⁷⁰ avant de retrouver un sens classique à la Renaissance (FEW *id.* [II 1 b])³⁷¹. Les *x*, suivants présentent des situations où alternent des emprunts médiolatins et des emprunts souvent postérieurs dans des sens déjà connus du latin classique :

area, canicule, colloquer, copuler, fabrique, faction, impliquer, mense, nigelle, pèlerin, piété, rigide, verbe.

4.2.2.3 Latin tardif – latin ecclésiastique – latin médiéval

Les emprunts au latin médiéval sont particulièrement difficiles à traiter de ce point de vue. Conformément aux deux principales sources – le latin de l'Antiquité et le latin patristique et chrétien – auxquelles a puisé le latin médiéval sans pouvoir les distinguer clairement (MLLM : X ; Lusignan 1986 : 142), les sémantismes peuvent reprendre à peu près ceux du latin classique ou constituer des innovations sémantiques³⁷². Il est parfois remarquablement difficile de distinguer le latin médiéval du latin classique (Guiraud 1986 : 59)³⁷³ et l'étape de l'emprunt au latin médiéval n'a de loin pas été méthodiquement prise en compte dans les traitements étymologiques (Buchi 1996 : 93 ; Steinfeld & Andronache 2011)³⁷⁴.

Dans la plupart des cas, il est difficile de savoir si l'on est en présence de doublets directs ou indirects, car les innovations sémantiques médiévales sont souvent apparues dans le latin de l'Antiquité tardive. Ainsi *impliquer* est emprunté dans un sens qui constitue une innovation médiévale qui s'est formée à partir du sens d'« engager (au sens

³⁷⁰ Où le latin *pietas* peut avoir ce sens, inconnu en latin classique (MLLM : 1038a s.v. *pietas* [3]).

³⁷¹ Cf. aussi le cas rare des quadruplets *coi, quiet, quitte* et *quitus* où les trois emprunts savants se font à deux types différents du latin, traduisant probablement une variation diastratique.

³⁷² Les doublets *boule / bulle* sont emblématiques en ce que les deux sémantismes sont lemmatisés séparément par le TLF : *bulle* présente un emprunt au latin médiéval dans un sens connu du latin classique, *bulle* dans un sens attesté depuis le VI^e siècle.

³⁷³ Par exemple des attestations chez Grégoire le Grand, mort en 604, sont problématiques quant à l'attribution de l'emprunt au latin de l'Antiquité (basse latinité) ou au latin médiéval (haut Moyen Âge) (cf. *veille / vigile*).

³⁷⁴ Sur le traitement du latin médiéval dans l'analyse étymologique de la plus grande partie du FEW et le saut de l'étymon proche (latin médiéval) à l'étape antérieure (latin classique), cf. Buchi (1996 : 56-58).

moral) » attesté dans l'Antiquité (OLD : 932a s.v. *implicō* [6 ; 7]). Les *x*, suivants, qui sont souvent des termes religieux, sont difficiles à classer :

bulle, *catène*, *cathèdre*, *comput*, *copuler*, *cursus*, *décan*, *espèce*, *férie*, *impliquer*, *laudes*, *médian*, *monastère*, *nutrition*, *penser*, *piété*, *ration*, *rédemption*, *serment*, *spic*.

Ces cas, qui présentent des innovations sémantiques attestées à la frontière entre latinité tardive et latin médiéval, présentent des difficultés redoutables, quelles que soient les méthodes avec lesquelles on les appréhende³⁷⁵. Il est évidemment difficile de déterminer si ces sens étaient connus du protoroman. Une simple attestation chez des auteurs chrétiens en latin tardif ne signifie aucunement que le lexème faisait partie du système oral. Sur les rapports entre le protoroman et le latin religieux, nous ne pouvons que faire des suppositions, en attendant les reconstructions sémantiques³⁷⁶ du DÉRom pour les lexèmes concernés. Cf. aussi le sous-groupe des doublets d'origine religieuse isolé en 4.3.2.3.

Les cas où l'on peut vraiment juger du caractère indirect des doublets sont donc peu nombreux. Ils ont été indiqués par un astérisque dans le répertoire chronologique (annexe F).

4.2.2.4 Circonstances de l'emprunt

Parfois différentes traditions d'emprunt peuvent se faire isolément : ainsi *préhension* apparaît comme un emprunt au latin philosophique, mais également au latin juridique et zoologique, dans des sens différents. Savoir s'il s'agit de plusieurs emprunts indépendants nécessite de connaître le contexte de communication et de diffusion des innovations dans les latins spécialisés à des époques données (cf. 4.3.2.1)³⁷⁷.

Un problème qui se rencontre fréquemment dans les emprunts au latin scientifique concerne les circonstances précises de l'emprunt. Lorsqu'un lexème est décrit comme un emprunt au latin, s'agit-il d'un véritable emprunt au latin scientifique de cette époque ou d'une création française mêlant un signifiant latin avec une innovation sémantique à partir de sens plus généraux du latin (scientifique ou classique)³⁷⁸ ? Par exemple, l'emprunt avec innovation sémantique *frigide* : s'agit-il d'un emprunt au latin médical dûment répertorié en ce sens, ou d'une création à partir du signifiant latin ? Le sens figuré de « qui manque d'ardeur ou de passion » se trouve déjà attesté chez Ovide par métaphore (OLD : 808c

³⁷⁵ De nombreux problèmes sont liés ici au caractère arbitraire de la distinction entre latin antique (avant 600) et latin médiéval (après 600) qui est généralement aussi déterminée par les sources (TLL d'un côté et Du Cange ou MLLM de l'autre) où les continuités peuvent être masquées par les lacunes documentaires. L'astérisque qui distingue dans le MLLM les formes déjà présentes dans le latin écrit de l'Antiquité des créations sémantiques médiévales n'est pas toujours un critère très fiable. Ainsi pour *vigile*, le sens de « veille, vigile, réunion nocturne de prière » est signalé avec astérisque, alors que la spécialisation de « vigile, réunion nocturne de prière à la veille de certaines fêtes » n'en a pas (cf. *veille* / *vigile*).

³⁷⁶ Sur les difficultés de la reconstruction sémantique, cf. Chauveau (2009 ; 2014).

³⁷⁷ Sur la faible uniformisation du latin des sciences, cf. Jacquart (2001 : 243), cf. aussi Arveiller (1965).

³⁷⁸ Cf. le phénomène proche de latinisme / grécisme virtuel identifié par Rainer (TLF-Étym s.v. *hydrostatique*).

s.v. fr̄igidus [8 d]). De même *flagelle* (en dehors du fait qu'il soit très probablement un germanisme, ce qui déplace le problème de la création sémantique à l'allemand) : s'agit-il d'un emprunt au latin scientifique ou d'une innovation sémantique sur un lexème latin par analogie avec un petit fléau ?³⁷⁹

Cette distinction qui n'est pas toujours opérée (et qui dans certains cas ne peut pas l'être)³⁸⁰, nécessite des investigations approfondies pour un certain nombre de *x*, que nous n'avons pu réaliser en raison du grand nombre de doublets traités. Il s'agit notamment des cas suivants :

auricule, clavicule, flagelle, frigide, nigelle, nodus, ove, rote, purpura.

Ceci explique la formulation parfois volontairement vague de la détermination de l'emprunt dans notre inventaire (« emprunt par le milieu *z* au latin *y* »). La poursuite de la recherche étymologique apportera des éléments plus clairs pour certains de ces latinismes.

4.3 Problèmes posés par les doublets de type C

4.3.1 Problèmes d'ordre morphologique

4.3.1.1 Formations françaises (pseudo-doublets)

Le problème des formations françaises constitue un écueil fondamental dans la recherche sur les doublets. On ne peut en effet postuler une identité étymologique si l'un des doublets relève d'une formation romane. La paire *confiance* / *confidence*, déjà répertoriée par Catherinot (1683 : 6) et souvent citée comme exemple classique de doublets (cf. 2.3.2.2), ne ressortit pourtant pas au type C. Le lexème *confidence* est bien un emprunt au latin médiéval (FEW 2, 1034a *s.v. confidentia* [II 1]), mais *confiance* est une dérivation française à partir de *confier* (FEW *id.* [II 2], cf. 2.3.2.2)³⁸¹.

La dérivation romane interne a été sous-évaluée par l'ensemble des travaux sur la duplication lexicale en français. Michaëlis (1876 : 181) puis Wawra (1890 : 18-19) et enfin Menut (1922 : 29-30, 75, 77-78)³⁸² ont été les premiers à prendre au sérieux les difficultés d'ordre morphologique suscitées par ces formations dont Brachet n'avait pas

³⁷⁹ Cf. également *næud* / *nodus* où le latinisme peut soit remonter à un emprunt à la langue médicale soit constituer une innovation sémantique par métaphore, peut-être à partir du lexème héréditaire *neu*.

³⁸⁰ Les recherches sur la généalogie de l'emprunt, qui nécessitent un grand investissement, peuvent butter sur des limites épistémologiques, revenant parfois à déterminer ce qui s'est passé dans la tête de l'emprunteur au moment de l'emprunt dans un contexte donné, et donc à ne pouvoir avancer que des suppositions.

³⁸¹ Dans le domaine gallo-roman, seul l'ancien occitan *confisanza* « espérance ferme en qqn, en qqch. » attesté au début du XIII^e siècle pourrait être d'origine héréditaire selon Wartburg (FEW *id.* [I]). Signalons toutefois que le TLF voit dans *confiance* un emprunt au latin *confidentia* avec francisation d'après *fiance* (TLF *s.v. confiance*).

³⁸² Il donne ainsi comme exemples : *cherté* / *charité* ; *dévoyer* / *dévier* ; *enquêteur* / *inquisiteur* qu'il exclut des doublets proprement dits (1922 : 29).

circonscrit toute l'ampleur, malgré les recommandations de Paris (1868)³⁸³ ou Tobler (1868) dans leurs comptes rendus (1.2.2.6 ; 2.3.2.2).

Nous appellerons ici pseudo-doublets les n-uplets dont au moins un des lexèmes est une formation française (cf. 2.3.2.2)³⁸⁴. Ils présentent souvent des profils très similaires aux véritables doublets C³⁸⁵. Le nombre de pseudo-doublets est très important et nous n'en avons répertorié ici (annexe 4) qu'une fraction qui apparaît avec constance sous faux drapeau. Le phénomène affecte plus fréquemment les lexies jugées héréditaires (*x_i*) mais certains *x_i* peuvent également relever de la dérivation savante : *rougeole* / *rubéole* ; *comble* / *cumul* (4.1.3.6)³⁸⁶.

La majeure partie des pseudo-doublets procèdent de dérivations suffixales (4.2.1.7) ou régressives, mais on trouve également des troncations, des ellipses ou des délocutifs (4.3.1.3). Les déverbaux et dénominaux sont très fréquents (cf. annexe) :

cuber (← *cube*) / *couver* (latin *cubare*)

apreté (← *âpre*) / *aspérité* (latin *asperitas*)

oreiller (← *oreille*) / *auriculaire* (latin *auricularis*)

À côté de dérivations régressives :

comble / *cumul* (← *cumuler*) (latin *cumulus*)

hargne (← *hargner*) / *hernie* (latin *hernia*)

On trouve fréquemment aux côtés de véritables doublets C des pseudo-doublets de la même famille dérivationnelle. Ainsi *loyal* / *légal* sont des doublets, mais *loyauté* / *légalité* sont des pseudo-doublets : *loyauté* est une formation française dérivée de l'adjectif *loyal* (FEW 5, 241b s.v. *legalis* n. 2 ; TLF s.v. *loyauté*), alors que *légalité* est un emprunt au latin *legalitas* (FEW 5, 241a s.v. *legalis* [II 2])³⁸⁷ (cf. 4.1.3.6). Notre inventaire recense néanmoins quelques cas de doublets de type C parallèles :

³⁸³ Si l'on suit Paris (1868 : 276) : *affirmer* / *affermer* ; *ajouter* / *ajuster* ; *chaînon* / *chignon* ; *comble* / *combre* / *cumul* ; *décor* / *décorum* ; *dette* / *débit* ; *labeur* / *labour* (mais certains d'entre eux peuvent former des doublets : *affermer* / *affirmer* ; *chaînon* / *chignon* ; *dette* / *débit*). Une partie encore plus importante des doublets de Brachet se révèlent être des pseudo-doublets.

³⁸⁴ Des doublets formés de deux formations françaises existent également, par exemple *comble* / *cumul* où *comble* est dérivé de *combler* et *cumul* de *cumuler*.

³⁸⁵ Ainsi les doublets *confiance* / *confidence* examinés plus haut ont pu être employés l'un pour l'autre avant de se spécialiser au XVII^e siècle (Huguet 1934 : 142) ce qui est caractéristique de nombreux doublets C (4.3.2.4).

³⁸⁶ Cf. aussi *châtrer* / *castrer* dans l'inventaire où *castrer* peut être un emprunt au latin ou un dérivé à partir de *castration*.

³⁸⁷ Le BW (364a s.v. *légal*) et le TLF (s.v. *légalité*) le signalent comme un dérivé, ce qui atteste de la difficulté à distinguer un emprunt d'une création française dans le cas de certains dérivés, cf. aussi DELLR : 18.

<i>couple / copule</i>	–	<i>coupler / copuler</i>
<i>fléau / flagelle</i>	–	<i>fêler / flageller</i>
<i>forge / fabrique</i>	–	<i>forger / fabriquer</i> ³⁸⁸

L'impossibilité de faire le départ entre un lexème héréditaire (ou un emprunt cf. 4.1.3.6) et un dérivé créé en français est un problème récurrent en lexicologie romane. En l'attente des analyses du DÉRom, ces formations gagnent à être étudiées dans une perspective romane (Buchi 1996 : 16). Plusieurs formations aboutissant au même résultat ont pu aussi se recouper dans les attestations et les éventuelles réfections morphologiques et sémantiques à partir des simples sont aussi difficiles à évaluer que dans le cas des emprunts (cf. 4.1.3.6).

La détermination de pseudo-doublts dépend grandement de l'interprétation que l'on donne de tels phénomènes, et partant des options préférentielles et des présupposés méthodologiques de chaque ouvrage lexicographique en la matière³⁸⁹. On constate une indétermination manifeste pour les doublets qui présentent des dérivés en *-té*. Ainsi le lexème *naïveté* est vu comme héréditaire par Wartburg (FEW 7, 44 s.v. *natīvītās* [I]) mais comme un dérivé de *naïf* par le BW (426b s.v. *naïf*.) et le TLF (s.v. *naïveté*). Parfois le FEW évoque les deux possibilités : *âpreté* peut avoir été formé soit par héritage soit par une dérivation française à partir de l'adjectif *âpre*, soit encore par un processus qui a mêlé les deux (FEW 25, 478a s.v. *asper* n. 58 ; FEW 25, 485b s.v. *asperitas*)³⁹⁰.

La recherche sur les doublets oblige ainsi à des précisions qui habituellement sont peu pertinentes et qui dépendent non seulement de facteurs complexes difficiles à quantifier (comme les compétences linguistiques de l'emprunteur)³⁹¹ mais plus largement de l'interprétation que l'on donne de tels phénomènes. Les doublets suivants de notre inventaire présentent des formations difficiles à évaluer de ce point de vue :

châtrer / castrer
couple / copule
coupler / copuler
emboire / imbiber
coi / quiet / quitte
*royal / régale*³⁹²

³⁸⁸ Les liens entre ces différents lexèmes sont difficiles à établir. Il peut y avoir sporadiquement des *couple* issus de *coupler* de même que des *coupler* issus de *couple*, les sémantismes étant liés (FEW 2, 1161b s.v. *cōpŭla* ; cf. *coupler / copuler*).

³⁸⁹ Les pseudo-doublts présentent ainsi un terrain de choix pour la métalexigraphie : on peut noter en cas de doute une préférence assez nette du TLF pour les formations françaises. De même les derniers volumes du FEW et la refonte présentent davantage de nuances dans ces déterminations que les premiers volumes ou le BW.

³⁹⁰ De même *chèreté* est généralement analysé comme un dérivé d'après *cher* (BW : 127a s.v. *cher* ; TLF s.v. *cherté*) mais le rapport avec *charité* est difficile à évaluer (FEW 2, 444a s.v. *carus* n. 8). Cf. aussi Reinheimer-Ripeanu (1990 : 82-83) pour ces désaccords étymologiques.

³⁹¹ La distinction entre lexèmes héréditaires, formations françaises et réfections à partir des simples, n'a du reste probablement pas toujours été opérée par les clercs qui les introduisaient dans la langue écrite.

³⁹² L'adjectif *royal* est considéré comme héréditaire (FEW ; TLF), mais il peut aussi être analysé comme un dérivé de *roi* ou du moins une réfection à partir du simple, ce que conforte la forme du suffixe, alors qu'on attendrait une

4.3.1.2 Doublets d'affixes

Un très grand nombre de doublets intéressant des formations dérivées sont des pseudo-doublets. Brachet le premier avait saisi la difficulté inhérente de telles paires, qu'il classe à part dans son étude « pour ne point grossir cette liste outre mesure » (Brachet 1868 : 15). Certaines séries sont très fréquentes :

<i>en- / in-</i>	<i>endroit / indirect</i>
<i>-ier / -aire</i>	<i>écolier / scolaire</i> <i>épistolier / épistolaire</i> <i>premier / primaire</i>
<i>-eur / -ateur</i>	<i>livreur / libérateur</i> <i>procureur / procureur</i> <i>scieur / sécateur</i>
<i>-ure / -ature</i>	<i>armure / armature</i> <i>courbure / courbature</i> <i>liure / ligature</i>

Les dérivés posent le problème de la duplication de manière double puisque le clivage héréditaire / savant peut affecter les bases et les affixes. Les cas se multiplient et les quatre possibilités existent théoriquement (cf. Chryssafis 2003 : 24-25) :

- 1) base héréditaire + affixe héréditaire
- 2) base héréditaire + affixe savant
- 3) base savante + affixe héréditaire
- 4) base savante + affixe savant

forme régulière *royel (FEW 10, 203b s.v. *regalis* [II]). *royal* / *régale*. Le BW laisse planer une petite incertitude : « *royal*, XII, d'après le lat. *regalis* » (BW : 559a s.v. *roi*). En revanche le DELLR l'analyse comme un dérivé (DELLR : 365a s.v. *regalis*).

³⁹³ Le REW₃ perçoit le substantif français *veille* et ses cognats romans comme des dérivés du verbe *veiller* (REW₃ 9326 s.v. *uġġlāre*). Le FEW le traite comme un lexème héréditaire mais insiste également sur l'absence de solution de continuité dans la perception des deux lexèmes (FEW 14, 440b s.v. *uġġlia*). Le BW les lemmatise d'ailleurs ensemble (665ab : *veille*, *veiller*) alors que le TLF qui habituellement montre une légère préférence pour les formations françaises le traite comme héréditaire (TLF s.v. *veille*).

En fait, un affixe savant s'attache généralement à une base savante, alors qu'un affixe non savant peut s'attacher à une base savante ou non savante : « La règle – non toujours observée – exige que les préfixes, savants ou populaires, soient combinés avec les racines correspondantes » (Guiraud 1986 : 50).

Robert Martin (2001 : 290) distingue la dérivation « authentique » (où le lexème français dérive sensiblement d'un autre lexème français) de la dérivation « historique » (où le lexème français s'inspire directement d'un lexème latin). Les travaux de Zwanenburg (1983 ; 1985a ; 1985b ; 1987 ; 1992 ; cf. aussi Schmitt 1988 ; Chryssafis 2003 ; Merrilees 2006) ont permis de mieux différencier les systèmes de dérivation savante et populaire qui irrigent la créativité lexicale du français depuis le XII^e siècle (Pope 1952 : 225-235)³⁹⁴.

L'importance du facteur analogique dans les formations qui entrent dans des séries importantes³⁹⁵ interdit de les traiter isolément et trop rapidement³⁹⁶. On considérera aussi dans l'inventaire les couples suivants, où l'analogie joue un rôle important :

emboire / imbiber
moutier / monastère
raison / ration
voyer / vicaire

4.3.1.3 Ellipses et délocutifs

Si la majorité des transferts des pseudo-doublets relèvent de la dérivation, on trouve également d'autres formations françaises indûment rangées aux côtés des doublets de type C. Il s'agit des *x*, qui sont issus d'ellipses. Ainsi *corps* / *corpus* sont des pseudo-doublets :

corps (881) est issu du protoroman */'kɔrp-u/ (REW₃ 2248 s.v. *cōrpus* ; BW : 159b s.v. *corpus* ; FEW 2, 1218a s.v. *cōrpus* [I])

corpus (1863) est une formation française, ellipse de *corpus juris* (1826) (TLF-Etym s.v. *corpus* B.1.b)³⁹⁷

³⁹⁴ Pour sa part, Zwanenburg estime que la distinction entre dérivation savante et dérivation non savante n'est pas visible avant le moyen français (Zwanenburg 1992 : 170-171). La distinction entre suffixe de dérivation populaire et suffixes de dérivation savante se trouve déjà dans la *Grammaire française complète* de Brachet et Dussouchet (1888) (Bourquin 1980 : 893 ; cf. Desmet & Swiggers 1992 : 105 n. 27). Sur la dérivation dans les traités de synonymes, cf. Bourquin (1980 : 435-452).

³⁹⁵ Certaines de ces séries, particulièrement prolifiques en français ont fait l'objet de nombreuses études comme -*arius* et -*aris* dont les résultats se confondent en français (Aebischer 1948 ; Staaf 1896 ; Thomas 1902 ; Löfstedt 1987).

³⁹⁶ Cf. notamment les avancées de la dérivation protoromane (Buchi 2009 ; et DÉRom 1).

³⁹⁷ Au sens d'« ensemble de données d'un certain type réunies en vue de leur étude scientifique » (1809), il s'agit d'un emprunt à l'allemand *Corpus* ou *Korpus* de même sens, attesté depuis 1787 (TLF-Etym s.v. *corpus* A) et donc de doublets B. Sur les doublets partiels, cf. 4.3.2.1.

Et de même pour

école / schola (← *schola cantorum*)

moins / minus (← *minus habens*)

(cf. aussi *cours / cursus* dans l'inventaire).

D'autres doublets procèdent de délocutifs ou de formations proches des délocutifs³⁹⁸ :

ange (980) est issu du protoroman */'angel-u/ (REW 458a s.v. *angĕlus* ; BW : 26ab s.v. *ange* ; FEW 24, 563a s.v. *angĕlus* [1 a])³⁹⁹

angélus (1672) est un délocutif reprennant le premier mot du verset de la prière à la Vierge *Angelus Domini nuntiavit Mariæ* dont les origines remontent au XIII^e siècle (BW : 26b s.v. *angélus* ; FEW 24, 563a s.v. *angĕlus* [2])

Et de même :

bénit / bénédictus

gloire / gloria

rien / rébus

saint / sanctus

(cf. aussi *oculi* (*œil / oculus*) dans l'inventaire).

Enfin, citons de faux doublets comme *mot / motus*, où *motus* est une latinisation plaisante de *mot*, attestée vers 1480 (TLF s.v. *motus*).

Cf. aussi les conversions grammaticales sous 4.2.1.4).

4.3.1.4 Influences analogiques

Les interactions d'ordre analogique (croisements, calques, substitutions de suffixe, entrée dans des séries, etc.) sont avec les formations françaises (pseudo-doublets) le phénomène le plus négligé dans les études historiques sur les doublets.

³⁹⁸ Sur le concept de dérivation délocutive forgé par Benveniste, cf. Cornulier (1976) ; Buchi (1988). Le caractère de délocutif peut être discuté pour les noms de prière ou de cantiques (Buchi 1995 : 148-149).

³⁹⁹ Le développement phonétique entravé est typique des lexèmes demi-savants de type I (4.1.4.2) mais reste sujet à diverses hypothèses (BW *id.* ; FEW 1, 95b s.v. *angelus* ; La Chaussée 1988 : 8 ; Zink 2006 : 182).

Si Brachet fait mine de se soucier des mécanismes analogiques (cette préoccupation étant souvent chez lui une clause de style, comme plus tard chez les néo-grammairiens), il a grandement sous-estimé la part que prennent ceux-ci dans son inventaire des doublets.

Ces phénomènes peuvent affecter aussi bien *x'* (par analogie avec d'autres lexèmes français) que *x* (par analogie avec des lexèmes français ou latins)⁴⁰⁰. On a vu l'importance que revêt l'analogie dans les dérivés par la pression du système ou l'insertion dans des séries paradigmatiques (4.3.1.2). La recherche de « doublets chimiquement purs », qui auraient échappé à des influences d'ordre analogique, est rendue assez vaine par les découvertes de plus d'un siècle en sémantique et en dialectologie. Cette manière de voir est davantage tributaire de l'étymologie-origine que de celle de l'étymologie-histoire (2.4.4.4).

On peut distinguer les grands types d'influence analogique suivants :

a) influence de lexèmes de la même famille dérivationnelle

nourrisson (× *nourrir*) / *nutrition*

prison (× *pris*) / *préhension*

roue (× *rouelle*, *rouer*) / *rote*

b) croisements

droit (× *dextre*) / *direct*

frêle (× *grêle*) / *fragile*

froid (× *rigide*) / *frigide*

c) substitutions de suffixe

entier / *intègre*

royal / *régale*

Enfin certains lexèmes ont pu subir des altérations liées à la fréquence. Ainsi *aller* / *ambler* / *ambuler* :

Si le morphème, mot ou groupe de mots apparaît dans une langue donnée sous une double forme, régulière et irrégulière, le développement phonétique irrégulier dû à la fréquence se caractérise par le fait que la forme irrégulière est, en général, plus

⁴⁰⁰ Pour *x*, la distinction entre les influences analogiques qui affectent l'étymon reconstruit et celles qui affectent les lexèmes héréditaires ultérieurement n'est pas facile à tracer, et son caractère arbitraire peut être discuté (4.2.1.3). Pour *x*, il faut tenir compte de l'adaptation que constitue l'emprunt, qui s'articule toujours en fonction des systèmes de la langue-cible.

employée que la forme régulière, par ex. *Français* est plus utilisé que *François*, et il en est de même pour *aller* et *ambler*, pour *monsieur* et *monseigneur*.

(Mańczak 2001 : 281)

L'une des questions qui se posent dans le recensement des doublets est dès lors la part d'analogie acceptable au-delà de laquelle on ne puisse plus considérer qu'il s'agit de doublets, question qui peut trouver différentes réponses. Une quinzaine de doublets de notre inventaire présentent des accommodements morphologiques pour le genre, pour le nombre⁴⁰¹ ou le cas. Nous avons décidé de les conserver, mais une application rigide de la définition pourrait les voir classer à part.

épi / *spic* (genre)
froid / *frigide* (genre)
moule / *muscle* (genre)
orfraie / *ossifrage* (genre)
raide / *rigide* (genre)
royal / *régale* (genre)
tige / *tibia* (genre)

dette / *débit* (genre, nombre)
verve / *verbe* (genre, nombre)

foire / *férie* (nombre)

los / *laudes* (cas, genre, nombre)

Les doublets verbaux présentent de même des problèmes particuliers, en raison du rôle prépondérant de l'influence analogique dans cette classe grammaticale. On y trouve des changements de conjugaison (*emboire* / *imbiber* ; *jouir* / *gaudir*) qui sont parfois liés au problème de la réfection des déponents (*coucher* / *colloquer* ; *forger* / *fabriquer*).

De nombreux phénomènes concernant les formations verbales s'articulent mal avec la perspective de la duplication lexicale de type C. C'est le cas pour les dérivés verbaux comme :

<i>dissous</i> / <i>dissolu</i>	<i>coûtant</i> / <i>constant</i>
<i>émeute</i> / <i>émue</i>	<i>pouvant</i> / <i>puissant</i>
<i>messe</i> / <i>mise</i>	<i>sachant</i> / <i>savant</i>
<i>offert</i> / <i>oblat</i>	<i>sergent</i> / <i>servant</i>

⁴⁰¹ Les problèmes du genre et du nombre étant liés pour les neutre pluriel – féminin singulier. Pour une reconsidération des valeurs du genre protoroman, cf. Benarroch & Baiwir (2014 : 137-147) ; Delorme & Dworkin (2014 : 178-188).

pente / pendue
pondue / ponte
rendue / rente
route / rompue
toise / tendue
tors / tordu

valant / vaillant

Les formations verbales de ce type avaient déjà été analysées par Bréal qui y mettait justement en valeur le rôle de l'analogie : *dissous / dissolu* ; *tordu / tort* ; *mordu / mort* (Bréal 1878 : 103-105)⁴⁰². Nous ne pouvons ici nous appesantir sur ces doublets, que Grevisse nomme « doublets morphologiques » ; cf. les définitions en annexe C). Ils sont du reste étudiés en morphologie dans un cadre conceptuel différent (cf. 2.1.2.2)⁴⁰³.

4.3.2 Problèmes d'ordre lexicologique

4.3.2.1 Polysémie, doublets partiels (coalescences) et variantes

La perspective des doublets contraint à de nombreuses acrobaties lexicologiques. La vision traditionnelle n'a jamais vraiment interrogé la polysémie des doublets qu'elle considèrerait comme des unités stables et homogènes. Or pour un nombre important de doublets (de type B et C), la duplication ne concerne que certains sémantismes des unités lexicales. On se voit donc obligé de poser que ces lexèmes ne forment que des doublets partiels⁴⁰⁴.

Ce phénomène passé inaperçu affecte une partie non négligeable des doublets C de notre inventaire. Les processus à l'œuvre peuvent être complexes. Il est rare que deux emprunts se fassent sans relation (cas réel de coalescence de deux lexèmes dans une unité lexicale). En général, il s'agit d'emprunts sémantiques dont la formation est proche du calque, mais la détermination entre les deux demande des recherches approfondies sur la diffusion des innovations.

Ainsi le couple *seiche / sépia*. Le lexème *sépia* est un latinisme au sens de « seiche » mais au sens d'« encre de seiche », qui donne ensuite « dessin fait à la sépia » il est un italianisme (cf. *seiche / sépia*). On a donc des doublets C ou des doublets B selon les sens que l'on met en relation.

Les doublets *façon / faction* présentent le cas où *x*₁ et *x*₂ peuvent présenter des origines différentes selon les sens :

façon est issu du latin *factionem*, mais au sens de « action de donner une forme à quelque chose », il est un déverbal de *façonner*.

⁴⁰² Reproduit dans Desmet & Swiggers (1995 : 222-224).

⁴⁰³ Cf. *geindre / gémir* dans notre inventaire qui peut aussi se rattacher à cette catégorie, les deux modes de duplication n'étant pas exclusifs.

⁴⁰⁴ La théorie Sens-Texte serait probablement intéressante de ce point de vue pour décrire l'articulation entre vocable et lexèmes dans les cas de polysémie.

faction est un emprunt au latin *factio* au sens de « parti séditieux dans un état, une société » mais un emprunt à l'italien au sens de « fonction d'un soldat armé qui surveille les abords d'un poste » (cf. *façon* / *faction*).

On a donc ici des doublets C, des doublets B et des pseudo-doublets selon les sens considérés.

Les doublets suivants de l'inventaire présentent des coalescences d'emprunts ou des emprunts sémantiques selon les sens :

carrer / *cadrer* (formation française)
chaîne / *catène* (emprunt à l'anglais)
charbon / *carbone* (calque de l'anglais)
chenille / *canicule* (emprunt sémantique à l'anglais)
compte / *comput* (emprunt à l'italien)
couple / *copule* (formation française)
dais / *disque* (ellipse, emprunt à l'anglais)
façon / *faction* (formation française ; emprunt à l'italien)
fléau / *flagelle* (emprunt à l'allemand)
foison / *fusion* (possible emprunt sémantique à l'anglais)
lieu / *locus* (probable emprunt à l'anglais)
loyal / *légal* (emprunt sémantique à l'anglais)
naïf / *natif* (influence de l'italien ; emprunt à l'anglais)
oignon / *union* (emprunt sémantique à l'anglais)
prison / *préhension* (formation française)

Cette distinction oblige à considérer comme faisant partie des doublets disparus en français le couple *roture* / *rupture* dans lequel le lexème *roture* est héréditaire dans l'acception « terre nouvellement défrichée » qui n'est plus en usage. Au sens actuel, il est un dérivé régressif de *roturier* (FEW 10, 580b s.v. *rūptūra* [I]).

Une autre difficulté relevant de la polysémie consiste en la distinction parfois difficile en synchronie entre doublets, variantes et synonymes⁴⁰⁵. On retrouve le même type de phénomène que pour les doublets B (2.3.3.4.). Plus que de véritables variantes, soumises au principe de commutation, certains doublets présentent des cas de synonymie, où l'un des doublets peut être utilisé, dans certains contextes, avec un sémantisme qui est habituellement associé à l'autre. Ainsi par exemple en zoologie, le lexème *cancer* a le sens de *cancre* « crabe tourteau » (TLF s.v. *cancer*). De même en astrologie, les lexèmes *maison* et *mansion* peuvent désigner la même réalité.

Les doublets suivants de l'inventaire sont concernés par ce phénomène :

⁴⁰⁵ Pour l'indistinction entre doublets et variantes en diachronie, cf. 4.3.2.3. La situation de certains couples envisagés ici s'explique par l'évolution de leur statut en diachronie (cf. *nager* / *naviguer* ; *pèlerin* / *pérégrin*).

carême / quadragésime
chancre / cancre / cancer
dîme / décime
lai / laïque
loyal / légal
maison / mansion
nager / naviguer
nigelle / nielle
oreille / auricule
pèlerin / pérégrin
seiche / sépia

Certains x_i peuvent apparaître comme des variantes de x_i dans des emplois littéraires. Ainsi *frigide* peut, en poésie, être un équivalent de *froid*. De même :

tiède / tépide
vergogne / vérécundie
vert / viride

Ces emplois procèdent moins d'une véritable distance sémantique que de la variation diaphasique ou stylistique qui préside à leur emploi.

4.3.2.2 Indistinction en diachronie

Le rapprochement entre doublets et variantes est manifeste en diachronie. Dans la plupart des cas, il ne s'agit pas de commutation libre comme avec de véritables variantes, mais plutôt d'une indistinction partielle entre x_i et x_i traduisant une situation de concurrence pour certains sens, avant que la répartition sémantique ne s'opère, entérinée par la lexicalisation de ces lexèmes, souvent au XVII^e siècle.

Ainsi les doublets *pitié / piété* ne sont-ils pas réellement distincts sémantiquement en ancien et moyen français (BW : 484b s.v. *piété*). Le x_i *piété* est d'abord attesté au sens de « pitié » (FEW 8, 441b-442a s.v. *pīetas* [II 1 a]), ce qui rend difficile la distinction sémantique entre x_i et x_i . Le sens d'« amour et respect pour les choses de la religion » (FEW *id.* [II 1 b]), qui a dû être un sens secondaire, s'impose peu à peu au XVI^e siècle avant que les deux lexèmes ne soient complètement distingués (cf. inventaire).

De même, les rapports entre *parvis* et *paradis*, qui comptent parmi les doublets les plus anciennement attestés du français, apparaissent problématiques. Le FEW reconnaît la difficulté à interpréter les premières attestations de *paradis* dans la *Passion* et l'*Alexis*, qui peuvent être des lexèmes héréditaires, plus ou moins latinisés (cf. FEW 7, 616b s.v. *paradisus* ; BW : 461b s.v. *paradis*). La distinction entre les deux dans la synchronie de l'ancien et du moyen français est délicate. Ainsi *parvis* peut avoir les deux sens de

« paradis » et de « place située devant la façade d'une église » (FEW 7, 616a s.v. *paradisus*) et encore au XVI^e siècle Calvin écrit parfois *parvis* au sens de « paradis » (Thomsen 1890 : 18).

Chaurand a admirablement décrit ce phénomène :

Dans tout l'ancien français *blasmer* continue à être polyvalent, et à pouvoir prendre le sens de *blâmer* ou de *blasphémer* ; mais *blasphémer*, formé directement d'après le latin *blasphemare*, est d'une valeur restreinte, et reste attaché soit à un contexte religieux, soit à une référence biblique. De même le mot *rédemption* n'apparaît que dans les contextes religieux, et avec une teneur plus précise que celle de *raençon*, *rançon*, qui, avec la même étymologie, a pris une forme plus éloignée du modèle, et suggère des situations plus variées. Les emplois de *férie* et *foire*, *parabole* et *parole*, *paradis* et *parvis*, *sacrement* et *serment* sont ainsi devenus exclusifs, et à chaque fois le mouvement de relatinisation a tendu à fixer un sens en empruntant la forme la plus proche possible du modèle.

(Chaurand 1977 : 39)⁴⁰⁶

Ce phénomène d'indistinction précédant une répartition sémantique affecte particulièrement les couples suivants :

carême / quadragésime
coude / cubitus
dîme / décime
douer / doter
entier / intègre
épice / espèce
loyal / légal
nager / naviguer
naïf / natif
pèlerin / pérégrin
piété / pitié
poison / potion
prison / préhension
rançon / rédemption
seing / signe
verre / vitre

Ces doublets mériteraient une étude plus poussée de leur inscription lexicographique, la formalisation de la notion de distance pouvant s'avérer un outil intéressant dans cette optique (cf. conclusion).

⁴⁰⁶ Nous avons inclus *blâmer* / *blasphémer* dans le groupe des altérations de l'étymon protoroman.

4.3.2.3 Sous-groupe de doublets

L'inventaire permet de mettre en évidence un sous-groupe de doublets qui se singularise par des caractéristiques communes :

- 1) apparition dès les premiers témoignages écrits du français
- 2) appartenance au domaine religieux
- 3) recouvrements fréquents de certains sens en diachronie

Le fait que ces doublets relèvent du domaine ecclésiastique n'est pas étonnant, les limites de la relatinisation se confondant souvent avec celles du religieux et l'Eglise apparaissant comme le plus ancien intermédiaire entre les deux fonds héréditaire et savant (cf. Chryssafis 2003 : 14). On peut y remarquer plusieurs emprunts latins au grec, fréquents dans le domaine ecclésiastique.

Il est probable que ces doublets relèvent *in fine* d'une polarisation qui a eu lieu à l'intérieur du latin, où deux variétés ont pu se développer selon un clivage diastratique entre *litterati* et *illiterati* (Groundmann 1958 ; Bäuml 1980 ; Dardel 2011 : 19-20), clivage que la relatinisation aurait ensuite réactivé par le canal de l'emprunt savant.

fêler (XIII^e s.) / *flageller* (fin X^e s.)
maître (ca 1100) / *magister* (fin X^e s.)
parvis (ca 1100) / *paradis* (980)
peser (ca 1050) / *penser* (fin X^e s.)
pitié (ca 1050) / *piété* (fin X^e s.)
rançon (XI^e s.) / *rédemption* (X^e s.)⁴⁰⁷
serment (IX^e s.) / *sacrement* (X^e s.)
seing / *signe* « miracle » (X^e s.).
veille (1145) / *vigile* (1119)
verve / *verbe* (1050)
voyer / *vicair*e (1165)

On peut adjoindre à ce sous-groupe un cercle un peu plus élargi de doublets qui, quoique apparaissant un peu plus tardivement, paraît relever du même type⁴⁰⁸ :

chose (842) / *cause* (ca 1170)
douer (fin XI^e s.) / *doter* (1180-1190)
épice (ca 1140) / *espèce* (XII^e s.)

⁴⁰⁷ Le lexème *rédemption* présente même un cas rare parmi les doublets, où l'emprunt est attesté avant le lexème héréditaire, puisqu'il apparaît déjà dans la *Passion* de Clermont-Ferrand.

⁴⁰⁸ Il faudrait aussi considérer *blâmer* / *blasphémer* (annexe 1) ou *timbre* / *tympan* (cf. 4.2.1.2) et examiner certains doublets disparus comme **batoiier* / *baptiser* ; **peneance* / *pénitence*.

foire (ca 1160) / *férie* (ca 1119)
forger (1^{ère} moitié. XII^e s.) / *fabriquer* (1^{ère} moitié. XII^e s.)
geindre (1160-1174) / *gémir* (ca 1170)
hôtel (ca 1050) / *hôpital* (ca 1170)
los (ca 1100) / *laudes* (ca 1200)
naïf (1^{ère} moitié. XII^e s.) / *natif* (1^{er} tiers XII^e s.)
oignon (ca 1190) / *union* (ca 1200)
poison (fin XI^e s.) / *potion* (ca 1200)

Ce groupe semble avoir joué un rôle fondamental dans les premiers rapprochements historiques des doublets (1.1.2.3) et les couples de doublets qu'il rassemble sont fréquemment cités comme paires archétypales (2.2.1.4). Les études sémantiques⁴⁰⁹ et lexicographiques gagneraient à traiter de ce sous-groupe, qui présente en quelque sorte le noyau ultime du type C, qui se retrouve d'ailleurs dans la plupart des langues romanes⁴¹⁰.

⁴⁰⁹ Ils présentent souvent le profil d'une restriction sémantique de *x*. par rapport à *x*., sur le modèle du corrélat latin de l'étymon (cf. Nyrop : 4 : 176 § 235 ainsi que les études de Thomsen et Menut pour chacun des doublets).

⁴¹⁰ C'est au sujet de certains éléments de ce groupe restreint de doublets que les interprétations ont pu diverger entre romanistes et latinistes, notamment à partir du basculement interprétatif postulé par Wright (1982 : 23-30). Pour les premiers, ce clivage correspond à la situation diglossique entre protoroman et latin écrit (cf. la représentation du modèle tri-dimensionnel chez Dardel 1996 : 42-44 ; 2009), alors que pour Wright (1982 : 23-30) ou Banniard (1998 ; 2011) ce clivage n'est pas aussi marqué avant la réforme carolingienne, les latinismes de ces doublets étant considéré comme des héréditaires demi-savants.

Conclusion

Étrange notion que celle du doublet, qui a été peu à peu délaissée par la linguistique (dans le mouvement plus large de déplacement du centre d'intérêt vers les phénomènes synchroniques) au point de se trouver davantage utilisée par les vulgarisateurs que par les linguistes. Serions-nous en présence d'un concept qui ne gagnerait pas à être approfondi et qui se révélerait *in fine* adapté à la seule vision généraliste, globale et pour ainsi dire profane des phénomènes lexicaux ?

La vulgarisation semble dès l'origine être le destin naturel de cette notion. Forcée par un amateur polygraphe, reprise par un autodidacte et des linguistes relativement mineurs (hormis Canello pour l'italien), elle court sous la plume de nombreux linguistes, sans jamais recevoir de définition claire. L'examen des définitions proposées traduit une certaine circularité et si la plupart des ouvrages affirment que les doublets sont légion en français (un exemple récent avec Arrivé 2005 : 129-130), c'est toujours la même vingtaine de soudards que voient défiler manuels et grammaires historiques, avec des couples célèbres comme *chétif / captif*, *frêle / fragile* ou *rançon / rédemption*.

Le concept de doublet est né dans les langues romanes, qui présentent une structure particulière du fait de leur histoire, et à l'intérieur de celles-ci, dans celle qui présente le plus grand écart – d'un point de vue phonétique – entre fonds héréditaire et fonds savant. La naissance du doublet semble liée à la conjonction d'une meilleure perception du lien génétique entre français et latin et de la poursuite du mouvement de grammatisation, de normalisation et de codification du lexique.

L'examen historique laisse percevoir une étrange concordance chronologique entre le développement des études sur la duplication et l'évolution de la perception du latin. Pour le latin médiéval, l'édition du *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de Du Cange (1678) précède de cinq ans l'opuscule de Catherinot. Pour le latin « vulgaire », le premier tome du monumental *Der Vokalismus des Vulgärlatein* de Schuchardt (1866) est publié deux ans avant l'œuvre fondatrice de Brachet. Sans qu'on puisse absolument déterminer une influence dans les méthodes ou les représentations, ce développement parallèle laisse songeur.

Le développement des doublets reste cependant lié à l'introduction en France des nouvelles méthodes historico-comparatives d'origine allemande. Les grandes synthèses du XIX^e siècle (Brachet, Michaëlis, Thomsen) et dont Reiner (1980) constitue le tardif surgeon, visaient surtout à illustrer l'action des lois phonétiques. La chasse aux doublets pouvait ainsi passer pour une variante de la chasse aux origines (*etymologische Spielwiese*⁴¹¹). Mais si les doublets s'accommodaient bien de l'étymologie-origine, l'étymologie-histoire et surtout les modalités précises de l'inscription des doublets dans la langue ont été beaucoup moins envisagées. On pourrait, en partant du principe que

⁴¹¹ Selon Baldinger (1998-2003), cité par Trotter (2014 : 27).

l'étymologie et la linguistique sont deux pratiques génétiquement indépendantes (Chambon 2014 : 141) considérer le concept de doublet comme une notion étymologique ayant été confrontée à la science linguistique naissante, une première fois dans la seconde moitié du XIX^e siècle sous l'impulsion de la méthode allemande, mais qui peinerait à suivre la scientificité croissante des critères de cette science (sémantique, géographie linguistique, linguistique variationnelle). L'abandon des doublets à la vulgarisation pourrait alors être vu comme un des symptômes de la rupture de dialogue entre l'étymologie et la communauté scientifique au XX^e siècle (Glessgen & Schweickard 2014 : XVII).

Les doublets sont délicats à manier en ce qu'ils ne traitent pas directement d'étymologie, mais de ses représentations. Les doublets étant avant tout des ponts jetés entre des lexèmes, ils sont tributaires des interprétations nouvelles et des changements de paradigme qui ont cours en linguistique romane et latine.

C'est donc aussi dans ce sens de duplicité qu'il faut comprendre le titre de notre étude, car il y a une part de tromperie, de mirage⁴¹² dans le concept de doublet lexical, postulant une identité qui ne cesse de se dérober. Cette notion a priori simple et même évidente, peut déboucher assez vite sur des problèmes épistémologiques complexes ou des apories, et plus d'une fois avons-nous eu l'impression d'avoir ouvert une *boîte* / *pyxide* de Pandore.

Problèmes méthodologiques

Le fait est que ce concept boiteux (au sens propre de la schématisation : une branche étant plus courte que l'autre) perd beaucoup et même l'essentiel dans sa révision à l'aune des critères modernes de la lexicologie.

Les doublets relevant davantage de l'étymologie lointaine, leur conceptualisation se heurte de front avec les méthodes de la lexicologie contemporaine. Les doublets résistent mal à l'acide analytique, et une saisie rigoureuse selon les principes de l'*etimologia prossima* voit se désagréger le principe même de leur nature : le critère pour les emprunts est l'étymon proche, mais il n'y a doublet que par rapport à l'étymon éloigné.

Après trois ou quatre remontées de l'étymon, peut-on encore parler de doublets ? Où s'arrête le doublet ? Nous avons vu que les thèmes du proto-indo-européen échappaient à la définition traditionnelle du doublet, mais les étymons éloignés des divers emprunts posent un problème similaire. Ces apories, qui entraînent de sérieuses difficultés classificatoires, n'ont à notre connaissance jamais été problématisées dans la perspective de la duplication, les chercheurs ayant davantage privilégié la recherche d'un grand nombre de doublets, en visant les étymons lointains (cf. Reiner 1980 ; 1982 ; Paraschkewow 2004 pour l'allemand).

L'approfondissement sectoriel des doublets héréditaires / savants a révélé des difficultés qui ont été généralement sous-estimés. La disphorie avec les principes étymologiques

⁴¹² Mirage dans le sens des « mirages étymologiques » de Gilliéron (1915) dus à une inadéquation entre la description et le mécanisme langagier.

contemporains se retrouve dans le type C, obligeant le chercheur à maintes contorsions et acrobaties (doublets partiels, doublets indirects). Une meilleure connaissance des circonstances exactes de la formation tant du versant x_1 que du versant x_2 mène souvent à une appréciation plus modérée du clivage héréditaire / savant. La situation est souvent plus subtile, comme dans le cas des demi-savants, des pseudo-doublets, des doublets partiels, des doublets latins ou des lexies ayant subi des influences analogiques importantes.

Le problème des formations françaises a été mis en évidence. Les pseudo-doublets forment un ensemble conséquent et dans certaines aires du lexique (notamment les substantifs en *-té*) l'indécision n'est pas résolvable et dépend fortement des options préférentielles et des traditions des ouvrages lexicographiques ou étymologiques.

La prise en compte de la variation du latin mène à des réévaluations considérables pour les doublets de type C. On retrouve la difficulté fondamentale des doublets (type B) qui est leur situation à cheval sur deux idiomes, et partant deux systèmes phonétiques, morphologiques et sémantiques différents, mais dans des termes qui se posent dans le contexte particulier des langues romanes, c'est-à-dire de langues où langue-source et langue-cible entretiennent des rapports d'ordre génétique (dont les modalités sont en l'occurrence discutées) lors de la détermination de l'emprunt. Les doublets sont aux confluent de deux types de variations (latine et romane), dans chacune des dimensions (diachronique, diatopique, diastratique, diaphasique), ce qui mène à de redoutables difficultés.

Si les doublets de type B posent le problème de l'étymologie proche ou lointaine, qui revient à demander à quel degré l'on considère qu'il y a identité, les doublets C se heurtent à l'écueil de l'inadéquation des étymons postulés par les deux chemins d'accès à la réalité latine.

La perspective triangulaire des doublets à partir d'un étymon unique a tendu à sous-estimer de nombreux aspects du problème. La prise en compte de la variation du latin dans un schéma devenu quadrangulaire pose dès lors le problème de l'inadéquation entre les étymons $*/x_1/$ et X_2 . Le premier, établi par la reconstruction du protoroman, s'éloigne parfois sensiblement du second, qui concerne l'emprunt au latin écrit, système artificiel où ont pu jouer différentes couches de vernis graphocentriste. Poser l'équation entre les deux étymons revient donc à traiter avec beaucoup d'abstractions successives.

Cela ne veut pas dire que les corrélats aient été dissociés dans la réalité latine, mais que le mode d'accès à cette réalité nous interdit de pouvoir poser une identité satisfaisante, le protoroman (sous-ensemble du latin parlé) et le latin écrit étant deux aspects d'un même sous-ensemble du diasystème du latin de l'Antiquité. La problématique des doublets indirects amène en effet à poser la corrélation à l'intérieur de ce diasystème, la perspective du latin global étant trop large pour les doublets, celle du latin classique trop étroite. Ceci entraîne de redoutables problèmes de délimitation, certains cas, comme les demi-savants, demeurant difficiles à classer.

D'une manière générale, la population de doublets dépend du degré de précision que l'on pose dans la détermination de cette identité, sous les différents aspects du signe linguistique (signifiant, signifié, classe grammaticale).

On notera enfin que les doublets ont pu être instrumentalisés dans les controverses entre romanistes et latinistes sur la perception et l'interprétation de la transition latin-roman. Alors que les romanistes posent avec le protoroman un modèle de coprésence (appelé « modèle des deux normes » par Wright), les latinistes se basent surtout sur les modèles traditionnels de la successivité (« modèle de la norme unique »)⁴¹³. L'interprétation des doublets peut alors diverger sensiblement selon les modèles envisagés :

The doublets once seemed to be selfevidently convincing evidence in favour of the two-norm theory. The existence of comparable phenomena in English, and of doublets of Germanic origin in Romance, show that they are not ; the fact that the doublet forms can be explained with recourse to established principles of historical linguistics, and without recourse to hypothetical Latinising speech systems, shows that the two-norm theory cannot use the doublets as a crutch. If the two-norm theory is to survive, it must be for other reasons than that.

(Wright 1982 : 30)

Les exemples de doublets analysés par Wright concernent des doublets espagnols (cf. dans cette même veine : Anderson 1992 ; Garcia Valle 1999 : 65-85 ; Stala 2009), mais son interprétation se veut plus générale et concerne l'ensemble des doublets romans procédant d'une opposition diastatique établie déjà en latin (cf. 4.3.2.5)⁴¹⁴. Une prochaine étude tentera de synthétiser les positions respectives des romanistes et des latinistes à propos de ce type de doublets particulier.

Résultats de l'inventaire

Les inventaires traditionnels étant établis d'après des définitions larges – *a falsis principiis proficisci* –, la population de doublets révisée d'après la définition restreinte apparaît considérablement réduite.

Des 400 couples de doublets recensés par Brachet, il en reste pratiquement le tiers (129) qui correspondent à la définition restreinte du type C. Ce chiffre, sensiblement réduit, résulte de la mise à l'écart des étymologies erronées, des doubles emprunts, des pseudo-doublets, des dialectalismes, des romanismes ou des emprunts à des idiomes non romans. Un certain nombre de doublets traditionnellement admis se révèlent ainsi être des faux frères, des cousins ou des faux jumeaux (pour reprendre les schémas généalogiques traditionnels) et parmi eux certains couples souvent présentés comme des modèles du

⁴¹³ « Le modèle de la successivité, en vogue pendant la première moitié du XX^e siècle, sinon chez les romanistes, du moins chez les latinistes, fut et reste une malédiction pour la linguistique romane diachronique » (Dardel 2007b : 336 ; cf. Dardel 2011 : 28 ; Greub 2014 : 278).

⁴¹⁴ Pour l'auteur, un lexème comme *pensar* (dans les doublets *pesar* / *pensar*) ne serait pas un emprunt savant mais un lexème héréditaire demi-savant. Cette remise en question intervient dans le contexte plus général du basculement interprétatif que propose Wright du latin pré-carolingien et qui remet en question certains postulats des romanistes (cf. aussi Wright 1991). Cf. la réponse de Dardel (2009 : 15-16) sur *peser* / *penser*. Sur les controverses à propos de la transition, cf. Lodge (2009 : 125-128) et Uytendanghe (1991).

genre (*blâmer / blasphémer, évier / aquarium, chétif / captif, confiance / confidence, esclandre / scandale*). En revanche, une douzaine de couples n'avaient jamais été répertoriés.

Cette étude arrive un peu trop tôt, si l'on songe que l'imposant projet de réévaluation du fonds héréditaire roman n'en est qu'à ses premiers fruits. Bien des considérations sur les lexèmes héréditaires devront être revues sur la base des avancées du DÉRom, et il est probable que plusieurs doublets présentés ici verront leur statut réévalué à la lumière des reconstructions morphologiques et sémantiques du protoroman⁴¹⁵. Les avancées du TLF-Étym pourront également être déterminantes, notamment dans le cas des emprunts savants internationaux.

La population réunie dans l'inventaire n'est pas exhaustive, mais présente un socle solide pour l'approfondissement des recherches lexicographiques et sémantiques ou le rapprochement avec des doublets romans. Elle appelle toutefois quelques remarques.

La première tient au caractère arbitraire de tout inventaire de ces items linguistiques. Les doublets étant des représentations, leur perception ne peut s'affranchir de leur lexicographisation dans des ouvrages donnés. Il n'y a pas d'accès direct aux doublets, celui-ci étant toujours médiatisé par le mode de lexicalisation d'un ouvrage spécifique, et partant par les préférences individuelles ou les options préférentielles d'une tradition lexicographique⁴¹⁶. D'autres dictionnaires de référence donneraient des résultats légèrement différents, l'important étant d'être conscient des limites de l'inventoriage. Les doublets disparus sont également à considérer selon la synchronie dans laquelle se placent les études.

La seconde tient au caractère même de l'entreprise. La détermination de doublets « chimiquement purs » du noyau C est en effet d'une importance limitée. Outre qu'elle pose de redoutables problèmes de détermination, qui ne peuvent être résolus qu'à partir d'études poussées⁴¹⁷, elle isole des cas proches qui auraient intérêt à être considérés dans les études sémantiques. On pourrait alors poser :

C- : inventaire strict dont sont retranchés les doublets indirects (4.2.2.2), qui posent des problèmes particuliers, de même que certains cas troubles⁴¹⁸.

C+ : noyau élargi tenant compte des cas proches (conversions grammaticales et influences analogiques, doublets disparus, cf. annexes).

Perspectives

⁴¹⁵ Notamment les doublets suivants : *moule / muscle / musculure, parvis / paradis, planche / phalange, poêle / patelle, seing / signe, tige / tibia*.

⁴¹⁶ Ou de plusieurs ouvrages : ici principalement le TLF pour les lexèmes français et le FEW pour l'étymologie.

⁴¹⁷ Par exemple *rote* (*roue / rote*) où la détermination de l'emprunt ne peut se faire qu'à partir d'une étude historique précise d'une situation linguistique complexe, celle du milieu de la cour papale en Avignon. De tels cas sont loin d'être rares et demanderaient des efforts considérables pour un apport épistémologique minime et un intérêt somme toute théorique.

⁴¹⁸ On pourrait aussi aller jusqu'à postuler que le noyau est constitué du sous-groupe mis en évidence sous 4.3.2.2, mais la délimitation de ce sous-groupe n'est pas aisée.

Le socle des doublets de type C assemblé dans l'inventaire ne constitue en fait que la première étape, à partir de laquelle pourraient s'ouvrir d'intéressantes perspectives de recherches. On peut esquisser les pistes suivantes :

L'indistinction de plusieurs doublets en diachronie mériterait un approfondissement, sur les bases de l'exposé que nous avons présenté à la 6th *International Conference on Historical Lexicography and Lexicology* tenue à Iéna en 2012. Nous y avons relevé les modalités de lexicalisation d'un groupe témoin de doublets (six paires de doublets de type C, quatre paires de doublets de type B et deux pseudo-doublets) dans les principaux dictionnaires historiques du français, d'Estienne (1539-1540) au *Grand Robert* (2001). L'étude de la lemmatisation et des modes de renvois a permis de mettre en évidence la perception progressive des doublets en lexicographie. Cette étude, dont les premiers linéaments ont été jetés pour certains couples par Catach dans son DHOF, mériterait d'être appliqué à un groupe plus vaste de doublets, notamment ceux qui présentent une indistinction manifeste en diachronie, comme le sous-groupe isolé en 4.3.2.5. Elle permettrait de mieux comprendre le lien entre la perception progressive des doublets héréditaires / savants et la répartition sémantique des variantes.

Les études sémantiques (Thomsen 1890 ; Franz 1890 ; Menut 1922) ont déjà bien balisé le terrain mais se sont surtout appliquées à déterminer les relations entre les doublets du point de vue des tropes (métonymie, métaphore, taxinomie). Gilliéron (1918)⁴¹⁹ ou Huguet (1934 ; 1935) ont pu donner des exemples intéressants de l'application de l'étymologie-histoire aux doublets.

Les recherches sémantiques et lexicologiques pourraient s'articuler à partir d'un appareil conceptuel adapté à ces objets linguistiques. Il est en effet difficile de formaliser l'écart entre deux doublets. Un outil mesurant la distance (Δ)⁴²⁰ entre x_i et x_j pourrait permettre de saisir les enjeux de la duplication avec davantage de souplesse et d'évaluer les influences respectives de l'écart sémantique et de l'écart phonétique dans les cas où ils font l'objet d'une distinction progressive.

La validité de certains jugements sur la formation des doublets, comme celui de Behaghel (pour l'allemand) : « Die Verschiedenheit der Bedeutung ist nicht nur Folge, sondern mindestens eben so häufig Ursache der formalen Differenzierung » (Behaghel 1878 : 292) pourrait ainsi être réexaminée. Cet outil pourrait également fonctionner dans le cadre plus général des doublets B.

Des travaux passionnants seraient à mener dans une perspective transversale romane. Le clivage héréditaire / savant n'ayant pas la même intensité dans les différents idiomes

⁴¹⁹ Gilliéron donne plusieurs exemples de doublets dans le chapitre VII « Collisions homonymiques en français » de sa *Généalogie des mots qui désignent l'abeille* (1918 : 258-278).

⁴²⁰ La distance globale (Δ) sur une échelle de 1 à 5 par exemple, devrait prendre en compte la distance phonétique (Δ_{sa}), la distance sémantique ($\Delta_{sé}$) ainsi que la catégorie grammaticale, l'espace entre les dates d'attestation et éventuellement d'autres paramètres comme la variation diaphasique ou stylistique. Ainsi une paire comme *vert* / *viride* serait d'une distance globale minimale (faible distance phonétique, distance sémantique quasi nulle) face à des doublets se situant à l'autre extrémité de l'échelle dont les doublets B *hyacinthe* / *zircon* donnent un bon exemple (cf. annexe 3). Nous tenterons de développer cet outil dans une prochaine étude.

romans, le comparatisme duplicatoire, adopté à partir d'outils adaptés, pourra donner des résultats intéressants. Les recherches du DÉRom permettront de déterminer des groupes de doublets panromans ou interromans, mais il faudra d'abord isoler le socle des doublets de type C dans chaque langue romane, à partir d'une définition commune et consciente des importants problèmes morphologiques, lexicologiques et analogiques évoqués dans le chapitre 4. Certains doublets romans peuvent déjà être déduits des cognats signalés dans l'inventaire⁴²¹. L'articulation avec les doublets latins pourrait également se révéler fructueuse à condition de réévaluer cette catégorie des plus volatiles.

Les doublets lexicaux pourraient s'avérer des objets privilégiés pour jauger la « conscience étymologique » des locuteurs, notion difficile à mesurer, dans une perspective proche de celle développée par Herman (2006) pour la conscience linguistique en diachronie ou de Siouffi (2014) sur le sentiment de la langue (cf. aussi Raible 2014). Si la plupart des locuteurs peuvent percevoir le lien entre des doublets proches, celui entre des doublets où la distance globale est plus importante peut dépendre de plusieurs facteurs (connaissance du latin, connaissance d'autres langues romanes, intérêt pour l'histoire de la langue) qu'il est difficile de modéliser mais où les doublets pourraient jouer un rôle de révélateur. Enfin, les doublets ont très tôt été utilisés dans des visées pédagogiques et l'attrait suscité par leur « spécularité » pourrait jouer un rôle dans l'éveil à la perception des nouvelles recherches en romanistique, avec une dimension ludique et stimulante : la recherche de « parents » cachés.

Le problème que posent les doublets se situe avant tout dans celui des représentations de l'étymologie et de la lexicologie. Des deux côtés de l'équation, il est donc nécessaire de s'entendre sur le degré de précision qu'on entend donner aux termes d'identité, d'emprunt, d'héritage ou de lexème, et dont dépend la population de doublets.

Le caractère particulier, presque tératologique, de ces objets linguistiques unis par un rapport spéculaire – le miroir déformant et mouvant du latin – n'a pas fini d'étonner et de questionner. Si le protoroman et le latin écrit sont les deux faces d'une même monnaie, le latin de l'Antiquité (Dardel 2007a : 10-11), les doublets représentent autant de pièces (des doublons espagnols de préférence) du *trésor* / *thésaurus* intangible de la romanité.

Si ce travail a pu jeter les bases d'une révision des représentations et des problèmes de la duplication en langue française, il n'aura pas été totalement vain.

⁴²¹ Ainsi pour *raison* / *ration* : it. *ragione* / *razione* ; fr. *raison* / *ration* ; cat. *raó* / *ració* ; esp. *razón* / *ración* ; port. *razão* (demi-savant) / *ração* ; roum. *rație* / *rațiune* (2 emprunts) (DELLR : 358ab s.v. *ratio*).

Deuxième partie : Inventaire

Disposition de l'inventaire

$x_i / x_j \} */x_i/ \sim X_j$ « sens du latin écrit » (références pour le latin global)

x_i (attestations des principaux sens TLF)

Étymologie (références pour x_i).

Cognats (héréditaires) romans.

x_j (attestations des principaux sens TLF)

Étymologie (références pour x_j).

Emprunts savants (latinismes) romans.

Doublets B (à partir d'un étymon proche).

(Références des monographies sur les doublets).

N'ont été recensés dans l'inventaire que les lexèmes lemmatisés par le TLF. Chaque couple de doublets donne lieu à une cellule établie d'après le modèle ci-dessus. L'inventaire présente les 130 couples de doublets dans l'ordre alphabétique des lexèmes héréditaires (x_i).

L'entrée donne l'équivalence entre les étymons à l'intérieur du diasystème du latin de l'Antiquité. Les marqueurs grammaticaux ne sont indiqués qu'en cas de conversion ou d'hésitation. Les sens concernent le latin écrit, sauf dans les cas de reconstruction sémantique du DÉRom. Les références pour le corrélat du latin écrit sont avant tout le DELL, le Gaffiot 2000 ou l'OLD.

La première section concerne le lexème héréditaire. En l'absence de données du DÉRom, l'étymon protoroman est reconstruit principalement à partir des cognats romans fournis par le REW₃ et le FEW. L'étymologie est accompagnée selon les cas de commentaires sur l'évolution phonétique (Nyrop 1899-1930 ; Bourciez 1967 ; Fouché 1966-1969 ; Zink 2006), graphique (DHOF) ou sémantique du lexème. Une liste des principaux cognats romans clôt cette partie (à partir du REW₃, du FEW et du DÉRom).

La seconde section concerne le lexème emprunté au latin. La reconstruction étymologique se base principalement sur le FEW, le BW et le TLF, ainsi que sur des ouvrages d'appoint. Le latin médiéval est souvent établi d'après le MLLM. Une liste des principaux emprunts savants romans clôt cette partie (à partir du DELLR).

À la fin de chaque cellule sont données des références sur d'éventuels doublets B à partir d'un étymon proche ainsi que les références des principales monographies sur les doublets.

Les datations des premières attestations sont données pour chaque lexème, principalement à partir du TLF, les autres sources étant précisées entre crochets carrés. Les indications par défaut (numérotation des sens) sont celles de la partie historique du TLF. Les lemmes homographes ont été systématiquement précisés pour éviter toute ambiguïté.

On trouvera en annexe les principaux cas de doublets qui n'entrent pas dans le cadre restreint de cet inventaire. Il s'agit des influences analogiques sur l'étymon (annexe 1), des conversions grammaticales (annexe 2), des doubles emprunts savants (annexe 3) et des pseudo-doublets (annexe 4).

Inventaire des doublets étymologiques (type C)

aire / are / area } */'ari-a/ ~ *ārĕam* attesté en latin écrit au sens de « surface, sol uni » et pour désigner divers espaces comme « carrière » « théâtre » ou « aire à battre le blé »; plus généralement « aire, superficie » à l'époque impériale (Gaffiot 2000 : 160ab s.v. *ārĕa*) à basse époque souvent écrit *aria* (DELL : 45a s.v. *ārea* ; Gaffiot 2000 : 164a s.v. *ī āria* ; OLD : 182a s.v. *ārea*)

aire (I. 1. mil. XII^e s. hortic. fém. « planche de jardin, plate-bande » 2. 1160-1170 « partie de la salle commune non occupée par le mobilier » 3. fin XII^e s. « surface dure où l'on bat le blé » 4. XIII^e s. géométrie « surface (d'une figure géométrique) » TLF)
Lexème issu du protoroman */'ari-a/ (REW₃ 626 s.v. *area* ; FEW 25, 166a-167a s.v. *area* [I] ; cf. Celac 2014 in DERom 1 s.v. */'agr-u/ n. 8). Le DÉRom et le FEW, à la suite de Rohlfs (1920 : 47-49) font venir le sens de « territoire d'un animal sauvage (en particulier nid d'un oiseau de proie) » (1086) du protoroman */'agr-u/ ~ *ager* de même sens ([II 3] DÉRom) avec lequel il y a eu des confusions (FEW 25, 166b s.v. *area* ; Celac 2014 in DÉRom 1 s.v. */'agr-u/)⁴²².

Issues héréditaires : roum. *arie* ; it. *aia* ; frioul. *arie* ; engad. *era* ; occ. *aira* ; cat. *era* ; esp. *era* ; port. *eira* (cf. REW₃ *id.* ; FEW 25, 166a s.v. *area*).

are (1793 [« superficie agraire de cent mètres carrés de symbole *a* »] TLF)

Emprunt au latin classique *area* avec changement de genre et innovation sémantique par la métrologie révolutionnaire (FEW 25, 167a [II 1] et n. 69 ; Brunot 1966-1969 : 9 : 1151, 1153).

area (1691 méd. [« partie du crâne dépouillée de cheveux et couverte de croûtes ; p. méton. « maladie faisant tomber les cheveux »] ; archit. [« surface libre entourant l'église et que délimite le cloître »] ; antiq. [« dans la castrametation romaine, terrain large de 120 pieds romains et long de 180, destiné au campement d'une légion »] ; géogr. « étendue occupée par une contrée »] ; zool. [« espace limité sur le corps ou sur une partie du corps d'un insecte »] ; TLF)⁴²³
(≈ *aréa*)

⁴²² Sur la question très discutée de la rencontre phonétique des représentants d*'/'ari-a/ et d*'/'agr-u/ au nord de la France, cf. entre autres Rohlfs 1920 : 1-5 ; BW : 16ab ; FEW 25, 166b s.v. *area* et n. 76, 77 [remplaçant 1, 134 s.v. *area*] ; FEW 25, 1322a-1323b s.v. *ager* [Corrigenda] ; Lei 1, 1282-1285 s.v. *ager* ; Chauveau 2009 : 30-36).

⁴²³ L'historique ne concerne que l'emprunt de la langue médicale, les autres sémantismes sont donnés dans la partie synchronique.

Emprunt au latin médical *area* dans un sens spécialisé qui se trouve déjà chez Celse (FEW 25, 167a s.v. *area* [II 2] et n. 74 ; TLF)⁴²⁴. Le lexème est lemmatisé comme féminin (TLF) mais Littré atteste le sens géographique au masculin (TLF).

Emprunts savants : it. *area* (1339-1340) ; esp. *área* (1600) ; port. *área* (XVI^e s.) ; catalan *area* (1839) ; roum. *arie* (1840) (DELLR : 56b s.v. *area*)⁴²⁵.

Doublets B : *air*⁴²⁶ ; *aria*⁴²⁷.

(Brachet 1868 : 21 ; Michaëlis 1876 : 194 ; Menut 1922 : 133).

aller / ambuler } * /' aml-a- / ~ *ambulare* « aller et venir, marcher, se promener » attesté en latin écrit depuis le II^e siècle av. J.-C. (DELL : 27b-28a s.v. *ambulō* ; Gaffiot 2000 : 114a s.v. *ambŭlō*)

aller (a) fin XI^e siècle « se diriger vers un but » b) ca 1100 c) av. 1188 pronom. « partir » TLF s.v. *aller*)⁴²⁸

Lexème issu du protoroman * /' aml-a- / (REW₃ 412 s.v. *ambulāre*) (FEW 24, 427a s.v. *ambŭlare* [I 1]). Ce lexème particulier est formé à partir de trois verbes latins : *ambulare* « se promener », *ire* « aller, marcher » et *vadere* « id. » (TLF s.v. *aller*)⁴²⁹.

La forme *alare* attestée au VIII^e siècle dans les *Gloses de Reichenau* reflète une évolution phonétique non régulière (Bourciez 1967 : 173 § 169 III ; FEW 24, 427a s.v. *ambŭlare*) où la fréquence d'emploi a pu jouer un rôle déterminant (Mańczak 1969b : 49 ; 1975 ; 2001 : 281).

Issues héréditaires : roum. *umblá* ; ancien it. *ambiare* ; frioul. *lâ* ; occ. *amblar* ; cat. *amblar* ; esp. *amblar* (REW₃ *id.* ; FEW 24, 427b s.v. *ambŭlare*)⁴³⁰.

⁴²⁴ Le FEW distingue trois autres faisceaux d'emprunts au XIX^e siècle dans les domaines de l'architecture et de l'histoire ecclésiastique byzantine (1856 [II 3]) de la zoologie (1892 [II 4]) et de la géographie (1974 [II 5]) (167a s.v. *area* [II 2-5]).

⁴²⁵ Le DELLR ne mentionne que la lexie héréditaire *aire* pour le français.

⁴²⁶ Le lexème *air* « mélodie composée pour accompagner les paroles d'un chant » (1608) est un calque de l'italien *aria* « mélodie qui accompagne les paroles d'une composition en vers, qui peut être chantée et sur laquelle on peut danser » dérivé de l'italien *aria* « aspect, expression » emprunté lui-même à l'afr. *aire* au sens d'« espèce, sorte » puis refait sur l'italien *aria* « air » issu du latin *aer* (BW : 16a ; TLF s.v. *air*) (cf. chevaux de retour).

⁴²⁷ Le lexème *aria* « mélodie de chant généralement continu (surtout de musique classique du XVIII^e s., en particulier de Bach) chantée par une seule personne, accompagnée d'un instrument ou d'un petit nombre d'instruments (luth, clavecin, flûte,...) » ([1703] ; 1768) est un emprunt à l'italien *aria* de même sens, lui-même issu de * /' ari-a- / (TLF s.v. *aria*).

⁴²⁸ Le TLF *aller* (ca 1190) qui est l'infinitif substantivé de *aller* (TLF s.v. *aller*).

⁴²⁹ L'étymologie du verbe *aller* et de sa famille étymologique a donné lieu à des controverses célèbres de la romanistique (notamment celle qui opposa Schuchardt à Thomas) et a pu même être qualifiée de « problème numéro un de l'étymologie romane » (Mańczak 1975 : 735, cf. Buchi 2006 : 46 n. 8) ; cf. FEW 24, 427a s.v. *ambŭlare*). Nous ne saurions évidemment prendre position mais suivons ici l'hypothèse qui voit dans *aller* une issue héréditaire de * /' aml-a- /, qui seule forme des doublets. Pour les implications étymologiques au niveau roman et le rôle de * *ambŭtare* « aller autour » cf. Buchi (2006 : 46-50).

⁴³⁰ L'espagnol et le portugais connaissent *ambular* « aller ça et là, se promener ». Le portugais *amblar* « marcher en tortillant des hanches » que Meyer-Lübke juge héréditaire est un emprunt au français *ambler* selon le FEW (*id.*).

ambuler (XV^e s. « marcher » (– XVI^e s.) ; 1790 dr. « (en parlant de juges) tenir des assises ambulantes » ; à nouveau en 1801 TLF)

Emprunt au latin *ambulare* « marcher » (FEW 24, 427b s.v. *ambūlare* [II 1] ; TLF ; Ø BW).

Les attestations ultérieures au XVI^e siècle sont sporadiques et éphémères (FEW id.). Le sens de « marcher selon le rythme de la promenade, sans hâte et souvent sans but », qualifié de « vx » et « litt. » par le TLF, est déjà considéré comme archaïque chez Bescherelle (1845/1846 s.v. *ambuler* ; TLF).

Emprunts savants : (Ø DELLR)⁴³¹.

Cf. aussi *ambler*⁴³²

(Catherinot 1683 : 9 [*Ambler, Aller*] ; Reiner 1980 : 173).

apprendre / appréhender } */a'pprend-e-/ ~ *apprehendere* attesté en latin écrit au sens de « prendre, saisir » (qui semble appartenir au langage familier) et en latin tardif « comprendre » notamment chez Tertullien (DELL : 531a s.v. *præhendō* ; Gaffiot 2000 : 149c s.v. *apprehendō*)⁴³³

apprendre (A. 1. a) 950-1000 « étudier, acquérir une connaissance » ; XI^e s. b) 1155 « s'habituer, s'accoutumer à (+ inf.) » c) fin XII^e s. « fixer dans sa mémoire » 2. ca 1175 *aprandre* « entendre dire, être informé de » B. a) 1130-1140 « donner la connaissance (de qqch.) » b) ca 1150 *apprendre qqn* « instruire qqn » (– 1740) c) ca 1175 « enseigner (+ prop. complétive) » TLF)

Lexème issu du protoroman */a'pprend-e-/ dont le corrélat du latin écrit est *apprehēndere* « saisir » ; « apprendre » (REW, 554 s.v. *apprehēndere* ; BW : 32a ; FEW 25, 51a s.v. *apprehēndere* [I 2] ; Stefenelli 1992 : 173)⁴³⁴.

Issues héréditaires : roum. *aprinde* ; occ. *aprender* ; cat. *aprendre* ; esp. *aprender* ; port. *aprender* (REW, id. ; FEW id.)⁴³⁵.

⁴³¹ Les emprunts savants ne sont répertoriés que pour *ambulans* (DELLR : 46a s.v. *ambulans*).

⁴³² Le lexème *ambler* « aller l'amble » (1165 équitation [« aller à cheval (d'une allure modérée) ; se rendre quelque part » FEW 24, 427a s.v. *ambūlare* II.2] ; 1172-1175 [« aller doucement, aller l'amble (d'un cheval, d'un mulet) » FEW id.] TLF s.v. *ambler*) est jugé comme un emprunt probable à l'ancien provençal *amblar* de même sens attesté au XII^e siècle par le BW (22a s.v. *amble*) que reprend le TLF (s.v. *ambler*). Le FEW, constatant la contemporanéité des attestations dans les deux langues y voit plutôt une issue d' */'aml-a-/ figée dans le premier état de l'évolution (VIII^e siècle) en raison de la restriction de son emploi (art militaire, chevalerie, tournois, chasse) (FEW 24, 427b s.v. *ambūlare* [I 2] ; cf. aussi REW3 id. qui donne *ambler* pour le français sans crochets carrés).

⁴³³ Le sens de « saisir par l'esprit, comprendre, apprendre » s'est développé notamment chez les écrivains chrétiens mais se trouve déjà attesté chez Cicéron (BW : 32a s.v. *apprendre* ; FEW 25, 51a s.v. *apprehēndere* ; Stefenelli 1992 : 173 ; LEI 3, 330 s.v. *apprehendere*). La contraction *apprendere* est par ailleurs fréquente en poésie (Gaffiot id. ; OLD : 169a s.v. *apprehendō*).

⁴³⁴ L'acception de « saisir » d'où « allumer », présente en ancien français (BW id.), se retrouve dans l'aire roumaine (REW, id. ; DELL : id. ; FEW 25, 51a s.v. *apprehēndere* [I 1 b]).

⁴³⁵ L'italien *apprendere* jugé héréditaire par Meyer-Lübke est un emprunt au français selon le FEW (id.).

appréhender (1. XIII^e s. « saisir, comprendre » (– 1611 mais repris dans la langue philosophique moderne [cf. *appréhender*]) 2. a) 1399 *aprehender* propre gén. « saisir, prendre » b) 1460 dr. « saisir au corps » 2. 1587 « craindre » TLF s.v. *appréhender*)⁴³⁶
Emprunt au latin médiéval *apprehendere* dans des sens connus du latin classique « saisir matériellement » ou de la fin de l'Antiquité « comprendre » (BW : 32a s.v. *appréhender* ; FEW 25, 51a s.v. *apřěhěnděre* [II] ; MLLM : 69b s.v. *apprehendere*).
Le sens de « saisir matériellement » survit dans la langue juridique (FEW *id.*). Le sens de « craindre, tenir pour dangereux » apparaît à la fin du XVI^e siècle à partir de celui de *comprendre* (FEW *id.*)⁴³⁷.
Emprunts savants : esp. *aprehender* (1432) ; port. *apreender* (XVII^e s.) ; cat. *aprehendre* (DELLR : 54b s.v. *apprehendere*).

(Catherinot 1683 : 10 ; Brachet 1868 : 14 ; Michaëlis 1876 : 194 ; Menut 1922 : 104, 133 ; Reiner 1980 : 32, 122).

basoche / basilique † */ βas'ilik-a/ ~ *basilica* attesté en latin écrit au sens d'« édifice public » (emprunt au grec βασιλική, cf. OLD : 248a s.v. *basilica*) puis d'« édifice destiné au culte chrétien » « église principale » à partir du IV^e siècle (DELL : 67a s.v. *basilicus* ; Gaffiot 2000 : 211a s.v. *bāsīlica*)

basoche ([1144 *basocham*, forme latinisée, en toponymie]⁴³⁸ 1. déb. XIII^e s. *besoiche* « basilique » (hapax) ; 2. XV^e s. « communauté des clercs du Parlement de Paris » [d'après le dérivé *basochien*] ; 1519 *bazoche* ; 1611 *basoche* ; 1878 p. ext. [« gens de justice et de palais »] TLF ; FEW 1, 270a s.v. *basilica* [II])
Lexème issu du protoroman */ βas'ilik-a/ (REW, 972 s.v. *basīlica* ; BW : 61a ; FEW 1, 270b s.v. *basilica* [II]).
L'étymologie reste obscure sous plusieurs aspects – on attendrait une forme régulière **baseuche* (Schuchardt 1866-1868 : 2 : 16 ; 3 : 169 ; FEW 1, 270a-271ab s.v. *basilica* ; TLF). Bourciez postule une influence dialectale ou argotique (1967 : 137 § 122 II 2°). Le développement sémantique qui mène à « communauté des clercs du Parlement de Paris » fait difficulté (FEW 1, 271a s.v. *basilica* ; TLF ; cf. DELI, s.v. *basīlica*).

⁴³⁶ Le TLF distingue *appréhender* « saisir au corps, arrêter en vertu d'un pouvoir attaché à la fonction » et *appréhender* « envisager avec une inquiétude mêlée de crainte qqch. d'imminent et encore mal défini » mais l'étymologie du premier n'est pas explicitée.

⁴³⁷ Encore faudrait-il déterminer si le doublet héréditaire a pu jouer un rôle dans cette évolution ou si elle est uniquement à mettre au compte du latin de la Renaissance.

⁴³⁸ On trouve de nombreuses attestations de *basoche* dans des toponymes de l'ouest de la France, et particulièrement à Tours (cf. Seifert 1923 : 39-40 ; FEW 1, 270ab s.v. *basilica* [I]).

Issues héréditaires : ancien logud. *vethiliga* ; roum. *biserică* ; végl. *basalka* ; engad. *baselgia* (REW, *id.* ; FEW *id.*)⁴³⁹.

basilique (1. 1495 « église chrétienne, bâtie sur le plan des basiliques romaines » 2. antiq. lat. 1530 « édifice civil rectangulaire » TLF *s.v. basilique*)⁴⁴⁰
Emprunt au latin ecclésiastique au sens d'« église » puis dans le sens pré-chrétien à partir de la Renaissance (BW : 60b ; TLF *s.v. basilique* ; Ø FEW).
Emprunts savants : it. *basilica* (XIII^e s.) , port. *basílica* (XV^e s.) ; esp. *basílica* (1490) ; cat. *basílica* (1803) ; roum. *bazilică* (ca 1805) (DELLR : 68a *s.v. basilica*).

(Catherinot 1683 : 4 [*Bazoche*] , 6 ; Luce 1863 : 57 ; Brachet 1868 : 14).

bougre / bulgare } */βuǵer-u/ ~ *bulgarus* [*bulgaris* ?] « bulgare » attesté au VI^e siècle sous la forme *Vulgares* chez Ennode de Pavie (TLL 2, 2240 [35]) et *Bulgares* chez Cassiodore (TLL 2, 2240 [37]) (Gaffiot 2000 : 234a *s.v. Bulgares* (-ri) ; TLF *s.v. bougre* ; Ø DELL ; Ø OLD)⁴⁴¹

bougre (1. a) 1172 *bogre* « hérétique » ; déb. XIII^e s. *bougre* [« sodomite » FEW b) ca 1260 *bogresse* « personne qui se livre à la débauche contre nature » (graphie isolée) ; ca 1450 *bougre* 2. 1579 fam. et péj. « individu » ; déb. XVIII^e s. *bougre* de TLF)
Lexème issu du protoroman */βuǵer-u/ (REW, 1383 *s.v. būlgārus* ; FEW 1, 606a-607a *s.v. būlgarus* [1] ; DELI, *s.v. buggeràre*)⁴⁴².
Le développement sémantique qui aboutit à « hérétique » est médiéval (TLF)⁴⁴³. Le sens de « sodomite » est sans doute un emprunt sémantique à l'italien *buggerone* (FEW 1, 607a *s.v. būlgarus* [2]). Le sens d'« individu » prend néanmoins le dessus sur ces deux sens à partir du XVI^e siècle (BW : 81a ; FEW 1, 607a *s.v. būlgarus*).
Issues héréditaire : it. *buggerone* (REW, *id.*)⁴⁴⁴.

bulgare (1606 subst. *bulgaire* [« celui, celle qui habite la Bulgarie ou qui en est originaire »] ; 1732 *bulgare* ; [1835 adj.] TLF)

⁴³⁹ Le FEW recense également le portugais *baselga*, du moins dans des toponymes (FEW *id.*). La répartition aréologique et chronologique des types *basilica* ou *ecclesia* pour nommer l'église a été documentée par Aebischer (1963 ; 1965) qui remet en questions les postulats de Jud sur l'antériorité d'*ecclesia* (1973 [1919] : 171-172 et n. 25 ; cf. aussi Kramer (1991 : 248-249) ; Dardel (1982 : 17-18).

⁴⁴⁰ Le TLF lemmatise séparément l'adjectif et substantif *basilique* utilisé en anatomie (*veine basilique* « une des veines sur lesquelles on pratique la saignée du bras ») (av. 1398) qui est décrit comme un emprunt direct au grec βασιλική « royale », d'où « principale » par le TLF (*s.v. basilique*) mais qui est peut-être passé par l'intermédiaire du latin médical.

⁴⁴¹ Le latin est probablement un emprunt au grec Βούλγαροι, désignant le peuple établi au V^e siècle sur la Volga. L'origine de l'ethnique est sans doute liée au nom du fleuve, mais a fait l'objet de nombreuses discussions, cf. DELI, 259c *s.v. bulgaro* ; Schweickard 2002 : 1 : 303b *s.v. Bulgaria*).

⁴⁴² Le DELI suggère un latin tardif *būgeru(m)*.

⁴⁴³ L'association entre l'hérésie et les Bulgares a semble-t-il été favorisée par le mouvement des Bogomiles (TLF ; cf. DELI, *s.v. buggeràre* ; Schweickard 2002 : 1 : 307a *s.v. Bulgaria*).

⁴⁴⁴ L'espagnol *bujarrón* et l'ancien catalan *bujarró*, *bujorró* sont empruntés à l'italien (REW, *id.*).

Emprunt au latin *Bulgares* ou *Bulgari* « bulgare » attesté dans l'Antiquité tardive (TLF)⁴⁴⁵.

Emprunts savants : (Ø DELLR).

Doublet B : *boufre*⁴⁴⁶ ; *bigre*⁴⁴⁷.

(Catherinot 1683 : 5 [*B* / *Bulgare*]⁴⁴⁸ ; Franz 1890 : 9-10 ; Reiner 1980 : 76, 92)⁴⁴⁹.

boule / bulle } * /'βʊll-a/ ~ *bullā* attesté en latin écrit au sens de « bulle d'eau » puis pour désigner divers objets en forme de bulle : « tête de clou ; bouton de baudrier ; bille » (Gaffiot 2000 : 234b s.v. *bullā* ; OLD : 267c s.v. *bullā*) et au V^e siècle au sens de « sceau, bulle » (DELL : 78a s.v. *bullā* ; TLL 2241, 39)

boule (1. ca 1175 *bole* « massue » 2. 3^e quart du XIII^e s. *mie une bole* « pas une bulle », « pas la moindre chose » 3. 1330-1332 *boule* « objet sphérique » 4. 1798 « tête » TLF) Lexème issu du protoroman * /'βʊll-a/ (REW₃ 1385 s.v. *bŭlla* ; FEW 1, 614a s.v. *bullā* [I]).

Issues héréditaires (interroman) : logud. *buḍḍa* ; campid. *bumbulla* ; it. *bolla* ; engad. *buola* ; occ. *bola* ; cat. *bola* ; esp. *bolla* ; port. *bolha* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁴⁵⁰.

Le TLF, à la suite du BW (93b s.v. *bulle* 1, 2) lemmatise séparément *bulle*¹ « globule sphérique rempli de gaz » et *bulle*² « sceau ou cachet » :

bulle¹ (av. 1590 « globule d'air » ; [« globule sphérique rempli de gaz »] TLF s.v. *bulle*¹) Emprunt au latin scientifique dans un sens reprenant celui du latin classique (FEW 1, 614a s.v. *bullā* [II 2])⁴⁵¹.

⁴⁴⁵ Le FEW ne présente le lexème *bulgare* que dans l'acception « espèce de cuir du Levant » attestée au XVII^e s. (FEW 1, 607a s.v. *bŭlgarus* [3]).

⁴⁴⁶ L'interjection *boufre* (≈ *bouffre*) (1835) employé comme juron est vue par le TLF comme une variante euphémistique de *bougre* d'origine dialectale (TLF s.v. *bouff(f)re*).

⁴⁴⁷ Le lexème *bigre* (attesté en 1743 pour le substantif et en 1808 comme interjection) est une altération euphémisante de *bougre* (TLF s.v. *bigre*² ; Orr 1950 : 54).

⁴⁴⁸ Le lexème *bougre* est censuré par l'auteur ou par l'éditeur.

⁴⁴⁹ Le rapprochement de ces deux doublets a été initié en français par Ménage ou Caseneuve qui le tenaient de Du Cange. Dans le *Dictionnaire étymologique* du premier, on trouve : « BOUGRE : pour *Non-conformiste*. De *Bulgarus* ; parceque ses [sic] peuples de Bulgarie, que Ville-Hardouin, & quelques autres vieux Auteurs appellent *Bougres*, comme leur país *la Bougrie* ; étoient addonez à l'amour des garçons, ou plutost, parce qu'on brusloit ceux qui étoient coupables de ce crime, comme on faisoit les Hérétiques appelés *Bougres* [...] » (1694 : 114b-115a s.v. *bougre* ; cf. aussi Leroy-Turcan 1991 : 223).

⁴⁵⁰ L'espagnol *bola* et le portugais *bola* sont empruntés au catalan (REW, *id.*).

⁴⁵¹ Le FEW donne 1706 pour ce sens (1, 613b s.v. *bullā* II.2). Les diverses spécialisations sémantiques ultérieures ne sont pas recensées dans l'historique du TLF.

bulle⁴⁵² (1. XIII^e s. *buille* « sceau de métal » 2. 1214 *boille* « acte marqué de ce sceau » en partic. « lettre patente du pape avec le sceau de plomb » ; 1275-1280 *bule* ; 1360-1370 *bulle* 3. 1690 « clou à tête dorée » TLF s.v. *bulle*)⁴⁵²

Emprunt au latin médiéval *bulla* (FEW 1, 614a s.v. *bulla* [II 1] ; MLLM : 142b s.v. *bulla*) dans un sens déjà attesté à la fin de l'Antiquité.

Le sens de « sceau » s'est développé par métonymie, à partir de « boule de plomb qu'on attachait au sceau des actes officiels » puis « sceau » et enfin « acte revêtu du sceau » (FEW *id.*). Au sens de « clou à tête dorée » ([3] TLF), il s'agit d'un emprunt au latin classique (TLF s.v. *bulle*).

Emprunts savants : cat. *butlla* (déb. XIV^e s.) ; esp. *bula* (1492) ; port. *bula* (XVI^e s.) ; roum. *bulă* (1787) (DELLR : 72b s.v. *bulla*)⁴⁵³.

Doublets B : *bill*⁴⁵⁴ ; *bouille*⁴⁵⁵.

(Brachet 1868 : 21 ; 1871 : 3 [*boule* / *bille* / *bulle* / *bill*] ; Michaëlis 1876 : 195 ; Menut 1922 : 40, 46-48, 135) [*boule* / *bulle* / *bill*].

cailler / coaguler } */ka'gl-a/ ~ *coagulare* attesté en latin écrit au sens de « coaguler , figer, épaissir » surtout du lait, puis du sang en bas latin et en latin médiéval (DELL : 17b s.v. *agō* ; Gaffiot 2000 : 334a s.v. *cōāgŭlō*)⁴⁵⁶

cailler (déb. XII^e siècle « se coaguler, se figer » ; déb. XIV^e s. subst. masc. *caillé* (issu du syntagme *lait caillé*) ; [(en parlant du sang ou du lait) « faire coaguler en caillots »] TLF)

Lexème issu du protoroman */ka'gl-a/ (REW, 2005 s.v. *coagŭlāre* ; FEW 2, 817b s.v. *coagulare* [I]).

L'évolution phonétique qui aboutit à la mouillure de la liquide est régulière (Bourciez 1967 : 189 § 190).

Issues héréditaires (panroman) : logud. *kadzare* ; campid. *kallai* ; macédooroum. *cligare* ; roum. *închega* ; it. *quagliare* ; *cagliare* (× *gaglio*) ; frioul. *kaglá* ; engad. *s'inquaglier* ; occ. *calhar* ; cat. *cuallar* ; esp. *cuajar* ; port. *coalhar* (REW, *id.* ; FEW 2, 817b-818a s.v. *coagulare*).

⁴⁵² Un troisième lexème homographe est lemmatisé par le TLF sous *bulle* (*papier bulle*) « papier de couleur jaunâtre, fait de pâte grossière » (1785 *bule*) qui demeure d'origine inconnue (TLF s.v. *bulle*).

⁴⁵³ L'italien *bolla* au sens de « sceau » est également considéré comme un emprunt au latin médiéval par Wartburg (FEW 1, 614a s.v. *bulla*.) mais ici l'emprunt est resté sémantique et n'a pas donné lieu à des doublets.

⁴⁵⁴ Le lexème *bill* « projet de loi en Angleterre et, plus rarement, dans certains pays anglo-saxons », par extension « loi votée par le Parlement anglais et sanctionnée par le souverain » (XIV^e s. *bille* « ordonnance, bill anglais » ; 1685 *bill* FEW [1699 TLF]) est emprunté à l'anglais *bill* de même sens, qui est lui-même emprunté à l'ancien français *bul(l)e* (FEW 1, 614a s.v. *bulla* [II 5] ; TLF s.v. *bill*).

⁴⁵⁵ Le lexème *bouille* « marque de plomb apposée sur les pièces de drap et d'autres étoffes déclarées au bureau des fermes du roi ; droit payé pour l'apposition de cette marque » (1723) est un emprunt au catalan *bolla* attesté depuis 1387 (FEW 1, 614a s.v. *bulla* [II 3] ; TLF s.v. *bouille*) plutôt qu'à l'espagnol *bolla* (REW, *id.*).

⁴⁵⁶ L'emploi intransitif est attesté en latin depuis le V^e siècle (FEW 2, 817b s.v. *coagulare*).

coaguler (av. 1300 (?) *froumage coagulé* ; [dep. XIII^e s. « réunir les parties solides en suspension dans un liquide (lait, sang, etc.) » FEW 2, 817b s.v. *coagulare* II] ; 1314 *sanc coagulé* TLF)

Emprunt savant au latin médiéval *coagulare* dans le sens qu'il a déjà en latin classique « coaguler » (FEW 2, 818a s.v. *coagulare* [II] ; TLF ; MLLM : 254a s.v. *coagulare* [1]). Emprunts savants : it. *coagulare* (av. 1321) ; esp. *coagular* (1709) ; cat. *coagular* (1803) ; port. *coagular* (1813) ; roum. *coagula* (s.d.) (DELLR : 90a s.v. *coagulare*).

(Catherinot 1683 : 9 ; Brachet 1868 : 16 ; Michaëlis 1876 : 196 ; Menut 1922 : 72, 138 ; Reiner 1980 : 6, 28 ; 1982 : 64)

carême / quadragésime } */ka'resim-a/ ~ *quadragesima* attesté en latin classique au sens de « la quarantième partie », et en latin chrétien « espace de quarante jours, carême » (DELL : 554a s.v. *quattuor* ; BW : 109a s.v. *carême* ; Gaffiot 2000 : 1303b s.v. *quādrāgēsīma* ; TLF s.v. *quadragésime*)⁴⁵⁷

carême (1119 *quaresme* « période de jeûne et d'abstinence » ; 1532 *amoureux de karesme* ; XVI^e s. *saint de caresme* ; av. 1622 « prédications de carême » TLF)

Lexème issu du protoroman */ka'resm-a/ (REW, 6911 s.v. *quadragēsima* ; FEW 2, 1390b s.v. *quadragesima* [I]).

Le développement phonétique est irrégulier, comme pour tous les cognats romans (Mańczak 1969b : 45). Le genre est indéterminé jusqu'au XVI^e s., puis noté comme substantif masculin à partir de Cotgrave (1611) (cf. FEW *id.*).

Issues héréditaires : roum. *păresimă* ; it. *quaresima* ; haut engad. *qwaraiзма* ; occ. *carema* ; cat. *coresma* ; esp. *cuaresma* ; port. *quaresma* (REW, *id.* ; FEW *id.*).

quadragésime ([fin XIV^e s. *quadrageme* FEW 2, 1390 s.v. *quadragesima* II.1.a] ; 1. 1487 « carême » [1587 FEW *id.* II.1.b] ; 1542 *au sermon de la Quadragésime* [possible sens 2] 2. 1680 « premier dimanche de carême » TLF)

Emprunt au latin médiéval *quadragesima* « carême, jeûne de quarante jours » (BW : 523a ; FEW 2, 1391a s.v. *quadragesima* [II 1] ; TLF)⁴⁵⁸ dans un sens attesté en latin chrétien de l'Antiquité.

Emprunts savants : (Ø DELLR).

(Brachet 1868 : 15 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Menut 1922 : 152 ; Reiner 1980 : 32).

⁴⁵⁷ Le sens de « carême, temps de jeûne » s'est développé en latin ecclésiastique par ellipse de *quadragesima* (*dies*) « le quarantième (jour avant Pâques) » sur le modèle du grec (BW *id.*).

⁴⁵⁸ Selon le FEW, l'emprunt a été fait deux fois, une première fois sous une forme *quadrageme* (II 1 a) et une seconde fois sous une forme plus savante *quadragésime* (II 1 b) (FEW 2, 1391a s.v. *quadragesima*).

carrer / cadrer } */ka'dr-a-/ ~ *quadrare* attesté en latin écrit au sens d'« équarrir » ; « être au carré » (transitif et absolu) puis de « former un tout harmonieux », « convenir », « s'adapter, cadrer » (DELL : 554a s.v. *quattuor* ; Gaffiot 2000 : 1305b s.v. *quādrō*)

carrer (1. 1180-1200 « donner une section carrée » ; 1504 *carrer* 2. 1549 math. [« élever un nombre au carré, le multiplier par lui-même »] ; [aussi 1765 *quarrer*] 3. a) 1606 *se quarer* « prendre une attitude d'importance et de satisfaction » b) 1831 *se carrer dans qqch* « s'installer confortablement dans quelque chose » 4. a) 1835 arg. « cacher » ; 1844 *se carrer* « se cacher » b) 1866 *se carrer* « se sauver » TLF)

Lexème issu du protoroman */'kadr-a-/ (REW₃ 6914 s.v. *quadrāre* ; FEW 2, 1397a s.v. *quadrare* [I 1 a]). Au sens argotique de « cacher » ([4] TLF), le lexème est un probable dérivé de *carre* « cachette », lui-même déverbal de *carrer* (Guiraud 1967 : 47 s.v. *carre* ; TLF).

Issues héréditaires (interroman) : it. *quadrare* ; occ. *cairar* ; cat. *cayrar* ; esp. *cuadrar* ; port. *quadrar* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁴⁵⁹.

cadrer (1. a) 1529 *quadré de mesure* « bien conformé (d'une personne) » b) 1539 verbe intrans. *cadrer à* « s'adapter exactement (au caractère d'une chose) » ; 1672 *cadrer avec* « *id.* » c) 1840 *faire cadrer un compte* « en modifier les chiffres pour un total voulu » 2. 1921 cinématographie [*cadrer une image* « faire en sorte que l'image projetée s'ajuste bien aux dimensions de l'écran ; *cadrer une scène* « procéder au cadrage d'une scène ; inscrire la prise de vue dans le plan »] TLF)

Au sens « être en rapport avec, s'adapter harmonieusement à qqch. » ([1] TLF) le lexème est un emprunt de la Renaissance au latin classique *quadrare* « convenir, être conforme » (TLF ; Ø FEW)⁴⁶⁰. Au sens cinématographique ([2] TLF), il est un dérivé de *cadre*, emprunté à l'italien (TLF ; cf. FEW 2, 1405b-1406a s.v. *quadrus* [II b]).

Emprunts savants : it. *quadrare* (1304-1308) ; port. *quadrar* (XIII^e s.) ; cat. *quadrar* (XIV^e s.) (DELLR : 354a s.v. *quadrare*)⁴⁶¹.

(Brachet 1868 : 41 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Menut 1922 : 152)⁴⁶².

⁴⁵⁹ L'italien *quadrare* et le portugais *quadrar* sont vus comme des emprunts par le DELLR (cf. *supra*). Le roumain connaît *pătrat* « carré ».

⁴⁶⁰ Le BW juge *cadrer* plutôt dérivé de *cadre* qu'emprunté au latin *quadrare* mais il se base sur des datations bien postérieures à celles du TLF. Le FEW ne prend pas vraiment position mais semble y voir un dérivé (FEW 2, 1405b-1406a s.v. *quadrus*).

⁴⁶¹ Le roumain *cadra* est un emprunt au français (*id.*).

⁴⁶² Brachet traite ces doublets dans la section des doublets étrangers, la lexie *cadrer* étant selon lui d'origine italienne.

cep / cippe } */'kɪpp-u/ ~ *cippus* attesté en latin écrit au sens de « poteau, borne » spécialement « colonne funéraire » et milit. « pieu aiguisé enfoncé dans le sol destiné à arrêter la marche de l'ennemi » (DELL : 122a s.v. *cippus* ; Gaffiot 2000 : 310c s.v. *cippus*)

cep (1. déb. XI^e s. judéo-fr. « entrave » (– XVII^e s.) 2. *id.* « cep de vigne » 3. 1386 « pièce de bois portant le soc de la charrue » TLF s.v. *cep*)⁴⁶³

(≈ *sep*)⁴⁶⁴

Lexème issu du protoroman */'kɪpp-u/ (REW₃ 1935 s.v. *cippus* ; FEW 2, 694a s.v. *cippus* [I]).

Le sens dominant de « pied de vigne » a progressivement pris le dessus sur les autres sens répertoriés en ancien et moyen français (BW : 116b).

Issues héréditaires : roum. *cep* ; it. *ceppo* ; corse *kyeppu* ; frioul. *tsep* ; sursilv. *tšep* ; engad. *čep* ; occ. *cep* ; cat. *cep* ; esp. *cepo* ; port. *cepo* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

cippe (1718 archéol. [« petite colonne sans chapiteau ou tronquée, sur laquelle on gravait quelquefois des inscriptions et qui servait de borne, de stèle funéraire, de mémorial »] TLF)

Emprunt au latin classique *cippus* « colonne funéraire » réalisé par les archéologues et les historiens de l'Antiquité (BW : 133b ; FEW 2, 694b s.v. *cippus* [II]).

Emprunts savants : it. *cippo* (av. 1580) ; port. *cipo** (XVI^e s.) ; esp. *cipo* (ca 1760) (DELLR : 86a s.v. *cippus*).

Doublet B : *cèpe*⁴⁶⁵.

(Brachet 1868 : 21 [*cep / cippe*] ; Michaëlis 1876 : 196 [*id.*] ; Thomsen 1890 : 65 [*sep / cippe / cep / cèpe / ceps*] ; Menut 1922 : 138 [*cep / cippe / cèpe*])⁴⁶⁶.

chaîne / catène } */ka'ten-a/ « succession d'anneaux engagés les uns dans les autres » ~ *catena* attesté depuis Plaute au sens de « chaîne », puis par extension « série, enchaînement » (DELL : 105b s.v. *catēna* ; Gaffiot 2000 : 277b s.v. *cātēna*)

chaîne (A. « lien composé de maillons » [dep. XI^e s. FEW 2, 498a s.v. *catena* I.1] ; 1. ca 1100 *chaiene* ; av. 1683 pour des galériens 2. 1621 fig. 3. 1684 techn. « élément d'un

⁴⁶³ Le TLF lemmatise séparément *cep* « pied de vigne ou bois de la vigne », pourtant de même origine que *cep* « pièce de bois qui sert d'entrave » (vx.) ; « pièce de bois sur laquelle est assujetti le soc de la charrue », auquel il renvoie pour l'historique (TLF s.v. *cep*). Le lemme *sep* renvoie de même à une variante graphique de *cep* pour ce même sens (TLF s.v. *sep*, cf. aussi DHOF : 210 s.v. *cep*) qui est souvent citée aux côtés des doublets dans les inventaires.

⁴⁶⁴ Les deux variantes *cep* et *sep* sont attestées en lexicographie. Ménage recommande la graphie étymologique *cep* mais reconnaît le poids de la coutume qui fait préférer l'autre variante (cf. DHOF : 210b s.v. *cep*).

⁴⁶⁵ Le lexème *cèpe* « bolet comestible » (1798) est un emprunt au gascon *cep* « bolet » issu du latin *cippus* (TLF s.v. *cèpe*).

⁴⁶⁶ Reiner ne traite que les doublets *cep / cèpe* (1980 : 67).

système de traction » **B. 1.** suite d'éléments concrets semblables **a)** 1268 textile [« ensemble des fils d'un tissu disposés parallèlement au sens de la longueur du tissu et entre lesquels passent perpendiculairement les fils de la trame »] **2.** 1637 suite d'éléments abstraits semblables **3.** av. 1797 « suite de personnes » TLF)

Lexème issu du protoroman */ka'ten-a/ « succession d'anneaux engagés les uns dans les autres » (Gross 2010-2014 in DÉRom 1 s.v. */ka'ten-a/ ; cf. REW, 1764 s.v. *catēna* ; FEW 2, 502a s.v. *catena* [I]).

Issues héréditaires (panroman) : sarde *kaðēna* ; dacoroum. *cătină* ; aroum. *cătină* ; dalm. *kataina* ; it. *catena* ; frioul. *cjadene* ; lad. *ciadēna* ; romanche *chadaina*, *cadeina* ; frpr. *ˈtsə(i)naː* ; occ. *cadena*, *chadena* ; gasc. *cadia* ; cat. *cadena* ; esp. *cadena* ; ast. *cadena* ; gal. *cadea* ; port. *cadeia* (Gross 2010-2014 in DÉRom 1 s.v. */ka'ten-a/).

catène (**1.** 1704 « suite de remarques sur l'Écriture Sainte » **2.** 1964 informat. [« ensemble de signes ou de signaux constituant le support d'une information »] TLF)⁴⁶⁷ Emprunt au latin ecclésiastique dans un sens issu de celui de « série, enchaînement » attesté en latin de l'Antiquité (FEW 2, 502ab s.v. *catena* [III 2] ; TLF ; Ø BW). Au sens utilisé en informatique, il s'agit probablement d'un anglicisme (TLF).

Emprunts savants : (Ø DELLR).

Doublets B : *cadène*⁴⁶⁸ ; *cadenas*⁴⁶⁹.

(Ø)⁴⁷⁰.

chaire / cathèdre } */ka'tedr-a/ ~ *cathedra* attesté en latin écrit depuis Horace au sens de « siège à dossier » en particulier « siège de celui qui fait une lecture publique, du professeur » et par extension « charge du professeur » puis en latin chrétien « chaire à prêcher », « siège des apôtres [des évêques] » et « charge, dignité épiscopale » (emprunt au grec *καθέδρα*) (DELL : 105b s.v. *cathedra* ; Gaffiot 2000 : 277c s.v. *căthēdra* ; TLF s.v. *chaire*)

chaire ([XI^e s. FEW 2, 506a s.v. *cathēdra*] ; 1^{re} moitié XII^e. *chaere* « siège à dossier » (encore att. au XVII^e s. sous la forme *chaire*) ; 2. ca 1170 « trône » 3- 1269-1278 « siège élevé d'où parle un professeur » 4. [ca 1380 *chaiere* « siège dans lequel on se faisait

⁴⁶⁷ Le FEW signale également l'afr. *catène* « chaîne de forçat » attesté vers 1300 et qui sous cette forme est un emprunt à l'italien (FEW 2, 501b III 1, cf. aussi *cadène* sous les doublets B).

⁴⁶⁸ Le lexème *cadène* « chaîne de forçat » (début. XIV^e s. *catène* ; 1540 *cadène*) est un double emprunt soit à l'italien (Wind 1928 : 65 ; Hope 1971 : 171 ; TLF s.v. *cadène*) ou plus vraisemblablement à l'occitan (FEW 2, 502a s.v. *catena* [II 2] ; BW : 97b s.v. *cadène*).

⁴⁶⁹ Le lexème *cadenas* « sorte de serrure mobile » (1529) est un emprunt à l'ancien provençal *cademat* « chaîne servant à fermer un accès » lui-même du latin *catena* (REW, 1764 s.v. *catena* ; BW : 97b s.v. *cademas* ; FEW 2, 502a s.v. *catena* [II 1] ; TLF s.v. *cademas*).

⁴⁷⁰ Les doublets *chaîne / catène* sont généralement évincés par la paire *chaîne / cadène* (Catherinot 1683 : 6 ; Brachet 1868 : 43 ; Michaëlis 1876 : 195 ; Menut 1922 : 137).

porter » FEW 2, 507a] ; 1404 *chayere* ; 1644 *cherre* à porteurs 5. mil. XV^e s. *chaire de verité* « chaire d’une église » 6. 1328 « base, charpente » TLF)

Lexème issu du protoroman */ka'tedr-a/ (REW₃ 1768 s.v. *cathēdra* ; FEW 2, 508b s.v. *cathēdra* [I]).

Sur l’assibilation qui a donné le doublet héréditaire *chaise*, cf. 3.2.1.

Issues héréditaires : logud. *cadrea* ; it. *carrega* ; piém. *careia*, *cadrega* ; végl. *katraida* ; occ. *cadiera* ; cat. *cadira* ; esp. *cadera* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

cathèdre ([1271 *cathedre de Saint Pere* « fête de la chaire de Saint Pierre »] ; 1599 « siège d’un pontife » TLF).

Emprunt du XVI^e siècle au latin médiéval *cathedra*, au sens de « siège épiscopal » déjà attesté dans l’Antiquité (FEW 2, 509a s.v. *cathēdra* [2 c] ; TLF ; Ø BW)⁴⁷¹.

Emprunts savants : esp. *cátedra* (ca 1220-1250) ; it. *cattedra* (av. 1292) ; cat. *càtedra* (1507) ; roum. *catedră* (1698) ; port. *cátedra* (XVII^e s.) (DELLR : 80a s.v. *cathedra*).

Doublet B : *chaise* (cf. 3.2.1).

(Ø)⁴⁷².

chancre / cancre / cancer } */'kankr-u/ ~ *cancer* attesté depuis Caton à divers sens « crabe, écrevisse » ; « constellation du Cancer ; signe du Zodiaque » et dans le latin médical « cancer, chancre » (Celse) (emprunt au grec *καρκίνος*)⁴⁷³ (DELL : 91b s.v. *cancer* ; Gaffiot 2000 : 254c s.v. *1 cancer* ; TLF s.v. *cancer*)

chancre (1. 2^e moitié XII^e s. *cancre* « ulcère, cancer » ; 1^{ère} moitié XIII^e s. *chancre* ; 1566 « ulcère vénérien » 2. 1690 sylviculture [« affection cryptogamique ou bactérienne qui ronge l’écorce et le bois de certains arbres »] 3. déb. XVIII^e s. fig. TLF)

Lexème issu du protoroman */'kankr-u/ (REW₃ 1574 s.v. *cancer*, *canclu* (2. *canceru* 3. **cranco*)⁴⁷⁴ ; FEW 2, 176b s.v. *cancer* [I]). Des formes *canclus*, *crancus* (et même *crancrus*) du latin écrit du IV^e siècle témoignent sans doute d’une influence du système oral (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)

Issues héréditaires : it. *canhero* ; frpr. *tsancro* ; ast. *canclu* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁴⁷⁵.

⁴⁷¹ On note un hapax du XIII^e siècle calquant le latin médiéval *cathedra* au sens de « chaise » mais la continuité est latine et non française.

⁴⁷² La plupart des auteurs citent les doublets héréditaires *chaire* / *chaise* (Catherinot 1683 : 6 [*Chaire, Chaise*] ; Brachet 1868 : 34 [*id.*] ; Michaëlis 1876 : 196 [*id.*] ; Thomsen 1890 : 37-38 [*id.*] ; Menut 1922 : 137 [*id.*] ; Reiner 1980 : 15 [*chaire* / [ex] *cathedra*] ; 1982 : 37 [*chaire* / *chaise*]).

⁴⁷³ Le double sens de « crabe » et de « cancer » s’est développé en latin d’après le grec *καρκίνος* (FEW 2, 176b s.v. *cancer*)

⁴⁷⁴ Les lexies *cranche* et *chaintre* de l’ancien français proviennent d’autres types du protoroman, cf. note suivante et *chaintre*.

⁴⁷⁵ En dehors de la Galloromania, seuls l’italien *canhero*, l’asturien *canclu* et la forme attestée en Algarve *cángaro* sont également issus du type protoroman */'kankr-u/. L’italien *grancio*, l’occitan *canse* sont issus, comme l’ancien

cancer (1. [1260 BW : 104a] 1268-1271 « crabe » (hapax) ; 1552 « *id.* » 2. a) 1662 arg. scol. [« élève nul et paresseux »] b) 1668 « homme misérable » 3. 1740 « homme méprisable par son avarice » TLF)

Emprunt au latin médiéval *cancer* dans le sens de « crabe » connu du latin classique, où la finale a été calquée sur le français *chancre* (FEW 2, 177a s.v. *cancer* [II 1])⁴⁷⁶. L'emprunt, qui a initialement eu le sens de « crabe » et conserve cet emploi en zoologie, s'est ensuite spécialisé dans des emplois au figuré d'après la lenteur du crabe (BW : 104a ; FEW *id.*).

cancer (1. 1372 *signe du cancer* « signe du zodiaque » 2. 1478 « tumeur maligne » ; av. 1755 fig. TLF s.v. *cancer*)⁴⁷⁷

Emprunt au latin médiéval *cancer* dans un sens astrologique « constellation du Zodiaque » déjà attesté chez Cicéron (BW : 104a ; FEW 2, 177a s.v. *cancer* [II 2]) ; TLF).

En français, les deux formes *cancré* et *cancer* ont existé avec ce sens, la dernière étant plus fréquente (BW : 104a s.v. *cancer*, s.v. *cancré* ; FEW 2, 176ab s.v. *cancer*). En zoologie, le lexème fonctionne comme synonyme de *cancré* au sens de « crabe tourteau » (TLF s.v. *cancer*).

Emprunts savants : it. *cancro* (1282) ; esp. *cáncer* ; *cancro* (1256-1276) ; cat. *càncer* (XIV^e s.) ; port. *câncer* (XVI^e s.) ; roum. *cancer* (1829) (DELLR : 75b s.v. *cancer*).

Cf. aussi *chaintre*⁴⁷⁸.

(Catherinot 1683 : 5 [*Cancré, Chancre*] ; Brachet 1868 : 14 [*chancre / cancer*] ; 1871 : 2 [*chancre / cancre / cancer*] ; Michaëlis 1876 : 195 [*id.*] ; Menut 1922 : 136 [*id.*] ; Reiner 1980 : 4, 52, 66 [*id.*])⁴⁷⁹.

français *chaintre*, du type */'kanker-e/. Enfin l'ancien italien *granca*, le catalan et l'occitan *cranc* sont, comme l'ancien français *cranche*, issus d'un type avec métathèse */'krank-u/ (cf. REW, *id.* ; FEW 2, 176b s.v. *cancer*).

⁴⁷⁶ Le FEW présente également des attestations de *cancré* au sens de « chancre » aux XVI^e et XVII^e siècles (FEW 2, 176a s.v. *cancer*) ainsi qu'au sens de « constellation du Zodiaque » (*id.*, cf. *cancer*).

⁴⁷⁷ Le TLF lemmatise séparément *cancer* de même origine mais utilisé dans des emplois spécifiques en astronomie : « quatrième constellation du Zodiaque située dans la partie la plus septentrionale de l'écliptique » (équivalant au sens 1. de *cancer*) ; en géographie : *tropique du Cancer* « tropique boréal » ainsi qu'en zoologie (synonyme de *cancré* « crabe »).

⁴⁷⁸ Le lexème *chaintre* « espace nécessaire pour tourner la charrue, à chaque extrémité d'un champ labouré » (1405 [hapax], XVI^e s.) est un emprunt au poitevin d'origine discutée (TLF s.v. *chaintre*). L'étymon */'kanker-e/ ~ *cancer* proposé par le REW, n'est pas satisfaisant sémantiquement pour le TLF qui pense plutôt à une forme dissimulée de *carcer* « prison » (*id.*).

⁴⁷⁹ L'espagnol connaît les quadruplets *chancro / cangro / cancro / cáncer* où le premier lexème a subi l'influence du français (Gutiérrez 1989 : 55-56, 123).

charbon / carbone } */kar'bon-e/ ~ *carbo* « charbon de bois, produit de la combustion » ; attesté en latin médical du IV^e siècle au sens de « maladie » (DELL : 99b s.v. *carbō* ; Gaffiot 2000 : 267bc s.v. *l carbo*)

charbon (1. a) déb. XII^e s. *charbuns* « braise, charbon de bois » b) 1251 « charbon de terre » c) av. 1200 « chose détruite par le feu ou calcinée » 2. a) 1635 « charbon à dessiner » b) 1821 *charbon animal* c) 1868 méd. [*charbon (animal)* « produit obtenu par la calcination d'os en vase clos, utilisé comme décolorant et, sous forme purifiée, comme anti-infectieux » ; *charbon (végétal)* « résidu pulvérisé de la combustion de bois non résineux, destiné à l'usage thérapeutique (dans les affections intestinales) et chimique (préparation d'adsorbats) »] d) électricité [*charbon de cornue* « sous-produit de la distillation de la houille, très bon conducteur de l'électricité »] TLF s.v. *charbon*⁴⁸⁰) Lexème issu du protoroman */kar'bon-e/ (REW₃ 1674 s.v. *carbo* ; FEW 2, 359a s.v. *carbo* [I]).

Issues héréditaires (panroman) : roum. *cărbune* ; it. *carbone* ; engad. *cravun* ; occ. *carbó* ; cat. *carbó* ; esp. *carbón* ; port. *carvão* (REW₃ id. ; FEW id.).

carbone (I. 1787 *carbone* [« corps simple métalloïde de symbole C, très répandu dans la nature soit à l'état pur (diamant, graphite), soit, le plus souvent, combiné avec d'autres corps (gaz carbonique de l'air, charbons, pétrole, etc.) »] II. 1914 *papier carbone* [« papier mince chargé sur une face d'une substance colorante (à l'origine de noir animal) et destiné à reproduire simultanément plusieurs exemplaires d'un même document »] TLF)

Comme élément physique, le lexème est un emprunt au latin *carbo* avec innovation sémantique des chimistes français (Du Morveau, Lavoisier) (BW : 108b ; FEW 2, 359b s.v. *carbo* [IV 1]). Le syntagme *papier carbone* est un calque de l'anglais *carbon paper* (FEW 2, 359b s.v. *carbo* [IV 3] ; TLF).

Emprunts savants : (Ø DELLR).

Cf. aussi *charbon*^{2 480}.

(Paris 1868 : 279 ; Brachet 1871 : 5 ; Michaëlis 1876 : 195 [*charbon / carbon*] ; Menut 1922 : 137 ; Reiner 1980 : 66).

⁴⁸⁰ Le TLF lemmatise séparément *charbon* « maladie infectieuse frappant certains herbivores et transmissible à l'homme » (1. a) 1568 « anthrax » b) 1792 art vétér. « maladie infectieuse frappant certains herbivores et transmissible à l'homme » 2. 1701 « maladie des végétaux ») qu'il analyse comme un emprunt au latin médical *carbo* (attesté au sens de « maladie » au IV^e siècle) mais que le FEW voit plutôt comme un calque direct du grec *ἀνθραξ* (FEW 2, 359b s.v. *carbo* [III 1]). Dans les deux cas (emprunt sémantique au grec ou au latin) le calque s'est formé à partir du signifiant du lexème héréditaire *charbon*.

châtrer / castrer } */ka'str-a-/ ~ *castrare* attesté en latin écrit au sens de « châtrer » depuis Plaute à côté d'autres sens comme « élaguer » ; « rogner » ; « amputer » ainsi qu'au figuré « émasculer, débilitier, affaiblir » (DELL : 104a s.v. *castrō* ; Gaffiot 2000 : 275a s.v. *castrō*)

châtrer (1121 pronom. *chastrer* « rendre impuissant » ; ca 1175 trans. ; 1486 *chastrer* [les abeilles] « ôter de la ruche la cire ou le miel » TLF)

Lexème issu du protoroman */ka'str-a-/ (REW₃ 1749 s.v. *castrāre* ; FEW 2, 476a s.v. *castrare* [I]).

Issues héréditaires (interroman) : logud. *krastare* ; it. *castrare* ; frioul. *tšaštrá* ; haut engad. *tšaštrer* ; occ. *castrar*, *crestar* ; cat. *crestar* ; esp. *castrar* ; port. *crastar*, *crestar* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁴⁸¹.

castrer (1906 méd. [« rendre un individu mâle ou femelle impropre à se reproduire par ablation des organes de la génération »] TLF)

Pour le FEW, le lexème *castrer* est soit un emprunt au latin, soit une formation française à partir de *castration* (FEW 2, 476a s.v. *castrare* [II 1 b]). Les attestations en ancien et moyen français sont des formes picardes, normandes ou méridionales de *châtrer* (FEW *id.* ; TLF).

Emprunts savants : port. *castrar* (XIV^e s.) ; roum. *castra* (ca 1832) (DELLR : 79a s.v. *castrare*)⁴⁸².

Cf. aussi *castrat*⁴⁸³.

(Reiner 1980 : 43 ; 66).

chenille / canicule } */ka'nɪkl-a/ ~ *canicula* proprement « petite chienne » attesté en latin écrit aux sens de « chien de mer (roussette) » ; « Canicule [constellation du Grand Chien] » ; « crochet » ; « coup de dés » (DELL : 92b s.v. *canēs* ; FEW 2, 189b s.v. *canīcula* ; Gaffiot 2000 : 256a s.v. *cānīcŭla*)

chenille (1. 1214 zool. [« larve de papillon, au corps allongé, formé d'anneaux et généralement velu »] ; 1690 fig. « personne méchante » ; p. anal. 2. 1680 « passementerie » 3. 1922 automobile [« bande sans fin articulée, isolant du sol les roues d'un véhicule, permettant ainsi à ce dernier de se déplacer sur tout terrain »] TLF)

⁴⁸¹ Meyer-Lübke précise que les issues romanes ne sont pas toutes régulièrement héréditaires (REW₃ *id.* ; cf. aussi FEW *id.*).

⁴⁸² Le DELLR présente comme héréditaires l'italien *castrare* et l'espagnol *castrar*, et suppose héréditaire le catalan *castrar* où la documentation est insuffisante (*id.*).

⁴⁸³ Le lexème *castrat* « individu mâle qui a subi la castration » (1749) est un emprunt à l'italien *castrato*, participe passé substantivé de *castrare* « châtrer » attesté (d'un chanteur) depuis la 1^{re} moitié du XVII^e siècle (FEW 2, 476a s.v. *castrare* [II 2] ; TLF s.v. *castrat*).

Lexème issu du protoroman */ka'nikl-a/ (REW₃ 1586 s.v. *canīcula* ; FEW 2, 189b s.v. *canicula* [I 3])⁴⁸⁴. Au sens utilisé en industrie automobile et militaire, il peut s'agir d'un calque de l'anglais attesté depuis 1915 (TLF).

Le développement sémantique qui mène à « chenille » ne se trouve que dans l'aire gallo-romane (BW : 127a ; REW₃ *id.* ; FEW *id.*) et n'est pas attesté en latin (Tuailon 1995 ; Caprini 2001)⁴⁸⁵.

Issues héréditaires : occ. *canilha* ; esp. *caneja* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁴⁸⁶.

canicule (1. fin XV^e s. « chienne » 2. 1539 constellation de la canicule ; 1550 3. 1660 « époque à laquelle le soleil et Sirius se lèvent en même temps [du 24 juillet au 24 août] » TLF)

Emprunt au latin médiéval *canicula* au sens de « chienne » par latinisme, puis comme terme d'astronomie pour désigner la constellation du Chien ou Canicule (qui comprend Sirius) (FEW 2, 189b s.v. *canīcula* [II 1] ; TLF)⁴⁸⁷.

Le développement sémantique qui aboutit au sens moderne s'explique par le transfert de cette appellation pour désigner Sirius « étoile principale de la constellation du Grand Chien » puis par métonymie « période de grande chaleur pendant laquelle cette étoile [Sirius] se lève et se couche précisément avec le soleil »] d'où procède enfin le sens de « très forte chaleur » (FEW 2, 189b s.v. *canīcula* [II 1] ; TLF)⁴⁸⁸.

Emprunts savants : it. *canicola* (ca 1340) ; esp. *canícula* (1438) ; port. *canícula* (XVII^e s.) ; roum. *caniculă* (ca 1805) ; cat. *canícula* (s.d.) (DELLR : 76a s.v. *canicula*)⁴⁸⁹.

(Brachet 1868 : 15 n. 5 ; Michaëlis 1876 : 195 ; Menut 1922 : 136 ; Reiner 1980 : 26, 48).

cheville / clavicule } */ka'vikl-a/ ~ *clauicula* « petite clé » ; « vrille de la vigne » (DELL : 125b s.v. *clau-* ; Gaffiot 2000 : 328c s.v. *clāvīcūla*)

cheville (A. 1. ca 1160 « tige de bois dont on se sert pour assembler des pièces » 2. ca 1200 « tenon pour accrocher » B. ca 1165-1170 anat. [« partie du membre inférieur de l'être humain, située entre l'extrémité inférieure de la jambe et le pied et comprenant l'articulation tibio-tarsienne et les malléoles »] TLF)

Lexème issu du protoroman */ka'vikl-a/ (REW₃ 1979 s.v. *clavīcula* (2. *clavīcla*) ; FEW 2, 763b s.v. *clavīcula* [I]).

⁴⁸⁴ Le DELL explique le -ī- par des raisons prosodiques (éviter une suite de trois brèves) (*id.*). Notons que Guiraud propose un étymon alternatif **calīcula* « coquille » (1982 : 210-211).

⁴⁸⁵ Caprini y voit une manifestation du tabouisme pour la chenille (*id.* : 65-66).

⁴⁸⁶ L'italien *ciniglia* est un emprunt au français (REW₃ *id.*). Le portugais *caneja* est probablement un emprunt à l'espagnol, lequel n'est cependant pas attesté dans ce sens (*id.* ; FEW *id.* n. 9).

⁴⁸⁷ Le DEHF voit dans *canicule* un emprunt à l'italien (DEHF : 130a s.v. *canicule*).

⁴⁸⁸ Ce développement est sans doute déjà tardolatine comme l'atteste l'adjectif *canicularis* pour désigner la chaleur excessive de la canicule chez Sidoine Apollinaire (V^e s.) (Gaffiot 2000 : 256a s.v. *cānīcūlāris*).

⁴⁸⁹ Le roumain *caniculă* peut aussi être un emprunt au français ou à l'italien (*id.*).

L'attestation au sens de « tige de bois » (1160) précède légèrement l'attestation du sens anatomique.

Issues héréditaires : logud. *kabiya* (× *caput*) ; it. *cavicchia* ; occ. *cavilha* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁴⁹⁰.

clavicule (1541 [« os long reliant l'acromion au sternum »] TLF)

Emprunt de l'époque de la Renaissance (Paré) au latin *clavicula* « petite clé » avec innovation sémantique par analogie (FEW 2, 763b s.v. *clavīcula* [II] ; TLF)⁴⁹¹. Les zoologues l'ont également emprunté dans des sens spécialisés (FEW *id.*).

Emprunts savants : it. *clavicola* (1474) ; port. *clavija* (demi-savant) (1490) / *clavícula* (1813) ; esp. *clavícula* (1708) ; cat. *clavícula* (1839) ; roum. *claviculă* (DELLR : 88b-89a s.v. *clavicula*).

(Catherinot 1683 : 6 ; Brachet 1868 : 14 ; Michaëlis 1876 : 196 ; Menut 1922 : 138 ; Reiner 1980 : 26, 48, 144)⁴⁹².

chose / cause } */'kaus-a/ ~ *causa* attesté en latin écrit au sens de « cause » ; « cause d'une partie dans un procès, procès » et à partir du IV^e siècle au sens de « chose » (déjà chez Cicéron) (DELL : 108a s.v. *causa* ; Gaffiot 2000 : 279c s.v. *causa* [I « raison, motif » ; II « affaire »] ; FEW 2, 542b s.v. *causa*)

chose (A. subst. 1. 842 *cosa* « réalité concrète ou abstraite généralement déterminée par le contexte » ; ca 880 *niule cose* « rien » 2. fin XII^e s. sens trivial *la cose fere* 3. 1352-1356 *la chose publique* 4. a) XVI^e s. désigne qqch dont le nom échappe b) XVI^e s. remplace un nom de pers. TLF s.v. *chose'*)⁴⁹³

Lexème issu du protoroman */'kaus-a/ (REW₃ 1781 s.v. *causa* ; FEW 2, 542b s.v. *causa* [I 1]).

Le développement phonétique est régulier, la palatalisation ayant eu lieu avant la monophthongaison (Väänänen 1981 : 39 § 60 ; Nyrop 1899-1930 : 1 : 318 § 402 ; Zink 2006 : 109).

Le sens du protoroman est confirmé par le latin tardif « chose » qui s'est développé à partir du sens d'« affaire » (FEW *id.* ; Stefenelli 1992 : 167-168, 202 ; TLF).

⁴⁹⁰ Le protoroman semble avoir connu deux types principaux. Le catalan *clavilla*, l'espagnol *clavija*, le portugais *chavelha* sont issus de la forme */kla'vɪkl-a/ alors que les autres issues romanes sont issues du type */ka'vɪkl-a/. L'italien *caviglia* qui est un emprunt à l'occitan *cavilha*, a ensuite été emprunté par l'espagnol *cavilla* et le portugais *cavilha* (cf. REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

⁴⁹¹ Le MLLM ne recense que le sens de « clou » (MLLM : 248b s.v. *clavicula*). Le lexème est attesté en latin médical au XIII^e siècle au sens d'« astragale », qui a probablement été influencé par *cheville* ou d'autres cognats romans, ce sens se retrouvant en italien, occitan, catalan et rhéto-roman (REW₃ *id.*).

⁴⁹² On trouve en espagnol les triplets *lavija* / *clavija* / *clavícula* (Michaëlis 1876 : 137 ; Gutiérrez 1989 : 106). Gutiérrez propose deux hypothèses pour le développement sémantique de ces doublets en espagnol (Gutiérrez 1989 : 163-164).

⁴⁹³ Le TLF lemmatise séparément le lexème *chose'*, invariable, en construction d'apposition ou d'attribut mais l'historique renvoie à *chose*.

Issues héréditaires (interroman) : ancien logud. *casa* ; végl. *káusa* ; it. *cosa* ; frioul. *cjosse* ; engad. *tsoza* ; occ. *cauza* ; cat. *cosa* ; esp. *cosa* ; port. *cousa* (> *coisa*) ; roum. *chaussa* (REW, *id.* ; FEW *id.*).

Le TLF lemmatise séparément *cause*¹ et *cause*² à partir des deux grands faisceaux de sens latins⁴⁹⁴.

Le FEW distingue 4 acceptions : alors que les sens de « raison, motif » (1) et « affaire juridique » (2) reprennent des sens du latin classique, le sens philosophique « ce qui fait qu'une chose est » (3) est emprunté par Oresme au latin médiéval, enfin le sens de « point controversée » (4) est un emprunt isolé en théologie (FEW 2, 543a s.v. *causa* [II 1-4]).

***cause*¹** (1. mil. XII^e s. *fere la cause de* « assumer l'affaire de, faire droit à » ; 1165-1170 « affaire, procès » [1165 FEW 2, 564] ; 2. 1465 p. ext. « intérêts (en partic. d'une pers.) TLF s.v. *cause*¹)

Emprunt au latin médiéval *causa* au sens de « procès, affaire judiciaire » et « intérêts de qqn, de qqch. » déjà connus de l'Antiquité (FEW 2, 543a s.v. *causa* [II 2] ; TLF s.v. *cause*¹ ; Stefenelli 1992 : 292).

Emprunts savants : esp. *causa* (1251) ; it. *causa* (1260-1261) ; cat. *causa* (1284) ; port. *causa* (XIII^e s.) ; roum. *cauză* (DELLR : 80a s.v. *causa*).

***cause*²** (1. ca 1170 latinisme *causa* « raison, motif » ; 1348 à *cause de* 2. ca 1360 philosophie « principe, origine de qqch » TLF s.v. *cause*²)

Emprunt au latin médiéval *causa* au sens usuel dans l'Antiquité de « cause, motif, raison » FEW 2, 543a s.v. *causa* [II 1]. Comme terme de philosophie il est emprunté par Oresme au latin médiéval (FEW *id.* [II 3]) dans des sens qu'on trouve chez les stoïciens, notamment au sens de « cause première » et employé en parlant de Dieu chez les auteurs chrétiens de l'Antiquité (TLF s.v. *cause*²)⁴⁹⁵.

(Catherinot 1683 : 6 ; Brachet 1868 : 21 ; Menut 1922 : 40, 137 ; Reiner 1980 : 3 n. 4 ; 74 ; 1982 : 67-68 n. 8-9)⁴⁹⁶.

ciment* / *cément } */ke'ment-u/ ~ *cæmentum* « moellon, pierre de taille » puis « mortier » (Vitruve) en raison de l'utilisation des éclats de pierre dans le mortier dér. de *caedere* « tailler,

⁴⁹⁴ Le FEW distingue quatre groupes d'emprunts (FEW 2, 543a s.v. *causa* [II 1-4]) mais ne sépare pas les étymons, comme le BW. Nous avons conservé la lemmatisation séparée du TLF pour la clarté des attestations, même si celle-ci est discutable.

⁴⁹⁵ Le FEW signale encore un emprunt isolé au latin théologique au sens de « point controversé » (FEW *id.* [II 4]).

⁴⁹⁶ Cf. aussi la citation de ces doublets très connus dans la controverse sur la régularité des lois phonétiques, notamment par Curtius (1885 : 19-20), cf. 1.3.1.1.

casser » (DELL : 82b-83a s.v. *caedō* ; Gaffiot 2000 : 242b s.v. *caementum* ; FEW 2, 37a s.v. *caementum* ; TLF s.v. *ciment*)

ciment (1. 1165-1170 construction [vx « poudre de tuiles ou de briques pilées qui, mélangées à de la chaux, entre dans la composition des mortiers » ; « mélange pulvérulent, de couleur grise, composé principalement de chaux et de cilice, obtenu par cuisson, qui, gâché avec de l'eau, forme une pâte plastique, durcissant tant sous l'eau qu'à l'air, utilisée comme liant ou comme matière première »]) 2. p. ext. désigne toute pâte servant de lien 3. av. 1593 fig. « lien, ce qui rapproche » TLF)

Lexème issu du protoroman */ke'ment-u/ dont le corrélat du latin écrit est *caementum* « moellon » (Ø REW, 1467 s.v. *caemēntum* ; FEW 2, 37a s.v. *caementum* [1])⁴⁹⁷.

Le développement anormal de l'initiale est peut-être déjà latin (BW : 133a) et peut s'expliquer par une dissimilation (TLF) ou une possible influence de *cinis* « cendre ». Issues héréditaires : it. *cimento* ; lad. *čoment* ; cat. *ciment* ; esp. *cimiento* (> *cimento*) ; port. *cimento* (REW, id. ; FEW id.).

cément (1. 1573 « matière qui se diffuse dans un métal sous l'effet de la chaleur » 2. 1805 « substance qui recouvre la racine des dents » TLF).

Emprunt au latin médiéval qui s'est spécialisé au sens de « poudre destinée à raffiner l'or » (FEW 2, 37a s.v. *caementum* [2]), sens qui s'est probablement développé d'après *ciment* (BW : 116a).

Attestations bien plus tardives que les lexèmes (FEW 2, 37a s.v. *caementum*).

Emprunts savants : it. *cemento* (déb. XIV^e s.) ; esp. *cemento* (1884) ; cat. *cement* (s.d.) ; port. *cimento* (s.d.) (DELLR : 73b s.v. *caementum*).

(Brachet 1868 : 21 ; Michaëlis 1876 : 196 ; Menut 1922 : 138 ; Reiner 1980 : 57, 62, 77).

coi / quiet / quitte } */'ket-u/ ~ *quietus* « qui est au repos (d'une pers., d'une chose) » (DELL : 557a s.v. *quiēs* ; TLF s.v. *coi* ; Gaffiot 2000 : 1317c s.v. *1 quiētus*)

coi (1. ca 1100 *quei* « (d'une pers.) calme, tranquille » ; ca 1170 *soi tenir tut coi* « se tenir tranquille » ; 1160-1185 *mer coie* 2. 1798 fém. *coite* TLF)

Lexème issu du protoroman */'ket-u/ dont le corrélat du latin écrit est *quiētum* « calme » (REW, 6958 s.v. *quiētus* (2. *quētus*) ; Meyer-Lübke 1920 : 151 § 129 ; BW : 140ab ; FEW 2, 1475b s.v. *quiētus* [I])⁴⁹⁸.

Le TLF précise le sens du lexème « tranquille et silencieux » qu'il juge « vieux et littéraire » en dehors de son emploi dans des locutions comme *se tenir coi* (TLF).

⁴⁹⁷ Meyer-Lübke ne présente pas le fr. *ciment* comme un lexème héréditaire (REW, 1467 s.v. *caementum*).

⁴⁹⁸ La reconstruction du protoroman sera essentielle pour la perception de la variation latine qui a été passablement discutée (cf. l'emprunt *quitte*).

Issues héréditaires : roum. *cet* ; it. *cheto* ; frioul. *čet* ; sursilv. *kou* ; haut engad. *quaid* ; occ. *quet* ; cat. *quet* ; esp. *quedo* ; port. *quedo* (REW, *id.* ; FEW 2, 1475ab s.v. *quiētus*).

quitte (1. ca 1100 « libéré d'une charge morale, d'une faute » 2. déb. XII^e s. « exempté, libre, débarrassé de » 3. ca 1160-1174 « sur lequel il n'y aura plus de droits, qui n'est plus dû » 4. ca 1160-1174 « libéré de sa dette » 5. 1461-1462 *jouer à quitte ou à double* « risquer le tout pour le tout » 6. 1675 *quitte à* « au seul risque de » TLF)

Emprunt probable au latin juridique médiéval *quittus* (cf. REW, 6958 s.v. *quiētus* (2. *quētus*) ; FEW 2, 1475b s.v. *quiētus* [II 1]) issu de la prononciation médiévale du latin *quiētus* par hypercorrection (Lerch 1925 ; TLF ; MLLM : 1147ab s.v. *quietus*)⁴⁹⁹. L'étymologie de ce lexème est cependant discutée. On a pu postuler un emprunt à un terme de droit francique *quīt* (hypothèse rejetée par REW, *id.*) ou une formation française à partir de *quitter* (cf. FEW 2, 1475b s.v. *quiētus* [II 1]).

quiet (fin XIII^e s. masc. *quiete* ; 1671 masc. *quiet* [« qui est tranquille, dépourvu d'inquiétude, de soucis, de passions (en parlant d'une pers., de l'âme, de l'esprit) »] TLF)

Emprunt au latin médiéval *quietus* dans le sens de « tranquille » attesté dans l'Antiquité (FEW 2, 1476 s.v. *quiētus* [III 1] ; TLF).

Terme essentiellement littéraire pour le TLF, que Furetière (1690) signalait déjà comme désuet et figé dans des locutions (TLF).

Emprunts savants : it. *quieto* (av. 1306) ; cat. *quiet* (1490) ; esp. *quieto* (1570) ; port. *quieto* (XVI^e s.) (DELLR : 355b s.v. *quietus*)⁵⁰⁰.

Cf. aussi *quitus*⁵⁰¹

(Brachet 1868 : 22 [*coi / quitte*] ; Michaëlis 1876 : 200 [*id.*] ; Menut 1922 : 63, 70-71, 152 [*id.*] ; Reiner 1980 : 29, 32, 82 [*coi / quiet*] ; 1982 : 52 [*coi / quitte / quiet*]).

⁴⁹⁹ Niermeyer présente les formes *quitus*, *quittus*, *quiptus* à côté du lemme *quietus* (*id.*). La forme *quittus* est probablement issue d'une variation diastratique : alors que les milieux populaires gardaient *quietus* au sens de « non perturbé » (781 MLLM : 1147a s.v. *quietus* [1]), les milieux lettrés auraient développé le sens « libéré de » (868 MLLM : 1147a s.v. *quietus* [2]) qui est devenu celui de *quitte* (FEW *id.*). Il y aurait ainsi eu deux formes parallèles en latin écrit : *quietus* que le français emprunte sous la forme *quiet*, et *quittus* que le français emprunte sous la forme *quitte*, puis sous une forme moins adaptée phonétiquement *quitus* (avec conversion grammaticale) (FEW *id.* ; TLF).

⁵⁰⁰ L'engadinois *quaid* est vu par Meyer-Lübke comme un emprunt à l'italien *cheto* (*id.*).

⁵⁰¹ Le substantif *quitus* « décharge donnée à un comptable de ses comptes, à un gérant, à un administrateur ou encore à un liquidateur de sa gestion [après vérification des comptes, de la gestion par l'autorité qualifiée] » (1421) est un emprunt au latin médiéval *quitus*, *quittus* (FEW 2, 1476a s.v. *quiētus* [III 2] ; BW : 527b ; TLF s.v. *quitus* ; MLLM : 1147ab s.v. *quietus*) qui a également donné *quitte*. Il faudrait pouvoir préciser si le changement de catégorie grammaticale a eu lieu en latin ou en français. Notons que Reiner y voit une fausse latinisation (1982 : 52).

comble / **cumulus** } */'kʊml-u/ ~ *cumulus* attesté en latin écrit au sens d'« amas, amoncellement » et de « surplus, surcroît » au propre ou au figuré (« couronnement, apogée ») (DELL : 157a s.v. *cumulus* ; Gaffiot 2000 : 458a s.v. *cūmŭlus* ; BW : 143a)

comble (1. ca 1160 loc. adv. *a cumble* « de manière à dépasser les bords de la mesure » 2. 2^e moitié XII^e s. *comble* fig. « le maximum, le plus haut degré de quelque chose » 3. 1260 archit. ; 1811 plur. « logements situés immédiatement sous le toit » TLF s.v. *comble*⁵⁰²)

Lexème issu du protoroman */'kʊml-u/ (REW₃ 2390 s.v. *cūmŭlus* ; FEW 2, 1528b s.v. *cūmŭlus* [I] ; BW : 143a ; TLF s.v. *comble*⁵⁰²).

Issues héréditaires : occ. *comol* ; cat. *cúmol* ; port. *combro*, *comoro* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

cumulus ([XVI^e s. *cumule* « réunion de gens » hapax FEW 2, 1528b s.v. *cūmŭlus* II.1] ; [1804 TLF-Étym s.v. *cumulus*] ; 1858 [« gros nuage dont le sommet formant dôme est garni de protubérances, et dont la base est presque horizontale »] TLF s.v. *cumulus*⁵⁰³)

Emprunt au latin classique *cumulus* « amas, amoncellement », avec innovation sémantique, le *cumulus* offrant l'aspect d'un amoncellement de petits nuages (FEW 2, 1528b s.v. *cūmŭlus* [II] ; TLF s.v. *cumulus*⁵⁰³). Le TLF-Étym précise la filiation du lexème : il s'agit bien d'un emprunt au latin, mais dans le sens précis que lui a donné le météorologue anglais Luke Howard (TLF-Étym s.v. *cumulus*). Un premier emprunt avec adaptation phonétique est attesté uniquement au XVI^e siècle (FEW 2, 1528b s.v. *cūmŭlus* [II.1]).

Le TLF lemmatise séparément *cumulus*⁵⁰⁴ « réservoir d'eau chaude pour l'usage domestique ou le chauffage central (généralement quand l'eau est chauffée par une cuisinière ou un chauffe-eau) » (1^{ère} moitié XX^e s.) qui lui semble emprunté directement au latin (TLF s.v. *cumulus*⁵⁰⁴).

Emprunts savants : it. *cumulo* (1483) ; esp. *cúmulo* (1580) ; port. *cúmulo* (XVI^e s.) ; cat. *cúmul* (1839) (DELLR : 123b s.v. *cumulus*)⁵⁰⁴.

Doublet A : *cumul* (pseudo-doublet)⁵⁰⁵

(Reiner 1980 : 13, 52 [*comble* / *cumulus*])⁵⁰⁶.

⁵⁰² Le TLF lemmatise séparément l'adjectif *comble*⁵⁰² qui est un dérivé régressif de *combler*. De même, *cumul* (1692) est vu comme le déverbal de *cumuler* (TLF). Enfin, le *combre* « barrage pratiqué dans le lit d'une rivière » que l'on trouve chez Brachet (1868 : 14) est plutôt issu d'un thème *combr-* correspondant au gaulois **kombero* (TLF s.v. *encombrer*).

⁵⁰³ Le TLF lemmatise séparément les deux emprunts au latin *cumulus*⁵⁰³ « gros nuage » et *cumulus*⁵⁰³ « réservoir d'eau chaude » (première moitié du XX^e siècle).

⁵⁰⁴ Le DELLR ne cite que le dérivé *cumul* pour le français, duquel est également emprunté le roumain *cumul*. Il n'est donc pas fait mention des emprunts savants du domaine météorologique.

⁵⁰⁵ Le lexème *cumul* « fait de réunir en soi plusieurs éléments distincts » (1692) est le déverbal de *cumuler* (Paris 1868 : 276 n. 1 ; Brachet 1871 : 3-4 ; TLF s.v. *cumul*).

⁵⁰⁶ Brachet a *comble* / *combre* / *cumul* (1868 : 14 n. 3) mais corrige d'après son maître (Paris 1868 : 276 n. 1) dans le *Supplément* (1871 : 4 n. 1).

combler / cumuler } */'kɔml-a-/ ~ *cumulare* « mettre le comble à, combler » ; « entasser, accumuler » (au propre et au figuré) (dénominateur de *cumulus*) (DELL : 157a s.v. *cumulus* ; Gaffiot 2000 : 457c s.v. *cūmlō* ; TLF s.v. *combler*)

combler (1. ca 1150 « remplir (une mesure, un récipient) jusque par-dessus le bord » ; fig. ca 1583-1590 2. 2^e moitié XIII^e s. pronom. « se remplir (d'un vide, d'une cavité) » 3. 1165-1170 part. passé adj. « qui a reçu des biens en abondance » ; 1564 *combler qqn de* « lui donner une chose à profusion » TLF)

Lexème issu du protoroman */'kɔml-a-/ dont le corrélat du latin écrit est *cūmlāre* « entasser, accumuler », « remplir qqch. en entassant » « pourvoir qqn en abondance » (REW, 2389 s.v. *cūmlāre* ; FEW 2, 1527b s.v. *cūmlāre* [I] ; TLF).

Issues héréditaires : occ. *comolar* ; cat. *gombolar* ; esp. *colmar* (REW, *id.* ; FEW *id.*).

cumuler (1. 1354 « accumuler » 2. av. 1690 « réunir plusieurs droits pour assurer une prétention » 3. 1784 « exercer plusieurs emplois » TLF)

Emprunt au latin médiéval *cumulare* au sens du latin de l'Antiquité « assembler, accumuler » (FEW 2, 1527b s.v. *cūmlāre* [II] ; BW : 174a ; TLF)

Emprunts savants : it. *cumulare* (av. 1306) ; cat. *cumular* (XIV^e s.) ; esp. *cumular* (1640) ; port. *cumular* (s.d.) (DELLR : 123b s.v. *cumulare*).

(Brachet 1868 : 16 ; Michaëlis 1876 : 196 ; Menut 1922 : 86, 140 ; Reiner 1980 : 58, 79).

conte / compte / comput } */'kompɔt-u/ ~ *computus* attesté en latin écrit au sens de « calcul, compte » (postverbal de *computare*) (DELL : 548b s.v. *putō* ; Gaffiot 2000 : 370c s.v. *compūtus*)

conte (1. 1130-1140 « récit de choses vraies » (– 1732) 2. [fin XII^e s. « récit d'aventure fait pour divertir » FEW 2, 996 n. 15] ; ca 1200 TLF)

Lexème issu du protoroman */'kompɔt-u/ dont le corrélat du latin écrit est *compūtum* « compte » (REW, 2109 s.v. *compūtus* ; FEW 2, 997b s.v. *compūtus* [I.1] ; TLF). Le lexème est considéré par le TLF comme un déverbal de *conter* attesté vers 1125-1130 (TLF s.v. *conter*).

Issues héréditaires : it. *conto* ; occ. *compte* ; cat. *compte* ; esp. *cuento* ; port. *conto* (REW, *id.* ; FEW *id.*)⁵⁰⁷.

compte (I. A. 1. ca 1100 *cunte* « calcul d'une quantité » ; 1165-1170 *conte* « quantité dénombrée » B. « état détaillé des recettes et des dépenses » 1. au fig. 1155 *cunte rendre de* « rendre raison de » 2. au propre 1231 *apeler de compte* « appeler à rendre compte des recettes et des dépenses » ; 1247 *compte* « état contenant le calcul du crédit et

⁵⁰⁷ Le lexème protoroman a survécu dans les aires gallo-, italo- et ibéro-romanées (FEW *id.*).

débit » **II.** 1675 *compte courant* [« compte établi entre 2 personnes sur lequel sont inscrites les dettes et les créances et qu'on n'arrête qu'à des termes prévus d'avance » FEW 2, 997b s.v. *compūtus* II.1] TLF)

Variante du lexème héréditaire. Le développement du sens financier s'est développé à partir du sens de « compter » qui se retrouve dans les langues romanes (FEW *id.*). Quant au développement vers le sens de « raconter », il est commun à de nombreuses langues (FEW 2, 995b s.v. *compūtare*). Au sens utilisé dans *compte courant* ([II 1 a] FEW ; [II] TLF), le lexème est un calque de l'italien *conto corrente* attesté depuis le XV^e s. (FEW 2, 997b s.v. *compūtus* II.1.a ; TLF)⁵⁰⁸.

La graphie étymologisante va peu à peu être rattachée au sens de « calcul » la graphie *conte* étant réservée au sens de « récit » (TLF ; cf. aussi FEW 2, 995b s.v. *compūtare*). Si la graphie relatinisée est déjà attestée au 3^e tiers du XIII^e s. (DHOF : 274a s.v. *conte*), il faut cependant attendre le XVI^e siècle pour que s'établisse parallèlement la distinction graphique entre les verbes *conter* et *compter* (FEW 2, 995b s.v. *compūtare*).

comput (1584 [« ensemble des calculs visant à l'établissement du calendrier des fêtes mobiles », par ext. « ensemble des règles permettant de déterminer une date] TLF)

Emprunt au latin ecclésiastique *computus* (FEW 2, 997b s.v. *compūtus* [II.2.a.β] ; TLF)⁵⁰⁹ qui semble une innovation du latin médiéval, attestée en latin carolingien (MLLM : 305b s.v. *computus* [3]).

Emprunts savants : it. *computo* (av. 1348) ; esp. *cómputo* (av. 1633) ; port. *cômputo* (XVII^e s.) ; roum. *comput* (1735) ; cat. *còmput* (1839) (DELLR : 99b s.v. *computus*).

(Brachet 1868 : 14 [*compte / comput*] ; Michaëlis 1876 : 196 [*id.*] ; Thomsen 1890 : 64 [*compte / conte / comput*] ; Thomsen 1890 : [*compte / comput*] ; Menut 1922 : 139 [*conte / compte / comput*])⁵¹⁰.

conche / conque } */'kɔnk-a/ ~ *concha* « coquillage » ; « coquille » ; désigne dès l'époque classique toutes sortes de récipients ou de vases ressemblant à un coquillage ; de là « sorte de mesure » ; « concavité, voûte du palais » (emprunté au grec *κόγχη*) (DELL : 136a s.v. *concha* ; Gaffiot 2000 : 373c s.v. *concha* ; FEW 2, 1001b s.v. *concha*)

conche (1. XI^e s. judéo-fr. *conches* « auges, bassins » ; XIII^e s. **2.** 1267 « coquille d'huître » ; 1660 **3. a)** 1471 « canal de dérivation d'un marais salant » **b)** 1580 « second des bassins dans lesquels l'eau de mer s'évapore dans les marais salants de l'Aunis et de la Saintonge » **4.** 1484 « baie » TLF)

⁵⁰⁸ On trouve également une forme sans adaptation morphologique *conto corrente* attestée en 1742 (FEW 2, 997b s.v. *compūtus* II.1.b).

⁵⁰⁹ D'autres résultats sont issus de la forme secondaire *compotus*, en faveur chez les grammairiens, cf. FEW 2, 997b s.v. *compūtus* II.2.a.α ; MLLM : 305b s.v. *computus*.

⁵¹⁰ Thomsen, Menut et Reiner ont *conter / compter* (Thomsen 1890 : 43-45, 64 ; Menut 1922 : 73, 76-77, 139 ; Reiner 1982 : 16, 24).

Lexème issu du protoroman */'kɔnk-a/ dont le corrélat du latin écrit est *cōncham* « coquillage » (Ø REW₃ 2112 s.v. *cōncha* ; FEW 2, 1001b s.v. *concha* [I])⁵¹¹. Le protoroman a probablement le sens de « récipient », les langues romanes ayant conservé le sens secondaire de la lexie latine (FEW 2, 1001b s.v. *concha* [I 2]). Dans ce sens, le caractère héréditaire du lexème au sens de « coquille d'huître » (TLF 2 ; FEW I 1) est douteux et il pourrait s'agir d'un emprunt savant (FEW 2, 1001b s.v. *concha* [I 1])⁵¹². Le sens de « canal, bassin » (TLF 3) est un emprunt au latin médiéval (TLF) attesté depuis le VI^e siècle (564 et 768 MLLM : 308a s.v. *concha* [1]).

Lexies héréditaires : ancien sarde *conca* ; it. *conca* ; frpr. *conchi* ; occ. *conca* ; esp. *cuenca* ; port. *conca* (REW₃ *id.* ; FEW 2, 1001b-1002a s.v. *concha*).

conque (1. 1375 [éd. 1531] « coquille concave de divers mollusques bivalves » ; XIV^e s. *conpkes* « coquille en spirale servant de trompe » 2. 1690 anat. [« orifice du conduit auditif, cavité au milieu du pavillon de l'oreille » FEW 2, 1001b II.1.a] TLF)⁵¹³

Emprunt au latin médiéval *concha* attesté au sens de « coquille » en latin impérial (FEW 2, 1002a s.v. *concha* [II 1 a] ; TLF).

Emprunts savants : (Ø DELLR).

Cf. aussi *coque*⁵¹⁴.

(Ø)⁵¹⁵.

coucher / colloquer { */'klo'k-a-/ ~ *collocare* « placer » puis « faire asseoir, coucher », d'où « enterrer, ensevelir » ; « éteindre » (DELL : 365a s.v. *locus* ; Gaffiot 2000 : 346ab s.v. *collōcō*)⁵¹⁶

coucher (A. 1. a) ca 1050 pronom. *soi ... colcer avoc* « se mettre au lit, partager son lit avec qqn » b) ca 1100 pronom. *sei culcer* « s'étendre pour passer la nuit » 2. ca 1100 pronom. « disparaître sous l'horizon (d'un astre) » B. 1. a) ca 1100 trans. *culcher* « étendre qqn (ou qqch.) de tout son long » 2. ca 1283 fig. *couchier* « consigner par écrit » 3. fin XIV^e s. trans. *coucher* « risquer, miser au jeu » 4. fin XIV^e s. trans. *chouchier* « rapprocher de l'horizontale ce qui est naturellement vertical » TLF s.v. *coucher*)⁵¹⁷

⁵¹¹ Meyer-Lübke ne signale pas le français *conche* mais le francoprovençal (lyonnais) *conchi* (REW, 2112 s.v. *concha*).

⁵¹² Le FEW avance cependant des arguments sémantiques plaidant pour l'hérédité de ce lexème (FEW 2, 1002a s.v. *concha*).

⁵¹³ Le FEW mentionne également des sens désignant plusieurs espèces de champignons (FEW 2, 1001b s.v. *concha* II.1.a).

⁵¹⁴ Le lexème *coque* a longtemps été vu comme doublet de *conque* (cf. note suivante). Il pourrait provenir de *coqum* ou d'un radical expressif dont il est difficile de préciser la filiation (TLF).

⁵¹⁵ La plupart des auteurs produisent les doublets *coche / conque* (Catherinot 1683 : 6 ; Brachet 1868 : 21 [*coque / coche / conque*] ; 1871 : 2 ; Michaëlis 1876 : 196 ; Menut 1922 : 139).

⁵¹⁶ Le déponent *collōquī* est moins fréquent (Gaffiot 2000 : 346bc s.v. *collōquōr*).

⁵¹⁷ Le lexème *coucher* (1165-1170) est issu par substantivation de *coucher* (TLF s.v. *coucher*).

Lexème issu du protoroman */klɔ'k-a-/ dont le corrélat du latin écrit est *collōcāre* « asseoir ; placer ; poser » (REW₃ 2052 s.v. *collocare* ; FEW 2, 910a s.v. *collōcare* [I]). Les sens romans se sont surtout développés à partir du sens protoroman « établir ; placer dans une position horizontale, étendre dans sa longueur » d'où « coucher (qqn), se coucher » attesté au VI^e siècle⁵¹⁸ (BW : 162a ; FEW *id.* ; Sneyders de Vogel 1950 : 161). Issues héréditaires : roum. *culcā* ; it. *collocare* ; occ. *colgar* ; cat. *colgar* ; esp. *colgar* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁵¹⁹.

colloquer (1. a) [XII^e s. (ms. XV^e s.)] « placer ; XIV^e s. b) 1530 « placer (une jeune fille) par un mariage » 2. 1690 dr. [« placer des créanciers sur une liste dans l'ordre suivant lequel ils doivent être payés sur la vente judiciaire d'un bien appartenant à leur débiteur »] TLF s.v. *colloquer*)⁵²⁰

Emprunt au latin médiéval *collocare* « placer, disposer » d'où « établir par un mariage, marier (une jeune fille) » (BW : 142a ; FEW 2, 910a s.v. *collōcare* [II 2] ; TLF)⁵²¹.

Emprunts savants : it. *collocare* (av. 1306) ; esp. *colocar* (XIV^e s.) ; cat. *collocar* (XIV^e s.) ; port. *colocar* (XVII^e s.) ; roum. *colloca* (s.d.) (DELLR : 92b s.v. *collocare*).

(Brachet 1868 : 16 ; Michaëlis 1876 : 196 ; Menut 1922 : 138 ; Reiner 1980 : 81).

coude / cubitus } */'kʊβit-u/ ~ *cubitus* attesté en latin écrit au sens de « coude, articulation du bras et de l'avant-bras » ; « coudée » ; « courbure, inflexion » ; au sens anatomique chez Celse (DELL : 153b s.v. *cubitus* ; Gaffiot 2000 : 452ab s.v. *l cūbītus*)⁵²²

coude (1. 1121-1135 *cute* « coudée » (– XVI^e s.) 2. 1165-1170 anat. *le destre cote* ; XIII^e s. *code* ; 1387-1391 *coude* 3. par ext. av. 1660 « partie du vêtement qui recouvre le coude » 4. 1611 « partie d'un outil qui forme un angle saillant » 5. 1694 « bout de tuyau métallique qui permet de changer la direction d'une conduite » TLF)

Lexème issu du protoroman */'kʊβit-u/ dont le corrélat du latin écrit est *cūbītum* « coude » (REW₃ 2354 s.v. *cūbītus* ; FEW 2, 1450b s.v. *cūbītus* [I])⁵²³.

⁵¹⁸ Niermeyer donne le sens de « mettre au lit » comme attesté déjà à l'époque classique (MLLM : 263b s.v. *collocare*).

⁵¹⁹ L'italien *cucciare* est un emprunt au français selon Meyer-Lübke (REW₃ *id.*).

⁵²⁰ Le TLF lemmatise séparément *colloquer* emprunté au latin classique *collocare* et *colloquer* « s'entretenir, discuter, tenir des colloques » (ca 1520 « parler ensemble » (hapax) ; 1850) verbe intransitif qu'il estime emprunté à *colloqui*. Le verbe, jugé rare, s'emploie généralement avec une nuance ironique (TLF s.v. *colloquer*).

⁵²¹ Le FEW donne également un sens intermédiaire « assigner une place selon le rang, l'importance » attestée chez Ronsard (FEW 2, 910b s.v. *collōcare* II.2).

⁵²² Le DELL présente les deux lemmes masculin et neutre, ce dernier étant surtout réservé au sens de « coudée » (*id.*).

⁵²³ Le FEW signale *coude* au sens « le plus gros des deux os de l'avant-bras » attesté au XVI^e (Paré) et encore dans Trévoux 1771, qui est à rapprocher de *cubitus* au même sens, attesté également chez Paré (FEW 2, 1451a s.v. *cūbītus*).

Issues héréditaires (panroman) : logud. *kuidu* ; roum. *cot* ; ancien it. *gombito* ; tosc. *govito* ; corse *govitu*, *goitu* ; sursilv. *kúmbal* ; haut engad. *kundúm* ; occ. *coide* ; cat. *colde*, *colze* ; esp. *codo* ; port. *covado* (REW, *id.* ; FEW 2, 1450b s.v. *cūbītus*).

cubitus ([1351 *cube* « coudée (mesure) » FEW 2, 1450a s.v. *cūbītus* IV.1.b] ; 1541 [« le plus gros des deux os de l'avant-bras » FEW *id.* IV.1.a] TLF)

Emprunt de l'époque de la Renaissance au latin *cubitus* au sens anatomique déjà attesté dans l'Antiquité (FEW 2, 1450ab s.v. *cūbītus* [IV] ; TLF ; Ø MLLM). Le FEW mentionne un emprunt réalisé auparavant au latin médiéval sous une forme adaptée phonétiquement *cube* (1351) au sens de « mesure de longueur », également attesté en latin de l'Antiquité (FEW 2, 1451ab s.v. *cūbītus* ; Gaffiot *id.* [3]).

Emprunts savants : it. *cubito* (av. 1292) ; port. *cúbite* (XVII^e s.) ; esp. *cúbite* (1728) ; roum. *cubitus* (1843) ; cat. *cúbite* (s.d.) (DELLR : 123a s.v. *cubitus*, *cubitus*).

(Thomsen 1890 : 21)⁵²⁴.

couple / copule } * /'kopl-a/ ~ *copula* attesté en latin écrit depuis Plaute au sens de « tout ce qui sert à attacher, lien, chaîne » et depuis Horace au sens de « lien moral, union » (Horace) spécialisé en latin chrétien « union dans le mariage » ; également attesté comme terme de grammaire « liaison, enchaînement de mots » chez Varron et Quintilien (DELL : 141ab s.v. *cōpula* ; Gaffiot 2000 : 432b s.v. *copula* ; FEW 2, 1162a s.v. *cōpŭla*)

couple (masc.) (1. a) 1146-1170 masc. « réunion d'un homme et d'une femme » [ms. *culpe* corr. *cuple*] ; ca 1160 b) ca 1150 « groupe de deux personnes, de deux entités » c) 1789 « mâle et femelle d'animaux » 2. a) 1643 mar. « pièce de construction de la coque d'un navire » b) 1863 mécan. TLF s.v. *couple*⁵²⁵)

Lexème issu du protoroman * /'kopl-a/ dont le corrélat du latin écrit est *cōpŭlam* « lien » (REW, 2209 s.v. *cōpŭla* (2. *clōppa*) ; FEW 2, 1161b s.v. *cōpŭla* [I])⁵²⁵.

Le changement de genre qui s'observe dans la Galloromania (au sens de « couple ») peut en partie s'expliquer par cette réinterprétation (parfois correcte) du lexème comme dérivé de *coupler* (FEW 2, 1161b-1162a s.v. *cōpŭla* et n. 21 ; cf. 4.3.1.1).

Issues héréditaires : it. *coppia* ; logud. *gubbia* ; occ. *cobla* ; cat. *cobla*, *colla* (REW, *id.* ; FEW 2, 1161b s.v. *cōpŭla*)⁵²⁶.

copule (1. 1482 « accouplement charnel » 2. 1752 log. [« terme qui joint l'attribut au sujet d'une proposition » FEW 2, 1161a s.v. *cōpŭla* II.1.b] TLF)

⁵²⁴ Des triplets espagnols *codo* / *coto* / *cúbite* sont documentés par Gutiérrez (1989 : 120), cf. aussi Adams 2007 : 220-221).

⁵²⁵ Il est possible que certaines attestations soient des formations dérivées de *coupler* (FEW *id.*).

⁵²⁶ Le type protoroman avec métathèse * /'klopa/ est à l'origine de plusieurs lexies italo-romanes ainsi que du logudorien *goba* (cf. REW, *id.*). Le portugais *cobra* est un emprunt au catalan *cobla* (*ibid.*).

Emprunt savant au latin médiéval *copula* dans un sens qui prolonge celui du latin classique⁵²⁷ (MLLM : 357b s.v. *I. copula* [1]) puis emprunt au latin scientifique au sens grammatical et logique (FEW 2, 1162a s.v. *cōpŭla* [II 1 b] ; TLF).

Emprunts savants : esp. *copla* (demi-savant) (ca 1140) ; *cópula* (1438) ; it. *copula* (av. 1375) ; cat. *còpula* (XIV^e s.) ; port. *cópula* (1813) ; roum. *copulă* (1840) (DELLR : 118a s.v. *copula*).

Doublet B : *cobla*⁵²⁸ (Ø TLF)

Cf. aussi : *couple*⁵²⁹ (fém.)

(Brachet 1868 : 14 ; Michaëlis 1876 : 196 ; Menut 1922 : 139 ; Reiner 1980 : 41 n. 1)⁵³⁰.

coupler / copuler } */'kopul-a-/ ~ *copulare* attesté en latin écrit au sens de « lier ensemble, attacher » ainsi que « unir, associer » (DELL : 141b s.v. *cōpula* ; Gaffiot 2000 : 432c s.v. *cōpŭlō*)

coupler (1172-1174 *cupler* « joindre, unir deux à deux » ; 1655 vén. *coupler les chiens* ; 1845 chemin de fer *roues couplées* ; 1869 mécan. *machines couplées* ; 1877 turf *chevaux couplés* TLF)

Lexème issu du protoroman */'kopul-a-/ dont le corrélat du latin écrit est *copulare* « lier ensemble » (REW₃ 2210 s.v. *cōpŭlāre* ; FEW 2, 1161b s.v. *cōpŭla* [I]) qui suit le développement sémantique de *couple* (cf. FEW *id.*)⁵³¹.

Issues héréditaires : logud. *lobare, gobare* ; vénit. *kubyar* ; lomb. *kubyar* ; bas engad. *kublar* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

copuler (1. XIV^e s. « lier, joindre (2 éléments) » 2. 1450 [fin XIV^e s. hapax FEW 2, 1161a s.v. *cōpŭla* II.2] pronom. « s'unir charnellement » TLF)

Emprunt par Oresme au latin médiéval *copulare* « lier, unir ensemble » dans un sens connu de l'Antiquité (FEW 2, 1161b s.v. *cōpŭla* [II 2] ; TLF). Le sens de « s'unir charnellement » attesté en moyen français est une innovation liée au sens de *copule*⁵³².

⁵²⁷ Le FEW mentionne d'autres sens comme « liaison avec qqn » (1606) ou « action de joindre » (1611) qui n'ont pas été indexés dans le TLF (FEW 2, 1161a s.v. *cōpŭla* II.1.a).

⁵²⁸ Le lexème *cobla* « couplet d'une poésie » emprunt à l'ancien occitan n'est pas lemmatisé par le TLF. Il est toutefois mentionné (TLF s.v. *couplet*, cf. FEW 2, 1159a s.v. *cōpŭla* I.2.a.β).

⁵²⁹ Le TLF distingue deux lexèmes suivant leur genre : le substantif féminin *couple* (1. ca 1170 « lien dont on attache deux chiens de chasse ensemble » 2. ca 1230 « groupe de deux choses de même espèce ») qui au sens de « paire » est considéré comme vieux ou régional (TLF s.v. *couple*). Cf. les doublets de genre (2.3.2.1).

⁵³⁰ Cf. aussi la comparaison avec d'autres doublets romans chez Michaëlis (1876 : 137).

⁵³¹ Cf. aussi FEW 1157b s.v. *cōpŭla* I.1.a ; 1159b s.v. *cōpŭla* I.2.a.α ; 1160b s.v. *cōpŭla* I.3 où il pourrait s'agir de dérivés de *couple*. Spécialement pour les attestations dans le domaine de la vénerie « réunir (deux chiens de chasse) avec une couple » où le lien avec le simple paraît évident (1946-1947 : 293-294). Le lexème peut aussi avoir été formé par dérivation régressive de l'antonyme *découpler*, attesté à date plus ancienne (TLF). Une coalescence de ces différentes formations est possible.

⁵³² Les sens de « mariage » et d'« union charnelle » sont difficiles à distinguer dans la période médiévale.

Emprunts savants : it. *copulare* (XIII^e s.) ; cat. *copular* (XVe s.) ; esp. *copular* (1843) ; port. *copular* (s.d.) (DELLR : 118a s.v. *copulare*).

(Brachet 1868 : 16 ; Michaëlis 1876 : 196).

cours / cursus } */'kʊrs-u/ ~ *cursus* attesté en latin écrit au sens de « action de courir, course » et en latin impérial au sens de « cours, marche » et en particulier « allure du rythme, mouvement réglé de la phrase » (Cicéron) (DELL : 160b s.v. *currō* ; Gaffiot 2000 : 463ab s.v. *cursūs*)

cours (A. 1. ca 1100 « action de courir, déplacement » 2. a) ca 1120 « trajet d'un bateau » 3. ca 1170 « mouvement des astres » B. ca 1170 « déroulement (du temps), succession » C. 1. a) peu av. 1200 « mouvement d'une eau courante » D. 1. 1331 « études suivies » ; 1606 « enseignement » 2. 1606 « recueil de textes servant à l'enseignement d'une matière » 3. 1694 « leçon » E. 1. ca 1370 commerce « circulation de valeurs, de marchandises » 2. 1602 « taux auquel se négocient des valeurs, des marchandises » F. 1623 [1616 FEW 2, 1580b s.v. *cŭrsus* II.10] [« longue et large avenue »] TLF)

Lexème issu du protoroman */'kʊrs-u/ (REW, 2417 s.v. *cŭrsus* ; FEW 2, 1581a s.v. *cŭrsus* [I]).

La plupart des sens reprennent ceux du latin, avec influence des sens de *courir* (FEW *id.*).

Issues héréditaires (panroman) : logud. *cursu* ; roum. *curs* ; it. *corso* ; frioul. *kors* ; engad. *kuors* ; occ. *cos* ; cat. *cos* ; esp. *coso* ; port. *cosso* (REW, *id.* ; FEW *id.*)

cursus (1. 1868 poés. [« prose rythmique de la littérature byzantine et des bulles pontificales du Moyen Âge »] 2. 1900 hist. romaine *cursus honorum* ; 1968 *cursus* [(dans l'Université) « échelonnement graduel des matières enseignées et des diplômes afférents »] TLF)

Au sens utilisé en histoire littéraire ([II 3] FEW ; [1] TLF) le lexème est un emprunt au latin médiéval de même sens (FEW 2, 1581a s.v. *cŭrsus* [II 3] ; MLLM : 384a s.v. *cursus* [11])³³³ ; au sens d'« échelonnement graduel des matières enseignées et des diplômes afférents », il est une formation française, ellipse de *cursus honorum* emprunté au latin classique et désignant la suite des diverses magistratures que devaient exercer les hommes politiques romains (TLF [2])).

(Ø BW ; Ø FEW)

Emprunts savants : esp. *curso* (1256-1263) ; cat. *curs* (XIV^e s.) ; port. *curso* (XVI^e s.) (DELLR : 124b s.v. *cursus*).

³³³ Ce sens est une innovation médiévale à partir du sens de « allure du rythme, mouvement réglé de la phrase » qu'on trouve par métaphore chez Cicéron (Gaffiot *id.* [3]).

Doublet B : *corso*⁵³⁴.

Cf. aussi : *course*⁵³⁵.

(Ø).

dais / disque } */'disk-u/ ~ *discus* attesté depuis Plaute aux sens de « disque, palet » ; « plateau » ; « cadran » (emprunt au grec *δίσκος*) (DELL : 176b s.v. *discus* ; Gaffiot 2000 : 543a s.v. *discus*)

dais (1. 1165-1170 *deis* « table d'honneur dressée sur une estrade » 2. 1^{ère} moitié XIV^e s. *dois* « plafond, toit » ; 1525 spéc. *ders* « baldaquin » TLF)

Lexème issu du protoroman */'disk-u/ (REW₃ 2664 s.v. *discus* ; FEW 3, 93ab s.v. *discus* [I])⁵³⁶.

La palatalisation a pu être expliquée par une métathèse (Wallensköld 1896 : 147), mais provient plus vraisemblablement d'un alignement analogique (Zink 2006 : 234).

Le sens de « table » se retrouve dans la plupart des langues romanes (BW : 176b ; TLF). Le développement de sens menant à « baldaquin », proprement « table surmontée d'une tenture » est gallo-roman (FEW 3, 93b s.v. *discus* [I 2] ; TLF)⁵³⁷.

Issues héréditaires : logud. *aisku* ; it. *desco* ; frioul. *desk* ; occ. *desc* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

disque (1. 1555 [1556 BW : 198a ; FEW 3, 93a s.v. *discus* III] antiq. synonym. de *discobole* 2. par anal. d'aspect ou de forme a) 1680 astronomie [« surface apparente des grands astres »] b) 1680 opt. [« grandeur d'un verre de lunette astronomique »] c) 1764 bot. [« partie située entre les bords d'une feuille » ; « centre du capitule des fleurs radiées » ; « partie centrale des inflorescences en ombelle »] d) 1805 anat. *disque cartilagineux* e) 1865 chemin de fer [« signal formé d'une plaque circulaire mobile, indiquant par sa couleur ou sa position si une voie est libre ou non »] 3. 1918 acoust. par ell. de *disque de phonographe* TLF)

Emprunt au latin classique *discus* « disque, palet » (FEW 3, 93a s.v. *discus* [III] ; TLF). Le lexème semble peu usuel avant le XVII^e siècle (BW : 198a) puis connaît diverses spécialisations. Au sens de « disque de phonographe », l'anglais *disc* (attesté depuis 1888) a pu jouer un rôle (TLF).

⁵³⁴ Le lexème *corso* « avenue principale d'une ville italienne, qui sert de lieu de promenade publique et où se déroulent les fêtes » puis « promenade » ([1807 nom propre] 1839) est un emprunt à l'italien *corso* en particulier « grande avenue, promenade publique » ([1310-1312 DELI : 402b s.v. *córrere*] ; av. 1324 GDLI 3, 851 ; TLF s.v. *corso*) ; « défilé de chars en grand gala, lors d'une fête publique » (1716 GDLI 3, 850 ; DELI *id.* ; TLF s.v. *corso*) (BW : 160b s.v. *corso* ; FEW 2, 1581b s.v. *cursus* ; TLF s.v. *corso*).

⁵³⁵ Le lexème *course* (A. 1213 B. ca 1205) est la forme féminine de *cours*, peut-être influencée par l'italien *corsa* (BW : 165a s.v. *course* ; TLF s.v. *course*).

⁵³⁶ Le REW cite la forme de l'ancien français *dois* (*id.*).

⁵³⁷ L'extension de « table surmontée d'une tenture » en « plafond » est jugée probable par le TLF mais n'est pas assez documentée.

Emprunts savants : it. *disco* (1551) ; esp. *disco* (1580) ; roum. *disc* (1588) ; port. *disco* (XVI^e s.) ; cat. *disc* (s.d.) (DELLR : 147b s.v. *discus*).

(Brachet 1868 : 22 ; Michaëlis 1876 : 197 ; Menut 1922 : 140 ; Reiner 1980 : 45, 87 n.1, 88 ; 1982 : 18)⁵³⁸.

douer / doter } */'dot-a-/ ~ *dotare* attesté en latin écrit de l'époque impériale au sens de « doter de ; pourvoir de » (DELL : 179a s.v. *dō* ; Gaffiot 2000 : 563a s.v. *l dōtō* ; TLF s.v. *douer*)

douer (1. fin du XII^e s. « pourvoir d'un douaire » 2. ca 1210 « pourvoir d'un bien, d'une qualité » ; 1262 part. passé TLF).

Lexème issu du protoroman */'dot-a-/ (REW₃ 2756 s.v. *dōtāre* ; FEW 3, 148b-149a s.v. *dotare* [1]).

Issue héréditaire : it. *dotare* (REW₃ *id.* ; FEW 3, 149a s.v. *dotare*)⁵³⁹.

doter (1. 1180-1190 *doter* « pourvoir de certains avantages ; ca 1245 fig. *douter* ; à nouveau XVII^e s. ; 2. XV^e s. *dobter* « pourvoir de biens » 3. 1479 « assigner un revenu à une collectivité, à un service, à une personne » 4. 1522 *docter* « pourvoir d'une dot » TLF)

Emprunt au latin médiéval *dotare* poursuivant le sens du latin impérial (FEW 3, 148b s.v. *dotare* [2] ; TLF).

L'emprunt reste peu usité avant le XVII^e siècle, où s'opère la répartition sémantique entre *doter* et *douer* (BW : 202b).

Emprunts savants : it. *dotare* (XIII^e s.) ; esp. *dotar* (début. XIV^e s.) ; cat. *dotar* (1415) ; port. *dotar* (XVI^e s.) ; roum. *dota* (1847) (DELLR : 154b s.v. *dotare*).

(Reiner 1980 : 34, 78 ; 1982 : 64).

doyen / decan } */de'kan-u/ ~ *decanus* attesté en latin écrit tardif au sens de « chef d'un groupe de dix hommes » par suite « dignitaire (civil, militaire ou religieux) », « doyen » (DELL : 166a s.v. *decem* ; BW : 203b s.v. *doyen* ; TLF s.v. *doyen*) ainsi qu'au IV^e siècle dans un sens astrologique « génie qui préside à dix degrés du Zodiaque » au IV^e siècle (Gaffiot 2000 : 475c s.v. *dēcānus*)

⁵³⁸ L'anglais connaît des sextuplets à base latine et romane : *dais / dish / desk / disc / disco / discuss*, cf. aussi Paraschewow (2004 : 71a s.v. *Disco/Disko*) pour l'allemand.

⁵³⁹ Les issues héréditaires sont restreintes à la Galloromania et peut-être à l'Italoromania selon Wartburg, les autres idiomes romans ayant emprunté *dotare* à la langue juridique (FEW 3, 149a s.v. *dotare*).

doyen (1. 1174-1176 relig. *deien* [« personnalité importante ou exerçant une fonction particulière »] 2. ca 1349 *li doiens* « chef élu d'un corps de métiers » ; 1576 *doyens* ; 1690 *doyen* 3. 1636 ; av. 1660 fig. *doien* « celui qui est le plus âgé » ; 1680 *doien* « celui qui est le plus ancien membre d'un corps » TLF)

Lexème issu du protoroman */de'kan-u/ (REW₃ 2496 s.v. *dēcānus* ; FEW 3, 23a s.v. *decanus*), cf. TLF pour les sens de l'étymon.

Le développement phonétique (Bourciez 1967 : 109 § 95 I) suppose */e/ plutôt que */ε/ correspondant au corrélat du latin écrit *dēcānus*.

Issues héréditaires (panroman) : ancien vénit. *degan* ; frioul. *dean* ; engad. *diaun* ; occ. *degan* ; ancien gal. *degano* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁵⁴⁰.

décan (1. 1732 hist. anc. [(dans l'astronomie de l'anc. Égypte) « dieu secondaire ou astre gouvernant le tiers d'un signe du zodiaque »] ; 2. 1796 astrol. [« chacune des trois divisions d'un signe astrologique correspondant à un arc zodiacal de dix degrés »] TLF) Emprunt au latin tardif *decanus* réalisé par les historiens et les astrologues, avec des innovations sémantiques à partir du sens astrologique de l'Antiquité « étoile principale qui occupe 10 degrés d'un signe du zodiaque » (TLF ; Ø BW ; Ø FEW)⁵⁴¹.

Emprunts savants : it. *decano* (av. 1292) ; esp. *decano* (1636) ; port. *decano* (1813) ; roum. *decan* (ca 1700) (DELLR : 127a s.v. *decanus*)⁵⁴².

(Ø).

droit / direct } */de'rekt-u/ ~ *directus* attesté en latin écrit au sens « en droite ligne, direct », d'où au figuré « droit, direct, sans détour » attesté chez Cicéron (DELL : 568a s.v. *regō* ; Gaffiot 2000 : 537bc s.v. *dīrectus* ; TLF s.v. *droit*)

droit : (A. adj. 1. a) ca 1050 *dreit* « juste, vrai, exact » b) ca 1100 « juste, honnête, franc » c) 1130-1140 « qui ne s'écarte pas de la raison, de bon sens » 2. a) ca 1100 « sans courbure, sans inclinaison » b) 1155 « direct, sans détour » c) 1160-1174 « régulier, bien mis ou bien fait » TLF s.v. *droit*)⁵⁴³

Lexème issu du protoroman */de'rekt-u/ dont le corrélat du latin écrit est *dīrēctum* « droit » (REW₃ 2648 s.v. *dīrēctus* (2. *dērēctus*) ; FEW 3, 90b s.v. *directus* [I 1]).

⁵⁴⁰ L'espagnol *dean* et l'ancien portugais *deão* sont empruntés à l'ancien français (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

⁵⁴¹ Le sens astronomique n'est pas répertorié par Niermeyer (MLLM : 400ab s.v. *decanus*).

⁵⁴² Le DELLR ne mentionne le français que pour le lexème héréditaire *doyen*. Est jugé héréditaire également le catalan *degà* (*id.*).

⁵⁴³ Le TLF a réparti les sens dans deux lexèmes qui présentent à la fois des adjectifs et des substantifs : *droit* (XV^e s.) pour les sens issus du latin « opposé à la gauche » et *droit* pour les sens issus de « en droite ligne, direct ». Quant au substantif *droit* qui traduit *jus*, il est issu du substantif bas latin *directum*, attesté au VIII^e siècle (BW : 205a s.v. *droit* ; FEW 3, 90b s.v. *directus*). Le lexème *droit* du TLF présente également des sens pour l'adverbe (B « directement, sans détour » attesté vers 1050) et pour deux substantifs entrant dans des locutions (C *au droit* de attesté en 1354-1376 et D *droite* par ellipse de *droite ligne* attesté 1738).

Le lexème *droit* a connu des confusions avec *destre* avant de le supplanter (Menut 1922 : 66 ; cf. FEW *id.*). Ce dernier n'a survécu qu'à l'extrême ouest du domaine gallo-roman (BW : 204b *s.v.* *droit*).

Le sens de « droit, qui est du côté où se trouve le foie » n'est pas attesté en latin et ne se trouve qu'à partir du XV^e siècle en français (TLF *s.v.* *droit* ; FEW *id.* [XVI^e s.]).

Issues héréditaires (panroman) : logud. *derettu* ; mégl. *dirept* ; roum. *d(e)rept* ; végl. *drat* ; it. *diritto* ; frioul. *dret* ; sursilv. *drets* ; engad. *dret* ; occ. *drech* ; cat. *dret* ; esp. *derecho* ; port. *dereito*, *direito* (REW, *id.* ; FEW *id.*).

direct : ([XIII^e s. « qui va droit au but » FEW 3, 90a *s.v.* *directus* II] ; 1. 1426 adj. *de ligne direcque* « directement » ; 1563 *direct* ; 1908 *direct du gauche* 2. ca 1481 « qui est immédiat, sans intermédiaire » dr. *action directe* ; 1450 dr. féodal *en directe* (p. ell. de *seigneurie*) ; 1581 adj. « immédiat, sans intermédiaire » TLF)

Emprunt au latin médiéval *directus* « droit, sans détour » reprenant le sens du latin écrit de l'Antiquité (BW : 196a *s.v.* *direct* ; FEW 3, 90a *s.v.* *directus* II ; TLF)⁵⁴⁴.

Bien qu'attesté au XIII^e siècle, le lexème est peu usuel avant le XVI^e siècle (BW : 196a *s.v.* *direct*).

Emprunts savants : it. *diritto* (début XIII^e s.) ; *diretto* (av. 1321) ; esp. *directo* (1155) ; cat. *directe* (1450) ; port. *directo* (1873) ; roum. *direct* (ca 1812) (DELLR : 146a *s.v.* *directus*).

(Catherinot 1683 : 8 ; Brachet 1868 : 22 ; Michaëlis 1876 : 197 ; Thomsen 1890 : 20 ; Menut 1922 : 63, 66-69 ; 140 ; Reiner 1980 : 30, 44, 71, 88).

emboire / imbiber } **/im'biβ-e-/ ~ imbibere* attesté en latin écrit de l'Antiquité au sens de « boire, absorber » ; « se pénétrer de, s'imprégner de » (DELL : 70b *s.v.* *regō* ; Gaffiot 2000 : 780b *s.v.* *imbībō* ; TLF *s.v.* *emboire*)

emboire (ca 1165 trans. « imprégner », fig. « enivrer, séduire » ; 1676 pronom. peint. *s'emboire* « devenir terne lorsque le support absorbe l'huile ou l'essence » ; 1676 *embu* part. passé adj. ; 1838 subst. TLF)⁵⁴⁵

Lexème issu du protoroman **/im'biβ-e-/*⁵⁴⁶ (Ø REW, 4279 *s.v.* *imbībēre* ; BW : 218a *s.v.* *embu* ; FEW 3, 568b *s.v.* *imbībēre*).

⁵⁴⁴ Le latin médiéval présente également des formes romanisées *drectum*, *dricum* (cf. MLLM : 472b *s.v.* *drectum*).

⁵⁴⁵ Le lexème semble restreint à des usages techniques dans le domaine des Beaux Arts. On parle en sculpture d'*emboire d'huile ou de cire un moule de plâtre* au sens de « le frotter d'huile ou de cire fondue, pour empêcher la matière qu'on y coulera de s'y attacher » (TLF *s.v.* *emboire* A). Le lexique de la peinture connaît l'emploi pronominal *s'emboire* [pour un tableau] « devenir terne lorsque le support absorbe l'huile ou l'essence » (TLF *id.* B [A et B sont tirés de *Académie* 1835-1932]).

⁵⁴⁶ Cf. l'étymon protoroman **/biβ-e-/* « avaler (un liquide) » dont le français *boire* est issu et dont le corrélat du latin écrit est *bibere* (Gross 2010-2014 in DÉRom 1 **/biβ-e-/*).

Issues héréditaires : it. *imbevere* ; com. *imbüi* ; cat. *embeure* (REW₃ 4279 *id.* ; FEW *id.*)⁵⁴⁷.

imbiber (1478 part. passé « qui a pénétré dans qqch » ; 1555 inf. ; pronom. « boire beaucoup » TLF)

Emprunt au latin médiéval *imbibere* au sens du latin antique, avec adaptation de la conjugaison (FEW 4, 569a s.v. *ĩmbĩbẽre* [II 1 b α] ; TLF)⁵⁴⁸.

Emprunts savants : port. *embeber* (XVI^e s.) ; roum. *imbiba* (s.d.) (DELLR : 213a s.v. *imbibere*)⁵⁴⁹.

Cf. aussi *imboire*⁵⁵⁰.

(Brachet 1871 : 3)⁵⁵¹.

employer / impliquer } */'implik-a-/ ~ *implicare* propr. « plier dans », d'où « enlacer, enrouler, entortiller ; engager (sens physique et moral) » ; « mettre, placer » (DELL : 514b s.v. *plectō* ; Gaffiot 2000 : 790b s.v. *implīcō* ; TLF s.v. *employer*)

employer (1. ca 1100 « utiliser, mettre à, placer, user de » 2. 1370-1380 pronom. *s'employer* à « s'occuper ardemment de » 3. a) 1636 « avoir (qqn) à son service » b) 1723 *employé* subst. masc. TLF)

Lexème issu du protoroman */'implik-a-/ (REW₃ 4312 s.v. *ĩmplĩcāre* ; FEW 4, 596a s.v. *ĩmplĩcāre* [I] ; Stefenelli 1992 : 173).

Issues héréditaires : it. *impiegare* ; occ. *emplegar* ; cat. *emplegar* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁵⁵².

impliquer (1. a) 1377 *impliquer contradiction* « renfermer une incompatibilité » b) 1381 *impliquer* « être contradictoire » (att. isolée) ; de nouv. 1641 c) 1803 « comporter de façon implicite, entraîner comme conséquence » d) 1904 math. [« contenir virtuellement dans l'ordre de la possibilité logique ou entraîner l'existence dans l'ordre de l'expérience »] 2. a) fin XIV^e s. *empliquer* « embarrasser, engluier » b) 1596 « entraîner dans une situation compliquée » c) 1611 « mettre en cause, comprendre dans une accusation » TLF)

⁵⁴⁷ Le campidanien *impipiri* que cite Meyer-Lübke n'est pas accepté par Wartburg (FEW 3, 569a s.v. *ĩmbĩbẽre* n. 5).

⁵⁴⁸ Le FEW souligne l'hésitation entre *imbiber* et une forme adaptée *embiber* [II 1 b β] où a joué l'influence des participes passés *imbu* et *embu* de *imboire* et *emboire* (*id.*).

⁵⁴⁹ L'italien *imbibire* n'est pas présenté comme un emprunt savant par le DELLR (*id.*).

⁵⁵⁰ Le TLF présente également un lexème *imboire* (1572) en partie synonyme de *emboire* et qui est une réfection de ce verbe d'après *imbu* (FEW 4, 568b-569a s.v. *ĩmbĩbẽre* [II 1 a β] ; TLF s.v. *imboire*).

⁵⁵¹ Les doublets *embu* / *imbu* sont répertoriés par Reiner (1980 : 124 ; 1982 : 29).

⁵⁵² L'espagnol *emplear* et le portugais *empregar* sont des emprunts au gallo-roman ou au catalan (FEW *id.* et n. 5).

Emprunt au latin médiéval *implicare* qui a développé des sens logiques et juridiques (FEW 4, 595b s.v. *īmplicāre* [II.1.b] ; TLF ; MLLM : 673a s.v. *implicare*) à partir des sens attestés en latin écrit de l'Antiquité (OLD : 932a s.v. *implicō* [6 ; 7])⁵⁵³.

Emprunts savants : cat. *implicar* (XIV^e s.) ; esp. *implicar* (ca 1440) ; it. *implicare* (av. 1498) ; port. *implicar* (1813) ; roum. *implica* (s.d.) (DELLR : 217b s.v. *implicare*).

(Catherinot 1683 : 9 ; Brachet 1868 : 18 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 106, 110-112 ; Reiner 1980 : 38, 125 ; 1982 : 31).

entier / intègre } */in'tegr-u/ ~ *integer* attesté en latin écrit au sens « intact, entier » depuis César et au sens intellectuel et moral : « à qui l'on ne peut rien enlever ou reprocher, intègre » depuis Cicéron ; en latin écrit tardif, le sens se rapproche de celui de *totus* (DELL : 676a s.v. *tangō* ; Gaffiot 2000 : 845bc s.v. *intēgēr* ; FEW 4, 735b s.v. *īntēger* ; Stefenelli 1992 : 161)

entier ([dep. XI^e s. *entier* « dont on n'a rien retranché, qui a toutes ses parties » FEW 4, 734a s.v. *īntēger* I] **1.** ca 1130 « dans toute son étendue » **2.** ca 1135 « auquel il ne manque rien » **3.** 1172 « qui n'a subi aucune altération, pur, vrai » **4.** 1174-1176 « (d'une pers.) fidèle, loyal » [– XVI^e s. BW : 225b] ; 1606 « obstiné, qui n'admet pas le compromis » TLF)

Lexème issu du protoroman */in'tegr-u/ (REW₃ 4479 s.v. *īntēger* ; FEW 4, 735b s.v. *īntēger* [I])⁵⁵⁴.

Le lexème a connu une substitution de suffixe par analogie avec les issues de *-arius* comme *premier* (FEW 4, 736a s.v. *īntēger* n. 5 ; BW : 225b ; TLF).

Issues héréditaires : it. *interro* ; ancien lomb. *entero* ; sursilv. *entir* ; haut engad. *inter* ; occ. *entegre* ; ancien cat. *entir* [cat. *enter*] ; esp. *entero* ; ancien port. *enteiro* [port. *inteiro*] (REW₃ *id.* ; FEW 4, 735b s.v. *īntēger*)⁵⁵⁵.

intègre (**1.** [1542 *integre* « entier (au physique) » FEW 4, 735b s.v. *īntēger* II.3.b] ; 1558 « entier » **2.** 1671 *intègre* [« dont la probité est entière » FEW *id.* II.3.c] TLF)

Emprunt de la Renaissance au latin classique « qui n'a reçu aucune atteinte, entier, pur » (FEW 4, 735b s.v. *īntēger* [II 3] TLF).

Seul le sens moral a subsisté pour *intègre*, alors qu'*intégrité* peut s'appliquer au physique et au moral (BW : 342b ; FEW *id.*).

⁵⁵³ Le FEW mentionne également une forme adaptée phonétiquement *emplier* « embarrasser, engluier » qu'il donne comme hapax du XV^e siècle (FEW 4, 595b s.v. *īmplicāre* II.1.a ; cf. aussi le TLF qui donne la fin du XIV^e s. (s.v. *impliquer* [2 a]).

⁵⁵⁴ Il faut distinguer deux types à métathèse du protoroman */in'tregu/ et */in'tegru/ (FEW 4, 735b s.v. *īntēger* ; cf. *infra*).

⁵⁵⁵ L'ancien logudurien *intreu*, le roumain *întreg*, le corse *intrévu* l'ancien catalan *entregue*, l'ancien espagnol *intrego*, le galicien *entergo* et le portugais *entrégue* sont issus du type */in'tregu/ (cf. FEW *id.*).

Emprunts romans : it. *integro* (av. 1321) ; port. *íntegro* (XIII^e s.) ; esp. *íntegro* (1607) ; cat. *íntegre* (1617) (DELLR : 243b s.v. *integer*)⁵⁵⁶.

(Brachet 1868 : 22 ; Michaëlis 1876 : 196, 199 ; Menut 1922 : 145 ; Reiner 1980 : 84, 125 ; 1982 : 15).

épaule / spatule } */'spatl-a/ ~ *spatula* (≈ *spathula*) propr. « spatule » ; « spathe de palmier » n'est attesté qu'à partir du latin écrit de l'époque impériale au sens d'« épaule (d'animal) » (depuis Apicius) et d'« épaule (d'homme) », « omoplate » à partir d'Isidore (DELL : 638b-639a s.v. *spatha* [826a] ; Gaffiot 2000 : 1483b s.v. *spāthŭla*), prenant peu à peu les valeurs du latin *humerus* dans l'aire italo- et gallo-romane (FEW 12, 151a s.v. *spatula* ; Stefenelli 1992 : 177)

épaule (ca 1100 *espalles* [« partie supérieure du bras (articulation de l'humérus) se rattachant au thorax (ceinture scapulaire) »] TLF)

Lexème issu du protoroman */'spatl-a/ (REW₃ 8130 s.v. *spatŭla* ; FEW 12, 152a s.v. *spatula* [I])⁵⁵⁷.

Selon le FEW, la dérivation tardive du latin *spatha* explique le développement phonétique irrégulier de ces formes dans la Romania (FEW 12, 151b-152a s.v. *spatula*)⁵⁵⁸.

Issues héréditaires : it. *spalla* ; frioul. *spadule* ; haut engad. *spedla* ; bas engad. *spadla* ; occ. *espatla* ; cat. *espatlla* ; esp. *espalda* ; port. *espádua* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

spatule (1. déb. XIV^e s. [s]patule « instrument employé pour mélanger, étaler » 2. 1664 « oiseau échassier » TLF)⁵⁵⁹

Emprunt au latin médiéval *spatula* (≈ *spathula*) au sens propre de « spatule » du latin classique réalisé par les milieux scientifiques et médicaux (FEW 12, 151b s.v. *spatula* [II 2] ; TLF).

L'hésitation à l'initiale entre la forme *spatule* et la forme avec *e-* prosthétique *espatule* est attestée de la fin du XV^e siècle au XVIII^e siècle dans la lexicographie (DHOE : 993ab s.v. *spatule* ; TLF ; cf. FEW 12, 151b s.v. *spatula* II.2).

Emprunts savants : it. *spatola* (ca 1350) ; esp. *espátula* (1488) ; port. *espátula* (XVII^e s.) ; cat. *espàtula* (XVII^e s.) (DELLR : 395ab s.v. *spathula*, *spatula*)⁵⁶⁰.

⁵⁵⁶ Le roumain *integru* est un emprunt au français (*id.*).

⁵⁵⁷ Leumann (1937 : 470-472) a postulé un étymon **spacla* issu par métathèse de *scapula* (cf. aussi DCECH 2, 733ab s.v. *espalda*).

⁵⁵⁸ Le FEW postule une forme syncopée **espatla* plutôt qu'une simple assimilation *espatla* > *espalla* (FEW *id.* ; DCECH 2, 733ab s.v. *espalda* ; cf. aussi Ekblom 1943).

⁵⁵⁹ Une forme avec *e-* prosthétique *espatule* est attestée de la fin du XV^e siècle à 1694 et se trouve encore signalée dans Trévoux 1752 (TLF).

⁵⁶⁰ Le roumain *spatulă* est emprunté au français selon le DELLR (*id.*).

Doublet B : *espale*⁵⁶¹.

(Catherinot 1683 : 7 [*Spathule*] ; Brachet 1868 : 15 ; Michaëlis 1876 : 200 [*spathule*] ; Thomsen 1890 : 64 ; Menut 1922 : 108, 155 [*épaule / spatule / espale*] ; Reiner 1980 : 41, 47, 54, 174 [*épaule / spatule / espale*])⁵⁶².

épée / spathe } */'spat-a/ ~ *spatha* attesté en latin écrit aux sens de « battoir » ; « spatule » ; « spathe (du palmier) » ; « sorte de palmier » et plus spécifiquement au sens d'« épée longue, sorte de latte » depuis Tacite (DELL : 638b s.v. *spatha* ; Gaffiot 2000 : 1483a s.v. *spātha*)⁵⁶³, le lexème prenant en latin tardif les valeurs de *ensis* ou *gladius* (Stefenelli 1992 : 177 n. 208).

épée (ca 880 *spede* [« arme blanche composée d'une lame affilée et d'une poignée » FEW 12, 140a s.v. *spatha* I] TLF)

Lexème issu du protoroman */'spat-a/ (REW₃ 8128 s.v. *spatha* ; FEW 12, 143b s.v. *spatha* [I]).

Le développement phonétique est régulier, avec prosthèse vocalique à l'initiale (Zink 2006 : 67-68).

Issues héréditaires (panroman) : logud. *ispáda* ; campid. *spáda* ; roum. *spatǎ* ; végl. *sputa* ; frioul. *spade* ; engad. *speda* ; occ. *espaza* ; cat. *espasa* ; esp. *espada* ; port. *espada* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁵⁶⁴.

spathe ([1360 *espate* « sorte de cuiller à long manche ; spatule en fer, servant à tourner les aliments pendant leur cuisson » FEW 12, 143b s.v. *spatha* II.3] ; **1.** 1555 subst. fém. « sorte d'instrument permettant au médecin de remettre un os en place » (hapax) **2.** [1555 *spathe* « arme antique des Gaulois FEW *id.*] ; 1803 subst. masc. « espèce de sabre des Gaulois » **3.** 1765 bot. [« grande bractée qui entoure l'inflorescence (spadice) des Aracées, des Palmiers »] TLF)

(≈ *spatha* pour [2] TLF)

Emprunt au latin médiéval continuant le sens propre du latin classique, puis à la Renaissance au sens « sorte d'épée à lame large » par les historiens (FEW 12, 143b s.v. *spatha* ; TLF)⁵⁶⁵.

Emprunts savants : (Ø DELLR).

⁵⁶¹ Le terme de marine *espale* « plate-forme comprise entre la poupe et le banc de rameurs qui en est le plus proche, sur une galère ou une embarcation à rames » (1622) emprunté à l'italien *spalla* est également lemmatisé par le TLF, qui le juge tombé en désuétude (TLF s.v. *espale* ; cf. aussi FEW 12, 151a s.v. *spatula* II.1.a).

⁵⁶² Corominas signale les doublets *espalda* / *espátula* en espagnol (DCECH 2, 733ab s.v. *espalda*).

⁵⁶³ Gaffiot lemmatise séparément *spatha* « spathe [du palmier] (Gaffiot 2000 : 1483a s.v. *spātha* [4]) et *spathe* « spathe du palmier » (*id.* 1483b s.v. *spāthē*) qui se sont confondues à basse époque avec la fusion des 1^{re} et 5^e déclinaisons.

⁵⁶⁴ L'italien *spada* est un emprunt à un dialecte de l'Italo-Romania septentrionale (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

⁵⁶⁵ Le FEW recense différentes emprunts au latin différemment adaptés : *espate* au XIV^e siècle à *spathe* « sabre des Gaulois » (1555) et *spatha* « scalpel » ou « gaine qui dans certaines plantes, enveloppe les parties de la fructification » (FEW 12, 143b s.v. *spatha* II.3).

Doublet B : *espade*⁵⁶⁶.

(Brachet 1868 : 23 ; 1871 : 2 [*épée* / *espade* / *spathe*] ; Menut 1922 : 155 [*épée* / *espade* / *spathe*])⁵⁶⁷.

épi / spic < */'spik-u/ ~ *spicum* attesté en latin écrit de l'Antiquité au sens d'« épi » chez Cicéron et Varron, moins usuel que la forme féminine (*spica*) et masculine (*spicus*) (DELL : 642a s.v. *spīca* ; BW : 228a s.v. *épi* ; Gaffiot 2000 : 1488b s.v. *spīcum*)⁵⁶⁸

épi (1. ca 1170 « partie terminale de la tige des plantes graminées renfermant un grain » 2. 1451 « ornement pointu qui termine le toit d'un clocher » 3. 1701 « inflorescence dans laquelle les fleurs sont disposées le long d'un axe allongé » TLF) Lexème issu du protoroman */'spik-u/ (REW₃ 8148 s.v. *spīcum* ; FEW 12, 174b s.v. *spīca* [I.1.a.β]).

Issues héréditaires : roum. *spic* ; it. *spigo* ; piém. *spi*, *aspi* ; frioul. *spi* ; occ. *espic* ; cat. *espic* (REW₃ *id.* ; FEW 12, 174b-175a s.v. *spīca*)⁵⁶⁹.

spic (XIII^e s. [« nom vulgaire de la grande lavande »] TLF)

Emprunt au latin médiéval *spicum* « épi » désignant une herbe odoriférante au Moyen Âge (TLF)⁵⁷⁰.

Emprunts savants : (Ø DELLR).

Doublet B : *aspic*⁵⁷¹.

⁵⁶⁶ Le lexème *espade*, emprunt à l'italien *spada* que référence Brachet (1868 : 23) n'est pas lemmatisé par le TLF. Il est attesté chez Rabelais au sens d'« épée » et au XVIII^e siècle au sens de « latte de bois pour battre le chanvre » (FEW 12, 142b s.v. *spatha* II.1.a).

⁵⁶⁷ Michaëlis ne recense que le couple *épée* / *espade* (1876 : 200).

⁵⁶⁸ Les deux lexies *spicum* (neutre) et *spica* (féminin) cohabitent en latin depuis le 1^{er} siècle av. J.-C. (FEW 12, 174b s.v. *spīca*).

⁵⁶⁹ La Romania connaît également des issues à partir de la forme féminine du protoroman */'spik-a/ (REW, 8145 s.v. *spīca* ; FEW 12, 174b s.v. *spīca*). Schématiquement, le nord du domaine gallo-roman présente plutôt des formes issues du masculin (ancien neutre) alors qu'au sud se trouvent des formes issues du féminin. La vitalité du masculin rayonnait sur une aire bien plus importante en occitan médiéval. Le masculin a également survécu en roumain, frioulan et piémontais (FEW 12, 174b-175a s.v. *spīca* ; cf. aussi *aspic*).

⁵⁷⁰ Le FEW signale des formes *spicque* (1549), *spique* (1611) qui remontent plutôt au féminin */'spik-a/ (FEW 12, 174b s.v. *spīca* II.1.b).

⁵⁷¹ Le lexème *aspic* « nom vulgaire de la grande lavande ou lavande mâle (*Lavandula spica* [auj. *Lavandula latifolia*]) de la famille des labiées » (XI^e s. TLF) est selon le TLF un emprunt à l'ancien provençal *espic* « épi » attesté (plus tardivement) au sens d'« épi » au XII^e s. et au sens de « lavande » au XIII^e s. (REW, 8148 s.v. *spīcum* ; FEW 12, 174b s.v. *spīca* I.2.a.β ; TLF s.v. *aspic*). Le *a-* initial peut s'expliquer par un rapprochement avec *aspic* « vipère » (< *aspis*) par étymologie populaire (FEW 12, 175a s.v. *spīca* [I.2.a.β] mais une fausse coupe du nom savant *Lavandula spica* dans la médecine populaire a pu jouer un rôle (TLF s.v. *aspic*)).

Cf. aussi : *spica*⁵⁷².

(Reiner 1980 [*épi* / *spic*]).

épice / espèce } */'speki-a/ ~ *species* attesté en latin écrit de l'Antiquité au sens de « vue, regard » ; « aspect, apparence » ; d'où « espèce, subdivision du genre » dans la langue philosophique avec des développements particuliers en théologie (BW : 234b s.v. *espèce*) et tardivement dans le domaine du commerce « marchandises » (classées par espèces ou par sortes) en particulier « épices, drogues » (Macron) (DELL : 640a s.v. *speciō* ; Gaffiot 2000 : 1484abc s.v. *spēcies* ; Stefenelli 1992 : 49)

épice (1. ca 1140 *espices* plur. « substances aromatiques » 2. 1245 « friandises sucrées servies après le repas » 3. av. 1454 « présent fait au juge d'un procès » TLF)

Lexème héréditaire issu du protoroman */'speki-a/ (REW₃ 8131 s.v. *spēcies* ; BW : 228b ; FEW 12, 156b s.v. *species* [I])⁵⁷³ avec le changement de déclinaison habituel pour les lexèmes de cette classe (V > I) (Gaeng 1984 : 98).

La réduction de la diphtongue est problématique (forme **espiece* attendue) (Fouché 1966-1969 : 2 : 419 ; FEW *id.*). Les signifiants des deux doublets sont peu différenciés et l'on trouve fréquemment *espèce* pour *épice* en ancien français (Thomsen 1890 : 18)⁵⁷⁴.

Issues héréditaires restreintes à la Galloromania (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

espèce (1. A. o. XII^e s. « signe, révélation » [hapax] I. A. 1. dep. 1268 philosophie « image extérieure des objets affectant les sens et y produisant le phénomène de la perception » I. B. 1545 théol « apparence(s) du pain et du vin après la transsubstantiation » II. A. 1734 « ensemble des êtres vivants, des corps, des substances, des figures ou formes géométriques ayant des propriétés semblables » II. C. ca 1275 « genre humain » II. D. 4^e quart XIII^e s. « sorte, catégorie » TLF-Étym s.v. *espèce*)

Emprunt au latin médiéval *species* dans des sens théologiques et philosophiques généralement attestés en latin chrétien de l'Antiquité (FEW 12, 156b s.v. *species* [II] ; TLF-Étym)⁵⁷⁵.

⁵⁷² Le lexème *spica* « bandage croisé (à la manière d'un épi) et placé à la racine d'un membre, d'un doigt » (1555) est un emprunt au latin *spica* « pointe, épi » (FEW 12, 174b s.v. *spīca* II.2 ; TLF s.v. *spica* ; cf. REW₃ 8145 s.v. *spīca*).

⁵⁷³ Le TLF, à la suite du BW, le présente comme un emprunt au latin tardif *species* « denrée ; épice ; drogue » (BW : 228b ; TLF ; cf. aussi Darmesteter 1950 : 58). Le lexème *épice* est demi-savant, mais il est difficile de déterminer s'il est du type I (héréditaire en contact avec le latin) ou du type II (emprunt à haute époque). La Chaussée (1988 : 60-62) présente les deux possibilités. Le manque d'attestations romanes pourrait plaider en faveur d'un emprunt. Cf. aussi Bourciez (1967 : 69 § 50) ; Reinheimer-Rîpeanu (1992 : 2).

⁵⁷⁴ Pour l'introduction de l'accent aigu en remplacement du s muet, cf. DHOF : 1127-1128 § 46.

⁵⁷⁵ Le FEW comme le TLF-Étym mentionnent différents emprunts et calques à partir des sens latins. Le FEW distingue l'afr. *especie* (fin XII^e siècle) « toute substance aromatique d'une saveur forte qui relève le goût des aliments et des drogues » au sens proche de celui d'*épice* mais dont la terminaison latine marque un emprunt (FEW 12, 156a 157a s.v. *species* [II.2]). Il recense également *species* (1817) « nom des ouvrages d'histoire naturelle où

Emprunts savants : it. *spezie* (1287) ; *specie* (av. 1292) ; esp. *especia* (ca 1250) / *especie* (1438) ; cat. *espècie* (XIV^e s.) ; port. *espécie* (XIV^e s.) ; roum. *specie* (s.d.) / *speță* (1752) (DELLR : 395b s.v. *species*).

(Catherinot 1683 : 7 [*Espèces / Espices*] ; Brachet 1868 : 23 ; Michaëlis 1876 : 201 ; Menut 1922 : 73, 79-81 ; Reiner 1980 : 55, 85)⁵⁷⁶.

épreindre / exprimer } */es'prem-e-/ ~ *exprimere* attesté en latin écrit au sens de « faire sortir en pressant, exprimer », d'où « modeler », et par suite « représenter, exprimer, prononcer » (DELL : 534a s.v. *premō* ; Gaffiot 2000 : 639bc s.v. *exprīmō*)

épreindre (1. fin XII^e s. *espriemere par parole* 2. ca 1275 « presser pour faire sortir le jus » TLF)

Lexème issu du protoroman */es'prem-e-/ (REW₃ 3057 s.v. *exprīmēre* ; FEW 3, 314a s.v. *exprīmere* [1]).

Le TLF signale le lexème comme « vieux, rare » dans ses sens concrets de « presser entre les doigts pour en faire sortir le jus ou le suc », puis « faire sortir par pression » ainsi qu'au figuré « tourmenter, assaillir de toutes parts » (TLF).

Issues héréditaires : macédonroum. *sprimare* ; roum. *screme* ; it. *sprimere* ; occ. *esprémer* ; cat. *esprémer* ; port. *espremer* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

exprimer (I. 1595 « faire sortir » II. a) 2^e moitié XIV^e s. « manifester par le langage » b) 1645 *exprimer de l'audace* c) 1676 « décrire quelqu'un » TLF)

Emprunt au latin médiéval *exprimere* dans des sens continuant ceux du latin classique (FEW 3, 314a s.v. *exprīmere* [2] ; MLLM : 523b s.v. *exprimere*) avec adaptation morphologique de la conjugaison en français (TLF).

Emprunts savants : it. *esprimere* (fin XIII^e s.) ; cat. *exprimir* (1398) ; *esprémer* (XIV^e s.) ; port. *exprimir* (XV^e s.) ; roum. *exprima* (DELLR : 175a s.v. *exprimere*)⁵⁷⁷.

(Catherinot 1683 : 10 ; Brachet 1868 : 14 ; Michaëlis 1876 : 197 ; Reiner 1980 : 124).

essaïm / examen } */ek'samin-e-/ ~ *examen* attesté en latin écrit de l'Antiquité dans deux sens principaux 1. « essaïm d'abeilles » (Cicéron) puis « troupe, bande, nuée (d'oiseaux, de

l'on décrit les caractères des espèces » emprunt moderne des milieux scientifiques qui n'est pas lemmatisé par le TLF (FEW 12, 156b s.v. *species* II.3)

⁵⁷⁶ Wölfflin (1900 : 540) fait remonter l'origine de ces doublets au conflit entre Sabins et Romains (Menut 1922 : 79-81).

⁵⁷⁷ Selon le FEW l'espagnol *exprimir* est un emprunt savant au contraire du DELLR qui le juge héréditaire. En revanche, le REW₃ et le FEW considèrent comme héréditaire le catalan *esprémer* alors que le DELLR y voit un latinisme. Le roumain *exprima* peut être un emprunt au français.

sauterelles, etc.) » 2. « aiguille, languette sur le fléau de la balance » (Virgile) attesté aussi au figuré « action de peser, examen, contrôle » (DELL : 204b-205a s.v. *exāmen* ; Gaffiot 2000 : 619c s.v. *exāmēn* ; FEW 3, 258a s.v. *examen*)³⁷⁸

essaim (ca 1175 *essain* [apiculture « groupe d'abeilles qui quittent la ruche mère lorsque celle-ci est surpeuplée pour aller s'établir ailleurs et former une colonie nouvelle » ; p. ext. « colonie d'insectes qui vivent en commun et travaillent collectivement »] TLF)

Lexème issu du protoroman */ek'samin-e-/ (REW, 2936 s.v. *exāmen* ; FEW 3, 258a s.v. *examen* [1])³⁷⁹.

La graphie traduit la restauration, rare en français, du -m final (Nyrop 1899-1930 : 1 : 265 § 325 ; DHOF : 438b s.v. *essaim*).

Gilliéron (1918 : 43) a pu expliquer l'évolution sémantique du lexème par l'étymologie populaire.

Issues héréditaires : it. *sciame* ; corse *insamina* ; engad. *sem*, *som* ; occ. *eisam* ; cat. *eixam* ; esp. *enjambre*, *ansambre* ; port. *enxame* (REW, *id.* ; FEW *id.*).

examen (1337-1339 *derain examen* « jugement dernier » ; 1372 « action d'examiner, d'étudier minutieusement » ; 1485 « épreuve à laquelle est soumis un candidat » TLF)

Emprunt au latin médiéval *examen* dans des sens proches des sens figurés attestés dans l'Antiquité (FEW 3, 258a s.v. *examen* [2] ; TLF)³⁸⁰.

Emprunts savants : it. *esame* ([av. 1306] repris XVII^e s.) ; cat. *examen* (1419) ; esp. *examen* (1438) ; port. *exame* (XV^e s.) ; roum. *examen* (1766) (DELLR : 168a s.v. *examen*).

(Catherinot 1683 : 8 [*Examen, Essay, Essein*] ; Brachet 1868 : 14 ; Michaëlis 1876 : 197 ; Menut 1922 : 105, 141 ; Reiner 1980 : 12, 30, 45, 53, 81).

étroit / strict } */'strikt-u/ ~ *strictus* attesté en latin écrit de l'Antiquité au sens de « serré, étroit » et en rhétorique notamment au sens de « bref, concis » ; « strict » ; en latin tardif le lexème tend à prendre les valeurs de *angustus* (DELL : 657a s.v. *stringō* ; Gaffiot 2000 : 1505b s.v. *strictus* ; FEW 12, 301a s.v. *strictus* ; Stefenelli 1992 : 175-176)

³⁷⁸ Au contraire de Gaffiot, Ernout et Meillet lemmatisent séparément les lexèmes aux deux sens. Il est cependant précisé : « Les deux *exāmen* sont étymologiquement un seul et même mot, qui se rattache à *exigō* et provient de **ex-ag-s-men* [...]. La diversité de sens, qui s'explique par la diversité de sens de *exigō*, a eu pour effet de les séparer l'un de l'autre dans le sentiment linguistique des Latins » (DELL *id.*).

³⁷⁹ Les issues du gallo-roman, du rhéto-roman et de l'ibéro-roman invitent à reconstruire un type protoroman */ek'samine/ plutôt que le type général */ek'samen/ (cf. FEW *id.*).

³⁸⁰ La première attestation au sens de « jugement dernier » est un emprunt au latin médiéval, mais le terme est déjà attesté chez Lactance, et plus généralement au sens de « jugement » en latin chrétien (Gaffiot 2000 : 619c s.v. *exāmēn*).

étroit (ca 1100 *es treiz* « en rangs serrés » ; 1155 *estreite* « qui a peu de largeur » ; ca 1165 « privé, intime » ; ca 1205 *a l'estroit* « dans un espace trop réduit » ; fin XIII^e s. *estroit et dur covine* « qui manque de générosité » TLF)

Lexème issu du protoroman */'strikt-u/ (REW, 8305 s.v. *strictus* ; FEW 12, 301a s.v. *strictus* [I]).

Issues héréditaires (panroman) : logud. *istrintu* ; roum. *strîmt* ; it. *stretto* ; piém. *streit* ; corse *stridu* ; frioul. *stret* ; engad. *stret* ; sursilv. *stretg* ; lad. *strent* ; occ. *estret* ; cat. *estret* ; esp. *estrecho* ; port. *estreito* (REW, *id.* ; FEW *id.*).

strict ([1503 *strictement* BW : 610a] **a**) 1752 *prendre (des paroles) dans un sens strict et rigoureux* **b**) 1762 [de personnes] **c**) 1768 *obéissance stricte* **d**) 1787 *au strict nécessaire* TLF)

Emprunt au latin classique *strictus* dans le sens antique de « concis, laconique ; rigoureux, sévère » (FEW 12, 301a s.v. *strictus* [II 1] ; TLF).

Emprunts savants : esp. *estricto* (1692) ; cat. *estricte* (1917) ; port. *estrito* (s.d.) ; roum. *strict* (s.d.) (DELLR : 400b s.v. *strictus*).

Doublet B : *strette*⁵⁸¹.

(Brachet 1868 : 23 ; Luce 1863 : 48 ; Michaëlis 1876 : 201 ; Menut 1922 : 156 [*étroit / stricte / strette*] ; Reiner 1980 : 55, 88 ; 1982 : 34).

façon / faction } */ʔak'tion-e/ ~ *factio* « manière de faire, façon (rare) » ; « position » ; conspiration » (DELL : 211a s.v. *faciō* ; FEW 3, 360b s.v. *factio* ; Gaffiot 2000 : 655b s.v. *factiō*)⁵⁸²

façon (1. 1121-1134 « apparence, manière d'être extérieure » 2. 1260 « acte, action » 3. 1276 « manière » 4. 1377 « action de donner une forme à qqch. » TLF)

Lexème issu du protoroman */ʔak'tion-e/ (REW, 3133 s.v. *factio*, -ōne ; FEW 3, 360b s.v. *factio* [I]). Au sens d'« action de donner une forme à qqch. », le lexème est un déverbal de *façonner* (TLF). Le lexème connaît des spécialisations techniques (marine, agriculture, cf. aussi Menut (1922 : 91).

Issues héréditaires : ancien it. *fazzone* ; occ. *fasó* ; ancien cat. *faysó* ; port. *feição* (?) (REW, *id.* ; FEW *id.*).

faction (1. ca 1355 *faccion* « parti séditieux dans un état, une société » 2. 1616 *faction* « fonction d'un soldat armé qui surveille les abords d'un poste » TLF).

⁵⁸¹ Le lexème *strette* « partie d'une fugue précédant la conclusion » (1831) est un emprunt à l'italien *stretta* féminin substantivé de l'adjectif *stretto* « étroit » issu du latin *strictus* et attesté comme terme de musique depuis 1821. Le français a également emprunté le masculin *stretto* (1765) (FEW 11, 301a s.v. *strictus* [4 a β ; b β] ; TLF s.v. *strette*).

⁵⁸² Le lexème *factiō* reflète les deux sens de *facere* « faire » et « placer » (DELL : 211a).

Emprunt au latin médiéval *factio* au sens du latin classique « groupe de personnes unies pour une action politique violente » (FEW *id.* [II 1] ; TLF ; cf. Menut 1922 : 92-93). Au sens de « fonction d'un soldat qui est chargé de veiller à la sûreté d'un poste etc., devant lequel il se tient armé » attesté au XVII^e siècle, il s'agit d'une innovation sémantique qui a pu être attribuée à l'italien (FEW *id.* [II 2])⁵⁸³.

Emprunts savants : esp. *facció*n (ca 1300) ; cat. *facció* (1392) ; it. *fazione* (déb. XIV^e s.) ; port. *facção* (XVI^e s.) ; roum. *facțiune* (1703) (DELLR : 180a *s.v.* *factio*).

Doublet B : *fashion*⁵⁸⁴.

(Brachet 1868 : 20 ; Michaëlis 1876 : 198 ; Franz 1890 : 15 ; Menut 1922 : 86, 90-93, 142 ; Reiner 1980 : 52, 85).

fait / factum } */' ϕ akt-u/ ~ *factum* « fait, action, travail » et « condition factuelle » dans le langage juridique (part. passé neutre substantivé de *facere* « faire ») (DELL : 211b *s.v.* *faciō* ; Gaffiot 2000 : 655c *s.v.* *factum*).

fait (A. 1. ca 1160 « ce qui est arrivé, action » 2. ca 1170 « action mémorable, exploit, prouesse » 3. 1^{er} tiers XIII^e s. « manière d'agir propre à qqn » 4. 1283 terme de dr. B. 1. ca 1160 « ce qui existe réellement, réalité » 2. 1268 « sujet particulier dont il est question, événement » TLF)⁵⁸⁵

Lexème issu du protoroman */' ϕ akt-u/ (REW₃ 3135 *s.v.* *factum* ; FEW 3, 362a *s.v.* *factum* [1]).

Issues héréditaires (interroman) : logud. *fattu* ; it. *fatto* ; roum. *fapt* ; frioul. *fat* ; engad. *fet* ; occ. *fach* ; cat. *fet* ; esp. *hecho* ; port. *feito* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

factum (1. 1532 « mémoire d'un procès » 2. 1601 « écrit polémique » TLF)

Emprunt de la Renaissance au latin *factum* dans un sens juridique issu du latin médiéval (FEW 3, 362a *s.v.* *factum* [2] ; TLF ; MLLM : 530a *s.v.* *factum*).

La prononciation française du latinisme (du type *dicton* pour *dictum*) est attestée par la graphie *facton* chez Féraud en 1768 (TLF).

Emprunts savants : (Ø DELLR).

(Brachet 1868 : 14 ; Michaëlis 1876 : 198 ; Reiner 1980 : 44, 54, 88,)

⁵⁸³ Le FEW juge peu probable un emprunt à l'italien *fazione* attesté depuis la fin XV^e-début XVI^e siècle au sens de « service, tour de garde » (Wind 1928 : 82 ; TLF) mais ne donne pas d'explication alternative sinon un possible développement à partir du sens d'« action militaire » attesté au XVI^e siècle (FEW *id.* [II 2] et n. 10). On notera encore le sémantisme archaïque conservé dans la langue juridique (*faction de testament*).

⁵⁸⁴ Le lexème *fashion* « mode, bon ton dans le grand monde » (1698 (hapax) ; 1819 dans un contexte anglais ; 1830) référencé comme féminin est un emprunt à l'anglais *fashion*, attesté depuis ca 1300, cette dernière lexie étant un cheval de retour emprunté au français *façon* (TLF *s.v.* *fashion* ; AND₃ *s.v.* *façon*).

⁵⁸⁵ Le participe passé et adjectif *fait* est également lemmatisé par le TLF mais ne donne pas lieu à une numérotation des lemmes (TLF *s.v.* *fait, faite*).

fêler / flageller } * /'ϕlagell-a- / ~ *flagellare* attesté en latin écrit au sens de « fouetter, flageller » attesté depuis Ovide (DELL : 238b s.v. *flagrum* ; Gaffiot 2000 : 678a s.v. *flăgellō*)

fêler (XIII^e s. *faelé* « lézardé » ; de nouv. 1483 *feller* « fendre un objet cassant sans que les parties se disjoignent » TLF)

Lexème issu du protoroman * /'ϕlagell-a- / (REW₃ 3346 s.v. *flagëllāre* ; FEW 3, 595b s.v. *flagellare* [I])⁵⁸⁶.

Le premier -l- est tombé par dissimilation dans les langues d'oïl (BW : 257b ; TLF).

Issues héréditaires : ancien lomb. *fraxelar*, *franzelar* ; occ. *flagelar* (Ø REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁵⁸⁷.

flageller (fin X^e s. *flagellar* [« battre de coups de fouet, de verges » FEW 3, 595a s.v. *flagellare* II.1] ; ca 1350 *flageller* ; 1598 part. prés. subst. *frères flagellans* « membres de confréries où l'on se livrait à la flagellation » ; 1910 part. passé subst. *flagellés* biologie TLF)

Emprunt au latin médiéval *flagellare* au sens du latin classique (FEW 3, 595b s.v. *flagellare* [II])⁵⁸⁸.

Emprunts savants : it. *flagellare* (av. 1294) ; cat. *flagel-lar* (XIII^e s.) ; esp. *flagelar* (1382) ; port. *flagelar* (XVI^e s.) ; roum. *flagela* (DELLR : 186b s.v. *flagellare*).

(Brachet 1868 : 17-18 n. 4 ; Michaëlis 1876 : 197 ; Reiner 1980 : 39).

felle / fistule } * /'ϕistul-a- / ~ *fistula* « conduit, tuyau, canal » ; puis « chalumeau, flûte » et « fistule » dans la langue médicale à côté d'autres acceptions techniques « alène de cordonnier ; roseau à écrire ; espèce de moulin à main » (DELL : 238a s.v. *fistula* ; Gaffiot 2000 : 677b s.v. *fistŭla*)

felle ([XII^e s. *festre*, *frete* « ulcère » FEW 3, 582b s.v. *fistŭla* I.1.a] ; [1721 *fèle* « sarbacane de fer à l'aide de laquelle l'ouvrier verrier tire la matière du creuset et la souffle » FEW 3, 583a s.v. *fistŭla* I.2.a] 1723 *felle* ou *fesle* [verrerie, vx. « tube de fer servant à prendre le verre en fusion et à le souffler »] TLF)

(≈ *fèle*, *fesle*)

⁵⁸⁶ Le REW, ne présente que l'ancien français *faelé* (*id.*).

⁵⁸⁷ Le protoroman a survécu dans le domaine gallo-roman et dans le nord de l'Italo-Romania. Le FEW juge possible que l'italien *sfragellare* soit héréditaire (*id.*).

⁵⁸⁸ Ces doublets présentent le cas rare d'une attestation de x, précédant celle de x, de plusieurs siècles, mais le dérivé *faieleure* (*fêlure*) atteste indirectement de la présence du verbe (BW : 257b s.v. *fêler*).

Lexème issu du protoroman */*ϕistul-a/* (REW₃ 3332 s.v. *ǃstũla* ; FEW 3, 584a s.v. *ǃstũla* [I]). Le caractère héréditaire du lexème ne fait aucun doute, malgré des attestations tardives (FEW *id.*)⁵⁸⁹.

La forme populaire est encore usitée dans la langue technique de la verrerie sous diverses variantes (BW : 264a s.v. *fistule*).

Issues héréditaires : logud. *friřu* ; occ. *flestel* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

fistule ([XIII^e s. *contra la fistula*] ; 1314 pathol. [« canal étroit d'origine congénitale ou accidentelle (traumatique, pathologique ou chirurgicale) donnant passage de façon continue à un produit physiologique (urine, matière fécale, bile, etc.) ou purulent qui s'écoule à la surface du corps (*fistule externe*) ou dans une cavité interne (*fistule interne*)] TLF)

Emprunt au latin médiéval *fistula* « fistule » par les milieux médicaux dans un sens déjà attesté en latin écrit de l'Antiquité chez Caton et Celse (FEW 3, 584a s.v. *ǃstũla* [III 1] ; Ø MLLM)⁵⁹⁰.

Emprunts savants : it. *fistola* (av. 1313) ; cat. *fistula* (1388) ; port. *fistula* (XIV^e s.) ; esp. *fistula*, *fistola* (1492) ; roum. *fistulă* (ca 1743) (DELLR : 186a s.v. *fistula*)⁵⁹¹.

(Brachet 1868 : 14 [n. 2 de 13] [*fesle* / *fistule*] ; 1871 : 3 [*fistre** / *fistule*])⁵⁹².

fléau / flagelle } */*ϕla'gell-u/* ~ *flagellum* attesté en latin écrit au sens de « fouet » puis de « toute espèce d'objet semblable au fouet » ; en latin chrétien « punition » et spéc. « punition de Dieu » puis « peine » ; en latin tardif (saint Jérôme, IV^e s.) attesté au sens de « fléau, instrument pour battre les céréales » (DELL : 238b s.v. *flagrum* ; Gaffiot 2000 : 678a s.v. *flăgellum* ; TLF s.v. *fléau*)

fléau (I. 1. 2^e moitié X^e s. « peine » 2. ca 1160 « arme du Moyen Âge » 3. 1178 « instrument qui sert à battre les céréales » II. 1549 *fleau* « levier de la balance » TLF)

Lexème issu du protoroman */*ϕla'gell-u/* (REW₃ 3347 s.v. *flagellum* ; FEW 3, 597a s.v. *flagellum* [1])⁵⁹³.

Issues héréditaires : vég. *frazial* ; sursilv. *flugí*, *fligí* ; occ. *flagel* ; cat. *flagell* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

⁵⁸⁹ Les premières attestations du lexème (XII^e siècle) au sens d'« ulcère » n'ont pas dépassé le XIV^e siècle (FEW 3, 582b s.v. *ǃstũla* I.1.a). L'ancien français *frestelle* proposé par le REW est plutôt issu de *ǃstella* (FEW 3, 582b s.v. *ǃstella* [I 1]).

⁵⁹⁰ Le FEW recense un autre emprunt savant attesté seulement chez Oresme au sens de « flûte, chalumeau » (déjà antique) mais qui n'a pas prospéré (*id.*).

⁵⁹¹ L'italien *fistola* est jugé héréditaire par le DELI (590c s.v. *fistola*) ; le roumain *fistulă* peut aussi être un emprunt au français ou au grec moderne (DELLR *id.*).

⁵⁹² Catherinot indique des doublets à partir du latin *fistula* mais une tache sur le seul manuscrit disponible empêche la lecture du lexème héréditaire : « flu[...] » (peut-être *flûte*). Michaëlis ne recense des doublets que pour l'espagnol : *ǃstola* / *ǃstula* (1876 : 288).

⁵⁹³ L'Appendix Probi note une dissimilation : *fragellum* (DELL : 238b ; FEW 3, 597b s.v. *flagellum*).

flagelle (1873 *flagellum* ; 1910 *flagelle* [« filament protoplasmique long et mobile, en forme de fouet, situé à la surface de la cellule (chez certains protistes, dans le spermatozoïde, dans certaines cellules épithéliales des métazoaires) »] TLF)

Emprunt au latin classique *flagellum* avec innovation sémantique par analogie de forme (TLF ; (Ø BW ; Ø FEW)⁵⁹⁴ (cf. 4.2.2.4).

Emprunts savants : port. *flagelo* (1218) ; it. *flagello* (av. 1294) ; cat. *flagell* (XIII^e s.) / *flagel* (s.d.) ; esp. *flagelo* (1444) ; roum. *flagel* (s.d.) (DELLR : 186b s.v. *flagellum*)⁵⁹⁵.

(Catherinot 1683 : 7 ; Brachet 1868 : 18 ; Michaëlis 1876 : 197 ; Menut 1922 : 142).

foire / férie } * /'φeri-a/ ~ *feria* attesté en latin chrétien au sens de « jour de la semaine » ; au pluriel « jours consacrés au repos, fêtes, fêtes » (DELL : 226b s.v. *fēriae* ; Gaffiot 2000 : 666c s.v. *fēria* ; s.v. *fēriae*) dont le singulier a pris en latin tardif et populaire le sens de « marché, foire »⁵⁹⁶

foire (ca 1160 [« manifestation commerciale ou attractive se tenant dans une ville, un bourg ou un village à une ou des époque(s) et en un lieu généralement fixes »] TLF s.v. *foire*)⁵⁹⁷

Lexème issu du protoroman * /'φeri-a/ (REW₃ 3250 s.v. *fēria* ; FEW 3, 464a s.v. *feria* [I]).

Le sens de « fête religieuse » se trouve dans les Gloses de Reichenau (FEW 3, 464b s.v. *feria* n. 11). Le sens de « marché, foire » peut s'expliquer par l'usage ancien de faire des foires en même temps que des fêtes religieuses (BW : 268b ; TLF s.v. *foire*)⁵⁹⁸.

Issues héréditaires : logud. *fiera* ; it. *fiera* ; frioul. *fiera* ; haut engad. *faira* ; occ. *feira* ; cat. *fira* ; port. *feira* (REW₃ *id.* ; FEW 3, 464a s.v. *feria*)⁵⁹⁹.

férie (1. ca 1119 *ferie* [*feries* FEW 3, 463b s.v. *feria* II.1] « jour de la semaine » 2. ca 1212 *foiries* « jour de fête chômé » TLF)

⁵⁹⁴ Il est possible que l'emprunt ait été fait à l'allemand, le terme y étant attesté déjà en 1868 (TLF).

⁵⁹⁵ L'italien *flagello* est jugé héréditaire par le DELL (591c s.v. *flagello*).

⁵⁹⁶ Le singulier est très rare et tardif (V^e siècle), seul le pluriel étant connu des textes classiques. Le singulier se trouve dans la langue de l'Église où il s'applique aux différents jours de la semaine (*prima feria*, *secunda feria*, etc. ; cf. l'usage en portugais) pour éliminer les noms païens (DELL *id.* ; Gaffiot 2000 *id.* ; FEW 3, 464ab s.v. *feria* n.10).

⁵⁹⁷ Le TLF répertorie un autre lexème *foire* « diarrhée » (ca 1165) d'étymologie différente (< *foria* « diarrhée » FEW 3, 713a s.v. *foria*).

⁵⁹⁸ Le latin médiéval connaît également *feria* au sens de « foire » (VIII-IX^e s. MLLM : 548a s.v. *feria*).

⁵⁹⁹ L'ancien portugais *feira* que recense le REW. est un emprunt au français selon le FEW qui voit en revanche dans l'italien *fiera* un lexème héréditaire, dont procède le logudorien *fiera* (*id.*).

Emprunt au latin médiéval *feriae* aux sens déjà attestés en latin chrétien du III^e siècle de « jour de la semaine » (au singulier) et « jours consacrés au repos, fêtes ; vacances » (au pluriel) (FEW 3, 463b s.v. *feria* II.1 ; TLF ; OLD : 753a s.v. *fēriæ*)⁶⁰⁰.

Emprunts savants : esp. *feria* (demi-savant) (1100) ; cat. *fira* (1163) ; *fèria* (XIII^e s.) ; it. *fiera* (1263) ; *feria* (av. 1342) ; port. *féria* (XVII^e s.) (DELL : 183b s.v. *feria*)⁶⁰¹.

(Catherinot 1683 : 7 [*Feriae, Foires, Feries*] ; Brachet 1868 : 14 ; Michaëlis 1876 : 198 ; Menut 1922 : 40, 142)

foison / fusion } */φusi'on-e/ ~ *fusio* « action de répandre, diffusion, écoulement » attesté depuis Cicéron ; attesté au V^e siècle (Codex Théodosien) au sens de « fusion, fonte des métaux » (DELL : 261a s.v. *fundō* ; Gaffiot 2000 : 704c s.v. *fūsio*)

foison ([fin XI^e s. judéo-fr. *foison* « abondance »] ; ca 1135 *fuison* « id. » ; ca 1140 *a fuison* TLF)⁶⁰²

Lexème issu du protoroman */φusi'on-e/ (REW, 3612 s.v. *fūsio* ; FEW 3, 914b s.v. *fūsio* [I 1]).

Issues héréditaires uniquement en gallo-roman et en piémontais : occ. *foisó* ; piém. *fuzún* (REW, *id.* ; FEW *id.*).

fusion (A. 1547 « diffusion, éparpillement » [« liquéfaction des corps par l'action de la chaleur » FEW 3, 914a s.v. *fūsio* II] att. isolée dans ce sens B. 1. 1578 « liquéfaction, fonte » 2. 1690 « dissolution » C. 1. 1801 « union intime » 2. 1853 économie [« opération juridique consistant à regrouper plusieurs sociétés en une seule »] 3. 1943 ling. [« combinaison de deux éléments en contact à l'intérieur d'un mot »] 4. 1956 physique *fusion nucléaire* [« réaction nucléaire résultant d'une collision entre deux noyaux atomiques légers suivie d'un réarrangement des particules (neutrons et protons) qui les constituent, entraînant un dégagement important d'énergie » TLF]

Emprunt du latin de la Renaissance dans le sens classique d'« action de répandre, diffusion » puis dans le sens du latin tardif de « fusion, fonte des métaux » (FEW 3, 914b s.v. *fūsio* [II] ; TLF ; Ø MLLM)⁶⁰³.

Emprunts savants : it. *fusione* (XIV^e s.) ; port. *fusão* (1813) ; esp. *fusión* (1843) ; cat. *fusió* (1868) ; roum. *fuziune* (s.d.) (DELLR : 194a s.v. *fusio*).

(Brachet 1868 : 20 ; Michaëlis 1876 : 198 ; Menut 1922 : 143).

⁶⁰⁰ Le FEW mentionne également des lexèmes demi-savants (type I) comme l'ancien français *foiries* « jours de chômage » ou *foirié* « jour férié » (FEW 3, 464a s.v. *feria* III).

⁶⁰¹ Le catalan *fira* est jugé demi-savant par le DECAT et héréditaire par le DCVB. De même, l'italien *fiera* est jugé demi-savant par le DEI et héréditaire par le DELI (578c s.v. *fièra*) (DELLR *id.*).

⁶⁰² Selon le TLF, le terme est vieilli en dehors de la locution à *foison* « en grande abondance ». *Académie* (1835) précise que le lexème n'a pas d'article ni de pluriel, faits qui sont en partie infirmés par la documentation (TLF).

⁶⁰³ Au sens utilisé en physique nucléaire, il est possible qu'il s'agisse d'un emprunt à l'anglais, le lexème y étant attesté en ce sens dès 1947 (TLF).

forge / fabrique } */'ʔaβrig-a/ ~ *fabrica* « métier, travail d'une matière (abstrait et concret) » ; « atelier » partic. « forge » (déjà en latin préclassique) (DELL 208b s.v. *faber* ; Gaffiot 2000 : 651bc s.v. *făbrīca* ; FEW 3, 343a s.v. *fabrica*). Le lexème se spécialise en latin médiéval : « construction et entretien des bâtiments d'une église » (FEW *id.* ; TLF s.v. *fabrique*).

forge (1. v. 1160 « atelier où l'on travaille les métaux » 2. 1770 « usine où l'on transforme la fonte en acier » TLF)

Lexème issu du protoroman */'ʔaβrig-a/ (REW₃ 3121 s.v. *făbrīca* ; FEW 3, 343a s.v. *fabrica* [I]).

Le développement phonétique du lexème est particulier (Seifert 1923 : 42 ; Bourciez 1967 : 137 § 122 2° I).

Issues héréditaires : it. *fabbrica* ; frioul. *fārie* ; bas engad. *favgia* ; sursilv. *fravyə* occ. *farga* ; béarnais *hargua* ; cat. *farga* ; esp. *fragua* ; port. *fragoa* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁶⁰⁴.

fabrique (1. 1364 « travail du forgeron » 2. 1386-1387 « conseil chargé d'administrer les fonds et les revenus affectés à la construction, à l'entretien d'une église » 3. déb. XVI^e *fabrice* « manière dont une chose est fabriquée, fabrication » 4. 1666 « établissement où l'on fabrique » TLF)

Emprunt au latin médiéval *fabrica* dans le sens classique de « métier d'artisan ; action de travailler ; œuvre d'art ; atelier » (FEW 3, 343a s.v. *fabrica* ; TLF). Les sens de « travail du forgeron » et « conseil chargé d'administrer les fonds et les revenus affectés à la construction, à l'entretien d'une église » sont des innovations du latin médiéval (FEW *id.* [II 1] ; MLLM : 528a s.v. *fabrica* [5 ; 2]). Le sens de « fabrication » est à nouveau un emprunt sémantique au latin classique (FEW *id.* [II 2]). Le sens d'« établissement » est assez tardif (1666) celui-ci étant réservé jusqu'alors à *forge*.

Emprunts savants : it. *fabbrica* (av. 1342) ; port. *fábrica* (1382) ; esp. *fábrica* (1452) ; cat. *fàbrica* (1507) ; roum. *fabrică* (1770) (DELLR : 179a s.v. *fabrica*)⁶⁰⁵.

(Cf. 4.2.2.2).

(Catherinot 1683 : 7 ; Brachet 1868 : 14 ; Michaëlis 1876 : 198 ; Menut 1922 : 86, 141).

⁶⁰⁴ L'ancien italien *forgia*, le catalan, espagnol et portugais *forja* sont des emprunts au français (REW₃ *id.* ; FEW *id.*). On trouve des formes non syncopées en francoprovençal (à côté de formes syncopées) : Seifert (1923 : 41). Il faut tenir compte également des riches séries onomastiques développées dans la Galloromania comme *Fabergé*, *Fargue*, *Faverge*, *Faure*, etc. (FEW 3, 343a s.v. *fabrica*).

⁶⁰⁵ L'italien *fabbrica* est jugé héréditaire par le DELL₁ (553a s.v. *fàbblica*) et le FEW (cf. *supra*) ; le roumain *fabrică* peut également être un emprunt au français, au russe ou à l'allemand (DELLR *id.*). L'espagnol a de même *froga* / *fragua* / *fábrica* (Gutiérrez 1987 : 67, 119, 148-151).

forger / fabriquer } */ʔa'βrik-a-/ ~ *fabricare* « façonner, fabriquer », qui tend à remplacer en latin tardif le déponent *fābrīcārī* (DELL : 208b s.v. *faber* ; Gaffiot 2000 : 651c s.v. *fābrīcō* ; s.v. *fābrīcōr*)

forger (1^{ère} moitié XII^e s. « créer » ; *id.* fig. « imaginer, inventer ; 1160 *forgier* « travailler un métal » TLF)

Lexème issu du protoroman */ʔa'βrik-a-/ ~ dont le corrélat du latin écrit est *fābrīcāre* « fabriquer » (REW₃ 3122 s.v. *fābrīcāre* ; FEW 3, 344ab s.v. *fabricare*).

Du latin classique *fabricare* « façonner, fabriquer », spécialement « forger » au propre et au figuré (TLF).

Issues héréditaires : sarde *fraigare* ; mégl. *fāricare* ; roum. *ferecà* ; it. *fabbricare* ; bas engad. *farvegiar* ; sursilv. *farviar*, *farvagar* ; cat. *fargar* ; occ. *fargar* ; esp. *fraguar* ; *frogar* (REW₃ *id.* ; FEW 3, 344a s.v. *fabricare*)⁶⁰⁶.

fabriquer (1. 1^{ère} moitié XII^e s. *favricherent li peccheur* « élaborer de manière à tromper, ourdir » 2. fin XII^e s. *fabricher* « faire, confectionner qqch à partir d'une matière première, par un travail manuel ou artisanal » 3. a) 1604 subst. *fabricant* « personne qui fabrique des produits commerciaux » b) 1690 *fabriquer* « transformer les matières premières en objets manufacturés destinés au commerce » 4. 1828 « faire par des procédés, par l'imitation, une œuvre qui devrait être créée, sentie » TLF)

Emprunt au latin médiéval *fabricare* au sens du latin classique (FEW 3, 344b s.v. *fabricare* [II] ; TLF ; MLLM : 528a s.v. *fabricare*)⁶⁰⁷.

Emprunts savants : it. *fabbricare* (av. 1292) ; cat. *fabricar* (XIV^e s.) ; esp. *fabricar* (ca 1400) ; port. *fabricar* (XVI^e s.) ; roum. *fabrica* (1787) (DELLR : 179a s.v. *fabricare*)⁶⁰⁸.

(Catherinot 1683 : 9 ; Menut 1922 : 141).

frêle / fragile } */ʔfragil-e/ ~ *fragilis* propr. « qui peut être brisé », « cassant, friable » d'où « fragile » (au propre et au figuré) et donc « frêle » (DELL : 251b s.v. *frangō* ; Gaffiot 2000 : 691a s.v. *frāgīlis* ; TLF s.v. *frêle*)

frêle (mil. XI^e s. *fraisle* « fragile, précaire » [*fraile* « qui est d'apparence faible, qui n'est ni solide ni résistant » FEW 3, 745a s.v. *fragilis* I.1] ; ca 1135 d'une personne TLF)⁶⁰⁹

Lexème issu du protoroman */ʔfragil-e/ (REW₃ 3471 s.v. *fragilis* ; FEW 3, 745a s.v. *fragilis* [I.1]).

⁶⁰⁶ Le piémontais *forghè*, le corse *furdza* et le catalan *forjar* sont empruntés au français (FEW *id.*).

⁶⁰⁷ La première attestation du TLF est peut être un calque du latin (*favricherent li peccheur* pour *fabricaverunt peccatores*) (TLF).

⁶⁰⁸ L'italien *fabbricare* est jugé héréditaire par le DELL (553a s.v. *fābrica*) et le FEW (cf. *supra*).

⁶⁰⁹ FEW 3, 744b : fin XI^e siècle pour l'*Alexis* ; le TLF date l'*Alexis* du milieu du XI^e siècle et donne le sens de « précaire » à la première attestation, situant aux environs de 1135 son utilisation pour une personne.

L'évolution phonétique est régulière (Bourciez 1967 : 133 § 119) mais la graphie traduit une influence analogique. La graphie -ê- (Richelet 1680) l'a emporté sur d'autres procédés destinés à noter le *e* ouvert interne (*s* diacritique non étymologique⁶¹⁰, *ai* étymologique)⁶¹¹. (REW₃ *id.* ; Seifert 1923 : 115 ; FEW *id.* ; DHOF : 495b *s.v.* *frêle* ; cf. *grêle* / *gracile*).

Issues héréditaires : ancien it. *fravil* ; it. sept. *fraolo* ; lomb. *fragol* ; ancien haut engad. *fraschel* (REW₃ *id.* ; FEW 3, 745a *s.v.* *fragilis*)⁶¹².

fragile (1370-1372 [« qui, par nature, peut être facilement brisé » ; « qui manque de résistance, de solidité »] TLF)

Emprunt au latin médiéval *fragilis* au sens du latin classique (FEW 3, 745b *s.v.* *fragilis* [II 1] ; TLF).

Emprunts savants : it. *fragile* (av. 1292) ; esp. *frágil* (moitié XV^e s.) ; cat. *fràgil* (1472) ; port. *frágil* (XVI^e s.) ; roum. *fragil* (1837) (DELLR : 189b *s.v.* *fragilis*).

Le français reprend les différents étages de signification (au propre et au figuré) qui se trouvaient déjà dans le terme latin (cf. Gougenheim 1962-1975 : 1 : 87-90).

(Luce 1863 : 48 ; Brachet 1868 : 14, 17 ; Michaëlis 1876 : 198 ; Thomsen 1890 : 20 ; Menut 1922 : 96, 143 ; Reiner 1982 : 64).

froid / frigide } */φri'gd-u/ ~ *frigidus* « froid » ; « qui laisse indifférent » ; « fade » (DELL : 254b *s.v.* *frīgus* ; Gaffiot 2000 : 694c *s.v.* *frīgīdus* ; TLF *s.v.* *froid*)

froid (1. ca 1100 subst. plur. *granz freiz* « les grands froids » 2. 1121 *freid leu* « dépourvu de chaleur » ; ca 1150 *froides nouvelles* « tristes nouvelles » ; ca 1223 fig. « insensible, apathique » TLF)

Lexème issu du type protoroman */φri'gd-u/ (REW₃ 3512 *s.v.* *frīgīdus* (2. **frīgīdus*) ; FEW 3, 801a *s.v.* *frīgīdus* [I]). La forme du protoroman postule un changement de valeur de la première voyelle (~ latin populaire **frīgīdus*, face au classique *frīgīdus*). Ce changement est expliqué soit par dissimilation (BW : 278b *s.v.* *froid*) soit par l'influence de */ri'gid-u/ ~ *rīgīdus* (REW₃ *id.*⁶¹³ ; Bourciez 1967 : 82 § 64 II ; BW *id.* [2^e hyp.] ; FEW *id.*)⁶¹⁴. Le latin populaire tardif atteste des formes syncopées (*Appendix Probi* : *frigida non fricda*) (FEW *id.*).

⁶¹⁰ Nyrop et le TLF voient plutôt dans le -s- une contamination due à l'influence de *graisle* (≈ *grêle*) (Nyrop 1899-1930 : 1 : 335 § 430 ; TLF).

⁶¹¹ La forme *fraisle* (1606) incline Catach à penser que le groupe -ai- pouvait encore à ce moment-là être prononcé en hiatus.

⁶¹² L'it. *frale* et l'esp. *frail* sont empruntés à l'ancien français (FEW 3, 745ab *s.v.* *fragilis*).

⁶¹³ Meyer-Lübke recense encore l'hypothèse d'une influence analogique de *frisk* (REW₃ *id.*).

⁶¹⁴ On peut donc postuler deux types protoromans */φri'gid-u/ et */φri'gid-u/ qui ont donné naissance à deux séries de cognats dans les langues romanes (cf. plus bas). Sur l'assimilation du groupe -gd- en -dd- et l'abrègement de -i- cf. Väänänen (1981 § 71).

Issues héréditaires : sarde *frittu* ; it. *freddo* ; frioul. *fred* ; sursilv. *freid* ; engad. *fraid* ; occ. *freg* ; esp. *frio* ; port. *frio* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁶¹⁵.

frigide (1706 « froid » ; [« qui est incapable d'éprouver l'orgasme ou qui y est peu sensible »] TLF)⁶¹⁶

Emprunt au latin classique *frigidus* avec innovation sémantique (FEW 3, 801a s.v. *frīgidus* [II.2] ; TLF ; Ø BW)⁶¹⁷.

Emprunts savants : it. *frigido* (XIII^e-XIV^e s.) ; esp. *frígido* (ca 1440) ; port. *frígido* (XVI^e s.) ; cat. *frígid* (1911) ; roum. *frigid* (s.d.) (DELLR : 191a s.v. *frigidus*).

(Cf. 4.2.2.4).

Doublet B : *fret*⁶¹⁸ ; *frio*⁶¹⁹.

(Ø).

geindre / gémir } * /'gēm-e-/ ~ *gemere* « gémir ; soupirer » (transitif et absolu) ; « se plaindre » ; « déplorer » (DELL : 269b s.v. *gemō* ; Gaffiot 2000 : 713ab s.v. *gēmō*)

geindre (1. 1160-1174 « se lamenter » ; 1280 en partic. « gémir à tout propos » 2. 1573 « (d'une chose) émettre un bruit qui ressemble à une plainte » TLF s.v. *geindre*)⁶²⁰

Lexème issu du protoroman * /'gēm-e-/ (REW₃ 3722 s.v. *gēmēre* ; FEW 4, 93a s.v. *gēmēre* [I 1] ; DEAF : col. 704-705 s.v. **giembre*).

BW *geindre*.

La forme héréditaire phonétiquement correcte est *gembre*⁶²¹. Le lexème *geindre* qui a triomphé de nombreuses variantes est une réfection pour l'aligner sur les verbes en -*eindre* (TLF s.v. *geindre* ; DEAF *id.* ; cf. aussi La Chaussée 1977 § 170).

Cf. Littré 1986 [1880]⁶²² (*geindre* est vulgaire, *gémir* est devenu le beau mot) (4.2.4.1).

⁶¹⁵ Dans les langues romanes, seuls l'ancien espagnol *frido*, l'espagnol *frio* et le portugais *frio* sont issus du type * /'φrīgid-u/. Les autres lexèmes sont issues du type * /'φrī'gid-u/ (cf. REW₃ *id.* ; FEW *id.* ; Väänänen 1981 : 44 § 71).

⁶¹⁶ L'historique du TLF est peu développé. Le FEW note un emprunt *frigide* « qui n'est pas passionné » chez Chateaubriand mais il peut s'agir d'un latinisme indépendant. Le sens « qui n'est pas porté à l'amour » présent dans la lexicographie depuis 1922 est issu du milieu médical (le FEW ne connaît pas l'attestation de 1706). On trouve sporadiquement l'adverbe *frigident* « froidement » (attesté en 1855) (FEW *id.*).

⁶¹⁷ Il faudrait pouvoir déterminer si l'innovation vient de la langue-cible ou de la langue-source (cf. 4.2.2.4).

⁶¹⁸ Le lexème *fret* est semi-lemmatisé par le TLF dans l'article *froid*. Il s'agit d'un emprunt dialectal de l'Ouest ou du Canada (TLF s.v. *froid* [*fret*]).

⁶¹⁹ Le lexème *friot* (≈ *frio*) est de même semi-lemmatisé dans l'article *froid* du TLF. Une autre forme *friot* semble d'origine argotique (FEW 3, 801a s.v. *frīgidus* II.1 ; TLF s.v. *froid* [*friot*]).

⁶²⁰ Le TLF lemmatise également le substantif *geindre* qui renvoie à *gindre* (cf. *geindre* / *junior*).

⁶²¹ L'infinitif **giembre* qui n'est pas attesté est une fausse reconstruction, probablement d'après *gient* (DEAF : col. 704 s.v. **giembre*).

⁶²² Alors que Littré est assez sommaire dans son dictionnaire, (« Même sens que *gémir*, mais avec l'idée de blâmer celui qui geint, ou de se moquer de lui » (Littré : 3 : 2739a s.v. *geindre*), il revient ailleurs sur ces doublets :

Issues héréditaires : roum. *geme* ; it. *gemere* ; frioul. *dzémi* ; haut engad. *dzémer* ; occ. *gemir* ; cat. *gemir* ; port. *gemer* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

gémir (ca 1170 « exprimer sa peine d'une voix plaintive » TLF)

Emprunt au latin médiéval *gemere* au sens du latin classique, avec changement de conjugaison (DEAF : col. 452-453 *s.v.* *gemir* ; TLF).

Le FEW ne parle pas *stricto sensu* d'un emprunt mais d'une adaptation de la forme héréditaire, avec changement de conjugaison, qui peut avoir eu lieu en protoroman (FEW 4, 93a *s.v.* *gěměre* [I 2] ; cf. les formes romanes citées à l'appui).

Emprunts savants : esp. *gemir* (fin XIV^e s.) ; port. *gemer* (?) ; cat. *gémir* (?) (DELLR : 195b *s.v.* *gemere*)⁶²³.

(Catherinot 1683 : 10 ; Brachet 1868 : 31 ; Franz 1890 : 15 ; Thomsen 1890 : 28 ; Menut 1922 : 143 ; Michaëlis 1876 : 198)⁶²⁴.

grêle / gracile } */'grakil-e/ ~ *gracilis* attesté en latin écrit au sens de « maigre, mince, grêle » de là « pauvre » à l'époque impériale et « simple, sans ornement » dans la langue de la rhétorique (DELL : 279a *s.v.* *gracilis* ; Gaffiot 2000 : 725a *s.v.* *grācīlis*)

grêle (a) ca 1100 *graisle* « mince » b) 1370-1372 *voix grelle* « aiguë et faible » c) anat. 1690 *intestin grêle* TLF *s.v.* *grêle*)⁶²⁵

Lexème issu du protoroman */'grakil-e/ (REW₃ 3829 *s.v.* *gracīlis* ; FEW 4, 203a *s.v.* *gracīlis* [I 1] ; DEAF : col. 1187-1188 *s.v.* *graisle*).

Issues héréditaires : sursilv. *graschel* ; occ. *graille* ; ancien cat. *grayle* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

gracile (1515 « mince, fragile » (– XVI^e s.) ; repris au XIX^e s. 1867 TLF)

Emprunt au latin classique *gracilis* à la Renaissance puis à l'époque moderne (TLF ; DEAF col. 1187-1188 *s.v.* *graisle*). Le sémantisme a probablement subi l'attraction

« *Geindre* est la forme française régulière que doit prendre le latin *gemere*. Avec l'accent sur la première syllabe, *gémere* n'a pu fournir qu'un mot français où cette même première syllabe eût l'accent. Mais à côté, dès les anciens temps, existait *gémir*, qui provient d'une formation barbare, *gemēre*, au lieu de *gémere*. Ces deux verbes, l'usage moderne ne les a pas laissés synonymes. Suivant la tendance qu'il a de donner à la forme la plus archaïque un sens péjoratif, il a fait de *geindre* un terme du langage vulgaire où le gémissement est présenté comme quelque chose de ridicule ou de peu sérieux. Au contraire, *gémir* est le beau mot, celui qui exprime la peine morale et la profonde tristesse » (1986 [1880] : 45-46 *s.v.* *geindre*).

⁶²³ Le DELLR indique de possibles lexies héréditaires pour le portugais et le catalan, à côté de l'it. *gemere* et du roumain *geme*, qui sont héréditaires (*id.*).

⁶²⁴ Brachet range cette paire sous la catégorie des confusions grammaticales (formes fortes et faibles) (1868 : 31).

⁶²⁵ Le TLF lemmatise également le substantif *grêle* : « précipitation atmosphérique constituée de grains de glace formés dans les nuages à la suite d'un brusque abaissement de température » ([fin XI^e s.] ; 1119 « *id.* ») qui est un déverbal de *grêler* (TLF).

sémantique de *grâce* et gracieux par étymologie populaire (Gougenheim 1962-1975 : 1 : 89).

Emprunts savants : it. *gracile* (ca 1336) ; port. *grácil* (XVII^e s.) ; esp. *grácil* (1786) ; cat. *gràcil* (ca 1880) (DELLR : 199a s.v. *gracilis*)⁶²⁶.

(Menut 1922 : 143 ; Reiner 1982 : 64).

hôtel / hôpital } */ɔspi'tal-e/ ~ *hospitale* « chambre destinée à recevoir les hôtes », attesté tardivement comme substantif au pluriel chez Vitruve et dans quelques attestations (DELL : 300b s.v. *hospes* ; Gaffiot 2000 : 761b s.v. *hospitālīa* ; BW : 324b-325a s.v. *hôtel* ; FEW 4, 496b-498a s.v. *hōspītalis*)

hôtel (1. ca 1050 « hébergement, logement » ; ca 1100 « lieu où l'on trouve accueil, hébergement » ; 1^{er} quart XIII^e s. « auberge » ; ca 1225 « logis des hôtes dans un monastère » ; 1260 *Ostel Dieu* 2. ca 1135 « (sa propre) maison » ; ca 1225 « Cour » ; « palais royal » ; 4^e quart XIV^e s. *hostel* « maison seigneuriale » ; 1505 « maison de qualité » TLF)

Lexème issu du protoroman */ɔspi'tal-e/ (REW₃ 4198 s.v. **hōspītale* ; BW : 324b-325a s.v. *hôtel* ; FEW 4, 496b-498a s.v. *hōspītalis* [I] ; TLF)⁶²⁷.

Issues héréditaires restreintes à la Galloromania : occ. *ostal* ; cat. *hostal* (REW₃ *id.* ; FEW 4, 496b-498a s.v. *hōspītalis*)⁶²⁸.

hôpital (A. 1. ca 1170 *ospital* « établissement charitable [le plus souvent dépendant d'un monastère] où l'on accueille les pauvres, les voyageurs » 2. 1671 hôpital pour les malades : *nosocomium*, *valetudinarium* B. 1181 *maison de l'Ospital de Jerusalem* TLF) Emprunt au latin médiéval *hospitale* (neutre) ou *hospitalis* (féminin) (MLLM : 655a s.v. *hospitale*) sans doute déjà formé en bas latin. Le substantif est issu de *hospitalis* (*domus*) « lieu de refuge, accueil » (BW : 324a ; FEW 4, 498a s.v. *hōspītalis* [II] ; TLF).

Emprunts savants : esp. *hospital* (1154) ; cat. *hospital* (XIV^e s.) ; port. *hospital* (s.d.) (DELLR : 207ab s.v. *hospitalis*)⁶²⁹.

(Cf. 4.2.1.4).

(Catherinot 1683 : 8 ; Brachet 1868 : 16 ; Michaëlis 1876 : 198 ; Menut 1922 : 41, 55-56, 144)⁶³⁰.

⁶²⁶ L'italien *gracile* est jugé héréditaire par le DELI (682a s.v. *gracile*).

⁶²⁷ Le substantif procède de la réduction de *hospitale* [*cubiculum*] subst. « chambre destinée à recevoir les hôtes » (FEW 4, 496b s.v. *hōspītalis* ; TLF).

⁶²⁸ L'ancien italien *ostale*, *ostello* est emprunté au français. La forme *spedale* vient des parlers de l'Italo-Romania septentrionale (REW, *id.* ; FEW *id.*).

⁶²⁹ Le DELLR note une indécision pour le portugais, le DELP, indiquant un emprunt au français, le DLPC unlatinisme. L'italien *ospedale* est héréditaire et le roumain *spital* est un emprunt à l'allemand (*id.*).

⁶³⁰ Cf. Gerster 1946-1947 : 79-103 ; Ozolina 1998 (pour le rapport entre les deux doublets en ancien et moyen français).

huile / oléum } */'ole-u/ ~ *oleum* « huile [d'olive] » (emprunt au grec *ἔλαιον*) (DELL : 460a s.v. *oleum* ; Gaffiot 2000 : 1090bc s.v. *ōlēum*)

huile (1. 1^{ère} moitié XII^e s. *oile* [ca 1120 FEW 7, 341a s.v. *ōleum* I] ; 1260 *huile* ; 1572 peindre à l'huile ; 1768 *peinture à huile* 2. 1887 arg. des soldats « personnage important » TLF)

Lexème issu du protoroman */'ole-u/ (REW₃ 6054 s.v. *ōleum* ; FEW 7, 344a s.v. *ōleum* [I])⁶³¹.

Le *h-* initial est un diacritique indiquant la valeur vocalique de *u-* afin d'éviter la fréquente confusion avec l'adjectif *vile* (processus similaire pour *huis*, *huître*, *huit*) (BW : 326a ; DHOF : 567ab s.v. *huile* ; TLF).

Issues héréditaires : logud. *odzu* ; it. *olio* ; engad. *ōli* ; occ. *oli* (REW₃ *id.* ; BW *id.* ; FEW 7, 344b s.v. *ōleum*)⁶³².

oléum (1923 [chimie « liquide huileux, acide sulfurique contenant un taux élevé d'anhydride »] TLF)

Emprunt au latin classique *oleum* avec innovation sémantique (TLF ; Ø FEW).

Emprunts savants : esp. *óleo* (demi-savant) (ca 1220-1250) ; cat. *oli* (1272) ; port. *óleo* (1382) (DELLR : 301b s.v. *oléum*)⁶³³.

(Cf. 4.1.4.2).

(Reiner 1980 : 107, 109, 145).

jouir / gaudir } */gaʊ'd-i-/ ~ *gaudere* attesté en latin écrit de l'Antiquité au sens de « se réjouir, être joyeux » (DELL : 268a s.v. *gaudeō* ; Gaffiot 2000 : 710c s.v. *gaudēō*)

jouir (A. déb. XII^e s. trans. « accueillir chaleureusement, faire fête à » B. « tirer agrément, avantage, profiter de (la possession de) » 1. ca 1140 *joir* (une femme) ; 1679 part. prés. adj. « qui a la satisfaction de son amour » 2. a) 1155 *joir de* (la possession d'un bien) [« goûter un plaisir extrême dans la possession de qqch. » FEW 4, 75b s.v. *gaudēre* I] b) 1580 trans. *joir la santé* 3. ca 1200 *joir de* (qqn) « tirer intérêt, avantage à

⁶³¹ Le français *huile* est présenté entre crochets carrés – comme la plupart des lexies romanes – par Meyer-Lübke qui y voit des demi-savants (REW, *id.*).

⁶³² Le latin *oleum* n'a pas donné lieu à des lexèmes purement héréditaires mais des développements demi-savants (type I) dus à l'emploi religieux du lexème (REW, *id.* ; FEW *id.*).

⁶³³ L'italien *olio* est héréditaire ou demi-savant et le roumain *oleu* n'est plus usité. Seul le lexème héréditaire français est mentionné (*id.*). Il est difficile d'opérer clairement la distinction entre les deux types de demi-savants dans les lexèmes romans.

la fréquentation de qqn » **4.** 1678 emploi abs. **5.** av. 1788 en parlant d'une chose **C.** ca 1165 « être heureux, éprouver de la satisfaction, se réjouir de qqch » trans. ; ca 1165 pronom. TLF)

Lexème issu du protoroman */gaʊ'd-i-/ dont le corrélat du latin écrit est *gaudēre* « se réjouir » (REW, 3702 s.v. *gaudēre* ; FEW 4, 79b s.v. *gaudēre* [I] ; DEAF col. 477 s.v. *joir*)⁶³⁴.

Issues héréditaires : macédonroum. *gǎudire* ; it. *godere* ; frioul. *dzóldi* ; haut engad. *dzudár* ; bas engad. *yodáir* ; occ. *gauzir* ; cat. *gaudir* ; port. *gouvir* (REW, *id.* ; FEW *id.*)⁶³⁵.

gaudir (**1.** ca 1242 « railler, se moquer de » **2.** « se réjouir » TLF)

Emprunt au latin ecclésiastique médiéval dans le sens du latin classique (FEW 4, 79b s.v. *gaudēre* [II b] ; DEAF : col. 398 s.v. *gaudir* ; TLF ; cf. MLLM : 607a s.v. *gaudere*). Le TLF indique « vieilli ou littéraire ».

Emprunts savants : (Ø DELLR).

Cf. aussi *goder*⁶³⁶.

(Brachet 1868 : 18 ; Michaëlis 1876 : 197, 198 ; Menut 1922 : 41, 143 ; Reiner 1982 : 62).

lai / laïque } */'laik-u/ ~ *laicus* « laïque » ; « qui n'est pas clerc », « commun, qui est du peuple » attesté dans la Vulgate, et comme substantif déjà chez Tertullien (emprunt par la langue de l'Église au grec *λαϊκός*) (DELL : 338b s.v. *laicus* ; FEW 5, 131b s.v. *laicus* ; TLF s.v. *lai* ; Gaffiot 2000 : 893c s.v. *laïcus*)

lai (ca 1150 « illettré » ; ca 1170 « qui n'appartient pas au clergé » TLF s.v. *lai*)

Lexème issu du protoroman */'laik-u/ (REW, 4853 s.v. *laïcus* ; FEW 5, 131b s.v. *laicus* [I])

Le lexème est considéré comme « vx » par le TLF, qui note son emploi dans des spécialisations religieuses : *cour laie* « tribunal séculier » ou *frère lai* « frère convers » à côté d'un emploi substantivé pour « laïque » (TLF).

Issues héréditaires : it. *laico* ; occ. *laic* ; cat. *llec* ; esp. *lego* ; port. *leigo* (REW, *id.* ; FEW *id.*)⁶³⁷.

⁶³⁴ Le latin populaire connaissait *gaudire*, correspondant au classique *gaudēre* (BW : 352a ; Lanly 1977 : 339-341 ; TLF ; DEAF *id.*). Des formes fléchies avec -i- atone se trouvent déjà à l'époque classique (DEAF *id.*).

⁶³⁵ L'italien *gioire* est un emprunt au français (REW, *id.*).

⁶³⁶ Le lexème *goder* « être en érection ; jouir sexuellement » (1894) est d'origine incertaine, probablement issu de l'afr. *goder* « railler, se réjouir » peut-être un emprunt dialectal, peut-être par l'intermédiaire de *godiller* arg. « être en érection ; être en joie, en plaisirs » (TLF s.v. *goder*). L'hypothèse d'un rattachement à *godille* (FEW 23, 106a) est jugée peu convaincante par le TLF. Cf. FEW 4, 78b s.v. *gaudēre* ; DEAF : col. 399 s.v. *gaudir* • *goder*).

⁶³⁷ Les lexies héréditaires se retrouvent principalement dans les aires de tradition catholique de la Romania (FEW *id.*).

laïque (1487 [« qui n'appartient pas au clergé ni à un ordre religieux »] TLF)⁶³⁸

Emprunt au latin médiéval *laicus* attesté déjà dans l'Antiquité tardive (*Vulgate*) (FEW 5, 131b s.v. *laicus* [II] ; TLF).

L'emprunt savant a remplacé le lexème héréditaire qui était soumis à une forte ambiguïté phonique (DHOF : 613b s.v. *lai*) notamment de l'adjectif *laid* (BW : 358a s.v. *lai*, *laie*). La graphie est d'abord *laïque* pour les deux genres, puis *laïc* au masculin, attesté chez Calvin (FEW 5, 132a s.v. *laicus* n. 1)⁶³⁹.

Emprunts savants : it. *laico* (1281-1288) ; cat. *laic* (XIV^e s.) ; esp. *laico* (1843) ; port. *laico* (s.d.) ; roum. *laïc* (s.d.) (DELLR : 257a s.v. *laicus*).

Doublet B *lai* (?)⁶⁴⁰

(Catherinot 1683 : 5 [*Lay*] ; Brachet 1868 : 22 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 145 [*lai* / *laïque*] ; Reiner 1982 : 74 n. 51).

lieu / locus ʃ */'lɔk-u/ « portion déterminée de l'espace, lieu » ~ *locus* usuel durant toute l'Antiquité au sens de « lieu, place, endroit » (DELL : 364b s.v. *locus* ; Gaffiot 2000 : 927a s.v. *lōcus* ; Gouvert 2014 in DÉRom 1 s.v. */'lɔk-u/)

lieu ([A. 1. fin du X^e s. *loc* « portion déterminée de l'espace »] ; ca 1050 *leu* [« portion déterminée de l'espace » FEW 5, 391b s.v. *lōcus* I] 2. 1^{re} moitié du XII^e s. *lieu saint* « temple, église » 3. 1260 *tenir feu et leu* « avoir un ménage et une maison » 4. 1538 *lieu public* 5. 1690 *lieu géom.* B. au plur. 1. a) 1538 dr. « endroit précis où un fait s'est passé » b) 1643 « endroit unique considéré ou non dans ses parties » 2. 1640 *lieux* « latrines » 5. a) déb. XIII^e s. *lieu* « passage d'un livre » b) 1538 *en premier lieu* D. 1. 1562 *lieux communs* « arguments, développements et preuves applicables à tous les sujets » 2. 1666 « banalité » TLF s.v. *lieu*)⁶⁴¹

Lexème issu du protoroman */'lɔk-u/ « portion déterminée de l'espace » (Gouvert 2014 in DÉRom 1 s.v. */'lɔk-u/ ; cf. aussi REW, 5097 s.v. *lōcus* ; FEW 5, 395b s.v. *lōcus*)⁶⁴².

⁶³⁸ Le TLF présente sous le même lemme les formes *laïque* et *laïc*, lemmatisé comme un adjectif, parfois substantivé.

⁶³⁹ L'usage établit ensuite une distinction d'après des critères sémantiques : « Depuis la crise de 1880-1910 entre l'Église et l'État, l'usage s'est établi en France, de réserver les deux orthographes du mot à deux significations différentes : *laïc* s'écrit des chrétiens qui n'appartiennent pas au clergé ni aux ordres religieux (le nom correspondant est *laïcat*, « ensemble des laïcs » ; *laïque* s'écrit de ce qui respecte strictement la neutralité vis-à-vis des diverses religions. » (Dupré 1972 : 2 : s.v. *laïc*. ; cf. La Potterie 1958).

⁶⁴⁰ Le TLF présente un autre lexème *lai* « conte relativement court en octosyllabes et souvent marqué par le merveilleux » ; « forme poétique et musicale de longueur variable, en strophes plus ou moins complexes, en usage surtout aux XIV^e et XV^e siècles » (1155 ; ca 1350) souvent présenté comme d'origine celtique (FEW 20, 11 s.v. **laid*). Une autre hypothèse (Baum 1977) y voit un emprunt à l'ancien provençal *lais* « chant des oiseaux » qui remonterait au latin (*versus*) *laicus* (TLF s.v. *lai*).

⁶⁴¹ Le lexème *lieu* « poisson marin voisin du merlan » est un emprunt à l'ancien nordique *lyr* de même sens (FEW 16, 494b s.v. *lyr* ; TLF).

⁶⁴² Dans plusieurs emplois techniques, le latin *locus* était un calque du grec τόπος (DELL : 364b ; TLF s.v. *lieu*), sens qui ont pu réapparaître en français par emprunt sémantique avec l'humanisme.

Issues héréditaires (panroman) : sarde *lóku* ; dacoroum. *loc* ; istroroum. *loc* ; mégl. *loc* ; aroum. *loc* ; dalm. *luc* ; istr. *logo* ; it. *luogo* ; it. mérid. 'luoco' ; frioul. *lûc* ; lad. *lûch* ; romanche *lô, liug* ; frpr. 'luà' occ. 'luec' ; gasc. *loc* ; cat. *lloc* ; esp. *luego* ; ancien ast. *llogo* ; gal./port. *logo* (Gouvert 2014 in DÉRom 1 s.v. */'lɔk-u/).

locus (1. a) 1865 « localisation cérébrale » b) 1932 cytologie [« place d'un gène ou d'un de ses allèles dans un chromosome »] 2. 1958 phonét. [« point fictif du spectre acoustique vers lequel tendent les formants de la voyelle qui précède ou qui suit une consonne »] TLF).

Au sens de « localisation cérébrale » ([1] TLF) le lexème est un emprunt au latin médical (innovation sémantique). Au sens utilisé en linguistique ([2] TLF), il s'agit probablement d'un anglicisme (TLF ; Ø FEW).

Emprunts savants : (Ø DELLR).

Cf. aussi : *loco*⁶⁴³

(Ø).

livrer / libérer } */liβɛ'r-a-/ ~ *liberare* « rendre libre » ; « libérer, délivrer » ; « traverser, franchir (un fleuve) » attesté en latin tardif (*Peregrinatio Aetheriae*) au sens de « laisser partir, remettre, fournir » (DELL : 355a s.v. *liber* [821b] ; Gaffiot 2000 : 915c s.v. *libērō* ; FEW 5, 303b s.v. *liberare* ; TLF s.v. *livrer* ; Stefanelli 1992 : 164)

livrer (A. verbe trans. 1. fin X^e s. « délivrer » 2. fin X^e s. « mettre (quelqu'un) à la disposition de quelqu'un » 3. ca 1100 « remettre quelqu'un ou quelque chose à la discrétion de » 4. ca 1100 *livrer bataille* 5. [1281 « mettre entre les mains de qqn une marchandise qu'il a commandée » FEW 5, 301a s.v. *liberare* I.2] ; ca 1340 « id. » 6. [ca 1500 « remettre qqn ou quelque chose par trahison » FEW *id.*] ; 1534 « id. » B. verbe pronom. 1. a) XIII^e s. « accorder ses dernières faveurs (en parlant d'une femme) » TLF) Lexème issu du protoroman */liβɛ'r-a-/ « laisser partir, remettre, fournir » dont le corrélat du latin écrit est *libērāre* « libérer » ; « livrer » (REW₃ 5013 s.v. *libērāre* ; FEW 5, 303b s.v. *liberare* [I]).

Issues héréditaires : engad. *lirrer* ; occ. *liurar* ; cat. *lliurar* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁶⁴⁴.

libérer (1. 1495 part. passé adj. *liberez de* « exempt, affranchi de » 2. 1541 *libérer qqn* « mettre en liberté un prisonnier » ; p. ext. 3. 1585 « débarrasser d'une entrave » ; 1690

⁶⁴³ Le FEW signale un emprunt à partir de l'ablatif latin *loco* « mot indiquant, en musique, le retour à l'exécution des notes comme elles sont écrites après qu'on les a exécutées à une autre octave » (1842) mais ce lexème n'est pas lemmatisé par le TLF (FEW 5, 395a s.v. *lōcus* II.3.c).

⁶⁴⁴ Les cognats italo-romans sont des emprunts au français (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

« décharger d'une dette, d'une servitude » **4.** 1834 « renvoyer un soldat dans ses foyers » **5.** 1942 « délivrer une nation d'une tutelle étrangère » TLF)

Emprunt au latin médiéval *liberare* au sens du latin classique (FEW 5, 303b s.v. *līberare* [II 1 a] ; TLF).

Emprunts savants : it. *liberare* (1304-1308) ; cat. *lliberar*, *liberar** (ca 1455) ; esp. *liberar* (1879) ; port. *liberar** (XIX^e s.) ; roum. *libera* (s.d.) (DELLR : 262a s.v. *liberare*).

(Catherinot 1683 : 9 ; Brachet 1868 : 17 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 146)⁶⁴⁵.

los / laudes } */'laʊ-s/ ~ *laus* attesté en latin écrit de l'Antiquité au sens d'« éloge, louange, titre de louange, mérite, valeur, gloire » ; en latin chrétien attesté au sens de « louange à Dieu », puis dans la Règle de saint Benoît, au sens d'« office divin, laudes » (DELL : 346a s.v. *laus* ; Gaffiot 2000 : 904ab s.v. *laus*)

los (ca 1100 « louange (dont on est l'objet), renom, renommée » ; ca 1150 « louange (que l'on prodigue) » ; qualifié de « vieux mots » depuis Richelet 1680 TLF)

Lexème issu du protoroman */'laʊ-s/ dont le corrélat du latin écrit est *laus* « louange » (REW₃ 4944 s.v. *laus*, *laude* ; FEW 5, 210b s.v. *laus* [I])⁶⁴⁶.

Le lexème ne s'utilise que dans la terminologie juridique (TLF). Au XVII^e siècle, La Bruyère peut constater que l'usage a substitué à *los* le lexème *louange* (FEW 5, 211a s.v. *laus*).

Issues héréditaires : it. *lode* ; ancien lomb. *loxo* ; ancien vénit. *laudo*, *laldo*, *loldo* ; tarent. *lauso* ; corse *losa* (REW₃ *id.* ; FEW 5, 210b-211a s.v. *laus*)⁶⁴⁷.

laudes (ca 1200 [« seconde partie des heures canoniales, dont les psaumes célèbrent la gloire de Dieu » FEW 5, 210b s.v. *laus* II.2])

Emprunt au latin médiéval *laudes* désignant une partie de l'office divin (*laudes matutinae*) dans la règle de saint Benoît (FEW 5, 211a s.v. *laus* [II.2] ; TLF)⁶⁴⁸.

Emprunts savants : (Ø DELLR).

Cf. aussi : *lods*⁶⁴⁹.

⁶⁴⁵ Cf. aussi Littré (1986 [1880] : 59-60 s.v. *livrer*) sur la concurrence entre ces doublets.

⁶⁴⁶ La forme s'explique par le nominatif singulier *laus* dont il était fréquemment fait usage dans la salutation de personnes importantes (REW₃ *id.* ; FEW 5, 211a s.v. *laus* n. 1). Le FEW réfute l'étymologie de Sandfeld (1938) qui y voit un emprunt à l'occitan, lui-même déverbal de *lauzar* (FEW *id.*).

⁶⁴⁷ La forme italo-romanes ont subi l'influence savante, en raison de l'emploi fréquent du terme dans la liturgie (FEW 5, 211a s.v. *laus*). Le roumain *laudă*, l'espagnol et portugais *loa* sont plutôt des déverbaux romans (REW₃ *id.*).

⁶⁴⁸ Un premier emprunt au sens du latin classique (*laude* « louange ») est attesté sporadiquement au XIII^e siècle (FEW 5, 210b s.v. *laus* II.1).

⁶⁴⁹ Le lexème *lods* « redevances dues au seigneur en cas de vente d'une censive relevant de son domaine et payées par l'acheteur (*lods*) et le vendeur (*ventes*) » (1265 dr. médiév. *los et ventes* ; 1489 *loadz* TLF s.v. *lods*) est un terme de droit féodal. Il semble qu'il s'agisse de la spécialisation d'une variante du lexème héréditaire (REW₃ 4944

(Menut 1922 : 41, 56-58, 146 [*los / lods*]).

loyal / légal } */le'gal-e/ ~ *legalis* « conforme à la loi, légal » qui a pris des acceptions spéciales en latin chrétien, notamment « conforme à la loi divine » chez Tertullien (DELL : 354a s.v. *lēx* ; Gaffiot 2000 : 906b s.v. *lēgalis*)

loyal (1. ca 1100 *leial* « qui a de l'honneur et de la probité » ; [dep. XII^e s. *loial* FEW 5, 239b s.v. *legalis* I] ; 1827 « qui est fidèle au roi, à l'autorité légitime » 2. 1183-1189 *leal* « conforme à la loi, légal » [(–XVII^e s. BW : 376a s.v. *loyal*] TLF)

Lexème issu du protoroman */le'gal-e/ (Ø REW₃ 4968 s.v. *lēgalis* ; BW : 376a s.v. *loyal* ; FEW 5, 241a s.v. *legalis* [I] ; TLF)⁶⁵⁰.

On attendrait une forme régulière **loyel* mais le suffixe *-al* est employé par les clercs. Le maintien du suffixe savant n'est pas une raison suffisante pour classer le lexème parmi les emprunts (FEW *id.*) Le simple *loi* a exercé son influence assimilatrice sur *loyal* qui a pu être analysé comme un dérivé (cf. DHOF : 636b s.v. *loyal*).

Le sens de « qui a de l'honneur et de la probité » semble s'être développé assez tôt (BW : 376a s.v. *loyal*)⁶⁵¹. Au sens de « dévoué, attaché à la royauté », « fidèle au gouvernement reconnu pour légitime » (attesté depuis 1827 chez Chateaubriand, mais déjà en 1717 pour *loyaliste*) il s'agit d'un emprunt sémantique à l'anglais *loyal* de même sens, qui est une spécialisation du sens « fidèle à un engagement » lui-même emprunté au français *loyal* (cheval de retour) (FEW *id.* ; TLF).

Issues héréditaires : occ. *leial* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁶⁵².

légal (1365 *legal* « qui est selon les lois » ; spéc. 1374 théol. TLF)

Emprunt au latin médiéval *legalis* dans un sens qui poursuit le latin classique « relatif à la loi » (FEW 5, 241a s.v. *legalis* [II 1]).

Les doublets ont pu avoir des emplois communs (BW : 364s s.v. *légal*). Selon Menut (1922 : 99-100), la « création » de *légal* par Oresme a modifié le sémantisme de *loyal* qui a été supplanté par *légal* dans son acception première (Menut 1922 : 99-100). La séparation définitive des deux lexèmes dans des sens différents ne s'observe toutefois qu'au XVII^e siècle (BW *id.* ; FEW 5, 241a ; BW : 364a ; TLF s.v. *légal*).

Emprunts savants : it. *legale* (1304-1308) ; cat. *legal* (ca 1391) ; esp. *legal* (ca 1520) ; port. *legal* (XVI^e s.) ; roum. *legal* (s.d.) (DELLR : 259b s.v. *legalis*).

s.v. *laus* ; BW : 373a s.v. *lods* ; FEW 5, 211a s.v. *laus* n. 2 ; TLF s.v. *lods*) à partir du latin médiéval, la graphie avec le *-d-* datant du XV^e siècle (BW *id.* ; TLF *id.*). On peut aussi y voir un emprunt direct au latin médiéval attesté un siècle auparavant (1159) au sens de « paiement pour obtenir le consentement du seigneur à l'aliénation d'une teneur, droit de mutation » (MLLM : 768b s.v. *laus* [3]). La proximité phonétique des items lexicaux rend la distinction difficile entre emprunt et réfection à partir des sens du latin médiéval.

⁶⁵⁰ Tous les cognats romans sont entre crochets carrés chez Meyer-Lübke (REW, *id.*).

⁶⁵¹ Le latin médiéval connaît *legalis* aux sens « digne de foi, irrécusable » (IX^e s.) et « légitime » (X^e s.) (MLLM : 775a s.v. *legalis* [9, 8]).

⁶⁵² L'italien *leale*, le catalan *lleal*, l'espagnol et le portugais *leal* sont des emprunts au français (FEW *id.*).

(Cf. 4.1.3.6 ; 4.3.1.1).

(Catherinot 1683 : 8 ; Luce 1863 : 48 ; Egger 1864 : 53 ; Brachet 1868 : 18 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 96, 99-100, 146).

mâcher / mastiquer } */mas'tik-a-/ ~ *masticare* « mâcher » qui est attesté à partir de Pélage (IV^e s.) (DELL : 389a s.v. *masticō* ; Gaffiot 2000 : 964a s.v. *mastīcō*)

mâcher (1. ca 1185 conj. *mascha* ; 1580 ; 1773 « triturer une substance molle dans sa bouche sans l'avaler » 2. fin XIII^e s. fig. *ne le querre maschier* « ne pas chercher à dissimuler, dire franchement » 3. XIII^e s. *maskier* « se pénétrer d'une chose au point de la faire sienne, de l'acquérir » 4. 1306 « mordre un objet placé entre les dents » TLF s.v. *mâcher*)

Lexème issu du protoroman */mas'tik-a-/ (BW : 380a s.v. *mâcher* ; REW₃ 5398 s.v. *mastīcāre* ; FEW 6/1, 459b s.v. *mastīcare* [I] ; TLF)⁶⁵³.

L'évolution phonétique est régulière (Nyrop 1899-1930 : 1 : 305 § 381, 307 § 385).

L'évolution sémantique du lexème est liée à celle de *manducare* qui s'est substitué à *edere* en gallo-roman (FEW 6/1, 176a-177b, 460a ; Wartburg 1969 : 177 ; TLF s.v. *mastiquer*).

Issues héréditaires : logud. *mastigare* ; roum. *mesteca* ; it. *masticare* ; frioul. *maská* ; haut engad. *mascher* ; occ. *mastegar* ; cat. *mastegar* ; esp. *mascar* ; gal. *mastegar* ; port. *mascar* ; (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

mastiquer (1. ca 1370 *mastiguer* « mâcher » ; [« broyer longuement les aliments avec les dents avant de les avaler » (terme de physiologie)] ; 1561 2. 1425 fig. « bien étudier » TLF s.v. *mastiquer*)⁶⁵⁴

Emprunt au latin médiéval *masticare* dans le sens de « mastiquer » qui poursuit le latin tardif d'origine grecque (FEW 6/1, 459b s.v. *mastīcare* [II 1] ; TLF s.v. *mastiquer* ; MLLM : 861b s.v. *masticare* [1])⁶⁵⁵.

Emprunts savants : port. *mastigar* (XIV^e s.) ; esp. *masticar* (1612) ; cat. *masticar* (XX^e s.) (DELLR : 272b s.v. *masticare*)⁶⁵⁶.

(Catherinot 1683 : 9 ; Brachet 1868 : 17 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 146 ; Reiner 1982 : 1, 67 n. 1)⁶⁵⁷.

⁶⁵³ Le TLF présente un lemme homonyme *mâcher* (XIII^e s.) issu du radical onomatopéique *makk-* « presser ensemble » dont les formes ont parfois été confondues avec celles de *mâcher*.

⁶⁵⁴ Le TLF recense un lemme homonyme dérivé de *mastic* + *-er* (1561 TLF s.v. *mastiquer*).

⁶⁵⁵ Le sens figuré d'« étudier » (1425) apparaît comme une innovation médiévale (MLLM : 861b s.v. *masticare* [2]).

⁶⁵⁶ Le DELLR recense l'italien *masticare* et le roumain *mesteca* comme héréditaires (*id.*).

⁶⁵⁷ Cf. aussi Adam (1881 : 388-389) et Stala (2009 : 9-10) pour les doublets espagnols *mascar* / *masticar*.

maille / macule / macula } */'makʊl-a-/ ~ *macula* bien attesté en latin écrit au sens de « tache, marque, point » et au sens de « maille d'un filet » chez Varron (sens physique et moral) ; « maille d'un filet » (DELL : 376b s.v. *macula* ; Gaffiot 2000 : 945b s.v. *măcŭla*)

maille (A. 1. fin XI^e s. « taie (dans l'œil) » 2. fin XII^e s.-début XIII^e s. « moucheture sur le plumage d'un oiseau » 3. 1704 bot. [« tache précédant le bourgeon à fruit chez certaines plantes (concombres, melons, p. ex.) »] B. 1. a) fin XI^e s. « petit anneau en métal qui forme le tissu d'une armure » b) 1410 « anneau d'une chaîne » 2. fin XII^e s. « chacune des petites boucles de matière textile dont l'entrelacement forme un tissu lâche » 3. a) 1216 « trou formé par chaque maille » b) 1690 « ouverture que l'on laisse dans un treillis de fer » TLF s.v. *maille*)⁶⁵⁸

Lexème issu du protoroman */'makʊl-a-/ (REW₃ 5212 s.v. *macŭla* ; FEW 6/1 17a s.v. *macula* [I]).

Les deux sens du protoroman « tache » et « maille d'un filet » sont attestés en français, le sens de « tache » s'étant surtout conservé dans des acceptions techniques (REW₃ *id.* ; BW : 383a ; FEW 6/1 12b s.v. *macula* ; TLF s.v. *maille*).

Issues héréditaires : sarde *mancia* ; logud. *maya* ; *marka* ; campid. *marga* ; it. *macchia* ; occ. *malha* ; esp. *mancha* ; *mangla* ; port. *mangra* ; *magoa* (REW₃ *id.* ; FEW 6/1 17a s.v. *macula*)⁶⁵⁹.

macule ([XIII^e s. FEW 6/1 16b s.v. *macula* II.1.a.α] déb. XIV^e s. fig. « tache, souillure » ; 1627 « tache de naissance sur la peau » ; 1690 « tache sur le soleil » TLF).

Emprunt au latin médiéval *macula* au sens de base du latin classique (FEW 6/1 17b s.v. *macula* [II.1.a.α] ; TLF ; Ø BW)⁶⁶⁰.

Le lexème connaît diverses spécialisations (astronomie, zool., médecine, imprimerie) en dehors de son usage littéraire pour signifier « tache, salissure » (TLF).

Emprunts savants : it. *macula*, *macola* (XI^e-XII^e s.) ; esp. *mácula* (1242) ; cat. *màcula* (XIV^e s.) ; port. *mácula* (XVI^e s.) ; roum. *maculă** (1681) (DELLR 268b s.v. *macula*)⁶⁶¹.

macula (1868 « petite dépression de la rétine » TLF)

⁶⁵⁸ Le TLF lemmatise un autre lexème *maille* : « monnaie de très faible valeur, valant un demi-denier » (ca 1130 numism. ; ca 1135 *ne pas valeir maaille* « ne rien valoir ») qui est issu du latin médiéval *medalia* « demi-setier » (TLF s.v. *maille*).

⁶⁵⁹ L'italien *maglia* est emprunté à l'occitan (REW₃ *id.*) ; le portugais *mancha* est un emprunt à l'espagnol (*ibid.*).

⁶⁶⁰ Le FEW distingue les emprunts au sens moral « tache, souillure » [II 1 a α] des emprunts au sens concret de « tache » dans différents domaines [II 1 a β, γ, δ]. L'influence éventuelle du latin liturgique (*agnus sine macula*) sur les premiers est possible (FEW *id.*). Les sens γ « signe qu'un enfant porte sur la peau en naissant et que l'on attribue à la force de l'imagination de la mère » et δ « chacune des taches d'un noir intense que l'on remarque sur la surface du soleil » répertoriés à partir de Furetière (1690) sont des spécialisations médicales et astronomiques (FEW *id.*).

⁶⁶¹ Le DELLR signale l'influence du français sur le lexème roumain (*id.*). Le FEW recense l'italien *maglia* et l'espagnol *mallá* comme des emprunts au français, qui est peut-être aussi à l'origine du catalan *mallá* et du portugais *malha* (FEW 6/1, 17b s.v. *macula*).

Emprunt au latin classique *macula* par les milieux médicaux avec innovation sémantique (TLF ; Ø FEW ; Ø BW)⁶⁶².

Emprunts savants : cf. *macule*.

Doublet B : *maquis*⁶⁶³.

(Catherinot 1683 : 7 [*Maille, Macule*] ; Brachet 1868 : 15 [*maille / macule*] ; Michaëlis 1876 : 198 [*id.*] ; Menut 1922 : 146 [*maille / macule / macle*]).

maison / mansion { */masi'on-e/ ~ *mansio* attesté en latin écrit au sens d'abord abstrait de « fait de rester ou de séjourner, séjour » (Cicéron) puis « halte, étape » et par suite « maison ; habitation, demeure, auberge » ; « étable, abri pour les troupeaux » (DELL : 383a s.v. *maneō* ; Gaffiot 2000 : 957a s.v. *mansio* ; TLF s.v. *maison*, s.v. *mansion*)

maison (A. bâtiment d'habitation 1. a) fin X^e s. « bâtiment servant de logis, d'habitation, de demeure » b) ca 1465 *maison de plaisance* « maison ou château qui sert à l'agrément » c) 1756 maison de chasse 2. 1^{ère} moitié XII^e s. *maisun Dieu* « temple, tabernacle » 5. astrol. 1269-1278 « chacune des douze divisions du ciel, déterminée par l'intersection de six méridiens avec l'horizon et que les astrologues observent pour établir leur thème de nativité » B. les personnes qui vivent ensemble, habitent la même maison 1. a) ca 1100 « personnel qui assure le service domestique de l'empereur » 2. 1^{ère} moitié XII^e s. *maison d'Israel* « les Juifs » C. bâtiment, édifice destiné à un usage spécial 1. ca 1165 *maison Dieu* « maison où l'on loge et soigne les malades » 2. ca 1165 « couvent, monastère, abbaye » TLF)

Lexème issu du protoroman */masi'on-e/ (REW, 5311 s.v. *ma(n)sio*, -ōne ; FEW 6/1 248ab s.v. *mansio* [I]).

Le sens de « maison » est propre au gallo-roman et plus particulièrement aux parlers oïliques septentrionaux (BW : 384a ; FEW 6/1 248a s.v. *mansio* ; TLF).

Plusieurs sémantismes constituent des emprunts sémantiques au latin de la *Vulgate*. C'est le cas du sens de « famille » [I 1 b γ] ou de « maisonnée » ([B 1] TLF ; [I 1 c] FEW) mais l'influence biblique s'est aussi exercée sur des expressions comme *maison d'Israël* ([B 2] TLF ; [I 1 b β] FEW) ou dans les sens astrologiques ([A C] TLF), cf. *supra mansion*] (FEW 6/1 248b s.v. *mansio* ; TLF).

⁶⁶² La spécialisation au sens ophtalmologique n'est pas répertoriée par le FEW mais s'inscrit dans les attestations de l'emprunt au sens [II 1 a β] (cf. *supra*).

⁶⁶³ Le lexème *maquis* « végétation dense et peu accessible des régions méditerranéennes (notamment de la Corse), se développant sur un sol siliceux et comprenant surtout des espèces arbustives, broussailleuses et épineuses » (1175 [1775 BW]) est un emprunt au corse *macchia* propr. « tache » puis « ensemble touffu d'arbustes et de plantes diverses », lui-même issu du latin *macula* « tache » (BW : 389b ; TLF s.v. *maquis*). Le BW signale l'influence des œuvres de Mérimée dans la diffusion du lexème en français (BW *id.*).

Issues héréditaires : logud. *mazone* ; ancien campid. *mazone* [campid. *mazoni*] ; dalm. *mošun(a)* ; com. *mazon* ; bergamasque *mazun* ; véronais *mazun* ; haut engad. *maschun* ; occ. *mazó* ; esp. *mesón* ; ancien port. *meijão* (REW, *id.* ; FEW 6/1 248a s.v. *mansio*)⁶⁶⁴.

mansion (1. ca 1155 « demeure, habitation » 2. XIII^e s. théâtre « partie du décor servant de cadre à une scène » [hapax repris en 1855] 3. 1273 astrol. [« région du ciel, maison » FEW 6/1, 247b s.v. *mansio* II.1] synonyme de maison A 5] 4. 1596 « gîte d'étape » TLF) Emprunt au latin médiéval au sens de « demeure » connu de l'Antiquité (FEW 6/1, 250a s.v. *mansio* [II] ; MLLM : 836a s.v. *mansio* [4] ; Ø BW).

Au sens utilisé en astrologie ([3] TLF) il s'agit d'un emprunt au latin médiéval « chacune des 28 maisons de la lune » attesté au XIII^e siècle (TLF ; Ø MLLM)⁶⁶⁵. L'acception utilisée en scénographie « partie du décor servant de cadre à une scène » ([2] TLF ; [II 2] FEW) est la reprise en 1855 d'un terme utilisé à l'époque médiévale (Cohen 1940 ; FEW *id.*). Le sens de « gîte d'étape » ([4] TLF) est un terme d'antiquité romaine (FEW 6/1, 248a s.v. *mansio*).

Emprunts savants : it. *mansione* (1304-1308, repris 1812) ; cat. *mansió* (XIV^e s.) ; esp. *mansión* (ca 1440) ; port. *mansão* (XVI^e s.) (DELLR : 271b s.v. *mansio*).

(Menut 1922 : 41, 146)⁶⁶⁶.

maître / magister } */ma'gistr-u/ « personne qui exerce une autorité ; personne qui est qualifiée pour enseigner » ~ *magister* attesté en latin écrit depuis les inscriptions archaïques au sens de « celui qui commande, dirige, conduit, chef, directeur », spécialement « maître qui enseigne » depuis Cicéron (DELL : 378b s.v. *magis* ; Gaffiot 2000 : 948a s.v. *māgistēr* ; Kroyer & Reinhardt 2014 in DÉRom 1 s.v. */ma'gistr-u/)

maître ([A. en appos. ou adj. 1. a) ca 1100 *le plus maistre* « principal, le plus important » ; ca 1150 *mestre clerc* « le premier du clergé, qui dirige les offices dans l'église »] B. personne qui exerce une domination 1. a) 1155 « celui qui a autorité sur d'autres » b) 1160-1174 « possesseur d'un animal domestique » 2. a) ca 1190 « seigneur (par rapport au vassal) » b) ca 1500 *le maistre des seigneurs* « Dieu » 3. loc. C. personne qualifiée pour diriger 1. a) 1160-1174 « celui qui conduit le personnel, dirige les opérations d'un service 2. a) 1155 « celui qui enseigne, précepteur » b) 1461 « maître d'armes » c) 1636 *maître danseur* « maître de danse » 4. ca 1160 « celui qui est expert, qui excelle en quelque art ou science » 5. mil. XIII^e s. « celui qui après avoir été apprenti, est reçu dans un corps de métier » D. titre donné à certaines personnes 1. a) fin XII^e s.

⁶⁶⁴ L'ancien italien *magione*, l'ancien espagnol *maison*, l'ancien portugais *maisom*, *meisom*, de même que l'occitan *mazo* sont des emprunts au gallo-roman (REW, *id.* ; FEW *id.*).

⁶⁶⁵ En astrologie, le lexème est synonyme de *maison* : les vingt-huit mansions de la lune (TLF).

⁶⁶⁶ Michaëlis ne relève ces doublets que pour l'espagnol : *mansion* / *meson* (1876 : 275).

« médecin » **b**) 1461 « titre donné aux gens de robe (avocat, notaire, huissier...) » TLF *s.v. maître*⁶⁶⁷

Lexème issu du protoroman */ma'gistr-u/ « personne qui exerce une autorité ; personne qui est qualifiée pour enseigner » (Kroyer & Reinhardt 2014 in DÉRom 1 *s.v.* */ma'gistr-u/ ; cf. REW₃ 5229 *s.v. magister* ; FEW 6/1, 42b *s.v. magister* [I]).

Issues héréditaires (interroman) : sarde *magistru*, *maistu* ; dacoroum. *măiestru* ; it. *maestro* ; frioul. *mestri* ; frpr. 'metro' ; occ. 'maestre' ; gasc. 'mestre' ; cat. *mestre* ; esp. *maestro* ; *maeso* ; ast. *maestru* (Kroyer & Reinhardt 2014 in DÉRom 1 *s.v.* */ma'gistr-u/ ; cf. REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁶⁶⁸.

magister ([fin X^e s. *magistre* FEW 6/1, 41bs.v. *magister* II.1.b] **1.** 1452 « maître d'école » **2.** 1701 « pédant » TLF)

Emprunt au latin médiéval *magister* au sens connu de l'Antiquité (FEW 6/1 41b [II 1 b] ; TLF)⁶⁶⁹.

Le TLF précise que le lexème est « vx » au sens de « maître d'école de village » et « littér. et péj. » au sens de « personnage, enseignant ou non, pédant et dogmatique ».

Emprunts savants : (Ø DELLR).

Doublets B : *mestre*⁶⁷⁰ ; *mestre*⁶⁷¹ ; *maestro*⁶⁷² ; *master*⁶⁷³.

(Brachet 1868 : 15 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Thomsen 1890 : 64 ; Menut 1922 : 63, 146 ; Reiner 1982 : 3, 19, 67 n. 6 [*maître / magister / maestro*]).

⁶⁶⁷ Le TLF distingue le substantif *maître* de l'adjectif *maître* mais l'historique des deux lexèmes est commun. Sous A sont regroupés les emplois adjectivaux ou substantifs en apposition, sous B, C et D les emplois au substantif. L'attestation antérieure de l'emploi adjectival est due à la rareté des documents du XI^e siècle.

⁶⁶⁸ L'ancien espagnol *maistru* est un emprunt au français alors que l'engadinois *maïster* est un germanisme et le roumain *mezter* un emprunt au magyar ou à l'allemand (REW, *id.*).

⁶⁶⁹ Le FEW recense également une forme avec adaptation morphologique *magistre* attestée aux mêmes sens en ancien et moyen français (FEW 6/1 41b *s.v. magister* II.1.a).

⁶⁷⁰ Le lexème *mestre* (1546 *mestre de camp*) est peut-être une variante de l'afr. *maistre*, qui ne s'utilise guère que dans le syntagme *mestre(-)de(-) camp* « officier commandant en chef d'un régiment de cavalerie ou d'infanterie » (FEW 6/1, 42b *s.v. magister* ; TLF *s.v. mestre* ; Ø BW). Le TLF précise qu'il s'agit d'un terme d'histoire moderne (XVI-XVIII s.) qui s'écrit plutôt *maître(-)de(-)camp* en dehors de ce contexte (TLF *id.*). Le lexème est du reste d'étymologie discutée. Le DG postule un emprunt à l'italien modifié d'après des formes gallo-romanes (DG *s.v. camp*) et Barbier y voit un calque de l'allemand *Kampfmeister* (Barbier 1928-1931 : 199), étymologies rejetées par le FEW (6/1, 42b *s.v. magister* [II 3]).

⁶⁷¹ Le lexème *mestre* (≈ *arbre de mestre*) « grand mât des anciennes galères et des bâtiments à voiles latines » (1609) est un emprunt à l'italien *maestra* de même sens (FEW 6/1, 42b *s.v. magister* [II 4] ; TLF *s.v. mestre*).

⁶⁷² Le lexème *maestro* « maître ; compositeur de musique » (1817) est un emprunt à l'italien attesté en ce sens depuis le XVI^e siècle (BW : 381b *s.v. maestro* ; FEW 6/1, 41a *s.v. magister* [II 5 a] ; TLF *s.v. maestro*).

⁶⁷³ Le TLF recense le lexème *master* « patron, capitaine d'un navire » (1785) qui est un emprunt à l'anglais (cheval de retour) (TLF *s.v. master* ; AND, *s.v. mestre*). Le FEW recense d'autres attestations d'emprunt à l'anglais dans divers sens (FEW 18, 83b *s.v. master*). Le sens de « diplôme universitaire » utilisé dans les milieux académiques procède de celui de « professeur, licencié » (1872) attesté par le FEW mais est d'introduction trop récente en français pour être lemmatisé.

meuble / mobile } */'mobil-e/ ~ *mobilis* « mobile, qui peut être mû ou déplacé » (DELL : 416b s.v. *moueō* ; Gaffiot 2000 : 996b s.v. *mōbīlis*)

meuble (1. ca 1170 *araine mobile* ; 1606 *terre meuble* 2. 1176 « qui ne peut être déplacé, changé de place (en parlant d'un bien) » ; 1270 *biens mobles e non mobles* ; 1283 *catel meuble* TLF s.v. *meuble*)⁶⁷⁴

Lexème issu du protoroman */'mobil-e/ (REW₃ 5624 s.v. *mōbīlis*⁶⁷⁵ ; FEW 6/3, 4a s.v. *mōbīlis* [I 1]). Le changement d'aperture de la voyelle initiale (*/'mobili/ > */'mōbili/ ~ *mōbīlem* > *mōbīlem*) est expliqué en général par l'influence analogique du verbe *mōvēre* (Paris 1881 : 50 ; BW : 406b ; Bourciez 1967 : 89 § 72 I ; FEW *id.* ; TLF s.v. *meuble*). Issues héréditaires : sursilv. *muvel* ; bas engad. *muvel* ; occ. *moble*, *movel* ; cat. *moble* ; esp. *mueble* ; port. *movel* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁶⁷⁶.

mobile ([I. subst. A. 1301 « bien meuble »] II. adj. A. 1. a) 1377 « qui peut être mû » 2. a) 1636 *fête mobile* b) 1952 *échelle mobile* 3. 1823 *colonne mobile* B. a) ca 1448 « sujet au changement, variable » b) ca 1510 « inconstant, instable » C. 1. a) 1749 « animé d'un mouvement incessant » 2. 1854 « qui n'est pas fixe, se déplace sans cesse » TLF)⁶⁷⁷

Emprunt au latin médiéval *mobilis* dans le sens qu'il a en latin classique, avec des spécialisations juridiques (FEW 6/3, 4b s.v. *mōbīlis* ; MLLM : 910b-911a s.v. *mobilis*). Emprunts savants : it. *mobile* (1268) ; port. *móvel* (1214) ; esp. *móvil* (1499) ; cat. *mòbil* (1840) ; roum. *mobil* (s.d.) (DELLR : 281a s.v. *mobilis*).

Doublet B : *mob*⁶⁷⁸

(Brachet 1868 : 15 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 147)⁶⁷⁹.

⁶⁷⁴ Le TLF lemmatise séparément le substantif *meuble* « objet mobile (le plus souvent constitué de pièces de bois ou de métal assemblées selon des règles particulières) et qui sert à l'aménagement d'un local public ou privé » (ca 1165) qui est la substantivation de *meuble* d'après le latin médiéval (BW : 386b-387a ; FEW *id.* [I 2] ; TLF s.v. *meuble*). Le terme juridique *meuble* (adjectif « qui peut être transporté d'un lieu à un autre sans subir de détérioration ou qui est réputé tel par la loi » et substantif « bien dont la loi stipule qu'il peut être transporté d'un lieu à un autre ») fait l'objet d'une lemmatisation séparée bien que l'historique relève de *meuble* [2].

⁶⁷⁵ Seul l'afr. *mouble* est considéré comme héréditaire par le REW₃ qui recense le français *meuble* entre crochets carrés (REW₃ *id.*).

⁶⁷⁶ L'italien *mobilia*, l'occitan *moble*, *movel*, le catalan *moble*, l'espagnol *mueble* et le portugais *movel* sont entre crochets carrés chez Meyer-Lübke qui ne considère comme purement héréditaires que l'ancien français *mouble* et les formes rhéto-romanes (REW₃ *id.*). Ces dernières continuent le type du protoroman avec *o*, les autres langues romanes continuant celles avec *ɔ* (cf. FEW *id.*).

⁶⁷⁷ Le TLF ne lemmatise pas séparément l'adjectif (II) et le substantif (I) dont les attestations précèdent de peu celles de l'adjectif.

⁶⁷⁸ Le lexème *mob* « populace, canaille » (1725) est un emprunt à l'anglais *mob* attesté depuis 1688 et issu par troncation de la locution latine *mobile vulgus* « foule, populace » (TLF s.v. *mob*).

⁶⁷⁹ Cf. aussi Adam (1881 : 388-389).

meule / môle / [mole] } */'mɔl-a/ ~ *mola* attesté dans le latin écrit au sens de « meule, meule de moulin » ; « moulin » et dans le vocabulaire médical « môle, faux germe » chez Pline l'Ancien (DELL : 411a s.v. *molō* ; Gaffiot 2000 : 999b s.v. *mōla*)

meule (1. ca 1170 *muele* « dispositif en pierre, de forme cylindrique, servant à broyer en tournant » ; XIII^e s. *mole* ; 1538 *meule* 2. fin XIV^e s. *mole* « roue de grès, d'acier, etc., dont on se sert pour aiguiser, user, polir » ; 1390 *meule* 3. 1723 « masse de fromage de la forme d'une meule d'aiguiser » TLF s.v. *meule*)⁶⁸⁰

Lexème issu du protoroman */'mɔl-a/ (REW₃ 5641 s.v. *mōla* ; FEW 6/3, 28a s.v. *mōla* [I]).

Issues héréditaires : roum. *moarǎ* ; it. *mola* ; ancien lomb. *mola* ; ancien vénit. *muola* ; frioul. *muele* ; occ. *mola* ; cat. *mola* ; esp. *muela* ; port. *mó* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

môle ([1372 BW : 414b s.v. *môle* 2] ; 1575 [« tumeur bénigne »] [« masse de chair dure qui s'engendre dans la matrice au lieu d'un fœtus » FEW 6/3, 28a s.v. *mōla* II.2] TLF s.v. *môle*)⁶⁸¹

Emprunt au latin médical *mola* déjà attesté dans un sens proche dans l'Antiquité (BW : 414b FEW 6/3, 28a s.v. *mōla* [II 2] ; TLF s.v. *môle*)⁶⁸².

Le FEW recense, en plus du sens de « tumeur », celui de « fil de laiton qui sert à faire les têtes d'épingles » (1812) et de « maladie des champignons de couche causée par un champignon parasite » (1903) (FEW *id.* ; TLF s.v. *môle*)⁶⁸³.

Emprunts savants : (Ø DELLR).

(Ø).

mie / mica < */'mik-a/ ~ *mica* attesté en latin écrit au sens de « parcelle, miette, grain » (DELL : 402a s.v. *mīca* ; Gaffiot 2000 : 985c s.v. *mīca*)

⁶⁸⁰ Le TLF lemmatise séparément *meule* « cylindre » et *meule* « tas de foin », suivant en cela le BW (407a). Le second est probablement issu du premier par emploi métaphorique.

⁶⁸¹ Le TLF lemmatise séparément le substantif masculin *môle* (fin XV^e s.) emprunté à l'italien *molo* d'origine grecque (BW : 414b s.v. *môle* 1) des substantifs féminins *môle* et *môle* issus du latin *mola*.

⁶⁸² Le FEW signale un premier emprunt savant *mole* au sens de « dent molaire » attesté au XIII^e siècle mais qui n'a pas survécu en français moderne (FEW *id.* [II 1]).

⁶⁸³ La lemmatisation du TLF pour ces emprunts n'est pas très heureuse. Alors que le FEW regroupe les emprunts [II 1 et 2], le TLF disjoint sous des graphies légèrement différentes des emprunts de même origine. Ainsi *môle* « mycose du champignon de couche, causée par un champignon microscopique » (1903) emprunté par les botanistes au latin classique « meule » par analogie de forme des carpophores gonflés par la maladie (TLF s.v. *môle*) est lemmatisé séparément. Un troisième lexème « poisson téléostéen de la famille des Gymnodontes » (1554) emprunté au latin également par analogie de forme se trouve lemmatisé, cette fois avec le circonflexe (TLF s.v. *môle*). Enfin, il faut mettre de côté le lemme *mole* (1903) issu de l'abréviation de *molécule-gramme* (TLF s.v. *mole*).

mie (1. 1121-1134 « miette de pain » ; 1660 2. ca 1160 « partie molle du pain » TLF s.v. *mie*)⁶⁸⁴

Lexème issu du protoroman */'mik-a/ (REW₃ 5559 s.v. *mīca* ; FEW 6/2, 76a s.v. *mīca* [I]).

Au sens étymologique de « miette », le lexème a été remplacé au XVII^e siècle par son diminutif *miette* (BW : 408a ; FEW *id.*).

L'emploi comme particule de négation développé en ancien français est attesté jusqu'au XVI^e siècle puis surtout par archaïsme ou influence dialectale des parlers oïliques orientaux (FEW *id.* [I 1 b] et n. 40).

Issues héréditaires : roum. *mică* ; it. *mica* ; lomb. *minga* ; corse *minca* ; esp. *miga* (REW₃ *id.* ; FEW 6/2, 76ab s.v. *mīca*).

mica (1. 1735 minéral. [« silicate alumineux d'un éclat métallique qui se sépare facilement en lames transparentes » FEW 6/2, 75b s.v. *mīca* II.1] 2. 1891 « lame transparente de faible épaisseur confectionnée en mica » TLF)

Emprunt au latin *mica* par les minéralogistes avec innovation sémantique (FEW 6/2, 76b s.v. *mīca* [II 1] ; TLF). Il pourrait s'agir d'un emprunt à l'anglais, attesté depuis 1706 (FEW *id.*), ce qui pourrait par ailleurs expliquer le changement de genre de l'emprunt (masculin en français).

Emprunts savants : it. *mica* (1563) ; cat. *mica* (1868) ; port. *mica* (1873) ; esp. *mica* (1884) (DELLR : 278b s.v. *mica*)⁶⁸⁵.

Doublet B : *miche*⁶⁸⁶.

(Catherinot 1683 : 7 [*Mie, Miche*] ; Brachet 1871 : 3 [*mie / mica*])⁶⁸⁷.

moindre / mineur } */'min-o-r/ *minor* « moindre, plus petit » (comparatif de *parvus*) (DELL : 404b s.v. *minor* ; Gaffiot 2000 : 990b s.v. 2 *mñŕ*)

moindre (« plus petit A. D'une chose 1. déb. XII^e s. en intensité, valeur, importance (quantité non dénombrable) *meindres* (c.s. sing.) ; 1188 *manre* (c.r. direct sing.) ; 1^{er} quart XIII^e s. *mendre* (c.r. indirect sing.) ; ca 1225 *le mendre* (c.r. direct. sing.) 2. ca

⁶⁸⁴ Le TLF lemmatise séparément l'adverbe *mie* comme particule de négation (ca 1100) issu de *mie* (TLF s.v. *mie*). Le substantif homographe *mie* « femme aimée » (1567) est issu par mécoupage de *m'amie* (TLF s.v. *mie*).

⁶⁸⁵ Seul le français *mica* est masculin parmi les latinismes romans (cf. *supra*). Le roumain *mică* est emprunté au français (DELLR *id.*).

⁶⁸⁶ Le lexème *miche* « pain rond plus ou moins gros » (1172-1190) est issu d'un type renforcé du protoroman */'mikk-a/ ~ */'mīcca (BW : 407b ; FEW 6/2, 76b s.v. *mīca* [I 2]). Certaines lexies romanes poursuivent ce type : génois *mīcca* ; piémontais *mica* ; catalan *mica* ; aragonais *mica* (FEW 6/2, 76b s.v. *mīca*). La forme renforcée a été rapprochée du redoublement observé dans *tricher* < */'triccāre < */'tricare (FEW *id.* ; cf. FEW 13/2, 261a s.v. */'triccāre).

⁶⁸⁷ Dans son *Supplément* de 1871, Brachet ne propose que les doublets *mie / mica*. Il précise : « Le doublet « mica, mie-miche » proposé par Tobler n'est pas admissible, *miche* ne venant point du latin, mais du flamand *micke* (pain de froment) (1871 : 4-5 ; cf. Tobler 1868 : 1425 ; REW₃ 5562 s.v. *micke*).

1160 en quantité dénombrable *mendre* (c.s. sing.) **3.** 1174-1187 en taille *menre* (c.s. sing.) **B.** D'une personne **1.** 1119 en âge *li meindre* (c.s. plur.) « les plus jeunes » **2.** ca 1170 *en taille li mendres* (c.s. sing.) **3.** 1^{er} quart XIII^e s. en rang, importance, valeur *menres* (c.r. plur.) ; ca 1215 *li mendre* (c.s. plur.) TLF)

Lexème issu du protoroman */'min-o-r/ dont le corrélat du latin écrit est *mīnor* (nominatif) « plus petit » (REW₃ 5592 s.v. *mīnor* ; FEW 6/2, 125b-126a s.v. *mīnor* [I 1]).

Le lexème *moindre* est issu du nominatif [I 1 FEW] qui s'oppose en ancien français à *meneur* issu de l'accusatif [I 2 FEW], mais la valeur des deux lexèmes a été oubliée assez tôt et dès le XIII^e siècle se trouvent des exemples de *moindre* au cas régime, évinçant peu à peu *meneur* (BW : 413b ; FEW 6/2, 126a s.v. *mīnor*).

La diphtongaison sous cette forme est exceptionnelle : on attendrait régulièrement *meins* devant nasale (*sein* < *sinum*) (Bourciez 1967 : 79 § 60 I).

Issues héréditaires : logud. *minore* ; it. *minore* ; occ. *menre*, *menhor* (× *melhor*) ; cat. *menor* ; esp. *menor* ; port. *menor* (REW₃ *id.* ; FEW 6/2, 125a s.v. *mīnor*).

mineur (**1. a**) 1342 [subst. *mineur* « le plus petit »] ; 1535 adj. « moindre que » **b**) 1437 [subst. *mineur* « celui, celle qui n'a pas atteint l'âge prescrit par les lois pour disposer de sa personne »] ; 1461 adj. *mineur d'ans* « mineur » **2. a**) ca 1350 *mineur* « religieux de l'ordre de saint François d'Assise ; fin XIV^e s. *frère meneur* ; 1680 *les quatre mineurs* « les quatre petits ordres de la hiérarchie ecclésiastique (portier, lecteur, exorciste, acolyte » ; 1690 *ordres mineurs* **b**) 1636 *excommunication mineure* **3.** 1671 *tierce mineure* ; 1680 *mode mineur* TLF)

Emprunt au latin *minor* « plus petit » (BW : 410a ; FEW 6/2, 126a s.v. *mīnor* [II 1 a] ; TLF s.v. *mineur*).

Emprunts savants : roum. *minor* (s.d.) (DELLR : 279b s.v. *minor*)⁶⁸⁸.

(Catherinot 1683 : 8 ; Luce 1863 : 57).

moise / mense { */'mes-a/ ~ *mensa* attesté en latin écrit de l'Antiquité au sens de « table » en général et dans plusieurs acceptions spécialisées (comptoir de marchand, table de banquier, étal de boucher) (DELL : 397b s.v. *mēnsa* ; Gaffiot 2000 : 978a s.v. *mensa* ; TLF s.v. *moise* ; Adams 2007 : 400)⁶⁸⁹

moise (1328 charpenterie [« chacune des pièces de bois réunies deux à deux par des boulons dans un assemblage de charpente, et qui servent à relier entre elles plusieurs autres pièces et à les maintenir à une distance fixe les unes des autres »] TLF)

⁶⁸⁸ L'italien *minore*, espagnol *menor*, le portugais *menor* sont héréditaires ou des réfections d'un lexème héréditaire. De même, le catalan *menor* n'est pas un latinisme selon le DELLR (*id.*).

⁶⁸⁹ Le DELL précise qu'à l'origine, le sens a dû être « gâteau » puis « support sur lequel on place les mets » et enfin « table à manger » et « service, repas ». Mais seul le sens apparemment secondaire de « table » est attesté (DELL : 397b).

Lexème issu du protoroman */'mes-a/ (REW₃ 5497 s.v. *mē(n)sa* ; FEW 6/1, 711ab s.v. *mensa* ; BW : 620ab s.v. *table*).

Le lexème est attesté sous la forme *mesa* dans l'*Appendix Probi* (Väänänen 1967 : 67). Seul le sens secondaire du protoroman s'est maintenu en français, comme terme de charpenterie, le lexème étant remplacé au sens de « table » par les issues de *tabula* (FEW *id.* ; BW : 620b s.v. *table*). Cf. la synthèse de Paris sur cette évolution (1909b : 522-524), qui s'inscrit contre Scheler et Littré.

Issues héréditaires : logud. *meza* ; campid. *meza* ; macédonroum. *measă* ; roum. *masă* ; végl. *maisa* ; engad. *maisa* ; occ. *mensa* ; cat. *mesa* ; esp. *mesa* ; port. *mesa* (REW₃ *id.* ; BW : 620b s.v. *table* ; FEW 6/1, 711a s.v. *mensa*)⁶⁹⁰.

mense (1. 1558 « table » 2. 1603 « revenu d'une abbaye, d'un évêché » TLF) 1564 (DELLR)

Emprunt au latin classique *mensa* « table », « nourriture, plats » avec une influence du latin ecclésiastique (FEW 6/1, 711b s.v. *mensa* et n. 7 ; TLF ; MLLM : 874a s.v. *mensa* [3-4] ; Ø BW)⁶⁹¹.

Emprunts savants : it. *mensa* (fin XII^e s.) ; occ. *mensa* (1452) ; port. *mensa** (s.d.) (DELLR : 276b s.v. *mensa* ; FEW *id.*).

Doublet B : *mesa*⁶⁹²

(Brachet 1871 : 6 n. 2 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 147 [*moise / manse (mense)*]).

moule / muscle / muscule } */'muskɔl-u/ ~ *mūsculus* attesté en latin écrit de l'Antiquité au sens propre de « petite souris » puis de tout objet rappelant l'animal par sa forme ou son allure : « sorte de poisson inconnu » ; « mantelet (machine de guerre) » ; « barque » ; « muscle » ; « abri militaire » (DELL 424a s.v. *mūs* ; FEW 6/3, 262b ; BW : 424b ; Gaffiot 2000 : 1016c s.v. *musculus*)⁶⁹³.

moule (1. 1240-1280 *moulles* « mollusque lamellibranche comestible » ; 1690 2. 1878-1 879 « personne peu dégourdie » TLF s.v. *moule*)⁶⁹⁴

⁶⁹⁰ Le protoroman a survécu au sens de « table » en Roumanie et dans la péninsule Ibérique, ainsi qu'en francoprovençal (FEW *id.*).

⁶⁹¹ En dehors de la terminologie ecclésiastique, le lexème est défini comme vieux, littéraire et rare au sens de « table où l'on mange » par le TLF. Le FEW signale par ailleurs un sens en chiromancie « une des lignes de la main, qui va de l'index au petit doigt » attesté en 1549 (FEW 6/1, 710b s.v. *mensa* [II 1]).

⁶⁹² Le lexème *mesa* « plateau entre deux vallées. Relique de la surface primitive antérieure au creusement des vallées ; peut présenter un sol normal relativement âgé (sol résiduel) » (1923 géogr.) est un emprunt à l'espagnol *mesa* « plateau entre deux vallées » (TLF s.v. *mesa* ; DCECH 4, 57a s.v. *mesa*). Notons que le lexème *mensa* « restaurant universitaire » est absent du TLF.

⁶⁹³ Le DELL présente en outre le lexème *mūsculus* « moule (mollusque) » (DELL : 424b).

⁶⁹⁴ Le substantif masculin *moule* est un emprunt au latin *modulus* « mesure » (TLF), cf. *moule / module* dans l'annexe 3.

Lexème issu du protoroman */muskʊl-u/ dont le corrélat du latin écrit est *mūscūlum* « moule » (REW₃ 5772 s.v. *mūscūlus* ; FEW 6/3, 262b-263a s.v. *mūscūlus* [I 2])⁶⁹⁵.

Selon le FEW, la Galloromania connaît deux types : *mūscūlu* [I 1] à l'origine des formes occitanes et *mūscūlu* [I 2] qui s'est répandu en français avec un changement de genre (*mūscūla*) et qui a peut-être subi l'influence de *mūsca* (FEW 6/3, 262b-263a s.v. *mūscūlu* et n. 8)⁶⁹⁶.

Issues héréditaires : sarde *musciu* ; roum. *muschiu* ; cat. *muscle* ; esp. *muslo* (FEW *id.* et n. 9)⁶⁹⁷.

muscle (1. 1314 anat. [« organe formé de tissus doués de la propriété de se contracter »] 2. 1699 en parlant des muscles comme indice de la force physique 3. 1827 fig. [« force, vigueur »] TLF)

Emprunt au latin médiéval *musculus* poursuivant un sens connu de l'Antiquité (FEW 6/3, 263a s.v. *mūscūlus* [II 2 a] ; TLF)⁶⁹⁸.

Emprunts savants : it. *muscolo* (ca 1340) ; cat. *múscul* (XIV^e s.) ; esp. *músculo* (ca 1599) ; port. *músculo* (1813) (DELLR : 286b s.v. *musculus*)⁶⁹⁹.

muscule (1284 *muscle* [antiq. romaine « petite machine de guerre en forme de toit, qui servait à couvrir les assiégeants sous les murs d'une place »] ; 1762 *muscule* TLF)

Emprunt au latin médiéval *musculus* dans un sens secondaire « sorte de galerie couverte mobile, pour protéger les assaillants » attesté à partir de César (FEW *id.* [II 1] ; TLF). L'emprunt, attesté sous la forme *muscle* dans la traduction de Végèce *L'art de chevalerie* de Jean de Meun, est recensé sous la forme *muscule* dans les ouvrages lexicographiques du XVIII^e siècle (*id.*).

Emprunts savants : cf. DELLR *supra*.

(Brachet 1868 : 22 n. 2 ; 1871 : 6 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 148 [moule / muscle / muscule] ; Reiner 1980 : 44).

moutier / monastère } */moni'steri-ul/ ~ *monasterium* « monastère » attesté en latin depuis le IV^e siècle (DELL : 412a s.v. *monastērium* ; Gaffiot 2000 : 1002b s.v. *mōnastērĭum*), au sens

⁶⁹⁵ Le REW₃ distingue trois lexèmes différents : 5772 *mūscūlus* « muscle » ; 5773 *mūscūlus* « moule » ; 5773a *mūsculus*, sans compter l'homonyme 5771 **mūscūlus* « mousse » diminutif de 5774 **mūscus*. Le lexème *moule* est attribué à 5773 mais *muscle* dépend de 5772. Le FEW au contraire lemmatise un unique *mūscūlus*.

⁶⁹⁶ L'explication du changement vocalique n'est pas claire. Meyer-Lübke y voit l'influence d'un lexème inconnu, Ernout et Meillet pensent soit à une confusion entre deux étymons différents *mūsculus* « moule (mollusque) » et *mūsculus* « petite souris » soit à une variation de quantité d'origine populaire (DELL : 424b). Sur les interprétations de Meyer-Lübke et de Meillet, cf. FEW 6/3, 263a s.v. *mūscūlus* n. 8.

⁶⁹⁷ Le type protoroman */muskula/ semble propre à la Galloromania du nord. Les issues romanes citées ici sont celles du REW, 5772. Le traitement du DÉRom permettra une meilleure perception des types protoromans et de leurs issues.

⁶⁹⁸ Le FEW mentionne également une forme moins francisée *muscule* « muscle » qui est supplantée par *muscle* à partir du XVI^e siècle mais sert de base aux dérivations savantes (FEW *id.* [II 2 b α]). Cf. aussi *muscule*.

⁶⁹⁹ Seul le lexème *muscle* est cité pour le français. Le roumain *mușchi* est héréditaire (*id.*).

de « cloître » depuis la *Peregrinatio Aetheriae* (mil. V^e s.) (emprunt au grec *μοναστήριον*) (FEW 6/3, 73a s.v. *mōnastērīum* ; TLF s.v. *monastère*)

moutier (1. fin X^e s. *monstier* « monastère » ; 2. ca 1050 *muster* « église » TLF)

Lexème issu du protoroman */moni'steri-u/ (REW₃ 5656 s.v. *mōnastērīum* (2. **monisterium*) ; BW : 414b s.v. *monastère* ; FEW 6/3, 73a s.v. *mōnastērīum* [I])⁷⁰⁰.

La forme populaire *monisterium* est attestée dans des inscriptions du VII^e s. (Schuchardt 1866-1868: 1 : 203 ; FEW *id.* ; TLF).

S'inscrivant contre Littré et Paris qui y voient la disparition de la consonne médiane, Brachet juge que c'est la voyelle longue précédant la tonique qui a disparu (Brachet 1868 : 18-19 n. 3). Le développement de la finale s'est fait selon les principes de *-ariu* (Bourciez 1967 : 69 § 49 I).

Le développement de sens de « monastère » à « église » est attesté assez tôt au nord de la Galloromania (FEW *id.* ; cf. aussi MLLM : 915ab s.v. *monasterium* [1-4] et [5-8]).

Le lexème est répertorié comme « vieux mot » par la lexicographie : au sens de « monastère » depuis Furetière (1690), au sens d'« église » depuis Monet (1636)⁷⁰¹ selon le TLF, qui le signale comme « synon. vx de *monastère* ». Il est surtout utilisé dans le vocabulaire de l'archéologie et comme régionalisme.

Issues héréditaires : ancien logud. *munistere*, *muristere*, *muristeri* ; campid. *muristèni* ; ancien it. *mostero* ; ancien cat. *moster* ; port. *mosteiro* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁷⁰².

monastère (1279 ; ca 1350 TLF)

Emprunt au latin médiéval *monasterium* « monastère » de l'Antiquité tardive (BW : 415b ; FEW 6/3, 73a s.v. *mōnastērīum* ; TLF).

Emprunts savants : it. *monastero* (1230-1231) ; esp. *monasterio* (1030) ; logud. *monastéryiu* (s.d.) ; campid. *monastéryiu* (s.d.) (FEW 6/3, 73b s.v. *mōnastērīum* ; DELLR : 282b s.v. *monasterium*)⁷⁰³.

(Cf. 2.3.3.2).

(Catherinot 1683 : 8 ; Brachet 1868 : 17 n. 3, 18-19 n. 3 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 147 ; Reiner 1980 : 28)

⁷⁰⁰ Le français *moutier* est cité entre crochets carrés (REW₃ *id.*).

⁷⁰¹ Au sens d'« église », Richelet précise « Montier, vieux mot qui ne se dit plus que dans quelques Provinces comme sur les confins de la Champagne et en Lorraine ... Il signifie Eglise paroissiale » TLF ; cf. FEW 6/3, 72b s.v. *mōnastērīum*.

⁷⁰² Meyer-Lübke cite entre crochets carrés l'italien *monastero*, le français *moutier*, l'occitan *monestier*, le catalan *monastiri*, l'espagnol *monasterio* et le portugais *mosteiro* (REW₃ *id.*).

⁷⁰³ Le portugais *mosteiro* et le catalan *monestir* sont jugés héréditaires par le DELLR (le catalan *monestir* est un emprunt savant pour le FEW *id.*). Le roumain *mănăstire* est un emprunt au slave (DELLR *id.*).

moyen / médian } */medi'an-u/ ~ *medianus* « du milieu » (DELL : 393a s.v. *medius* ; Gaffiot 2000 : 968a s.v. *mēdiānus*) attesté depuis le I^e s. chez Vitruve est une dérivation marquée diastématiquement de *medius* (FEW 6/1, 587a s.v. *medianus*)

moyen (1. 1^{re} moitié XII^e s. *meiens* « qui est situé au milieu » ; en partic. **a**) 1732 log. *moyen terme* **b**) 1827 qualifie l'état de langue intermédiaire entre la période primitive et la période moderne de la langue *moyen allemand* **2. a**) ca 1260 « qui tient le milieu entre deux extrêmes » **b**) ca 1260 « qui tient le milieu de l'échelle sociale » **c**) 1530 gramm. verbes moyens « verbes neutres » **3.** 1273 « qui tient le milieu, ordinaire » **4.** 1377 math. *nombre moiens selon une proporcion* (att. isolée) ; à nouveau 1690 TLF s.v. *moyen*)⁷⁰⁴
Lexème issu du protoroman */medi'an-u/ dont le corrélat du latin écrit est *mēdiānus* « qui se trouve au milieu » (REW, 5452 s.v. *mēdiānus* ; FEW 6/1, 587a s.v. *medianus* [I]).

Issues héréditaires : it. *mezzano* (XIV^e s.) ; haut engad. *mezzaun* ; bas engad. *mezdan* ; occ. *mejá* ; cat. *mitjà*, *mijà* ; ancien esp. *miano* ; ast. *mianu* ; port. *meio* (FEW 6/1, 587ab s.v. *medianus*).

médian (1. méd. subst. 1425 *mediaine* « veine de l'avant-bras » ; 1560 *mediane* **2.** adj. 1540 *mediane* « demi » ; 1607 *ligne medienne* « ligne placée au milieu » ; 1812 *median* « qui est placé au milieu » **3.** 1868 géométrie subst. fém. [« segment de droite joignant les milieux des deux côtés opposés dans un parallélogramme »] TLF)

Emprunt au latin médical médiéval calquant *mediana vena* (BW : 399b ; FEW 6/1, 590a s.v. *medianus* [II 4] ; TLF ; MLLM : 868ab s.v. *medianus*). L'emprunt prend ensuite les significations plus générales du latin médiéval et antique, toujours dans des contextes savants (FEW *id*).

Emprunts savants : it. *mediano* (av. 1338) ; esp. *mediano* (1070) ; cat. *medià* (1696) ; port. *mediano* (XVII^e s.) ; roum. *median* (s.d.) (DELLR : 274ab s.v. *medianus*).

Doublet B : *misaine*⁷⁰⁵.

Cf. aussi *mitan*⁷⁰⁶.

(Ø).

⁷⁰⁴ Le TLF lemmatise également *moyen* « ce qui permet de réaliser le but que l'on vise » (1370) apparu assez tôt par substantivation de *moyen* (BW : 422a ; TLF s.v. *moyen*).

⁷⁰⁵ Le lexème *misaine* utilisé surtout dans *voile de misaine* « voile principale du mât situé à l'avant d'un navire, entre le beaupré et le grand mât » et *mât de misaine* « mât qui porte la misaine » (1463 *misane* ; début XVI^e s. *mysenne* ; 1530 *mysayne* ; 1636 *misaine*) est un emprunt au catalan *mitjana* (attesté en 1354) qui a subi l'influence de l'italien *mezzana* (FEW 6/1, 589a s.v. *medianus* [II 1 a α] ; TLF s.v. *misaine*).

⁷⁰⁶ Le lexème *mitan* « milieu, centre » (ca 1190) considéré parfois comme un emprunt au catalan ou une évolution de **medietaneus* est plutôt issu du composé *mediu tantu* (cf. les nombreuses hypothèses dans FEW 13/1, 94ab s.v. *tantus* [I 3] ; TLF s.v. *mitan*).

muer / muter } */mu't-a-/ ~ *mutare* attesté en latin écrit de l'Antiquité au sens de « changer, modifier, échanger » ; « changer de lieu, déplacer » ; « se déplacer » (DELL : 426a s.v. *mūtō* ; Gaffiot 2000 : 1018ab s.v. *I mūtō*)

muer (1. ca 1050 *muder* « changer, modifier » ; 1100 *muer* ; ca 1160 *se muer* ; 1269-1278 *muer en* 2. 1100 « changer de plumes » ; 1394 *muer la teste* (en parlant du cerf) 3. 1575 « devenir grave, en parlant de la voix » 4. 1690 mus. « changer de ton » TLF)
Lexème issu du protoroman */mu't-a-/ (REW₃ 5785 s.v. *mūtāre* ; FEW 6/3, 291ab s.v. *mūtare* [I]).

Dans le domaine gallo-roman, le lexème protoroman a subi la concurrence du lexème d'origine gauloise *cambiare* (~ */'kambi-a-/) utilisé dans le langage commercial (FEW *id.*). La restriction au sens moderne date du XVII^e siècle (BW : 422b ; FEW *id.*)⁷⁰⁷.

Issues héréditaires : logud. *mudare* ; roum. *muta* ; it. *mutare* ; frioul. *mudare* ; sursilv. *midar* ; bas engad. *müdar* ; occ. *mudar* ; cat. *mudar* ; esp. *mudar* ; port. *mudar* (REW₃ *id.* ; BW *id.* ; FEW 6/3, 291a s.v. *mūtare*).

muter (1. 1481 « vendre » ; 1498 « changer » att. isolées ; 1874 *parcelles mutées* « (parcelles) qui ont subi un changement de propriétaire » ; 1910 *mutée* « changée, altérée » 2. 1921 « soumettre à un changement d'affectation (le titulaire d'une fonction, d'un emploi) » 3. 1909 biol. [« être le siège d'une mutation »] TLF s.v. *muter*⁷⁰⁸).

Emprunt au latin médiéval *mutare* avec des spécialisations sémantiques probablement d'origine juridique (FEW ; s.v. *muter* ; Ø BW ; Ø MLLM). Les rares attestations en moyen français au sens de « vendre » reprennent un sens déjà attesté en latin classique (FEW 6/3, 292a s.v. *mūtare* [II 1 a α])⁷⁰⁹. Le sens moderne de « soumettre à un changement d'affectation » ([2] TLF ; [II 1 a β] FEW) est calqué sur un sens de *mutation* attesté depuis 1465 (TLF s.v. *muter* ; s.v. *mutation*). Le sens utilisé en biologie ([3] TLF) est issu d'un autre sens de *mutation* « changement dans la physiologie d'une espèce » attesté chez Buffon (1766) qui est un emprunt probable à l'allemand (TLF s.v. *muter* ; s.v. *mutation*).

Emprunts savants : seul le français *muter* est cité comme latinisme (DELLR : 287a s.v. *mutare*)⁷¹⁰.

(Ø)

⁷⁰⁷ Elle a cependant été progressive, à partir d'emplois déjà latins : de « changer d'habit » (attesté chez Horace) à « changer de poil ou de plumage » (chez Augustin) puis « subir la mue de la voix » (FEW *id.*). Wartburg a ainsi pu parler d'un « ultime refuge sémantique du mot » pour le sens moderne (1969 : 178-179).

⁷⁰⁸ Le TLF recense un lexème homographe *muter* « soumettre (un moût) à l'action d'un agent qui arrête la fermentation alcoolique » (1765) qui est un dérivé de *muet* (TLF s.v. *muter*).

⁷⁰⁹ Niermeyer recense les sens de « droit de mutation » et de « table de changeur » (les deux au XIII^e siècle) pour le latin médiéval *muta*, issu de *mutare* (MLLM : 928a s.v. *I. muta*).

⁷¹⁰ L'espagnol *mutar* n'est curieusement pas considéré comme un latinisme par le DELLR (*id.*).

nager / naviguer } */navi'g-a-/ ~ *naugare* « naviguer, voyager sur mer » (DELL : 431b-432a s.v. *nāuis* ; Gaffiot 2000 : 1029bc s.v. *nāvīgō*)

nager (I. A. intrans. 1. ca 1100 « faire avancer un bateau à l'aide de rames, ramer » ; ca 1140 « naviguer » 2. fig. a) 1176-1181 b) av. 1370 *nager entre deux yauues* « refuser de s'engager dans une voie, de prendre parti » B. trans. ca 1150 « conduire [qqn] en bateau » II. 1. fin XII^e s. « se déplacer dans l'eau par des mouvements adéquats » ; fig. « se maintenir, ne pas sombrer » 2. 1530 « [en parlant d'un inanimé] flotter sur un liquide » 3. 1552 « baigner dans un liquide » 4. 1680 « être au large dans qqch. » TLF) Lexème issu du protoroman */navi'g-a-/ dont le corrélat du latin écrit est *naūgāre* « naviguer » (REW₃ 5861 s.v. *navīgāre* ; FEW 7, 65a s.v. *navīgare* [I])⁷¹¹.

L'homonymie en ancien français entre *nouer* « nager » (< */notare/ ~ *natare*) et *nouer* « nouer » (< */nodare/ ~ *nodare*) a entraîné le changement de sens de *nager* « naviguer » → « nager » (FEW *id.*)⁷¹². Le sens ancien s'est conservé dans le langage de la marine ou des sports où *nager* a le sens de « faire avancer un bateau, une embarcation au moyen de rames, d'avirons » (BW : 426a s.v. *nager* : TLF).

Issues héréditaires : it. *navigare* ; tarant. *naugare* ; cat. *navegar* ; esp. *navegar* ; port. *navegar* (REW₃ *id.* ; FEW 7, 64b-65a s.v. *navīgare*).

naviguer (1. a) fin XIV^e s. intrans. « voyager sur mer ou sur les rivières en parlant d'un navire et de ses occupants » ; 1516 trans. *naviguer la mer* b) 1678 « diriger le bateau en parlant du mode de navigation » ; 1704 « *id.* en parlant du pilote » c) 1661 « pratiquer la navigation » d) 1718 « (d'un bâtiment) se comporter sur mer » 2. ca 1550 « diriger ses affaires habilement de manière à éviter tous les périls » attest. isolée ; à nouv. XIX^e s. 1810 *savoir comment naviguer au milieu des écueils* 3. a) 1842 « aller et venir » b) 1874 « se promener, diriger sa marche avec un véhicule quelconque en un lieu ou sur une route » TLF)

Emprunt au latin médiéval *naugare* « naviguer » au sens connu de l'Antiquité (FEW 7, 65a s.v. *navīgare* [II 1] ; Ø MLLM)⁷¹³.

Emprunts savants : it. *navigare* (XIII^e s.) ; cat. *navegar* (XIV^e s.) ; port. *navegar* (1405) ; roum. *naviga* (1812) (DELLR : 289b s.v. *navigare*)⁷¹⁴.

⁷¹¹ Meyer-Lübke estime possible une étymologie alternative à partir de **naviare*, proposée par Schuchardt, (REW₃ *id.*).

⁷¹² Le remplacement graduel de *nouer* par *nager* est entériné au XVI^e siècle mais le lexème *nager* connaît alors une polysémie (« nager » et « naviguer ») que le recours à l'emprunt savant *naviguer* va tenter de résoudre (Wartburg 1969 : 224-225 ; FEW *id.* ; TLF s.v. *nager*). Le développement sémantique de ces doublets et la concurrence entre les trois lexies *nouer*, *nager* et *naviguer* ont été bien étudiés : Thomsen (1890 : 12, 14) ; Huguet (1934 : 140-143) ; Gougenheim (1962-1975 : 1 : 471) ; 1969 : 163-166, 224-225) ; Whitehead (1965) ; Rothwell (1976). On en trouve un résumé succinct dans Brucker 1988 : 24.

⁷¹³ Les attestations, d'abord assez isolées, deviennent plus importantes vers 1500, inaugurant une période où *nager* au sens de « naviguer » et *naviguer* peuvent fonctionner comme des variantes avant que ne soit établie une distinction claire entre les deux lexèmes au XVII^e siècle.

⁷¹⁴ L'espagnol *navegar* est jugé héréditaire par le DELLR et le FEW. Le roumain *naviga* peut aussi être un emprunt à l'italien ou au français (*id.*).

(Catherinot 1683 : 9 ; Brachet 1868 : 17 , Michaëlis 1876 : 199 ; Thomsen 1890 : 12, 14 ; Menut 1922 : 106, 148 ; Reiner 1980 : 38, 65, 73, 81).

naïf / natif } */na'tiv-u/ ~ *natiuus* « né, qui a eu une naissance, un commencement » ; « reçu en naissant, inné, donné par la nature » ; « naturel (par opposition à artificiel) » (DELL : 430a s.v. *nāscor* ; Gaffiot 2000 : 1027a s.v. *nātīvus* ; TLF s.v. *naïf*)

naïf (A. [1^{re} moitié XII^e s. subst. « indigène, autochtone »] ; 1155 adj. « natif de » B. 1. a) ca 1150 « naturel » ; ca 1160 *roche naïve* b) ca 1200 *sebelins nāis* « qui n'a pas subi d'altération » 2. ca 1165 « de nature, de naissance ; véritable, réel » spéc. dans le syntagme *fol nāis* 3. 1549 *naïf* « qui imite le naturel » ; 1565 *au naïf* « exactement, de manière ressemblante » 4. 1559 « dénué d'artifice, sans apprêt, naturel » ; 1607 « qui dit sa pensée sans détour » C. 1. 1252 *dame naïe* « femme sotte » 2. 1642 « (d'une chose) sans finesse, démontrant une âme un peu sotte » ; 1690 TLF)

Lexème issu du protoroman */na'tiv-u/ dont le corrélat du latin écrit est *nātīuum* « natif » ; « naturel » (REW₃ 5849 s.v. *natīvus* ; FEW 7, 45b s.v. *natīvus* [I]).

L'évolution phonétique est régulière, le tréma permettant de conserver la prononciation en hiatus (DHOF : 701b s.v. *naïf*)⁷¹⁵.

Le sens de « crédule » se substitue au XVII^e siècle aux sens « natif, naturel » et « non altéré » qui sont d'abord attestés (BW : 426b ; FEW *id.*).

Issues héréditaires : logud. *nadia* ; it. *natio* ; occ. *nadiu* ; cat. *nadiu* ; port. (*agua*) *nadivel* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

natif (A. adj. 1. [1^{er} tiers XII^e s. frpr. *natiz* (CS masc. sing.) « originaire (d'un lieu) »] ; 1409 *natif* 2. 1762 « que l'on apporte en naissant » 3. 1762 *or, argent natif* B. subst. 1. 1560 *natif de* « personne née dans un pays déterminé » 2. spéc. 1829 « personne originaire d'un pays peu civilisé » TLF)

Emprunt au latin *nativus* (FEW 7, 45b s.v. *natīvus* [II] ; TLF)⁷¹⁶.

Le sens « que l'on apporte en naissant » ([A 2] TLF) est l'adaptation de l'adjectif italien *natio, natia* « inné, naturel » par Rousseau, qui le présente comme un italianisme (FEW 7, 45a s.v. *natīvus* et n. 9 ; TLF). Le sens de « personne originaire d'un pays peu civilisé » ([B 2] TLF) est un emprunt à l'anglais *native* (ca 1450 « celui qui est né dans la servitude » ; déb. XVIII^e s. « celui qui n'est pas Européen, qui appartient à une race peu civilisée » (TLF).

Les signifiants de *naïf* et *natif* apparaissent particulièrement mêlés en diachronie (cf. Thomsen 1890 : 17-18).

⁷¹⁵ Pour la prononciation du -f final, cf. DHOF : 73a s.v. *apprenti*).

⁷¹⁶ Les premières attestations de l'emprunt dans le domaine gallo-roman sont sporadiques avant que le lexème ne se généralise à partir du XIV^e siècle (FEW *id.*). L'attestation du premier tiers du XII^e siècle est francoprovençale selon le TLF.

Emprunts savants : it. *nativo* (1524) ; port. *nativo* (XVI^e s.) ; esp. *nativo* (1605) ; cat. *natiu* (av. XIX^e s.) ; roum. *nativ* (1837) (DELLR : 288b-289a s.v. *nativus*)⁷¹⁷.

(Catherinot 1683 : 8 ; Brachet 1868 : 18 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Franz 1890 : 15 ; Thomsen 1890 : 217-18 ; Menut 1922 : 87, 93-94, 107, 148 ; Reiner 1980 : ; 1982 : 8).

nielle / nigelle ⚭ * /'nigel-a/ ~ *nigella* attesté en latin écrit de l'Antiquité au sens de « plante ; maladie des blés » ; « nielle, nigelle » substantivation tardive (attestée vers 400) de l'adjectif *nigellus* « noirâtre » (DELL : 441a s.v. *niger* ; Gaffiot 2000 : 1042b s.v. *nīgella* ; FEW 7, 128a s.v. *nīgēlla*)

nielle (a) fin XI^e s. judéo-fr. *neele* « plante à graines noires et toxiques, qui pousse souvent dans les blés » b) XII^e s. *niele* TLF s.v. *nielle*⁷¹⁸

Lexème issu du protoroman * /'nigel-a/ (REW₃ 5915 s.v. *nīgēlla* ; FEW 7, 128ab s.v. *nīgēlla* [II])⁷¹⁹.

Le FEW recense deux sens principaux : « plante » (trois plantes différentes) [I 1] et « maladie des blés » [I 2] qui sont lemmatisés séparément par le TLF (respectivement s.v. *nielle*¹, s.v. *nielle*²) et qui s'expliquent par analogie (FEW *id.* ; TLF s.v. *nielle*²)⁷²⁰. Des croisements ont pu avoir lieu avec des représentants de *nebula*, qui s'expliquent par des croyances populaires (FEW 7, 128b s.v. *nīgēlla*)⁷²¹.

Issues héréditaires : occ. *niela* ; cat. *niella* ; esp. *neguilla* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

nigelle (1538 [« plante dicotylédone (Renonculacées) comprenant plusieurs espèces dont les graines sont employées comme condiment sous le nom de *toute-épice* »] ; [= *Lychnis githago* REW₃ 5915 s.v. *nīgēlla*] TLF)

Emprunt de la Renaissance au latin botanique *nigella* avec une spécialisation sémantique (FEW 7, 128b s.v. *nīgēlla* [II] ; TLF)⁷²².

⁷¹⁷ Le roumain *nativ* peut aussi être un emprunt au français, à l'italien ou à l'allemand (*id.*).

⁷¹⁸ Le TLF, à la suite du BW, lemmatise séparément *nielle* : « maladie des céréales et notamment du blé, d'origine cryptogamique, qui convertit l'épi en une poussière noirâtre » (1538) issu de *nielle*¹ par analogie (TLF s.v. *nielle*¹ ; BW : 432a s.v. *nielle* 2. Le substantif masculin *nielle*² « incrustation sur métal précieux d'un émail noir, composé d'argent, de cuivre, de plomb, de borax et de soufre, une addition de sel d'ammoniac, qui est cuit au feu » (1826) est lui un déverbal de *nieller*² qui vient du verbe apparenté.

⁷¹⁹ La forme *nielle* ([b] TLF) est vue comme une réfection de *neelle* d'après le latin (BW : 432a s.v. *nielle* 1) ; TLF s.v. *nielle*). Cf. aussi REW₃ 5916 s.v. *nīgēllus* « noirâtre » ayant donné l'afr. *neel*.

⁷²⁰ Le sens de « maladie des céréales » est attesté selon le TLF et le BW depuis Estienne 1538 (s.v. *robigo*), qui est également la première attestation pour *nigelle* (s.v. *melanthium*). Le FEW donne cependant ca 1190 pour *niele* « brouillard nuisible aux céréales » (FEW 7, 128a s.v. *nīgēlla* I.2). Le FEW juge possible un développement sémantique latin mais les attestations sont rares (FEW *id.*).

⁷²¹ Littré déjà signalait ce fait : « On a rattaché *nielle*, maladie des blés, à *nielle*, plante ; mais il paraît y avoir seulement confusion par assimilation entre *nielle*, plante, et *niele* ou *niolle*, brouée, brouillard qui cause la maladie des plantes ; en ce sens *nielle* vient du latin *nebula*, nuage, brouillard (voy. *nèble* et *neuble*) » (Littré [1873-1877] s.v. *nielle*).

⁷²² Le MLLM ne signale que *nigellus* « noir » ou « niellé » et le dérivé *nigellatus* « niellé » (MLLM : 934ab s.v. *nigellatus* ; 934b s.v. *nigellus*).

Emprunts savants : it. *nigella* ; esp. *neguilla* ; port. *nigella* (REW₃ *id* ; Ø DELLR).

(Michaëlis 1876 : 204 ; Menut 1922 : 148 ; Reiner 1980 : 39).

noeud / nodus } */'nod-u/ « enlacement d'un objet sur soi-même ou de plusieurs objets entre eux ; protubérance à la partie externe d'un arbre constituée par un faisceau de fibres et de vaisseaux ligneux » ~ *nodus* « nœud » et toute saillie en forme de nœud : « nœud d'un arbre, bourgeon, nodosité, renflement, chignon ; nœud formé par une articulation ; partie dure (d'un métal, d'une pierre, etc.) ; nœud qui retient chaque maille dans un filet » par suite « point d'intersection du Zodiaque et de l'Équateur » et au sens moral « nœud, liens » ; « complication, difficulté qui arrête » (DELL : 443a s.v. *nōdus* ; Gaffiot 2000 : 1047c s.v. *nōdus* ; Dworkin & Maggiore 2014-2015 in DÉRom 1 s.v. */'nod-u/)

nœud (I. 1. 1119 « enlacement serré de fils » d'où **a**) fig. 1672 *avoir un nœud à la gorge* « avoir qqch qui déplaît » **b**) spéc. 1721 mar. *nœud de la ligne de Lok* 2. 1171-1190 « ornement vestimentaire » **3.** fig. **a**) ca 1175 « attachement, liaison entre des personnes » **b**) ca 1470 « point essentiel où réside la difficulté d'une affaire » II. 1. 1213 anat. *neu de l'eschine* « première des vertèbres » ; 1314 *neu de la gorge* « pomme d'Adam » ; 1552 « articulation des doigts » **2.** fin XIII^e s. bot. « protubérance sur un tronc » **3.** 1684 technologie « endroit par lequel on joint ensemble avec de la soudure des tuyaux de plomb » TLF)

Lexème issu du protoroman */'nod-u/ « enlacement d'un objet sur soi-même ou de plusieurs objets entre eux ; protubérance à la partie externe d'un arbre constituée par un faisceau de fibres et de vaisseaux ligneux » (Dworkin & Maggiore 2014-2015 in DÉRom 1 s.v. */'nod-u/ ; cf. REW₃ 5948 s.v. *nōdus* ; FEW 7, 174a s.v. *nōdus* [I]).

La graphie étymologique *nœud* (*Académie*⁷²³ 1694) est destinée à différencier le lexème des homophones (BW : 433a ; DHOF : 711a s.v. *nœud*)⁷²³.

Issues héréditaires : sarde *nou* ; dacoroum. *nod* ; méglénoroum. *nod* ; aroum. *nod* ; istr. *nùdo* ; it. *nodo* ; romanche 'nuv' ; frpr. 'nu' ; occ. 'not' ; gasc. sud-orient. ['nut] ; esp. *nudo* ; ast. *noyu* ; ancien gal./ancien port. *noo* (Dworkin & Maggiore 2014-2015 in DÉRom s.v. */'nod-u/)⁷²⁴.

nodus (ca 1370 [méd., pathol., vieilli « renflement qui apparaît sur un faisceau fibreux ou un tendon »] ; [« tumeur dure et indolente qui se forme sur les os et les tendons » FEW 7, 173b s.v. *nōdus* II.1] TLF)

Emprunt au latin médiéval par le milieu médical *nodus* au sens de « tumeur » déjà attesté dans l'Antiquité (FEW 7, 174a s.v. *nōdus* [II] ; TLF ; Ø BW ; Ø MLLM).

⁷²³ Ainsi Féraud : « *Neu*, monos. Le *d* final ne se prononce jamais : l'*o* ne se prononce pas non plus : il n'est mis là que pour l'étymologie latine, *nodus*. Quelque jour, on le supprimera » (1761 s.v. *noeud*).

⁷²⁴ L'espagnol *nudo*, le catalan 'nu' et le gascon sud-oriental ['nut] sont issues d'un type évolué */'nud-u/ propre à la zone aquitano-ibérique (DÉRom *id.*).

Emprunts savants : (Ø DELLR).

(Cf. 4.2.2.4).

(Michaëlis 1876 : 204 ; Thomsen 1890 : 64 ; Menut 1922 : 148 [*nœud / nodus / node*]).⁷²⁵

noise / nausée } */'nausi-a/ ~ *nausea* attesté en latin écrit de l'Antiquité au sens propre de « mal de mer » puis « malaise » (emprunt au grec *ναυσία*, altération de la forme plus usitée *ναυτία*, cf. BW : 428a s.v. *nausée*) (DELL : 432a s.v. *nāuis* ; FEW 7, 56b s.v. *nausea* ; Gaffiot 2000 : 1028c s.v. *nausēa*)

noise (1. ca 1050 « bruit, tumulte » ; ca 1100 2. ca 1165 « dispute, querelle » ; 1^{re} moitié XIII^e s. *faire noise a* « engager une querelle avec (qqn) » 1611 *chercher noises pour noisettes* « susciter une querelle pour un rien » TLF)

Lexème issu du protoroman */'nausi-a (REW₃ 5857 s.v. *nausea* ; FEW 7, 57a s.v. *nausea* [I])⁷²⁶.

L'évolution phonétique est régulière (Bourciez 1967 : 98 § 84 ; FEW *id.*) mais l'évolution sémantique qui aboutit à « bruit » est particulière au gallo-roman (cf. BW : 433b ; Bruch 1925 : 80-81 ; FEW 7, 57a s.v. *nausea*).

Le lexème ne s'emploie plus depuis le XVII^e siècle que dans la locution *chercher noise* (BW : 433b).

Issues héréditaires : ancien vénit. *noxa* ; milan. *nus* ; ancien sursilv. *nauscha* ; engad. *noš, noša* ; occ. *nauza, noiza* ; cat. *nosa* ; port. *nojo* (REW₃ *id.* ; BW *id.* ; FEW *id.*).

nausée (1. 1495 « envie de vomir » ; 1573 « envie de vomir due au mal de mer » 2. 1752 fig. TLF).

Emprunt au latin médiéval *nausea* reprenant le sens de « mal de mer, nausée » attesté dans l'Antiquité (BW : 428a ; FEW 7, 57a s.v. *nausea* [II] ; TLF).

Emprunts savants : it. *nausea* (XIV^e s.) ; cat. *nàusea* (XV^e s.) ; esp. *náusea* (1590) ; port. *náusea* (XVII^e s.) (DELLR : 289a s.v. *nausea*).

(Ø).

nourrisson / nutrition } */nōtriti'on-e/ ~ *nutritio* « action de prendre soin , d'élever » ; « action de nourrir » « nourriture » attesté vers 500 (dérivé tardif du supin *nutritum* de *nutrire* « nourrir »)

⁷²⁵ Le lexème *node* (Thomsen 1890 : 64) n'est pas répertorié par le FEW. Cf. aussi Stala (2010 : 76) pour les doublets espagnols.

⁷²⁶ Une autre étymologie à partir d'un corrélat du latin *nōxia* « délit, faute, crime » a été proposée par Lanly (1974 : 129-131 ; TLF).

(DELL : 453a s.v. *nūtriō* ; Gaffiot 2000 : 1062b s.v. *nūtrītio* ; FEW 7, 253a s.v. *nūtrītio* ; TLF s.v. *nourrisson*)

nourrisson [ca 1150 *a nurrezun* « en nourrice » FEW 7, 252b s.v. *nūtrītio* I.1] **1.** 1165 *norrecon* « éducation » fém. **2.** fin XII^e *nuirceon* « nourriture » fém. ; 1387 *nourrisson* « fait d'allaiter un enfant » fém. **3.** 1538 « enfant allaité par une femme » masc. ; p. ext. 1588 « animal tirant sa nourriture de » **4.** fig. 1550 « élève, disciple de » ; 1559 *nourrisson* TLF)

Lexème issu du protoroman */nʊtriti'on-e/ (REW, 6007 s.v. *nūtrītio* ; FEW 7, 253a s.v. *nūtrītio* [I]).

L'évolution phonétique n'est pas régulière et semble avoir subi l'influence des lexèmes de même famille *nourrir* et *nourrice* (Bourciez 1967 : 41 § 18b I ; BW : 436a ; FEW *id.* ; TLF). Furetière (1690) enregistre *nourriçon* mais les graphies ultérieures des dictionnaires ont aligné la graphie sur les formes conjuguées et les dérivés verbaux du verbe *nourrir* (*nourrissait*, *nourrissant*) (DHOF : 715b s.v. *nourrisson*).

L'évolution *sémantique* est parallèle à celle de *nourriture* et de *nourrir* (Nyrop 1899-1930 : 4 : 220 § 304 ; TLF ; cf. aussi Littré 1986 [1880] : 65-66 s.v. *nourrisson*, 84 s.v. *soupçon*).

Issues héréditaires restreintes à la Galloromania : occ. *noirisó* ; cat. *nodrissó* (REW, *id.*).

nutrition (ca 1370 *nutricion* [« manière dont le corps se nourrit » FEW 7, 253a s.v. *nūtrītio* II] TLF).

Emprunt au latin médiéval *nutritio* « action de nourrir » qui est le seul sens attesté dans l'Antiquité (BW : 437b s.v. *nutritif*, *nutrition* ; FEW 7, 253a s.v. *nūtrītio* [II] ; TLF ; Ø MLLM)⁷⁷.

Emprunts savants : esp. *nutrición* (1220-1250) ; cat. *nutrició* (XVe s.) ; it. *nutrizione* (av. 1565) ; port. *nutrição* (XVIIe s.) ; roum. *nutriție* (s.d.) (DELLR : 294b-295a s.v. *nutritio*).

(Brachet 1868 : 20 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Thomsen 1890 : 18-19).

œil / oculus † */'ɔkl-u/ ~ *oculus* « œil » puis « objet en forme d'œil », « tache (d'une fourrure) », « œil de la queue du paon » ; « bourgeon adventice de la souche » ; « œil de la vigne, bourgeon » ; « œil de bœuf (plante) » (DELL : 458a s.v. *oculus* [823a] ; Gaffiot 2000 : 1083c-1084a s.v. *ōcūlus*)

⁷⁷ Oresme forge *nutrition* dans sa traduction d'Aristote. Ce lexème est attesté en bas latin mais l'évolution sémantique du latin tardif au latin médiéval est mal connue. L'évolution du sens de « action de prendre soin, élever » à celui de « action de nourrir » est globale et concerne également *nourriture* et *nourrir*. Le BW parle d'un emprunt au latin ancien *nutritio* avec spécialisation sémantique alors que *nutritif* est un emprunt direct latin médiéval *nutritivus* (BW *id.*).

œil (A. 1. fin X^e s. plur. *olz* « organe de la vue » ; ca 1050 *oil* ; 1170 *uel* [a-g] 2. ca 1100 « œil comme partie du visage, et élément de physionomie » [a-b] 3. ca 1100 « l'œil dans sa fonction de vision » 4. ca 1100 « l'œil dans les mouvements qui lui sont propres » TLF)

Lexème issu du protoroman */'ɔkl-u/ « œil » (REW, 6038 s.v. *ōcūlus* ; FEW 7, 321a s.v. *ōcūlus* [I]).

L'évolution phonétique est régulière mais distingue le singulier du pluriel (BW : 441a s.v. *æil* ; Zink 2006 : 140 ; 146 ; cf. aussi Guiraud 1968 : 37). La graphie s'explique par étymologisme mais aussi pour empêcher la lecture de l'initiale par u consonne cf. DHOF : 722b s.v. *æil*.

Issues héréditaires : campid. *ogu* ; logud. *oyu* ; roum. *ochiŭ* ; végl. *vaklo* ; it. *occhio* ; ancien gén. *oio* ; frioul. *voli* ; haut engad. *œt* ; occ. *uelh* ; gasc. *oet* ; cat. *ull* ; esp. *ojo* ; port. *olho* (REW, *id.* ; BW : 441a ; FEW *id.*).

oculus (1852 [archit. [« petite ouverture de forme circulaire ménagée dans un mur ou au sommet d'une coupole »] TLF)

Emprunt moderne au latin classique *oculus* dans un sens architectural attesté chez Vitruve (*oculus volutæ* « œil de la volute ») (TLF ; Ø BW ; Ø FEW)⁷²⁸. Le sens est proche de celui d'*œil-de-bœuf* qui est attesté depuis 1160-1174 en français (TLF s.v. *œil(-)de(-)bœuf*).

Emprunt savant : port. *óculo(s)* (XVII^e s.) (DELLR : 300a s.v. *oculus*)⁷²⁹.

Cf. aussi *aveugle*⁷³⁰.

(Reiner 1980 : 122 [*æil* / *oculus* / *oculi*]).

œuf / ove } */'ɔv-u/ ~ *ouum* attesté en latin écrit de l'Antiquité au sens d'« œuf » ; « forme ovale » (DELL : 472b s.v. *ōuum* ; Gaffiot 2000 : 1113c s.v. *ōvum*)

œuf (1. 1120-1134 *of* « corps plus ou moins gros, dur et arrondi que produisent les femelles des oiseaux et qui contient le germe de l'embryon et les substances destinées à le nourrir pendant l'incubation » 2. a) XIII^e s. « ce corps produit par la poule, utilisé comme aliment » ; ca 1306 *oefs durs* 3. 4^e quart XIV^e s. « produit de la ponte des femelles

⁷²⁸ Le FEW ne recense que des emprunts dans les sciences naturelles (botanique ou minéralogie) : *oculus* « tulipe qui a un beau rouge brun » (1769-1771), *oculus Christi* « Aster amellus » (1667-1874), *oculus mundi* « opale commune, hydrophane » (1765-1836) (FEW 7, 320a s.v. *ōcūlus* II 1 a). Il recense également le délocutif *oculi* « 3^e dimanche de carême » (1405) d'après les premiers mots de l'hymne de l'introït *Oculi mei semper ad dominum* (FEW *id.* II 1 d) mais aucun de ces emprunts ne sont lemmatisés par le TLF.

⁷²⁹ Le lexème français *oculus* n'est pas cité par le DELLR.

⁷³⁰ Le lexème demi-savant *aveugle* est peut-être issu d'un protoroman */aβ'ɔkʊl-i/ ~ *ab oculis* mais son origine est très discutée (cf. les nombreuses hypothèses recensées par le TLF s.v. *aveugle*). Le caractère limité de l'évolution phonétique s'explique par son emploi dans des contextes savants (La Chaussée 1988 : 6-7 ; FEW ; TLF s.v. *aveugle*).

ovipares en général, reptiles, insectes, poissons, batraciens » **4.** 1690 « chez les mammifères, semence » TLF)

Lexème issu du protoroman */ɔv-u/ dont le corrélat du latin écrit est *ōuum* « œuf » (REW₃ 6128 s.v. *ovum* ; BW : 441b ; FEW 7, 450b s.v. *ōvum* [I])⁷³¹.

Issues héréditaires (panroman) : logud. *ou* ; roum. *ou* ; végl. *yuv* ; it. *uovo* ; frioul. *uf* ; haut engad. *æf* ; occ. *uou* ; cat. *ou* ; esp. *huevo* ; port. *ovo* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁷³².

ove (**1.** 1622 « ornement architectural en forme d'œuf » **2.** 1897 dessin « courbe fermée de forme ovoïde » TLF)

Emprunt du milieu de l'architecture au latin *ovum* dans un sens spécialisé (BW : 453a ; FEW 7, 450a-451b s.v. *ōvum* [II 1 a])⁷³³.

Emprunts savants : (Ø DELLR).

(Catherinot 1683 : 8 ; Paris 1868b : 279 ; Brachet 1871 : 6 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Thomsen 1890 : 9 ; Menut 1922 : 148).

oignon / union } */ɔni'on-e/ ~ *unio* attesté en latin écrit au sens d'« oignon » [*Caepa simplex*] chez Columelle ; « perle » chez Pline puis « unité, union » en latin chrétien tardif (fin du IV^e siècle) (DELL 748a s.v. *uniō* ; Gaffiot 2000 : 1656a s.v. *ūnio* ; FEW 14, 45b-46a s.v. *ūnio* ; BW : 443a s.v. *oignon* ; 658b s.v. *union*)⁷³⁴

oignon (**1. a**) bot. ca 1190 *unniun* « oignon » [*Allium cepa*] ; mil. XIII^e s. *oinun* ; ca 1265 *oingnun* [1332 *oignon* FEW 14, 43b s.v. *ūnio* I.1] **2. a**) 1538 « racine bulbeuse de certaines plantes » TLF)

Lexème issu du protoroman */ɔni'on-e/ (REW₃ 9073 s.v. *unio*, -*ōne* ; FEW 14, 45b s.v. *ūnio* [I])⁷³⁵.

Le développement phonétique est régulier (Bourciez 1967 : 116 § 103 2° I ; Fouché 1966-1969 : 2 : 185 ; BW : 443a) mais la graphie française actuelle est surdéterminée, le -i- antéposé marquant primitivement la mouillure. Le sens d'« oignon » est déjà attesté en latin écrit chez Columelle (cf. *supra*).

Issues héréditaires restreintes à la Galloromania : occ. *onhó*, *inhó* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

⁷³¹ Les langues romanes permettent de reconstruire un protoroman avec /ɔ/ contre le latin classique *ō* (cf. Meyer-Lübke 1920 § 121, 128, 150). La Romania semble avoir connu deux types protoromans : 1. */ɔ-u/ à la suite d'un amuïssement et d'une dissimilation et 2. */ɔv-u/ par réfection du singulier sur le pluriel (cf. BW : 441b ; FEW *id.*).

⁷³² Les lexies héréditaires du roumain, du logudorien et du catalan sont issus du type protoroman */ɔu/, les autres du type refait */ɔvu/ (cf. FEW *id.*).

⁷³³ Le développement sémantique semble être français (FEW *id.*).

⁷³⁴ Le DELL lemmatise séparément *uniō* « oignon » attesté chez Columelle et *ūnio* « perle grosse et de la plus belle eau » apparu sous l'Empire. Le sens de « perle » peut cependant procéder de celui d'« oignon » (FEW 14, 45b-46a s.v. *ūnio*).

⁷³⁵ Selon Meyer-Lübke, la quantité de l'*u* et le genre de *unio* sont inconnues. La proximité des deux lexèmes *unio* « unité » et *unio* « perle » ; « oignon » plaiderait pour un /ʊ/ ~ ʏ (REW₃ *id.*).

union ([ca 1200 BW : 658b] ; ca 1220 « unité (de Dieu en trois personnes » **1.** 1380 « combinaison, jonction de deux ou plusieurs choses ensemble pour former un tout » **2.** fin XIV^e s. « concorde, bonne entente, liaison d'affection » **5. a**) 2^e moitié XVIII^e s. « acte qui unit sous un seul gouvernement plusieurs provinces ou plusieurs États ; les provinces ainsi unies » **6. a**) 1791 « gouvernement sous forme d'association, de syndicat » **b**) 1872 *unions ouvrières* **c**) 1870 « dans les pays anglo.-saxons, syndicat » **7.** 1938 *union des Églises* TLF s.v. *union*⁷³⁷)

Emprunt au latin médiéval *unio* au sens d'« union » attesté en latin tardif et chrétien (fin IV^e s.) (FEW 14, 46a s.v. *ūnio* [II 1] ; TLF ; MLLM : 1371b s.v. *I. unio* [2]).

Au sens de « perle » (1^{re} moitié XII^e s. *unio* ; 1532 *union* TLF s.v. *union*⁷³⁸), assez peu attesté, l'emprunt reprend le sens du latin impérial (I^{er} siècle) qui serait dérivé, selon le FEW, du sens d'« oignon » (cf. *oignon*) (FEW *id.* [II 2])⁷³⁶. Dans certains sens modernes ([5] TLF, cf. aussi [6 c]), il s'agit d'un emprunt sémantique à l'anglo-américain, lui-même emprunté au français (TLF s.v. *union*⁷³⁹).

Emprunts savants : esp. *unión* (ca 1220-1250) ; it. *unione* (av. 1306) ; cat. *unió* (XIV^e s.) ; port. *união* (XV^e s.) ; roum. *uniune* (s.d.) (DELLR : 427a s.v. *unio*).

Cf. aussi : *gnon*⁷³⁷

(Catherinot 1683 : 6-7 ; Paris 1868b : 280 ; Brachet 1871 : 5 ; Michaëlis 1876 : 201 ; Reiner 1982 : 41 [*oignon / union / gnon*]).

oreille / auricule { */o'rikl-a/ ~ *auricula* propr. « petite oreille » est attesté en latin écrit au sens d'« oreille » déjà chez Plaute et Varron (DELL : 59b s.v. *auris* ; Gaffiot 2000 : 195ab s.v. *auricŭla* ; TLF s.v. *auricule*)

oreille (**A. 1. a**) fin X^e s. *aurelia* « partie visible de l'organe de l'ouïe » **b**) ca 1100 « oreille (d'un animal) » **2. a**) ca 1145 *oreille* « organe de l'ouïe » **b**) ca 1155 « attention prêtée à un interlocuteur » **B. p. anal. de forme 1. a**) 1247 *oraille* « anse (d'un van) » **b**) 2^e moitié XIII^e « partie de la chaussure où l'on passe les boucles, les lacets » TLF s.v. *oreille*)

Lexème issu du protoroman */o'rikl-a/ (REW₃ 793 s.v. *auricula* ; FEW 25, 1003a s.v. *auricula* [I]).

⁷³⁶ Le TLF lemmatise séparément *union* « grosse perle » (1^{re} moitié XII^e s. *unio* ; 1532 *union*) (TLF s.v. *union*). Cette lemmatisation parallèle paraît étonnante en regard de l'historique que développe le TLF s.v. *union* mais peut s'expliquer par le DELL qui a tendance à y voir deux lexèmes différents. Le FEW a de bons arguments en faveur d'un lexème unique (FEW 14, 45b-46a s.v. *ūnio*). On notera que ce sens a pu être véhiculé par une forme populaire *oignon* (1370), mais il peut aussi s'agir d'une variante de l'emprunt *union* contaminée par les formes héréditaires (FEW 14, 46a s.v. *ūnio* [I 2] ; TLF s.v. *union*).

⁷³⁷ Le lexème *gnon* « coup » (1651) est analysé par le TLF comme étant issu par aphérèse de *oignon*, par analogie avec l'enflure provoquée par un coup (TLF s.v. *gnon*).

La forme monophthonguée *oricula* est attestée chez Cicéron ou Catulle dans le style simple ou proverbial (Adams 2007 : 181-182, 420 ; FEW 25, 1003b s.v. *auricula*). La variante syncopée *oricla* est attestée dans une tablette de défexion antérieure à l'ère chrétienne (DELL : 59b ; FEW 25, 1003b s.v. *auricula*) et dans l'*Appendix Probi* : *auris non oricla* (FEW *id.*)⁷³⁸.

Le remplacement d'*auris* par *auricula* « oreille » dans la Romania a été expliqué de diverses manières (cf. FEW 25, 1003b s.v. *auricula* ; Bork 1977 ; Stefenelli 1992 : 151-152 ; LEI 3, 2384-2480 s.v. *auricula*).

Issues héréditaires (panroman) : sarde *orikra* ; logud. *oriya* ; roum. *ureche* ; végl. *orakla* ; it. *orecchia* [*orecchio*] ; frioul. *orele* ; engad. *urala* ; occ. *orelha* ; cat. *orella* ; esp. *oreja* ; port. *orelha* (REW *id.* ; BW : 448a ; FEW 25, 1003ab s.v. *auricula*)⁷³⁹.

auricule (1. 1377 anat. « oreillette » [1490 FEW 25, 1003a s.v. *auricula* II] (– 1541), repris au XX^e s. [« lobe de l'oreille externe, ou lobule »] 2. XVI^e s. « oreille » [1501 « oreille » FEW 25, 1003a s.v. *auricula* II] seulement au XVI^e s., repris au XIX^e s. ; 1838 [« pavillon de l'oreille externe tout entière »] TLF)⁷⁴⁰

Emprunt du milieu médical au latin médiéval *auricula* avec innovation sémantique (FEW 25, 1003a s.v. *auricula* II ; TLF ; Ø BW).

Emprunts savants : (Ø DELLR).

(Michaëlis 1876 : 204 ; Menut 1922 : 133 ; Reiner 1980 : 26, 45, 48 n. 2, 74, 75 n. 5 ; 1982 : 22).

orfraie / ossifrage } */ɔsi'ɸrag-a/ ~ *ossifraga* propr. « qui brise les os », attesté en latin écrit de l'Antiquité au sens d'« orfraie » chez Lucrèce (variante *ossifragus* chez Pline) (DELL : 470b s.v. *os* ; Gaffiot 2000 : 1110c s.v. *ossīfrāga* ; FEW 7, 435a s.v. *ossifraga*)⁷⁴¹

orfraie « sorte d'aigle piscivore » (1. 1377 *orfres* [var. *orpres*] ; 1493 *orfraye* 2. 1555 « oiseau nocturne de mauvaise augure » TLF)⁷⁴²

Lexème issu du protoroman */ɔsi'ɸrag-a/ (REW 3, 6113 s.v. *ōssīfrāga* ; FEW 7, 435a s.v. *ossifraga* [I 1 a]).

⁷³⁸ La finale de */ɔkl-u/ ~ *oculus* a pu influencer sur le développement de */o'rikl-a/ (DELL *id.* ; FEW *id.*), et il faut sans doute compter avec une influence du grec (FEW *id.*) sur ce terme très répandu dans la langue de l'Église (DELL *id.*).

⁷³⁹ L'ancien italien *oreglia* est un emprunt au français (REW *id.*).

⁷⁴⁰ La date de 1377 est probablement erronée selon le FEW qui voit par ailleurs dans le sens de « lobe de l'oreille » une possible invention de lexicographe (25, 1004b s.v. *auricula* n. 40 et 41).

⁷⁴¹ Cette dénomination renvoie au régime alimentaire de l'aigle des mers, qui brise des os pour se nourrir, mais peut aussi renvoyer à sa férocité (BW *id.* ; FEW *id.*).

⁷⁴² La variante *orpres* qui est à l'origine de l'anglais *osprey* a peut-être été modifiée d'après les représentants du latin *praeda* (BW : 448a ; FEW 7, 435a s.v. *ossifraga* ; TLF).

La forme *orfraie* s'explique par assimilation de l'ancien français *osfraie* (FEW 7, 435b s.v. *ossifraga* ; TLF). La confusion des référents (le pygargue et le balbuzard étant des rapaces diurnes, l'effraie un rapace nocturne) reste difficilement expliquée (TLF).

Emprunts savants : (Ø DELLR).

Issues héréditaires restreintes à la Galloromania (BW : 448ab ; REW₃ : *id.* ; FEW 7, 435a s.v. *ossifraga*).

ossifrage (1562 « orfraie » [ornith. « oiseau palmipède marin très lourd, considéré comme le Vautour des mers antarctiques en raison de ses mœurs prédatrices »] TLF)

(≈ *ossifrague*)

Emprunt de la Renaissance au latin *ossifraga* « orfraie » (FEW 7, 435a s.v. *ossifraga* [II 1] ; TLF ; Ø BW)⁷⁴³.

Cf. aussi *fresaie*⁷⁴⁴ ; *effraie*⁷⁴⁵.

(Brachet 1868 : 17 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 148).

parole / parabole ʃ */pa'raβol-a/ ~ *parabola* « comparaison » attesté en latin écrit depuis Sénèque (*parabula*) puis dans la langue de l'Église « parabole », « proverbe » et à partir de la Vulgate « parole » (emprunt au grec *παράβολή*)⁷⁴⁶ (DELL : 481b s.v. *parabola* ; Gaffiot 2000 : 1127b s.v. *părăbōla* ; FEW 7, 605b s.v. *parabola*)⁷⁴⁷

parole (I. faculté d'exprimer la pensée par le langage articulé A. ca 1100 « expression verbale de la pensée » ; spéc. 1916 ling. B. 1130-1140 « action de parler » C. le langage oral considéré par rapport à l'élocution, au ton de la voix ca 1140 de sa pleine parole « à haute voix » ; ca 1165 parole basse ; 1160-1174 D. ca 1165 « faculté d'exprimer sa pensée par le langage articulé » E. 1606 « art de parler, éloquence » F. 1688 « droit de parler » II. son articulé exprimant la pensée A. suite de mots, message, discours, propos exprimant une pensée ca 1100 B. spéc. 1155 « discussion, dispute » C. ca 1165 « promesse » D. ca 1180 « expression verbale d'une pensée remarquable » E. 1. ca 1180 « belle, vague promesse » 2. ca 1470 « phrase creuse, vide » F. 1. 1188 « enseignement » 2. fin XII^e s. la parole « le Verbe, la Parole faite chair » TLF)

⁷⁴³ Le FEW note un second emprunt par les zoologues sous une forme plus latinisée et de genre masculin *ossifragum* « espèce d'anthérie de Suède » attestée de 1817 à 1836 (FEW *id.* [II 2]).

⁷⁴⁴ Le lexème *fresaie* « oiseau nocturne considéré comme un oiseau de mauvais augure » (1124-1134) est habituellement vu comme une altération de *presaie* « oiseau qui présage » (< *praesaga* [avis]) d'après *orfraie* (BW : 448ab s.v. *orfraie* ; FEW 9, 305b s.v. *praesagus* [2 a] ; TLF s.v. *fresaie*).

⁷⁴⁵ Le lexème *effraie* « chouette » (1553) est soit une altération de *orfraie* sous l'influence d'*effrayer* (TLF s.v. *effraie*) soit une altération de *fresaie* sous la même influence (BW : 448b s.v. *orfraie* ; FEW 9, 305b s.v. *praesagus* [2 b] ; TLF s.v. *effraie*).

⁷⁴⁶ La transcription littérale du grec *părăbōlē* se trouve chez Sénèque et Quintilien mais la latinisation du mot date de la Vulgate (La Chaussée 1988 : 31).

⁷⁴⁷ Le double sens du lexème étant dû à l'hébreu *pārehāl* (DELL : 481b ; TLF).

Lexème issu du protoroman */pa'raβol-a/ « parole » dont le corrélat du latin écrit est *pārābōlam* « parole » (REW, 6221 s.v. *parabōla* ; BW : 464b ; FEW 7, 605ab s.v. *parabola* [I])⁷⁴⁸. Selon La Chaussée, le lexème *parole* n'est pas demi-savant mais bien héréditaire (1988 : 31)⁷⁴⁹.

S'appuyant sur la forme de l'ancien espagnol *parabla* > *palabra*, Bourciez postule, contrairement à l'explication traditionnelle, une chute de *o* et l'évolution de la bilabiale *b* > *β* > *w* > *u* (1967 : 173 § 169 II).

L'évolution qui mène le lexème à prendre les sens du latin *sermo* et *verbum* a été bien étudiée (Löfstedt 1959 : 81-83. ; Tagliavini 1972 : 227-230 ; Stefenelli 1992 : 193 entre autres) et les doublets sont souvent cités (Schuchardt 1866-1868 : 2 : 133-134 ; Meillet 1932 : XI ; Littré 1986 [1880] : 69-70 s.v. *parole*).

Issues héréditaires (interroman) : ancien sarde *paragula* ; logud. *peraula* ; végl. *palaura* ; ancien tosc. *paravola* ; sic. *palora* ; cal. *palora* ; it. *parola* ; frioul. *perauale* ; engad. *parevla* ; occ. *paraula* ; cat. *paraula* ; esp. *palabra* ; port. *palavra* (REW, *id.* ; FEW *id.*).

parabole (1265 [ca 1270 « allégorie contenant une leçon morale ou religieuse telle qu'on en trouve dans la Bible » FEW 7, 605a s.v. *parabola* II.1.a.β] ; TLF s.v. *parabole*)

Emprunt au latin ecclésiastique *parabola* « comparaison ; allégorie » bien attesté en latin chrétien de l'Antiquité (BW : 461a s.v. *parabole* 1 ; FEW 7, 605a s.v. *parabola* [II 1 a])⁷⁵⁰.

Emprunts savants : port. *parábola* (XIII^e s.) ; it. *parabola* (av. 1342) ; esp. *parábola* (1486) ; cat. *paràbola* (1696) ; roum. *parabolă* (1823) (DELLR : 309ab s.v. *parabola*)⁷⁵¹.

Doublets B : *parabole*⁷⁵² ; *palabre*⁷⁵³.

(Catherinot 1683 : 7 ; Brachet 1868 : 15 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 41, 149 ; Reiner 1982 : 3-4).

⁷⁴⁸ Il semble que bien que le latin chrétien *parabola* connaisse, sur le modèle du grec, les deux sens de « comparaison » et de « parole », le protoroman n'ait que le sens de « parole », prenant peu à peu la valeur du latin *uerbum* (cf. REW *id.* ; FEW 7, 605b s.v. *parabola* ; TLF).

⁷⁴⁹ La forme a pu également être expliquée par la fréquence d'emploi (Mańczak 1969b : 32).

⁷⁵⁰ Le FEW recense également au XIII^e siècle une forme plus francisée *parable* « allégorie, parabole » et « style » chez Brunet Latin (FEW 7, 605a s.v. *parabola* II.1.a.α).

⁷⁵¹ L'italien *parabola* est jugé héréditaire par le DELI (1129a s.v. *paràbola*). Le roumain *parabolă* peut aussi être un emprunt au français (DELLR *id.*).

⁷⁵² Le lexème *parabole* « courbe plane décrite par un point qui se déplace de telle façon que sa distance à un point fixe appelé *foyer* soit constamment égale à sa distance à une droite fixe appelée *directrice* » (1554) est un emprunt direct au grec *παράβολή* (BW : 461a s.v. *parabole* 2 ; FEW 7, 614a s.v. *parabole* ; TLF s.v. *parabole*).

⁷⁵³ Le lexème *palabre* « discussion interminable et souvent oiseuse » (1604) ; spéc. (en Afrique) « assemblée coutumière, généralement réservée aux hommes, où s'échangent les nouvelles, se discutent les affaires pendantes, se prennent les décisions importantes » (1728) est un emprunt à l'espagnol *palabra* « parole » issu du protoroman (FEW 7, 605b s.v. *parabola* [II 2] ; TLF s.v. *palabre*).

parvis / paradis } */para'dis-u/ ~ *paradisus* « parc, enclos » attesté au sens de « paradis » dans le latin chrétien depuis Tertullien (emprunt au grec *παράδεισος* « parc, jardin clos » avec un étymon lointain d'origine iranienne) (DELL : 481b s.v. *parādīsus* ; Gaffiot 2000 : 1127c s.v. *pārādīsus*)

parvis ([ca 1100 *pareīs* « paradis » ; ca 1185 *parewis* ; ca 1220 *parvis*] **1.** ca 1200 *parevis* « place située devant la façade d'une église, d'une cathédrale » ; ca 1223 *parvis* **2.** 1535 « ensemble de cours successives et concentriques qui entouraient le sanctuaire du temple de Jérusalem » **3.** 1804 *célestes parvis* « paradis » TLF)

Lexème issu du protoroman */para'dis-u/ ~ dont le corrélat du latin écrit est *parādīsum* « paradis » (REW₃ 6223 s.v. *parādīsus* ; FEW 7, 616ab s.v. *paradisus* [I])⁷⁵⁴.

L'évolution phonétique du lexème présente des difficultés (Bourciez 1967 : 152 § 142 IV). L'apparition du -v- est problématique et trahit probablement une influence grecque (BW : 465b)⁷⁵⁵. Le développement sémantique de « place située devant la façade d'une église » est attesté d'abord en Italie méridionale et vient sans doute du sens premier de *parādīsus* « parc, enclos » (FEW 7, 616a s.v. *paradisus* [I 2 b] ; BW : 465b ; TLF)⁷⁵⁶.

Issues héréditaires : it. *paradiso* ; ancien gén. *pareisu* ; ancien vénit. *paraiso* ; nap. *paravise* ; piém. *pareis* ; lad. *parais* ; sursilv. *parvis* ; occ. *parazis* ; esp. *paraíso* ; port. *paraiso* (REW₃ *id.* ; FEW 7, 616ab s.v. *paradisus* [II 1])⁷⁵⁷.

paradis (**1.** [980 FEW 7 : 615a-616b] fin X^e s. *paradis* « lieu où les âmes des justes jouissent de la béatitude » ; ca 1050 ; fin XII^e s. « bonheur parfait, béatitude » **2.** ca 1135 « jardin merveilleux, où selon la Genèse Dieu plaça Adam et Eve » TLF)⁷⁵⁸

Emprunt au latin médiéval *paradisus* (BW : 461b ; FEW 7, 616b s.v. *paradisus* ; MLLM : 991b s.v. *paradisus* [1])⁷⁵⁹.

Emprunts savants : cat. *paradís* (XII^e s.) ; it. *paradiso* (fin XII^e s.) (DELLR : 309b s.v. *paradisus*)⁷⁶⁰.

⁷⁵⁴ Le lexème est recensé également au sens de « paradis » en ancien français (FEW 7, 616a s.v. *paradisus* [I 1]. Au sens de « place » ([I 2] FEW), la reconstruction phonétique et sémantique aboutit à un type protoroman d'Italie méridionale où a pu jouer une influence grecque (BW : 465b ; FEW 7, 616a s.v. *paradisus* [I 2 b] et n. 9). Les avancées du LEI et du DÉRom apporteront des éclaircissements.

⁷⁵⁵ Nyrop (1918) a proposé une influence du grec *peribolion* « jardin d'un cloître », souvent associé au lexème chez les écrivains byzantins (cf. FEW 7, 616ab s.v. *paradisus* ; TLF).

⁷⁵⁶ La tradition de l'étymologie « romantique » expliquant ce développement sémantique par les pièces et mystères joués sur les parvis n'est plus en faveur (FEW 7, 616a s.v. *paradisus*).

⁷⁵⁷ Les lexies romanes sont héréditaires mais leur développement phonétique traduit nettement une influence savante (FEW *id.*). Elles sont citées entre crochets carrés par Meyer-Lübke (REW₃ *id.*).

⁷⁵⁸ Le TLF répertorie également des acceptions techniques dans le domaine maritime ou architectural.

⁷⁵⁹ Le FEW parle d'emprunt ou de réfection du lexème héréditaire sur le latin *paradisus* (*id.*). Menut y voit un emprunt à l'italien (Menut 1922 : 59-60). On notera que le latin médiéval connaît également *paradisus* au sens de « parvis » (MLLM : 991b s.v. *paradisus* [4]).

⁷⁶⁰ Le DELLR juge le portugais *paraiso* héréditaire et l'espagnol *paraíso* (ca 1140) demi-savant. Le roumain *paradis* est un emprunt au français ou à l'allemand (*id.*).

(Catherinot 1683 : 4, 6 ; Brachet 1868 : 17 n. 2 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Thomsen 1890 : 18 ; Menut 1922 : 41, 58-60, 149).

pèlerin / pérégrin ᵝ */pɛrɛ'grɪn-u/ ~ *peregrinus* « qui voyage à l'étranger, qui vient de l'étranger, qui concerne l'étranger », puis « pèlerin » dans le latin ecclésiastique du haut Moyen Âge (DELL : 498a s.v. *peregrī* ; BW : 472b-473a ; Gaffiot 2000 : 1159c-1160a s.v. *pěřęgrīnus*)

pèlerin (A. 1. a) ca 1050 subst. masc. « étranger » ; 1^{re} moitié XII^e s. *peregrins* 2. ca 1100 « celui qui se rend par piété dans un lieu saint » 3. ca 1213 « voyageur » 4. 1^{er} tiers XIII^e s. « croisé » 5. 1^{er} quart XIII^e s. « individu, personne » B. ca 1265 « espèce de faucon » TLF)

Lexème issu du protoroman */pɛrɛ'grɪn-u/ (REW₃ 6406 s.v. *pěřęgrīnus* (2. *pěľęgrīnus*) ; FEW 8, 234b s.v. *pěřęgrīnus* [I]). La forme dissimilée *pěľęgrīnus* est attestée dans le latin tardif des inscriptions (REW₃ *id.* ; BW : 472b-473a ; FEW *id.* ; DELL : 498a ; TLF ; cf. Adams 2007 : 136).

Le sens d'« étranger » est attesté dans l'*Alexis* (FEW 8, 232b s.v. *pěřęgrīnus* I.1)⁷⁶¹. Le sens de « celui qui se rend par piété dans un lieu saint » s'est développé vers l'an 1000 (BW : 473a ; FEW *id.* [I 2 a]) puis s'est étendu au sens plus général de « voyageur » (FEW *id.* [I 2 b]).

Issues héréditaires : it. *pellegrino* ; occ. *pele(g)rin* ; cat. *pelegrí* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

pérégrin (1. 1^{re} moitié XII^e s. *peregrins* « étranger » 2. mil. XIV^e s. *faucon pérégrin* ; 1875 antiq. romaine « étranger vivant à Rome » 3. 1875 « étranger vivant à Rome » TLF)

Emprunt au latin médiéval *peregrinus* au sens de l'Antiquité (FEW 8, 234b s.v. *pěřęgrīnus* ; TLF ; Ø BW). Le FEW distingue les emprunts au latin médiéval [II 1] de ceux qui sont redevables des écrits d'auteurs humanistes [II 2] (FEW *id.*)⁷⁶².

Emprunts savants : esp. *peregrino* (ca 1220-1250) ; port. *peregrino* (1297) ; cat. *peregrí* (XIV^e s.) ; it. *peregrino* (1525) ; roum. *peregrin* (s.d.) (DELLR : 315b-316a s.v. *peregrinus*).

(Michaëlis 1876 : 205 ; Menut 1922 : 69, 100-102, 150).

⁷⁶¹ Le signifiant *pèlerin* peut aussi avoir le sens d'« étranger » au XVI^e siècle par latinisme (BW : 473a ; cf. 4.3.2.4).

⁷⁶² Le FEW recense des emprunts avec le sens de « pèlerin », influencés par le latin médiéval (FEW 8, 234a s.v. *pěřęgrīnus* II 1) puis de plus en plus au sens du latin classique de « voyageur ; étranger » à partir de la Renaissance (FEW *id.* [II 2] ; Huguet 1934 : 13). Ces formes sont parfois difficiles à distinguer des emprunts à l'italien à la Renaissance : *peligrin* (FEW *id.* [III] ; cf. Wind 1928 : 98). À partir du XIX^e s., le lexème est surtout utilisé comme terme d'histoire antique ou de droit romain « étranger habitant Rome » (FEW *id.* [II 2] ; TLF).

peser / penser } */'pes-a-/ ~ *pensare* attesté en latin écrit au sens de « peser » ; « apprécier, évaluer » puis en latin tardif « penser » attesté au VI^e s. (DELL : 495a s.v. *pendō* ; BW : 474b s.v. *penser* ; FEW 8, 199ab s.v. *pēnsare* ; TLF s.v. *peser* ; Gaffiot 2000 : 1152bc s.v. *pensō*)

peser (A. intrans. **1.** ca 1050 fig. impers. « être pénible à qqn, causer de la peine » surtout dans l'expr. *ce poise moi* **2.** ca 1170 « avoir un poids déterminé » **3.** ca 1200 « faire sentir son poids » **4.** ca 1200 « avoir du poids, être lourd » B. trans. **1.** 1188 absol. (le plus souvent trans.) *peser* « mesurer le poids d'un corps en le comparant à un poids pris comme unité » **2.** 1197 fig. *peseir* « apprécier en comparant, examiner attentivement » TLF)

Lexème issu du protoroman */'pes-a-/ (REW, 6391 s.v. *pē(n)sare* ; BW : 479a ; FEW 8, 199a s.v. *pēnsare* [I]).

Le groupe *-ns-* n'existe guère qu'à l'écrit en latin, et a commencé à se réduire à *s* dès le latin archaïque (Fouché 1966-1969 : 1 : 810-811 ; Bourciez 1967 : 162 § 156 et 193 : § 195 II ; Väänänen 1981 : 64 § 121) comme l'atteste l'*Appendix Probi* « *ansa et non asa* » (Rohlf 1969 : 17).

Le sens de « penser » est issu de celui d'« apprécier » attesté en latin classique et développé en latin ecclésiastique (cf. FEW ; Stefenelli 1992 : 172). Les issues romanes requièrent la reconstruction d'un sens protoroman « être pénible, causer de la peine » qui n'est pas attesté en latin écrit (REW, *id.* [2] ; BW : 479a ; TLF).

Issues héréditaires (interroman) : logud. *pezare* ; it. *pesare* ; corse *pizá* ; engad. *pser* ; occ. *pezar* ; cat. *pesar* ; esp. *pesar* ; port. *pesar* (REW, *id.* ; FEW *id.*).

penser (**1. a**) fin X^e s. « réfléchir, concentrer son esprit sur qqch » [1980 FEW 8, 194a-199b] **b**) fin X^e s. « estimer, imaginer » **c**) ca 1220 *penser qqch* « avoir dans l'esprit (qqch.) **d**) 1534 *penser come enfant* **2.** fin XI^e s. *soi penser qqch.* « songer à » **3. a**) déb. XII^e s. *pensez de* (+ verbe) « périphrase équivalent à l'impératif de l'infinitif substantivé » TLF s.v. *penser*)⁷⁶³

Emprunt au latin *pensare* « peser, apprécier, évaluer », à basse époque « penser » (BW : 474b ; FEW 8, 199b s.v. *pēnsare* ; TLF)⁷⁶⁴.

Selon Dardel, l'analyse spatio-temporelle du protoroman implique un transfert ancien pour *penser*, qui remplace peu à peu *cogitare* au sens de « penser » (Dardel 1992 : 26-27, 29 ; 2009 : 15-16)⁷⁶⁵.

⁷⁶³ Le TLF lemmatise un lexème *penser* qui est la substantivation de *penser*.

⁷⁶⁴ Wartburg précise : « [...] *n* devant *s* tombant normalement et *pe(n)sāre* étant représenté par *peser*, la forme *penser* n'est explicable que comme venant de la langue écrite ; en effet, *pensare* se trouve au sens de « penser » dès le VI^e s. » (BW : 474b). Plusieurs ouvrages hésitent à parler d'un véritable emprunt et les formulations demeurent prudentes ou allusives. Chrysafis estime qu'il ne s'agit pas tout à fait d'un emprunt (2003 : 38-39). Il pourrait s'agir d'un demi-savant de type I, ce qui n'en ferait pas un doublet au sens strict.

⁷⁶⁵ « Il s'agit d'un transfert, car le mot PENSARE en question ne participe pas aux lois phonétiques qui valent pour la TOP [tradition orale pertinente aux parlers romans] avant la substitution ; il présente en effet le groupe phonique NS, lequel, dans la TOP, serait devenu S, comme dans PESARE, que reflète le français *peser*. Ce n'est qu'après le transfert, en tant que terme [+TOP], que PENSARE subit l'effet de lois phonétiques romanes, telle la diptongaison que nous observons dans l'espagnol *piensa* (de PENSAT) » (Dardel 1992 : 27 ; cf. aussi 1996 : 6 et 40-41). Cf. également l'interprétation alternative que fait Wright de ces doublets (1982 : 27-28).

Emprunts savants : it. *pensare* (av. 1250) ; esp. *pensar* (ca 1140) ; cat. *pensar* (XII^e s.) (demi-savant) ; port. *pensar* (XIII^e s.) (DELLR : 314b s.v. *pensare*)⁷⁶⁶.

Doublet B : *panser*⁷⁶⁷.

(Brachet 1868 : 22 ; 1871 : 2 [*peser* / *panser* / *penser*] ; Michaëlis 1876 : 199 [*id.*] ; Thomsen 1890 : 11 [*id.*] ; Menut 1922 : 73, 150 [*id.*] ; Reiner 1982 : 2, 16 [*id.*]).

pie / pica } * /'pɪk-a/ ~ *pica* attesté au sens de « geai » et de « pie », également attesté au sens de « bavard » (DELL : 505b s.v. *pīca* ; Gaffiot 2000 : 1193c s.v. *pīca* ; TLF s.v. *pie*)⁷⁶⁸

pie (1. ca 1175 ornith. [*Pica caudata*] subst. fém. souvent usité dans l'expression d'une valeur minimale ; 1625 *jaser comme une pie* d'où 2. 1640 « femme bavarde » TLF s.v. *pie*)⁷⁶⁸

Lexème issu du protoroman * /'pɪk-a/ (REW₃ 6476 s.v. *pīca* (2. **peica*) ; BW : 484a s.v. *pie* 1 ; FEW 8, 423b s.v. *pīca* [I] ; Bambeck 1968 : 232-233).

Issues héréditaires : logud. *piga* ; ancien it. *pica* ; occ. *piga* (REW₃ *id.* ; FEW 8, 423a s.v. *pīca*)⁷⁶⁹.

pica (1575 [pathol. « perversion de l'appétit caractérisée par une tendance à manger des substances impropres à la nutrition »] TLF s.v. *pica*)

Emprunt des milieux médicaux (Paré) de la Renaissance au latin *pica* avec innovation sémantique par allusion à la voracité de cet oiseau (FEW 8, 424a s.v. *pīca* ; TLF s.v. *pica* ; Ø BW).

Emprunts savants : (Ø DELLR).

Doublet B : *pica*⁷⁷⁰.

(Ø).

⁷⁶⁶ Le catalan *pensar* est jugé demi-savant par le DELLR qui estime probable que ce soit aussi le cas pour l'italien *pensare* (cf. DELI : 1163ab s.v. *pensàre*).

⁷⁶⁷ La graphie *panser* attestée à partir du XIII^e siècle n'est d'abord qu'une variante qui sera distinguée graphiquement de *penser* à partir du XVII^e siècle (BW : 474b s.v. *penser* ; cf. DHOF : 751b-752a s.v. *panser*).

Notons que Guiraud y voit plutôt le fruit d'un croisement avec une forme **pannuciare* d'après *pannucius* « chiffon, compresse » (Guiraud 1982 : 422).

⁷⁶⁸ Le TLF répertorie également l'adjectif *pie* synonyme vieilli ou littéraire de pieux et utilisé dans le syntagme œuvre pie « action inspirée par le pitié, l'amour du prochain » (ca 1165) issu du latin *pia*, féminin de *pius* « pieux » (BW : 484a s.v. *pie* 2 ; TLF s.v. *pie*).

⁷⁶⁹ Le portugais *pega*, comme le dérivé espagnol *pegaza* viennent d'un type protoroman * /'pek-a/ qui est vraisemblablement à l'origine une variante ombrienne ou osque (REW₃ *id.* [2] ; FEW 8, 423b s.v. *pīca* et n. 26).

⁷⁷⁰ Un autre lexème *pica* « unité de mesure typographique des pays anglo-saxons équivalent au cicéro ; genre de caractères utilisés dans certaines machines à écrire » (1909) est un emprunt à l'anglais *pica* attesté depuis 1588 comme terme de typographie et remontant au latin *pica* « pie » (TLF s.v. *pica*). Les deux *pica* sont des substantifs masculins.

pitié / piété { */piɛ'tat-e/ ~ *pietas* attesté en latin écrit au sens de « piété (envers les dieux, les parents) ; sentiment du devoir », puis au début du II^e siècle « clémence, sentiment de bonté miséricordieuse (de l'empereur) » puis dans la langue chrétienne « compassion pour le malheur d'autrui », « bonté, charité » (DELL : 510b s.v. *pius* ; BW : 489b s.v. *pitié* ; FEW 8, 441b s.v. *pīetas* ; TLF s.v. *pitié* ; cf. Gaffiot 2000 : 1194bc s.v. *ī pīētās*)⁷⁷¹.

pitié (ca 1050 *pietēt* « sentiment de compassion » [ca 1080 *pitet* « vif intérêt pour le malheur d'un autre et désir de le soulager » FEW 8, 438b s.v. *pīetas* I.1] ; ca 1100 *pitet* ; 1306 *pitié* TLF)

Lexème issu du protoroman */piɛ'tat-e/ (REW₃ 6485 s.v. *pietas*, -āte ; FEW 8, 441b s.v. *pīetas* [I]).

Le sens propre de « piété » coexiste en ancien français avec celui de « miséricorde » (Thomsen 1890 : 14 ; BW *id.* ; Gougenheim 1962-1975 : 1 : 118-121 ; Stefenelli 1992 : 45 et n. 42).

Issues héréditaires (interroman) : ancien it. *piēta* ; it. *pietà* ; ancien milan. *piatá* ; ancien vénit. *piatá* ; occ. *piatat* ; cat. *pietat* ; esp. *piedad* ; port. *piedade* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

piété (1. fin X^e s. *pieted* « pitié » [1050 BW : 484b] 2. 1541 « fervent attachement au service de Dieu, aux devoirs et aux pratiques de la religion » 3. av. 1628 « attachement fait de tendresse et de respect » TLF)⁷⁷²

Emprunt au latin médiéval *pietas* (BW : 484b ; FEW 8, 441b s.v. *pīetas* [II 1] ; TLF ; MLLM : 1038a s.v. *pietas*)⁷⁷³.

Emprunts savants : port. *piedade* (1214) ; it. *pietà* (fin XIII^e s.) ; cat. *pietat* (XIV^e s.) ; roum. *pietate* (1794) (DELLR : 323a s.v. *pietas*)⁷⁷⁴.

(Cf. 4.2.2.2).

Doublet B : *pietà*⁷⁷⁵.

⁷⁷¹ En latin écrit, *piētas* exprime des sentiments de bonté miséricordieuse déjà chez Suétone (BW : 489b).

⁷⁷² La datation 1050 donnée par le BW correspond à l'attestation de pitié. Cf. BW : 484b s.v. *piété* ; cf. 4.3.2.2 sur l'indistinction des lexèmes au Moyen Âge.

⁷⁷³ L'emprunt est d'abord attesté au sens de « pitié » (FEW *id.* [II 1 a]) puis dans le sens spécialisé d'« amour et respect pour les choses de la religion » [II 1 b]. Bien que ce dernier sémantisme n'apparaisse qu'à partir du XVI^e siècle, les attestations plus précoces des dérivés laissent penser que ce sens est présent dès le XII^e siècle, quoique à l'arrière-plan, ce qui empêche de le considérer comme un nouvel emprunt (cf. FEW 8, 441b-442a s.v. *pīetas*). Quant au sens d'« affection respectueuse qu'on a vis-à-vis de ses parents, des morts, etc. » (*piété filiale*), il est rare avant le XVII^e siècle et calqué sur le latin (BW : 484b s.v. *piété* ; FEW *id.*).

⁷⁷⁴ Le DELLR ne juge pas l'espagnol *piedad* comme un latinisme. L'italien *pietà* est considéré comme lexème héréditaire par le DELI (1192a s.v. *pietà*) et le FEW (*supra*) mais comme lexème demi-savant par le DEI. Le roumain *pietate* peut aussi être emprunté au français ou à l'italien (DELLR *id.*).

⁷⁷⁵ Le lexème *pietà* « œuvre d'art représentant la Vierge tenant sur ses genoux le corps du Christ après la descente de croix » ([XVII^e s.] ; 1846) est emprunté à l'italien (FEW 8, 441b s.v. *pīetas* [II 2 b] ; TLF s.v. *pietà*) d'abord avec transposition vers la langue-cible (*Nostre-Dame de pitié*) attestée de Furetière (1690) à Trévoux (1771) (FEW *id.* [II 2 a]).

(Catherinot 1683 : 7 ; Brachet 1868 : 22 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Thomsen 1890 : 14 ; Menut 1922 : 41, 150).

plain / plan } */'plan-u/ ~ *planus* « plat, uni, plan (à deux dimensions) » ; au sens figuré « qui va de soi, facile, aisé » ; « clair, évident » (DELL : 512b s.v. *plānus* ; Gaffiot 2000 : 1202c s.v. *l plānus*)

plain (1. déb. XII^e s. *a plain* « sans obstacles » 2. ca 1155 « qui présente une surface plane, unie » ; 1269-1278 « lisse (en parlant de la laine) » ; 1453 *velours plain* « uni, sans façon » 3. ca 1280 hérald. [« qui est d'un seul émail ; qui ne comporte aucune pièce, ni aucun meuble »] 4. 1580 *au plain* « à marée haute » ; 1697 *le plain de l'eau* « la haute mer » TLF)⁷⁷⁶

Lexème issu du protoroman */'plan-u/ (REW₃ 6581 s.v. *planus* ; FEW 9, 33a s.v. *plānus* [I]).

Le lexème a subi l'homonymie gênante de *plein* (< */'plen-u/) et a été généralement remplacé par *plan* (BW : 490b). À côté de quelques acceptions techniques (héraldique, marine, droit), il s'emploie surtout dans des composés comme *plain-pied*, *plain-chant* (BW *id.* ; cf. Brachet 1868 : 22 et n. 4).

Issues héréditaires : logud. *pranu* ; it. *piano* ; frioul. *plan* ; haut engad. *plaun* ; occ. *pla* ; cat. *pla* ; esp. *llano* ; port. *chão* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

plan (1520 *superficie plane* TLF s.v. *plan*)⁷⁷⁷

Emprunt au latin *planus* par les mathématiciens (BW : 490a s.v. *plan* 1 ; FEW 9, 33b s.v. *plānus* [II 6 a] ; TLF).

Emprunts savants : port. *plano* (XIV^e s.) ; esp. *plano* (1708) ; roum. *plan* (1785) (DELLR : 324b s.v. *planus*)⁷⁷⁸.

⁷⁷⁶ Le TLF donne encore des emplois spécialisés en droit international « mer qui s'étend au-delà des eaux territoriales » et dans le langage de la marine « moment où la mer atteint l'étale de la haute mer ». La duplication lexicale au sens strict ne concerne que les adjectifs *plain* / *plan* et non les substantifs qui sont des formations françaises. La lemmatisation du substantif et de l'adjectif est commune pour *plain* et séparée pour *plan* dans le TLF.

⁷⁷⁷ À côté de l'adjectif *plan*, le TLF lemmatise le substantif masculin *plan* (1553) issu par substantivation de *plan* (FEW 9, 33b s.v. *plānus* [II 6 b] ; TLF s.v. *plan*) et le substantif masculin *plan* (2^e moitié XV^e s.) déverbal de *planter* qui s'est confondu avec *plan*, aux signifiant et signifié voisins (TLF s.v. *plan* ; cf. BW : 491ab s.v. *plan* 1, s.v. *plan* 2, s.v. *planter* ; FEW 9, 22b s.v. *plantare*).

⁷⁷⁸ L'italien *piano* est héréditaire. Le roumain peut aussi être emprunté au français ou à l'allemand (*id.*).

Doublets B : *piano* (adv.)⁷⁷⁹ ; *piano* (subst.)⁷⁸⁰ ; *llano* (subst.)⁷⁸¹

(Brachet 1868 : 22 [*plain* / *plane*] et n. 4 ; 1871 : 3 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 151 [*plain* / *plan* / *piano*] ; Reiner 1982 : 19 [*id.*])⁷⁸².

planche / phalange } */'plank-a/ ~ *palanga* « gros bâton » ; « pièce de bois » attesté en latin écrit d'abord sous la forme *palanga* chez Varron puis sous une forme réhellénisée *phalanga* chez César et Vitruve (emprunt oral et populaire au grec *φάλαγγα* (*φάλαγξ*)) (DELL : 475b s.v. *palagga* [831a *palanga*] ; BW : 480b s.v. *phalange* ; FEW 8, 356ab s.v. *phalanx* ; Gaffiot 2000 : 1185c-1186a s.v. *phālangae*)

planche (1. a) 1150 « passerelle, petit pont fait de planches » b) 1160-1174 « pièce de bois plane, plus longue que large c) 1541 « ce qui facilite une chose, sert d'exemple » 2. 1293 « espace de terre cultivée, plus long que large, dans un jardin » 3. a) 1575 « estampe tirée sur une planche gravée » b) 1585 « plaque, feuille de métal poli, destinée à la gravure et à la reproduction par une impression » c) 1837 *planche à billets* 4. 1761 « le plancher de la scène, au théâtre » TLF)

Lexème issu du protoroman */'plank-a/ (REW, 6455 s.v. *phalanx*, -anga (2. **palanca* 3. *planca*) ; FEW 8, 356b s.v. *phalanx* [II])⁷⁸³. La graphie *planca* est attestée en latin médiéval chez Paul Diacre (ca 800) (FEW *id.* et n. 37 ; cf. MLLM : 982a s.v. *palanca*)⁷⁸⁴. Issues héréditaires : piém. *pyanca* ; cal. *kyanka* ; sicil. *kyanka* ; ancien nap. *chianche* ; frioulan *plancie* ; sursilvain *plaunka* ; occitan *planca* ; ast. *llanca* (REW, *id.* [3] ; FEW 8, 356b-357a s.v. *phalanx*)⁷⁸⁵.

⁷⁷⁹ Le lexème *piano* « doucement » utilisé comme indication de nuance est un emprunt à l'italien. Il s'est d'abord réalisé sous une forme adaptée morphologiquement *pian* « doucement » (1611) (FEW 9, 33b s.v. *plānus* [II 1 a]) attestée encore antérieurement sous sa forme redoublée : *pian pian* « tout doucement » (1578 [1565 FEW 9, 31b s.v. *plānus* II.1.b]), puis à partir du XVIII^e siècle ((740) sans adaptation morphologique (FEW 9, 33b s.v. *plānus* [II 2 a] ; TLF s.v. *piano*). L'italien *piano* issu du protoroman est attesté comme adverbe au sens de « tout doucement » depuis 1300-1313 (BW : 483a s.v. *piano* 1 ; FEW *id.* [II] ; TLF *id.*).

⁷⁸⁰ Le TLF lemmatise un autre lexème *piano* (1774) désignant l'instrument à clavier qui est une abréviation de *piano(-)forte*, emprunté à l'italien *pianoforte*, attesté depuis 1732 (BW : 483a s.v. *piano* 2 ; TLF s.v. *piano*).

⁷⁸¹ Le lexème *llano* (souvent au pluriel) « grande plaine couverte de hautes herbes et sur laquelle se pratique l'herbage » (1598 attestation isolée ; 1814-1825) est un emprunt à l'hispano-américain (TLF s.v. *llano*).

⁷⁸² Menut et Brachet distinguent *plain* / *plan* et *plaine* / *plane* (Brachet *id.* ; Menut 1922 : 150-151). Sur les doublets ibéro-romans issus du développement de l'initiale : *llano* / *plano* en espagnol et *chão* / *plano* en portugais, cf. Anderson (1992 : 166, 170).

⁷⁸³ Le protoroman semble connaître 4 types principaux. Un type qui correspond au latin classique */'falang-a/ qui ne se retrouve qu'au sud de l'Italie, un type plus général */'fa'lang-a/ qui a été modifié en un autre type */'pa'lank-a/, probablement par hypercorrection (FEW 8, 356a s.v. *phalanx* et n. 35) et un quatrième type */'plank-a/ où la dissimilation a pu être influencée par */'plan-u/ ~ *planus* (BW : 491a) et qui est l'ancêtre du français. Il faut enfin tenir compte de l'influence possible du substrat massaliote sur certaines aires de la Galloromania (FEW 8, 356b s.v. *phalanx* ; cf. aussi REW, *id.* qui distingue trois types).

⁷⁸⁴ L'hypothèse a été émise d'une confusion entre l'adjectif *planca*, féminin de *plancus* « aux pieds plats » avec *palanca* (DELL : 475b, 831a, FEW 8, 358a s.v. *phalanx* n. 37).

⁷⁸⁵ Selon les quatre types protoromans : 1) */'fa'lang-a/ donne le sicilien *falanga* et le napolitain 2) */'pa'lang-a/ donne le sarde *palanga*, le roumain *păringă* de même que certaines formes gallo-romanes 3) */'pa'lank-a/ donne l'italien *palanca*, le napolitain *palanga*, le sursilvain *palaunca*, le bas engadinois *palanca* le francoprovençal

phalange (1. 1213 antiq. « corps de piquiers pesamment armés » 2. p. ext. 1635 « toute espèce de troupes » ; 1678 « toute espèce de multitude considérée comme organisée militairement » ; spéc. 1937 *phalanges espagnoles* 3. 1808 « dans le système Fourier, association de cent familles » TLF s.v. *phalange*)⁷⁸⁶

Emprunt au latin médiéval *phalanx* dans le sens de « ligne de bataille » qui est un terme militaire antique (BW : 480b ; FEW 8, 357a s.v. *phalanx* [II 1 a])⁷⁸⁷.

Emprunts savants : (Ø DELLR).

Doublet B : *palan*⁷⁸⁸ ; *palanque*⁷⁸⁹ ; *palanche*⁷⁹⁰

(Menut 1922 : 107, 150 [*planche* / *phalange* / *palan* / *palanche* / *palanque*]).

poêle / patelle } */'patell-a/ ~ *patella* « petit plat » (DELL : 488a s.v. *patera* ; BW : 467b ; Gaffiot 2000 : 1138c s.v. *pătella*)

poêle (1. ca 1150 *paielle* « ustensile de ménage servant à frire, souvent à longue queue » ; ca 1200 *paelle* ; 1377 *poile* ; 1634 *poisle* 2. ca 1170 *paele* « chaudière, chaudron » 3. XIV-XV^e s. « partie profonde d'un étang voisine de la bonde » ; 1406 *poasle* ; 1732 *poêle* TLF s.v. *poêle*)

Lexème issu du protoroman */'patell-a/ dont le corrélat du latin écrit est *patëllam* « poêle » (REW₃ 6286 s.v. *patëlla* ; FEW 8, 5a s.v. *patëlla* [I]).

La graphie s'explique par le traitement du -oi- en région parisienne (BW : 495a s.v. *poêle* 1 ; Straka 1984 : 29-30, 35 n. 29).

Issues héréditaires : logud. *padédde* ; it. *padella* ; sic. *payedda*, *paredda* ; corse *palella* ; gén. *pwēla* ; piém. *péyla* ; lomb. *padéla* ; frioul. *padiele* ; haut engad. *padéla* ; occ. *padella* ; cat. *pahella* ; esp. *paella* [*padilla*] ; (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

palāntsa, l'occitan *palanca*, le catalan *palanca*, l'espagnol *palanca* et le portugais *panca* 4) */'plank-a/ est à l'origine des formes gallo-romanes et italo-romanes cf. *supra*.

⁷⁸⁶ Le TLF lemmatise séparément *phalange* (1603 TLF) qu'il considère comme un emprunt direct au grec *φάλαγξ*, -*αγγος* « articulation des doigts aux mains et aux pieds » TLF).

⁷⁸⁷ Le sens de « ligne de bataille » (emprunté au grec *φάλαγξ*, -*αγγος* « formation de combat des Grecs et des Macédoniens, sens qui est probablement un sens métaphorique de *φάλαγξ*, -*αγγος* « pièce de bois cylindrique ») (TLF ; DELG : 1173b).

⁷⁸⁸ Le lexème *palan* « appareil de levage, à système démultiplicateur, permettant de déplacer des charges verticalement, et sur les navires, d'exécuter certaines manœuvres » (1553 *palantz* (plur.) ; 1573 *palenc* ; 1636 *palanc* ; 1643 *palan*) est un emprunt à l'italien *palanco*, forme masculine de *palanca*, issu du type protoroman */'pa'lank-a/ (BW : 456a s.v. *palan* ; TLF s.v. *palan* ; cf. REW₃ *id.* [2]).

⁷⁸⁹ Le lexème *palanque* « mur de retranchement, de défense ou d'obstacle, fait de troncs d'arbres, de pieux plantés verticalement et jointivement » (1624 *palanque* ; 1694 *palanque*) est un emprunt à l'italien *palanca* de même sens (FEW 8, 357b s.v. *phalanx* [II 6] ; TLF s.v. *palanque*).

⁷⁹⁰ Le lexème *palanche* « pièce de bois légèrement incurvée, placée sur l'épaule, pour porter deux fardeaux ou deux seaux accrochés à chacune de ses extrémités » ([1664] ; 1752) est un emprunt au francoprovençal issu également du type protoroman */'pa'lank-a/ (REW₃ *id.* [2] ; FEW 8, 356a s.v. *phalanx* ; TLF s.v. *palanche*).

patelle (1. 1555 « mollusque » 2. 1825 terme d'antiquité. TLF)

Emprunt au latin *patella* par les zoologues de la Renaissance pour désigner différentes sortes de gastéropodes, dans un sens qui n'est pas répertorié dans l'Antiquité (BW : 467b ; FEW 8, 5a s.v. *patēlla* [II 1 b] ; TLF)⁷⁹¹. Le lexème est également emprunté au latin classique par les historiens de l'Antiquité au sens de « plat dans lequel on fait des offrandes aux dieux » (1825) qui est un terme d'histoire antique (FEW *id.* [II 2 c] ; TLF)⁷⁹².

Emprunts savants : (Ø DELLR).

Doublet B : *paella*⁷⁹³.

(Brachet 1871 : 4 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 150)⁷⁹⁴.

poison / potion { */poti'on-e/ ~ *potio* attesté en latin écrit au sens d'« action de boire » ; « breuvage », « boisson », spécialement « boisson magique » d'où « breuvage médicinal » et à basse époque « breuvage empoisonné » (DELL : 529a s.v. *pōtō* ; BW : 496b s.v. *poison* ; TLF s.v. *poison* ; Gaffiot 2000 : 1224c s.v. *l pōtō*)

poison (1. fin XI^e s. judéo-fr. *poison* « boisson » 2. a) 1155 *poisun*, *puisun* « breuvage empoisonné » b) 1342 « substance mortelle » ; ca 1485 *poueson* ; 1544 *poison* fig. « ce qui est pernicieux » c) 1558 « empoisonnement » 3. ca 1165 « potion, breuvage salutaire, remède » ; ca 1240 fig. (en parlant d'une personne) 4. ca 1165 « breuvage magique, philtre » ; av. 1560 fig. « philtre inspirant l'amour » 5. av. 1646 « puanteur » TLF)
Lexème issu du protoroman */poti'on-e/ (REW, 6699 s.v. *pōtio* ; FEW 9, 258a s.v. *pōtio* [I]).

L'évolution phonétique est régulière (Bourciez 1967 : 155 § 147 2°, 114 § 100 I). Le lexème, féminin à l'origine, se voit de plus en plus cité comme masculin à partir du XVI^e siècle⁷⁹⁵.

Le sens de « poison », rarement attesté au début, tend à prendre le dessus à partir de la fin du XIV^e siècle (FEW *id.*) mais le lexème peut avoir jusqu'à la fin du Moyen Âge le

⁷⁹¹ L'influence des dialectes italiens où de semblables mollusques sont désignés par des descendants de */patell-a/ semble avoir joué un rôle dans la création de cet emprunt (cf. FEW 8, 5a s.v. *patēlla* [II 1 a]).

⁷⁹² Le FEW mentionne également une forme *patella* empruntée au latin ecclésiastique et passée dans la langue populaire au sens d'« écuelle » [II 2 a et n. 16] et un emploi isolé (1611) au sens de « rotule » [II 2 d] qui est un emprunt à Celse qui l'emploie en ce sens (FEW 8, 5a-6a s.v. *patēlla* ; cf. aussi REW, *id.* [2]).

⁷⁹³ Le lexème *paella* « plat d'origine espagnole, composé de riz au safran et de légumes divers cuits avec différentes viandes, du saucisson au piment, du poisson, des crustacés et des moules » (1926) est un emprunt au valencien, localement français (cheval de retour) (DCECH 4, 339b-340b s.v. *paila* ; TLF s.v. *paella*)

⁷⁹⁴ Reiner recense *poêle* / *pallium* (1980 : 145) qui sont deux emprunts savants.

⁷⁹⁵ Le changement de genre est peut-être à mettre au compte d'un rapprochement avec *venin* (< */venim-e/) qu'il tend à remplacer en français (FEW 9, 258ab s.v. *pōtio*). L'ancienne hypothèse de Littré qui évoquait une possible influence analogique du genre de *poisson* n'a plus cours (Littré 1986 [1880] : 74 s.v. *poison*). Le lexème est encore souvent au féminin dans la première moitié du XVII^e siècle (Brunot 1966-1969 : 3 : 443-444 ; TLF) ainsi que dans les dialectes (BW : 496b ; FEW 9, 258b s.v. *pōtio* ; TLF).

sens de « philtre » « remède » « breuvage salubre » avant que l'emprunt savant ne s'implante définitivement dans ce sens⁷⁹⁶.

Issues héréditaires : ancien it. sept. *posone* ; ancien haut engad. *puschun* ; ancien esp. *pozon* ; ancien cast. *poçoña* ; ancien port. *ponçon* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

potion (ca 1200 « médicament liquide destiné à être bu » [ca 1190 « boisson, breuvage » FEW 9, 258a s.v. *pōtio* II] TLF)

Emprunt au latin médiéval *potio* dans des sens poursuivant ceux de l'Antiquité (FEW 9, 258a s.v. *pōtio* [II] ; TLF ; Ø BW). Cf. 4.3.2.2 pour l'indistinction partielle des doublets en diachronie.

Emprunts savants : esp. *poción* (1270-1290) ; it. *pozione* (ca 1300) ; cat. *poció* (XV^e s.) ; port. *poção* (XVI^e s.) ; roum. *poțiune* (DELLR 330b s.v. *potio*).

(Catherinot 1683 : 7 ; Egger 1864 : 53 ; Brachet 1868 : 20 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Thomsen 1890 : 18 ; Menut 1922 : 73, 151).

porche / portique } */pōrti'k-u/ ~ *porticus* est attesté en latin écrit de l'Antiquité au sens de « portique, passage couvert soutenu par une colonnade ; porche » (DELL : 524a s.v. *porticus* ; Gaffiot 2000 : 1218c s.v. *portīcūs*)⁷⁹⁷

porche (fin XI^e s. « vestibule, pièce devant une maison » ; 1690 *porche de menuiserie* « vestibule de menuiserie placé du côté intérieur de la porte d'une église » TLF)

Lexème issu du protoroman */pōrti'k-u/ (REW₃ 6675 s.v. *pōrtīcus* ; FEW 9, 224 s.v. *pōrtīcus* [I]) avec adaptation de la déclinaison (IV > II, cf. Gaeng 1984 : 98).

Issues héréditaires : logud. *portyu* ; it. *portico* ; romagn. *pórdigh*, *porgh* ; piém. *porti* ; frioul. *puárti* ; bas engad. *pierten* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

portique (1. 1547 [1544 BW : 500b] [« galerie couverte dont le comble est soutenu par des colonnes et des arcades » FEW 9, 224b s.v. *pōrtīcus* II.1.a] ; spéc. 1690 « école du philosophe Zénon » 2. 1690 « espèce de jeu où l'on fait tourner une boule autour d'un portique » 3. 1819 gymn. [« installation formée de deux éléments verticaux reliés au sommet par un élément horizontal auquel sont accrochés divers agrès ou des balançoires »] TLF)

⁷⁹⁶ Avant l'apparition du terme savant, la lexie héréditaire cumulait les sens hérités du latin (Thomsen 1890 : 18). Littré précise : « [le mot] n'a aucunement par lui-même le sens de venin ; et longtemps la langue ne s'en est servi qu'en son sens étymologique de boisson. [...] Semblablement la *poison*, qui n'était qu'une boisson, a fini par ne plus signifier qu'une sorte de boisson, une boisson où une substance toxique a été mêlée. Puis, le sens de toxique empiétant constamment, l'idée de boisson a disparu de *poison* ; et ce nom s'est appliqué à toute substance, solide ou liquide, qui, introduite dans le corps vivant, y porte le trouble et la désorganisation » (1986 [1880] : 74-75 s.v. *poison*).

⁷⁹⁷ Le lexème latin connaît les deux déclinaisons (II et IV). Il est peut-être passé en latin classique à la 4^e déclinaison sous l'influence de *domus*, *portus* (DELL *id.*).

Emprunt au latin classique réalisé dans le milieu architectural (traduction de Vitruve) (BW : 500b ; FEW 9, 224b s.v. *pörticus* [II 1 a]).

Emprunts savants : it. *portico* (av. 1292) ; cat. *pórtic* (1550) ; port. *pórtico* (XVI^e s.) ; esp. *pórtico* (1600) ; roum. *portic* (s.d.) (DELLR : 328b-329a s.v. *porticus*).

(Catherinot 1683 : 4 ; Egger 1864 : 53 ; Brachet 1868 : 15 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 151).

pouacre / podagre } */'podagr-u/ ~ *podager* attesté en latin écrit au sens de « qui a la goutte aux pieds » ; « goutteux » (emprunt au grec *ποδαγρός*) (cité dans DELL : 518a s.v. *podagra* « goutte aux pieds » ; Gaffiot 2000 : 1208b s.v. *pōdāgēr*)

pouacre ([XII^e s. BW : 495a s.v. *podagre*] **a**) déb. XIII^e s. *pouacre* « qui a la goutte aux pieds » **b**) ca 1420 *poacre* « rogneux » [**c**] 1545 subst. *pouacre* « personne sale, physiquement ou moralement »] d) 1718 « avare » TLF)⁷⁹⁸

Lexème issu du protoroman */'podagr-u/ (Ø REW₃ 6624 s.v. *podagra* ; FEW 9, 110a s.v. *podagra* [I 2])⁷⁹⁹.

Il est possible que le sens de « sale ; laid » que prend le lexème (surtout substantivé) ait subi l'attraction de l'interjection *pouah* (Gougenheim (1927 : 324-325 ; BW : 495a s.v. *podagre*)).

Issues héréditaires : Ø (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁸⁰⁰.

podagre ([1215 BW : 494b] **1. adj. a**) 1354 *potagre* « qui a la goutte aux pieds » ; ca 1380 *podagre* **b**) 1718 « qui a la goutte en quelque partie du corps » ; 1880 fig. « se dit de ce qui manque d'élan, de mouvement » [**2. subst. a**] 1575 « personne qui a la goutte aux pieds » **b**) 1690 « goutteux, rhumatisant en général » ; 1842 fig. « infirme »] TLF s.v. *podagre*)

Emprunt au latin médical médiéval *podager* au sens de l'Antiquité (BW : 494b-495a ; FEW 9, 110a s.v. *podagra* [II 1 a] ; TLF s.v. *podagre*).

Emprunts savants : (Ø DELLR).

Doublet B : *podagre*⁸⁰¹.

⁷⁹⁸ Le TLF note que le lexème est vieilli et familier sauf comme substantif en ornithologie « nom populaire de certaines espèces de hérons » qui n'apparaît pas dans l'historique et peut être d'origine dialectale.

⁷⁹⁹ Le REW₃ ne signale d'issues héréditaires que pour le substantif *podagra* (*id.*). Les doublets concernent ici les adjectifs issus de */'podagr-u/, le TLF ne lexicalisant pas le substantif homographe *pouacre* « goutte » (< */'podagr-a/) attesté depuis 1125 (FEW 9, 109b s.v. *podagra* I.1).

⁸⁰⁰ Le REW₃ ne signale comme lexies issues du protoroman */'podagr-u/ que *pulakre* dans le parler des Abruzzes, aux côtés de l'ancien français *pouagre* et du français *pouacre* (*id.*). Les lexèmes romans ne sont pas purement héréditaires selon le FEW qui note l'influence du latin médical. Le TLF ne prend pas de risque en parlant d'« adaptation ancienne du latin *podager* ».

⁸⁰¹ Le TLF lemmatise également le substantif féminin *podagre*, terme vieilli de pathologie au sens de « goutte localisée aux articulations du pied en particulier du gros orteil » (ca 1120) qui est un emprunt à l'ancien provençal *podagra* de même sens, attesté dans la 2^e moitié du XII^e siècle et emprunté au latin médical (TLF s.v. *podagre* ;

(Paris 1868b : 279 ; Brachet 1871 : 4 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 107, 151).

pourpre / purpura } */'pørpr-a/ ~ *purpura* « pourpre » désigne en latin écrit à la fois le coquillage (*murex*), la teinture qu'on en tire et l'étoffe ou le vêtement teint de cette couleur (emprunt ancien au grec *πορφύρα*) (DELL : 546b s.v. *purpura* ; Gaffiot 2000 : 1296c s.v. *purpura*)

*pourpre*¹ (1. a) fin du X^e s. *purpure* « riche vêtement d'un rouge foncé » b) ca 1150 *pourpre* « étoffe d'un rouge foncé » 2. 1538 « matière colorante d'un rouge foncé extraite du *murex* » 3. 1756 « couleur rouge vif » TLF s.v. *pourpre*¹)⁸⁰²

Lexème issu du protoroman */'pørpr-a/ dont le corrélat du latin écrit est *pŭrpŭram* « pourpre » (REW, 6862 s.v. *pŭrpŭra* ; FEW 9, 617b s.v. *pŭrpŭra* [I 1]).

Le sens de « couleur rouge foncé » semble s'être conservé dans les textes antiques ou religieux mais perdu ailleurs, il a été réactivé à partir du XV^e siècle sur le modèle du latin classique (cf. FEW *id.*)⁸⁰³.

Issues héréditaires : logud. *pŭrpura* ; it. *porpora* ; occ. *polpra* ; cat. *porpra* ; ancien esp. *porpola* (REW, *id.* ; FEW 9, 617b s.v. *pŭrpŭra*).

*pourpre*² (1. a) ca 1265 genre indéterminé *porpre* « couleur rouge foncé qui tire sur le violet » ; 1530 masc. *pourpre* b) 1606 hérald. [« couleur rouge foncé du blason »] c) 1881 *pourpre rétinien* 2. 1563 zool. [« mollusque marin de la famille des Gastéropodes, très carnassier, dont le manteau sécrète un liquide devenant rouge à l'air »] TLF s.v. *pourpre*²)

Cf. *supra*.

purpura (1827 pathol. [« syndrome caractérisé par une éruption cutanée de taches rouges ou bleues, ne s'effaçant pas à la pression, et consécutives à des hémorragies provoquées notamment par des altérations de la paroi capillaire, de la crase sanguine, en rapport avec des maladies d'origine infectieuse, toxique, etc. »] TLF)

Emprunt au latin classique *purpura* avec innovation sémantique par analogie (TLF ; Ø BW ; Ø FEW).

Emprunts savants : esp. *pŭrpura* (ca 1140) ; it. *porpora* (av. 1250) ; port. *purpura* (XIII^e s.) ; cat. *pŭrpura* (1575) ; roum. *purpură* (1698) (DELLR : 352b s.v. *purpura*)⁸⁰⁴.

FEW 9, 110a s.v. *podagra* [II 1 a]). L'emprunt à l'occitan a éliminé la forme française héréditaire *poacre* « goutte aux pieds », traduisant sans doute l'influence de la faculté de médecine de Montpellier (FEW *id.*).

⁸⁰² Le TLF lemmatise séparément les deux lexèmes : *pourpre*¹ pour « matière textile » et *pourpre*² (ca 1265) pour « couleur rouge foncé » sans préciser la filière étymologique : « même mot que *pourpre*¹ » (*id.*). Il lemmatise également les substantifs *pourpre*¹ (féminin) et *pourpre*² (masculin), bien que de même étymologie. Enfin, le lexème *pourpre*² « de couleur rouge foncé intense » (ca 1170) concerne l'adjectif, (FEW *id.* [I 2]).

⁸⁰³ C'est également sur le modèle du latin que *pourpre* a désigné le *murex* « genre de gastéropodes dont on tirait autrefois la pourpre » (1406 *porpre* ; [1563 TLF s.v. *pourpre*²]) 1611 *pourpre* FEW 9, 617a s.v. *pŭrpŭra* I.3) (FEW 9, 617b s.v. *pŭrpŭra* [I.3]).

⁸⁰⁴ Le lexème italien est jugé héréditaire par le REW, et le FEW (cf. *supra*). Le roumain *purpură* peut aussi être un emprunt au français ou à l'italien (*id.*).

Cf. aussi *porphyre*⁸⁰⁵.

(Reiner 1980 : 63, 106-107 [*pourpre / porphyre / purpura*])⁸⁰⁶.

prison / préhension } */presi'on-e/ ~ *prehensio* (rare et technique) « droit de prendre quelqu'un (qu'ont certains magistrats) » attesté vers 400 (dérivé tardif de *prēhēndere*) (Gaffiot 2000 : 1250b s.v. *prēhensio* ; DELL : 531a s.v. *prehendō* ; FEW 9, 356a s.v. *prēhensio*)⁸⁰⁷

prison (1. ca 1100 *prisun* « prise, capture » ; ca 1140 *prisun* « emprisonnement, captivité » ; ca 1165 *prison* « service amoureux auprès d'une dame » 2. ca 1140 *prisun* « prisonnier, captif » 3. ca 1210 masc. « lieu de détention » TLF)

Lexème issu du protoroman */presi'on-e/ (REW, 6737 s.v. *prēhē(n)sio*, -ōne ; FEW 9, 356a s.v. *prēhensio* [I 1]).

Le lexème a subi l'influence de *pris*, participe passé de *prendre* (BW : 512a ; FEW 9, 356a s.v. *prēhensio* n. 2 ; TLF).

À côté du sens abstrait de « prise, capture » [I 1 a] apparaissent deux sens concrets qui procèdent du premier : celui de « lieu où l'on enferme les condamnés et certains accusés » [I 1 b α] attesté dans d'autres idiomes romans et celui de « prisonnier, captif » [I 1 b β] qui semble propre au gallo-roman (FEW 9, 354a-355a s.v. *prēhensio*)⁸⁰⁸.

Issues héréditaires : logud. *preyone* ; frioul. *prezon* ; it. *prigione* ; occ. *prezó* ; cat. *presó* ; esp. *prisión* ; port. *prisão* (REW, *id.* ; FEW 9, 356a s.v. *prēhensio*).

préhension (1. 1404 *prehencion* « moyen de saisir quelque chose par la compréhension » 2. 1510 *preension* « action d'arrêter quelqu'un 3. 1572 « action de saisir, de prendre » [4. 1798 « action de prendre avec les pattes » (des animaux) ; 1824 « action de porter des aliments à la bouche »] TLF)

Emprunt au latin médiéval *prehensio* dans des sens qui retrouvent ceux attestés à la fin de l'Antiquité (BW : 506b ; FEW 9, 356a s.v. *prēhensio* ; TLF)⁸⁰⁹.

⁸⁰⁵ Le lexème *porphyre* « roche magmatique ancienne très dure, présentant de grands cristaux de feldspath clairs dispersés dans une pâte foncée à grains très fins, généralement rouge ou verte, parfois bleue ou noire » (1180-1190) est un emprunt au latin médiéval *porphyrium*, attesté vers 1100, altération de *porphyrites* « porphyre » emprunté au grec πορφύρεος (λίθος) « id. », dér. de πορφύρα « pourpre » (FEW 9, 192ab s.v. *porphyrites* et n. 2 ; TLF s.v. *porphyre*).

⁸⁰⁶ Michaëlis ne traite que des doublets en espagnol (1876 : 15).

⁸⁰⁷ Le sens latin de « prison » que donne Meyer-Lübke (REW, 6737 s.v. *prēhē(n)sio*, -ōne) vient probablement d'une mauvaise traduction de César (FEW 9, 356ab s.v. *prēhensio* n. 6).

⁸⁰⁸ Les trois sens apparaissent déjà dans la *Chanson de Roland* sous les formes *prisun*, *prisum*, ce qui contredit les datations du TLF (*id.*). Le sens abstrait « action de prendre » disparaît au XVI^e siècle, ce sens étant pris en charge par *préhension* (Nyrop 1899-1930 : 4 : 223 § 309) mais il a pu se conserver dans les dialectes (cf. FEW 9, 354b s.v. *prēhensio* I.1.a).

⁸⁰⁹ Le FEW mentionne plusieurs emprunts isolés qui peuvent correspondre à différents types de latins : le latin philosophique médiéval pour *prehencion* « moyen de saisir qqch. par la compréhension » chez Christine de Pisan ([1404 TLF]) [II 1] ; le latin juridique pour *preension* « action d'arrêter (qqn) » (1510) [II 2] et *droit de préhension* « droit de faire arrêter qqn » (1579) [II 4] ou encore le latin scientifique pour *préhension* « action de

Emprunts savants : (Ø DELLR).

(Brachet 1868 : 19-20 ; 1871 : 5 n. 2 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 151).

puy / podium } */'pɔdi-u/ ~ *podium* « socle, balcon, parapet » attesté depuis Vitruve dans un sens architectural que ne connaît pas le grec (emprunt au grec *πόδιον* « hauteur ») (DELL : 518a s.v. *podium* ; Gaffiot 2000 : 1208c s.v. *pōdium* ; FEW 9, 113a s.v. *pōdium*)

puy (fin XI^e s. jud.-fr. *pui* « colline, hauteur » ; ca 1100 (– XIII^e s.) ; repris au XIX^e s. comme terme de géogr. TLF s.v. *puy*⁸¹⁰)

Lexème issu du protoroman */'pɔdi-u/ dont le corrélat du latin écrit est *pōdium* « balustrade, balcon » ; « éminence » (REW₃ 6627 s.v. *pōdium* ; FEW 9, 113a s.v. *pōdium* [I]).

Le sens de « petite éminence » s'est développé à partir du sens de « balustrade » du protoroman (FEW *id.* [I 2 a] ; TLF). Dans le nord du domaine gallo-roman, le lexème semble avoir pâti de la concurrence avec l'ancien français *puiz* (*puits*) (FEW 9, 113ab s.v. *pōdium*).

Attesté comme vieux dans la lexicographie depuis Trévoux (1721³), il est repris au XIX^e et utilisé comme terme de géographie (1845-1846) « montagne volcanique à profil arrondi » (surtout en Auvergne) (TLF s.v. *puy*³).

Issues héréditaires : it. *poggio* ; occ. *puei* ; cat. *puig* ; esp. *pozo* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

podium (1. a) 1546 archit. « degré supportant une rangée de colonnes ; stylobate », att. ancienne ; à nouveau XVIII^e s. b) 1765 antiq. romaine « partie des amphithéâtres et des cirques réservée aux sénateurs et magistrats » 2. ca 1910 « plancher surélevé, estrade généralement de faibles dimensions » surtout dans le langage des sports TLF⁸¹¹.

1545 DELLR

Emprunt au latin *podium* dans le sens qu'il a chez Vitruve par les architectes puis les historiens de l'Antiquité (FEW 9, 113a s.v. *pōdium* [II] ; TLF).

Emprunts savants : it. *podio* (1499) ; esp. *podio* (s.d.) ; port. *pódio* (s.d.) ; cat. *podí* ; *pòdium* (s.d.) ; roum. *podium* (s.d.) (DELLR : 326b s.v. *podium*).

Cf. 4.2.1.2.

prendre avec la patte (en parlant de certains animaux) » (1798) [II 6]. Le FEW précise que les différents emprunts au latin ont été entrepris isolément (FEW *id.*). Le BW lemmatise même séparément ces différents emprunts et pense à une formation française sur le modèle savant pour le terme zoologique (BW : 506b s.v. *préhension* (1), s.v. *préhension* (2)).

⁸¹⁰ Le TLF lemmatise séparément le lexème *puy* au sens de « société littéraire ou musicale qui au Moyen Age organisait des concours de poésie dramatique ou lyrique en l'honneur de la Vierge dans certaines villes du nord de la France » (ca 1248 *pui* ; XIV^e s. *puy*) (TLF s.v. *puy*³) dont l'origine est discutée. Il pourrait s'agir d'un déonomastique ou d'un développement sémantique à partir du sens d'« estrade » (cf. FEW 9, 113b s.v. *pōdium* n. 5 ; TLF s.v. *puy*³, s.v. *puy*³).

⁸¹¹ Cf. aussi l'attestation isolée en 1545 archit. « degré supportant une rangée de colonnes ; stylobate » reprise par l'*Encyclopédie* en 1765 (TLF).

(Ø).

rai / radius } * /'rai-u/ ~ *radius* attesté en latin écrit au sens de « baguette pointue » puis « rayon lumineux, rai ; rayon d'une roue, rayon d'une circonférence » ; désigne en général tout objet pointu : « éperon, ergot, dard » ; « radius du bras » ; « navette du tisserand » ; « olive allongée » (DELL : 562b s.v. *radius* ; Gaffiot 2000 : 1328a s.v. *rădîus* ; FEW 10, 21b s.v. *radius*)

rai (1. 1119 « rayon de lumière » 2. a) 1200-1220 « pièce d'une roue qui va du moyeu à la jante » b) 1671 hérald. [« rayon d'une étoile » ; « chacun des rayons de l'escarboucle »] TLF)

Lexème issu du protoroman * /'rai-u/ dont le corrélat du latin écrit est *radium* « rayon » (REW, 6999 s.v. *radius* ; FEW 10, 25a s.v. *radius* [I]).

La graphie a longtemps été *rais* au singulier sans que la présence du -s soit justifiée. Le singulier *rai* a finalement été aligné sur la série *délai*, *étai*, *balai*, déverbaux de verbes en -ayer (DHOF : 866b-867a s.v. *rai*).

Au sens de « rayon », le lexème vit jusqu'au XVII^e siècle, où il est remplacé par *rayon* apparu au XVI^e siècle (FEW 10, 25a). Le TLF juge le lexème vieux ou littéraire sauf dans les acceptions techniques en charbonnage et en héraldique ([2a ; 2b] TLF)

Issues héréditaires : logud. *rayu* ; roum. *rază* ; végl. *ruas* ; it. *raggio* ; frioul. *rai* ; haut engad. *rats* ; occ. *rai* ; cat. *raig* ; esp. *rayo* ; port. *raio* (REW, *id.* ; FEW *id.*).

radius (1541 [anat « os long situé à la partie externe de l'avant-bras, en dehors du cubitus » ; [1869 FEW 10, 24b s.v. *radius* II 2 a] zool. (chez les insectes) « deuxième nervure de l'aile] TLF)

Emprunt au latin classique *radius* par le milieu médical pour désigner le plus petit des deux os de l'avant-bras, sens connu du latin de l'Antiquité, repris ensuite par les biologistes (BW : 530a ; FEW 10, 25b s.v. *radius* [II 2 a] ; TLF).

Emprunts savants : it. *radio* (1598) ; port. *rádio* (XVII^e s.) ; esp. *radio* (XVIII^e s.) ; cat. *radi* (1803) ; roum. *radius* (s.d.) (DELLR : 357b s.v. *radius*).

Cf. aussi *radium*⁸¹² ; *radio*⁸¹³

(Michaëlis 1876 : 205 [*rai* / *rais* / *raie* / *radius*]).

⁸¹² Le lexème *radium* « élément métallique de la famille de l'uranium, radioactif (symb. Ra, poids atomique 226, 05, numéro atomique 88) » (1898) est une création à partir du latin *radius* ou d'un terme comme *radio(activ)*, avec suffixation du -*ium* habituel dans les métaux (BW : 530a ; FEW 10, 25b s.v. *radius* [II b] ; TLF s.v. *radium*). Il reste à déterminer l'étymologie proche de cette formation.

⁸¹³ Le lexème *radio* (dès 1915) peut s'appliquer à plusieurs abréviations de composés avec *radio-* comme *radiotélégramme*, *radiographie*, *radiodiffusion*, etc. (FEW 25b s.v. *radius* [II 3] ; TLF s.v. *radio*).

raide / rigide } */ri'gid-u/ ~ *rigidus* bien attesté en latin écrit au sens général de « raide » ; « qui raidit » (DELL : 573b s.v. *rigeō* ; Gaffiot 2000 : 1338c s.v. *rīgīdus*)

raide (1. ca 1140 masc. *reit* « qui ne ploie pas, ferme, solide » ; 1155 fém. *redde* 2. ca 1165 « qui n'a plus la souplesse de la vie » 3. ca 1170 « qui n'est pas souple, qui est rendu rigide » 4. 1176-1181 « impétueux, animé d'un mouvement rapide et fort » 5. ca 1180 « qui refuse le compromis, sans concession, inflexible » 6. ca 1125 « qui se tient très droit » 7. 1^{re} moit. XIII^e s. « très pentu, abrupt » 8. fin XIII^e s. « fort, dur, sec, difficile à avaler » 9. 1584 « brusque, violent » TLF)⁸¹⁴

(≈ *roide*)⁸¹⁵

Lexème issu du protoroman */ri'gid-u/ dont le corrélat du latin écrit est *rīgīdum* « raide » (REW₃ 7314 s.v. *rīgīdus* ; FEW 10, 405a s.v. *rīgīdus* [I])⁸¹⁶.

La forme moderne procède de la généralisation du féminin *reide*, *roide*, supplantant le masculin *reit*, *roit* vers le XIV^e siècle (Bourciez 1967 : 134 § 119 II ; Seifert 1923 : 76-77 ; BW : 530b ; TLF).

Issues héréditaires : gén. *roeidu*, *rédenu* ; ligurien *rédenu* ; ancien lomb. *ridi* ; piém. *reid* ; occ. *rèee* ; cat. *regeu* ; ancien gal. *regeo* [gal. *recho*] ; ancien port. *reijo* [port. *rijo*] (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁸¹⁷.

rigide (1457 [1457, surtout dep. 1542 FEW 10, 404b s.v. *rīgīdus* II.1] « dont la sévérité ne fléchit jamais » ; 1523 d'une chose « qui ne fléchit pas ; dur » ; 1680 « intransigeant » TLF).

Emprunt au latin médiéval d'abord dans un sens moral (BW : 555a ; FEW 10, 405a s.v. *rīgīdus* [II 1]).

Emprunts savants : it. *rigido* (av. 1321) ; port. *rígido* (XVI^e s.) ; esp. *rígido* (1607) ; cat. *rígid* (1696) (DELLR : 377a s.v. *rigidus*)⁸¹⁸.

(Catherinot 1683 : 9 ; Luce 1863 : 48 ; Brachet 1868 : 15 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Franz 1890 : 15 ; Menut 1922 : 153)⁸¹⁹.

raison / ration } */rati'on-e/ ~ *ratio* propr. « compte », « matière de compte, affaires » ; de là de nombreux sens dérivés « faculté ou façon de calculer », d'où « jugement, raison » et « méthode, doctrine, raisonnement » attesté chez Lucrèce et Varron à côté de sens philosophiques comme « raison déterminante » (DELL : 570b s.v. *reor* ; FEW 10, 113a-114b

⁸¹⁴ Le TLF répertorie treize sémantismes différents regroupés en deux faisceaux principaux.

⁸¹⁵ La graphie *roide* est restée jusqu'à Académie 1835, même si la prononciation était déjà celle de *raide* depuis la fin du XVII^e siècle (FEW *id.*)⁸¹⁵. Elle a peu à peu été remplacée par *raide* (cf. DHOF : 269a s.v. *connaître* ; 1107 § 12) et subsiste surtout comme archaïsme pittoresque ou littéraire (cf. FEW 10, 405b s.v. *rīgīdus* n. 7).

⁸¹⁶ Au sens de « rapide » ([4] TLF) il a pu y avoir confusion avec l'ancien français *rade* (rapide) (TLF).

⁸¹⁷ L'occitan *reid* est un emprunt au français (REW₃ *id.*).

⁸¹⁸ Le roumain *rigid* est un emprunt au français (*id.*).

⁸¹⁹ Les doublets se trouvent déjà chez Chevallet « dit quelque part M. de Chevallet » (Luce 1863 : 48).

s.v. ratio ; Gaffiot 2000 : 1331b *s.v. rǎtĭo*). En latin classique, il a pu calquer le grec *λόγος* qui a également le double sens de « compte » et « faculté de connaître » (BW : 531b *s.v. raison* ; DELG)

raison (fin X^e s. *raizun* « parole, langage, récit » [– XVI^e s. FEW 10, 113b *s.v. ratio*], **I. A. 1.** fin X^e s. « ce qui est conforme à la justice, l'équité » **2.** ca 1170 « ce qui est conforme à la vérité, à la réalité » **B. 1.** ca 1170 « faculté de bien juger » **2.** ca 1170 « intelligence discursive » **3.** ca 1175 « connaissance naturelle » **4.** ca 1200 « règle de la pensée et de l'action humaine qui permet à l'homme de réfléchir, de connaître ; bon sens » **5.** ca 1210 « ensemble des principes directeurs de la pensée » **II. A. 1.** ca 1112 « cause, motif d'une action » **2.** 1119 « ce qui rend compte de qqch., ce qui l'explique » **3.** déb. XIII^e s. « argument, preuve qu'on avance » **4.** après 1433 « satisfaction que l'on réclame, que l'on obtient » **B. 1.** ca 1200 « compte » **2.** 1637 « rapport existant entre deux quantités » TLF)

Lexème issu du protoroman */rati'on-e (REW, 7086 *s.v. ratio*, -ōne ; FEW 10, 113a-115a *s.v. ratio* [I] ; Stefenelli 1992 : 166).

Le lexème protoroman présente une polysémie complexe où les sens secondaires ont peu à peu éclipsé celui de « compte » (FEW *id.* ; cf. aussi Flasche 1936 ; 1964 ; Vernay 1964 ; Stefenelli 1992 : 166). L'emprunt du lexème *cause* (cf. *chose / cause*) a en outre agi de manière déterminante sur le développement sémantique du lexème (BW : 531b ; FEW 10, 114b *s.v. ratio* ; TLF). Au sens de « compte », repris ensuite par le doublet savant, le lexème est attesté jusqu'au XVII^e siècle mais survit dans l'expression *rendre raison* et dans des emplois commerciaux ou mathématiques (FEW 10, 113a *s.v. ratio*, cf. 105ab I.1)⁸²⁰.

Issues héréditaires : ancien logud. *rethone* ; végl. *rasaun* ; it. *ragione* [non régulier] ; piém. *rason* ; frioul. *razon* ; haut engad. *razum* ; occ. *razó* ; cat. *rahó* ; esp. *razón* ; port. *razão* (REW, *id.* ; FEW 10, 114b *s.v. ratio*).

ration (**1.** 1290 « partie de la solde d'un militaire qui est mise en réserve en commun » **2.** 1376 *racion* « prébende ou bénéfice ecclésiastique » **3.** 1643 « quantité de pain, de viande, de vin donnée chaque jour aux marins » TLF)

Emprunt au latin médiéval (FEW 10, 115a *s.v. ratio* [II 1 a])⁸²¹.

Emprunts savants : esp. *ración* (ca 1140) ; cat. *ració* (XIV^e s.) ; it. *razione* (1566) ; roum. *rație* (1815) / *rațiune* (1825) ; port. *ração* (s.d.) (DELLR : 358ab *s.v. ratio*)⁸²².

⁸²⁰ Voir aussi *livre de raison* au sens de « livre de comptes » très fréquent jusqu'au XVI^e siècle (BW : 531a).

⁸²¹ Pour le FEW le sens attesté chez Jean Priorat « partie de la solde d'un militaire qui est mise en réserve en commun » (ca 1290) ([II 1 a α] FEW ; [1] TLF) de même que le sens ecclésiastique « prébende ou bénéfice ecclésiastique » ([II 1 a β] FEW ; [2] TLF) viennent d'un développement local du latin médiéval, sous l'influence des sémantismes héréditaires, qui est attesté vers 1300 (MLLM ; FEW *id.*). Le français moderne ne connaît plus que le sens développé ensuite au XVII^e siècle dans la marine et dans l'armée ([II 1 a γ] FEW ; [3] TLF) (BW : 535b ; FEW *id.*).

⁸²² Le DELLR cite le portugais *ração* (XVI^e s.) comme demi-savant. Le roumain *rațiune* peut aussi être un emprunt au français (*id.*).

Doublets B : *ratio*⁸²³ ; *race*⁸²⁴.

(Brachet 1868 : 21 [*raison / ration*] ; Michaëlis 1876 : 200 [*id.*] ; Franz 1890 : 15 ; Menut 1922 : 107, 152 [*id.*]).

rançon / rédemption } */redenti'on-e/ ~ *redemptio* « action de racheter » (DELL : 195a s.v. *emō* ; Gaffiot 2000 : 1344a s.v. *ředemptio* ; TLF s.v. *rançon* ; *rédemption*)

rançon (ca 1150 *raançon* [« prix exigé pour la délivrance d'un captif ou d'un prisonnier de guerre » FEW 10, 176b s.v. *ředemptio* I.1] ; [ca 1190 *rainson* « rédemption, rachat des péchés » FEW 10, 177a s.v. *ředemptio* I.2] ; 1268 *rençon* TLF)

Lexème issu du protoroman */redenti'on-e/ dont le corrélat du latin écrit est *redēptiōnem* « action de racheter » (REW, 7142 s.v. *ředemptio*, -ōne ; FEW 10, 177a s.v. *ředemptio* [I]).

Le lexème a d'abord cumulé le sens profane de « rachat » ([I 1] FEW) et le sens religieux de « rachat des péchés par le Christ, rédemption » ([I 2] FEW), la généralisation de l'emprunt *rédemption* remplaçant *rançon* au sens religieux (BW : 533a ; FEW *id.* ; Wartburg 1946 : 139)⁸²⁵.

Issues héréditaires : ancien gén. *reenzon* ; occ. *rezensó* ; ancien cat. *remçó* (REW, *id.* ; FEW *id.*).

rédemption (1. fin X^e s. *redemptions* « rachat du genre humain par le sacrifice du Christ » (att. isolée) ; de nouv. ca 1175 *redention* 2. 1342 dr. « acte par lequel on rachète un droit, une rente » 3. 1360 « rachat d'un prisonnier » TLF)

Emprunt au latin médiéval *redemptio* au sens religieux d'« action de racheter » (FEW 10, 177ab s.v. *ředemptio*). Le latinisme est attesté dès les premiers textes au sens religieux ([II 1] FEW), les sens profanes ([II 2] FEW) étant répertoriés plus tardivement et de manière restreinte (FEW *id.*)⁸²⁶.

Emprunts savants : esp. *redención* (1107) ; it. *redenzione* (av. 1294) ; cat. *redempció* (1373) ; port. *redenção* (XVI^e s.) ; roum. *redemptiune* (s.d., rare) (DELLR : 362b s.v. *redemptio*)⁸²⁷.

⁸²³ Le lexème *ratio* « rapport significatif entre deux données chiffrées caractéristiques de la situation d'une entreprise, qui s'exprime sous forme de pourcentage ou de quotient » (1952) est un latinisme emprunté à l'anglais où il est attesté depuis le XVII^e s. (et fin XIX^e comme terme d'économie) (TLF s.v. *ratio*).

⁸²⁴ Emprunt à l'italien qui pourrait provenir du latin *ratio* (FEW 10, 115a-116b s.v. *ratio* [II 1 b β] ; TLF s.v. *race*). Merk (1969) voit plutôt dans l'italien *razza* un dérivé du latin *generatio*.

⁸²⁵ La répartition n'est cependant pas si claire puisque le sens profane de « rachat des prisonniers » est également attesté à partir du XIV^e siècle pour l'emprunt savant (cf. FEW *id.*).

⁸²⁶ La concurrence entre les sens profanes et religieux joue un rôle à la Réforme dans la critique du clergé chez les calvinistes où la distinction est faite avec un lexème *réemption* « rachat de biens aliénés ou saisis » mais cela concerne avant tout le français régional de Suisse romande (cf. FEW 10, 177ab s.v. *ředemptio* et n. 4 [II 2 b]).

⁸²⁷ Le roumain *redemptiune* peut aussi être un emprunt au français (*id.*).

(Catherinot 1683 : 7 ; Luce 1863 : 47 ; Brachet 1868 : 19, 21 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Thomsen 1890 : 9 ; Menut 1922 : 41, 152).

recouvrer / récupérer } */rɛ'kʊpɛr-a-/ *recuperare* « rentrer en possession de, ramener à soi », « recouvrer, reprendre » (DELL : 566b s.v. *rēcuperō* ; Gaffiot 2000 : 1342a s.v. *rēcūperō* ; TLF s.v. *recouvrer*)

recouvrer (1. ca 1050 *recovrer* « trouver » 2. ca 1100 *recuvrer* « acquérir, obtenir qqch. », « rentrer en possession de ce qu'on avait perdu, récupérer » 3. ca 1145 « remettre en état » 4. fin XIII^e s. *recouvrer la santé* ; 1636 « opérer la perception des impôts » TLF)

Lexème issu du protoroman */rɛ'kʊpɛr-a-/ dont le corrélat du latin écrit est *rēcūpĕrāre* « reprendre, obtenir à nouveau » (REW₃ 7136 s.v. *rēcūpĕrāre* ; FEW 10, 167ab s.v. *rēcūpĕrāre* [I 1])⁸²⁸.

L'emploi de *recouvrer* est jugé littéraire par le TLF, à côté de diverses spécialisations dans le domaine économique, attestées depuis le XVII^e siècle (TLF)⁸²⁹.

Issues héréditaires : ancien lomb. *recrouare* ; ancien vénit. *recovrare* ; nap. *rekupetá* ; émil. *arkervār* ; occ. *recobrar* ; cat. *recobrar* ; port. *recobrar* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁸³⁰.

récupérer ([début XIV^e s. *soi recuperer* « se réfugier »] ; 1495 [1503 « se remettre en possession de ce qu'on avait perdu » FEW 10, 167a s.v. *rēcūpĕrāre* II 1] ; TLF)⁸³¹

Emprunt au latin médiéval *recuperare* au sens du latin classique (FEW 10, 167ab s.v. *rēcūpĕrāre* [II 1] ; TLF).

Pour Gilliéron c'est la confusion entre *recouvrer* et *recouvrir* qui a motivé l'emprunt du latinisme (1918 : 265-267)⁸³² ce que le FEW juge possible mais non nécessaire (FEW 10, 167b s.v. *rēcūpĕrāre*).

Emprunts savants : it. *recuperare* (av. 1306) ; cat. *recuperar* (1486) ; port. *recuperar* (XVI^e s.) ; esp. *recuperar* (1607) ; roum. *recupera* (s.d.) (DELLR : 362a s.v. *recuperare*).

⁸²⁸ Le lexème a pu être analysé comme une composition préfixée en *re-* pour des raisons sémantiques, ce qui explique les types aphérétiques (FEW 10, 167b s.v. *rēcūpĕrāre* et n. 10) qu'on retrouve même dans le latin médiéval *cuperare* (*id.* n. 10 [I 2]). Il a par ailleurs subi des influences de *recouvrir* avec lequel il a pu être confondu du XIII^e au XVIII^e siècle (BW : 539a ; FEW *id.* et n. 11 ; TLF).

⁸²⁹ Au sens de « recevoir le paiement d'une somme dont on est créancier » dans des emplois comme *recouvrer une dette*, *recouvrer les impôts* (TLF).

⁸³⁰ L'italien *ricoverare* est un emprunt à l'occitan (REW, *id.*).

⁸³¹ L'attestation *soi recuperer* « se réfugier » (début XIV^e s.) que donne le TLF et qui provient de *L'Ystoire de li Normant* d'Aymé du Mont-Cassin via le Gdf : 6 : 701a est un emprunt à l'italien *ricuperarsi* (FEW 10, 168a s.v. *rēcūpĕrāre* n. 7).

⁸³² « *Récupérer*, formation sémantiquement superflue, est né au XVI^e s. du besoin de suppléer à la confusion de *recouvrir* et de *recouvrer* et plus particulièrement de *recouvert* et de *recouvré* ; mais *récupérer* n'a pas éteint *recouvrer* en français, comme *avocat* n'a pas éteint *avoué*, ce qui aurait eu lieu sans doute dans un parler populaire, et il y a eu pour *recouvrer* retour à une tradition rassainie » (Gilliéron : 1918 : 266).

(Catherinot 1683 : 10 ; Luce 1863 : 53 ; Brachet 1868 : 17 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Menut 1922 : 152).

répit / respect } */rɛ'spɛt-u/ ~ *respectus* propr. « action de regarder en arrière » ; « égard, considération » ; « recours, refuge » puis en latin parlé « délai, répit » (participe passé substantivé de *respicere*) (DELL : 639b s.v. *speciō* ; Gaffiot 2000 : 1371c s.v. 2 *respectūs* ; FEW 10, 307b s.v. *rěspēctus* ; BW : 547b s.v. *répit*)

répit (1. 1119 *respit* « proverbe, sentence » 2. 1155 « relâche, délai » TLF)

Lexème issu du protoroman */rɛ'spɛt-u/ (REW₃ 7245 s.v. *rěspēctus* ; FEW 10, 307b s.v. *rěspēctus* [1 a]) avec adaptation de la déclinaison (IV > II, cf. Gaeng 1984 : 98).

Cf. Bourciez (1967 : 144 § 135 II). L'introduction de la finale -t date du XVII^e siècle (DHOF : 900b s.v. *répit*).

Le sens de l'ancien français « proverbe, sentence » semble avoir subi l'influence du latin tardif alors que le sens de « délai » est devenu le sens principal du français (FEW *id.*).

Issues héréditaires : occ. *respieit* ; port. *respeito* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁸³³.

respect (1287 « fait de prendre en considération » ; av. 1540 « vénération, déférence portées à quelqu'un » ; fin XVII^e « attitude qui incline à ne pas porter atteinte à quelque chose » TLF)

Emprunt au latin médiéval *respectus* dans le sens du latin classique « égard, considération » (BW : 550a ; FEW 10, 307b s.v. *rěspēctus* [I a] ; MLLM : 1193 s.v. *respectus* [4])⁸³⁴.

Le sémantisme « fait de prendre en considération » a commencé à sortir de l'usage au XVII^e siècle et a été remplacé par le sens moderne, propre au français (BW : 550a). Il est considéré comme « vieilli » par le TLF.

Emprunts savants : it. *rispetto* (av. 1292) ; esp. *respeto* / *respecto* (1438) ; cat. *respecte* (1460) ; port. *respeito* (1460) ; roum. *respect* (1792) (DELLR : 372b s.v. *respectus*)⁸³⁵.

(Brachet 1868 : 22 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Menut 1922 : 107, 152)⁸³⁶.

roue / rote } */'rɔt-a/ « pièce de forme circulaire tournant sur un axe qui passe par son centre » ~ *rota*, usuel dans le latin écrit de l'Antiquité « roue (de char, de potier ; roue hydraulique, roue

⁸³³ L'ancien italien *respetto*, *rispetto* est emprunté au français (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

⁸³⁴ L'attestation isolée de « redevance due aux églises (1374) donnée par le FEW traduit un emprunt au latin médiéval (FEW *id.* ; BW : 550a ; cf. MLLM : 1193b s.v. *respectus* 10).

⁸³⁵ L'italien *rispetto* est jugé héréditaire par le DEI ; le portugais de même par le FEW. Le roumain peut également être un emprunt au français (DELLR : *id.*).

⁸³⁶ On trouve une analyse de la répartition sémantique des doublets en ancien français dans Kováč (2012 : 74-122).

de supplice) », « poisson de mer indéterminé » (DELL : 577b s.v. *rota* ; Gaffiot 2000 : 1388bc s.v. *rōta* ; Gross 2012-2014 in DÉRom 1 s.v. */'rōt-a/)

roue ([X^e s. *ruode* Gross 2012-2014 in DÉRom 1 s.v. */'rōt-a/] 1. fin XI^e s. *rode* « pièce de forme circulaire qui, en tournant sur un essieu, communique un mouvement » ; ca 1180 *ruee* 2. ca 1155 *rōe* « disque tournant » 3. déb. XII^e s. *roe* « au purgatoire, grande roue à laquelle sont accrochés des gens qui tournent à toute vitesse » ; 1534 *roue* « roue où l'on attachait les condamnés » 4. 1174-1176 « objet de forme circulaire qui entre dans la constitution d'une machine comme organe de transmission » TLF)

Lexème issu du protoroman */'rōt-a/ « pièce de forme circulaire tournant sur un axe qui passe par son centre » (Gross 2012-2014 in DÉRom 1 */'rōt-a/ ; cf. REW₃ 7387 s.v. *rōta* ; FEW 10, 494b s.v. *rōta* [I]).

Le développement irrégulier (on attendrait **reue*) est expliqué de deux manières. Plusieurs auteurs, à la suite de Gilliéron, postulent une réfection analogique d'après *rouelle*, *rouer* ou *rouet* (BW : 563a ; TLF ; cf. FEW 10, 496a s.v. *rota* n. 36) mais on a aussi pu y voir une évolution spécifique de la diphtongue (Meyer-Lübke 1966 : 1 : 192 ; Fouché 1966-1969 : 1 : 293 ; Pope 1952 : 203 ; cf. Gross 2012-2014 in DÉRom 1 */'rōt-a/ n. 4).

Issues héréditaires : sarde *ròda*, *arròda* ; dacoroum. *roată* ; mégénoroum. *roată* ; aroum. *aroată* ; istr. *ruda* ; it. *ruota* ; frioul. *ruede* ; lad. *roda* ; romanche *rouda*, *roda* ; frpr. ['rua] ; occ. *ròda* ; gasc. 'arròda' ; cat. *roda* ; esp. *rueda* ; ast. *rueda* ; gal./port. *roda* (Gross 2012-2014 in DÉRom 1 */'rōt-a/ n. 4 : cf. REW₃ 7387 s.v. *rōta* ; FEW 10, 494b s.v. *rōta*).

rote (1526 [« tribunal ordinaire du Saint-Siège, de compétence universelle, mais instruisant le plus souvent les demandes d'annulation de mariage »] TLF s.v. *rote*⁸³⁷)

Emprunt au latin ecclésiastique *rota* « juridiction ecclésiastique du Saint-Siège » (BW : 562b s.v. *rote* 2 ; TLF s.v. *rote*² ; Ø MLLM⁸³⁸).

Emprunts savants : (Ø DELLR).

(Catherinot 1683 : 4, 7 ; Paris 1868b : 279 ; Brachet 1871 : 14 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Menut 1922 : 153)⁸³⁹.

⁸³⁷ Le TLF lemmatise un lexème homographe *rote* [« instrument de musique des jongleurs bretons » BW] (ca 1150) qui est un emprunt à un idiome germanique, peut-être d'origine celtique (BW : 562 s.v. *rote* 1 ; FEW 16, 250a s.v. **hrōta* ; TLF s.v. *rote*).

⁸³⁸ Le FEW considère *rote* comme un italianisme [II 1 a], qu'il distingue d'un autre emprunt plus tardif à l'italien *rote* « tribunal de commerce, à Gênes » [II 1 b] attesté au XVII^e siècle. Il pose néanmoins la question, initiée par Barbier (1928-1931) : 328, d'un possible emprunt au latin de la cour pontificale (FEW 10, 494b s.v. *rōta* et n. 16). Le latin *rota* est en effet attesté depuis 1336 (TLF ; Killermann 2009 : 67) pour désigner la juridiction créée en 1331 par le pape Jean XXII à Avignon (Schneider 1914). L'origine de cette désignation a été expliquée par le banc circulaire sur lequel les juges instruisaient les affaires (FEW *id.* n. 16 ; TLF s.v. *rote*) ou par le fait qu'ils siégeaient à tour de rôle (BW *id.*). Cf. les différentes hypothèses dans Killermann qui avance lui-même une explication par la *rota porphyretica* (2009 : 68-73).

⁸³⁹ Le lexème *rote* est d'origine italienne pour Brachet. Ses successeurs reprennent les doublets sans préciser l'origine de *rote*.

royal / régale } */re'gal-e/ ~ *regalis* attesté en latin écrit au sens de « digne d'un roi » ; « royal » (DELL : 572b s.v. *rēx* ; Gaffiot 2000 : 1350c-1351a s.v. *rēgālis*)

royal (1. 880 adj. *regiel* « de roi » ; spéc. déb. XIII^e s. « qui, sous un système monarchique, dépend du gouvernement, de l'administration centrale » 2. 1119 désigne ce qui est remarquable 3. ca 1170 « qui est digne d'un roi » TLF)

Lexème issu du protoroman */re'gal-e/ dont le corrélat du latin écrit est *rēgālem* « royal » (REW, 7166 s.v. *rēgālis* ; FEW 10, 203b s.v. *regalis* [I]).

La finale régulière *-(i)el* a été remplacée par le suffixe savant *-al* (FEW *id.*).

Issues héréditaires dans les domaines ibéro- et gallo-romans : occ. *reial* ; cat. *real* ; esp. *real* ; port. *real* (REW, *id.* ; FEW *id.*).

régale (1639 *eaux fortes et regales* [« mélange d'acide chlorhydrique et d'acide azotique qui a la propriété de dissoudre à froid l'or et le platine »] TLF s.v. *régale*⁸⁴⁰)

Emprunt au latin *regalis* « royal » (FEW 10, 203b-204a s.v. *regalis* [III 3] ; TLF)⁸⁴¹.

Emprunts savants : it. *regale* (av. 1321) ; roum. *regal* (ca 1812) (DELLR : 365a s.v. *regalis*)⁸⁴².

Doublet B : *réal*⁸⁴³ ; *réale*⁸⁴⁴.

(Catherinot 1683 : 9 ; Brachet 1868 : 19 [*royal / régale*] ; Michaëlis 1876 : 200 ; Menut 1922 : 63, 152).

⁸⁴⁰ L'adjectif n'est lemmatisé que sous le genre féminin *régale* car il entre généralement en association (*eau régale*). Le TLF présente deux autres lexèmes homographes d'origine voisine : le substantif *régale* « instrument à vent et à clavier où le son était produit par des anches battantes en métal, sans résonateur, mises en vibration par l'air émanant de deux soufflets alternés » ([1537] ; 1553) qui est probablement une substantivation de l'adjectif latin *regalis* « royal » ; le substantif *régale* « droit qui appartient en propre à un souverain » (ca 1175) qui est un emprunt au latin médiéval (*jus*) *regale* « droit du souverain » attesté depuis 1149 (MLLM : 1174a s.v. *regalis* 5) et qui demeure dans l'expression *droit de régale*. Quant au substantif *regal* « objet, action qui procure du plaisir » ([1310 norm. *rigale* « festin »] ; ca 1480 *rigalle*) il est un composé de *gale* (FEW 17, 480b s.v. *wala* [I 8] ; DEAF s.v. *galer* ; TLF s.v. *regal*).

⁸⁴¹ Le lexème est attesté pour la première fois chez Richelet : « *Terme de Chimie* qui vaut dire qui est composé de vitriol, de salpêtre & de sel ammoniac. [L'eau régale dissout le métal.] » (Richelet 1679/1680 s.v. *regale* 4) Sans lien sémantique avec les autres latinismes, il est probablement un calque du latin alchimique *aqua regia* ou *aqua regis* du nom d'un acide capable de dissoudre les métaux nobles décrit dans le *De inventione veritatis* du Pseudo-Geber dont la datation (ca 1300 ?) est problématique (cf. Karpenko & Norris 2002 : 1002a). Une recherche plus approfondie permettrait de déceler d'éventuels intermédiaires entre le latin alchimique et le lexème français.

⁸⁴² Le DELLR ne mentionne pas *regal(e)* et présente *royal* comme un dérivé (*id.*).

⁸⁴³ Le lexème *réal* « ancienne monnaie d'Espagne, du Portugal, de certains pays d'Amérique centrale et du Sud, parfois encore utilisée comme unité de compte (valant un quart de peseta en Espagne) » (1363) est un emprunt à l'espagnol *real* attesté dans ce sens depuis 1310-1326 (Ø BW ; FEW 10, 203b s.v. *regalis* [II] ; TLF s.v. *réal*).

⁸⁴⁴ Le TLF lemmatise également *réale* comme substantif ou adjectif dans *galère réelle* « galère montée par le général des galères, destinée à porter le roi, plus grande, mieux armée, mieux décorée que les autres galères » (1547) qui est un emprunt à l'espagnol attesté dans ce sens depuis le XV^e siècle (Ø BW ; FEW 10, 203b s.v. *regalis* [III] ; TLF s.v. *réale*). Comme substantif pluriel, le lexème peut aussi être utilisé en typographie « famille de caractères dans la classification proposée par le graveur Maximilien Vox » (1575) et désignant un type de caractère fondu en l'honneur de Philippe II (TLF *id.*).

seiche / sépia ᵝ */'sepi-a/ ~ *sepia* « seiche » (emprunt ancien au grec *σηπία* « seiche ») attesté en latin écrit depuis Plaute et Columelle, a également le sens d'« encre de seiche » depuis Perse (DELL : 615a s.v. *sēpia* ; Gaffiot 2000 : 1445a s.v. *sēpia* ; FEW 11, 478a s.v. *sēpia*)

seiche (1. XII^e s. *seche* [« mollusque céphalopode qui possède une coquille interne plate, une tête assez grosse munie d'un bec de perroquet, deux longues nageoires et une glande (dite poche à encre) sécrétant un liquide brun foncé qu'il projette pour s'abriter en cas d'attaque »] ; 1197 ; 1269-1278 *seiche* 2. XIII^e s. *os de seche* ; 1839 p. ell. *seiche* « os de seiche » TLF s.v. *seiche*)⁸⁴⁵

(≈ *sèche*)⁸⁴⁶

Lexème issu du protoroman */'sepi-a/ (REW, 7828 s.v. *sēpia* ; FEW 11, 478a s.v. *sēpia* [I]).

Issues héréditaires : istr. *sipa* ; it. *seppia* ; vénit. *sepa* ; piém. *sepia* ; tarent. *ceccia*, *seccia* ; occ. *sepcha*, *sipia*, *supia* ; cat. *cepia*, *cipia* (REW, *id.* ; FEW *id.*)⁸⁴⁷.

sépia (I. [1665 *ceppia* « seiche » cité comme lexie gr.] ; 1791 *seppie* [« nom scientifique de la sèche » FEW 11, 478a s.v. *sēpia* II.1] ; 1832 *sépia* II. 1804 [« liqueur noirâtre que répand la sèche, et qu'on emploie pour le lavis » FEW 11, 478a s.v. *sēpia* II.2] ; 1839 « dessin fait à la sépia » TLF)

Au sens de « seiche » ([I] TLF) le lexème est un emprunt au latin classique (FEW 11, 478a s.v. *sēpia* [II 1])⁸⁴⁸. Au sens d'« encre de seiche » ([II] TLF), quoique attesté dans le latin d'époque impériale, il est un emprunt à l'italien (Hope 1971 : 450 ; BW : 586a ; FEW 11, 478ab s.v. *sēpia* [II 2]).

Emprunts savants : cat. *sēpia*, *sípia* (1249) ; roum. *sepie* (1700) ; port. *sépia* (s.d.) ; (DELLR : 389a s.v. *sepia*)⁸⁴⁹.

(Brachet 1868 : 36 ; Michaëlis 1876 : 200 [*seiche* ≈ *sèche* / *sépia*] ; Menut 1922 : 154 ; Reiner 1980 : 69)⁸⁵⁰.

⁸⁴⁵ Le TLF présente un lexème homographe *seiche* : **A.** hydrol. « oscillation (allant de quelques minutes à plusieurs heures) du niveau d'un lac ou d'un autre plan d'eau, causée par de petites secousses sismiques, des vents ou des variations de la pression atmosphérique » ; **B.** physique « onde superficielle stationnaire dans un liquide contenu entre deux parois distantes d'un nombre entier de demi-longueurs d'onde » (1730) emprunt dialectal d'origine obscure, peut-être apparenté à *sèche* (cf. FEW 11, 586b s.v. *siccus* ; TLF s.v. *seiche*).

⁸⁴⁶ Les deux variantes *seiche* et *sèche* sont présentes dans la littérature lexicographique. La variante *seiche*, réintroduite à partir d'*Académie* 1835, l'a généralement emporté sur *sèche* par souci de distinction avec l'adjectif homonyme (DHOF : 955b-956a s.v. *seiche*)

⁸⁴⁷ L'espagnol *jibia* et le portugais *siba* recensés comme héréditaires par le REW, (*id.*) sont des emprunts au mozarabe *xibia* issu du latin (FEW *id.*).

⁸⁴⁸ Les formes en *-pp-* du latinisme ont cependant pu être influencées par l'italien (TLF). Il est possible qu'une recherche étymologique approfondie amène à réévaluer le statut de latinisme du lexème.

⁸⁴⁹ L'espagnol *sepia* est un emprunt à l'italien *seppia*, qui est héréditaire. Le roumain *sepie* peut également être un emprunt au français ou à l'italien (*id.*).

⁸⁵⁰ Gutiérrez mentionne les triplets espagnols *jibia* / *sipia* / *sepia* (1989 : 117).

sein / sinus { */'sin-u/ ~ *sinus* propr. « pli concave ou en demi-cercle (que forme un vêtement) » ; de là « giron », « sein », « asile, protection » à côté de sens techniques : « poche que forme le fond d'un filet ; enflure d'une voile ; partie courbe d'une serpette ; baie ou crique en demi-cercle » (DELL : 629a s.v. *sinus* ; Gaffiot 2000 : 1468a s.v. 2 *sinūs* ; FEW 11, 651b s.v. *sinus*)⁸⁵¹

sein (I. 1. 1121-1134 *sein* « partie du vêtement qui recouvre la poitrine » 2. a) ca 1160 « partie antérieure du thorax humain » b) 1121-1134 *le sein d'Abraham* ; 1681 *sein de l'Église* 3. 1160-1174 « partie intérieure, intime » ; 4. ca 1200 *sain* spéc. « poitrine (de la femme) » 5. déb. XVI^e s. *sain* « mamelle » 6. 1682 « partie du corps de la femme où elle porte l'enfant qu'elle a conçu » II. 1. 1534 géogr. « golfe » 2. 1702 « partie de la voile qui est gonflée et arrondie par le vent » TLF)

Lexème issu du protoroman */'sin-u/ dont le corrélat du latin écrit est *sinum* (4^e) « partie du vêtement qui recouvre la poitrine » ; « sein » (REW₃ 7950 s.v. *sinus* ; FEW 11, 651b-652a s.v. *sinus* [I]).

L'évolution phonétique du lexème est régulière (Bourciez 1967 : 78 § 60) mais plusieurs sens constituent des emprunts sémantiques à différents latins (FEW *id.*)⁸⁵².

Issues héréditaires : logud. *sinu* ; roum. *sîn* ; it. *seno* ; frioul. *sen* ; haut engad. *sāñ* ; occ. *sin* ; esp. *seno* ; port. *seio* (REW₃ *id.* ; FEW 11, 651b s.v. *sinus*)⁸⁵³.

[Le TLF lemmatise séparément *sinus*¹ terme anatomique et *sinus*² terme mathématique].

sinus¹ (1. 1539 anat. « cavité de certains os du crâne et de la face » 2. 1762 « renflement de certains canaux de l'organisme » 3. 1771 bot. TLF).

Emprunt au latin *sinus* par le milieu médical (BW : 593b s.v. *sinus* 1 ; FEW 11, 652a s.v. *sinus* [II 1 a]).

sinus² (1544 *sinus* [« fonction trigonométrique qui, dans le cas d'un angle aigu, est formée en abaissant une perpendiculaire à l'un des côtés, et qui, dans le triangle ainsi obtenu, est le rapport du côté opposé à l'angle par l'hypothénuse »] ; 1636 TLF)

Emprunt au latin médiéval *sinus* « sinus » attesté vers 1174 (BW : 593b s.v. *sinus* 2 ; FEW 11, 652a s.v. *sinus* [II 1 b] ; TLF ; Ø MLLM)⁸⁵⁴.

⁸⁵¹ Le développement sémantique qui à partir de « pli de la toge en travers sur la poitrine » mène à « partie du corps couverte par ce pli » puis « giron », « sein » est attesté en latin classique, de même que de nombreux sens figurés (FEW *id.*).

⁸⁵² Le FEW recense plusieurs influences latines. Ainsi les locutions comme *sein d'Abraham* « lieu de repos où étaient les âmes saintes avant la venue du Christ » ou *sein de l'Église* « communion des fidèles de l'Église catholique » ([I 1 d] FEW ; [2 b] TLF) sont des calques du latin biblique *in sinu Abrahae* ; *sinus ecclesiae* (FEW 11, 651b-652a s.v. *sinus* ; TLF). Au sens « intérieur de (en parlant d'un pays) » il s'agit de même d'un emprunt sémantique au latin médiéval. Enfin les sens de « golfe » [I 1 f] et de « voile gonflée par le vent » [I 1 g] sont tirés du latin classique à la Renaissance (cf. le correspondant *sinus* [II 1 c] (FEW *id.*)).

⁸⁵³ Le catalan *sin* est un emprunt au latin ou du moins ayant subi une influence latine (FEW *id.*).

⁸⁵⁴ Le latin médiéval *sinus* au sens de « sinus » est probablement un calque de l'arabe *jayb* à la suite d'une confusion paronymique (BW : 593b s.v. *sinus* 2 ; TLF).

Le FEW distingue également deux emprunts principaux. Le premier en anatomie [II 1 a] « cavité osseuse plus large à l'intérieur qu'à l'ouverture, creusée dans l'épaisseur de certains os (p. ex. mâchoire supérieure) » ([1] TLF *s.v. sinus*⁸⁵⁵) attesté depuis 1539 ; le deuxième en géométrie [II 1 b] « longueur de la perpendiculaire menée d'une des extrémités d'un arc, sur le rayon qui passe par l'autre extrémité » ([1] TLF *s.v. sinus*⁸⁵⁵) qu'il situe en 1625, mais que le TLF fait remonter à 1544⁸⁵⁵.

Emprunts savants : (Ø DELLR).

(Brachet 1868 : 23 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Menut 1922 : 154).

(Ø).

seing / signe { */'sign-u/ ~ *signum* « signe, marque distinctive » ; « seing, sceau » ; « signal » et « cloche » ; de là divers emplois spéciaux : « enseigne » ; « image peinte ou sculptée » ; « signe astronomique » ; « prénom ou surnom » (DELL : 624a *s.v. signum* ; Gaffiot 2000 : 1460c-1461a *s.v. signum*)

seing (1. ca 1165 *seing* « marque, signe » 2. a) ca 1170-1180 « marque apposée au bas d'un écrit pour le certifier » ; 2. moitié XIII^e s. b) 1642 *sous seing* TLF)

Lexème issu du protoroman */'sign-u/ dont le corrélat du latin écrit est *signum* « signe » ; « cloche » (REW₃ 7908 *s.v. signum* ; FEW 11, 608b-609a *s.v. signum* [I])⁸⁵⁶.

La spécialisation au sens de « signe tenant lieu de signature » vient du latin juridique (BW : 582b ; MLLM : 1266b *s.v. signum* [2]).

Le souci de distinction homonymique a favorisé la graphie étymologique *seing* chez les lexicographes (DHOF : 956b-957a *s.v. seing*). Le lexème est considéré comme « vieilli » et « littéraire » au sens de « signature apposée par qqn au bas d'une lettre, d'un écrit, d'un acte » par le TLF, mais le lexème garde des emplois comme terme historique et juridique, ainsi que dans des syntagmes comme *sous seing privé*, *blanc-seing*, *contreseing* (BW : 582b ; TLF).

Issues héréditaires : logud. *sinnu* ; roum. *seinn* ; it. *segno* ; haut engad. *señ* ; occ. *senh* ; [cat. *senya* ; esp. *seña* ; port. *senha*] (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁸⁵⁷.

⁸⁵⁵ La quasi-simultanéité des dates d'apparition de ces lexèmes rend leur interprétation délicate, quant à l'éventuelle influence de l'un sur l'autre dans les milieux savants. Des recherches sur le latin médical de la Renaissance devraient pouvoir éclaircir leur rapport. Le FEW distingue encore un autre emprunt savant par les géographes au sens de « bras de mer qui s'avance dans les terres » qui a également été véhiculé par le doublet héréditaire du XVI^e au XVIII^e siècle avant d'être remplacé par *golfe* dans cet emploi [I 1 f] [Ø TLF]. Enfin les botanistes ont également introduit le sens d'« échancrure profonde séparant 2 lobes dans les organes minces » au XVIII^e siècle [II 1 d] (*sinus* [3] TLF).

⁸⁵⁶ On relève *signum* à partir des inscriptions mais les langues romanes postulent un *signum* (DELL : 624a). Le sens de « cloche » également protoroman, s'est conservé en ancien français (REW₃ *id.* ; BW : 582b ; FEW *id.* [I 1 b]) ainsi que dans *tocsin* emprunté à l'occitan (cf. *tocsin*).

⁸⁵⁷ Les issues du catalan, de l'espagnol et du portugais sont féminines (FEW *id.*).

signe (1. 2^e moit. du X^e s. *signe* « miracle » ; fin X^e s. *signa* « chose remarquable, significative » ; fin X^e s. *signes* « miracles » 2. a) déb. XII^e s. *signe* « démonstration extérieure qu'on fait pour donner à connaître ce qu'on pense ou ce qu'on veut » 3. 1119 *signe* « chacune des constellations du zodiaque » 5. 1362 « marque que chacun en particulier choisit pour marquer les actes auxquels il a consenti » 6. 1690 « marque ou tache naturelle sur la peau » TLF)

Emprunt au latin médiéval *signum* continuant les sens du latin classique et chrétien (FEW 11, 609b-610a s.v. *signum* [II] ; TLF).

L'emprunt a refoulé la forme héréditaire *seing* dans le sens le plus général (BW : 591b ; Bourciez 1967 : 195 § 198 ; FEW *id.*)⁸⁵⁸.

Emprunts savants : port. *sino* (1109) / *signo* (1260) ; esp. *signo* (ca 1220-1250) ; cat. *signe* (XIV^e s.) (DELLR : 391b s.v. *signum*)⁸⁵⁹.

Cf. aussi *tocsin*⁸⁶⁰ ; *saint-glin-glin*⁸⁶¹

(Catherinot 1683 : 8 [*Signe, Sin, comme Tocsin*] ; Brachet 1868 : 23 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Menut 1922 : 63, 154).

senestre / sinistre } */se'nestr-u/ ~ *sinister* « gauche » ; dans le langage augural « qui vient du côté gauche », d'où « favorable » ou au contraire « sinistre, défavorable » (DELL : 628b s.v. *sinister* ; Gaffiot 2000 : 1467a s.v. *sinistër*)

senestre (1. ca 1100 adj. « gauche » ; [fin XII^e s. subst. fém. *sa senestre* « la main gauche »] 2. fin XV^e s. hérald. *au senestre côté* ; [1875 subst. *sénestre* « le côté gauche de l'écu »] 3. 1872 adj. « se dit d'une coquille de mollusque enroulée dans le sens inverse de celui des aiguilles d'une montre » TLF).

Lexème issu du protoroman */se'nestr-u/ dont le corrélat du latin écrit est *sinistrum* « gauche » (REW₃ 7947 s.v. *sinister* (2. **sinēxter*) ; FEW 11, 649b s.v. *sinister* [II]). Le lexème a subi l'influence du latin *dexter* ou de son corrélat */'destr-u/ (*id.*) (Schuchardt 1866-1868 : 1 : 38-39 ; Meyer-Lübke 1920 : 181 § 170 ; REW₃ *id.*).

⁸⁵⁸ Les nombreux homonymes, et en particulier *saint*, ont sans doute joué un rôle dans la quasi-disparition du lexème héréditaire (cf. FEW 11, 610b s.v. *signum* n. 34 ; cf. aussi DHOF : 956b s.v. *seing*).

⁸⁵⁹ Le DELLR signale l'espagnol *sino* (ca 1220-1250) comme demi-savant (*id.*).

⁸⁶⁰ Le lexème *tocsin* « sonnerie de cloche à coups répétés et prolongés pour donner l'alarme en cas d'alerte, de catastrophe naturelle, d'incendie, de mobilisation générale, etc. » (1379) est un emprunt à l'occitan de même sens (FEW 11, 606b s.v. *signum* l.b et n. 14 ; TLF s.v. *tocsin*). L'emprunt de cette forme renforcée s'explique aussi par le souci d'éviter les ambiguïtés de *sing* « cloche » dans un fort contexte homophonique (l'un des plus chargés de la langue française avec *sain*, *sein*, *saint*, *ceint*, *cinq*) comme *saindoux* à partir de *sain* (DHOF : 956b s.v. *seing*).

⁸⁶¹ Le lexème *saint-glinglin* « à une date indéterminée ; jamais » (1897) est d'origine obscure pour le TLF (s.v. *saint-glinglin* (à la) ; cf. FEW 2, 772b s.v. *klein* ; FEW 2, 783b-784a s.v. *klingen*). Brault (1957) y voit la continuation du protoroman */'sign-u/ au sens de « cloche » qui aurait pâti de la confusion homophonique « homonymic clash » (1957 : 22 ; cf. aussi FEW 11, 610b s.v. *signum* n. 34).

Issues héréditaires : ancien flor. *sinestro* ; bolognais *znester* ; frioul. *siñestri* ; sursilv. *saníšťar* ; haut engad. *šneštər* ; occ. *senestre* ; ancien cat. *senestre* ; ancien esp. *siniestro* ; ancien port. *seestro* [port. *sestro*] (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

sinistre (1. XIII^e s. « gauche » (hapax) (– 1539) [rare] ; 2. 1412 « malveillant, défavorable » ; av. 1520 « mauvais, malhonnête » 3. 1559 « annonciateur de malheur » 4. 1690 « qui inquiète, qui inspire l’effroi » TLF *s.v. sinistre*⁸⁶²)

Emprunt au latin médiéval *sinister* au sens du latin classique « gauche » (FEW 11, 649b *s.v. sīnīster* [II 1 a] ; TLF *s.v. sinistre*⁸⁶³).

Emprunts savants : it. *sinistro* (fin XIII^e s.) ; cat. *sinistre* (XIV^e s.) ; port. *sinistro* (XVII^e s.) ; roum. *sinistru* (s.d.) (DELLR : 392b-393a *s.v. sinister*)⁸⁶⁴.

(Brachet 1868 : 23 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Thomsen 1890 : 11-12 ; Menut 1922 : 154).

serment / sacrement { */sakra'ment-u/ ~ *sacramentum* « dépôt fait aux dieux d’une certaine somme comme garantie de sa bonne foi ou de la bonté de sa cause dans un procès » (terme de droit) d’où « serment militaire » en raison de la prestation de serment qui devait accompagner ce dépôt, puis « obligation » ; « serment ». Dans la langue religieuse le lexème a pris le sens de « mystère, révélation, sacrement » puis « rite sacramentel, eucharistie » (BW : 587b *s.v. sacer* ; DELL : 586b *s.v. sacer* ; FEW 11, 37a ; Gaffiot 2000 : 1397b *s.v. sācrāmentum*)

serment (1. 842 *sagrament* « affirmation ou promesse faite en prenant à témoin Dieu, un être ou un objet sacré » ; ca 1120 *seirement* ; ca 1160 *sairement* 2. 1377 *villain serrement* « jurement blasphématoire » TLF)

Lexème issu du protoroman */sakra'ment-u/ dont le corrélat du latin écrit est *sacrāmēntum* « serment » (BW : 587b ; REW₃ 7492 *s.v. sacramēntum* ; FEW 11, 37a). L’évolution est régulière (Bourciez 1967 : 104 § 90 I ; Zink 2006 : 41).

Issues héréditaires : ancien it. *sacramento* ; ancien lomb. *sagramento* ; sursilv. *sarament* ; engad. *saramaint* ; occ. *sagramen* ; cat. *sagrament* ; esp. *sarmiento* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

sacrement (1. fin X^e s. *sacrament* « rite religieux institué par Jésus-Christ pour donner ou augmenter la grâce » ; ca 1389 *sacrement* 2. 2^e moitié XIII^e s. « hostie » 3. ca 1250 *par le sacrement* employé comme juron TLF)

⁸⁶² Le TLF lemmatise séparément le substantif *sinistre* « grave accident, événement très fâcheux » (1485 [att. isolées] ; 1783) qui a été emprunté deux fois à l’italien *sinistro* « malheur » attesté vers 1400 (FEW 11, 649b-650a *s.v. sīnīster* [II 2] ; TLF *s.v. sinistre*).

⁸⁶³ Le FEW distingue les emprunts selon les continuations des deux sens du latin classique « gauche » [II 1 a] peu attesté et remplacé par gauche et « qui présage le malheur » [II 1 b] qui est à l’origine des sens actuels du lexème (FEW *id.*).

⁸⁶⁴ Le roumain *sinistru* peut également être un emprunt au français (*id.*).

Emprunt au latin médiéval reprenant les sens du latin ecclésiastique (BW : 568a ; FEW 11, 37a s.v. *sacramentum* ; MLLM : 1210ab s.v. *sacramentum* [1-7] ; Thierbach 1951 : 103, 107-108, 122)⁸⁶⁵.

Emprunts savants : it. *sacramento* (av. 1294) ; esp. *sacramento* (ca 1220-1250) ; port. *sacramento* (XIII^e s.) ; cat. *sagrament* (XIV^e s.) ; roum. *sacrament* (1648) (DELLR : 380a s.v. *sacramentum*)⁸⁶⁶.

(Catherinot 1683 : 8 ; Brachet 1868 : 17 n. 3 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Menut 1922 : 41, 153).

sève / sapa } */'sap-a/ ~ *sapa* propr. « vin cuit jusqu'à réduction des deux tiers » (Pline) (BW : 589b ; DELL : 594a s.v. *sapa* ; Gaffiot 2000 : 1409a s.v. *săpa* ; TLF s.v. *sève*)⁸⁶⁷

sève (1. 1^{er} quart XIII^e s. « suc nourricier des plantes » ; mil. XIII^e s. fig. « le sens symbolique » 2. 1413 « force, vigueur, ici en parlant d'un adolescent » ; 1697 « principe vital » 3. 1538 « qualité distinctive de certains vins » TLF)

Lexème issu du protoroman */'sap-a/ (REW₃ 7585 s.v. *sapa* ; FEW 11, 192b s.v. *sapa* [I])⁸⁶⁸.

Issues héréditaires : logud. *saba* ; it. *sapa* ; occ. *saba* ; cat. *saba* ; esp. *saba* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁸⁶⁹.

sapa (1. 1600 *sabe* « suc de raisin concentré jusqu'à consistance de miel » ; 1611 *sape* ; 1694 *sapa* 2. 1600 *sape de coin* « jus de coing cuit » ; 1611 *sabe de coing* TLF)

Emprunt au latin pharmaceutique *sapa* reprenant le sens classique de « vin cuit » avec adaptation morphologique (genre masculin) (FEW 11, 192b s.v. *sapa* [II] ; TLF ; Ø BW ; Ø MLLM)⁸⁷⁰.

Le terme, utilisé dans le langage pharmaceutique, est précisé « vx » dans le TLF.

Emprunts savants : (Ø DELLR).

(Ø).

⁸⁶⁵ Le latin ecclésiastique a développé de nombreuses nuances sémantiques que l'on retrouve en latin médiéval, la charge symbolique et théologique du lexème étant particulièrement importante (cf. DELL : 586b ; FEW *id.* ; Blaise 1986 ; De Ghellinck 1924 ; Lubac 1944 ; Mohrmann 1954).

⁸⁶⁶ Le roumain *sacrament* peut aussi être un emprunt au français ou au hongrois (DELLR *id.*).

⁸⁶⁷ Chez Varron le sens est « vin cuit jusqu'à la réduction de la moitié ». L'hypothèse du TLF qui pose que le latin *sapa* devait signifier à l'origine « suc, sève » ne semble pas fondée sur des matériaux latins (TLF s.v. *sève*). La confusion vient peut-être du REW₃ qui présente le sens de « suc » à l'origine des idiomes romans (cf. DCECH 5, 177b-178a).

⁸⁶⁸ Le développement qui mène à « sève » semble être une innovation de l'aire gallo-romane (FEW *id.* ; DCECH 5, 177a-179b s.v. *savia*) ce que la reconstruction sémantique du protoroman permettra de corroborer.

⁸⁶⁹ L'espagnol *savia* et le portugais *seiva* sont des emprunts au français selon Corominas (DCECH 5, 177a-179b s.v. *savia*).

⁸⁷⁰ Le FEW distingue les emprunts sous une forme phonétiquement adaptée *sape* [II 1] des emprunts de même sens mais sous une forme plus latine *sapa* [II 2] (FEW *id.*).

sevrer / séparer † */'seper-a-/ ~ *separare* « séparer » (DELL : 484b s.v. *paro* ; Gaffiot 2000 : 1444c s.v. *sēpārō*) est attesté sous les formes *seperare*, *severare* en latin tardif (Schuchardt 1866-1868 : 1 : 196 ; 3 : 101 ; BW : 589b s.v. *sevrer* ; FEW 11, 476a s.v. *sēpārāre*)⁸⁷¹

sevrer (1. ca 1100 « séparer, trancher une partie du corps humain » 2. ca 1200 [*sevrer de la mamelle* FEW 11, 474b s.v. *sēpārāre* I.2.a] « cesser progressivement d'allaiter, d'alimenter en lait, un enfant ou un petit d'animal, pour lui donner une nourriture plus solide » [hapax ; 1380 FEW *id.*] 3. 1660 hort. *sevrer les plantes* TLF)

Lexème issu du protoroman */'seper-a-/ dont le corrélat du latin écrit est *sēpārāre* « séparer » (Schuchardt 1866-1868 : 1 : 196 ; 3 : 101 ; REW₃ 7826 s.v. *sēpārāre* (2. **seperāre*) ; FEW 11, 476a s.v. *sēpārāre* [I]).

La spécialisation sémantique au sens de « cesser l'allaitement » et qui a rendu peu à peu le verbe transitif (*sevrer de la mamelle* → *sevrer*) est propre au français (Littré 1886 [1880] : 81 s.v. *sevrer* ; Nyrop 1899-1930 : 4 : 164 § 221 ; Darmesteter 1950 : 58, 150 ; FEW *id.* [I 2 a])⁸⁷². Son apparition vers 1200 a sans doute un rapport avec l'emprunt savant (BW : 589b s.v. *sevrer* ; TLF s.v. *sevrer*)⁸⁷³. Une autre spécialisation sémantique « séparer (une marcotte) de la tige même, quand elle a pris racine » est datée du XVII^e siècle et est restée cantonnée au domaine de la viticulture (FEW *id.* [I 2 b]).

Issues héréditaires : logud. *seberare* ; campid. *šeberai* ; sarde sept. *šubará* ; it. *sceverare* ; sursilv. *zevvar* ; ancien haut engad. *zavrêr* ; bas engad. *tsevrar* ; poit. *sebré* ; frpr. (forézien) *siurá* ; occ. *sebrar* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁸⁷⁴.

séparer (1. 1314 « faire cesser d'être ensemble ou de former un tout » ; « mettre à part les éléments différents d'un tout hétérogène » 2. ca 1330 « éloigner de, distinguer de » ; 1375-1379 « mettre à une certaine distance l'un de l'autre dans l'espace » 3. 1667 « constituer un obstacle moral entre deux personnes, deux choses » TLF)⁸⁷⁵

Emprunt au latin médiéval *separare* dans un sens qui poursuit le latin classique « mettre à part, distinguer » (FEW 11, 476ab s.v. *sēpārāre* [II] ; TLF)⁸⁷⁶.

⁸⁷¹ Le type tardif *seperare* est bien le type originel malgré le manque d'attestations antérieures, le latin classique ayant refait *separare* d'après *parare* (FEW *id.*).

⁸⁷² Ernout voit dans cette innovation sémantique un calque sur le francique *spannjan* « séparer » qui avait pu prendre localement le sens de « sevrer » (Ernout 1939 : 334-336) mais cette explication ne convainc pas Wartburg qui lui oppose des objections géolinguistiques (FEW *id.*).

⁸⁷³ La datation de l'innovation sémantique est primordiale du point de vue de la duplication lexicale, puisqu'elle a pu jouer un rôle sur le besoin de l'emprunt savant. Le TLF donne 1200 (*L'Escoufle* de Jean Renart) mais le groupe prépositionnel (*sevrer de la mamele*) peut induire en erreur. Le FEW considère cette première attestation comme un hapax, l'innovation n'étant sérieusement documentée qu'à partir du XIV^e siècle, et l'attestation du verbe sans groupe prépositionnel datant d'environ 1380 (FEW 11, 474b s.v. *sēpārāre* I.2.a). Le BW situe néanmoins l'innovation au XIII^e siècle (BW : 589b).

⁸⁷⁴ Le logudorien *seriare* est emprunté à l'italien (REW₃ *id.*).

⁸⁷⁵ L'architecture sémantique du lexème est particulièrement développée dans le TLF qui recense 25 acceptions (14 acceptions réunies en trois groupes pour le transitif et 11 acceptions en trois groupes pour le pronominal).

⁸⁷⁶ Les premières attestations du verbe *séparer* et du substantif *séparation* sont recensées dans le même texte datant de 1314 (FEW 11, 476b s.v. *sēpārāre* [II 3]).

Emprunts savants : it. *separare* (1353) ; cat. *separar* (XIV^e s.) ; port. *separar* (XV^e s.) ; esp. *separar* (1515) ; roum. *separa* (s.d.) (DELLR : 389a s.v. *separare*).

(Catherinot 1683 : 10 ; Brachet 1868 : 17 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Thomsen 1890 : 10, 35 ; Menut 1922 : 107, 154).

souvenir / subvenir } */sʊβvɛ'n-i-/ ~ *subuenire* propr. « survenir, venir subrepticement », « se présenter à l'esprit » ; « venir au secours de » (DELL : 720b s.v. *ueniō* ; TLF s.v. *souvenir* ; Gaffiot 2000 : 1527a s.v. *subvēnīō*)

souvenir (1. ca 1100 impers. *suvenir a* (qqn de qqch) « avoir en mémoire quelque chose » ; ca 1140 *sovenir* ; ca 1265 pers. 2. ca 1130-1140 « évoquer, rappeler à sa mémoire » ; 1176-1181 « graver dans sa mémoire » TLF s.v. *souvenir*(se)⁸⁷⁷

Lexème issu du protoroman */sʊβvɛ'n-i-/ (REW₃ 8408 s.v. *sūbvēnīre* ; FEW 12, 378a s.v. *sūbvēnīre* [I] ; Stefenelli 1992 : 173)⁸⁷⁸.

Le tour impersonnel *il me souvient* précède l'emploi personnel apparu dès le XII^e siècle (Brademmann 1979 : 194-195, 204-205) et qui se répand surtout au XVI^e siècle (BW : 604a ; cf. Baldinger 1966b ; 1966c).

Issues héréditaires : ancien it. *sovennir* [it. *sovvenire*] ; piém. *sovni* ; occ. *sovenir* ; ancien cat. *sovenir* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

subvenir (1370 *subvenir l'un a l'autre* « s'aider mutuellement » ; ca 1485 *subvenir à qqc.* ; 1579 TLF)

Emprunt au latin médiéval *subuenire* « secourir, venir en aide » dans un sens du latin classique, particulièrement utilisé dans la langue de l'administration (BW : 612b ; FEW 12, 378a s.v. *sūbvēnīre* [II 1] ; TLF).

Emprunts savants : cat. *subvenir* (1395) ; esp. *subvenir* (XIX^e s.) ; roum. *subveni* (s.d.) (DELLR : 405a s.v. *subvenire*).

(Brachet 1868 : 23 ; Reiner 1980 : 126).

tiède / tépide } */'tɛpid-u/ ~ *tepidus* attesté en latin écrit au sens de « tiède » au propre et au fig. (DELL : 685ab s.v. *tepeō* ; Gaffiot 2000 : 1583b s.v. *tēpidus* ; TLF s.v. *tiède*)

⁸⁷⁷ Le TLF lemmatise également *souvenir* (fin XIII^e s.) qui est la substantivation de *souvenir* (BW : 604b s.v. *souvenir* ; TLF s.v. *souvenir*).

⁸⁷⁸ Le protoroman a dû avoir deux sens principaux, celui de « secourir » et celui de « se présenter à l'esprit » qui a abouti à « se remémorer ». Selon le FEW, le sens de « secourir » présent en italien et en occitan demeure isolé en ancien français [I 1] où il est attesté du XIII^e au XVI^e siècle (FEW *id.* ; BW : 604ab). Le sens de « se remémorer » [I 2 a] se trouve également en piémontais et en ancien catalan (FEW *id.*).

tiède (1. 1174-1175 *tieve* « qui est entre le chaud et le froid » ; 1380 *tiede* 2. fin XII^e s. « qui manque de ferveur » TLF)

Lexème issu du protoroman */'tēpid-u (REW₃ 8657 s.v. *těpīdus* ; FEW 13/1, 234a s.v. *těpīdus* [I])⁸⁷⁹.

Issues héréditaires (interroman) : logud. *tēβyu* ; campid. *tēβyu* ; it. *tiepido*, *tepido* ; vénit. *tivio* ; piém. *tebi* ; frioul. *tivit* ; haut engad. *tevi* ; bas engad. *tev* ; occ. *tebe* ; cat. *tebi* ; esp. *tibio* ; port. *tibio* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

tépide (1530 « tiède » ; 1546 fig. TLF).

Emprunt au latin de la Renaissance *tepidus* au sens du latin classique « tiède » (FEW 13/1, 234a s.v. *těpīdus* [I] ; TLF ; Ø BW).

Le lexème est décrit comme « vieux ou littéraire » par le TLF et par la plupart des lexicographes à l'époque moderne (cf. FEW 13/1, 234a s.v. *těpīdus* II).

Le lexème *tépide* ne semble être utilisé que pour le premier sens de *tiède*.

Emprunts savants : (Ø DELLR).

(Brachet 1868 : 16 ; Michaëlis 1987 : 201 ; Menut 1922 : 157).

tige / tibia } */'tūβi-a/ ~ *tibia* « flûte » en latin classique puis à l'époque impériale « tibia, os de la jambe », « jambe » (DELL : 691a s.v. *tibia* ; Gaffiot 2000 : 1599c s.v. *tibia* ; TLF s.v. *tibia*)

tige (I. 1. a) ca 1100 « partie d'une plante qui sort de la terre et qui pousse des branches, des feuilles, des fruits », « tronc » 2. a) 1559 généalogie « premier père duquel sont sorties toutes les branches d'une famille » b) 1560 masc. « origine, source » ; fin XVI^e s. fém. II. 1. 1382-1384 « partie allongée de diverses choses » TLF)

Lexème issu du protoroman */'tūβi-a/ dont le corrélat du latin écrit est *tībiam* « tibia » « tige » (REW₃ 8727 s.v. *tibia* ; FEW 13/1, 324b s.v. *tibia* [I 1])⁸⁸⁰.

Lexie héréditaire : logud. *tīviu* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁸⁸¹.

tibia (1. 1541 anat. « le plus gros des deux os de la jambe, qui se trouve à la partie antérieure » 2. 1805 « troisième article de la patte des insectes, entre le fémur et le tarse » TLF)

⁸⁷⁹ La forme *tieve* s'explique par la réduction du proparoxyton latin par apocope, répandue dans les parlers de l'est de la France (Seifert 1923 : 79-80 ; FEW *id.*).

⁸⁸⁰ Le sens de « tige » est issu du protoroman mais ne se trouve attesté que dans l'aire gallo-romane (cf. BW : 634a ; FEW *id.*).

⁸⁸¹ Le logudorien a le sens de « tibia », ce qui conduit à postuler deux sens protoromans « tige » et « tibia » qui n'ont pas connu une grande extension. Le piémontais *tigia* et le catalan *tija* sont des emprunts au français (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

Emprunt au latin médical *tibia* « os de la jambe » reprenant un sens déjà attesté à l'époque impériale (BW : 633b ; FEW 13/1, 324b s.v. *tibia* [I 2 b] ; TLF)⁸⁸². Le sens anatomique a ensuite servi de matrice à d'autres sens spécialisés en zoologie ([I 2 b] FEW *id.* ; [2] TLF).

Emprunts savants : it. *tibia* (ca 1485) ; esp. *tibia* (1615) ; port. *tibia* (XVIIe s.) ; cat. *tibia* (1839) ; roum. *tibia* (s.d.) (DELLR : 418a s.v. *tibia*).

(Brachet 1868 : 16 ; Michaëlis 1876 : 201 ; Menut 1922 : 157).

tremper / tempérer } */tempe'r-a-/ ~ *temperare* « mélanger, mêler » (DELL : 680ab s.v. *temperō*) « disposer les éléments d'un tout ; équilibrer » ; « adoucir, modérer » (DELLR : 414a ; cf. Gaffiot 2000 : 1576c-1577a s.v. *tempērō*)

tremper ([ca 1155 *temprer* « adoucir l'eau d'un bain » ; [1176 (*Cligès*) DMF] *tanprer* [*tramprer*] « mélanger » FEW 13/1, 168a s.v. *těmpěrāre* I.1] **A. 1. a**) 3^e quart XIV^e s. trans. « plonger dans un liquide » **2. a**) 1306 « diluer le vin en y versant de l'eau » **b**) 3^e quart XIV^e s. « imbiber d'un liquide » **3.** 1508 « soumettre un métal à l'opération de la trempe » **4.** 1613 *esprit trempé* **B.** intrans. **1. a**) 3^e quart XIV^e s. « rester plongé dans un liquide » **b**) 1616 tremper en « être mêlé à qqch » **2.** 1876 techn. « enduire de colle, de pâte les parties à coller d'un livre » TLF)

Lexème issu du protoroman */tempe'r-a-/ dont le corrélat du latin écrit est *těmpěrāre* « tempérer » (REW₃ 8627 s.v. *těmpěrāre* ; FEW 13/1, 176a s.v. *těmpěrāre* [I 1])⁸⁸³.

La forme avec métathèse du -r-, attestée depuis le XIII^e siècle, a peu à peu éliminé ses concurrentes (BW : 648a ; TLF).

Issues héréditaires (interroman) : logud. *temperare* ; it. *temperare*, *temprare* ; piém. *tenplè* ; apul. *trempare*, *trumbá* ; corse *trampá* ; frioul. *temperá* ; haut engad. *tamprer*, *temprer* ; bas engad. *tamprar*, *temprar* ; occ. *temprar*, *trempar* ; cat. *temprar*, *trempar* ; ancien esp. *temprar* [esp. *templar*] (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

tempérer (**1. a**) 1119 part. passé *tempered* « modéré, retenu, sage » ; ca 1380 *temporeiz* « *id.* » (att. isolées) **b**) 1538 *temps tempéré* « où la température est moyenne » **c**) 1742 mus. *système tempéré* **2. a**) 1540 « modérer, atténuer » **b**) 1545 « modérer la force du vin en le coupant avec de l'eau » TLF)

Emprunt au latin médiéval *temperare* au sens du latin classique « mélanger » « adoucir, modérer » (BW : 628b ; FEW 13/1, 176a s.v. *těmpěrāre* [II 1] ; Ø MLLM)⁸⁸⁴.

⁸⁸² Le FEW recense également un emprunt isolé *tibie* « sorte de flûte » [I 2 a *a*] attesté en 1573 et qui ne semble pas avoir perduré. Il doit s'agir d'un calque du latin classique (FEW *id.*).

⁸⁸³ Sur l'évolution sémantique du français, cf. Littré 1986 [1880] : 89 s.v. *tempérer*, *tremper* ; Menut 1922 : 60-61 ; BW : 648a).

⁸⁸⁴ Le sens de « mélanger, doser » est attesté jusqu'au XVII^e siècle (BW : 628b).

Emprunts savants : port. *temperar* (XIII^e s.) ; cat. *temperar* (1373) ; esp. *temperar* (1726) ; roum. *tempera* (s.d.) (DELLR : 414a s.v. *temperare*)⁸⁸⁵.

(Catherinot 1683 : 10 ; Brachet 1868 : 17 ; Michaëlis 1876 : 201 ; Franz 1890 : 15 ; Menut 1922 : 41, 60-62, 157)⁸⁸⁶.

veille / vigile } * /'βigli-a/ ~ *uigilia* attesté en latin écrit au sens de « veille » (souvent au pluriel) ; « vigilance » ; « insomnie » ; « garde de nuit » ; le sens de « veillée religieuse » est attesté déjà chez Plaute et prend en latin chrétien le sens de « veille, vigile, réunion nocturne de prières » ((DELL : 735b s.v. *uigeō* ; Gaffiot 2000 : 1703c s.v. *vīgīlia*)

veille (I. 1. 1145 « fait de ne pas dormir la nuit, de rester éveillé volontairement ou non aux heures normales du sommeil » 2. a) 1373 *velle* « action de guetter, de surveiller » b) 1596 « action de monter la garde, en particulier la nuit » 3. 1553 « chacune des divisions de la nuit, selon les Romains » 4. a) 1553 plur. « grande et longue application qu'on donne à l'étude en prenant sur son temps de sommeil » b) 1690 surtout plur. « temps pris sur le sommeil et consacré à une occupation importante » II. 1. a) ca 1170 *voille* « jour qui précède une fête religieuse » ; 1174-1176 *veille* b) 1690 « nuit qui précédait une fête religieuse et que l'on passait en prières pour se préparer à la célébrer dignement » 2. a) 1537 *la veille* « jour qui précède celui dont il est question » III. 1636 « état d'une personne qui est éveillée, qui ne dort pas (par opposition à sommeil) » TLF) Lexème issu du protoroman */βi'gli-a/ (REW, 9326 s.v. *uīgīlāre* ; FEW 14, 440b s.v. *vīgīlia* [I])⁸⁸⁷.

Le sens de « jour qui précède une fête religieuse », propre au gallo-roman, est emprunté au latin ecclésiastique médiéval *vigilia* (BW : 665b s.v. *veille*, *veiller* ; FEW 14, 441b s.v. *vīgīlia* ; TLF ; MLLM 1433b-1434a s.v. *vigilia* [3]) mais ce sens est déjà attesté chez Grégoire de Tours au VI^e siècle (FEW 14, 440b s.v. *vīgīlia*).

Issues héréditaires : ancien tosc. *viglia*, *vilia* ; ancien lomb. *vilia* (FEW 14, 440b s.v. *vīgīlia*)⁸⁸⁸.

vigile (a) 1119 « office qu'on tient la veille d'une fête religieuse » ; ca 1175 *vegire* « les matines et les laudes de l'office des morts » b) XIII^e s. *vegile* « jour précédant une fête religieuse » TLF s.v. *vigile*)⁸⁸⁹

⁸⁸⁵ L'italien *temperare* n'est pas considéré comme un latinisme par le DELLR (*id.*).

⁸⁸⁶ Menut voit dans *tremper* un emprunt à l'occitan (Menut 1922 : 62).

⁸⁸⁷ Le REW, répertorie les lexies romanes comme des déverbaux de *vigilare* (*id.*). Le FEW insiste sur la perception commune du substantif *veille* et du verbe *veiller* (FEW *id.*). Le parallélisme a même été complet un temps puisqu'un verbe *vigiller* « s'abstenir de dormir » est attesté chez Palsgrave en 1530 (FEW 14, 440b s.v. *uīgīlia* [II 1 a]). Le français moderne connaît toutefois *veillant* / *vigilant* qui n'est pas traité ici (cf. 4.3.1.4).

⁸⁸⁸ Cf. note précédente.

⁸⁸⁹ Le TLF présente deux autres lemmes pour *vigile*. Le substantif *vigile* : « garde de nuit chargé de combattre les incendies et de veiller à la sécurité de la ville » ; « gardien chargé de la surveillance nocturne de locaux administratifs, commerciaux, industriels » (1832 « sentinelles qui faisaient la garde dans les camps romains ; 1949

Emprunt au latin ecclésiastique *vīgilia* « veillée religieuse » (BW : 672b ; FEW 14, 441b s.v. *vīgilia* [II] ; TLF s.v. *vigile* ; MLLM : 1433 s.v. *vigilia* [1, 4])⁸⁹⁰.
Emprunts savants : esp. *vigilia* (ca 1140) ; port. *vigília* (XIII^e s.) ; it. *vigilia* (1313-1319) ; cat. *vigília* (XIV^e s.) (DELLR : 436a s.v. *vigilia*).

Doublet B : *vigie*⁸⁹¹.

(Catherinot 1683 : 7 ; Egger 1864 : 53 ; Brachet 1868 : 16 [avec un ?] ; Michaëlis 1876 : 201 ; Thomsen 1890 : 21 ; Menut 1922 : 41, 158 [*veille / vigile / vigie*]).

vergogne / vérecondie } */βere'kūndi-a/ ~ *uerecundia* « respect, modestie, réserve, sentiment de honte ou de pudeur », attesté en latin écrit de l'époque impériale au sens de « honte devant une chose blâmable » (DELL : 723b s.v. *uereor* ; Gaffiot 2000 : 1687ab s.v. *vērēcundia* ; TLF s.v. *vergogne*)

vergogne (1. ca 1100 *vergoigne* « sentiment de honte » ; 1553 *vergogne* 2. 1588 *sans vergnongne* « sans honte, sans scrupule » TLF)

Lexème issu du protoroman */βere'kūndi-a/ dont le corrélat du latin écrit est *uērēcūndiam* « honte » (BW : 668a ; REW₃ 9225 s.v. *vērēcūndia* ; FEW 14, 282b s.v. *vērēcūndia* [I])⁸⁹².

Usuel jusqu'au XVII^e siècle, le lexème, noté « vieilli » ou littéraire » par le TLF ne s'emploie plus que dans la locution familière *sans vergogne* (BW : 668a ; TLF).

Issues héréditaires : it. *vergogna* ; ancien lomb. *uregonça* ; ancien pav. *vergonça* ; ancien vénit. *vergonza* ; nap. *vregogna* ; frioul. *vergondze* ; haut engad. *verguogna* ; occ. *vergonha* ; cat. *vergonya* ; ancien esp. *vergüēña* [esp. *vergüenza*] ; port. *vergonha*, *vorgonha* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁸⁹³.

vérecondie ([ca 1580 « honte, vergogne » FEW 14, 282b] ; XX^e s. « retenue, discrétion » TLF s.v. *vérecundieux*)⁸⁹⁴

« veilleur de nuit ») est un emprunt au latin *vigil* « garde de nuit, veilleur », substantif tiré de l'adjectif *vigil* « éveillé, vigilant, attentif » (TLF s.v. *vigile*). L'adjectif *vigile* « qui est relatif ou qui survient à l'état de veille », utilisé en psychophysiologie (1953) est un emprunt à l'adjectif latin *vigil* « éveillé, vigilant, attentif » (TLF s.v. *vigile*).

⁸⁹⁰ Le MLLM distingue le sens général de « veille, vigile, réunion nocturne de prières » [1] déjà attesté en latin chrétien de l'Antiquité de sa spécialisation « vigile, réunion nocturne de prières à la veille de certaines fêtes » [2] attestée chez Grégoire le Grand (*id.*) mais que le FEW date déjà du V^e siècle (FEW 14, 440b s.v. *vīgilia*).

⁸⁹¹ Le lexème *vigie* « guetteur placé en observation sur une côte, dans un bâtiment élevé ou un phare, chargé de surveiller le large et de faire des signaux » (1. a) 1686 « guetteur chargé, depuis la terre, de surveiller le large » b) 1714 « matelot posté en sentinelle en haut d'un mât » 2. 1687 « rocher caché sous l'eau » TLF) est un emprunt, probablement par l'intermédiaire de l'espagnol *vigia*, au portugais *vigia* « guetteur », déverbal de *vigiar* « guetter » (Michaëlis 1876 : 206 ; REW₃ *id.* ; BW : 672b s.v. *vigie* ; FEW 14, 438a s.v. *vīgilia* [II 2]. ; TLF).

⁸⁹² Le FEW mentionne des formes demi-savantes où le lien avec le latin, favorisé par l'inscription religieuse du terme, a conduit à relatiniser les formes héréditaires (FEW *id.* [II]).

⁸⁹³ Le logudorien *birgondza* est emprunté à l'italien ; l'italien *sguerguenza* est lui emprunté au portugais (REW₃ *id.*).

⁸⁹⁴ Le lexème est semi-lemmatisé par le TLF. Il fait l'objet d'une remarque sous le lemme de l'adjectif *vérecondieux*.

(≈ *vérecundie*)

Emprunt au latin de la Renaissance (attesté chez Brantôme) dans le sens du latin impérial de « honte, vergogne » (FEW 14, 282b *s.v.* *věřecũdia* [III] ; Ø BW ; Ø DHOF)⁸⁹⁵.

Le TLF donne le lexème comme « littéraire » au sens de « retenue, discrétion » (TLF *s.v.* *vérecondieux*).

Emprunts savants : (Ø DELLR).

[Lexème semi-lemmatisé par le TLF]

(Ø).

verve / verbe } */βerβ-a/ ~ *uerba* [*uerbum*] attesté en latin écrit au sens de « mot, terme, expression » ; attesté au sens grammatical de « verbe » depuis Varron ; en latin tardif et chrétien « la parole de Dieu » ; « le Verbe » (DELL : 723a *s.v.* *uerbum* ; Gaffiot 2000 : 1686b-1687a *s.v.* *verbum*)

verve ([1167 FEW 14, 277b *s.v.* *verbum* II] **1.** 1176 « mot, proverbe **2.** 1225-30 « bavardage, discours » **3.** 1266 « idée, chose à dire » **4.** 1450-1465 « folie, délire, caprice » **5. a)** 1608 « chaleur de l'imagination ; inspiration créatrice dans le domaine de la composition » **6.** 1846 « qualité brillante, brio de la parole » TLF)

Lexème issu du protoroman */βerβ-a/ dont le corrélat du latin écrit est *uěrbum* (*uěrba*) « mot » (REW₃ 9223 *s.v.* *věrbum* ; FEW 14, 278b *s.v.* *verbum* [I])⁸⁹⁶.

Le sens moderne apparaît au XVII^e siècle (BW : 670a ; Wandruszka 1955 : 31 ; TLF).

Issues héréditaires : sursilv. *vierv* ; cat. *verb* ; ancien esp. *vierbo* ; ancien port. *vervo* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁸⁹⁷.

verbe ([A. **1.** ca 1050 « parole, mot ou suite de mots prononcés »] **2.** déb. XII^e s. *la Deu verbe* « la parole de Dieu » **3.** 1594-1603 « Dieu, comme seconde personne de la Trinité » **B.** 1174-1176 gramm. [« mot exprimant un procès, un état ou un devenir, variant, dans de nombreuses langues, en nombre, en personne et en temps et ayant pour fonction syntaxique de structurer les termes constitutifs de l'énoncé »] TLF)⁸⁹⁸

⁸⁹⁵ Le FEW mentionne une forme relatinisée *vergonde* « vergogne » attestée du XIII^e au XIV^e siècle et qui s'explique par le contact qui pouvait être établi avec l'usage fréquent du latin *verecundia* dans la liturgie (FEW *id.* [II]).

⁸⁹⁶ Les étymologies alternatives par *vervex* (Diez) ou *verbera* (Settegast 1883), jugées peu probables par Meyer-Lübke (REW, *id.*), ne sont même plus discutées par le FEW. Des formes *verva* sont attestées dans le latin tardif des inscriptions du IV^e et du VII^e siècle (FEW 14, 278a *s.v.* *verbum* n. 5). L'influence du latin religieux a été déterminante sur les sens du protoroman et le DÉRom permettra d'éclaircir le passage du pluriel neutre au féminin (Foerster 1880 : 381-382 ; Settegast 1883 : 251-255 ; BW : 670a).

⁸⁹⁷ Voir aussi le logudorien *soz bérβos* et le campidanien *iz bréβus* (FEW *id.*). Le FEW ne juge pas nécessaire l'analyse de Corominas voyant dans l'ancien espagnol un lexème demi-savant (DCELC 4, 707 ; FEW *id.* ; cf. aussi DCECH 5, 780b).

⁸⁹⁸ L'attestation dans l'*Alexis* pose problème et peut aussi être du latin *s.v.* *verbum* (FEW 14, 279a n.8).

Emprunt au latin médiéval « mot », « parole de Dieu » qui continue le latin de la Vulgate (FEW 14, 279a s.v. *verbum* [II 1 a β])⁸⁹⁹.

Au sens de « la parole de Dieu », le lexème est remplacé dès le XVII^e s. par *parole* (FEW 14, 279a ; TLF, cf. *parole* / *parabole*).

Emprunts savants : esp. *verbo* (ca 1220-1250) ; port. *verbo* (1260) ; it. *verbo* (1300-1313) ; cat. *verb* (XIV^e s.) ; roum. *verb* (1703) (DELLR : 433b s.v. *verbum*)⁹⁰⁰.

(Reiner 1980 : 41).

verre / vitre } */βitr-u/ ~ *uitrum* « verre » ; « pastel ou guède, plante donnant une couleur bleue » (DELL : 742a s.v. *uitrum* ; Gaffiot 2000 : 1714b s.v. *vītrum*)

verre (1. 1160-1174 *verre* ; 1174-1187 *voirre* ; ca 1200 *verre* ; 1355-1357 *warre* 2. p. méton. a) 2^e quart XIII^e s. *voire* « vitrail » b) 1306 *vouerre* « récipient servant à boire » ; av. 1465 *verre* ; de là 1636 « contenu d'un verre » c) 1599 *voire perspective* « lunettes d'approche » ; 1690 *verre de lunette* 3. 1309 *voire de plomb* « carbonate de plomb » ; 1690 *verre d'antimoine* « sulfure d'antimoine grillé et fondu » TLF).

Lexème issu du protoroman */βitr-u/ (REW, 9403 s.v. *vītrum* ; FEW 14, 569a s.v. *vītrum* [I]).

La forme de l'ancien français *voire* est régulière (Nyrop 1899-1930 : 1 : 175 § 199 ; BW : 668b). La forme *verre* a pu être expliquée par une réfection d'après les dérivés (BW : 668b [1^{re} hyp.]) mais les phonéticiens préfèrent y voir une évolution précoce de [we/wε] en [ε] après labiale (Nyrop 1899-1930 : 1 : 306 § 383 ; Fouché 1966-1969 : 1 : 274 ; Zink 2006 : 197). Le traitement du groupe *-oi-* est du reste fluctuant en région parisienne (BW : *id.* [2^e hypothèse] ; DHOF : 1075a s.v. *verre*).

Issues héréditaires (interroman) : logud. *biðru* ; it. *vetro* ; frioul. *veri* ; haut engad. *vädər* ; occ. *veire* ; ancien esp. *vedro* ; (REW, *id.* ; FEW *id.*).

vitre (1. 1269-1278 « verre (matière) » 2. 1370 « fenêtre garnie de vitres » 3. a) 1549 « pièce de verre qui se met à une fenêtre » b) 1549 « pièce de verre qu'on met devant un objet précieux » c) av. 1778 log. fig. casser les vitres 4. 1660 « carreau de verre qu'on met à un carrosse, à une devanture » TLF).

Emprunt au latin médiéval *vītrum* dans le sens du latin classique « verre (matière) » (BW : 675b ; FEW 14, 569a ; TLF ; Ø MLLM).

⁸⁹⁹ Les acceptions de *verbum* en théologie ont des sens bien précis qui sont calqués sur ceux du *λόγος* johannique via la Vulgate ou les écrits patristiques (av. 430 selon Blaise 2005 s.v. *verbum* ; cf. FEW *id.* [II 1 a β-γ]). Au sens de « mot, parole » ([II 1 a α] FEW ; [A 1] TLF) les attestations sont sporadiques et difficiles à isoler des attestations à caractère religieux avant le XV^e siècle (FEW *id.* et n. 8). Au sens de « partie du discours qui exprime l'action, l'existence » ([II 2] FEW ; [B] TLF), il reprend le sens grammatical qu'il avait chez Varron où il calque le grec *ῥημα* (Ø MLLM ; TLF). On notera que le BW, au contraire du FEW, lemmatise séparément les trois lexèmes (BW : 667a s.v. *verbe* 1 [« parole »] ; 667b s.v. *verbe* 2 [calque de *ῥημα*] ; 667b s.v. *verbe* 3 [calque de *λόγος*]).

⁹⁰⁰ Le roumain *verb* peut aussi être un emprunt au français (*id.*).

Le sens de « verre (matière) », attesté sporadiquement, a cédé la place à la spécialisation sémantique « pièce de verre qui se met à une fenêtre » probablement déjà au XIV^e siècle, comme l'atteste le dérivé *vitrier* (FEW *id.*).

Emprunts savants : (DELLR : 438a s.v. *vitrum*).

(Brachet 1868 : 23 ; Michaëlis 1876 : 201 ; Menut 1922 : 73, 81-83, 158).

vert / viride } * /βird-e/ ~ *uiridis* attesté en latin écrit au sens de « vert, verdoyant » et au figuré « frais, vigoureux », « jeune » (DELL : 739b s.v. *uireō* ; Gaffiot 2000 : 1710b s.v. *vīrīdis*)

vert (A. 1. a) ca 1100 désigne la couleur **b**) *vert* + adj. désigne une nuance de vert ; 1549 subst. *verd* **2.** ca 1185 adj. se dit de ce qui n'est pas assez mûr pour être consommé **3. a**) 1260 *vers* adj. se dit d'un végétal coupé qui a encore de la sève **4. a**) ca 1277 adj. fig. *varde saison* « jeune saison » **5. a**) ca 1470 adj. *vert* « emporté » (de qqn) **b**) fin XV^e s. « vif, rude » TLF)

Lexème issu du protoroman * /βird-e/ (REW₃ 9368a s.v. *vīrīdis* (2. **vīrdis*) ; FEW 14, 515a s.v. *vīrīdis* [I 1]).

L'évolution de la voyelle devant une entrave romane est régulière, le proparoxyton ayant été assimilé à un paroxyton primaire (Bourciez 1967 : 74 § 55 ; Zink 2006 : 44).

Issues héréditaires (panroman) : logud. *birde* ; roum. *verde* ; it. *verde* ; frioul. *vert* ; haut engad. *verd* ; occ. *vert* ; cat. *vert* ; esp. *verde* ; port. *verde* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*)⁹⁰¹.

viride (1871 *les mers virides* [littér. « vert, verdissant » ; (en parlant d'une couleur) « qui tire sur le vert »] TLF)

Emprunt au latin classique *viridis* « vert, verdoyant » (TLF ; Ø FEW). Le latinisme est traditionnellement attribué à Rimbaud, qui a pu forger le latinisme pour des raisons métriques⁹⁰².

Le lexème est noté « littéraire » par le TLF.

Emprunts savants : (Ø DELLR).

(Ø).

vivier / vivarium } * /βi'βari-u/ ~ *vivarium* attesté au sens de « vivier » en latin écrit (DELL : 743a s.v. *uīuō* ; Gaffiot 2000 : 1715a s.v. *ī vīvārīum*)

⁹⁰¹ Cf. Kristol (1978 : 271-291) pour le développement sémantique dans les langues romanes.

⁹⁰² Il est possible que le lexème ait existé au XVI^e siècle où l'on trouve *viridant* « verdoyant » (1540) (FEW 14, 515a s.v. *vīrīdis* [II 1 a]) et *viridité* « état, qualité de ce qui est vert » (ca 1508-1540) (FEW *id.* [II 1 b α]).

vivier (1. ca 1140 « pièce d'eau dans laquelle on conserve le poisson » 2. a) 1398 « récipient où l'on peut conserver les poissons vivants » (attest. isolée) ; 1771 « panier calé dans l'eau où les pêcheurs mettent le poisson pour le conserver vivant » b) 1736 « bateau pêcheur muni d'un réservoir d'eau » 3. 1743 fig. *se précipiter dans le vivier* TLF)

Lexème issu du protoroman */βi'βari-u/ dont le corrélat du latin écrit est *uīuārium* « étang » (REW₃ 9409 s.v. *vīvarium* ; BW : 676a s.v. *vivier* ; FEW 14, 574b s.v. *vīvarium* [II 2]).

La finale */-ari-u/ suit le traitement du suffixe *-ier* (Zink 2006 : 227).

Issues héréditaires : it. *vivaio* ; vénit. *viero* ; occ. *vivier* ; port. *viveiro* (REW₃ *id.* ; FEW *id.*).

vivarium (1894 ; 1923 [« cage vitrée où l'on garde de petits animaux vivants (insectes, amphibiens, reptiles) en reconstituant le milieu et l'habitat naturels particuliers à chacune des espèces ; établissement où sont regroupées de telles cages »] TLF)

Emprunt au latin *vivarium* avec spécialisation sémantique (FEW 14, 574b s.v. *vīvarium* [II 2] ; TLF)⁹⁰³.

Il est possible que le lexème soit un emprunt à l'allemand, la première attestation (1894) provenant d'un dictionnaire bilingue (TLF).

Emprunts savants : (Ø DELLR).

(Reiner 1980 : 13)⁹⁰⁴.

voyage / viatique } */βi'atik-u/ ~ *uiaticum* attesté en latin écrit au sens de « provisions de voyage, argent pour le voyage » puis « ressources, provisions » et en latin tardif « voyage » (neutre substantivé de l'adjectif *viāticus* « du voyage ») (DELL : 731a s.v. *uia* ; Gaffiot 2000 : 1698b s.v. *vīātīcum*)

voyage (1. a) ca 1100 *entrer en sun veiage* « se mettre en chemin » b) 1400 loc. *en voyage* 3. a) ca 1470 « vie » 4. 1445 « course que l'on fait pour transporter une charge d'un lieu dans un autre ; contenu d'un chargement » 5. 1512 « récit de voyage » TLF)

Lexème issu du protoroman */βi'atik-u/ (Ø REW₃⁹⁰⁵ ; FEW 14, 383a s.v. *vīaticum* [I]).

Issues héréditaires réduites à la Galloromania : occ. *viatge* (FEW *id.*)⁹⁰⁶.

⁹⁰³ Le FEW atteste l'existence isolée d'un premier emprunt *vivaire* au sens de « vivier », qui semble être une réfection latinisante du lexème héréditaire.

⁹⁰⁴ Catherineot propose *Vivier / Vavre / Barre* [impression peu lisible] / *Vevre* pour l'étymon *Vivarium* (1683 : 5).

⁹⁰⁵ Le lexème *viaticum* lemmatisé séparément par Meyer-Lübke dans la première édition de son dictionnaire (REW 9228 s.v. *viaticum*) est traité comme un dérivé de *via* dans la dernière édition, Meyer-Lübke opposant des raisons sémantiques à l'étymon *viaticum* pour le français *voyage* proposé déjà par Diez (REW, 9295 s.v. *vīa*).

⁹⁰⁶ L'italien *viaggio*, le logudorien *biadzū*, le catalan *viatge*, l'espagnol *viaje*, le portugais *viagem* sont empruntés au gallo-roman (*id.*).

viatique (1. **a**) fin XIV^e-déb. XV^e s. « façon de se comporter, agissements » **b**) 1420 « provisions » **c**) 1690 « argent et provisions donnés à un religieux qui fait un voyage » 2. mil. XVI^e s. « (dans la religion catholique) sacrement de la communion administré à des mourants » 3. 1834 « soutien, secours » TLF)

Emprunt au latin médiéval *viaticum* « provisions de voyage ; argent pour le voyage », (FEW 14, 383a s.v. *viaticum* [II 1] ; TLF ; MLLM : 1414b s.v. *viaticus* [2])⁹⁰⁷.

Le sens de « sacrement de la communion administré à des mourants » attesté au milieu du XVI^e s. (FEW *id.* ; TLF) est un emprunt au latin médiéval dans un sens déjà développé dans l'Antiquité (MLLM : 1414b s.v. *viaticus* [1]).

Emprunts savants : it. *viatico* (av. 1306) ; port. *viático* (XVI^e s.) ; cat. *viàtic* (1653) ; esp. *viático* (déb. XVII^e s.) (DELLR : 435a s.v. *viaticum*).

(Brachet 1868 : 9, 16 ; Michaëlis 1876 : 201 ; Menut 1922 : 159)⁹⁰⁸.

voyer / vicaire } */βi'kari-u/ ~ *vicarius* attesté en latin écrit au sens de « remplaçant », puis de « remplaçant d'un soldat, suppléant, lieutenant » et de nombreux sens dans la terminologie administrative ; attesté en latin tardif au sens de « remplaçant d'un préfet du prétoire » dans le Codex Théodosien (V^e siècle) (DELL : 732a s.v. *uicis* ; cf. Gaffiot 2000 : 1699b s.v. *vicārius*)

voyer (1. ca 1100 *veier* « officier de justice chargé de la basse et moyenne justice » (– 1307) 2. **a**) 1260 *voier* « seigneur chargé de la justice sur les chemins » **b**) 1835 adj. *commissaire voyer* **c**) 1836 *agent voyer* « agent des ponts et chaussées chargé de surveiller l'état de la voirie » TLF)

Lexème issu du protoroman */βi'kari-u/ (REW, 9303a s.v. *vicārius* ; FEW 14, 408a s.v. *vicarius* [I]).

Le lexème a été rapproché de *via* et de ses représentants par étymologie populaire (BW : 679a ; FEW *id.*).

Issues héréditaires : ancien dalm. *bucarius* ; occ. *veguier* ; cat. *veguer* ; arag. *veguer* (REW, *id.* ; FEW *id.*).

vicaire (1. **a**) ca 1165 *vicaires* c.s. « gouverneur d'un pays » **b**) fin XIV^e s. « remplaçant, suppléant » **c**) 1514 « gouverneur d'un diocèse de l'Empire » 2. **a**) 1174-1176 *vicarie* « se dit du pape par rapport à Saint Pierre » ; 1680 *vicaire de Jesus-Christ* « titre que porte le pape » **b**) ca 1225 « serviteur (de la Vierge) » **c**) 1414 « ecclésiastique qui remplace ou assiste un évêque ou un curé dans ses fonctions » TLF)

Emprunt au latin médiéval *vicarius*, terme utilisé en latin médiéval pour désigner de nombreux titres et charges, religieux ou laïques, sur le modèle de l'Antiquité tardive (FEW 14, 408a s.v. *vicarius* [I] ; TLF ; MLLM : 1419a-1422a)⁹⁰⁹.

⁹⁰⁷ L'emprunt au sens de « provision » (1420) est précédé d'attestations de *viatique* au sens de « façon de se comporter, agissements » à la fin du XIV^e siècle qui restent insuffisamment expliquées.

⁹⁰⁸ Cf. Brachet (1868 : 9) sur ces doublets dans différentes langues romanes.

⁹⁰⁹ Le MLLM répertorie une trentaine de sens pour *vicarius* (*id.*).

Emprunts savants : esp. *vicario* (ca 1220-1250) ; it. *vicario* (av. 1294) ; cat. *vicari* (XIV^e s.) ; roum. *vicar* (1726) ; port. *vigário* (s.d.) (DELLR : 435b s.v. *vicarius*)⁹¹⁰.

Doublet B : *viguier*⁹¹¹.

(Brachet 1871 : 14 [*viguier* / *vicaire*] ; Michaëlis 1876 : 201 [*id.*] ; Menut 1922 : 41, 158 [*viguier* / *voyer* / *vicaire*] ; Reiner 1980 : 13).

⁹¹⁰ Le roumain *vicar* peut aussi être un emprunt au français ou au hongrois (*id.*).

⁹¹¹ Le lexème *viguier* « magistrat chargé d'administrer la justice au nom des comtes ou du roi dans les provinces du Midi » (1340) est un emprunt à l'occitan *viguier* de même sens, issu également du latin *vicarius* (FEW 14, 406a s.v. *vīcarius* I.1 ; TLF).

Annexes de l'étude

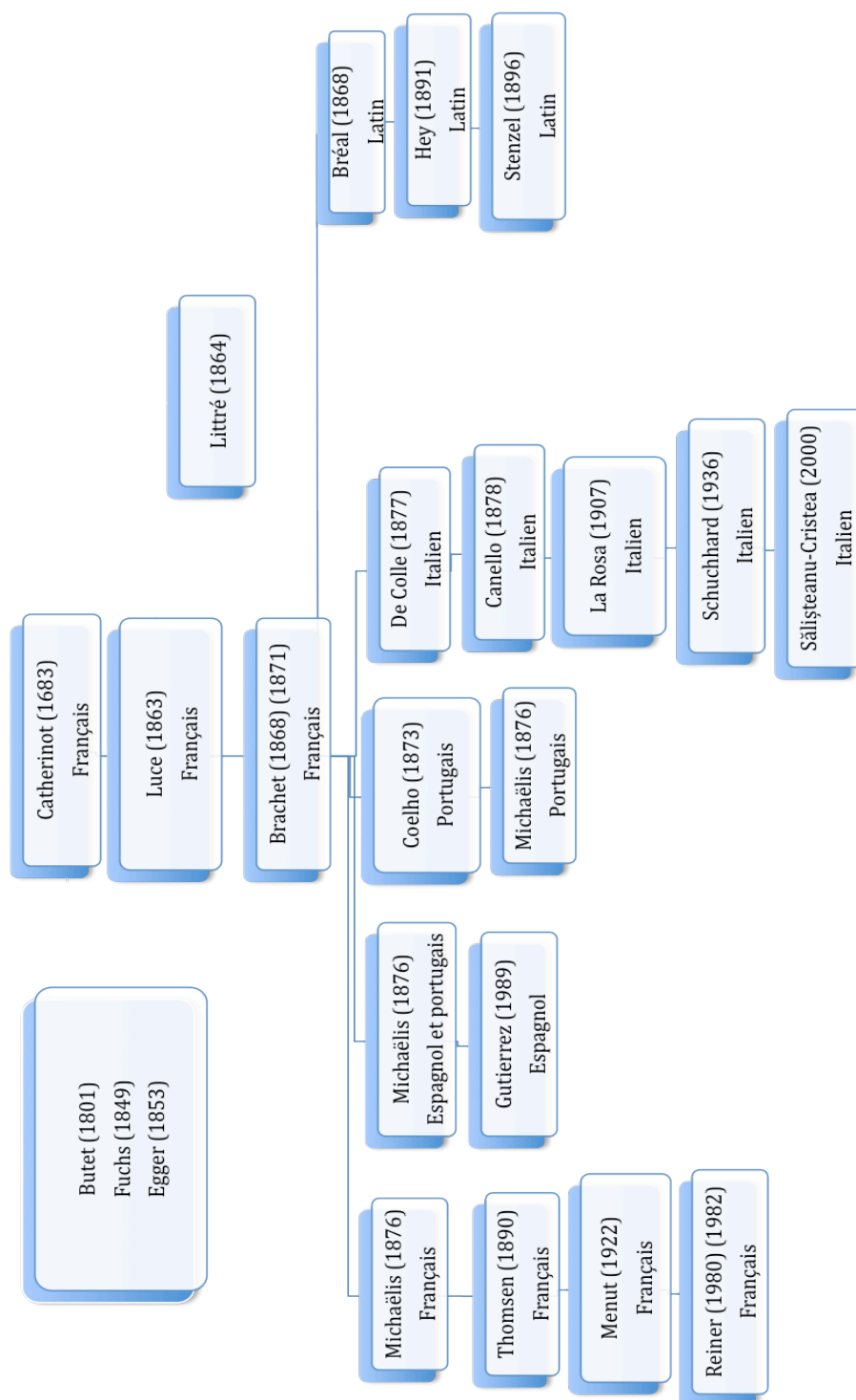
Annexe A

Chronologie des études dans le domaine roman

1576	: H. Estienne
XVII ²	: Rou [1857]
1683	: Catherinot
1756	: Turgot
1801	: Butet
1818	: Schlegel
1836	: Diez
1849	: Fuchs
1853	: Egger
1860	: Luce
1864	: Littré
1868	: Brachet ; Bréal (latin)
1871	: Brachet
1873	: Coelho (portugais)
1876	: Michaëlis (français, espagnol, portugais)
1877	: de Colle (italien)
1878	: Canello (italien) ; Behaghel (allemand)
1882	: Warnke (anglais)
1889	: Wawra (anglais) ; Skeat (anglais)
1890	: Thomsen ; Wawra ; Franz
1891	: Hey (latin)
1907	: La Rosa (italien)
1922	: Menut
1936	: Schuchhard (italien)
1980	: Reiner
1982	: Ortega (espagnol)
1989	: Gutiérrez
1998	: Bloomer (anglais)
2004	: Paraschkewow (allemand)
2010	: Hegedüs (anglais)
2012	: Stala (espagnol)

Annexe B

Principales études dans le domaine roman



Annexe C

Définitions (par ordre chronologique)

1. Monographies spécialisées

J'appelle Doublets les diverses traductions du même nom. [...] Cette recherche servira pour entendre les origines, les différences & les énergies des mots, & à quelques autres usages, enfin c'est une curiosité.

(Catherinot 1683 : 1)

On appelle doublets les doubles dérivations d'un même mot (telles que raison et ration, venant l'un et l'autre de rationem) qui répondent d'ordinaire à deux âges différents dans l'histoire de notre langue, et auxquelles l'usage a attribué, malgré leur communauté d'origine, des sens distincts et spéciaux.

(Brachet 1868 : 7)

Doublets are words which, though apparently different in form, are nevertheless, from an etymological point of view, one and the same, or differ only in some unimportant suffix.

(Skeat 1927 [1882] : 648)

[...] the term 'doublet' is commonly employed to designate each of the members, in a given language, of a group of two or more words having a common etymological origin, or etymon, in another language.

(Menut 1922 : 23)

2. Dictionnaires

doublet / dou-blè ; le t ne se lie pas dans le parler ordinaire ; au pluriel, l's se lie : des dou-blè-z élégants ; doublets rime avec traits, succès, paix)⁹¹², *s. m.* **1.** Faux brillant formé de deux morceaux de cristal qui, joints ensemble, ont entre eux une feuille colorée. **2.** Sorte de loupe, instrument d'optique. Le doublet, comme la loupe, est un microscope simple, c'est à dire ne renversant pas les objets. **3.** Terme de trictrac. Coup de dés amenant le même point. Doublet d'as, de deux. Terme encore ; les doublets me poursuivent, *Dider.* Père de fam. I, 2. / Fig. Mlle de Fontanges plut assez au roi pour devenir maîtresse en titre [en même temps que Mme de Montespan] ; quelque étrange que fût ce doublet, il n'était pas nouveau, *St-Sim.* 411, 158. /

⁹¹² [*sic*] dans l'édition de 1877.

Terme de jeu, au pharaon, signifiant deux mêmes cartes qui viennent ensemble. / Terme de jeu de billard. Voy. *doublé*. 4. Nom donné à des mots qui, étant les mêmes au fond, ne diffèrent que par quelque particularité d'orthographe et de prononciation, mais auxquels l'usage a attribué des acceptions spéciales, par exemple attaquer et attacher, créance et croyance, etc. 5. Instrument dont les blondiers se servent pour assembler un ou plusieurs fils de soie en un seul ; on dit aussi doubloir. / Outil pour mesurer et courber les fils de fer qui forment les dents des cardes ; on dit aussi doubleur. 6. Doublet ou doublé, tour double de la corde à sauter. 7. Nom du bissac dans l'Aunis, *Gloss. aunisien*, p. 96. H. XIII^e s. Ung doublet [sorte d'étoffe] ot chascun vestu D'un vert samit pourpoint menu, *Roman d'Athis*, dans *Du Cange*, duplodes. / XVI^e s. Considere un doublet, tu trouveras aucuns lapidaires qui font de fort belle couleur de ruby et de grenad, de quelque sang de dragon ou autre matiere, et, ayant taillé deux pieces de cristal, ils en teindront une de cette couleur rouge, et puis mastiqueront l'autre dessus icelle, *Palissy*, 289.

(Littré 1873-1877² [1864] s.v. *doublet*)

En termes de linguistique, il se dit de mots ayant la même étymologie et ne différant que par quelques particularités d'orthographe et de prononciation, mais auxquels l'usage a donné des acceptions différentes. Les mots *digital* et *dé*, *hôpital* et *hôtel*, *sacrement* et *serment*, *rédemption* et *rançon*, *captif* et *chétif*, *natif* et *naïf* sont des doublets.

(Académie 1932-1935⁶ [1932] s.v. *doublet*)

* II. LINGUIST.* 1. Se dit de mots provenant d'une même origine, dont l'un a pris une forme populaire et l'autre une forme savante. • En gardant le même sens ou des sens très voisins. *Des doublets étymologiques*. « *Frêle* » et « *fragile* », « *mâcher* » et « *mastiquer* », « *prêcheur* » et « *prédicateur* » sont des doublets issus respectivement du latin « *fragilis* », « *masticare* », « *praedicatorem* ». « *Opéra* », doublet d'« *œuvre* », est emprunté de l'italien. « *Nègre* », doublet de « *noir* », est emprunté de l'espagnol. • En prenant des sens différents. « *Écouter* » et « *ausculter* », « *naïf* » et « *natif* », « *usine* » et « *officine* » sont des doublets issus respectivement des mots latins « *auscultare* », « *nativum* » et « *officinam* ». 2. Se dit d'un mot qui a pris deux formes différentes, le plus souvent pour raison d'euphonie. « *Bel* » et « *beau* », « *fol* » et « *fou* », « *col* » et « *cou* » sont des doublets. 3. Par ext. On appelle parfois doublets des synonymes formés à partir de deux origines linguistiques différentes. « *Bellicieux* », d'origine latine, et « *guerrier* », d'origine germanique ; « *bière* », d'origine néerlandaise, et « *cervoise* », d'origine gauloise ; « *entrevue* », d'origine française, et « *interview* », d'origine anglaise, sont des doublets dits doublets de signification.

(Académie 1992-⁹ [1992] s.v. *doublet*)

a) Mots de même origine mais de forme et de signification différente. *Les mots (...) sacrement et serment, rédemption et rançon, captif et chétif, natif et naïf sont des doublets (Ac.) :*

• *Poison et potion ; on appelle **doublets** ces mots de forme différente et de souche unique ; le second est venu doubler le premier soit à une époque assez ancienne, soit au cours des siècles ou tout récemment.*

GOURMONT, *Esthétique de la lang.fr.*, 1899, p. 17.

b) Mot étranger employé dans une langue et ayant le même sens qu'un mot indigène [...].

(TLF s.v. *doublet* [B 2])

DOUBLET [dublɛ] n. m. – XII^e, « étoffe » ; de *double*.

Rare ou emplois spéciaux (techn., sc.).

1. (1301). Pierre fausse formée d'un morceau de cristal sous lequel est placée une feuille de clinquant.

2. (1680). Coup de trictrac où les deux dés amènent le même point. Doublet d'as. ⇒ **Ambésas**.

3. (1835). Ling. Mot de même étymologie, mais de forme différente et d'emploi différemment spécialisé. *Hôpital est le doublet d'hôtel. Hôpital et hôtel sont des doublets. – Les doublets peuvent provenir d'un même mot latin, l'un étant de formation savante (frêle et fragile, de *fragilem*), de l'introduction d'une forme étrangère (emprunt) de même origine latine (noir et nègre), de la coexistence d'un cas sujet et d'un cas régime (sire et seigneur).*

C'est précisément le fait que le doublet ne fait pas double emploi avec son aîné qui en justifie la création. Au mot ancien venu du latin par formation populaire, c'est-à-dire avec des tassements, des contractions du radical qu'expliquent les lois phonétiques, s'est juxtaposé un mot de formation savante reproduisant exactement le mot latin et créé par les clercs pour rendre une idée nouvelle, généralement abstraite.

René GEORGIN, *Difficultés et Finesses de notre langue*, p. 15

4. Comm. Exemplaire en double.

(...) en choisissant entre les doublets qu'il pouvait posséder l'exemplaire le moins détérioré ou le plus complet (...) pour le garder pour soi, ne cédant le doublet qu'à bon prix (...)

B. CENDRARS, *Bourlinguer*, p. 343.

5. Ensemble de deux objets analogues. ⇒ **Couple, paire**. – Chim. Paire d'électrons mis en commun par deux atomes et constituant une liaison de valence. – Electr. *Doublet électrique*. ⇒ **Dipôle**. – Phys. Raie double d'un spectre. – *Doublet électronique* : deux électrons à spins antiparallèles occupant une même orbitale.

Lorsque (...) on soumet les rayons solaires à l'analyse d'un spectroscopie pourvu d'un grand pouvoir dispersif, on reconnaît que le groupe de deux raies B, situées dans le rouge vif, se compose en réalité de 13 groupes de deux raies auxquelles on a donné le nom de doublets et qui sont d'autant plus intenses qu'elles sont placées plus loin de l'extrémité rouge.

L. FIGUIER, *l'Année scientifique et industrielle 1894*, p. 24 (1893).

2 (1835 ; hapax 1683) LING. Chacun des deux mots issus d'un même étymon, dont généralt l'un est entré dans la langue par voie populaire (ex. *frêle*, *hôtel*, *écouter*) et l'autre par voie savante (ex. *fragile*, *hôpital*, *ausculter*).

(Petit Robert 2012 s.v. *doublet*)

2. LING. Mot de même étymologie qu'un autre, mais qui présente une forme et un sens différents. Par ex., le latin *hospitalem* a donné les doublets *hôtel* et *hôpital* ; le premier est d'origine populaire, le second est un emprunt savant.

(Larousse 2008 s.v. *doublet*)

3. Manuels et ouvrages généraux

Au sens étroit, la bifurcation porte sur les doublets, c.-à-d. les formes distinctes d'un signe conçu comme identique. C'est ainsi que *recouvrer* et *recupérer*, qui coexistent dès le XVI^e siècle, admettent aujourd'hui des emplois distincts : on *recouvre* une somme due, une taxe, un impôt, mais on *recupère* ce qu'on a perdu (v. Gillieron, Abeille, 267). Un *acquéreur* est celui qui achète pour son propre compte, tandis que *l'acquisiteur* le fait pour le compte d'une maison (Godet VI, VII).

La notion de doublet ne recouvre d'ailleurs pas seulement la différence entre mot savant et mot populaire ; au sens large, des couples comme *cristals-cristaux*, *emails-émaux*, *bétails-bestiaux*, etc., sont également des doublets et susceptibles du même procédé de différenciation sémantique.

(Frei 1929 : 84-85)

Doublet [*Doppelform*, *Dublette*, || *Doublet*, *Alternative* || *Doppione*, *Allòtropo*].

On appelle d'ordinaire ainsi le **doublet étymologique**, qui est un mot de même étymologie qu'un mot de forme différente ; ainsi en fr. *natif* et *naïf* qui représentent l'un et l'autre lat. *natiuum*.

On réserve le nom de **doublets syntactiques** aux formes interchangeables d'un même mot, dont le choix est déterminé par la place ou le rôle qu'on attribue à ce mot dans la phrase fr. un *bel* arbre, un *beau* livre.

Des synonymes approximatifs, surtout s'ils sont apparentés par la formation (lat. *reditus*, *reditio*), sont dits quelquefois **doublets de signification**.

⁹¹³ La date de 1835 semble être une erreur, l'édition de l'Académie ne présentant aucun sémantisme d'ordre linguistique. La référence à 1864 chez Littré (1873-1877: [1863-1872]) que donne le TLF semble plus juste, si l'on considère la mention chez Catherinot comme un hapax.

(Marouzeau 1951³ [1933¹] : 80 s.v. *doublet*)

Doblete. A. Doppelform ; I. Alternative ; F. Doublet. **1.** – Cada una de dos palabras que poseen un mismo origen etimológico : *collocare* > *colocar*, *colgar*, *titulum* > *título*, *tilde*, etc. Vid. *Divergentes*. **2. – Doblete sintáctico.** Alterna esta designación con la de *ditología* sintáctica*. **3. – Doblete fonético.** Vid. *Plena (Forma)*.

(Lázaro Carreter 1968 : 150 s.v. *doblete*)

1. Se dit de mots de même étymologie, mais de forme différente et d'emploi différemment spécialisé. *Hôpital* est le doublet d'*hôtel*. Les doublets peuvent provenir d'un même mot latin, l'un étant de formation savante (*frêle* et *fragile*, de *fragilem*), de l'introduction d'une forme étrangère (*noire* et *nègre*), de la coexistence d'un cas sujet et d'un cas régime (*sire* et *seigneur*).
Le Robert

2. C'est précisément le fait que le doublet ne fait pas double emploi avec son aîné qui en justifie la création. Au mot ancien venu du latin par formation populaire, c'est-à-dire avec des tassements, des contractions du radical qu'expliquent les lois phonétiques, s'est juxtaposé un mot de formation savante reproduisant exactement le mot latin et créé par les clercs pour rendre une idée nouvelle, généralement abstraite.

R. Georgin (25, p. 15)

1° Au point de vue linguistique, le doublet se caractérise uniquement par la communauté d'étymologie mais les deux mots qui sont ainsi unis par un rapport étymologique sont complètement étrangers du point de vue morphologique et du point de vue sémantique (*hôtel* / *hôpital*).

2° Le terme doublet sert aussi à caractériser la dualité dans d'autres domaines que la linguistique : il peut désigner un ensemble de deux objets de même matière, un même point amené par chaque dé au jeu de tric-trac, une pierre fausse faite d'un corps coloré placé derrière un morceau de cristal.

[...]

(Dupré 1972 : 787 s.v. *doublet*)

Auseinandergehen einer einheitlichen Grundform in lautlich verschiedene Formen, z. B. lat. *coitus coetus*, *coemō*, *cōmō* ; *Diminutiv* *Deminutiv*, *Genetiv* *Genitiv*.

Die Unterscheidung zwischen den zwei Kasus (Nominativ : Obliquus) im Singular hielt sich bei [einigen] Wörtern ein wenig länger – chanteur [Nom.] : chanteur [Obliqu.], maire : majeur, pastre (pâtre) : pasteur etc. – aber schliesslich verschwand sie auch hier als grammatisches Merkmal, wenn auch in einigen Fällen die beiden Formen im heutigen Französisch als 'Doubletten' erhalten sind, dass heisst als verschiedene Wörter mit eigenem Singular und Plural.

(Abraham 1988 : 161-162 s.v. *Doppelform*)

doublet 1 A pair of different words in a language which have a common origin and display similarities of form and meaning (e.g. *wine / vine, poison / potion*). **2** A type of word game in which a series of single-letter substitutions links pairs of words. The challenge is to carry out this task in as few steps as possible. The game was invented by Lewis Carroll, who gave as one of his first examples, Drive PIG into STY. His solution involved five steps : PIG-WIG-WAG-WAY-SAY-STY.

(Crystal 1992 : 109 s.v. *doublet*)

Doublets savants : le même étymon latin est fréquemment représenté en français par plusieurs mots que l'on appelle doublets. Les mots empruntés au latin à une époque tardive (surtout au XVI^e siècle) ont une forme proche de l'étymon, alors que les mots du fonds héréditaire ont subi les modifications phonétiques normales (propres au passage du latin au français) : *captif / chétif, ive, capital / cheptel, naviguer / nager*, etc. La distinction de formes et de sens était suffisamment perçue, au XVI^e siècle déjà, pour que les mots formant des paires soient enregistrés séparément. Dans certains cas cependant, Estienne et Nicot retiennent les doublets comme des variantes, mais avec des sens spécialisés, sous une même entrée : 1606 « *decime* ou *disme* » ; Nicot note sous *meuble* :

Meuble vient de *mobile*, et tantost est adjectif de tout genre, et signifie ce qui se meut, toutesfois le François en cette generale signification use plutost du Latin, en disant : il est *mobile* comme le vent. Il dit neantmoins, *terre meuble* adiectivement, pour la terre qui par fort remuer est molle.

Dans Académie 1694, où les entrées sont groupées par familles de mots, la plupart des doublets apparaissent séparément : *caisse / chasse, cap / chef, cape / chape, canal / chenal, cadence / chance, natal / Noël* ne sont pas réunis dans la même famille. Ces regroupements sont de toute évidence plutôt des familles sémantiques que des familles étymologiques ; là où la proximité de sens était encore perçue, l'on trouve par exemple dans une même famille *decimes* et *disme, dixme* (*dîme*) ; *chevalier* et *cavalier* (cf. *cavalerie*) ; *meuble* et *mobile, raison* et *ration*. D'autres paires sont retenues comme des variantes : *cable* ou *chable* (*câble*), *cabrit* (*cabri*) ou *chevreau*, etc. (cf. ci-dessous).

(DHOF [1995] : 1184 § 145 3)

Les doublets sont des couples de mots issus du même étymon, mais qui ont une forme différente.

- a) La catégorie principale est constituée par des couples d'origine latine, mais un des deux est un mot dit populaire, qui fait partie du fonds primitif et a subi, par conséquent, une évolution phonétique et sémantique qui l'a écarté de son étymon, – tandis que l'autre est un mot dit savant, emprunté par la suite et plus proche de l'étymon quant au sens et quant à la forme. Il y a plus de 800 doublets de cette espèce.

Latin	Formation populaire	Formation savante
<i>exámen</i>	essaim	examen
<i>factiónem</i>	façon	faction
<i>masticáre</i>	mâcher	mastiquer
<i>natívum</i>	naïf	natif
<i>navigáre</i>	nager	naviguer
<i>officínám</i>	usine	officine
<i>potiónem</i>	poison	potion
<i>praedicatórem</i>	prêcheur	prédicateur
<i>prehensiónem</i>	prison	préhension
<i>redemptiónem</i>	rançon	rédemption

Certains mots latins, selon qu'ils étaient accentués ou non, ont donné deux formes populaires distinctes :

<i>me</i> tonique > <i>moi</i> ;	<i>meum</i> tonique > <i>mien</i>
atone > <i>me</i>	atone > <i>mon</i>

Des participes présents formés sur des verbes français ont un doublet emprunté au latin :

concourant et *concurrent* ; *différant* et *différent*, etc. (§ 922, b) ; plus rarement un doublet venant du fonds primitif : *servant* et *sergent* < *serviéntem*.

b) D'autres doublets résultent de l'introduction de mots étrangers ou dialectaux à côté de leurs congénères français :

lat. *cápsam* > fr. *châsse* ; occitan *caissa* → *caisse*
lat. *cáput*, lat. vulg. **cápum* > fr. *chef*, prov. *cap* → *cap*
lat. *nígrum* > fr. *noir*, esp. ou portugais *negro* → *nègre*
lat. *scálam* > fr. *échelle*, it. *scala* → *escale*
lat. *dóminam* > fr. *dame*, esp. *dueña* → *duègne*, it. *donna* (→ *madonna* → *madone*)
lat. vulg. **exquádra* > fr. *équerre*, it. *squadra* et esp. *escuadra* → *escadre*
lat. vulg. **excappáre* > fr. *échapper* (→ *réchapper*), picard *escaper* → *rescaper* *rescapé*.

Un bon nombre de mots de l'anc. fr. (exactement de l'ancien normand) introduits en anglais sont rentrés dans notre vocabulaire avec une forme et un sens différents :

tonel, ancienne forme de *tonneau*, → *tunnel* ;
bougette « petit sac » → *budget*
entrevue → *interview*
tenez → *tennis*
char, ou plutôt normand *car* → angl. *car*
esquarre, variante d'*esquerre*, → *square*

Certains doublets sont constitués de deux mots d'emprunt :

Lat. *canna* > it. *canna* (→ *cannone* → *canon*), esp. *caña* (→ *cañon* → fr. *cañon*).

Le persan *diwan* a donné le turc *divān* (→ *divan*) et l'arabe *diouān* (→ anc. it. *doana* → *douane*).

L'arabe *sifr* a donné *cifra* en lat. du Moyen Age (→ it. *cifra* → *chiffre*) et *zefiro* en ital. (devenu *zero* → *zéro*).

c) On range aussi parmi les doublets des mots issus de deux formes d'un même mot latin.

- L'une est le nominatif latin et le cas sujet de l'anc. fr. (§ 8), l'autre est l'accusatif latin et le cas régime de l'anc. fr. :
hómo > *on* ; *hóminem* > *ome*, aujourd'hui *homme* ;
pástor > *pâtre* ; *pastórem* > *pasteur*.
- L'une est le singulier d'un nom neutre latin, l'autre son pluriel, devenu nom féminin singulier en lat. vulg. :
gránum > *grain* ; *grána* > *graine*
uascéllum > *vaisseau* ; *uascélla* > *vaisselle*.
Cf. § 591, H2 (*mil*, *mille*).

d) Quelques doublets résultent d'évolutions concurrentes en fr. même.

L'anc. fr. hésitait entre *beer* et *baer*, aujourd'hui *béer* et *bayer*.

L'anc. fr. *col* (cas régime sing. ; *cous* au cas régime plur.) a donné à la fois *col* et *cou*. De même *martel* (*se mettre martel en tête*) coexiste avec *marteau* ; *appel* avec *appeau*. Pour *vieux-vieil*, *beau-bel*, etc., cf. § 46, e.

Roide est devenu *raide* (§ 60, a), mais l'ancienne forme a subsisté à côté de la nouvelle. L'ancien participe présent *amant* est resté comme nom ; comme participe, il est devenu *aimant*.

De même *savant* et *sachant*, *séant* et *seyant*, *puissant* et *pouvant*, avec la réserve que *puissant* avait cessé, dès les plus anciens textes fr., de s'employer comme participe.

Plaisir devenu nom a été remplacé à l'infinitif par *plaire*.

Il y a aussi des doublets graphiques : *compter* et *conter* (§ 90, b).

(Grevisse 2008 : 151-152 : § 146)

Terme utilisé le plus souvent en morphologie lexicale pour décrire l'existence de deux formes créées à partir d'un même étymon : une forme populaire, héritée d'une langue ancienne, qui a suivi les lois de l'évolution phonétique, et une forme savante obtenue, plus tardivement, par emprunt à cette même langue et constituant un calque de l'étymon (par exemple, le latin *asperitas* a donné la forme populaire *âpreté*, et la forme savante *aspérité*).

(Neveu 2004 : 109)

On appelle *doublet* un couple de mots issus d'un même étymon, mais dont le premier est le résultat du jeu des lois phonétiques telles qu'on peut les déduire des autres mots de la langue, et dont le second est un calque direct d'un terme de la langue mère, et qui n'a subi que des

adaptations minimales : *livrer* et *libérer* (venant tous les deux du latin *liberare*), *natal* et *Noël* (venant tous les deux de *natalis*). La forme qui a subi l'évolution phonétique est dite « populaire », la forme calquée directement est dite « savante ». F. de Saussure considère l'expression de doublet comme impropre, puisqu'un seul des deux mots a subi une évolution phonétique normale, l'autre étant une forme figée dès l'origine.

(Dubois *et al.* 2012 : 160 *s.v.* *doublet*)

4. Toponymie

Les doublets sont des noms de lieu qui remontent à un même prototype mais qui résultent d'une évolution parallèle et indépendante : *Pauliacum* (latin) a donné *Pauillac* dans le midi et *Pouilly* en pays d'oïl (Dauzat, 1971, p. 17).

On retrouve des doublets aussi dans l'ordre des génériques : *rio*, *ria*.

Boileau (1971, p. 350) distingue des « doublets phonétiques » lorsque la finale du nom primitif a été simplement adaptée, des « doublets morphologiques » lorsqu'elle a subi une modification analogique, des « doublets traductifs » lorsqu'elle a été traduite et des « doublets étymologiques » qui sont à la fois des doublets phonétiques (et/ou morphologiques) et des doublets traductifs (Boileau, 1972, p. 55).

Le terme « doublet » s'applique aussi aux ethnonymes : *Bretons* de France et *Brittons* d'Angleterre (Cassagnau, 1967, p. 285). Allomorphe s'emploie aussi dans le même sens que doublet.

(Dorion & Poirier 1975 : 42)

5. Terminologie scientifique

Ensemble formé par deux raies spectrales très voisines. || Ensemble de deux électrons de spin contraire associables à une même orbitale atomique ou moléculaire. || – *célibataire*, n. m. – Doublet d'un atome ne participant pas à une liaison chimique. On dit aussi doublet non partagé ou doublet de non liaison ou doublet libre. || – *couplé*, n. m. – Doublet introduit dans une liaison chimique. || – *libre*, n. m. = DOUBLET CELIBATAIRE. || *Accepteur de -s*, n. m. – V. donneur de doublets.

doubleton, n. m. – Ensemble de deux lames métalliques minces qu'on passe au laminoir.

(Duval ; Duval & Dolique 1959 : 453b *s.v.* *doublet*)

1. Ensemble formé par deux raies spectrales très voisines. **2.** Ensemble de deux électrons de spin contraire associables à une même orbitale atomique ou moléculaire. **3.** Prisme biréfringent en quartz mis au point par Wollaston pour être adapté à un kératomètre et destiné à doubler l'image-test.

doublet célibataire. Doublet d'un atome ne participant pas à une liaison chimique. Syn. : *doublet non partagé, doublet de non-liaison, doublet libre.*

doublet électrique. Syn. de *dipôle.*

doublet libre. Syn. de *doublet célibataire.*

doublet non partagé. Syn. de *doublet célibataire.*

doublet de non-liaison. Syn. de *doublet célibataire.*

(*Dictionnaire français de médecine et de biologie* 1970 : 1 : 843c s.v. *doublet*)

DOUBLET n.m.

énergie (technologie) > énergie géothermique

Système constitué de deux forages, l'un destiné à la production de l'eau chaude et l'autre à la réinjection de l'eau refroidie. *Es. dobleto* [7408].

(Quémada 1983 : 105a s.v. *doublet*).

♦ *Doublet électrique.* – Synonyme : dipôle électrostatique

♦ *Doublet magnétique.* – Synonyme : dipôle magnétique.

♦ *Doublet optique.* – Ensemble de deux lentilles de même axe dont on a calculé les caractéristiques et la distance mutuelle afin de faire disparaître – dans la mesure du possible – certains défauts que présentent individuellement chacune d'entre elles (aberrations chromatiques ou géométriques...) ou d'améliorer d'autres qualités telles que champ, clarté... Chaque lentille peut être remplacée par un groupe de lentilles accolées. Les objectifs photographiques, les oculaires des microscopes et des lunettes sont souvent des doublets.

♦ *Symbole d'un doublet optique.* – Ensemble de trois chiffres donnant les valeurs relatives des trois paramètres importants d'un doublet utilisé comme oculaire : distance focale f_1 de la première lentille rencontrée par la lumière, distance e entre les deux lentilles – c'est « l'épaisseur » du doublet – distance focale f_2 de la seconde lentille. *Deux doublets de même symbole possèdent les mêmes qualités.*

Exemple : certains oculaires dits « de Huygens » sont des doublets de symbole 3, 2, 1, ce qui signifie que pour tous ces oculaires $f_1/3 = e/2 = f_2/1 = a$, a étant une longueur qui peut être différente d'un doublet à l'autre. Mais quelle que soit sa valeur, tous ces oculaires ont des propriétés communes. Ils sont par exemple tous doués d'« achromatisme apparent », ce qui est le cas de tous les doublets qui satisfont à la condition : $f_1 + f_2 = 2e$.

(Lévy & Le Lionnais 1988 : 249-250 s.v. *doublet*)

Doublet électronique Ensemble formé de deux électrons occupant la même case quantique. Ces deux électrons sont décrits par la même orbitale atomique mais possèdent une fonction de spin différente.

Doublet liant Doublet électronique assurant une liaison covalente (σ ou π).

Doublet non liant Doublet électronique non engagé dans une liaison. Syn. doublet libre.

(Angenault 1995 : 130 *s.v. doublet*)

DOUBLET (signe du) (R. Turpin, J. Lefebvre et J. Lérique, 1943). Apparition, sur l'électromyogramme, d'ondes doubles formées par la répétition, à bref intervalle, d'ondes simples normales (pointes triphasiques élémentaires). Elle est observée au cours de la crise de tétanie (spontanée ou provoquée par hyperpnée) et même au repos dans les cas de tétanie latente.

DOUBLETs, *s. m. pl.* (cardiologie). V. *bigéminisme*.

DOUBLETs (théorie des) (Craib) [angl. *dipoles theory*] (cardiologie). Syn. *théorie des dipôles*. Théorie destinée à expliquer les phénomènes électriques observés dans le muscle cardiaque pendant son excitation. Le passage de la région excitée de la positivité à la négativité (dépolarisation) peut être figuré par le cheminement, le long de l'onde d'excitation, d'un train de « doublets » ou de « dipôles » électriques, groupes de deux charges opposées, dont le pôle + est situé en avant et le pôle – en arrière. Le retrait de l'onde d'excitation (repolarisation) serait représenté par un autre train de doublets progressant dans le même sens, mais le pôle – en avant et le pôle + en arrière, rétablissant, dans la région abandonnée par l'excitation, la positivité initiale, caractéristique de la période de repos.

(Garnier & Delamare 1995 : 264a)

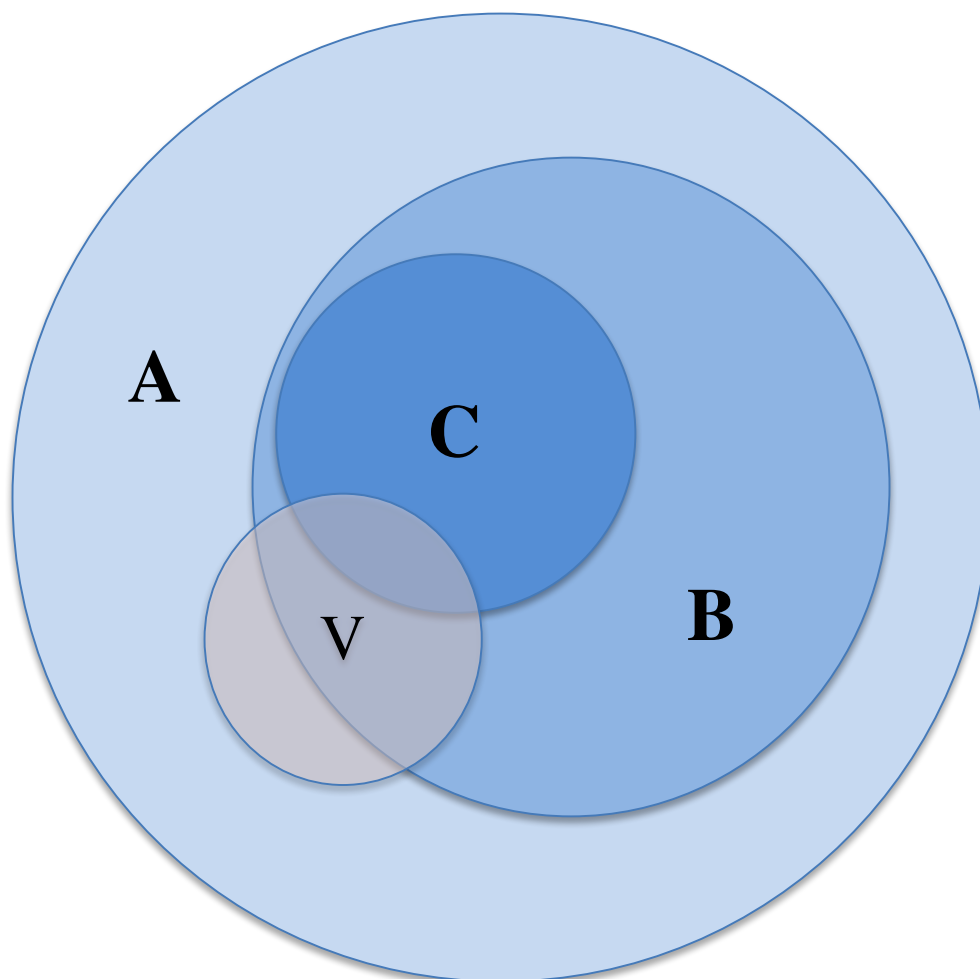
DOUBLET *s. m.* (angl. **doublet**). ♦ 1. Ensemble de deux raies de longueurs d'ondes très voisines observables à l'aide d'un spectrographe très dispersif (raie jaune du sodium). **D. acoustique** (angl. **acoustic doublet**). Réunion de deux ensembles d'harmoniques constituant une voyelle. **D. électronique** (angl. **electronic doublet**). Réunion de deux électrons mis en commun par formation d'une liaison chimique. ♦ 2. Activité répétitive électromyographique, spontanée ou provoquée par les épreuves de sensibilisation, caractérisée par la succession rapide de deux éléments de morphologie identique, traduisant l'hyperexcitabilité musculaire et particulièrement évocatrice de la tétanie (V.c.m.)

DOUBLET (signe du) (Turpin, 1943) (angl. **doublet's sign**). Groupement électromyographique de deux potentiels d'unité motrice, de fréquence interne variant de 100 à 180 c/s, pulsant à des fréquences inférieures à 7 c/s. Une telle activité est observée dans la spasmophilie au cours d'accès de tétanie spontanés ou consécutifs à l'épreuve du garrot, ou de l'hyperpnée.

(Dictionnaire de médecine Flammarion 1994 : 281 *s.v. doublet*)

Annexe D

Typologie ABC



A : Doublets linguistiques

B : Doublets lexicaux

C : Doublets héréditaires / savants

V : Variation en cas, genre, nombre

Annexe E

« Le dictionnaire de doublets » (Reiner)

« Aux lexicographes désireux de combler les immenses lacunes laissées par leurs devanciers s'ouvre donc un vaste champ d'activités scientifiques et didactiques. Entre autres, ils pourraient (et devraient) s'atteler aux tâches suivantes :

(a) Tout en perfectionnant les systèmes de classification qui ont déjà été élaborés ou du moins esquissés, il faudrait d'urgence, sous la forme de dictionnaires alphabétiques, dresser des inventaires aussi complets que possibles de tous les doublets des différentes langues nationales et internationales.

(b) Des dictionnaires spécialisés devraient être consacrés aux doublets considérés sous l'angle des différentes parties du discours (cf. Reuter 1936), d'époques historiques révolues (cf. Menut 1922) ou des vocabulaires dialectaux ou régionaux (cf. La Rosa 1907).

(c) Des efforts devraient être faits pour que dans les dictionnaires (tant monolingues que bilingues) soient systématiquement incorporées des indications concernant les doublets des mots-vedettes ; cela vaut tout particulièrement pour les dictionnaires de néologismes et de « mots sauvages » (cf. Rheims 1969) : ces expressions nouvellement créées sont en effet très souvent des doublets de mots banals et d'un usage commun depuis des siècles (cf. Juilland 1980).

(d) La métalexigraphie ferait bien de rassembler dans des publications facilement accessibles l'essentiel des informations pertinentes contenues dans les ouvrages ayant marginalement trait aux doublets étymologiques (par ex. Deschanel 1898) et surtout de dépouiller à cet effet les nombreux articles de revues (cf. Reiner 1985-86) ou chapitres de manuels de linguistique (cf. Nyrop 1899-1930) consacrés, en tout ou en partie, au phénomène des doublets.

En effet, plus on enregistrera de doublets, plus on affinera leur typologie (suivant les critères de l'histoire du lexique tels que : altérations phonétiques et morphologiques, emprunts, bifurcations sémantiques, compositions, dérivations, etc.) et plus la partie systématique de ces dictionnaires pourra servir d'introduction générale à la lexicologie historique de la langue considérée »

(Reiner 1990 : 1243b-1244a)

Annexe F

Emprunts savants (x₂)

X^e siècle

<i>flageller</i> (fin X ^e s.)	cf. <i>fêler</i> / <i>flageller</i>
<i>magister</i> (fin X ^e s.)	cf. <i>maître</i> / <i>magister</i>
<i>paradis</i> (980)	cf. <i>parvis</i> / <i>paradis</i>
<i>penser</i> (fin X ^e s.)	cf. <i>peser</i> / <i>penser</i>
<i>piété</i> (fin X ^e s.)	cf. <i>pitié</i> / <i>piété</i>
<i>rédemption</i> (fin X ^e s.)	cf. <i>rançon</i> / <i>rédemption</i>
<i>signe</i> (2 ^{ème} moitié X ^e s.)	cf. <i>seing</i> / <i>signe</i>
<i>sacrement</i> (fin X ^e s.)	cf. <i>serment</i> / <i>sacrement</i>

XI^e siècle

<i>quitte</i> (ca 1100)*	cf. <i>coi</i> / <i>quiet</i> / <i>quitte</i>
<i>compte</i> (ca 1100)	cf. <i>conte</i> / <i>compte</i> / <i>comput</i>
<i>verbe</i> (ca 1050)	cf. <i>verve</i> / <i>verbe</i>

XII^e siècle

<i>ambler</i> (1165)	cf. <i>aller</i> / <i>ambler</i> / <i>ambuler</i>
<i>cause</i> ¹ (mil. XII ^e s.)	cf. <i>chose</i> / <i>cause</i>
<i>cause</i> ² (ca 1170)	cf. <i>chose</i> / <i>cause</i>
<i>colloquer</i> (XII ^e s.)	cf. <i>coucher</i> / <i>colloquer</i>
<i>doter</i> (1180-1190)	cf. <i>douer</i> / <i>doter</i>
<i>espèce</i> (XII ^e s.)	cf. <i>épice</i> / <i>espèce</i>
<i>férie</i> (ca 1119)	cf. <i>foire</i> / <i>férie</i>
<i>fabriquer</i> (1 ^{ère} moitié XII ^e s.)	cf. <i>forger</i> / <i>fabriquer</i>
<i>gémir</i> (ca 1170)	cf. <i>geindre</i> / <i>gémir</i>
<i>hôpital</i> (ca 1170)	cf. <i>hôtel</i> / <i>hôpital</i>
<i>laudes</i> (ca 1200)	cf. <i>los</i> / <i>laudes</i>
<i>mansion</i> (ca 1155)	cf. <i>maison</i> / <i>mansion</i>
<i>natif</i> (1 ^{er} tiers XII ^e s.)	cf. <i>naïf</i> / <i>natif</i>
<i>union</i> (ca 1200)	cf. <i>oignon</i> / <i>union</i>
<i>pérégrin</i> (1 ^{ère} moitié XII ^e s.)	cf. <i>pèlerin</i> / <i>pérégrin</i>
<i>potion</i> (ca 1200)	cf. <i>poison</i> / <i>potion</i>
<i>tempérer</i> (1119)	cf. <i>tremper</i> / <i>tempérer</i>
<i>vigile</i> (1119)	cf. <i>veille</i> / <i>vigile</i>
<i>vicaire</i> (ca 1165)	cf. <i>voyer</i> / <i>vicaire</i>

XIII^e siècle

<i>appréhender</i> (XIII ^e s.)	cf. <i>apprendre</i> / <i>appréhender</i>
<i>bulle</i> ² (XIII ^e s.)	cf. <i>boule</i> / <i>bulle</i>
<i>coaguler</i> (av. 1300)	cf. <i>cailler</i> / <i>coaguler</i>
<i>cathèdre</i> (1271)	cf. <i>chaire</i> / <i>cathèdre</i>
<i>cancre</i> (1260)	cf. <i>chancre</i> / <i>cancre</i> / <i>cancer</i>
<i>quiet</i> (fin XIII ^e s.)	cf. <i>coi</i> / <i>quiet</i> / <i>quitte</i>
<i>direct</i> (XIII ^e s.)	cf. <i>droit</i> / <i>direct</i>
<i>spic</i> (XIII ^e s.)	cf. <i>épi</i> / <i>spic</i>
<i>fistule</i> (XIII ^e s.)	cf. <i>felle</i> / <i>fistule</i>
<i>gaudir</i> (ca 1242)	cf. <i>jouir</i> / <i>gaudir</i>
<i>lods</i> (1265)	cf. <i>los</i> / <i>laudes</i>
<i>macule</i> (XIII ^e s.)	cf. <i>maille</i> / <i>macule</i> / <i>macula</i>
<i>muscule</i> (1284)	cf. <i>moule</i> / <i>muscle</i> / <i>muscule</i>
<i>monastère</i> (1279)	cf. <i>moutier</i> / <i>monastère</i>
<i>parabole</i> (1265)	cf. <i>parole</i> / <i>parabole</i>
<i>phalange</i> (1213)	cf. <i>planche</i> / <i>phalange</i>
<i>podagre</i> (1215)	cf. <i>pouacre</i> / <i>podagre</i>
<i>ration</i> (1290)	cf. <i>raison</i> / <i>ration</i>
<i>respect</i> (1287)	cf. <i>répit</i> / <i>respect</i>
<i>sinistre</i> (XIII ^e s.)	cf. <i>senestre</i> / <i>sinistre</i>
<i>vitre</i> (1269-1278)	cf. <i>verre</i> / <i>vitre</i>

XIV^e siècle

<i>quadragésime</i> (fin XIV ^e s.)	cf. <i>carême</i> / <i>quadragésime</i>
<i>cancer</i> (1372)	cf. <i>chancre</i> / <i>cancre</i> / <i>cancer</i>
<i>cumuler</i> (1354)	cf. <i>combler</i> / <i>cumuler</i>
<i>conque</i> (1375)	cf. <i>conche</i> / <i>conque</i>
<i>cubitus</i> (1351)	cf. <i>coude</i> / <i>cubitus</i>
<i>copuler</i> (XIV ^e s.)	cf. <i>coupler</i> / <i>copuler</i>
<i>impliquer</i> (1377)	cf. <i>employer</i> / <i>impliquer</i>
<i>spatule</i> (début XIV ^e s.)	cf. <i>épaule</i> / <i>spatule</i>
<i>spathe</i> (1360)	cf. <i>épée</i> / <i>spathe</i>
<i>examen</i> (1337-39)	cf. <i>essaim</i> / <i>examen</i>
<i>faction</i> (ca 1355)	cf. <i>façon</i> / <i>faction</i>
<i>fabrique</i> (1364)	cf. <i>forge</i> / <i>fabrique</i>
<i>fragile</i> (1370-72)	cf. <i>frêle</i> / <i>fragile</i>
<i>légal</i> (1365)	cf. <i>loyal</i> / <i>légal</i>
<i>mastiquer</i> (ca 1370)	cf. <i>mâcher</i> / <i>mastiquer</i>
<i>mobile</i> (1301)	cf. <i>meuble</i> / <i>mobile</i>
<i>môle</i> (1372)	cf. <i>meule</i> / <i>môle</i>
<i>mineur</i> (1342)	cf. <i>moindre</i> / <i>mineur</i>
<i>muscle</i> (1314)	cf. <i>moule</i> / <i>muscle</i> / <i>muscule</i>
<i>naviguer</i> (fin XIV ^e s.)	cf. <i>nager</i> / <i>naviguer</i>
<i>nodus</i> (ca 1370)	cf. <i>nœud</i> / <i>nodus</i>
<i>nutrition</i> (ca 1370)	cf. <i>nourrisson</i> / <i>nutrition</i>
<i>auricule</i> (1377)	cf. <i>oreille</i> / <i>auricule</i>
<i>recupérer</i> (début XIV ^e s.)	cf. <i>recouvrer</i> / <i>recupérer</i>
<i>séparer</i> (1314)	cf. <i>sevrer</i> / <i>séparer</i>

<i>subvenir</i> (1370)	cf. <i>souvenir</i> / <i>subvenir</i>
<i>viatique</i> (fin XIV ^e s.-début XV ^e s.)	cf. <i>voyage</i> / <i>viatique</i>

XV^e siècle

<i>ambuler</i> (XV ^e s.)	cf. <i>aller</i> / <i>ambuler</i>
<i>basilique</i> (1495)	cf. <i>basoche</i> / <i>basilique</i>
<i>canicule</i> (fin XV ^e s.)	cf. <i>chenille</i> / <i>canicule</i>
<i>copule</i> (1482)	cf. <i>couple</i> / <i>copule</i>
<i>imbiber</i> (1478)	cf. <i>emboire</i> / <i>imbiber</i>
<i>laïque</i> (1487)	cf. <i>lai</i> / <i>laïque</i>
<i>libérer</i> (1495)	cf. <i>livrer</i> / <i>libérer</i>
<i>médian</i> (1425)	cf. <i>moyen</i> / <i>médian</i>
<i>muter</i> (1481)	cf. <i>muer</i> / <i>muter</i>
<i>nausée</i> (1495)	cf. <i>noise</i> / <i>nausée</i>
<i>préhension</i> (1404)	cf. <i>prison</i> / <i>préhension</i>
<i>rigide</i> (1457)	cf. <i>raide</i> / <i>rigide</i>

XVI^e siècle

<i>bulle</i> (1590)	cf. <i>boule</i> / <i>bulle</i>
<i>cadrer</i> (1529)	cf. <i>carrer</i> / <i>cadrer</i>
<i>cément</i> (1573)	cf. <i>ciment</i> / <i>cément</i>
<i>clavicule</i> (1541)*	cf. <i>cheville</i> / <i>clavicule</i>
<i>cumulus</i> (XVI ^e s.)*	cf. <i>comble</i> / <i>cumulus</i>
<i>comput</i> (1584)	cf. <i>conte</i> / <i>compte</i> / <i>comput</i>
<i>disque</i> (1555)	cf. <i>dais</i> / <i>disque</i>
<i>intègre</i> (1542)	cf. <i>entier</i> / <i>intègre</i>
<i>exprimer</i> (1595)	cf. <i>épreindre</i> / <i>exprimer</i>
<i>strict</i> (1503)	cf. <i>étroit</i> / <i>strict</i>
<i>factum</i> (1532)*	cf. <i>fait</i> / <i>factum</i>
<i>fusion</i> (1547)	cf. <i>foison</i> / <i>fusion</i>
<i>gracile</i> (1515)	cf. <i>grêle</i> / <i>gracile</i>
<i>mense</i> (1558)	cf. <i>moise</i> / <i>mense</i>
<i>nigelle</i> (1538)	cf. <i>nielle</i> / <i>nigelle</i>
<i>ossifrage</i> (1562)	cf. <i>orfraie</i> / <i>ossifrage</i>
<i>pica</i> (1575)*	cf. <i>pie</i> / <i>pica</i>
<i>plan</i> (1520)	cf. <i>plain</i> / <i>plan</i>
<i>patelle</i> (1555)*	cf. <i>poêle</i> / <i>patelle</i>
<i>portique</i> (1547)	cf. <i>porche</i> / <i>portique</i>
<i>podium</i> (1546)	cf. <i>puy</i> / <i>podium</i>
<i>raidus</i> (1541)	cf. <i>rai</i> / <i>radius</i>
<i>rote</i> (1526)*	cf. <i>roue</i> / <i>rote</i>
<i>sinus</i> (1539)	cf. <i>sein</i> / <i>sinus</i>
<i>sinus</i> (1544)*	cf. <i>sein</i> / <i>sinus</i>
<i>sapa</i> (1600)	cf. <i>sève</i> / <i>sapa</i>
<i>tépide</i> (1530)	cf. <i>tiède</i> / <i>tépide</i>
<i>tibia</i> (1541)	cf. <i>tige</i> / <i>tibia</i>
<i>vérecondie</i> (ca 1580)	cf. <i>vergogne</i> / <i>vérecondie</i>

XVII^e siècle

<i>area</i> (1691)	cf. <i>aire</i> / <i>are</i> / <i>area</i>
<i>bulgare</i> (1606)	cf. <i>bougre</i> / <i>bulgare</i>
<i>ove</i> (1622)*	cf. <i>œuf</i> / <i>ove</i>
<i>régale</i> (1639)*	cf. <i>royal</i> / <i>régale</i>
<i>sépia</i> (1665)	cf. <i>seiche</i> / <i>sépia</i>

XVIII^e siècle

<i>are</i> (1793)*	cf. <i>aire</i> / <i>are</i> / <i>area</i>
<i>cippe</i> (1718)	cf. <i>cep</i> / <i>cippe</i>
<i>catène</i> (1704)	cf. <i>chaîne</i> / <i>catène</i>
<i>carbone</i> (1787)*	cf. <i>charbon</i> / <i>carbone</i>
<i>décan</i> (1732)	cf. <i>doyen</i> / <i>décan</i>
<i>frigide</i> (1706)*	cf. <i>froid</i> / <i>frigide</i>
<i>mica</i> (1735)*	cf. <i>mie</i> / <i>mica</i>

XIX^e siècle

<i>cursus</i> (1868)	cf. <i>cours</i> / <i>cursus</i>
<i>flagelle</i> (1873)*	cf. <i>fléau</i> / <i>flagelle</i>
<i>locus</i> (1865)*	cf. <i>lieu</i> / <i>locus</i>
<i>macula</i> (1868)*	cf. <i>maille</i> / <i>macule</i> / <i>macula</i>
<i>oculus</i> (1852)*	cf. <i>œil</i> / <i>oculus</i>
<i>purpura</i> (1827)*	cf. <i>pourpre</i> / <i>purpura</i>
<i>viride</i> (1871)	cf. <i>vert</i> / <i>viride</i>
<i>vivarium</i> (1894)*	cf. <i>vivier</i> / <i>vivarium</i>

XX^e siècle

<i>castrer</i> (1906)	cf. <i>châtrer</i> / <i>castrer</i>
<i>oléum</i> (1923)*	cf. <i>huile</i> / <i>oléum</i>

Les doublets qui sont clairement indirects ont été indiqués d'un astérisque.

Le compte peut varier selon le côté où l'on situe les demi-savants : *ambler* ; *compte* ; *mestre*.

Annexes de l'inventaire

Annexe 1

Croisements et influences analogiques sur l'étymon protoroman

amande / amygdale }

amande (1. fin XII^e s. bot. *alemande* « fruit de l'amandier » ; av. 1266 *amandie* ; 1268-1271 *amande* 2. 1393 « graine contenue dans un noyau de fruit » TLF)

Lexème issu du protoroman */a'mandl-a/ par substitution de suffixe ~ *amygdala* (REW, 436 s.v. *amygdāla* ; Aebischer 1950 ; GPSR 1, 323b-324a s.v. *amande* ; FEW 24, 506a s.v. *amygdāla* [I 3 a α]).

amygdale (1. ca 1370 [1478] *amigdale* « corps glanduleux en forme d'amande placé aux deux côtés de la gorge » 2. XV^e s. « amande » (att. isolées) TLF)

Emprunt au latin médiéval (FEW 24, 506a s.v. *amygdāla* [II 1 a α]). Le sens anatomique, inconnu du grec, est un emprunt sémantique au latin médiéval, probablement par un calque sur l'arabe (FEW *id.* et n. 139 ; cf. Nasser 1966 : 33-34).

(Catherinot 1683 : 6 ; Brachet 1868 : 13 ; Michaëlis 1876 : 194 ; Menut 1922 : 104, 132)

antienne / antiphone }

antienne (1. liturg. cath. « hymne chantée à deux chœurs se répondant » a) 2. moitié XII^e s. [ca 1190 FEW 24, 657b] *antevene* « hymne chantée à deux chœurs se répondant » ; 1195-1200 *antenes* ; ca 1215 *anteffle* ; 1382 *antoine* b) 1195-1200 *antiene* ; 1210-1230 *antievre* ; mil. XIII^e s. *entievne* 2. 1694 liturg. cath. *antienne* « sorte de verset qui se chante ordinairement dans l'office ecclésiastique avant un psaume ou un cantique et qui se répète encore après » ; 1665 fig. TLF)

Lexème issu du protoroman */an'teʃon-a/ (× *ante*) ~ *antiphona* (REW, 505 s.v. *antiphona* (2. *antepona*) ; BW : 28b-29a s.v. *antienne* ; FEW 24, 658b s.v. *antiphona* [I 1 a]).

antiphone (1. a) 1438 *antiphonne* « psaume chanté en alternance par deux chœurs » ; 1553 *antiphone* [b) 1636 adj. *diction antiphone*] 2. 1936 subst. mus. [« intervalle »] TLF).

Emprunt au latin *antiphona* (FEW 24, 659a s.v. *antiphona* [II 1] ; TLF). Le sens d'« intervalle » (1936) utilisé en musicologie est le produit d'une dérivation régressive d'*antiphonie* (TLF).

(Catherinot 1683 : 6 ; Brachet 1868 : 14 ; Michaëlis 1876 : 194 ; Menut 1922 : 40, 133).

blâmer / blasphémer }
}

blâmer (1. ca 1050 « faire des reproches à qqn » ; ca 1050 « condamner qqn » 2. 1177 « accuser » ; en partic. 1690 *blasmer* TLF)

Lexème issu du protoroman */'βla-stim-a/ (× *æstimare*) ~ *blasphemare* « proférer des blasphèmes » (REW₃ 1155 s.v. *blasphemare* (2. *blastimare*) ; FEW 1, 403b s.v. *blasphemare* ; Lavis 1986 ; TLF s.v. *blasphémer*)

blasphémer (fin XII^e s. intrans. « proférer des blasphèmes » ; *id.* trans. « outrager en prononçant des blasphèmes » TLF)

Emprunt au latin médiéval *blasphēmare* « proférer des blasphèmes », « outrager en prononçant des blasphèmes » (MLLM : 132b s.v. *blasphemare* [2]) dans des sens connus du latin chrétien de l'Antiquité (Chaurand 1977 : 37-39).

(Catherinot 1683 : 9 [*Blasphemer / Blasmer / Blasoner*] ; Brachet 1868 : 17 n. 3 ; Michaëlis 1876 : 195 ; Menut 1922 : 34-40, 134 ; Reiner 1980 : 28, 43).

boîte / pyxide « boîte, cassette » (emprunt au grec *πυξίς*) (DELL : 549b)

boîte (1. ca 1150 « petit coffret à couvercle » 2. 1314 p. anal. « cavité qui protège et contient un organe, un mécanisme » TLF)

Lexème issu du protoroman } */'βuksit-a/ [~ *buxida*] ~ *pyxis* (REW₃ 6892 s.v. *pyxis* (2. *buxida*) ; FEW 9, 655ab s.v. *pyxis* [I 1 c α]. Le FEW postule une forme **buxita*, issue par substitution de suffixe de *buxida*, attesté au IV^e siècle, elle-même substitution de suffixe de *buxidem*, altération de *pyxidem* d'après *buxus* « buis » de même origine étymologique (BW : 77a ; FEW 9, 655ab s.v. *pyxis* ; Guiraud 1982 : 131 ; TLF).

pyxide (av. 1483 *pixide* « boîte » ; 1478 *pyxide* « cavité des os aux articulations » ; 1812 « anthère » TLF ; 1842 « petit coffret à bijoux » (terme d'archéologie) FEW 9, 655a).

Emprunt au latin *pyxis* [*pyxidem*] (FEW 9, 656a s.v. *pyxis* [II 2 ; II 4] ; TLF ; Ø BW).

(Brachet ; Michaëlis 1876 : 199 ; Thomsen 1890 : 65).

carillon / quaternion }

carillon (1. 1190 *quaregnon* « parchemin plié en quatre » ; ca 1218-1240 *en quarrillon* « en carré » ; ne subsiste que dans le syntagme *fer de carillon* attesté dep. 1676 ; 2. 1178 *soner a carénons* « sonner en carillon [de quatre cloches] » ; 1345 *quarrellon* « sonnerie de quatre cloches » ; 1657 p. ext. « tintement » ; 1718 *faire carillon* « faire du tapage » TLF)

Lexème issu du protoroman */kadri'nion-e/ (× *quadri-*) ~ *quaternio* (REW₃ 6943 s.v. *quatěrnio* ; FEW 2, 1439b-1440a s.v. *quaternio* [I 1] ; TLF). Le protoroman a subi une réfection d'après les mots commençant par */kadri-/ ~ *quadri-* (BW : 109b ; TLF).

quaternion (1. 1537 « ensemble de quatre » 2. 1860 math. [« nombre hypercomplexe constitué par quatre nombres réels pris dans un ordre déterminé et combinés suivant certaines lois » TLF)

Emprunt au latin tardif *quaternio* « assemblage de quatre objets » (FEW 2, 1440a s.v. *quaternio* [II 1] ; TLF). Au sens mathématique ([2] TLF), le lexème est un possible emprunt à l'anglais *quaternion* attesté dans ce sens depuis 1843 (TLF).

(Ø).

chétif / *captif* } */kak'tiβ-u/ « prisonnier, captif » (également substantivé) (DELL : 97a)

chétif (1. X^e s. *caitiu* « prisonnier » 2. ca 1100 *caitif* « malheureux, misérable » 3. ca 1150 *chaitif* « de faible constitution » [rare avant le XVII^e s.] TLF)

Lexème issu du protoroman */kak'tiβ-u/ (× *cactos*) ~ *captivus* (REW₃ 1663 s.v. *captivus* ; FEW 2, 332ab s.v. *captivus* [I]). Il est généralement postulé un type */kak'tiβ-u/ ~ */cactivus en latin vulgaire, issu d'une altération de *captivus* sous l'influence du gaulois */cactos « pris, captif » établi d'après l'ancien irlandais *cacht* et le breton *keaz* de même sens (REW₃ 1663 s.v. *captivus* ; BW : 127b ; cf. aussi Littré 1986 [1880] : 21-22 s.v. *chétif* ; Haerle 1948-1949 ; 1955 ; Rohlf 1971 : 186-187 § 136 ; Chaurand 1977 : 21-22 ; Stefenelli 1992 : 174-175 ; Adams 2007 : 603).

captif (1450 « tombé au pouvoir de qqn qui le prive de sa liberté » ; 1488 fig. TLF)

Emprunt au latin (BW : 107a ; FEW 2, 332b s.v. *captivus* [III 1] ; TLF).

(Catherinot 1683 : 8 ; Brachet 1868 : 21 ; Michaëlis 1876 : 195 ; Thomsen 1890 : 15-16 ; Menut 1922 : 105, 137 ; Reiner 1980 : 151).

écouter / *ausculter* } */es'kolt-a-/ ~ *auscultare* « prêter l'oreille à, écouter » (DELL : 60b)

écouter (1. fin du IX^e s. [eskoltet] « prêter l'oreille à ; accueillir favorablement » ; 1389 part. prés. subst. *abscoultans* « auditeur » ; 1690 *avocat escoutant* ; 1752 part. prés. subst. « catéchumène du second rang » 2. 1558 s'escouter parler 3. 1628 « se laisser guider par un sentiment, un principe » TLF)

Lexème issu du protoroman */es'kolt-a-/ « percevoir volontairement par voie auditive ; accueillir avec faveur (les paroles de qqn) » (Schmidt & Schweickard 2010-2014 in DÉRom 1 s.v. */es'kolt-a-/).

Ce type est issu par réanalyse et greffe préfixale du protoroman */as'kølt-a-/ de même sens (Schmidt & Schweickard 2010-2014 in DÉRom 1 s.v. */as'kølt-a-/ ; Maggiore & Buchi 2014 : 2 ; cf. Meyer-Lübke 1920 : 159 § 141) et semble s'être développé à partir de la Narbonnaise (DÉRom 1 *id.*).

ausculter (1510-1541 « examiner, collationner, confronter » (att. isolées) ; av. 1832 méd. [« procéder à l'examen clinique qui consiste à percevoir auditivement (par contact direct avec le malade, ou par l'intermédiaire d'instruments) les vibrations intérieures produites par les organes en fonction (surtout poumons et cœur) »] TLF)

Emprunt transitoire au latin médiéval « collationner (une copie) » (FEW 25, 1060a s.v. *auscūltare* [II 1 a]) puis emprunt au sens classique « prêter l'oreille, écouter attentivement » avec spécialisation technique (FEW *id.* [II 1 b α] ; cf. Nyrop 1899-1930 : 4 : 176 § 235).

(Brachet 1868 : 21 ; Michaëlis 1876 : 195 ; Thomsen 1890 : 9 ; Menut 1922 : 133 ; Reiner 1980 : 74 n. 2, 79, 146).

écrouelle / scrofule }

écrouelle ([ca 1170 FEW 11, 342a s.v. **scrofellæ*] ca 1245 *escroiele* [« terme populaire désignant l'adénopathie cervicale tuberculeuse chronique »] TLF s.v. *écrouelles*)

Lexème issu du protoroman */skro'fell-a/ ~ *scrofula* [*scrofulæ*] (REW, 7749 s.v. *scrōfēllæ* ; BW : 212b s.v. *écrouelles* ; FEW 11, 342b s.v. **scrofellæ*) qui a subi une substitution de suffixe (FEW *id.*).

scrofule (fin XIV^e s. [« toute infection chronique banale de la peau et des muqueuses (otites, rhinites, etc.) ou inflammation des ganglions et des articulations »] TLF)

Emprunt au latin tardif *scrofulæ* (BW : 580a s.v. *scrofules* ; FEW 11, 343b s.v. *scrofula* [II 1])

(Brachet 1868 : 19 n. 1, 21 ; Thomsen 1890 : 65 ; Menut 1922 : 154).

épingle / spinule }

épingle (**1.** ca 1260 *espingle* « ardillon d'une boucle de ceinture (?) » ; 1270-1300 « petite pointe métallique garnie d'une tête » **2.** « tout objet qui a plus ou moins la forme d'une épingle ordinaire et qui sert à attacher » **a)** XVI^e s. « bijou » **b)** 1833 « épingle à deux branches avec lesquelles les femmes nouent leurs cheveux » TLF)

Lexème issu du protoroman */'spingl-a/ (× *spicula*) ~ *spinula* « petite épine » dim. de *spina* « épine » (DELL : 642a ; (REW₃ 8154 s.v. *spīnula* ; FEW 12, 186ab s.v. *spīnŭla* [I 2 a]).)

spinule (1611 masc. *spinul* « écharde » [hapax] ; 1842 *spinule* « petite épine » TLF)

Emprunt au latin impérial *spinula* « petite épine » (TLF). Emplois en botanique et en zoologie (TLF).

(Catherinot 1683 : 7 ; Brachet 1868 : 15).

sage / sapide } */'sabi-u/ (×) ~ *sapidus* « qui a de la saveur » (DELL : 594b ; BW : 573a s.v. *sapide*)

sage (**1. a)** ca 1050 *savie* « instruit, savant » **b)** 1100 *sage* « judicieux, intelligent » **2.** ca 1135 « mesuré » TLF)

Lexème issu du protoroman */'sabj-u/ (FEW 11, 204b s.v. *sapīdus* [I 2 a])⁹¹⁴. Le FEW postule une forme */'sabj-u/ ~ */'sabi-us par changement de suffixe de */'sabi-dus, altération du latin impérial *sapidus* (BW : 568b ; FEW 11, 204b ; Brucker 1979 : 111-114 ; TLF s.v. *sage*).

sapide (**1.** 1492 « qui a de la fraîcheur, de la fertilité » **2.** ca 1750 « qui a de la saveur » TLF)

Emprunt au latin *sapidus* (BW : 573a ; FEW 11, 205a s.v. *sapīdus* [II]).

(Brachet 1868 : 15 n. 5 ; Thomsen 1890 : 65 ; Menut 1922 : 153).

⁹¹⁴ L'ancien français *sade* est issu régulièrement du protoroman */'sabi-d-u/ (FEW 11, 204b s.v. *sapīdus* [I 1 a]).

terroir / territoire } */terra'tori-u/ (× *terra*) ~ *territorium* « territoire » (DELL : 687b-688a ; Gaffiot 2000)

terroir (**1.** 1212 *tieroir* « territoire » ; 1229 *terroir* d'où **2.** 1283 *terroir* « terrain considéré par rapport à l'agriculture » ; 1549 *goust du terroir* ; 1561 fig. *ressentir son terroir* (d'un homme) TLF)

Lexème issu du protoroman */terra'tori-u/ (Ø REW, 8674 s.v. *těrrītōrium* ; FEW 13/1, 264a s.v. *territorium* [I 1]). La forme du protoroman s'explique par une réfection du classique *territorium* d'après le latin *terra* ou des mots en -*terra* (BW : 631b ; FEW *id.*).

territoire (**1. a**) 1278 « étendue de pays formant une circonscription politique » **b**) 1680 [« étendue de la juridiction d'un juge »] **2.** fig. 1621 territoire du vice TLF)

Emprunt au latin *territorium* « territoire » (FEW 13/1, 264a s.v. *territorium* [II]).

(Catherinot 1683 : 5 [*Terroüer*] ; Brachet 1868 : 19 ; Michaëlis 1876 : 201 ; Menut 1922 : 108, 157).

Annexe 2

Recatégorisation

aiguage / aquatique } *aquaticus*
(Menut 1922 : 72)

août / auguste } *augustus*
(Catherinot 1683 : 8 [*Aouft*] ; Brachet 1868 : 18 ; Michaëlis 1876 : 195 ; Menut 1922 : 63, 133)

bicêtre / bissexe } *bissextus*

brief / bref } *brevis*

chanoine / canonique } *canonicus*
(Brachet 1868 : 14 ; Michaëlis 1876 : 195 ; Menut 1922 : 40 ;)

chez / case } *casa*
(Brachet 1868 : 43 n. 5 ; Michaëlis 1876 : 195 ; Menut 1922 : 137 ; Reiner 1980 : 25, 65, 81).

cheptel / capitale } *capitalis*
(Brachet 1868 : 16 ; 1871 : 2 ; Michaëlis 1876 : 195 ; Menut 1922 : 86-89, 136 ; Reiner 1982 : 36).

dé / digital } *digitale*
(Brachet 1868 : 18, 35 n. 5 ; Menut 1922 : 140 ; Reiner 1980 : 115)

devin / divin } *divinus*
(Catherinot 1683 : 8 ; Brachet 1868 : 22 ; Michaëlis 1876 : 197 ; Menut 1922 : 40, 53, 140).

dit / dicton } *dictus* « dit » (supin de *dicere*) (DELL : 172a)⁹¹⁵
(Brachet 1868 : 14 ; Michaëlis 1876 : 196 ; Menut 1922 : 106, 140)

emplette / implicite } *implicitus*

envers / inverse } *inversus*

exploit / explicite } *explicitum*
(Brachet 1868 : 14 ; Michaëlis 1876 : 197 ; Menut 1922 : 141 [*exploit / explicite / explicit*])

gindre / junior } iunior

grief / grave } gravis

(Catherinot 1683 : 8 ; Brachet 1868 : 22 ; Michaëlis 1876 : 198 ; Thomsen 1890 : 143 ; Menut 1922 : 106)

grive / grecque } graeca

(Brachet 1868 : 22 [*grièche / grecque*] ; 1871 : 2 ; Menut 1922 : 41, 143 [*grive / grièche / grecque / grègue*])

jour / diurne } diurnus

(Brachet 1868 : 22 ; Michaëlis 1876 : 197 ;)

menue / minute } minuta « minute »

(Catherinot 1683 : 7 ; Brachet 1868 : 22 ; Menut 1922 : 147)

millième / millésime } millesimus

(Brachet 1871 : 3).

noël / natal } natalis

(Brachet 1868 : 18 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 148 ; Reiner)

pêche / persique } persica

(Brachet 1871 : 3 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 150 [*pers / pêche / presse / persique / persicot*])

plein / plénum } plenus « plein » (DELL : 515a)

prière / précaire } precaria

(Brachet 1868 : 19 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 151).

quatre / quatuor } quatuor

(Brachet 1868 : 22 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Menut 1922 : 152).

ronde / rotonde } rotunda (rotundus)

(Brachet 1868 : 19 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Menut 1922 : 153)

sanglier / singulier } singularis

(Catherinot 1683 : 9 ; Catherinot 1683 : 6 ; Brachet 1868 : 17 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Menut 1922 : 63, 154)

selon / second } secundus

voie / via } via

voyelle / vocal } uocalis

Annexe 3

Doubles emprunts savants

aître / atrium } *atrium*

aître : emprunt au latin (FEW 25, 689b-690b s.v. *atrium* [I 1]).

atrium : emprunt au latin (FEW 25, 690b-691a s.v. *atrium* [III]).

auditoire / auditorium } *auditorium*

auditoire : emprunt au latin (FEW 25, 868b s.v. *auditorium* [I]).

auditorium : emprunt au latin (FEW 25, 869a s.v. *auditorium* [II 1]).

axe / axis } *axis*

axe : emprunt au latin (FEW 25, 1293b s.v. *axis* [II 1]).

axis : emprunt au latin (FEW 25, 1293b s.v. *axis* [III]).

béton / bitume } *bitumen*

béton : emprunt au latin (FEW 1, 386b s.v. *bitūmen* [2]).

bitume : emprunt au latin (FEW 1, 386b s.v. *bitūmen* [3]).

centenier / centenaire } *centenarius*

centenier : emprunt au latin (FEW 2, 583 s.v. *centenarius* [2]) (+ conversion).

centenaire : emprunt au latin (FEW 2, 583 s.v. *centenarius* [1]).

cirre / cirrus } *cirrus*

cirre : emprunt au latin (FEW 2, 710b s.v. *cīrrus* [II 1]).

cirrus : emprunt au latin (FEW 2, 710b s.v. *cīrrus* [II 2]).

code / codex } *cōdex* « arbre ; planche » ; « recueil ; livre » (< *caudex* « bloc de bois » « tronc d'arbre » dérivé de *caedere* (cf. DELL : 130ab ; B-W : 139b).

code : emprunt au latin (FEW 2, 833 s.v. *codex* [I 1]).

codex : emprunt au latin (FEW 2, 833 s.v. *codex* [I 3 b]).

colère / choléra } *cholera*

colère : emprunt au latin (BW : 141a s.v. *colère* ; FEW 2, 643b s.v. *cholera* [I]).

choléra : emprunt au latin (BW : 131a s.v. *choléra* ; FEW 2, 643b s.v. *cholera* [II]).

(Nyrop 1899-1930 : 4 : 228 § 317 ; Gougenheim 1962 : 1 : 130-133 ; Valter 1972 : 146).

cote / quote[-part] } *quot*

cote : emprunt au latin (FEW 2, 1547b s.v. *qŭot* [I 1 a]).

quote[-part] : emprunt au latin (FEW 2, 1547b s.v. *qŭot* [I 2]).

Cf. aussi *quota* : emprunt à l'anglais (TLF s.v. *quota*).

critérium / critère } criterium

critère : emprunt au latin (FEW 2, 1354b s.v. *criterium* [1]).

critérium : emprunt au latin (FEW 2, 1354b s.v. *criterium* [2]).

délié / délicat } delicatus

délié : emprunt au latin (FEW 3, 34a s.v. *delicatus* [2]).

délicat : emprunt au latin (FEW 3, 34a s.v. *delicatus* [3]).

(Catherinot 1683 : 8 [*Douge / Delié / Delicat*] ; Luce 1863 : 57 ; Brachet 1871 : 2 [*deugé* / délié / délicat*] ; Michaëlis 1876 : 196 ; Reiner 1980 : 39 ; 1982 : 64).

écritoire / scriptorium } scriptorium

écritoire : emprunt au latin (FEW 11, 338b s.v. *scriptorius* [1]).

scriptorium : emprunt au latin (TLF s.v. *scriptorium* ; Ø BW ; Ø FEW).

empire / imperium } imperium

empire : emprunt au latin (FEW 4, 587b s.v. *impĕrium* [I]).

imperium : emprunt au latin (TLF s.v. *imperium* ; Ø BW ; Ø FEW).

épître / épistole } epistula

épître : emprunt au latin (FEW 3, 232a s.v. *epistula*).

épistole : emprunt au latin (Ø BW ; Ø FEW ; Ø TLF).

esclandre / scandale } scandalum

esclandre : emprunt au latin (BW : 577b s.v. *scandale* ; FEW 11, 282b s.v. *scandalum* [1 a]).

scandale : emprunt au latin (BW : 577b s.v. *scandale* ; FEW 11, 282b s.v. *scandalum* [2 a]).

(Catherinot 1683 : 8 ; Brachet 1868 : 15 ; Michaëlis 1876 : 200 ; Menut 1922 : 154 ; Reiner 1980 : 55, 58, 152)

fur / for / forum } forum)

fur : emprunt au latin (FEW 3, 738b s.v. *fōrum* [II])

for : emprunt au latin (FEW 3, 738b s.v. *fōrum* [I 2])

forum : emprunt au latin (FEW 3, 738b s.v. *fōrum* [III] ; Ø BW).

(Paris 1868b : 279 [*fur / for*] ; Brachet 1871 : 12 n. 2 [*id.*] ; Michaëlis 1876 : 197 [*fur / for*] ; Menut 1922 : 143 [*fur / for / forum*] ; Reiner 1982 : 23-24 [*fur / for / fuero / forum*])

grade / gradus } gradus

grade : emprunt au latin (FEW 4, 208a s.v. *gradus* [II 1 a]).

gradus : ellipse de *gradus ad Parnassum* emprunté au latin (FEW 4, 208a s.v. *gradus* [II 1 e] ; TLF s.v. *gradus*) (formation française).

habit / habitus } habitus

habit : emprunt au latin (FEW 4, 372a s.v. *habitus* [I 1]).

habitus : emprunt au latin (FEW 4, 372a s.v. *habitus* [IV]).

image / *imago* } *imago* (*imaginem*)

image : emprunt au latin (demi-savant II) (BW : 331a s.v. *image* ; FEW 4, 566a s.v. *imago* [II 2]).

imago : emprunt au latin (FEW 4, 566a s.v. *imago* [III]).

immeuble / *immobile* } *immobilis*

immeuble : emprunt au latin *immobilis* (× *meuble*) (FEW 4, 573a s.v. *immobilis* [I 1]).

immobile : emprunt au latin *immobilis* (FEW 4, 573a s.v. *immobilis* [I 2]).

jacinthe / *hyacinthe* } *hyacinthus*

jacinthe : emprunt au latin (FEW 4, 521a s.v. *hyacinthus* [2 a-b]).

hyacinthe : emprunt au latin (FEW 4, 521a s.v. *hyacinthus* [3 a-b]).

cf. *zircon* : emprunt à l'allemand (TLF s.v. *zircon* ; peut-être d'origine espagnole cf. FEW 4, 521a s.v. *hyacinthus* [1 c]).

cf. *jargon* : emprunt à l'italien (cheval de retour) (FEW 4, 521a s.v. *hyacinthus* [1 b] ; TLF s.v. *jargon*).

limes / *limite* } *limes*

limite : emprunt au latin (BW : 370a s.v. *limite* ; FEW 5, 344b s.v. *limēs* [II 1]).

limes : emprunt au latin (Ø BW ; Ø FEW ; Ø TLF).

livre / *liber* } *liber*

livre : emprunt au latin (BW : 372b s.v. *livre* 1 ; FEW 5, 298a s.v. *līber* [« buch »] [1]).

liber : emprunt au latin (BW : 367b s.v. *liber* ; FEW 5, 296ba s.v. *līber* [« blast »] [2]). (Reiner 1980 : 12).

mode / *modus* } *modus*

mode : emprunt au latin (FEW 6/3, 20b s.v. *mōdus* [II 1 a]).

modus : emprunt au latin (TLF s.v. *modus* ; Ø FEW mais cf. 6/3, 20b s.v. *mōdus* [II 2]).

moule / *module* } *modulus* « petite mesure » (DELL : 409a)

moule : emprunt au latin (FEW 6/3, 18b s.v. *modulus* [1]).

module : emprunt au latin (FEW 6/3, 19a s.v. *modulus* [2]). (Brachet 1864 : 15 ; Menut 1922 : 147).

æstre / *æstrus* } *æstrus*

æstre : emprunt au latin (FEW 7, 329b s.v. *æstrus* [1 a]).

æstrus : emprunt probable à l'anglais (TLF s.v. *æstrus*).

olifant / éléphant } *elephantus*

olifant : emprunt au latin (FEW 3, 213 s.v. *elephas* ; TLF s.v. *olifant*).

éléphant : emprunt au latin (FEW 3, 213 s.v. *elephas* ; TLF s.v. *éléphant*).

orgue / organe / organum } *organum*

orgue : emprunt au latin (BW : 448b-449a s.v. *orgue* ; TLF s.v. *orgue*).

organe : emprunt au latin (BW : 448b s.v. *organe* ; FEW 7, 411b s.v. *organum* [II 2]).

organum : emprunt au latin (TLF s.v. *organum* ; Ø BW ; Ø FEW).

cf. *arganeau* : emprunt à l'occitan (TLF s.v. *arganeau* ; cf. FEW 7, 411b s.v. *organum* [I]).

cf. *algonon* : emprunt à l'occitan (TLF s.v. *algonon* ; cf. FEW 7, 411b s.v. *organum* [I]).

papier / papyrus } *papyrus*

papier : emprunt au latin (FEW 7, 593b s.v. *papyrus* [II 1 a α]).

papyrus : emprunt au latin (FEW 7, 593b-594a s.v. *papyrus* [II 1 b β]).

cf. **paveil* (FEW 7, 593a s.v. *papyrus* [I 2]).

(Brachet 1868 : 15 ; Michaëlis 1876 : 199 ; Menut 1922 : 149).

poêle / pallium } *pallium* « pièce principale du vêtement des Grecs, correspondant à la *toga* latine » (DELL : 476ab)

poêle : emprunt au latin (B-W : 495a s.v. *poêle* 2 ; FEW 7, 507b s.v. *pallium* [I 1] ; TLF s.v. *poêle*).

pallium : emprunt au latin (BW : 457a s.v. *pallium* ; FEW 7, 507b s.v. *pallium* [II 2]).

prince / princeps } *princeps*

prince : emprunt au latin (BW : 511b s.v. *prince* ; FEW 9, 391a s.v. *princeps* [I 2]).

princeps : emprunt au latin (BW : 511b s.v. *princeps* ; FEW 9, 391a s.v. *princeps* [II]).

prospect / prospectus } *prospectus*

prospect : emprunt au latin (FEW 9, 467a s.v. *prospectus* [1 a α] ; TLF s.v. *prospect* ; Ø BW)

prospectus : emprunt au latin (FEW 9, 467a s.v. *prospectus* [1 a β] ; BW : 511a s.v. *prospectus*)

psautier / psaltérion } *psalterium*

psautier : emprunt au latin (BW : 518b s.v. *psaume* ; FEW 9, 501a s.v. *psalterium* [I 1 a]).

psaltérion : emprunt au latin (BW : 518b s.v. *psaltérion* ; FEW 9, 501a s.v. *psalterium* [I 1 c β]).

registre / regeste } *regesta*

registre : emprunt au latin (× afr. *epistre*) (BW : 543a s.v. *registre* ; FEW 10, 208a s.v. *regesta* [1 a]).

regeste : emprunt au latin (FEW 10, 208a s.v. *regesta* [2] ; Ø BW).

séculier / séculaire } *sæcularis*

séculier : emprunt au latin (BW : 581b s.v. *séculier* ; FEW 11, 46a s.v. *saeculum* [2 a α] ; TLF) (+ substitution de suffixe)

séculaire : emprunt au latin (BW : 581b s.v. *séculaire* ; FEW 11, 46a s.v. *saeculum* [2 a β] ; TLF).

strate / stratus } *stratus*

strate : emprunt au latin *stratum* (neutre) (FEW 12, 293b s.v. *stratum* [II 1]).

cf. aussi :

stratus : emprunt au latin *stratus* (masculin) (FEW 12, 294a s.v. *stratus*).

cf. **estré* : lexème héréditaire (FEW 12, 293b s.v. *stratum* [I]).

cf. *estrade* : emprunt à l'espagnol (FEW 12, 293b s.v. *stratum* [II 1]).

ton / tonus } *tonus*

ton : emprunt au latin (FEW 13/2, 35a s.v. *tonus* [1])

tonus : emprunt au latin (FEW 13/2, 35ab s.v. *tonus* [2 b γ]).

turbine / turbo } *turbo*

turbine : emprunt au latin (FEW 13/2, 423b s.v. *tūrbo* ; TLF s.v. *turbine*)

turbo : emprunt au latin (Ø FEW ; TLF s.v. *turbo*).

vérole / variole } *variola*

vérole : emprunt au latin (BW : 664a s.v. *variole* ; FEW 14, 182ab s.v. *variola* [I 1]).

variole : emprunt au latin (BW : 664a s.v. *variole* ; FEW 14, 182ab s.v. *variola* [I 1])

vertige / vertigo } *vertigo*

vertigo : emprunt au latin (FEW 14, 127b s.v. *věrtigo* [II 1 a] ; TLF s.v. *vertigo* ; Ø BW).

vertige : emprunt au latin avec réfection à partir de mots comme *imagine* > *image* (FEW 14, 127b s.v. *věrtigo* [II 1 c]).

volubilis / volubile } *volubilis*

volubile : emprunt au latin (FEW 14, 611a s.v. *volubilis* [1 a α]).

volubilis : emprunt au latin (FEW 14, 611a s.v. *volubilis* [1 b β]).

zona / zone } *zona*

zone : emprunt au latin (FEW 14, 657b s.v. *zona* [1 a]).

zona : emprunt au latin (FEW 14, 657b s.v. *zona* [1 b]).

volumen / volume } *volumen*

volume : emprunt au latin (FEW 14, 612b s.v. *völūmen* [II 1 a]).

volumen : emprunt au latin (TLF s.v. *volume* ; Ø BW ; Ø FEW).

Annexe 4

Pseudo-doublets

âpreté / aspérité

âpreté : formation française (BW : 32b s.v. *âpre* ; TLF). Le FEW donne les deux possibilités pour *âpreté* : lexème héréditaire ou formation française (FEW 25, 485b s.v. *asperitas* ; FEW 25, 478a s.v. *asper* n. 58 ; cf. aussi LEI 3, 1738-1739).

aspérité : emprunt au latin *asperitas* (FEW 25, 485b s.v. *asperitas*).

aquilon / aiglon }

aiglon : dérivé de *aigle* + *-on* (TLF).

blâme (dér. de blâmer) / blasphème }

blâme : déverbal de *blâmer* (TLF)

blasphème : emprunt au latin *blasphemia* (TLF).

boutiquier / apothicaire }

boutiquier : dérivé de *boutique* + *-ier* (TLF)

apothicaire : emprunt au latin (FEW 25 : 22b s.v. *apothecarius*)

ceintrer / ceinturer }

ceinturer : dérivé de *ceinture* + *-er*.

cercler / circuler }

cercler : dérivé de *cercle* + *-er* (TLF)

chapitrer / capituler }

chapitrer : dérivé de *chapitre* + *-er* (TLF)

cherté / charité }

cherté : dérivé de *cher* (TLF) mais le rapport avec *charité* est difficile à évaluer (BW : 127a s.v. *cher* ; FEW 2, 444a s.v. *carus* n. 8).

comble / cumul }

cumul : déverbal de *cumuler* (TLF)

confiance / confidence }

confiance : formation française d'après *confier* (FEW 2, 1034a s.v. *confidentia*).

ou emprunt au latin *confidentia* avec francisation d'après *fiance* (TLF).

confidence : emprunt (FEW 2, 1034a s.v. *confidentia*)

crêper / crispier }

crêper : en raison des attestations tardives du lexème, il s'agit plutôt d'une formation française à partir de *crêpe* qu'une évolution de *crispere* (TLF ; cf. aussi FEW 2, 1349b-1350a s.v. *crīspus*).

crépir est aussi un dérivé (TLF).

crisper : emprunt au latin (FEW 2, 1350a s.v. *crīspus* [II 1]).

déchéance / décadence }

dérivé de *déchoir* (TLF). (FEW 2, 30a s.v. *cadēre* [I 3]).

décor / décorum }

décor : déverbal de décorer (aussi emprunt) (TLF)

(cf. Paris : 1868)

dentier / dentaire }

dentier : dérivé de *dent* + *-ier* (TLF).

déprécier / dépriser }

dépriser : dérivé de *priser* (TLF).

dévier / dévoyer }

dévoyer : dérivé de *voie* (TLF)

dixième / décime }

dixième : dérivé de *dix* (TLF)

écorcher / écorcer }

écorcer : dérivé de *écorce* (TLF)

endroit / indirect }

endroit : < a. fr. *endreit* « lieux déterminé » (1121-1134) (TLF).

endroit est composé de la préposition *en* et de l'adverbe *droit* « exactement » (TLF)

journal / diurnal }

journal : dérivé de *jour* (TLF). mais cf. latin des gloses *diurnalis*

diurnal : emprunt au bas latin *diurnalis* (TLF).

(Brachet 1868 : 22 ; Michaëlis 1876 : 197 ; Menut 1922 : 140 ; Reiner 1980 : 78).

loyauté / légalité }

loyauté : *loyal* + *-té* (FEW 5, 241b s.v. *legalis* n. 2 ; TLF s.v. *loyauté*).

légalité : *légal* + *-té* (TLF s.v. *légalité*).

mailler / maculer }

TLF : *maille* + *er*.
(Catherinot 1683 : 9)

présidence / *préséance* } *praesidentia*

rapine / *ravine* }
rapine (1175) : emprunt.
ravine : déverbal de *raviner* (TLF)

souder / *solder* }
souder : héréditaire (FEW 12, 48b s.v. *solidare*)
solder : dérivé de *solde* (TLF)

sûreté / *sécurité* }
pseudo-doublets

tâcher / *taxer* }
tâcher : dérivé de *tâche* (TLF).
(Menut 1922 : 157)

taxe / *taux* }
taux : déverbal de *tauxer* (TLF).
(Menut 1922 : 157).

Abréviations et signes utilisés

Abréviations

abs.	: absolu	dalm.	: dalmate
acoust.	: acoustique	déb.	: début
adj.	: adjectif ; adjectivé	dep.	: depuis
adv.	: adverbe ; adverbial	dér.	: dérivé ; dérivation
afr.	: ancien français	dim.	: diminutif
agric.	: agriculture	dir.	: directeur de publication
all.	: allemand	dr.	: droit
alpin.	: alpinisme	eccl.	: ecclésiastique
anal.	: analogie	écon.	: économie
anat.	: anatomie	éd.	: édition ; éditeur
anc.	: ancien	ell.	: ellipse
angl.	: anglais	émil.	: émilien
antiq.	: antiquité	engad.	: engadinois
ap.	: après	esp.	: espagnol
appos.	: apposition	ex.	: exemple
apul.	: apulien	expr.	: expression
arag.	: aragonais	ext.	: extension
arboric.	: arboriculture	fam.	: familial
archit.	: architecture	fasc.	: fascicule
arg.	: argot ; argotique	fém.	: féminin
aroum.	: aroumain	fig.	: figuré
ast.	: asturien	flor.	: florentin
astrol.	: astrologie	fr.	: français
att.	: attestation ; attesté	frioul.	: frioulan
auj.	: aujourd'hui	frpr.	: francoprovençal
av.	: avant	galic.	: galicien
bot.	: botanique	gasc.	: gascon
c.r.	: cas régime	gén.	: génois
c.s.	: cas sujet	gr.	: grec
ca	: circa	gramm.	: grammaire
cal.	: calabrais	hérald.	: héraldique
campid.	: campidanien	hist.	: histoire ; historique
cat.	: catalan	hortic.	: horticulture
cf.	: confer	hydrol.	: hydrologie
com.	: comasque	hyp.	: hypothèse
compar.	: comparatif	ib.	: <i>ibidem</i>
compos.	: composition	ichtyol.	: ichtyologie
comptab.	: comptabilité	id.	: <i>idem</i>
conj.	: conjugué ; forme conjuguée	impers.	: impersonnel (mode)
corr.	: corrigé	impr.	: imprimerie ; imprimé ; impression
cour.	: courant	inf.	: infinitif
CR	: compte rendu	informat.	: informatique
dacoroum.	: dacoroumain	interj.	: interjection

intrans.	: intransitif	partic.	: particulier
inus.	: inusité	pathol.	: pathologie
istr.	: istriote	pav.	: pavesan
istroroum.	: istroroumain	peint.	: peinture
it.	: italien	péj.	: péjoratif
judéo-fr.	: judéo-français	pers.	: personne ; personnel (mode)
just.	: justice	phonét.	: phonétique
lad.	: ladin	pic.	: picard
lat.	: latin	piém.	: piémontais
ling.	: linguistique	plur.	: pluriel
litt.	: littéralement	poés.	: poésie
littér.	: littéraire	poit.	: poitevin
loc.	: locution	pol.	: politique
log.	: logique	port.	: portugais
logud.	: logudorien	prép.	: préposition ; prépositionnel
lomb.	: lombard	pronom.	: pronominal
lucq.	: lucquois	propr.	: proprement
mar.	: marine	prov.	: provençal
masc.	: masculin	qqch.	: quelque chose
math.	: mathématiques	qqn	: quelqu'un
mécan.	: mécanique	rééd.	: réédition
méd.	: médecine ; médical	réf.	: référence
médiév.	: médiéval	réfl.	: réflexif ; réfléchi
mégl.	: méglénoroumain	région.	: régional
mérid.	: méridional	régr.	: régressif
méton.	: métonymie	réimpr.	: réimpression
mfr.	: moyen français	relig.	: religieux ; religion
mgr.	: moyen grec (byzantin)	rom.	: romain
mil.	: milieu	romagn.	: romagnol
milan.	: milanais	roum.	: roumain
minéral.	: minéralogie	s.	: siècle
macédoroum.	: macédoroumain	s.l.	: sans lieu
ms.	: manuscrit	s.d.	: sans date
murc.	: murcien	s.v.	: <i>sub verbo</i>
mus.	: musique ; musicologie	sa	: signifiant
n.	: note	scol.	: scolaire
nap.	: napolitain	sé	: signifié
nc	: nom commun	sept.	: septentrional
nom.	: nominal	sic.	: sicilien
norm.	: normand	sing.	: singulier
nouv.	: nouveau	spéc.	: spécial ; spécialement
np	: nom propre	subst.	: substantif ; substantivé
numism.	: numismatique	superl.	: superlatif
occ.	: occitan	suppl.	: supplément
<i>op. cit.</i>	: <i>opere citato</i>	sursilv.	: sursilvain
oppos.	: opposition	symb.	: symbole
orient.	: oriental	synon.	: synonyme
ornith.	: ornithologie	t.	: terme
p.	: par		
part.	: participe		

tarent.	: tarentin
techn.	: technique
théol.	: théologie
topon.	: toponymie
tosc.	: toscan
trad.	: traduction ; traduit
trans.	: transitif
v.	: vers
var.	: variante
végl.	: végliote
vén.	: vénerie
vénit.	: vénitien
versif.	: versification
vétér.	: vétérinaire
vol.	: volume
vx	: vieux
zool.	: zoologie

Signes conventionnels

/	: en rapport de doublet
<	: issu de
< _h	: issu par héritage
< _e	: emprunt
{	: issus de (doublets)
~	: corrélation
≈	: variante
→	: dérivation
×	: influence analogique
*	: étymon reconstruit (protoroman) ou sorti d'usage (français)
?	: incertitude étymologique
∅	: non répertorié
Δ	: distance
Δ _{sa}	: distance du signifiant
Δ _{sé}	: distance du signifié
« »	: indication sémantique
[]	: indication phonétique
「 」	: taquets de typisation

Bibliographie

- AARSLEFF, Hans (1979) : « Bréal vs. Schleicher : Linguistics and Philology during the Latter Half of the Nineteenth Century » in (Henry Max Hoenigswald dir.) *The European Background of American Linguistics. Papers of the Third Golden Anniversary Symposium of the Linguistic Society of America*. Berlin/New York : De Gruyter : 63-106.
- ABONDOLO, Daniel Mario (2001) : *A Poetics Handbook. Verbal Art in the European Tradition*. Richmond : Curzon Press.
- ADAM, Lucien (1881) : « La linguistique est-elle une science naturelle ou une science historique ? », *Revue de linguistique et de philologie comparée* : 14 : 373-395.
- ADAMS, James Noel (2007) : *The Regional Diversification of Latin 200 BC – AD 600*. Cambridge : University Press.
- AEBISCHER, Paul (1937) : « Les premiers pas du mot *sclavus* ‘esclave’ », *Archivum Romanicum* : 20 : 484-490.
- (1948) : « Perspective cavalière du développement du suffixe –ARIUS dns les langues romanes et particulièrement en italien pré littéraire », *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona* : 21 : 163-174.
 - (1950) : « Les formes vulgaires du latin amygdala > amande et leur répartition dans les langues romanes » in *Estudios dedicados a Menéndez Pidal I*. Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas : 1-17.
 - (1963) : « BASILICA. ECCLESIA. ECCLESIA. Étude de stratigraphie linguistique », *Revue de linguistique romane* : 27 : 119-169.
 - (1965) : « L’antécédent d’*ecclesia* sur *basilica* au sens de « bâtiment servant au culte chrétien » prouvée par les évangiles » in *Rivista di cultura classica e mediaevale (Studi in onore di Alfredo Schiaffini)* : 7 : 6-32.
- ALLEN, Edward Archibald (1908) : « English doublets », *Publications of the Modern Language Association of America* : 23 : 184-239.
- ALLEYNE, Mervin (1961) : « Les noms des vents en gallo-roman », *Revue de linguistique romane* : 25 : 75-136, 391-445.
- ALVAR, Manuel & MARINER, Sebastian (1982) : « Apuntes para la historia del latinismo en español » in (Manuel Alvar dir.) *La lengua como libertad*. Madrid : Cultura Hispánica del Instituto de Cooperación : 167-207.
- ANDERSON, James M. (1992) : « Doublets, *Cultismos*, and Their Relation in Castilian Spanish », *Orbis* : 35/1-2 : 166-170.
- ANDRESEN, Karl Gustaf (1871) : « Doppelformen » in « Sitzungen der Berliner Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* (Herrigs Archiv) : 47 : 265-306.
- (1891) : « Wortspaltungen auf dem Gebiet der neuhochdeutschen Schrift- und Verkehrssprache », *Zeitschrift für deutsche Philologie* : 23 : 265-285.

- ANDRONACHE, Marta (2009) : « Le traitement des emprunts du français aux autres langues romanes dans le cadre du programme de recherche TLF-Étym » *Studia Universitatis Babes-Bolyai* : 3 : 91-105.
- APOTHELOZ, Denis (2002) : *La construction du lexique français*. Paris : Ophrys.
- ARRIVÉ, Michel (2005) : *Verbes sages et verbes fous*. Limoges : Lambert-Lucas.
- ARVEILLER, Raymond (1963) : *Contribution à l'étude des termes de voyage en français, 1505-1728*. Paris : D'Artrey.
- (1968) : « De l'importance du latin scientifique des XVI^e-XVIII^e s. dans la création des vocabulaires techniques français à la même époque » in (Antonio Quilis, Ramón B. Carril & Margarita Cantarero dir.) *Actes du XI^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Madrid septembre 1965)* (2 vol.). Madrid : Revista de Filología Española : 2 : 501-522.
 - (1970) : « 'Barraque' bain, guépard et la langue franque » in (Georges Matoré & Jeanne Cadiot-Cueilleron dir.) *Mélanges de linguistique et de philologie romanes dédiés à la mémoire de Pierre Fouché*. Paris : Klincksieck : 81-91.
- ASCHER, Susanne (1935) : *Die Bezeichnungen des Kürbis im Galloromanischen*. Bottrop : W. Postberg.
- ASPERTI, Stefano & PASSALACQUA, Marina (éd.) (2014) : *Appendix Probi (GL IV 193-204). Edizione critica*. Florence : SISMEL/Galluzzo.
- AUBERTIN, Charles (1874) : *Les origines de la langue et de la poésie françaises d'après les travaux les plus récents*. Paris : Belin.
- AUDISIO, Gabriel (1957) : « Recherches sur l'origine et la signification du mot *baign* », *Revue africaine* : 101 : 452/453 : 363-380.
- AUROY, Sylvain (2000) : « Les antinomies méthodologiques » in (Sylvain Auroy dir.) *Histoire des idées linguistiques 3 : L'hégémonie du comparatisme*. Sprimont : Mardaga : 409-440.
- AUROY, Sylvain, BERNARD, Gilles & BOULLE, Jacques (2000) : « Le développement du comparatisme indo-européen » in (Sylvain Auroy dir.) *Histoire des idées linguistiques 3 : L'hégémonie du comparatisme*. Sprimont : Mardaga : 155-171.
- AUROY, Sylvain & HORDÉ, Tristan (1992) « Les grandes compilations et les modèles de mobilité » in (Sylvain Auroy dir.) *Histoire des idées linguistiques 2 : Le développement de la grammaire occidentale*. Sprimont : Mardaga : 538-579.
- AYRES-BENNETT, Wendy (1987) : *Vaugelas and the Development of the French Language*. Londres : The Moderne Humanities Research Association.
- (2004) : « De Vaugelas à nos jours. Comment définir le genre des Remarques sur la langue française ? » in Philippe Caron (dir.) : *Les Remarqueurs sur la langue française du XVII^e siècle à nos jours*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes/La Licorne : 19-33.
- AYRES-BENNETT, Wendy & SEIJIDO, Magali (2011) : *Remarques et observations sur la langue française. Histoire et évolution d'un genre*. Paris : Garnier.
- BADIA, Antoni (1972) : « Para una revisión del concepto de 'cultismo' en la fonética histórica » in *Studia Hispanica in honorem R. Lapesa I*. Madrid : Gredos : 1 : 137-152.
- BAGGIONI, Daniel (1988) : « Le débat Schuchardt / Meillet sur la parenté des langues (1906-1928) », *Histoire Epistémologie Langage* : 10/2 : 85-97.

- BÄHLER, Ursula (2004) : *Gaston Paris et la philologie romane*. Genève : Droz.
- BAIWIR, Esther (2014) : « Les arabismes dans le TLF : tentative de classement historique », *Revue de linguistique romane* : 78 : 367-401.
- BALDINGER, Kurt (1957) : « Contribution à une histoire des provincialismes dans la langue française », *Revue de linguistique romane* : 21 : 62-92.
- (1959) : « L'étymologie hier et aujourd'hui », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises* : 11 : 233-264.
 - (1961) : « L'importance du vocabulaire dialectal dans un thésaurus de langue française » in (Paul Imbs dir.) *Lexicologie et lexicographie françaises et romanes. Orientations et exigences actuelles. Actes du Colloque de Strasbourg (novembre 1957)*. Paris : CNRS : 149-176.
 - (1962) : « L'importance de la langue des documents pour l'histoire du vocabulaire gallo-roman », *Revue de linguistique romane* : 26 : 309-330.
 - (1966a) : « Les mots lyonnais et francoprovençaux en français » in (Georges Straka dir.) *Mélanges de linguistique et de philologie romanes offerts à Monseigneur Pierre Gardette*. Ouvrage publié avec le concours du CNRS. Strasbourg/Paris : Klincksieck : 59-80.
 - (1966b) : « Sémantique et structure conceptuelle (le concept 'se souvenir') », *Cahiers de lexicologie* : 8/1 : 3-46.
 - (1966c) : « 'Se rappeler' – 'se souvenir' », in (Fernand Desonay dir.) *Mélanges de grammaire française offerts à M. Maurice Grevisse pour le trentième anniversaire du Bon Usage*. Gembloux : Duculot : 21-37.
 - (1973) : « A propos de l'influence de la langue sur la pensée. Étymologie populaire et changement sémantique parallèle », *Revue de linguistique romane* : 37 : 241-273.
 - (1998-2003) : *Etymologien. Untersuchungen zu FEW 21-23*. Tübingen : Niemeyer.
- BALIBAR, Renée (1985) : *L'institution du français. Essai sur le colinguisme des Carolingiens à la République*. Paris : PUF.
- BAMBECK, Manfred (1968) : « Mittellateinische Lexikalia zum FEW », in (Kurt Baldinger dir.) *Festschrift Walther von Wartburg zum 80. Geburtstag. 18 Mai 1968* (2 vol.). Tübingen : Niemeyer : 2 : 213-238.
- BANNIARD, Michel (1992) : *Viva voce : communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en occident latin*. Paris : Études augustiniennes.
- (1998) : « Diasystèmes et diachronie langagière du latin parlé tardif au protofrançais (III^e–VIII^e siècle » in (József Herman dir.) *La transizione dal latino alle lingue romanze. Atti della tavola rotonda di linguistica storica Università Ca'Foscari di Venezia (Venise juin 1996)*. Tübingen : Niemeyer : 131-155.
 - (2011) : « Du latin tardif (III^e-VII^e siècle) au protofrançais (VIII^e siècle) : vers un nouveau paradigme », *Diachroniques* : 1 : 39-58.
- BARBIER, Paul (1928-1931) : *Miscellanea lexicographica. Etymological and lexicographical Notes on the French Language and on the Romance Dialects of France*. Vol. 2. Leeds : Chorley & Pickersgill : 12-76 ; 165-206 ; 259-338 ; 377-438.
- BASTIN, Jean (1879) *Traité des homographes, homonymes, paronymes et doublets de la langue française : avec leur signification en russe et l'indication de leurs racines*. Saint-Pétersbourg : Trenké & Fusnot.

- (1907) : *Nouvelles glanures grammaticales*. Riga : Müller.
- BAUM, Richard. (1977) : « Eine neue Etymologie von frz. *lai* und apr. *lais* : ein Plädoyer für die Zusammenarbeit von Sprach- und Literaturwissenschaft » in (Kurt Baldinger dir.) *Beiträge zum romanischen Mittelalter (Zeitschrift für romanische Philologie, Sonderband zum 100 jährigen Bestehen)*. Tübingen : Niemeyer : 17-78.
- BAÜML, Franz Heinrich (1980) : « Varieties and Consequences of Medieval Literacy and Illiteracy », *Speculum* : 55 : 237 -265.
- BEAULIEUX, Charles (1927) : « Essai sur l'histoire de la prononciation du latin en France », *Revue des études latines* : 5 : 68-82.
- BECHSTEIN, Reinhold (1863) : « Ein pessimistischer Zug in der Entwicklung der Wortbedeutungen », *Germania* : 8 : 330-354.
- BEHAGHEL, Otto (1878) : « Die Neuhochdeutschen Zwillingswörter », *Germania* : 23 : 257-292.
- BENARROCH, Myriam (2013) : « Latin oral et latin écrit en étymologie romane : l'exemple du DÉRom (Dictionnaire Étymologique roman) », in (Maria Helena Araújo Carreira dir.) *Les rapports entre l'oral et l'écrit dans les langues romanes*. Saint-Denis : Université Paris 8 : 127-158.
- BENARROCH, Myriam & BAIWIR, Esther (2014) : « Reconstruction flexionnelle » in DÉRom 1 : 129-165
- BENITEZ CLAROS, Rafael (1959) : « Clasificación de los cultismos », *Archivum* : 9 : 216-227.
- (1960) : « Sobre los períodos cultos », *Archivum* : 10 : 398-404.
- BENVENISTE, Émile (1955) : « Quelques latinismes en français moderne », *Le Français moderne* : 23 : 1-12.
- (1957) : « À propos de fr. *déjeuner* », *Romance Philology* : 10/3 : 145.
- BERGER, Heinrich (1899) : *Die Lehnwörter in der französischen Sprache ältester Zeit*. Leipzig : O. R. Reisland.
- BERGOUNIOUX, Gabriel (1984) : « La science du langage en France de 1870 à 1885 : du marché civil au marché étatique », *Langue française* : 63 : 7-41.
- (1998) : « Science et institution : la linguistique et l'université en France (1865-1945) », *Langue française* : 117 : 22-35.
- (2002) : « La sélection des langues : darwinisme et linguistique », *Langages* : 146 : 7-18.
- BERNELLE, Adrien (1965a) « Les triplets de polypus », *Vie et Langage* : 161 : 422-429.
- (1965b) « Les triplets d'aquarius », *Vie et Langage* : 164 : 636-639.
- BERTRAND, Olivier (2004) : *Du vocabulaire religieux à la théorie politique en France au XIV^e siècle. Les néologismes chez les traducteurs de Charles V*. Paris : Connaissances et Savoirs.
- (2009) : « Les emprunts chez Nicole Oresme ou comment traduire l'*Ethique* et la *Politique* d'Aristote en français au 14^e siècle », *Neologica* : 2 : 75-86.
- (dir.) (2014) : *Sciences et savoirs sous Charles V. Textes réunis et présentés par Olivier Bertrand*. Paris : Champion.
- BESCHERELLE, Louis-Nicolas & BESCHERELLE, Henri (1835) : *Grammaire nationale ou Grammaire de Voltaire, de Racine, de Fénelon, de J.J. Rousseau, de Buffon, de Bernardin de St-Pierre, de Chateaubriand, de Lamartine, et de tous les écrivains les plus distingués de la France*. Paris : Bourgeois-Maze.

- BESSE, Maria (1997) : *Namenpaare an der Sprachgrenze. Eine lautchronologische Untersuchung zu zweisprachigen Ortsnamen im Norden und Süden der deutsch-französischen Sprachgrenze*. Tübingen : Niemeyer.
- (1998) : « Les 'doublets toponymiques' et la conception de la frontière linguistique romano-germanique comme zone de contact », *Nouvelle revue d'onomastique* : 31/32 : 199-222.
 - (2000) « Les doublets toponymiques le long de la frontière linguistique : méthodologie, chronologie phonétique, étude de cas ; l'exemple de la Belgique », *Bulletin de la Commission royale de Toponymie et Dialectologie* : 72 : 35-102.
- BIEDERMANN-PASQUES, Liselotte (1975) : « L'ancienne diphtongue *oi*, son évolution phonique et graphique en français moderne », *Romania* : 96 : 67-82.
- (1992) : *Les grands courants orthographiques au XVII^e siècle et la formation de l'orthographe moderne (impacts matériels, interférences phoniques, théories et pratiques)*. Tübingen : Niemeyer.
 - (1997) : « Genèse de l'orthographe du français et son enseignement d'après des traités du XIII^e au XV^e siècle » in (Nina Catach, Jacques Chaurand & Liselotte Biedermann-Pasques dir.) *Quelques nouveautés en histoire de la langue [=Liaisons-HESO : 27-28]* : 35-53.
- BILLOTTE, Denis, BOSSEL, Philippe & HICKS, Eric (1997) : « Jean de Meun lexicographe : usage de la reduplication synonymique dans deux traductions » in (Charles Brucker dir.) *Traduction et adaptation en France à la fin du Moyen Age et à la Renaissance. Actes du Colloque tenu à Nancy (mars 1995)*. Paris : Champion : 141-157.
- BILON, Marcelle (1980) : *Les « Doublets » des tragédies de Racine dans la deuxième partie du XVII^e siècle* (thèse Université Paris 3). Paris.
- BLANCHE-BENVENISTE, Claire (2001) : « Compréhension multilingue et connaissance de sa propre langue » in (Éric Caduc & Éric Castagne dir.) *Actes du Colloque Médiation culturelle et sociétés de l'Europe méditerranéenne* (publication électronique)
- [<http://ancilla.unice.fr/~brunet/pub/claire.html>].
- BLOCH, Oscar (1927) : « L'assibilation d'r dans les parlers gallo-romans », *Revue de linguistique romane* : 3 : 92-156.
- (1936) : « De quelques caractères du vocabulaire français » in *Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris*. Paris : Ancienne librairie Furne : 4 : 5-19.
- BLOOMER, Robert K. (1998) : « Types of linguistic doublets », *Studia Neophilologica* : 70/1 : 1-7.
- BLUST, Robert (2011) : « The Problem of Doubleting in Austronesian Languages », *Oceanic linguistics* : 50/2 : 399-457.
- BODIN, Gilles (2008) : « Nicolas Catherinot (1628-1688) un berrichon polygraphe convoité des bibliophiles », *Cahiers d'Archéologie et d'Histoire du Berry* : 175 : 7-30.
- BOILEAU, Armand (1971) : *Toponymie dialectale germano-romane du nord-est de la province de Liège. Analyse lexicologique et grammaticale comparative*. Paris : Belles-Lettres.
- (1972) : « Toponymie et contact des langues en Belgique » in (Henri Dorion dir.) *Les noms de lieux et le contact des langues*. Québec : Presses de l'Université Laval : 42-89 + 1 carte.

- BONAMY, Pierre-Nicolas (1756) : « Réflexions sur la langue Latine vulgaire, pour servir d'introduction à l'explication des Sermons en langue Romance, prononcés par Louis de Germanie & par les Seigneurs François sujets de Charles le Chauve, dans l'assemblée de Strasbourg de l'an 842 », *Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres* : 24 : 603-656.
- BOPP, Franz (1857-1861² [1833-1852]) : *Vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Berlin : F. Dümmler.
- BORK, Hans Dieter (1977) : « Lateinisch-romanisch *auris* / *auricula* / *auditus* und die partitiven Diminutiva », *Glotta. Zeitschrift für griechische und lateinische Sprache* : 55 : 120-156.
- BOURCIEZ, Édouard (1930³ [1923]) : *Éléments de linguistique romane*. Paris : Klincksieck.
- BOURCIEZ, Édouard (1967¹⁰ [1889]) : *Phonétique française. Etude historique* (édition refondue par Jean Bourciez). Paris : Klincksieck.
- BOURQUIN, Jacques (1977) : « Un précurseur de la lexicologie scientifique, le *Cours de lexicologie* de Butet de la Sarthe, 1801 », *Linguistische Arbeitsberichte* : 18 : 50-73.
- (1980) : *La dérivation suffixale (théorisation et enseignement au XIX^e siècle)* (2 vol.). Lille/Paris : Presses Universitaires Lille III/Champion.
 - (2003) : *Galerie des linguistes franc-comtois*. Besançon : Presses Universitaires franc-comtoises.
- BOUTAN, Pierre (2012) : « Des tentatives de renouvellement de l'enseignement de la langue française à partir de la grammaire historique à la fin du XIX^e siècle : Bréal, Brachet, Dussouchet » in *Les dossiers de HEL : la disciplinarisation des savoirs linguistiques. Histoire et épistémologie. Actes du Colloque SHESL-HTL (Paris janvier 2010)*. Paris : Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage : 5 : 1-13 [supplément électronique à la revue *Histoire Épistémologie Langage* : <http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/num5/num5.html>].
- BRACHET, Auguste (1866) : « Du rôle des voyelles latines atones dans les langues romanes » in *Jahrbuch für romanische und englische Literatur* 7. Leipzig : Brockhaus.
- (1867) : *Grammaire historique de la langue française*. Paris : Hetzel [1868² avec une préface d'Émile Littré].
 - (1874) : *Nouvelle grammaire française, fondée sur l'histoire de la langue, à l'usage des établissements d'instruction secondaire*. Paris : Hachette.
- BRACHET, Auguste & DUSSOUCHET, Jean-Jacques (1888) : *Grammaire française complète, rédigée conformément aux programmes de l'enseignement secondaire des jeunes filles, de l'enseignement spécial et de l'enseignement primaire supérieur*. Paris : Hachette.
- BRADEMANN, Karl (1979) : *Die Bezeichnungen für den Begriff des "Erinnerns" im Alt- und Mittelfranzösischen. Eine synchronische-diachronische Untersuchung*. Tübingen : Niemeyer.
- BRAULT, Gerald J. (1997² [1972]) : *Early Blazon. Heraldic Terminology in the thwelth and thirteenth Centuries with special Reference to arthurian Heraldry*. Woodbridge : Boydell.
- BREAL, Michel (1866-1874) : *Grammaire comparée des langues indo-européennes comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gotique et l'allemand par M. François Bopp, traduite sur la deuxième édition* (5 vol.). Paris : Imprimerie impériale.
- (1868) : « Les doublets latins », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* : 1 : 162-170.

- (1878) : « De l'analogie » in *Mélanges d'histoire et de philologie publiés par la section historique et philologique de l'Ecole des Hautes Etudes pour le dixième anniversaire de sa fondation* : 101-114 [reproduit dans DESMET & SWIGGERS 1995 : 220-234].
- (1910) : « Notes d'étymologie », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* : 16 : 59-66.
- BRODIN, Dorothy R. (1972) : « Learned Words in the Earliest French Documents » in (John Fisher & Gaeng Paul dir.) *Studies in Honor of Mario Pei*. Chapel Hill : University of North Carolina Press : 49-61.
- BRÜCH, Josef (1925) : « [Zur Wortgeschichte] 1. Etymologisches », *Zeitschrift für Romanische Philologie* : 45 : 70-83.
- BRUCKER, Charles (1988) : *L'étymologie*. Paris : PUF.
- (1995) : « Pour une typologie des traductions en France au XIV^e siècle » in (Charles Brucker dir.) *Traduction et adaptation en France à la fin du Moyen Age et à la Renaissance. Actes du Colloque tenu à Nancy (mars 1995)* : 63-79.
- BRUN-TRIGAUD, Guylaine, LE BERRE, Yves & LE DU, Jean (dir.) (2005) : *Lectures de l'Atlas linguistique de France de Gilliéron et Edmont. Du temps dans l'espace*. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques.
- BRUNOT, Ferdinand (1966-1969² [1905-1938¹]) : *Histoire de la langue française des origines à 1900* (15 vol.). Paris : Colin.
- BRUNOT, Ferdinand & BRUNEAU, Charles (1949² [1887¹]) : *Précis de grammaire historique de la langue française*. Paris : Masson.
- BUCHI, Eva (1988) : *Typologie des délocutifs gallo-romans* (mémoire de licence, Université Berne). Berne.
- (1995) : « Typologie des délocutifs galloromans » in *Estudis de lingüística i filologia offerts à Anton M. Badia Margarit*. Barcelone : 1 : 141-163.
- (1996) : *Les structures du Französisches Etymologisches Wörterbuch : recherches métalexigraphiques et métalexicologiques*. Tübingen : Niemeyer.
- (2006) : « Joan Coromines et l'étymologie lexicale romane : l'exemple du roumain » in (Antoni Maria Badia i Margarit dir.) *Homenatge de l'IEC a Joan Coromines, en el centenari de la seva naixença*. Barcelone : Institut d'Estudis Catalans : 43-80.
- (2009) : « La dérivation en */de-/ et en */dis-/ en protoroman. Contribution à la morphologie constructionnelle de l'ancêtre commun des langues romanes », *Recherches linguistiques de Vincennes* : 38 : 139-159.
- (2012) : « Des bienfaits de l'application de la méthode comparative à la matière romane : l'exemple de la reconstruction sémantique » in (Bohumil Vykypěl & Vít Boček dir.) *Methods of Etymological Practice*. Prague : Nakladatelství Lidové noviny : 105-117.
- (2015) : « Ce que la reconstruction comparative peut apporter à la morphologie constructionnelle. Une cavalcade étymologique », *Estudis Romànics* : 37 : 7-30.
- BUCHI, Eva, CHAUVEAU, Jean-Paul, GOUVERT, Xavier & GREUB, Yan (2010) : « Quand la linguistique française ne saurait que se faire romane : du neuf dans le traitement étymologique du lexique héréditaire » in (Franck Neveu et al. dir.) *Actes du Congrès mondial de linguistique française*. Paris : Institut de linguistique française : 111-123 (publication électronique) <http://dx.doi.org/10.1051/cmlf/2010025>

- BUCHI, Eva & SCHWEICKARD, Wolfgang (2008) : « Le DÉRom : en guise de faire-part de naissance », *Lexicographica* : 24 : 351-357.
- (2009) : « Romanistique et étymologie du fonds lexical héréditaire : du REW au DÉRom » in Carmen Alén Garabato *et al.* (dir.) *La Romanistique dans tous ses états*. Paris : L'Harmattan : 97-110.
 - (2010) : « A la recherche du protoroman : objectifs et méthodes du futur *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom) » in (Maria Iliescu, Heidi Siller-Runggaldier & Paul Danler dir.) *Actes du XXV^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Innsbruck septembre 2007)* (7 vol.). Berlin/New York : De Gruyter : 6 : 61-68.
 - (2014) : « Conception du projet » in DÉRom 1 : 5-38.
- BUCKLIN, Lincoln Brice (1954) : « Gloria », *Nueva revista de filología hispánica* : 8 : 71-77.
- BURGER, André (1926) : « Le parfait latin en -vī- et le problème des formes 'contractées' », *Revue des études latines* : 4 : 115-119 ; 212-217.
- (1943) : « Pour une théorie du roman commun » in *Mémorial des Etudes latines publié à l'occasion du vingtième anniversaire de la Société et de la Revue des études latines*. Paris : Belles-Lettres : 162-169.
- BURIDANT, Claude (1977) : « Problèmes méthodologiques dans l'étude des traductions du latin au français au XIII^e siècle : le domaine lexical. Les couples de synonymes dans *l'Histoire de France en français de Charlemagne à Philippe-Auguste* » in (Danielle Buschinger dir.) *Linguistique et philologie (application aux textes médiévaux). Actes du Colloque d'Amiens (avril 1977)*. Paris : Champion : 293-324.
- (1980a) : « Les binômes synonymiques, esquisse d'une histoire des couples de synonymes du Moyen Age au XVII^e siècle », *Bulletin du Centre d'analyse du discours* : 4 : 5-79.
 - (1980b) : « Problématique de l'emprunt lexical en latin médiéval » in (Hubert Le Bourdellès, Claude Buridant & Richard Lilly dir.) *L'emprunt linguistique. Actes du Colloque international de Lille III (octobre 1978)*. Louvain : Cahiers de l'Institut linguistique de Louvain : 6 : 37-67.
 - (1983) : « Translatio medievalis », *Travaux de linguistique et de littérature* : 21 : 81-136.
- BUSTOS TOVAR, José Jesús (1974) : *Contribución al estudio del cultismo léxico medieval (1140-1252)*. Madrid : Aguirre.
- BUTET [DE LA SARTHE], Pierre Roland François (1801a) : *Abrégé d'un cours complet de lexicographie à l'usage des élèves de la cinquième classe de l'École polymathique*. Paris : Renouard.
- (1801b) : *Abrégé d'un cours complet de lexicologie à l'usage des élèves de la quatrième classe de l'Ecole polymathique*. Paris : Renouard.
- BUYSENS, Eric (1965) : *Linguistique historique. Homonymie, stylistique, sémantique, changements phonétiques*. Bruxelles/Paris : Presses Universitaires de Bruxelles/PUF.
- CANELLO, Ugo Angelo (1878) : « Gli allotropi italiani », *Archivio Glottologico Italiano* : 3 : 285-419.
- CAPRINI, Rita (2001) : « Les désignations romanes de la chenille » in ALiR : 2a : 61-87.

- CARON, Philippe (dir.) (2004) : *Les Remarqueurs sur la langue française du XVII^e siècle à nos jours*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes/La Licorne.
- CASTELLANI, Arrigo (2000) : *Grammatica storica della lingua italiana*. Bologne : Il Mulino.
- CATACH, Nina (1989) : *Les délires de l'orthographe*. Paris : Plon.
- (1995) : « Le problème des variantes graphiques : variantes du passé, du présent et de l'avenir », *Langue française* : 108 : 25-32.
 - (1997) : « Regards critiques sur l'histoire de l'orthographe française » in (Nina Catach, Jacques Chaurand & Liselotte Biedermann-Pasques dir.) *Quelques nouveautés en histoire de la langue [= Liaisons-HESO : 27/28]* : 83-102.
 - (2009^o [1978^e]) : *L'orthographe*. Paris : PUF.
- CATACH, Nina, GOLFAND, Jeanne & DENUX, Roger (1971) : *Orthographe et lexicographie (Littré, Robert, Larousse) I : Variantes graphiques – mots latins et grecs – mots étrangers*. Paris : Didier-Klincksieck.
- CATHERINOT, Nicolas (1683) : *Les Doublets de la Langue Françoise*. Bourges : s.n.
- CAZAL, Yvonne (1998) : *Les voix du peuple – Verbum dei. Le bilinguisme latin – langue vulgaire au Moyen Age*. Genève : Droz.
- CERQUIGLINI, Bernard (1989) : *Eloge de la variante*. Paris : Seuil.
- (1996) : *Le Roman de l'orthographe : au paradis des mots avant la faute (1150-1694)*. Paris : Hatier.
 - (2004) : *La genèse de l'orthographe française : XII^e – XVII^e siècles*. Paris : Champion.
- CHAMBON, Jean-Pierre (1986) : « Remarques sur la notion d'étymologie populaire » in *Travaux de linguistique de l'Université de Neuchâtel* : 11 : 37-50.
- (1997) : « Les emprunts du français moderne aux dialectes ou patois : une illusion d'optique en lexicologie française historique ? », *Lalies* : 17 : 33-53.
 - (2007) : « Remarques sur la grammaire comparée-reconstruction en linguistique romane (situation, perspectives), *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* : 15 : 57-72.
 - (2010) : « Pratique étymologique en domaine (gallo)roman et grammaire comparée-reconstruction. À propos du traitement des mots héréditaires dans le TLF et le FEW » in (Injoo Choi-Jonin, Marc Duval et Olivier Soutet dir.) *Typologie et comparatisme. Hommages offerts à Alain Lemaréchal*. Louvain/Paris/Walpole : Peeters : 61-75.
 - (2014) : « Réflexions sur la reconstruction comparative en étymologie romane : entre Meillet et Herman » in (Martin Glessgen & Wolfgang Schweickard dir.) *Étymologie romane : objets, méthodes et perspectives*. Strasbourg : Éditions de linguistique et de philologie : 141-159.
- CHAMBON, Jean-Pierre & CARLES, Hélène (2007) : « À propos du traitement des emprunts à l'occitan dans le Trésor de la Langue Française » in (Pierre Rézeau dir.) *Richesses du français et géographie linguistique*. Bruxelles : De Boeck/Duculot : 313-326.
- CHAMBON, Jean-Pierre & SALA, Marius (1998) : « È oggi possibile o augurabile un nuovo REW ? » in (Giovanni Ruffino dir.) *Attes du XXI^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Palerme septembre 1995)* (6 vol.). Tübingen : Niemeyer : 3 : 985-1023.
- CHAURAND, Jacques (1977) : *Introduction à l'histoire du vocabulaire français*. Paris : Bordas.
- (1983) : « Littré et l'histoire de la langue française », *Attes du Colloque Émile Littré 1801-1881 (Paris octobre 1981)*. Paris : Albin Michel : 303-334.

- CHAUVEAU, Jean-Paul (2009) : « De la nécessité pour l'étymologie de reconstituer l'histoire des sens », *Recherches linguistiques de Vincennes* : 13-44.
- (2012) : « Graphies médiévales et données dialectales modernes : le graphème parisien <oa> pour <oi> » in (Mario Barra-Jover *et al.* dir.) *Etudes de linguistique gallo-romane*. Paris : Presses Universitaires de Vincennes : 103-115.
- CHEVALLET, Balthazar Auguste Albin d'Abel de (1857² [1850¹]) : *Origine et formation de la langue française*. Paris : Imprimerie Impériale.
- CHOCHEYRAS, Jacques (1969) : « Le redoublement de termes dans la prose française du XVI^e siècle : une explication possible », *Revue de linguistique romane* : 33 : 79-88.
- CHRYSSAFIS, Anna (2003) : *La création de mots savants dans le français médiéval. Etude sur un choix de textes de la fin du XIII^e et du début du XIV^e siècles, notamment le Roman de la Rose et la Consolation de Philosophie par Jean de Meun*. Stockholm : University Press.
- CLAVERÍA NADAL, Gloria (1999–2000) : « Latinismo y ¿cultismo? en la documentación jurídica medieval », *Anuario de Ling. Hispánica* : 15/16 : 11–30.
- CLEMENT, Louis (1967 [1898]) : *Henri Estienne et son œuvre française*. Genève : Slatkine.
- COELHO, Francisco Adolpho (1873) « Formes divergentes de mots portugais », *Romania* : 2 : 281-294.
- COHEN, Gustave (1940) : « Un terme de la scénologie médiévale : 'lieu' ou 'mansion' ? » in *Mélanges de philologie et d'histoire littéraire offerts à Edmont Huguet par ses élèves, ses collègues et ses amis*. Paris : Boivin : 52-58.
- CORBIN, Danielle (1985) : « Les bases non autonomes en français ou comment intégrer l'exception dans un modèle lexical », *Langue française* : 66 : 54-76.
- (1987) : *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique* (2 vol.). Tübingen : Niemeyer.
- CORNULIER, Benoît de (1976) : « La notion de dérivation délocutive », *Revue de linguistique romane* : 40 : 116-144.
- COROMINES, Juan (1974) : « Le problème du traitement de l'*oi* français comme *è* à la lumière des faits hispaniques et dans le cadre général du vocalisme du moyen français » in *Estudios filológicos y lingüísticos. Homenaje a Angel Rosenblat*. Caracas : Instituto Pedagógico : 173-182.
- COSERIU, Eugenio (1954) : *El llamado 'latin vulgar' y las primeras diferenciaciones romances*. Montevideo : Universidad de la Republica.
- (1987) : « Le latin vulgaire et le type linguistique roman » in (József Herman) *Latin vulgaire, latin tardif I. Actes du I^{er} Colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Pécs septembre 1985)*. Tübingen : Niemeyer : 53-64.
- CURTIUS, Georg (1885) : *Zur Kritik der neuesten Sprachforschung*. Leipzig : S. Hirzel.
- CURTIUS, Ernst Robert (1956 trad. fr. [1948]) : *La littérature européenne et le Moyen Age latin*. Paris : PUF.
- D'ACHILLE, Paolo (2004) : « Polimorfia » in (Gian Luigi Beccaria dir.) *Dizionario di linguistica e di filologia, metrica e retorica*. Turin : Einaudi : 591.
- DALBERA, Jean-Philippe (1997) : « L'ours, le hérisson et la châtaigne et autres fables. Vers une modélisation du changement lexical » in (Jean-Philippe Dalbera *et al.* dir.) *Les zoonymes. Actes du Colloque international tenu à Nice (janvier 1997)*. Nice : Publication de la Faculté des lettres, arts et sciences humaines : 141-158.

- DARDEL, Robert de (1982) : « Romance studies in Switzerland » in (Rebecca Posner et al. dir.) *Trends in Romance linguistics and philology* (4 vol.). La Haye/Berlin/New York : De Gruyter : 4 : 9-39.
- (1987) : « Pour une meilleure intégration des études latines et romanes » in (József Herman) *Latin vulgaire, latin tardif I. Actes du I^{er} Colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Pécs septembre 1985)*. Tübingen : Niemeyer : 65-75.
 - (1992) : « Le protoroman et les niveaux de langue latins », *Cahiers Ferdinand de Saussure* : 46 : 17-34.
 - (1996) : *A la recherche du protoroman*. Tübingen : Niemeyer.
 - (2005) : « Évaluer le protoroman reconstruit », *Lingvisticae Investigationes* : 28/1 : 133-168.
 - (2007a) : « L'impasse des études romanes diachroniques », *Vox Romanica* : 66 : 10-31.
 - (2007b) : « Une mise au point et une autocritique relatives au protoroman », *Revue de linguistique romane* : 71 : 329-357.
 - (2009) : « La valeur ajoutée du latin global », *Revue de linguistique romane* : 73 : 5-26.
 - (2011) : « Les préalables méthodologiques de la linguistique historique du français », *Diachroniques* : 1 : 15-37.
- DARDEL, Robert de & GAENG, Paul A. (1992) : « La déclinaison nominale du latin non classique », *Probus* : 4 : 91-125.
- DARDEL, Robert de & WÜEST, Jakob (1993) : « Les systèmes casuels du protoroman. Les deux cycles de simplification », *Vox Romanica* : 52 : 25-65.
- DARMESTER, Arsène (1877) : *De la création de mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent*. Paris : F. Vieweg.
- (1950 [1887]) : *La vie des mots étudiée dans leurs significations*. Paris : Delagrave.
- DAUZAT, Albert (1902) : « Les doublets dans le patois de Vinzelles (Puy-de-Dôme) », *Revue des parlers populaires* : 1 : 4-7.
- (1930) : *Histoire de la langue française*. Paris : Payot.
 - (1940) : « Déjeuner, dîner, souper du Moyen Âge à nos jours » in (dir.) *Mélanges de philologie et d'histoire littéraire offerts à Edmont Huguet par ses élèves, ses collègues et ses amis*. Paris : Boivin : 59-66.
- DE CARVALHO, Paulo (2008) : « Une 'dérive' dans les transformations du lexique latin ? Esquisse d'une hypothèse » (Roger Wright dir.) *Latin vulgaire, latin tardif VIII. Actes du VIII^e Colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Oxford septembre 2006)*. Hildesheim/Zürich/New York : Olms-Weidmann : 238-247.
- (2013) : « Au croisement du genre et du nombre : du 'neutre' latin au 'féminin' roman », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* : 108/1 : 243-271.
- DE COLLE, Alessandro (1877) : « Studio sulle dittologie o forme doppie della lingua italiana », *I Nuovi Goliardi* : 1 : 115-120, 239-243.
- DE GHELLINCK, Joseph (1924) : *Pour l'histoire du mot "sacramentum" I. Les Pères anténicéens*. Paris : Champion.
- DE MAURO, Tullio (1963) : *Storia linguistica dell'Italia unita*. Bari : Laterza.

- DE MAURO, Tullio & SUGETA, Shigeaki (1995) : *Saussure and Linguistics Today*. Rome : Bulzoni.
- DELORME, Jérémie & DWORKIN, Steven N. (2014) : « Reconstruction microsyntactique » in *DÉRom* 1 : 167-197.
- DEMAIZIERE, Colette (1991) : « Les réflexions étymologiques d'Henri Estienne de la *Conformité* aux Hypomneses », in (Jean-Pierre Chambon & Georges Lüdi, dir.) *Discours étymologiques. Actes du Colloque international organisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Walther von Wartburg (mai 1988)*. Tübingen : Niemeyer : 201-210.
- DEMBOWSKI, Peter (1976) : « Les binômes synonymiques en ancien français », *Kwartalnik Neofilologiczny* : 23 : 81-90.
- DEROY, Louis (1980³ [1956¹]) : *L'emprunt linguistique*. Paris : Belles-Lettres.
- (1986) : « Les doublets toponymiques tels que *Bourges* et *Berry* in (Raymond Arveiller dir.) *Mélanges d'onomastique, linguistique et philologie offerts à M. Raymond Sindou*. Millau : Presses de la société des imprimeries Maury : 1 : 25-28.
- DESCHANEL, Émile (1898³) [1897¹] : *Les déformations de la langue française*. Paris : Calmann-Lévy.
- DESMET, Piet (1990) : « The Role of Semantics in the Development of Historical Linguistics in France », *Belgian Journal of Linguistics* : 5 : 133-158.
- (1992) : « Diachronie et continuité : les vues de Gaston Paris sur la grammaire historique du français », *Folia Linguistica Historica* : 12 : 181-196.
 - (1996) : *La linguistique naturaliste en France (1867-1922). Nature, origine et évolution du langage*. Louvain/Paris : Peeters.
 - (2013) : « L'importation du modèle historico-comparatif dans le monde francophone. Le cas d'Auguste Brachet et de Cyprien Ayer » in (Anne-Marguerite Fryba-Reber & Pierre Swiggers dir.) *L'œuvre scientifique de Cyprien Ayer (1825-1884). Grammaire, pédagogie et dialectologie*. Louvain : Peeters : 43-76.
- DESMET, Piet, LAUWERS, Peter & SWIGGERS, Pierre (2002) : « Le développement de la dialectologie française avant et après Gilliéron » in (Peter Lauwers, Marie-Rose Simoni-Aurembou & Pierre Swiggers dir.) *Géographie linguistique et biologie du langage : autour de Jules Gilliéron*. Louvain : Peeters : 17-64.
- DESMET, Piet & SWIGGERS, Pierre (1992) : « Auguste Brachet et la grammaire (historique) du français : de la vulgarisation scientifique à l'innovation pédagogique » in *Cahiers Ferdinand de Saussure* : 46 : 91-108.
- (1995) : *De la grammaire comparée à la sémantique. Textes de Michel Bréal publiés entre 1864 et 1898*. Louvain : Peeters.
 - (1996) : « Brachet, Auguste » in (Harro Stammerjohann dir.) *Lexicon grammaticorum. Who's Who in the History of World Linguistics*. Tübingen : Niemeyer : 125-126.
- DEVLEESCHOUWER, Jacques (1953) : « Trois triplets toponymiques en Wallonie », *Vox Romanica* : 13 : 1953 : 24-29.
- (1957) : « Doublets et triplets en Wallonie » *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie* : 31 : 63-99.
 - (2002) : « Ein etymologisches Wörterbuch der toponymischen Dubletten in den romanischen Niederlanden » in (Dieter Kremer dir.). *Akten des XVIII.*

- Internationalen Kongresses für Namenforschung*, Trier (avril 1993). Tübingen : Niemeyer : 5 : 23-27.
- DIAZ Y DIAZ, Manuel C. (1981) : « El cultivo del latín en el siglo X », *Anuario de Estudios Filológicos* (Cáceres) : 4 : 71–81.
- DIEZ, Friedrich (1863) : *Introduction à la Grammaire des langues romanes* (trad. Gaston Paris). Paris/Leipzig : Franck.
- (1870^o [1836-1844ⁱ]) : *Grammatik der Romanischen Sprachen* (3 vol.). Bonn : Eduard Weber.
 - (1872) : *Grammaire des langues romanes 1.* (trad. Auguste Brachet & Gaston Paris). Paris : Franck.
- DORION, Henri & POIRIER, Jean (1975) : *Lexique des termes utiles à l'étude des noms de lieux*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- DOUGNAC, Françoise (1982) : « La néologie », *Histoire, Épistémologie, Langage* : 4/1 : 67-72.
- EDELSTEIN, Stewart (2003) *Dubious Doublets : A delightful Compendium of unlikely Pairs of common Origin, from Aardvark / Porcelain to Zodiac / Whiskey*. Hoboken : Wiley.
- EGGER, Émile (1857^s [1852ⁱ]) : *Notions élémentaires de grammaire comparée*. Paris : Durand.
- (1864) : « Observations sur un procédé de dérivation très-fréquent dans la langue française et les idiomes néo-latins », *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* : 24/2 : 279-342.
- [cf le compte-rendu du mémoire présenté en 1860 : « Observations sur un principe de dérivation fréquemment usité dans notre langue et dans les autres idiomes dérivés du latin » in *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (mai 1860), 1860 : 77-81].
- CR MARTY-LAVEAUX (1860) : *L'Ami de la Religion*, n° du 6 juillet 1860.
- EKBLOM, Richard (1943) : « Die Entwicklung der Wörter vom Typus *spatulam* > *épaule* » in *Mélanges de philologie offerts à Johan Melander*. Upsal : Lundequistska Bokhandeln : 129-139.
- EL HOUSSEI, Majid (2001) : *Les arabismes dans la langue française du Moyen Age à nos jours*. Turin : L'Harmattan.
- ELWERT, Wilhelm Theodor (1954) : « La dittologia sinonimica nella poesia lirica romanza delle origini e nella scuola poetica italiana », *Bollettino del Centro di studi filologici e linguistici siciliani* : 2 : 152-177.
- (1956) : « Zur Synonymendopplung vom Typ 'planh e sospir', 'chan e plor' », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen* : 193 : 40-42.
- ENGLER, Rudolf (2000) : « La géographie linguistique » in (Sylvain Auroux dir.) *Histoire des idées linguistiques 3 : L'hégémonie du comparatisme*. Sprimont : Mardaga : 239-252.
- ERDMANN, Axel (1886) : *Dubbelformer i den moderna engelskan. Sprakhistorisk afhandling*. Upsal : Lundström.
- ERNOUT, Alfred (1939) « Allaiter et sevrer » in *Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally sous les auspices de la Faculté des lettres de l'Université de Genève, par des collègues, des confrères et des disciples reconnaissants*. Genève : Georg : 329-336.
- (1954) : *Aspects du vocabulaire latin*. Paris : Klincksieck.

- ERNST, Gerhard (2014) : « L'étymologie en romanistique. Histoire d'une discipline », in (Martin Glessgen & Wolfgang Schweickard dir.) *Étymologie romane : objets, méthodes et perspectives*. Strasbourg : Éditions de linguistique et de philologie : 3-24.
- ESPAGNOLLE, Jean-Baptiste (1889) : *Les imaginations ou les doublets de M. Brachet*. Paris : E. Thorin.
- CR DELBOULLE (1890) : *Revue critique d'histoire et de littérature*. Paris : Leroux : 29 : 31-32.
- ESKENAZI, André (1995) : « L'accent circonflexe et les 'rectifications' à l'orthographe » in (Michel Tamine dir.) *Mélanges d'histoire de la langue française, de dialectologie et d'onomastique offerts au professeur Jacques Chaurand [Parlure : 7-10]*. Charleville-Mézières : Institut Charles Bruneau : 149-168.
- ESTIENNE, Henri (1576) : *De latinitate falso suspecta expostulatio, necnon de Plauti latinitate dissertatio*. Genève : Henri Estienne [Henricus Stephanus].
- FALC'HUN, François (1966) : « La double accentuation de certains toponymes gaulois et ses implications » in (Dirk Peter Blok dir.) *Proceedings of the Eighth International Congress of Onomastic Sciences (Amsterdam août 1963)*. Paris : Mouton : 138-146.
- FARAL, Edmond (1962 [1924]) : *Les Arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècle*. Paris : Champion.
- FLACH, Jacques & LABOULAYE, Édouard (1883) : *Les axiomes du droit français par le sieur Catherinot avec une notice sur la vie et les écrits de l'auteur par Edouard Laboulaye et une bibliographie raisonnée des écrits de Catherinot par Jacques Flach*. Paris : Laros & Forcel.
- FLASCHE, Hans (1936) : *Die begriffliche Entwicklung des Wortes ratio und seiner Ableitungen im Französischen bis 1500*. Engelsdorf/Leipzig : C. & E. Vogel.
- (1964) : « Das Wort *raison* im 16. Jahrhundert. Zur Methodik der modernen Wortforschung », *Zeitschrift für romanische Philologie* : 80/3-4 : 291-315.
- FLEDDERMANN, Harry T. (2008) : « The Doublets in Luke », *Ephemerides theologicae Lovanienses* : 84/4 : 409-444.
- FOERSTER, Wendelin (1880) : « Romanische Etymologien », *Zeitschrift für romanische Philologie* : 4 : 377-382.
- FORGUE, Guy Jean (1976) : *Les mots américains*. Paris : PUF.
- FOUCHÉ, Pierre (1966-1969³ [1952-1961¹]) : *Phonétique historique du français*. (3 vol.). Paris : Kincksieck.
- FRANÇOIS, Alexis (1950) : *La désinence « -ance » dans le vocabulaire français*. Genève : Droz.
- FRANK, Colman Dudley (1910) : « The French Locution *à la queue leu leu* », *Romanic Review* : 1 : 31-40.
- FRANZ, Gerhard (1890) : *Über den Bedeutungswandel lateinischer Wörter im Französischen*. Dresde : Programm des Wettiner Gymnasiums.
- FREI, Henri (1929) : *La grammaire des fautes*. Paris/Genève/Leipzig : Geuthner/Kundig/Harrassowitz.
- FUCHS, August (1849) : *Die romanischen Sprachen in ihrem Verhältnisse zum Lateinischen. Nebst einer Karte des romanischen Sprachgebiets in Europa*. Halle : Schmidt.
- FUSHING, Hsieh *et al.* (2014) : « Lewis Carroll's Doublets Net of English Words. Network Heterogeneity in a Complex System », *Public Library of Science ONE* : 9/12 : 1-25.
- GAENG, Paul A. (1984) : *Collapse and reorganization of the latin nominal flexion as reflected in epigraphic sources*. Potomac : Scripta Humanistica.

- GARCIA VALLE, Adela (1999) : *La variación nominal en los orígenes del español*. Salamanque : Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
- GAUGER, Hans-Martin (1970) : « Apport au problème de la synonymie », *Méta* : 15/3 : 147-160.
- GEBHARDT, Karl (1974a) : « Les francoprovençalismes de la langue française », *Revue de linguistique romane* : 38 : 182-197.
- (1974b) : *Das okzitanische Lehngut im Französischen*. Francfort/Berne : Peter Lang.
- GEORGIN, René (1952) : *Difficultés et finesses de notre langue*. Paris : André Bonne.
- GERMAIN, Jean (2009) : « Faut-il avoir peur des exonymes... dans son propre pays ? Le cas 'surréaliste' de la Belgique » in (Wolfgang Ahrens, Sheila Embleton & André Lapierre dir.) *Proceedings of the 23rd International Congress of Onomastic Sciences*. York : University Press : 448-453.
- GERSTER, Walter (1946-1947) « Beitrag zur Geschichte einiger Bezeichnungen für Gasthaus » in *Vox Romanica* : 9 : 57-151.
- GILLIERON, Jules (1915) : *Étude de généalogie linguistique. Pathologie et thérapeutique verbales. II. Mirages étymologiques*. Neuveville : Beerstecher.
- (1918) : *Généalogie des mots qui désignent l'abeille d'après l'Atlas linguistique de la France*. Paris : Champion.
- (1922) : *Les étymologies des étymologistes et celles du peuple*. Paris : Champion.
- GLATIGNY, Michel (1995) : « La grammaire de Brachet : première grammaire historique » in (Michel Tamine dir.) *Mélanges d'histoire de la langue française, de dialectologie et d'onomastique offerts au professeur Jacques Chaurand [Parlure : 7-10]*. Charleville-Mézières : Institut Charles Bruneau : 125-136.
- GLATTHARD, Peter (1977) : *Ortsnamen zwischen Aare und Saane. Namengeographische und siedlungsgeschichtliche Untersuchungen im westschweizerdeutschen Sprachgrenzraum*. Berne/Stuttgart : Haupt.
- GLESSGEN, Martin & SCHWEICKARD, Wolfgang (2014) : « Introduction » in (Martin Glessgen & Wolfgang Schweickard dir.) *Étymologie romane : objets, méthodes et perspectives*. Strasbourg : Éditions de linguistique et de philologie : XI-XIX.
- GOEBL, Hans, NELDE Peter H., STARY Zdeněk & WÖLCK Wolfgang (1996-1997) : *Kontaktlinguistik. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung* (t.1 = 1996 ; t. 2 = 1997). Berlin/New York : De Gruyter.
- GOOSSE, André (1989) : « L'heure du dîner », *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises* : 67 : 72-90.
- GOUGENHEIM, Georges (1927) : « Contrefait et pouacre », *Revue de linguistique romane* : 3 : 318-325.
- (1947) : « Langue populaire et langue savante en ancien français » in *Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg. Mélanges 1945. V. Études linguistiques*. Paris : Belles-Lettres : 89-114.
- (1949) « De chevalier à cavalier » in *Mélanges de philologie romane et de littérature médiévale offerts à Ernest Hoepffner*. Paris : Belles-Lettres : 117-126.
- (1953) : « Évier et aquarium », *Vie et Langage* : 69-70.
- (1962-1975) : *Les mots français dans l'histoire et dans la vie* (3 vol. : 1 = 1962 ; 2 = 1966 ; 3 = 1975). Paris : Picard.

- (1970 [1959]) : « La relatinisation du vocabulaire français » in (Georges Gougenheim dir.) *Études de grammaire et de vocabulaire français*. Paris : Picard : 413-423.
- GOULLET, Monique (2009) « Les gallicismes du latin médiéval » in (André Thibault dir.) *Gallicismes et théorie de l'emprunt linguistique*. Paris : L'Harmattan : 17-44.
- GOURMONT, Rémy de (1899) : *Esthétique de la langue française*. Paris : Mercure de France.
- GOUVERT, Xavier (2007) : « Le traitement étymologique des 'francoprovençalismes' dans le Trésor de la Langue Française. Problèmes méthodologiques et étude de cas » in (Pierre Rézeau dir.) *Richesses du français et géographie linguistique*. Bruxelles : De Boeck/Duculot : 361-413.
- (2014) : « Reconstruction phonologique » in DÉRom 1 : 61-128.
- GRASSERIE, Raoul de la (1899) : « Des mouvements alternants des idées révélés par les mots », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* : 48 : 391-416 et 495-504.
- GREGORIO, Francesco « L'extension des lignes. Oresme traducteur de *La Politique* d'Aristote » in Bertrand (2014) : 257-276.
- GREIVE, Artur (1976) : « Contributions méthodologiques à la lexicologie des mots savants » in (Marcel Boudreault & Frankwalt Möhren dir.) *Actes du XIII^e Congrès international de langues et philologie romanes (Québec août-septembre 1971)* (2 vol.). Québec : Presses de l'Université Laval : 1 : 615-622.
- GREUB, Yan (2014) : « Débat méthodologique » in DÉRom 1 : 269-288.
- GREVISSE, Maurice (2008^a ; 1986^b [1936^c]) : *Le bon usage* (éd. André Goosse). Paris : Duculot.
- GRONDHOUD, C. (1884-1887) : « Doublets of Romance Origin V » : *Taalstudie* : 8 : 31-39 [I-IV] ; « Doublets in English », *Taalstudie* 1884, 1885, 1887]. : 5/4 : 217-229 ; 5/6 : 349-364.
- GUILLET, Alain (1971) « Morphologie des dérivations : les nominalisations adjectivales en -té », *Langue française* : 11 : 46-60.
- GUILLOREL, Hervé (1993) : « De l'utilisation politique de la variété dialectale » in (Hervé Guillorel et Jean Sibille dir.) *Langues, dialectes et écriture. Les langues romanes de France. Actes du Colloque tenu à Nanterre (avril 1992)*. Paris : Institut d'Estudis Occitans : 122-134.
- GUIRAUD, Pierre (1958) : « Emprunts et équilibre phonologique », *Zeitschrift für romanische Philologie* : 74/1-2 : 78-88.
- (1963a) : *L'ancien français*. Paris : PUF.
- (1963b) : *Le moyen français*. Paris : PUF.
- (1967) : « Le jargon de la Coquille », *Cahiers de lexicologie* : 11/2 : 45-65.
- (1968) : *Les mots savants*. Paris : PUF.
- (1970) : « Mélanges d'étymologies argotiques et populaires », *Cahiers de lexicologie* : 17/2 : 3-14.
- (1986^c [1967^d]) : *Structures étymologiques du lexique français*. Paris : Payot.
- GUTIERREZ GARCIA-TORRES, Belén (1989) : *Estudio historico-semántico de los dobles múltiples en español moderno*. Grenade : Universidad de Granada.
- HAERLE, Philippe (1948-1949) : « Zur Geschichte von romanisch *captivus* und *malifatius* », *Vox Romanica* : 10 : 341.
- (1955) : *Captivus, cattivo, chétif. Zur Einwirkung des Christentums auf die Terminologie der Moralbegriffe*. Berne : Francke.
- HALL, Robert A. Jr (1950) : « The Reconstruction of Proto-Romance », *Language* : 26 : 6-27.
- (1976) : *Proto-Romance Phonology*. New York/Oxford/Amsterdam : Elsevier.

- (1983) : *Proto-Romance Morphology*. Amsterdam/Philadelphie : Benjamins.
- HASSELROT, Bengt (1940-1941) : « L'abricot. Essai de monographie onomasiologique et sémantique », *Studia Neophilologica* : 13 : 47-79 et 225-252.
- HAUDRICOURT, André-Georges (1948) : « Problème de phonologie diachronique (français *ei* > *oi*) », *Lingua* : 1 : 209-218.
- HAVERS, W. (1957-1958) : « Über den Einfluss der christlichen Kultsprache auf die Profansprache mit besonderer Berücksichtigung des Romanischen und Germanischen », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* : 194 : 24-35.
- HEGEDÜS, Irén (2010) : « Distinguishing types of doublets in English » in (Irén Hegedüs & Martsa Sándor dir) *CrossSections. Selected papers in linguistics from the 9th HUSSE conference*. Pécs : Institute of English Studies : 1 : 133-144.
- HEIDEMEIER, Ulrike (2014) : « Reconstruction dérivationnelle » in *DÉRom* 1 : 211-246.
- HERMAN, József (1967) : *Le latin vulgaire*. Paris : PUF.
- (1990 [1985]) : « La disparition de la déclinaison latine et l'évolution du syntagme nominal » in *Du latin aux langues romanes : études de linguistique historique*. Tübingen : Niemeyer : 326-337.
- (2006) : « Conscience linguistique et diachronie », *Du latin aux langues romanes II. Nouvelles études de linguistique historique* (éd. Sándor Kiss). Tübingen : Niemeyer : 131-146.
- HEY, Oskar (1891) : *Doppelformen und Bedeutungsdifferenzierung im Lateinischen*. Munich/Leipzig : Teubner.
- HEYSE, Karl Wilhelm Ludwig (1856) : *System der Sprachwissenschaft* (éd. Heymann Steinthal). Berlin : Dümmler.
- HINZELIN, Marc-Olivier (2007) : *Die Stellung der klitischen Objektpronomina in den romanischen Sprachen. Diachrone Perspektive und Korpusstudie zum Okzitanischen sowie zum Katalanischen und Französischen*. Tübingen : Narr.
- HOENIGSWALD, Henry Max (1983) : « Doublets » in (Frederick Browning Agard *et al.* dir.) *Essays in Honor of Charles Hockett*. Leyde : Brill : 167-171.
- HOENIGSWALD, Henry Max & WIENER, Linda F. (dir.) (1987) : *Biological Metaphor and Cladistic Classification*. Philadelphie : University of Pennsylvania Press.
- HÖFLER, Manfred (1964) : « Fr. *batiste* und das volksetymologische Denkmal », *Zeitschrift für romanische Philologie* : 80 : 455-464.
- (1967) : « Zum französischen Wortschatz orientalischen Ursprungs », *Zeitschrift für Romanische Philologie* : 83 : 43-66.
- (1989) : « L'étude historique des régionalismes français », *Revue de linguistique romane* : 53 : 111-129.
- HOPE, Thomas Edward (1965) : « L'interprétation des mots d'emprunt et la structure lexicale » in (Georges Straka dir.) *Actes du X^e Congrès international de linguistique et de philologie romane (Strasbourg avril 1962)* (3 vol.). Paris : Klincksieck : 1 : 149-155.
- (1971) : *Lexical Borrowing in the Romance Languages. A critical Study of Italianisms in French and Gallicisms in Italian from 1100 to 1900* (2 vol.). Oxford : Blackwell.
- HOVELACQUE, Abel (1869) : cf. CR BRACHET (1868).
- HUOT, Hélène (2001) : *Morphologie, forme et sens des mots français*. Paris : Colin.

- HUBSCHMID, Johannes (1962) : « *Virare* : romanisch oder vorromanisch ? », *Romance Philology* : 15/3 : 245-253.
- HUGUET, Edmond (1933) : *Le langage figuré au XVI^e siècle*. Paris : Droz.
- (1934) : *L'évolution du sens des mots depuis le XVI^e siècle*. Paris : Droz.
 - (1935) : *Mots disparus ou vieillis depuis le XVI^e siècle*. Paris : Droz.
- HUMBLEY, John (1974) : « Vers une typologie de l'emprunt linguistique », *Cahiers de lexicologie* : 25 : 46-70.
- ILIESCU, Maria (2013) : « Le soi-disant 'latin vulgaire' et les premières différenciations dans la Romania (Coseriu 1954) » in *Varia Romanica. Universaux linguistiques, analyse du discours et caractère variationnel de la Romania*. Berlin : Frank & Timme : 61-74.
- ILIESCU, Maria *et al.* (2010) : « Typologie des emprunts lexicaux au français en roumain : présentation d'un projet en cours », *Revue de linguistique romane* : 74 : 589-604.
- JACQUART, Danielle (1991) : « Les traducteurs du XI^e siècle et le latin médical antique » in (Guy Sabbah dir.) *Le latin médical. La constitution d'un langage scientifique, réalités et langage de la médecine dans le monde romain. Actes du III^e Colloque international « Textes médicaux latins antiques » (Saint-Etienne septembre 1989)*. Saint-Etienne : Presses Universitaires : 417-424.
- (2001) : « Le latin des sciences : quelques réflexions » in *Les historiens et le latin médiéval. Colloque tenu à la Sorbonne (septembre 1999)*. Paris : Publications de la Sorbonne : 237-244.
- JORET, Charles (1880) : « *Chevrette, crevette* », *Romania* : 9 : 301-303.
- JUCQUOIS, Guy (1971) : « Les doublets du type *ac / atque* et l'accent en latin », *L'Antiquité classique* : 40/2 : 691-693.
- JUD, Jakob (1907) : *Recherches sur la genèse et la diffusion des accusatifs en -ain et en -on*. Halle : Karras.
- (1973 [1919]) « Zur Geschichte der Bündnerromanischen Kirchensprache » in (Konrad Huber & Gustav Ineichen dir.) *Romanische Sprachgeschichte und Sprachgeographie. Ausgewählte Aufsätze*. Zurich / Fribourg-en-Brisgau : éditeur : 161-211.
- KARPENKO, Vladimír & NORRIS, John A. (2002) : « Vitriol in the history of chemistry », *Chemické listy* : 96 : 997-1005.
- KECK, Hans (1917) : *Die lateinischen lehnwortlichen Substantiva (Konkreta) im neufranzösischen*. Darmstadt : Ottos Hofbuchdruckerei.
- KERLEROUX, Françoise (1996) : *La coupure invisible : études de syntaxe et de morphologie*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.
- KILLERMANN, Stefan (2009) : *Die Rota romana. Wesen und Wirken des päpstlichen Gerichtshofes im Wandel der Zeit*. Francfort : Peter Lang.
- KLINGEBIEL, Kathryn (1985) : « Étiquettes et réalités linguistiques : le doublet *perse / persan* », in (Jean-Claude Bouvier dir.) *Actes du XVII^e Congrès international de linguistique et philologie romanes (Aix-en-Provence août-septembre 1983)* (9 vol.). Aix-en-Provence/Marseille : Université de Provence : 3 : 355-363.
- KOCH, Peter (1993) : « Pour une typologie conceptionnelle et médiale des plus anciens documents / monuments des langues romanes » in (Maria Selig, Barbara Frank & Jörg Hartmann dir.) *Le passage à l'écrit des langues romanes*. Tübingen : Narr : 39-81.

- KOCH, Peter & OESTERREICHER, Wulf (2008) : « Comparaison historique de l'architecture mentale des langues romanes » in (Gerhard Ernst, Martin-Dietrich Glessgen, Christian Schmitt & Wolfgang Schweickard dir.) *Histoire linguistique de la Romania. Manuel international d'histoire linguistique de la Romania 3*. Berlin/New York : De Gruyter : 2575-2610.
- KOVAC, Michal (2012) : « Noms de sentiments et doublets étymologiques » (mémoire, Université de Brno). Brno (Kováč).
- KRAMER, Johannes (1991) : « Plädoyer für ein Etymologicum Graeco-Romanicum als Baustein für ein neues *REW* » in (Johannes Kramer dir.) *SIVE PADI RIPIS ATHESEM SEV PROPTER AMOENVM. Festschrift für Giovan Battista Pellegrini*. Hambourg : Helmut Buske : 227-250.
- KRISTOL, Andres Max (1978) : « Les langues romanes devant le phénomène de la couleur », *Romanica Helvetica* : 88 : 271-291.
- (2009) : « Contact des langues et emprunts. L'influence du français sur les parlers galloromans de la Suisse romande » in (André Thibault dir.) *Galicismes et théorie de l'emprunt linguistique*. Paris : L'Harmattan : 71-91.
- LA CHAUSSEE, François de (1977) : *Initiation à la morphologie historique de l'ancien français*. Paris : Klincksieck.
- (1988 [1987]) : *Noms demi-savants (issus de proparoxytons) en ancien français*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- LA POTTERIE, Ignace de (1958) : « L'origine et le sens primitif du mot *laïc* », *Nouvelle revue théologique* : 80/8 : 840-853.
- LA ROSA, Rosario (1907) : « Allotropi siciliani secondo la forma della zona dialettale notigiana », *Studi Glottologici Italiani* : 4 : 241-312.
- LA STELLA, Enzo (1982) : « Deonomastica : lo studio dei vocaboli derivati da nomi propri », *Le lingue del mondo* : 47 : 13-18.
- LAFFITTE, Roland (2006) : « Remarques sur *tambour*, *timbale* et *timbre* », *Bulletin de la SELEFA* : 8 : 17-23.
- LANLY, André (1974) : (1977) : *Morphologie historique des verbes français. Notions générales, conjugaisons régulières, verbes irréguliers*. Paris : Bordas.
- LAVIS, Georges (1986) : « Contribution à l'histoire du vocabulaire français : 'blâmer' et 'louer' dans les anciens textes littéraires (XII^e – XV^e s.) », *Revue de linguistique romane* : 50 : 443-516.
- LE FEUVRE, Claire (2004) : « Le doublet homérique *ἄνηρ* / *ἄνηρς* et les cas d'accord fautif de l'épithète », *Lalies* : 24 : 149-161.
- LEBRUN, Yvan (1967) : « Le traitement lexicographique des vocables plurivoques », *Revue belge de philologie et d'histoire* : 45 : 795-799.
- LEMAIRE, Jacques Charles (2004) : *Les mécanismes linguistiques de l'évolution sémantique en français*. Liège : Editions de l'Université.
- (2007) : *La traduction en moyen français de la lettre anticuriale 'De curialum miseriis epistola' d'Aeneas Silvius Piccolomini*. Villeneuve d'Ascq : Presses du Septentrion.
- LERCH, Eugen (1925) : *Historische französische Syntax I*. Leipzig : Reisland.
- LEROY-TURCAN, Isabelle (1991) : *Introduction à l'étude du « Dictionnaire étymologique ou origines de la langue française » de Gilles Ménage (1694). Les étymologies de Ménage : science et fantaisie*. Paris : Presses Universitaires Lyon III.

- LEUMANN, Manu (1937) : « Spatula Schuler », *Vox romanica* : 2 : 470-472.
- LHOMME, Marie François & PETIT, Édouard (1892) : *La composition française aux examens du baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne, d'après les programmes de 1891, aux examens de l'enseignement secondaire des jeunes filles et aux concours d'admission aux écoles spéciales*. Paris : Nony.
- LITTRE, Émile (1986 [1880]) : *Pathologie verbale ou lésion de certains mots dans le cours de l'usage*. Paris : Bibliothèque Nationale.
- (1888) : *Comment les mots changent de sens*. Paris : Delagrave/Hachette.
- LO MONACO, Francesco & MOLINELLI, Piera (éd.) (2007) : *L'« Appendix Probi »*. *Nuove ricerche*. Florence : Galluzzo.
- LODGE, Anthony (2009 [1997 ; original anglais 1993]) : *Le français. Histoire d'un dialecte devenu langue*. Paris : Fayard.
- LÖFSTEDT, Einar (1959) : *Late Latin*. Oslo/Londres/Wiesbaden/Paris/Cambridge : Harvard University Press.
- LÖFSTEDT, Leena (1976) : « La reduplication synonymique de Jean de Meun dans sa traduction de Végèce », *Neuphilologische Mitteilungen* : 77 : 223-242.
- (1987) : « Les suffixes -ARIUS et -(AT)OR en français » in (József Herman) *Latin vulgaire, latin tardif I. Actes du I^{er} Colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Pécs septembre 1985)*. Tübingen : Niemeyer : 153-166.
- LOPORCARO, Michele (2004) : « Allótopo » in (Gian Luigi Beccaria dir.) *Dizionario di linguistica e di filologia, metrica e retorica* : 44.
- LORIAN, Alexandre (1973) : *Tendances stylistiques dans la prose narrative française au XVI^e siècle*. Paris : Klincksieck.
- LUBAC, Henri de (1944) : *Corpus mysticum. Essai sur l'Eucharistie et l'Église au Moyen Âge*. Paris : Aubier-Montaigne.
- LUCE, Siméon (1860) : *De Gaidone. Carmine gallico vetustiore disquisitio critica*. Paris : Vieweg/Durand.
- (1863) : « Études sur un double mode de formation des mots français dérivés du latin » in (Ernest Desjardins dir.) *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (année 1862). Paris : Auguste Durand : 46-58.
- LÜDTKE, Helmut (1982) : « Remarques sur l'épistémologie de la grammaire 'historique' » in (Peter Wunderli dir.) *Du mot au texte. Actes du III^e Colloque international sur le moyen français (Düsseldorf septembre 1980)*. Tübingen : Narr : 291-300.
- LÜDTKE, Jens (1996) : « Wortbildungslehre » in (Günter Holtus et al.) *Lexikon der Romanistischen Linguistik II/1. Latein und Romanisch : historisch-vergleichende Grammatik der romanischen Sprachen*. Tübingen : Niemeyer : 2/1 : 235-272.
- LURATI, Ottavio (1991) : « Étymologie et anthropologie culturelle » in (Jean-Pierre Chambon et Georges Lüdi dir.) *Discours étymologiques. Actes du Colloque international organisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Walther von Wartburg*. Tübingen : Niemeyer : 305-319.
- LUSIGNAN, Serge (1986) : *Parler vulgairement. Les intellectuels et la langue française au XIII^e et XIV^e siècles*. Paris : Vrin.
- (1989) : « Le topique de la *translatio studii* et les traductions françaises de textes savants au XIV^e siècle » in (Geneviève Contamine dir.) *Traduction et traducteurs au*

- Moyen Age. Actes du Colloque international du CNRS organisé à Paris par l'IRHT (mai 1986)*. Paris : CNRS : 303-315.
- (1990) : « Le français et le latin dans le milieu de l'Ecole à la fin du Moyen Age », *Parlure* : 6 : 3-17.
 - (1995) : « Écrire en français ou en latin en pays d'oïl : le cas de la chancellerie royale française au début du XV^e siècle » in (Michel Tamine dir.) *Mélanges d'histoire de la langue française, de dialectologie et d'onomastique offerts au professeur Jacques Chaurand* [*Parlure* : 7-10]. Charleville-Mézières : Institut Charles Bruneau : 19-30.
 - (2006) : « La résistible ascension du vulgaire : persistance du latin et latinisation dans les chancelleries de France et d'Angleterre à la fin du Moyen Age » in *La résistible ascension des vulgaires. Contacts entre latin et langues vulgaires au Bas Moyen Age. Problèmes pour l'historien*. Rome : Ecole Française de Rome : 117 : 2 : 471-508.
- LUSIGNAN, Serge & OUY, Gilbert (1991) : « Le bilinguisme latin-français à la fin du Moyen Âge » in (Alexander Dalzell, Charles Fantazzi & Richard J. Schoeck dir.) *Acta conventus Neo-latini Torontonensis. Proceedings of the seventh International Congress of Neo-Latin Studies (Toronto 1988)*. Binghamton : Medieval and Renaissance Texts and Studies : 305-352.
- LYONS, John (1971) : *Introduction to theoretical linguistics*. Cambridge : University Press.
- MADER, Michael (1979) : *Lateinische Wortkunde für Alt- und Neusprachler*. Stuttgart : Kohlhammer.
- MAGGIORE, Marco & BUCHI, Eva (2014) : « Le statut du latin écrit de l'Antiquité en étymologie héréditaire française et romane » in (Franck Neveu *et al.* dir.) *Actes du IV^e Congrès mondial de linguistique française (Berlin juillet 2014)*. Paris : Institut de Linguistique Française : 313-325 (publication électronique)
[\[https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/1052861/filename/MaggioreBuchi2014.pdf\]](https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/1052861/filename/MaggioreBuchi2014.pdf).
- MALKIEL, Yakov (1959) : « Studies in irreversible binomials » in *Lingua* : 8/2 : 113-160.
- (1973) : « One short-lived genre of glottohistorical research », *Romance Philology* : 26/4 : 749-751.
 - (1976) : « Perspectives d'un renouvellement de l'étymologie romane » in (Marcel Boudreault & Frankwalt Möhren dir.) *Actes du XIII^e Congrès international de langues et philologie romanes (Québec août-septembre 1971)* (2 vol.). Québec : Presses de l'Université Laval : 1 : 967-984.
 - (1979) : « The analysis of lexical doublets : the Romanists' earliest contribution to general linguistics » in (David M. Feldmann dir.) *Homenaje a Robert A. Hall Jr. Ensayos lingüísticos y filológicos para su sexagésimo aniversario*. Madrid : Playor : 191-196.
 - (1983 [1977]) : « Gender, Sex, and Size, as reflected in the Romance Languages » in *From Particular to General Linguistics : Selected Essays 1965-1978*. Amsterdam/Philadelphia : Benjamins : 155-175.
 - (1993) : *Etymology*. Cambridge : Cambridge University Press.
 - (1995) : « The Principal Categories of Learned Words » in (Braj B. Kachru & Henry Kahane dir.) *Cultures, Ideologies, and the Dictionary. Studies in Honor of Ladislav Zgusta*. Tübingen : De Gruyter : 61-68.

- MANCZAK, Witold (1969a) : « Survivance du nominatif singulier dans les langues romanes », *Revue romane* : 4 : 51-60.
- (1969b) : *Le développement phonétique des langues romanes et la fréquence*. Kraków : Presses Universitas Jagellonica Cracoviensis.
 - (1974) « La langue romane commune : latin vulgaire ou latin classique ? », *Revue romane* : 9 : 218-231.
 - (1975) : « Étymologie de fr. *aller*, esp. *andar*, etc. et calcul des probabilités », *Revue roumaine de linguistique* : 20 : 735-739.
 - (1985) : « Semantic developments of borrowings » in (Jacek Fisiak dir.) *Historical Semantics. Historical Word-Formation*. Berlin/New York : De Gruyter : 367-375.
 - (1987) : « Origine des langues romanes : dogme et faits » in (József Herman) *Latin vulgaire, latin tardif I. Actes du I^{er} Colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Pécs septembre 1985)*. Tübingen : Niemeyer : 181-188.
 - (2001) : « Développement phonétique irrégulier dû à la fréquence dans les langues romanes » in (Annick Englebert et al. dir.) *Actes du XXII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Bruxelles juillet 1998)* (9 vol.). Tübingen : Niemeyer : 2 : 279-283.
- MAROUZEAU, Jules (1931) : *La prononciation du latin (histoire, théorie, pratique)*. Paris : Belles-Lettres.
- (1950) : *Aspects du français*. Paris : Masson.
 - (1951¹ [1933¹]) : *Lexique de la terminologie linguistique*. Paris : Gauthier.
 - (1957) : *Du latin au français*. Paris : Belles-Lettres : 18-21.
- MARTIN, Robert (2001) : « Le préfixe *a- ad-* en moyen français », *Romania* : 119 : 289-322.
- MARTY-LAVEAUX, Charles (1857) CR ROU (1857).
- (1968 réimpr. 1901¹ [1872¹]) : *De l'enseignement de notre langue*. Genève : Slatkine : 1968.
- MARZYS, Zygmunt (1970-71) : « Vaugelas ou l'indifférence à l'histoire » in *Annales de l'Université de Neuchâtel*. Neuchâtel : Presses Universitaires : 99-114.
- (2004) : « Des Remarques avant les *Remarques* ? Les *Hypomneses de Gallica Lingua* d'Henri Estienne et les *Remarques sur la langue française* de Vaugelas », *La Licorne* : 70 : 35-44.
- MASSON, Michel (1995) : « À propos des variations orthographiques des mots d'origine exotique », *Langue française* : 108 : 66-75.
- MATTHEWS, Albert (1900 [1897]) : « The Use at American Colleges of the Word *campus* », *Publications of the Colonial Society of Massachusetts* : 3 : 431-437.
- MÄTZNER, Eduard Adolf Ferdinand (1885¹ [1856¹]) : *Französische Grammatik*. Berlin : Weidmannsche Buchhandlung.
- MAZZOLA, Michael L. (2001) : « L'analyse à l'encontre de l'analogie : proparoxytons et paroxytons dans l'histoire du français » in (Annick Englebert et al. dir.) *Actes du XXII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Bruxelles juillet 1998)* (9 vol.). Tübingen : Niemeyer : 2 : 319-326.
- MEIER, Harri (1969) : « Le soleil et les grenouilles » in (Fred Dethier dir.) *Mélanges offerts à Rita Lejeune, professeur à l'Université de Liège* (2 vol.). Gembloux : Duculot : 2 : 1644-1650.

- MEILLET, Antoine (1932) : préface au *Dictionnaire étymologique de la langue française* (cf. BW : IX-XX).
- MELANDER, JOHAN (1932-1933) : « Les mots d'emprunt orientaux en français », *Studia Neophilologica* : 5/3 : 89-102.
- MELKERSSON, Anders (1992) : *L'itération lexicale. Étude sur l'usage d'une figure stylistique dans onze romans français des XII^e et XIII^e siècles*. Göteborg : Romanica Gothoburgensia.
- MENAGE, Gilles *et al.* (1694^e) : *Menagiana ou les bons mots, les pensées critiques, historiques, morales & d'érudition, de Monsieur Ménage, recueillies par ses amis. Seconde édition augmentée* [t. 1]. Paris : Florentin & Pierre Delaulne.
- MENSCH, Ella (1886) : *Die Scheideformen im Neuhochdeutschen*. Darmstadt : L. C. Wittich.
- MENUT, Albert Douglas (1922) : *The Semantics of Doublets Studied in Old and Middle French*. New York : Carranza & Company.
- (1929) : « Doublets in the Language of Rabelais », *Language* : 5/2 : 106-112.
- MERK, Georges (1969) : « L'étymologie de *race*. Rapports entre *generatio*, *ratio* et *natio* », *Travaux de linguistique et de littérature de l'Université de Strasbourg* : 7/1 : 177-188.
- MERRILEES, Brian (2006) : « La morphologie dérivationnelle en français médiéval », *Lexique* : 17 : 97-115.
- MEUNIER, Francis (1857) : *Essai sur la vie et les ouvrages de Nicole Oresme*. Paris : Durand.
- MEUSER, Heinrich (1929) : *Lat. 'claudere' im Französischen*. Giessen : O. Meyer.
- MEYER, Paul (1898) : « Auguste Brachet », *Romania* : 27 : 517-519.
- MEYER-LÜBKE, Wilhelm (1883) : *Die Schicksale des lateinischen Neutrums im Romanischen*. Halle : Karras.
- (1901) : *Die Betonung im Gallischen*. Vienne : Carl Gerold.
- (1920^e [1901^e]) : *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*. Heidelberg : Winter.
- (1966 [1934^e]) : *Historische Grammatik der französischen Sprache* (2 vol.). Heidelberg : Winter.
- MICHAËLIS (DE VASCONCELLOS), Carolina (1876) : *Studien zur romanischen Wort-Schöpfung*. Leipzig : Brockhaus.
- MOLHO, Mauricio (1985) : « Apuntes para una teoría del cultismo », *Bulletin hispanique* : 87/3-4 : 471-484.
- MÖHREN, Frankwalt (1982) : « Zur Datenforschung » in (Otto Winckelmann & Maria Braisch dir.) *Festschrift für Johannes Hubschmid zum 65. Geburtstag*. Berne : Francke : 691-704.
- MOHRMANN, Charles (1954) : « 'Sacramentum' dans les plus anciens textes chrétiens », *Harvard Theological Review* : 47 : 141-152.
- MOHRMANN, Christine (1952) : « Le dualisme de la latinité médiévale » in *Revue des Etudes latines* : 29 : 330-348.
- MONFRIN, Jacques (1963) : « Humanisme et traductions au Moyen Age », *Journal des Savants* : 1963/3 : 161-190.
- (1964) : « Les traducteurs et leur public en France au Moyen Age », *Journal des Savants* : 1964/1 : 5-20.
- (1982) : « L'emploi de la langue vulgaire dans les actes diplomatiques du temps de Philippe Auguste » in (Robert-Henri Bautier dir.) *La France de Philippe Auguste. Actes*

- du Colloque international tenu à Paris (septembre-octobre 1980). Paris : CNRS : 785-792.
- MONFRIN, Jacques & SAMARAN, Charles (1962) : « Pierre Bersuire prieur de Saint-Eloi de Paris (1290-1362) » in (Charles Samaran dir.) *Histoire littéraire de la France*. Paris : Imprimerie Nationale : 39 : 301-314.
- MONTERO-MUÑOZ, Raquel (2006) : « Sprachkontakte : Arabisch und Iberoromania » in (Gerhard Ernst, Martin-Dietrich Glessgen, Christian Schmitt & Wolfgang Schweickard dir.) *Histoire linguistique de la Romania. Manuel international d'histoire linguistique de la Romania 2*. Berlin/New York : De Gruyter : 1155-1167.
- MOORS, Jozef (1984-1985) : « Visé-Wezet. In welke taal noemen we onze plaatsnamen ? » in *Bulletin de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie*. Bruxelles : 58 : 3-4.
- MÜLLER, Bodo (1987) : « Das Lateinische und das Latein der etymologischen Wörterbücher der romanischen Sprachen » in (Wolfgang Dahmen et al.) *Latein und Romanisch : Romanistisches Kolloquium I*. Tübingen : Narr : 311-322.
- MÜLLER, Friedrich Max (1867) : *Nouvelles leçons sur la science du langage. Cours professé à l'Institution royale de la Grande Bretagne en l'année 1863. I. Phonétique et étymologie* (traduit de l'anglais par Georges Harris et Georges Perrot). Paris : Durand & Lauriel.
- MÜLLER, Wulf (2011) : « Alemannische Doppelnamen in der Suisse romande ? » in (Wolfgang Haubrichs & Heinrich Tiefenbach dir) *Interferenz-Onomastik. Namen in Grenz- und Begegnungsräumen in Geschichte und Gegenwart. Saarbrücker Kolloquium des Arbeitskreises für Namenforschung (Saarbrücken octobre 2006)*. Saarbrücken : Kommission für Saarländische Landesgeschichte und Volksforschung : 151-162.
- MÜLLER-LANCE Johannes (2008) : « Le latin vulgaire en tant que variété d'apprentissage » (Roger Wright dir.) *Latin vulgaire, latin tardif VIII. Actes du VIII^e Colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Oxford septembre 2006)*. Hildesheim/Zürich/New York : Olms-Weidmann : 92-102.
- MUSSAFIA, Adolf (1868) : cf. CR BRACHET (1868).
- MUTHMANN, Gustav (1994) : *Doppelformen in der deutschen Sprache der Gegenwart. Studie zu den Varianten in Aussprache, Schreibung, Wortbildung und Flexion*. Tübingen : Niemeyer.
- NASSER, Fathi (1966) : *Emprunts lexicologiques du français à l'arabe des origines jusqu'à la fin du XIX^e siècle*. Beyrouth : Hayek & Kamal.
- NERLICH, Brigitte (1996) : « Un chaînon manquant entre la rhétorique et la sémantique : l'œuvre d'Auguste de Chevallet », *Travaux de linguistique* : 33 : 115-131.
- NEUMANN, Fritz (1884) : « Über einige Satzduplikformen der französischen Sprache », *Zeitschrift für Romanische Philologie* : 8 : 243-274 ; 363-412.
- NICOLAS, Anne (1980) « 'Sélection naturelle' et synonymie », *Langue française* : 48 : 89-99.
- NØLKE, Henning (1996) : « Où placer l'adjectif épithète ? Focalisation et modularité », *Langue française* : 111 : 38-58.
- NOLL, Volker (1996) : « Der arabische Artikel *al* und das Iberomanische » in (Jens Lüdtke dir.) *Romania Arabica. Festschrift für Reinhold Kontzi zum 70. Geburtstag*. Tübingen : Narr : 299-313.
- NORBERG, Dag (1968) : *Manuel pratique de latin médiéval*. Paris : Picard.
- NYROP, Kristoffer (1899-1930) : *Grammaire historique de la langue française* (6 vol.). Copenhague/Leipzig/Paris : Bojesen.

- (1918) : *Histoire étymologique de deux mots français* (haricot, parvis). Copenhague : Høst & Søn.
- ORR, John (1949) : « Quelques étymologies scabreuses », *Archivum Linguisticum* : 1 : 52-73.
- (1954) : « L'étymologie populaire », *Revue de linguistique romane* : 18 : 129-142.
- ORTEGA OJEDA, Gonzalo Damián (1982) : « Análisis semántico de los dobletes españoles » in *Revista de Filología de la Universidad de La Laguna* : 1 : 89-94.
- OUY, Gilbert (1986) : « Bilinguisme ou trilinguisme ? Latin commun, latin savant et français aux XIV^e et XV^e siècles » in (Jean-Philippe Genet & Bernard Vincent dir.) *État et Église dans la genèse de l'État moderne*. Madrid : Casa de Velásquez : 85-96.
- OZOLINA, Olga (1992) : « Les mots *soupçon* et *suspicion* du XVI^e au XX^e siècle d'après la base FRANTEXT » in (Bernard Quemada dir.) *FRANTEXT. Autour d'une base de données textuelles. Témoignages d'utilisateurs et voies nouvelles*. Paris : CNRS/Didier Érudition : 99-112.
- (1998) : « Les paires synonymiques constituées des doublets étymologiques du type : *frêle* - *fragile*, *hôtel* - *hôpital* en moyen français » in (Bernard Caron dir.) *Proceedings of the 16th International Congress of Linguists (Paris juillet 1997)*. Oxford : Pergamon :
- (2001) : « À propos des doublets étymologiques constitués par un latinisme et sa variante populaire en moyen français » in (Annick Englebert *et al.* dir.) *Actes du XXII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Bruxelles juillet 1998)* (9 vol.). Tübingen : Niemeyer : 2 : 345-353.
- (2003) : « Corrélation sémantique des doublets étymologiques dans la langue française du XIV^e au XX^e siècle » in (Fernando Sánchez Miret dir.) *Actes du XXIII^e Congrès de linguistique et philologie romanes (Salamanque septembre 2001)* (5 vol.). Tübingen : Niemeyer : 3 : 357-366.
- PANNIER, Léopold (1868) : *Pierre Bersuire et sa traduction de Tite-Live considéré comme monument de la formation savante de la langue française au XIV^e siècle*. Paris : Simon Raçon.
- PARASCHKEWOW, Boris (1994) : « Die Wortkürzung als Quelle lexikalischer Varianten und etymologischer Dubletten im Deutschen » in (Ruska Simeonova dir.) *Ansichten, Germanistisches Jahrbuch. Schriften bulgarischer und deutscher Germanisten*. Sofia : Universitätsverlag der St. Kliment Ohridski-Universität : 41-62.
- (1995) : « Identisch vs adäquat im Rahmen der etymologischen Duplizität » in (Gotthard Lerchner *et al.* dir.) *Chronologische, areale und situative Varietäten des Deutschen in der Sprachhistoriographie, Festschrift für Rudolf Grosse*. Frankfurt am Main : Peter Lang : 113-124.
- (2001) : « Etymologische Duplizität in etymologischen Wörterbüchern » in (Birgit Igla, Pavel Petkov, Herbert Ernst Wiegand dir.) *Theoretische und praktische Probleme der Lexikographie. I. Internationales Kolloquium zur Wörterbuchforschung (Sofia juillet 2000)*. Hildesheim/Zurich/New York : Georg Olms : 63-71.
- (2002) : « Zur lexikographischen Darstellung des Phänomens etymologische Duplizität », *Zeitschrift für germanistische Linguistik* : 30/1 : 23-55.
- PARIS, Gaston (1862) : *Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*. Paris/Leipzig : Franck.
- (1863) : cf. Diez (1863 ; 1872)

- (1868) : cf. CR BRACHET (1868).
 - (1909a [1900]) : « Les plus anciens mots d'emprunt du français » in *Mélanges linguistiques* (éd. Mario Roques). Paris : Champion : 315-352.
 - (1909b [1868]) : « Étymologies françaises » in *Mélanges linguistiques* (éd. Mario Roques). Paris : Champion : 513-524.
- PAUL, Hermann (1909^a [1880^a]) : *Principien der Sprachgeschichte*. Halle : Niemeyer.
- PEI, Mario (1949) : *The Story of Language*. Philadelphie : Lippincott.
- PELLEGRINI, Giovan Battista (1972) : *Gli arabismi nelle lingue neolatine con speciale riguardo all'Italia*. Brescia : Paideia.
- PELLEGRINI, Silvio (1953) : « Iterazioni sinonimiche nella *Canzone di Rolando* » in (dir.) *Studi mediolatini e volgari. A cura dell'Istituto de Fil. rom. dell'univ. di Pisa*. Bologna : éditeur : 1 : 155-167.
- PESEK, Ondřej (2007) : *Enrichissement du lexique de l'ancien français : les emprunts au latin dans l'œuvre de Jean de Meun* (thèse Université de Brno). Brno : Masarykova Univerzita.
- PETREQUIN, Gilles (2009) : *Le « Dictionnaire françois » de P. Richelet (Genève, 1679-1680). Étude de métalexicographie historique*. Louvain : Peeters.
- PFISTER, Max (2005) : « La contribution de la lexicologie italienne au lexique non attesté du latin vulgaire » in (Sándor Kiss, Luca Mondin & Giampaolo Salvi dir.) *Latin et langues romanes. Études de linguistique offertes à József Herman à l'occasion de son 80e anniversaire*. Tübingen : Niemeyer : 593-600.
- PICOCHÉ, Jacqueline (1977) : *Précis de lexicologie française*. Paris : Nathan.
- (2009) : « Le testament de Littré » (publication électronique)
<http://www.vigdor.com/testament%20littré/presentation.htm>.
- PINON, Roger (1977) : « Se mettre sur son trente-et-un », *Revue de linguistique romane* : 41 : 48-65.
- POPE, Mildred Katharine (1952^a [1934^a]) : *From Latin to Modern French with Especial Consideration of Anglo-Norman*. Manchester : University Press.
- POTT, August Friedrich (1840) : « Indogermanischer Sprachstamm » in (Johann Samuel Ersch & Johann Gottfried Gruber dir.) *Allgemeine Enzyklopädie der Wissenschaften und Künste*. Leipzig : Brockhaus : 2 : 18 : 1-112.
- PREDMORE, Richard Lionel (1946) : « Dobletes modernos en el español guatemalteco », *Hispania de California* : 29 : 214-215.
- PRUDHOMME, René Armand François dit Sully (1872) : *Poésies. Les Épreuves – Les Écuries d'Augias – Croquis italiens – Les Solitudes – Impressions de la Guerre (1866-1872)*. Paris : Alphonse Lemerre.
- PRUVOST, Jean (2002) : *Les dictionnaires de langue française*. Paris : PUF.
- PULGRAM, Ernst (1950) : « Spoken and written latin », *Language* : 26 : 458-466.
- (1964) : « Proto-Languages as Proto-Diasystems : Proto-Romance », *Word* : 20 : 373-383.
- PYTHON, Fabien (2012) : « Pomme de Perse et pomme d'Arménie. Quelques exemples de duplicité étymologique en français » in (Véronique Dasen & Marie-Claire Gérard-Zai dir.) *Art de manger, art de vivre. Nourriture et société de l'Antiquité à nos jours*. Gollion : Infolio : 163-178.

- QUINSAT, Françoise (1993) : *Contribution à l'étude des emprunts lexicaux arabes en Europe occidentale : les mots d'origine arabe dans les textes latins antérieurs au XII^e siècle* (thèse Université Paris III). Paris.
- (2008a) : « Remarques sur le traitement des arabismes dans le TLF(i) : premier bilan et perspectives », *Zeitschrift für romanische Philologie* : 124/3 : 402-417.
 - (2008b) : « Le traitement lexicographique des arabismes dans les dictionnaires du français » in (Jean-François Sablayrolles dir.) *Néologie et terminologie dans les dictionnaires*. Paris : Champion : 151-177.
- RAIBLE, Wolfgang (1996) : « Relatinisierungstendenzen » in (Günter Holtus et al.) *Lexikon der Romanistischen Linguistik II/1. Latein und Romanisch : historisch-vergleichende Grammatik der romanischen Sprachen*. Tübingen : Niemeyer : 2/1 : 120-134.
- (2001) : « Linguistics and Genetics : Systematic Parallels », in (Martin Haspelmath, Ekkehard König, Wulf Oesterreicher & Wolfgang Raible dir.) *Language Typology and Language Universals. An International Handbook*. Berlin/New York : De Gruyter : 103-123.
 - (2014) : « La gestion cérébrale des formes lexicales et les bases neuropsychologiques du réseau sémantico-lexical », in (Martin Glessgen & Wolfgang Schweickard dir.) *Étymologie romane : objets, méthodes et perspectives*. Strasbourg : Éditions de linguistique et de philologie : 235-256.
- RAINER, Franz (2009) : « L'usage changeant des termes comptables *balance*, *bilan* et *inventaire* à travers les siècles », *Cahiers de lexicologie* : 95/2 : 171-190.
- REGNAUD, Paul : (1887) : *Les lois phonétiques sont-elles absolues au sens où l'entendent les néogrammairiens ? Non*. Paris : Leroux.
- (1889² [1888¹]) : *Origine et philosophie du langage ou principes de linguistique européenne*. Paris : Fischbacher.
 - (1890) : *Principes généraux de linguistique indo-européenne publiés à l'usage des candidats aux agrégations de philosophie et de grammaire*. Paris : Hachette.
- REINER, Erwin (1968) : *La place de l'adjectif épithète en français : théories traditionnelles et essai de solution*. Vienne/Stuttgart : Braumüller.
- (1980) : *Die etymologischen Dubletten des Französischen. Eine Einführung in die historische Wortlehre*. Vienne : Braumüller.
 - (1982) : *Les doublets étymologiques. Considérations sur la structure et l'étude d'un secteur fondamental du vocabulaire français, avec des remarques sur les doublets d'autres langues*. Vienne : Braumüller.
 - (1990) : « Le dictionnaire de doublets » in (Franz Josef Haussmann et al. dir.) *Wörterbücher. Dictionaries. Dictionnaires. Ein internationales Handbuch zur Lexikographie* (3 vol). Berlin/New York : De Gruyter : 2 : 1241a-1245b.
- REINHARDT, Jan (2004) : *Mittellatein und italienische historische Lexikographie*. Francfort/Berlin/Berne/Bruxelles/New York/Oxford/Vienne : Peter Lang.
- REINHEIMER-RÎPEANU, Sanda (1990) : « Sur l'adaptation phonétique des emprunts latins en français », *Revue de linguistique romane* : 54 : 77-91.
- (1992) : « *Épices...espèces...spécialités* », *Revue roumaine de linguistique* : 54 : 77-91.
- REUTER, Ole (1936) : *Verb doublets of Latin origin in English*. Helsingfors (Finlande) :

- Akademische Buchhandlung.
- REY-DEBOVE, Josette & LEBEAU-BENSA, Béatrice (1995) : « Les variantes dans le *Nouveau Petit Robert* 1993 », *Langue française* : 108 : 33-39.
- RICHTER, Jean Paul (1820) : *Ueber die deutschen Doppelwörter ; eine grammatische Untersuchung in zwölf alten Briefen und zwölf neuen Postskripten*. Stuttgart/Tübingen : Cotta.
- ROBERT, Charles Marie (s. d. [1886]) : « Les doublets » in *Questions de grammaire et de langue françaises élucidées*. Amsterdam : Brinkman : 232-278.
- ROCHÉ, Michel (2006) « La dérivation en -ier(e) en ancien français », *Lexique* : 17 : 55-96.
 - (2011) : « Quel traitement unifié pour les dérivations en -isme et en -iste ? » in (Michel Roché et al. dir.) *Des unités morphologiques au lexique*. Paris : Lavoisier : 69-143.
- RODRÍGUEZ Pedreira Nuria (1996) : « Description sémantique de quelques doublets suffixés par -é, -eux », *Verba* : 23 : 177-197.
- ROHLFS, Gerhard (1920) : Ager, area, atrium. *Eine Studie zur romanischen Wortgeschichte mit einer Karte*. Leipzig : Noske.
 - (1966) : « Toponymie de double tradition » in (Georges Straka dir.) *Mélanges de linguistique et de philologie romanes offerts à Monseigneur Pierre Gardette*. Ouvrage publié avec le concours du CNRS. Strasbourg/Paris : Klincksieck : 413-426.
 - (1969³ [1951¹]) : *Sermo vulgaris latinus. Vulgärlateinisches Lesebuch*. Tübingen : Niemeyer.
- ROMAN D'AMAT, Jean-Charles (1956) : « Brachet (Auguste) » in (Michel Prévost & Jean-Charles Roman d'Amat dir.) *Dictionnaire de biographie française*. Paris : Letouzey : 7 : 128.
- ROQUES, Gilles (1974) : « La lexicographie et l'alchimie », *Revue de linguistique romane* : 38 : 453-456.
 - (1979) : « Notes d'étymologie française » in (Manfred Höfler, Henri Vernay & Lothar Wolf dir.) *Festschrift Kurt Baldinger zum 60. Geburtstag* (2 vol.). Tübingen : Niemeyer : 2 : 580-588.
 - (1983) : « Littré et l'étymologie » in *Actes du Colloque Émile Littré 1801-1881 (Paris octobre 1981)*. Paris : Albin Michel : 367-376.
- ROTHWELL, William (1976) : « Sink or Swim ? : a homonymic dilemma in Medieval French », *Zeitschrift für romanische Philologie* : 92/3-4 : 386-393.
- ROU, Jean (1857) : *Mémoires inédits et opuscules* (éd. Francis Waddington) (2 vol.). Paris : Société de l'Histoire du Protestantisme Français.
 CR (1858) Charles MARTY-LAVEAUX, *Bibliothèque de l'École des Chartes* : 19 : 98-100
- RYCHNER, Jean (1963) : « Observations sur la traduction de Tite-Live par Pierre Bersuire (1354-1356) », *Journal des savants* : 4 : 242-267.
- SĂLIȘTEANU-CRISTEA, Oana (2000) : *Prestito latino – elemento ereditario nel lessico della lingua italiana (doppioni e varianti)*. Prague : Università Carolina.
- SALOMON, Gerhard (1919) : *Die Entstehung und Entwicklung der deutschen Zwillingsformeln*. Braunschweig : Appelhans.
- SANFELD, Kristian (1938) : « Vx fr. los 'louange' », *Studia Neophilologica* : 11/1-2 : 115-117.
- SANKÈZE, Adrien [= André ESKÉNAZI] (2006) : « Comment étudier le vocabulaire ancien ? », *Romania* : 124 : 1-49.
- SARAUW, Christine (1920) : *Die Italianismen in der französischen Sprache des 16. Jahrhunderts*. Leipzig : Noske.

- SAUSSURE, Ferdinand de (1995 [1967 ; 1916]) : *Cours de linguistique générale* (éd. Tullio de Mauro). Paris : Payot.
- SCHULER, Manfred (1971) : « Bedeutungsaufspaltung und Dublettenbildung im Englischen », *Die Neueren Sprachen* : 70 : 471-476.
- SCHLEGEL, August Wilhelm von (1818) : *Observations sur la langue et la littérature provençales*. Paris : Librairie Grecque-Latine-Allemande.
- SCHMIDT, Johannes (1872) : *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogermanischen Sprachen*. Weimar : H. Böhlau.
- SCHMITT, Christian (1974) : *Die Sprachlandschaften der Galloromania. Eine lexikalische Studie zum Problem der Entstehung und Charakterisierung* (2 vol.). Berne/Francfort : Herbert Lang/Peter Lang
- (1988) : « Funktionale Variation und Sprachwandel. Zum Verhältnis von ererbter und gelehrter Wortbildung im Spanischen und Französischen » in (Jörn Albrecht, Jens Lüdtke & Harald Thun dir.) *Energie und Ergon. Sprachliche Variation. Sprachgeschichte. Sprachtypologie. Studia in honorem Eugenio Coseriu* (3 vol.). Tübingen : Narr : 2 : 183-203.
 - (2009) : « Christentum und Kretinismus. Zu den Auswirkungen fachwissenschaftlichen Defizits bei der etymologischen Forschung », *Romanistisches Jahrbuch* : 59 : 29-45.
 - (2014) : « Pour une nouvelle typologie des dictionnaires historiques. Emprunts – mots savants – formation scientifique – mots néolatins », *Romanistisches Jahrbuch* : 64/1 : 130-145.
- SCHNEIDER, E. (1914) : *Die römische Rota. Nach geltendem Recht auf geschichtlicher Grundlage dargestellt. Die Verfassung der Rota*. Paderborn : F. Schöningh.
- SCHOOT, Henry Gilius (1960) : *Les causes de la double issue de E fermé tonique libre en français*. Amsterdam : Van Oorschot.
- SCHÖNE, Maurice (1947) : *Vie et mort des mots*. Paris : PUF.
- SCHUCHARDT, Hugo (1866-1868) : *Der Vokalismus des Vulgärlatein* (3 vol. : I = 1866 ; II = 1867 ; III : 1868). Leipzig : Teubner.
- SCHUCHHARD, Herbert (1936) : « Beiträge zur Geschichte der italienischen Scheidewörter », *Berliner Beiträge zur Romanischen Philologie* : 6 : 3.
- SCHWEICKARD, Wolfgang (1992) : 'Deonomastik'. *Ableitungen auf der Basis von Eigennamen im Französischen (unter vergleichender Berücksichtigung des Italienischen, Rumänischen und Spanischen)*. Tübingen : Niemeyer.
- SEIFERT, Eva (1923) : *Die Proparoxytona im Galloromanischen*. Halle : Max Niemeyer.
- SELIG, Maria (1993) : « Le passage à l'écrit des langues romanes – état de la question » in (Maria Selig, Barbara Frank & Jörg Hartmann dir.) *Le passage à l'écrit des langues romanes*. Tübingen : Narr : 9-27.
- SETTEGAST, Franz (1883) : « Romanische Etymologien », *Romanische Forschungen* : 1 : 237-255.
- SGUAITAMATTI-BASSI, Suzanne (1974) : *Les emprunts directs faits par le français à l'arabe jusqu'à la fin du XIII^e siècle*. Zürich : Juris.

- SIOUFFI, Gilles (2014) : « Sentiment de la langue et histoire de la langue : quelques propositions » in (Wendy Ayres-Bennett & Thomas M. Rainsford dir.) *L'Histoire du français. État des lieux et perspectives*. Paris : Garnier : 111-125.
- SMITH, Pauline (1983) : « Le redoublement de termes et les emprunts linguistiques dans la traduction en France au XVI^e siècle : Henri Estienne et François de Belleforest », *Revue de linguistique romane* : 47 : 37-58.
- SNEYDERS DE VOGEL, Kornelis (1950) : « Collocare », *Mélanges de linguistique et de littérature romanes, offerts à Mario Roques*. Bade : Éditions Art et Science : 267-275.
- SPENCE, Nicole (1971) : « La survivance des formes du nominatif latin en français. Fréquence ou analogie ? », *Revue romane* : 6 : 74-84.
- STAAF, Erik (1896) : *Le suffixe -ARIUS dans les langues romanes*. Upsal : Almqvist & Wiksell.
- STÄDTLER, Thomas (2007) : « Le traducteur, créateur de néologismes : le cas de Nicole Oresme » in (Olivier Bertrand, Hiltrud Gerner & Béatrice Stumpf dir.) *Lexiques scientifiques et techniques : constitution et approche historique*. Palaiseau : Éditions de l'École polytechnique : 47-61.
- STALA, Ewa (2009) : « Dobletes etimológicas en español – su origen y evolución semántica. Observaciones puntuales », *Studia Linguistica Universitatis Jagellonicae Cracoviensis* : 126 : 113-126.
- (2010) : « Los dobles 'indirectos' (1611-1739). Aportaciones al estudio de los dobles en español », *Romanica Cracoviensia* : 10 : 72-89.
 - (2012) : *Los dobles etimológicas en español (1611-1739)*. Cracovie : Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.
- STEFENELLI, Arnulf (1992) : *Das Schicksal des lateinischen Wortschatzes in den romanischen Sprachen*. Passau : Rothe.
- STEIGER, Arnald (1948-1949) : « Aufmarschstrassen des morgenländischen Sprachgutes », *Vox Romanica* : 10 : 1-62.
- STEINFELD, Nadine & ANDRONACHE, Marta (2011) : « Quoi de neuf du côté de la lexicographie étymologique ? La méthode utilisée dans le cadre du projet TLF-Étym pour distinguer les emprunts au latin de l'Antiquité de ceux faits au latin médiéval », *Estudis Romànics* : 33 : 151-170.
- STENZEL, Theodor (1896) : « Scheideformen im Latein. Abhandlung » in *25. Jahresbericht des Städtischen Katolischen Gymnasiums zu Patschkau*. Patschkau : Hertwig.
- STERN, Gustaf (1931) : *Meaning and Change of Meaning. With Special Reference to the English Language*. Bloomington : Indiana University Press.
- STOK, Fabio (éd.) (1997) : *Appendix Probi IV*. Napoli : Arte Tipografica.
- STOCK, Brian (1983) : *The Implication of Literacy. Written Languages and Models of Interpretation in the Eleventh and Twelfth Centuries*. Princeton : University Press.
- STOROST, Jürgen (1984) : « August Fuchs, Philolog », *Beiträge zur romanischen Philologie* : 23 : 95-108.
- STRAKA, Georges (1965) : « Contribution à l'histoire de la consonne R en français » in Straka 1979 : 465-499.
- (1979) : *Les sons et les mots. Choix d'études de phonétique et de linguistique*. Paris : Klincksieck.

- (1984) : « À propos de *pensile* > *poêle* « fourneau » , *Revue de linguistique romane* : 48 : 29-36.
- STRAKA, Georges & NAUTON, Pierre. (1947) : « Le polymorphisme de l'*r* dans la Haute-Loire » in *Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg. Mélanges 1945. V. Etudes linguistiques*. Paris : Belles-Lettres : 195-238.
- STUCKE, Georg. (1925² [1912¹]) : *Deutsche Wortsippen. Ein Blick in den Verwandtschaftszusammenhang des deutschen Wortschatzes*, Bühl [Baden] : Konkordia.
- SWIGGERS, Pierre (1989) : « Le fondement cognitif et sémantique de l'étymologie chez Turgot », *Cahiers Ferdinand de Saussure* : 43 : 79-89.
- (1991) : « L'étymologie (g)allo-romane : perspectives et points de vue », *Travaux de linguistique* : 23 : 97-103.
- (1997) : *Histoire de la pensée linguistique*. Paris : PUF.
- (2001) : « Linguistique et grammaticographie romanes » in (Günter Holtus, Michael Metzeltin & Christian Schmitt dir.) *Lexikon der Romanistischen Linguistik I/1. Geschichte des Faches Romanistik. Methodologie (Das Sprachsystem)*. Tübingen : Niemeyer : 36-121.
- (2011) : « Contours linguistiques et culturels de la Romania et de la Romanistique. L'approche d'August Fuchs (1849) » in (Anja Overbeck, Wolfgang Schweickard & Harald Völker dir.) *Lexikon, Varietät, Philologie. Romanistische Studien*. Berlin : De Gruyter : 803-812.
- (2013) : « La Phonologie de la langue française (1874-1875) de Cyprien Ayer » in (Anne-Marguerite Fryba-Reber & Pierre Swiggers dir.) *L'œuvre scientifique de Cyprien Ayer (1825-1884). Grammaire, pédagogie et dialectologie*. Louvain : Peeters : 77-98.
- (2014a) : « Sens et essence de la reconstruction » in *DÉRom* 1 : 47-59.
- (2014b) : « Les études linguistiques romanes des origines jusqu'au début du XIX^e siècle : les 'prémices' de la romanistique » in (Andre Klump, Johannes Kramer & Aline Willems dir.) *Manuel des langues romanes*. Berlin/Boston : De Gruyter : 13-42.
- SWIGGERS, Pierre & DESMET, Piet (1995) : « Brachet, Schuchardt et l'étude du latin vulgaire », *Orbis* : 38 : 179-188.
- TAGLIAVINI, Carlo (1972² [1949¹]) : *Le origini delle lingue neolatine. Introduzione alla filologia romanza*. Bologne : Riccardo Pàtron.
- TAVERDET, Gérard (1974) : « *Roi* et *raie* : tentative d'explication phonétique », *Revue de linguistique romane* : 38 : 524-530.
- TAYLOR, Robert (1965) : « Les néologismes chez Nicole Oresme, traducteur du XIV^e siècle » in (Georges Straka dir.) *Actes du X^e Congrès international de linguistique et de philologie romane (Strasbourg avril 1962)* (3 vol.). Paris : Klincksieck : 2 : 727-736.
- THIBAUT, André (1989) : « La terminaison lat. -uus dans les emprunts savants en français : un problème d'adaptation morpholexicale », *Revue de linguistique romane* : 53 : 85-110.
- (2004) : « Evolutions sémantiques et emprunts : le cas des gallicismes de l'espagnol » in (Franz Lebsanft & Martin Glesgen dir.) *Historische Semantik in den romanischen Sprachen*. Tübingen : Niemeyer : 103-115.
- THIERBACH, Alfred (1951) : *Untersuchungen zur Benennung der Kirchenfeste in den romanischen Sprachen*. Berlin : Akademie-Verlag.

- THOMAS, Antoine (1893) : « Les noms de rivières et la déclinaison féminine d'origine germanique », *Romania* : 32 : 489-503.
- (1897) : « La sémantique et les lois intellectuelles du langage » in *Essais de philologie française*. Paris : Emile Bouillon : 166-193.
 - (1902) : « Les substantifs abstraits en *-ier* et le suffixe *-arius* », *Romania* : 31 : 481-498.
- THOMSEN, Ewald (1890) : *Über die Bedeutungsentwicklung der Scheidewörter des Französischen*. Kiel : Schmidt & Klaunig.
- THORNTON, Anna M. (2011) : « Overabundance (multiple Forms realizing the same Cell) : A non-canonical Phenomenon in italian verb Morphology » in (Martin Maiden *et al.* dir.) *Morphological Autonomy : Perspectives from Romance inflectional Morphology*. Oxford : University Press.
- THÜMMEL, Wolf (1983) : « Contacts et changement. Différentes approches des correspondances entre langues : parenté génétique, alliance linguistique, substrat » in *Documentation et recherche en linguistique allemande contemporaine* : 28 : 1-46.
- TILANDER, Gunnar (1961) : *Nouveaux mélanges d'étymologie cynégétique*. Lund : C. Blom.
- TOBLER, Adolf (1868) (1871) : cf. CR BRACHET (1868 ; 1871).
- TROTTER, David (2014) : « Le rôle de l'étymologie dans la lexicographie médiévisite » in (Martin Glessgen & Wolfgang Schweickard dir.) *Étymologie romane : objets, méthodes et perspectives*. Strasbourg : Éditions de linguistique et de philologie : 25-50.
- TUAILLON, Gaston (1995) : « Les noms de la chenille en gallo-roman » in *Estudis de lingüística i filologia offerts à Anton M. Badia Margarit*. Barcelone : 2 : 369-391.
- (2001) : « Les désignations romanes de la grenouille » in *ALiR* : 2a : 179-200.
- TURGOT, Anne-Robert-Jacques (1961 [1756]) : « Étymologie » [article anonyme de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome 6] (éd. Maurice Piron). Bruges/Paris : De Tempel.
- UELTSCHI, Karin (2011) : « Doublets savants, doublets populaires. La médiévisite entre auto-référence et transdisciplinarité : pour une nouvelle littérature comparée » in (Patricia Victorin dir.) *Lire les textes médiévaux aujourd'hui : historicité, actualisation et hypertextualité*. Paris : Champion : 179-192.
- UYTFANGHE, Marc van (1983) : « Histoire du latin, protohistoire des langues romanes et histoire de la communication. À propos d'un recueil d'études, et avec quelques observations préliminaires sur le débat intellectuel entre pensée structurale et pensée historique », *Francia* : 11 : 579-613.
- (1991) : « The consciousness of a linguistic dichotomy (Latin–Romance) in Carolingian Gaul : the contradictions of the sources and of their interpretation » (Roger Wright dir.) *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages*. Londres/New York : Routledge : 114-129.
- VÄÄNÄNEN, Veikko (1966) : « Quelques notes marginales au *Bloch-Warburg* 4^e édition » in (Georges Straka dir.) *Mélanges de linguistique et de philologie romanes offerts à Monseigneur Pierre Gardette*. Ouvrage publié avec le concours du CNRS. Strasbourg/Paris : Klincksieck : 481-483.
- (1981³ [1963¹]) : *Introduction au latin vulgaire*. Paris : Klincksieck.

- (1983) : « Le problème de la diversification du latin » in (Wolfgang Haase dir.) *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt II*. Berlin/New York : De Gruyter : 29/1 : 480-506.
- VALLET, Robert (1977) : « À propos des redoublements d'expression dans la prose de Jean Lemaire de Belges », *Revue de linguistique romane* : 41 : 383-398.
- VALTER, Roman (1972) : « Einige Bemerkungen zum romanischen Wortschatz gelehrtsprachlicher Herkunft », *Beiträge zur romanischen Philologie* : 11 : 132-151.
- VAN ACKER, Marieke (2007) : « Quelques réflexions d'ordre conceptuel et terminologique relatives à la transition latin/langues romanes à partir de la notion de 'latin vulgaire' » in *Zeitschrift für romanische Philologie* : 123 : 593-617.
- 2010) : « La transition latin / langues romanes et la notion de 'diglossie' », *Zeitschrift für romanische Philologie* : 126 : 1-38.
- VAUGELAS, Claude Favre de (2009 [1647]), *Remarques sur la langue française. Édition critique avec introduction et notes* (éd. Zygmunt Marzys). Genève : Droz
- VERNAY, Henri (1962) : *Les divers sens du mot raison. Autour de l'œuvre de Marguerite d'Angoulême, Reine de Navarre 1492-1549*. Heidelberg : Winter.
- VISING, Johan (1910) : « Deux étymologies françaises (wivre, guivre et guêtres) » in *Minnesskrift utgifven af Filologiska Samfundet i Göteborg på tioårsdagen af dess stiftande den 22 oktober 1910*. Göteborg : Wettergren & Kerber : 1-6.
- VITALI, David (2008) : *Mit dem Latein am Ende ? Volkssprachlicher Einfluss in lateinischen Chartularen aus der Westschweiz*. Bern/Berlin : Peter Lang.
- WALLENSKÖLD, Axel (1896) : « Un cas de métathèse constante pendant la période de formation de l'ancien français » in *Mélanges de philologie romane dédiés à Carl Wahlund à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa naissance*. Mâcon : Protat Frères : 145-161.
- WANDRUSZKA, Mario (1956) : « 'Brio' und 'verve' », *Romanische Forschungen* : 67 : 9-35.
- WANNER, Dieter (1987) : « Le latin vulgaire comme détermination du proto-roman » in (József Herman) *Latin vulgaire, latin tardif I. Actes du I^{er} Colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Pécs septembre 1985)*. Tübingen : Niemeyer : 215-234.
- WARNKE, Karl (1882) : « Die neuenglischen Scheideformen » in *Einladungsschrift des Gymnasiums Casimirianum zu der öffentlichen Prüfung und Schlussfeier (April 1882). Programm Nr. 617*. Coburg : Hofbuchdruckerei : 3- 30.
- WARTBURG, Walther von (1937) : « Betrachtungen über die Gliederung des Wortschatzes und die Gestaltung des Wörterbuchs », *Zeitschrift für romanische Philologie* : 57 : 296-312.
- (1967^s [1934ⁱ]) : *Evolution et structure de la langue française*. Bâle : Francke.
- (1969^s [1946ⁱ]) : *Problèmes et méthodes de la linguistique*. Paris : PUF.
- WASSILEFF [VASILEV], Christo (1958) : *Zum Problem der etymologischen Doppelformen im Englischen* (thèse Université de Vienne). Vienne.
- WAWRA, Ferdinand (1889) : *Scheideformen im Englischen* (thèse Université de Vienne). Vienne.
- (1890) : *Die Scheideformen oder Doubletten im Französischen*. Wiener Neustadt : H. Postl.
- WESTERN, August (1888) : « Om norske Dobbeltformer », *Arkiv för nordisk filologie* : 4 : 1-25.
- WHITEHEAD, Frederick (1965) : « La collision homonymique et la sémantique évolutive : le cas de 'nouer' et 'nager' » in (Georges Straka dir.) *Actes du X^e Congrès international de*

- linguistique et de philologie romane* (Strasbourg avril 1962) (3 vol.). Paris : Klincksieck : 1 : 225-230.
- WIND, Bartina Harmina (1928) : *Les mots italiens introduits en français au XVI^e siècle*. Deventer : Kluwer.
- WIS, Marjatta (1963) : « Zur ältesten Geschichte von Grotte », *Neuphilologische Mitteilungen* : 64 : 129-143.
- WITTLIN, Curt Joseph (1976) : « Les traducteurs au Moyen Age : observations sur leurs techniques et difficultés » in (Marcel Boudreault & Frankwalt Möhren dir.) *Actes du XIII^e Congrès international de langues et philologie romanes* (Québec août-septembre 1971) (2 vol.). Québec : Presses de l'Université Laval : 2 : 601-609.
- WOLF, Heinz Jürgen (1982) : « Quantité vocalique et accentuation de quelques types de toponymes gaulois » in (Gérard Taverdet dir.) *L'onomastique, témoin des langues disparues. Actes du Colloque d'onomastique romane de Dijon* (mai 1981). Fontaine-lès-Dijon : Association bourguignonne de dialectologie et d'onomastique : 277-285.
- WÖLFFLIN, Eduard (1900) « Campana, Glocke. Species, Spezerei » in (Eduard Wölflin dir.) *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik mit Einschluss des älteren Mittellateins* : 11 : 537-544.
- WRIGHT, Roger (1982) : *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*. Liverpool : Francis Cairns.
- (1991) : « The Conceptual Distinction between Latin and Romance. Invention or Evolution ? » in (Roger Wright dir.) *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages*. Londres/New York : Routledge : 103-113.
- WÜEST, Jakob (1993) : « Latin vulgaire et créolisation » in (Gerold Hülyi dir.) *Actes du XX^e Congrès international de linguistique et philologie romanes* (Zürich avril 1992) (5 vol.). Tübingen/Basel : Francke : 2 : 656-661.
- WUNDERLI, Peter (1990) : *Principes de diachronie. Contribution à l'exégèse du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*. Frankfurt : Peter Lang.
- ZINK, Gaston (1990) : *Le moyen français : XIV^e-XV^e siècles*. Paris : PUF.
- (2006 [1986]) : *Phonétique historique du français*. Paris : PUF.
- ZINSLI, Paul (1976) : « Spuren sprachverschiedener Begegnung in den Ortsnamen der schweizerdeutschen Alpentäler » in (Henri Draye dir.) *Berichte des XII. internationalen Kongresses für Namenforschung* (Berne août 1975) (3 vol.) [= *Onoma* : 20-22]. Louvain : Peeters : 1 : 70-105.
- ZUMTHOR, Paul (1963) : *Langues et techniques poétiques à l'époque romane (XI^e-XIII^e siècle)*. Paris : Klincksieck.
- ZWANENBURG, Wiecher (1983) : *Productivité morphologique et emprunt. Etude des dérivés verbaux savants en français moderne*. Amsterdam : John Benjamins.
- (1985a) « Noms d'action savants en -ion en moyen français : emprunts ou dérivés ? » in (Anthonij Dees dir.) *Actes du IV^e Colloque international sur le moyen français*. Amsterdam : Rodopi : 411-432.
- (1985b) : « La naissance de la dérivation savante » in (Jean-Claude Bouvier dir.) *Actes du XVII^e Congrès international de linguistique et philologie romanes* (Aix-en-Provence août-septembre 1983) (9 vol.). Aix-en-Provence/Marseille : Université de Provence : 3 : 177-188.

- (1987) : « Le statut de la formation des mots savants en français et en anglais », *La fertilisation terminologique dans les langues romanes*, Françoise Algarady (éd.), *Méta* 23/3 : 223-229.
- (1992) : « Composition savante et moyen français » in *Vox Romanica* : 51 : 169-177.

Dictionnaires et atlas

- Académie*¹ 1694 = *Dictionnaire de l'Académie française* (1694¹ ; 1762⁴ ; 1798⁵ ; 1835⁶ ; 1932-1935⁸ ; 1992-⁹ [en cours]).
- ALF = GILLIERON, Jules & EDMONT, Edmont (1902-1920) : *Atlas linguistique de la France (ALF)* (20 vol.). Paris : Champion.
- ALiR = TUAILLON, Gaston & CONTINI, Michel (1996-) : *Atlas linguistique roman (AliR)* (3 vol.). Rome : Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato.
- AND² = (ROTHWELL, William, GREGORY, Stewart & TROTTER, David dir.) (2005³ [1977-1992¹]) : *Anglo-Norman Dictionary, revised edition, A-C ; D-E ; F-H*. Londres : Maney Publishing/Modern Humanities Research Association.
- ANDRE, Jacques (1956) : *Lexique des termes de botanique en latin*. Paris : Klincksieck.
- ANGENAULT, Jacques (1995² [1991¹]) : *La chimie. Dictionnaire encyclopédique*. Paris : Dunod.
- ARNAUD, Jean-François (1966) : *Dictionnaire de l'électronique*. Paris : Larousse.
- ARVEILLER, Raymond (1999) : *Addenda au FEW XIX (Orientalia)* (Max Pfister éd.). Tübingen : Niemeyer.
- BAUMGARTNER, Emmanuèle & MENARD, Philippe (1996) : *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*. Paris : Livre de poche.
- BERTRAND, Georges A. (2007) : *Dictionnaire étymologique des mots français venant de l'arabe, du turc et du persan*. Paris : L'Harmattan.
- BESCHERELLE, Louis-Nicolas (1845/1846) : *Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de la langue française* (2 vol.). Paris : Simon.
- BLAISE, Albert (2005³ [1954¹]) : *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens* (Paul Tombeur éd.). Turnhout : Brepols.
- (1986² [1955¹]) : *Manuel du latin chrétien*. Strasbourg : Le Latin Chrétien.
- BOISTE, Pierre-Claude-Victor (1843³ [1800¹]) : *Dictionnaire universel de la langue française avec le latin et les étymologies*.
- BONNAFFE, Edouard (1920) : *Dictionnaire étymologique et historique des anglicismes*. Paris : Delagrave.
- BRACHET, Auguste (1868) : *Dictionnaire des doublets ou doubles formes de la langue française*. Paris : Franck.
- CR MUSSAFIA (1868), *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* : 17 : 392.
- CR PARIS (1868), *Revue critique d'histoire et de littérature* : 2 : 274-280.
- CR TOBLER (1868), *Literarisches Centralblatt* [12 décembre] : 51 : 1424- 1426.
- CR HOVELACQUE (1869), *Revue de linguistique et de philologie comparée* : 2/3 : 350-352.

- (1870) : *Dictionnaire étymologique de la langue française* [préface d'Emile Egger : a-1]. Paris : Hetzel.
- (1871) : *Dictionnaire des doublets ou doubles formes de la langue française. Supplément*. Paris : Franck.
- CR TOBLER (1871), *Literarisches Centralblatt* : 54 : 1086.
- BUCHI, Eva (2010) : Bolchevik, mazout, toundra *et les autres*. *Dictionnaire des emprunts au russe dans les langues romanes. Inventaire – Histoire – Intégration*. Paris : CNRS.
- BUDZINSKI, Laure (à paraître) : *Dictionnaire historique et étymologique de la terminologie linguistique* (thèse Université de Lorraine). Université de Lorraine.
- BUSSMANN, Hadumod (1996) : *Routledge Dictionary of Language and Linguistics* (Gregory Trauth & Kerstin Kazzazi dir.). London/New York : Routledge.
- BW = BLOCH, Oscar & WARTBURG, Walther von (1968^s [1932ⁱ]) : *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris : PUF.
- CAMPBELL, Lyle & MIXCO Mauricio J. (2007) : *A Glossary of Historical Linguistics*. Edimbourg : University Press.
- COLIN, Jean-Paul, MEVEL, Jean-Pierre & LECLERE Christian (1990) : *Dictionnaire de l'argot*. Paris : Larousse.
- COTGRAVE, Randle (1611) : *A Dictionarie of the French and English Tongues*. London : Adam Islip.
- COTTEZ, Henri, *Dictionnaire des structures du vocabulaire savant. Eléments et modèles de formation*, Paris, Le Robert 1988^s.
- CRYSTAL, David (1992) : *An Encyclopedic Dictionary of Language and Languages*. Oxford : Blackwell.
- DCECH = COROMINAS, Joan & PASCUAL, José Antonio *et al.* (dir.) (1980-1991) : *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico* (6 vol.). Madrid : Gredos.
- DCELC = COROMINAS, Joan (1954-1957) : *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana* (9 vol.). Madrid : Gredos.
- DCVB = ALCOVER, Antoni Maria & MOLL, Francesc de Borja (1930-1962) : *Diccionari català-valencià-balear. Inventari lexicogràfic i etimològic de la llengua catalana* (10 vol). Palma de Majorque : Miramar.
- DEAF = BALDINGER, Kurt *et al.* (dir.) (1974-) : *Dictionnaire étymologique de l'ancien français* (5 vol.). Québec/Tübingen/Paris : Presses de l'Université Laval/Niemeyer /Klincksieck.
- DECAT = COROMINAS Joan (dir.) (1980-2001) : *Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana* (10 vol.). Barcelone : Curial/La Caixa.
- DEHF = DAUZAT, Albert, DUBOIS, Jean & MITTERAND, Henri (1990^s [1964ⁱ]) : *Nouveau dictionnaire étymologique et historique du français*. Paris : Larousse.
- DEI = BATTISTI, Carlo & ALESSIO, Giovanni (dir.) (1966 [1950-1957]) : *Dizionario etimologico italiano* (5 vol.). Florence : Barbèra.
- DELG = CHANTRAINE, Pierre (2009^s [1968-1980ⁱ]) : *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* (2 vol.). Paris : Klincksieck.
- DELL = ERNOUT, Alfred & MEILLET, Antoine (1959^s [1932ⁱ]) : *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*. Paris : Klincksieck.

- DELI₃ = CORTELAZZO, Manlio & ZOLLI Paolo (1979-1988) : *Dizionario etimologico della lingua italiana*. Bologne : Zanichelli.
- DELLR = REINHEIMER-RÎPEANU, Sanda (dir.) (2004) : *Dictionnaire des emprunts latins dans les langues romanes*. Bucarest : Editura academiei române.
- DELP₃ = MACHADO, José Pedro (1977³ [1952¹]) : *Dicionário etimológico da língua portuguesa* (5 vol.). Lisbonne : Horizonte.
- DÉRom = BUCHI, Eva & SCHWEICKARD, Wolfgang (dir.) (2008–) : *Dictionnaire étymologique Roman* (DÉRom). Nancy : ATILF [<http://www.atilf.fr/DERom>].
- DÉRom 1 = BUCHI, Éva & SCHWEICKARD, Wolfgang (éd.) (2014) : *Le Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom). Genèse, méthodes et résultats*. Berlin : De Gruyter.
- DEROY, Louis & MULON, Marianne (1992) : *Dictionnaire de noms de lieux*. Paris : Le Robert.
- DG = HATZFELD, Adolphe, DARMESTETER, Arsène & THOMAS, Antoine (1890-1900) : *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours* (2 vol.). Paris : Delagrave.
- DHOF = CATACH, Nina (dir.) (1995) : *Dictionnaire historique de l'orthographe française*. Paris : Larousse.
- DLPC = Academia das Ciências de Lisboa (2001) : *Dicionário da língua portuguesa contemporânea* (2 vol.). Lisbonne : Verbo.
- DMF = MARTIN, Robert (dir.) (2012⁵ [1998-2003¹]) : *Dictionnaire du Moyen Français*. Nancy : ATILF. [<http://www.atilf.fr/dmf/>].
- DRF = REZEAU, Pierre (dir.) (2001) : *Dictionnaire des régionalismes de France. Géographie et histoire d'un patrimoine linguistique*. Bruxelles : De Boeck/Duculot.
- DU CANGE, Charles du Fresne (1883-1887 [1678¹]) : *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* (10 vol.). Niort : L. Favre.
- DUBOIS, Jean *et al.* (2012 [1994]) : *Le dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Paris : Larousse.
- DUCROT, Oswald & SCHAEFFER, Jean-Marie (1995) : *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Seuil.
- DUCROT, Oswald & TODOROV Tzvetan (1972) : *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Seuil.
- DUPRE, Paul (1972) : *Encyclopédie du bon français dans l'usage contemporain. Difficultés – Subtilités – Complexités – Singularités* (3 vol.). Paris : Trévisé.
- DUVAL, Clément, DUVAL, Raymonde & DOLIQUE Roger (1959² [1935¹]) : *Dictionnaire de la chimie et de ses applications*. Paris : Presses scientifiques internationales.
- EDL = DE VAAN, Michiel (2008) : *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*. Leiden/Boston : Brill.
- ENCKELL, Pierre & REZEAU, Pierre (2005² [2003¹]) : *Dictionnaire des onomatopées*. Paris : PUF.
- ESTIENNE, Robert (1552³ [1538¹]), *Dictionarium latinogallicum* . Paris : Robert Estienne.
- (1564³ ; 1549² [1539-1540¹]) *Dictionnaire Francoislatin*, contenant les motz & manieres de parler Francois, tournez en Latin. Paris : Robert Estienne.
- EWD = KRAMER, Johannes (1988-1998) : *Etymologisches Wörterbuch des Dolomitenladinischen*. (8 vol.). Hamburg : Buske.
- EWFS = GAMILLSCHEG, Ernst (1969² [1925¹]) : *Etymologisches Wörterbuch der französischen Sprache*. Heidelberg : Winter.

- EWRS = DIEZ, Friedrich (1887^s [1853¹]) : *Etymologisches Wörterbuch der Romanischen Sprachen*. Bonn : Adolph Marcus.
- FEW = WARTBURG, Walther von *et al.* (1922-2002) : *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes* (25 vol.). Bonn/Heidelberg/Leipzig-Berlin/Bâle : Klopp/Winter/Teubner/Zbinden.
- FERAUD, Jean-François (1761) : *Dictionnaire grammatical de la langue française*. Avignon : Chez la Veuve Girard.
- (1787-88) : *Dictionnaire critique de la langue française* (3 vol.). Marseille : Mossy.
- FURETIERE, Antoine (1690) : *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*. La Haye : A. et R. Leers.
- GAFFIOT, Félix (2000³ [1934¹]) : *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français* (éd. Pierre Flobert). Paris : Hachette.
- GAGNON, Gilberte & REY-DEBOVE, Josette (1990² [1980¹]) : *Dictionnaire des anglicismes : les mots anglais et américains en français*. Paris : Le Robert.
- GARNIER, Marcel & DELAMARE, Valery (1995²⁴ [1899¹]) : *Dictionnaire des termes techniques de médecine* (éd. revue et augmentée par Jean et Jacques Delamare). Paris : Maloine.
- Gdf = GODEFROY, Frédéric (1937-1938 [1880-1902¹]) : *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle* (8 vol.). Paris : Vieweg/Bouillon.
- GODEFROY, Frédéric (1862) : *Lexique comparé de la langue de Corneille et de la langue du XVII^e siècle en général*. Paris.
- GDLI = BATTAGLIA, Salvatore (dir.) (1961-2004), *Grande dizionario della lingua italiana* (21 vol. + suppl.). Turin : UTET.
- GLLF = GUILBERT, Louis, LAGANE, René & NIOBEY, Georges (dir.) (1971-1978) : *Grand Larousse de la Langue Française* (7 vol.). Paris : Larousse.
- GPSR = GAUCHAT, Louis, JEANJAQUET, Jules, TAPPOLET, Ernest (dir.) (1924–) : *Glossaire des patois de la Suisse romande* (7 vol. + fasc.). Neuchâtel/Paris : Attinger.
- Grand Robert = REY, Alain (dir.) (2001 ; [1964¹]) : *Le Grand Robert de la langue française. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* (9 vol.). Paris : Le Robert.
- GUIRAUD, Pierre (1982) : *Dictionnaire des étymologies obscures*. Paris : Payot.
- HÖFLER, Manfred (1982) : *Dictionnaire des anglicismes*. Paris : Larousse.
- HUGUET, Edmond (1925-1967) : *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle* (7 vol.). Paris : Champion/Didier.
- KLUGE, Friedrich & SEEBOLD, Elmar (dir.) (2011²⁵ [1883¹]) : *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*. Berlin/Boston/New York : De Gruyter.
- LAPLANCHE, Jean & PONTALIS, Jean-Bertrand (1967) : *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : PUF.
- LAZARO CARRETER, Fernando (1968³ [1953¹]) : *Diccionario de términos filológicos*. Madrid : Gredos.
- LEI = PFISTER, Max & SCHWEICKARD, Wolfgang (dir.) (1979–) : *Lessico etimologico italiano* (13 vol.). Wiesbaden : Reichert.
- LEVY, Elie & LE LIONNAIS, François (dir.) (1988) : *Dictionnaire de physique*. Paris : PUF.
- LITRE, Émile (impr. 1994 ; 1873-1877² [1863-1872¹]) : *Dictionnaire de la langue française* (6 vol. + suppl.). Paris : Partenaires Livres/Encyclopaedia Britannica France.

- MENAGE, Gilles (1694 [1650]) : *Dictionnaire étymologique ou Origines de la langue françoise. Nouvelle Edition revue & augmentée par l'Auteur. Avec les Origines françoises de M^r de Caseneuve [...]*. Paris : Jean Anisson.
- MLLM = NIERMEYER, Jan Frederik (dir.) (2002² [1976¹]) : *Mediae Latinitatis Lexicon Minus* (2 vol.). Leyde : Brill.
- MONET, Philibert (1636) : *Invantaire du Père Monet. Invantaire des deus langues françoise et latine assorti des plus utiles curiositez de l'un et de l'autre idiome*. Lyon : Claude Obert.
- NEVEU, Franck (2004) : *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris : Colin.
- NICOT, Jean (1606) : *Thresor de la langue Françoysse tant Ancienne que Moderne*. Paris : David Douceur.
- NIEMEYER, Manfred (dir.) (2012) : *Deutsches Ortsnamenbuch*. Berlin/Boston : De Gruyter.
- OED₂ = SIMPSON, John A. & WEINER, Edmund S. C. (dir.) (1989² [1933¹]) : *The Oxford English Dictionary* (20 vol.). Oxford : Clarendon.
- OLD = GLARE, Peter G. W. (dir.) (2012² [1968-1982¹]) : *Oxford Latin Dictionary* (2 vol.). Oxford : Clarendon.
- PARASCHKEWOW, Boris (2004) : *Wörter und Namen gleicher Herkunft und Struktur : Lexikon etymologischer Dubletten im Deutschen*. Berlin/New York : De Gruyter.
- Petit Robert 2012 = REY-DEBOVE, Josette & REY, Alain (dir.) (2012) : *Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Le Robert.
- PICOCHÉ, Jacqueline (1992) : *Dictionnaire étymologique du français*. Paris : Le Robert.
- REW₃ = MEYER-LÜBKE, Wilhelm (1930-1935³ [1911-1920¹]) : *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg : Winter.
- QUÉMADA, Gabrielle (dir.) (1983) : *Dictionnaire de termes nouveaux des sciences et des techniques*. Paris : Conseil International de la Langue Française.
- REY, Alain & CHANTREAU, Sophie (dir.) (1993² [1989¹]) : *Dictionnaire des expressions et locutions*. Paris : Le Robert.
- RHEIMS, Maurice (1969) *Dictionnaire des mots sauvages (écrivains des XIX^e et XX^e siècles)*. Paris : Larousse.
- RICHELET, Pierre (1679/1680) : *Dictionnaire françois contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue françoise*. Genève : Jean Hermann Widerhold.
- Robert historique = REY, Alain (dir.) (2004 ; 1998² [1992¹]) : *Dictionnaire historique de la langue française* (3 vol.). Paris : Le Robert.
- SCHELER, Auguste (1862) : *Dictionnaire d'étymologie française d'après les résultats de la science moderne*. Paris/Bruxelles : Schnée.
- SCHWEICKARD, Wolfgang (2002-2013) : *Deonomasticon Italicum. Dizionario storico dei derivati da nomi geografici e da nomi di persona* (4 vol.). Tübingen : Niemeyer.
- SKEAT, Walter William (1927 [1882¹]) : *A Concise Etymological Dictionary of the English Language*. Oxford : Clarendon Press.
- SPRINGHETTI, Æmilius (1962) : *Latinitas perennis. Lexicon linguisticae et philologiae* 6. Rome : Apud Pontificium Universitatem Gregorianam.
- TL = TOBLER, Adolf & LOMMATZSCH, Erhard (1925-2002) : *Altfranzösisches Wörterbuch. Adolf Toblers nachgelassene Materialien, bearbeitet und mit Unterstützung der preussischen Akademie der Wissenschaften herausgegeben von Erhard Lommatzsch ; weitergeführt von Hans Helmut Christmann* (11 vol.). Berlin/Wiesbaden/Stuttgart : Weidmann/Steiner.

TLF = IMBS, Paul & QUEMADA, Bernard (dir.) (1971-1994) : *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)* (16 vol.). Paris : CNRS/Gallimard.

TLF-Étym = STEINFELD, Nadine (dir.) (2005-) : Programme de recherche « TLF-Étym ». Révision sélective des notices étymologiques du *Trésor de la langue française informatisé* Nancy : ATILF [<http://www.atilf.fr/tlf-etym>].

TLL = (1900-) : *Thesaurus Linguae Latinae* (17 vol.). Leipzig/Stuttgart/Berlin/New York : Teubner/Saur/De Gruyter.

Trévoux = (1771⁶ ; 1752⁵ ; 1743⁴ ; 1732-1738³ ; 1721² [1704¹]) : *Dictionnaire de Trévoux* (5 vol.). Trévoux/Paris/Nancy.

Lien internet

http://fr.wikipedia.org/wiki/Doublet_lexical